
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00377126 8

PUBLICATIONS

DE

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

IIᵉ SÉRIE — VOLUME PREMIER

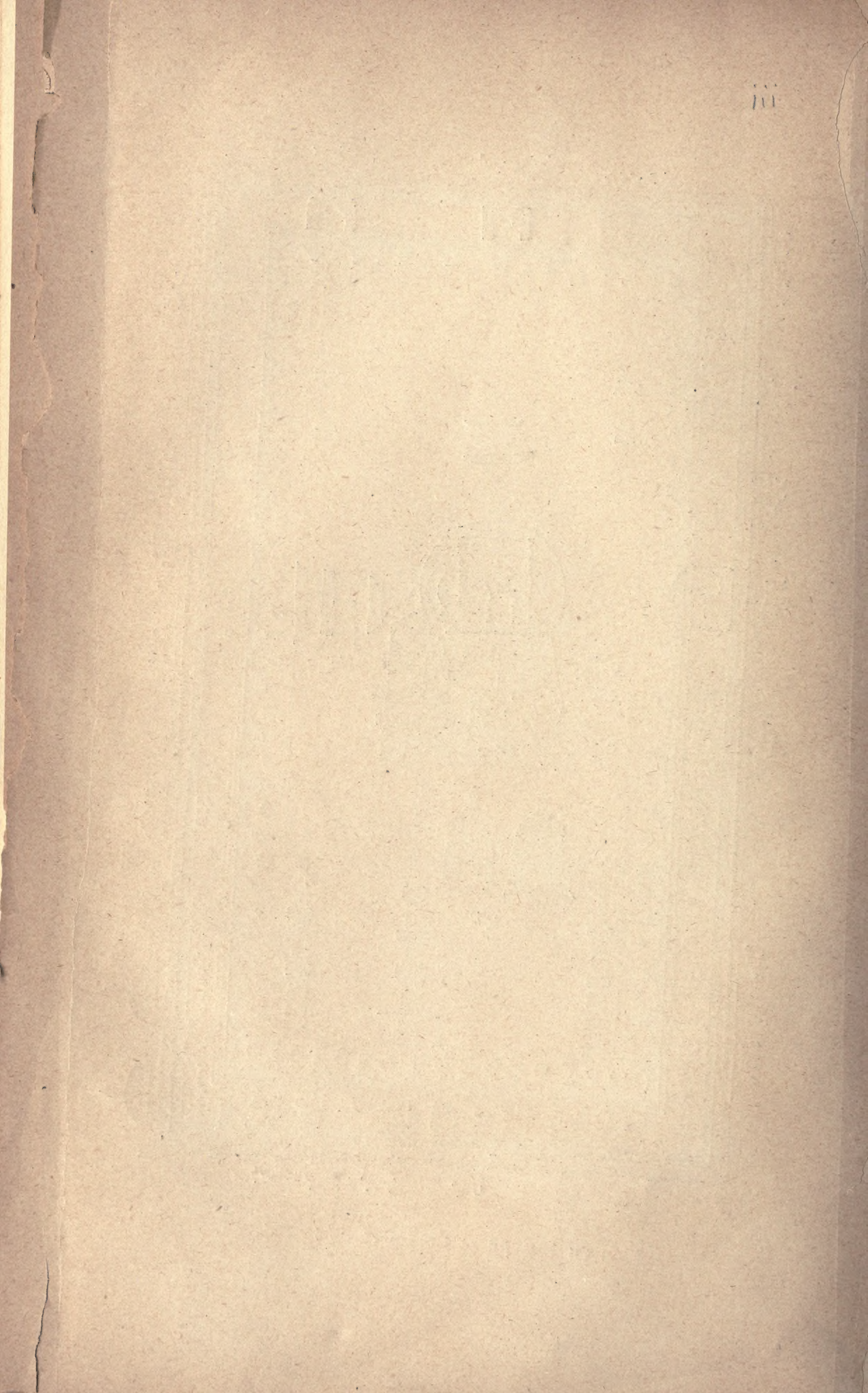
RELATION DU VOYAGE DE NASSIRI KHOSRAU.

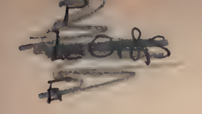


VIENNE. — TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN,
IMPRIMEUR DE LA COUR I. & R. ET DE L'UNIVERSITÉ.



Plan du Mesdjid el Haram et de la Ka'abah.





SEFER NAMEH

RELATION DU VOYAGE

DE

NASSIRI KHOSRAU

Nāṣir-i Khusraw

EN SYRIE, EN PALESTINE, EN ÉGYPTE, EN ARABIE
ET EN PERSE,

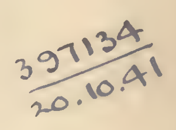
PENDANT LES ANNÉES DE L'HÉGIRE 437—444 (1035—1042)

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

CHARLES SCHEFER

MEMBRE DE L'INSTITUT, PREMIER SECRÉTAIRE INTERPRÈTE DU GOUVERNEMENT,
ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28.
1881



INTRODUCTION.

Avant de donner une analyse succincte du Sefer Namèh et d'en faire remarquer l'importance, je ne crois pas inutile de dire quelques mots sur son auteur. Je ne le fais pas sans éprouver quelque appréhension, car nous ne possédons sur la vie de Nassiri Khosrau que des renseignements fort incomplets, et ses écrits et ses idées ont été l'òbjet des appréciations les plus contradictoires. Parmi les écrivains orientaux, les uns, le considérant comme un homme remarquable par la pureté de ses sentiments religieux, lui prodiguent des louanges hyperboliques; les autres le traitent d'impie et de blasphémateur, comme professant des opinions matérialistes et ne reconnaissant aucune des lois divines. On lui attribue quelques vers dont le fond et la forme sont également grossiers et qui feraient croire qu'il niait

la résurrection de la chair, un des dogmes fondamentaux de l'islamisme. Nassiri Thoussy a, dit-on, par un quatrain, réfuté les vers de Nassir[1]*. On l'a accusé aussi de croire à la métempsycose; on a prétendu qu'il était Dehery (libre-penseur) ou Barzakhy, c'est-à-dire déiste, n'inclinant vers les croyances d'aucune des sectes de l'islamisme. On a dit encore qu'il était chiite Esna achary (reconnaissant les douze Imams) ou Saba'y, c'est-à-dire Bathinien, n'admettant que les sept premiers Imams, et enfin qu'il avait été affilié aux Ismaïliens, avait fait de la propagande pour eux et en avait reçu le titre ou le surnom de Houdjet*[2]*.*

[1] مردکیرا بد شت کرک درید
زو بخوردند کرکس و زاغان
این یکی رید بر سر کهسار
وآن دیکر رید در بن چاهان
این چنین کس بحشر زنده شود
تیز در ریش مردک نادان

کفتهٔ نصیر الدین طوسی

اینچنین کس بحشر زنده شود
کر نمایند عنصرش جو جو
ز اولین بار نیست مشکلتر
تیز بر ریش ناصر خسرو

[2] *Riza Qouly Khan, dans sa description du Khorassan, insérée dans le tome IX du Rouzet ous Sefay Nassiry, dit qu'il existe dans les mon-*

Les mêmes divergences d'opinion se produisent au sujet de la date et du lieu de sa naissance; quelques biographes le disent originaire d'Isfahan, d'autres du Khorassan, mais sans désigner la ville dans laquelle il aurait vu le jour.

Les accusations de matérialisme et d'impiété portées contre Nassiri Khosrau me semblent absolument fausses pour la dernière période de sa vie et il est facile d'établir, par des citations de ses ouvrages, que, s'il a quelquefois, dans le Rouchenay Namèh, exposé des doctrines qui étaient examinées et discutées dans le monde savant musulman, il n'a jamais cessé, à partir du jour où il renonça à ses écarts passés et où il résolut de se rendre à la Mekke, d'affirmer sa croyance aux dogmes fondamentaux de l'islamisme et de recommander les préceptes de la morale la plus pure.

tagnes de Badakhchan et dans celles des Hezarèh et de Bamian, des chiites Ismaïliens qui suivent les doctrines des Day et spécialement celles de Châh Seyyd Nassiri Khosrau Alewy. Cette branche des Ismaïliens porte le nom de Nassiryèh ou sectateurs de Nassir. Cf. The Rosheniah sect and its founder Bayezid Ansari by J. Leyden, dans les Asiatic researches, Londres 1812, tome XI, page 425.

Le mot Houdjet a la signification de preuve, argument, sentence ou titre juridique; s'appliquant à un homme, il a le sens de juge ou d'arbitre dont la parole doit être considérée comme un arrêt. Un docteur célèbre par la pureté de sa doctrine, Mohammed Zeïn ed Din Ghazzaly, qui vécut à peu près à la même époque que Nassir (450—505) [1058—1111]), fut qualifié de Houdjet oul Islam (L'arbitre de l'islamisme).

Quant à ce qui concerne la vie de notre auteur, il me paraît convenable de rapporter tout d'abord les passages des écrivains persans qui nous ont donné quelques détails sur sa personne, car je n'ai trouvé dans les auteurs arabes aucun fait qui lui fût relatif[1].

Zekerya ibn Mohammed el Qazwiny rapporte une sorte de tradition fabuleuse sur Nassiri Khosrau dans le traité géographique qu'il publia en 674 (1276) sous le titre de «Açar oul bilad ou Akhbar oul bilad» (Monuments des pays et histoire des peuples). Dans l'article consacré à Yemgan, place forte située dans les montagnes de Balkh, Qazwiny raconte, en s'appuyant sur le témoignage de l'émir Houssam ed Din Aboul Moueyyed ibn Na'aman, que Nassiri Khosrau avait été roi de Balkh[2] et que, le peuple de cette ville s'étant révolté contre lui, il s'était réfugié à Yemgan qui lui offrait toute sécurité à cause de la solidité de ses fortifications; il y fit planter des jardins et y bâtit des palais et des bains. Ces édifices, élevés par des moyens magiques, sont, de la part de l'émir Houssam ed Din, l'objet d'une

[1] La Bibliothèque nationale de Paris conserve une histoire des Cheikhs de Balkh, écrite primitivement en arabe et traduite au XIII[e] siècle en persan. Le nom de Nassiri Khosrau ne s'y trouve pas cité. Fadhaïl Balkh, fond persan, 115.

[2] Le titre de Châh, donné à Nassiri Khosrau par ses sectateurs, a, sans doute, donné naissance à cette allégation.

description merveilleuse, et il assure que, de son temps, ils étaient encore entre les mains des héritiers de Nassir qui avait constitué pour leur entretien des legs considérables.

Un historien du XIVe siècle, Hamdoullah Moustaufy (750 [1349]), a publié une sorte de chronique générale à laquelle il a donné le nom de Tarikhi Gouzidèh (Histoire choisie). Il consacre quelques lignes à Nassiri Khosrau. « Nassiri Khosrau, dit-il, est, parmi les chiites, l'objet d'une vénération exagérée. Les gens qui appartiennent à cette secte considèrent ses paroles comme des arrêts حجت*. Il connaissait à fond les sciences naturelles et philosophiques. Il était contemporain du Fathimite Mostansser et il faisait de la propagande pour Nezar. Il vécut près de cent ans. Il naquit en l'année 385 (995). Il a composé des poésies sublimes, mais elles ne sont point exemptes de fanatisme. Le Rouchenay Namèh est une de ses compositions poétiques. »*

Daoulet Châh qui écrivait à la fin du XVe siècle son Tezkiret ouch Chouara, y a donné place à quelques poésies de Nassir, mais il se borne à dire, en fait de renseignements biographiques, que Nassiri Khosrau aurait été le contemporain de sultan Mahmoud le Ghaznévide et d'Abou Aly ibn Sina (Avicenne) auquel l'auraient uni les liens

de l'amitié; mais il s'empresse d'ajouter que les assertions émises sur lui, sont des contes populaires et qu'il n'en a trouvé trace, ni dans les livres d'histoire, ni dans aucun autre ouvrage. «J'ai questionné au sujet de Nassiri Khosrau, ajoute Daoulet Châh, le prince de Badakhchan, Châh Sultan Mahmoud; il m'a répondu que tout ce que l'on débitait sur son compte était un tissu de fables indignes de toute créance.»

Djamy ne paraît pas avoir eu sous les yeux les œuvres de Nassir, ou du moins son Sefer Namèh. «Nassiri Khosrau, dit-il dans son Beharistan, a usé avec une grande habileté de toutes les ressources de l'art poétique. Il possédait, d'une manière complète, les sciences naturelles, mais on l'accuse d'avoir eu des opinions religieuses erronées et d'avoir été enclin à l'irréligion et à l'impiété. Il a écrit une relation de ses voyages dans la plus grande partie des contrées de la terre, et il y fait le récit en vers des entretiens qu'il a eus avec des savants[1]. Djamy termine sa notice par quelques vers de Nassir cités par Aïn oul Qoudhat[2].

[1] Der Frühlingsgarten von Mewlana Abdurrahman Dschami, aus dem Persischen übertragen von O. M. von Schlechta-Wssehrd, Vienne 1864, in-8°, page 77, et dans l'édition du Beharistan de Constantinople, 1285 (1868), page 78.

[2] Le cheikh Mohammed Hamadany, plus connu sous le nom de Aïn el

Khondemir, dans son Habib ous Sier, ne dit que peu de mots de Nassiri Khosrau et assure qu'il naquit en 358 (968). L'auteur du Dabistan oul Mezahib reporte la naissance de notre auteur à une année plus tard; ce dernier écrivain paraît avoir connu le Sefer Namèh, car il précise avec exactitude la durée du voyage de Nassiri Khosrau en Égypte et à la Mekke, et il donne, sur les motifs qui le forcèrent à s'enfuir du Khorassan et à se réfugier dans le Badakhchan, quelques courts détails qui me semblent exacts. Enfin Riza Qouly Khan a inséré, dans son Medjma' oul fousseha (La réunion des hommes éloquents), un certain nombre de pièces de poésies tirées du divan de Nassir; il ne nous fait connaître aucun fait nouveau, et fixe seulement à l'année 394 (1003) la date de la naissance du poète.

Un écrivain chiite, Taqy ed Din Mohammed Kachy[1], a traduit en persan une autobiographie

Qoudhat (le qadhi par excellence) (525 [1130]), a publié sous le titre de « Zoubdet oul haqaïq fi kechf il daqaïq » (la crême des vérités pour arriver à la découverte des matières les plus subtiles) un ouvrage mystique de grande réputation.

[1] Taqy ed Din Mohammed ibn Cheref ed Din, dont le surnom poétique est Zikry, naquit à Kachan vers l'année 946 (1539). Il a publié, sous le titre de Khilacet oul ech'ar ou zoubdet el efkar, la biographie des poètes persans depuis l'époque de Sebektekin. Celle de Nassiri Khosrau se trouve dans le premier roukn ou division de l'ouvrage.

que Nassiri Khosrau aurait écrite en arabe dans les derniers jours de sa vie et à laquelle il aurait donné le titre de Rissalet en Nedamèh fi zad il qiamèh رسالة الندامة فى زاد القيامة *(Traité du repentir pour servir de viatique au jour de la résurrection). Cet opuscule est rempli de détails fabuleux; il est cependant possible d'en tirer quelques renseignements utiles. Hadji Louthf Aly beik Azer a cru devoir l'insérer en entier, dans la biographie des poètes qu'il a composée*[1].

Je donne ici la traduction du passage relatif aux études faites par Nassir; il me paraît curieux, comme donnant le tableau des études auxquelles devait s'être livré celui qui pouvait aspirer au titre de Hekim; je me contenterai d'une analyse succincte pour la partie embrassant les épisodes mensongers des voyages de Nassir en Égypte, à Baghdad et dans le Guilan.

« Voici ce que dit l'humble esclave Aboul Moïin Nassir, fils de Khosrau, descendant d'Aly; il implore la miséricorde de Dieu pour ses péchés et il espère que ses fautes trop nombreuses lui seront pardonnées. Lorsque je pus distinguer ma main gauche de ma main droite, j'éprouvai le désir d'acquérir toutes sortes de connaissances. J'eus le bon-

[1] *Atechkedèh, Bombay 1277 (1860), pages 187—193.*

heur d'apprendre, à l'âge de neuf ans, le Qoran par cœur et de pénétrer les mystères des révélations que Dieu a faites à notre Prophète. Je passai ensuite cinq années à m'occuper de la lexicologie, de la grammaire et de la syntaxe, de la prosodie et de la poétique, des étymologies et des traités relatifs au calcul et aux comptes.

A l'âge de quatorze ans, j'abordai l'étude de l'astrologie, de l'astronomie, de la divination par le sable[1]*, de la géométrie d'Euclide, de l'almageste d'après les méthodes différentes des maîtres de l'école de Baçrah et des Grecs modernes, des Indiens, des Grecs de l'antiquité et des Babyloniens.*

De quatorze à dix-sept ans, j'étudiai la jurisprudence, les traditions, les commentaires du Qoran, le Nassikh ouel Menssoukh[2]*, les différentes manières de psalmodier le Qoran, le Djami oul Kebir, le Seïr Kebir de l'Imam Mohammed, fils de Hassan*

[1] *La divination par le sable a été, selon les traditions orientales, révélée au prophète Idris. Hadji Khalfa, dans son Dictionnaire bibliographique, tome III, page 479, donne la liste des principaux ouvrages publiés sur cette matière.*

L'almageste de Ptolémée a été traduit en arabe par Qourrah ibn Çabit.

[2] *Les ouvrages qui portent le titre de el Nassikh ouel Menssoukh fil Hadiç ont pour objet l'examen critique des traditions du Prophète. Les plus célèbres sont ceux d'Abou Bekr Mohammed ibn Osman, surnommé el Dja'ad, d'Ahmed ibn Ishaq el Anbary, mort en 318 (930), d'Abou Dja'fer Hamd ibn Mohammed el Nahhas, mort en 338 (949), et d'Abou Mohammed Qassim ibn Açbagh en Nahwy, mort en 340 (951).*

Cheïbany, de la secte Hanéfite[1], *et j'appris par cœur le Chamil, publié par mon aïeul Aly, fils de Moussa er Riza. Je ne trouvai que de légères différences entre ces ouvrages, celui de mon aïeul et ceux de Cheïbany. Je lus un grand nombre de livres usuels, traitant de l'art épistolaire et de sujets historiques, et neuf cents commentaires du Qoran que j'étudiai, soit sous la direction d'un maître, soit seul.*

A l'âge de trente-deux ans, j'appris les langues dans lesquelles ont été écrits les trois livres révélés, le Pentateuque, les Psaumes et l'Évangile, et je passai six années à les lire et à les méditer avec des maîtres, tels que Semraqis, Himourays et Bethlemious Açghar. Après avoir affermi mes connaissances dans l'étude des différentes sectes, j'abordai la grande logique, les Apophthegmes de Djamasp[2] *sur les connaissances divines et naturelles, le grand canon de la médecine*[3], *les mathématiques transcendantes, l'économie commerciale et politique et le carré magique* صددرصد *que Dieu révéla au prince des fidèles*

[1] *Le Djami' oul Kebir et le Seïr oul Kebir sont deux grands traités de jurisprudence selon le rite Hanéfite, composés par l'Imam Abou Abdillah Mohammed ibn Hassan ech Cheïbany, mort en 186 (802).*

[2] *Trois ouvrages sont attribués à Djamasp : l'un a été composé pour Ardechir et traite des sciences naturelles et de l'alchimie, le second est relatif à l'astronomie judiciaire, le sujet du troisième est inconnu.*

[3] *C'est le grand canon d'Avicenne, dont le texte arabe a été imprimé à Rome en 1592 en un volume in-folio.*

Aly, fils d'Abou Thalib, lorsqu'il arracha la porte de Khaïbar[1].

A partir de l'âge de quarante-quatre ans, j'employai six années à étudier la cabale, la magie et la sorcellerie et tout ce qui a trait aux sciences occultes et aux opinions diverses des rationalistes sur les origines et la fin du monde. Je me rendis maître des mystères contenus dans l'ouvrage de Qostha, fils de Louqa, de Ba'albek[2]*, qui avait recueilli les paroles de Jésus, sur qui soit le salut! Je fus assuré alors, qu'il n'y avait plus de sciences que je ne connusse, et que j'avais soulevé tous les voiles de la nature.*

Les décrets de la destinée me jetèrent ensuite en Égypte; j'y exerçai les fonctions de vézir et j'y acquis une situation considérable.»

[1] *Les Persans ont différents carrés magiques auxquels ils attribuent des vertus particulières. Le carré de Cent sur cent donne à celui qui en subit l'influence une vigueur et un courage qui doivent le faire triompher dans toutes ses entreprises. Grâce à lui, Aly put arracher la porte du château de Khaïbar et, la soutenant de son bras, faire passer sur elle la troupe des assaillants.*

[2] *Qostha, fils de Louqa (Constantin, fils de Luc), natif de Balbek, florissait au III*e *siècle sous le règne du khalife Mou'tacem billah. Il alla en Grèce pour y étudier les sciences et, revenu en Syrie, il s'occupa sans relâche de traduire en arabe les ouvrages grecs. Qostha mourut en Arménie. Casiri a donné la liste d'un certain nombre d'ouvrages de Qostha.*

*Casiri Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis, Madrid 1760, in-f°, tome I*er*, page 420. Wenrich, De auctorum graecorum versionibus et commentariis syriacis, arabicis, armeniacis, persianisque commentatio. Leipzig 1842 passim.*

Nassiri Khosrau aurait été, selon l'auteur du Rissalet en Nedamèh, chargé de l'éducation de Nezar, fils aîné et héritier désigné du khalife Mostansser billah. Mais ce prince, irrité contre Nezar, le dépouilla de sa dignité et appela à lui succéder son fils Ahmed qui prit le surnom de Mousté'aly billah. Les partisans des Fathimites se divisèrent alors en deux partis; celui de Mousté'aly étant devenu le plus puissant, Nassir aurait alors été contraint de s'enfuir d'Égypte et de se réfugier à Baghdad où il aurait été favorablement accueilli par le khalife el Qaïm billah; il aurait même été le vézir de ce prince. Privé de sa charge, il aurait été chargé d'une mission auprès du chef de la secte des Ismaïliens et se serait rendu dans le Guilan en compagnie de son frère Abou Sayd. Bien reçu par le Day, celui-ci lui aurait demandé s'il n'était point ce fils de Khosrau dont la réputation de savant, versé dans la connaissance des sciences naturelles et occultes, était universelle. Nassir aurait d'abord essayé de nier, mais le Day lui aurait remis entre les mains un de ses ouvrages de métaphysique et de théodicée, intitulé Ikssir A'zhem (le grand élixir), et il l'aurait prié d'en commenter certains passages. Nassir aurait, sur ces entrefaites, été reconnu par un de ses anciens disciples, et le chef des Ismaïliens,

au comble de la joie d'avoir auprès de lui un personnage aussi illustre, l'aurait pressé dans ses bras, en se félicitant de son heureuse fortune, et aurait refusé de le renvoyer au khalife qui le réclamait. C'est pendant son séjour dans le Guilan que Nassir aurait rédigé un commentaire sur le Qoran, d'après les doctrines des Ismaïliens. Revêtu de la dignité de vézir, avec un pouvoir absolu, il aurait résigné ses fonctions entre les mains de son frère, pour pouvoir se livrer entièrement à la magie et à l'évocation des esprits qu'il soumettait à sa puissance. Résolu à s'enfuir du Guilan, il suscita au Day, par le moyen des esprits, une maladie dont aucun médecin ne put reconnaître le caractère. Celui-ci, se voyant la victime d'un sortilège, consulta Nassir et l'accusa d'être la cause de sa mort. Nassir demanda alors au fils du chef des Ismaïliens la permission d'aller cueillir, dans les environs de Damas, une plante qui devait assurer la guérison du malade. Il put s'éloigner, malgré l'opposition des ulemas et des jurisconsultes, et on lui donna une escorte de trois cents hommes. Après avoir franchi vingt et un fersengs et avoir atteint le Qouhistan, Nassir, sur le conseil de son frère, eut recours, par une invocation, à l'influence de la planète de Mars, et les gens qui l'accompagnaient, transportés de fureur, s'entr'égorgèrent jusqu'au dernier. Il put gagner

alors le Khorassan et la ville de Nichapour où il était inconnu, et alla loger dans une mosquée, avec son frère et un disciple qui s'était attaché à lui. Sa présence dans la ville fut signalée par un homme qui l'avait vu à Misr, et auquel il donna trois mille miçqal d'or pour acheter son silence. Mais son disciple, qui avait eu une discussion religieuse avec des ulémas, fut désigné à la colère populaire et massacré par la foule. A la suite de cette aventure tragique, Nassir s'éloigna de Nichapour avec son frère, et alla se réfugier dans la province de Badakhchan. Malgré la bienveillance et l'appui que lui accordait le gouverneur de Badakhchan, Yssa ibn Assad el Alewy, qui en avait fait son vézir, il eut à subir une nouvelle persécution. Le commentaire qu'il avait rédigé selon les doctrines des Ismaïliens, avait été apporté dans cette province; Nasr oullah Sawery qui jouissait d'une grande réputation de science et de sainteté, était un sunnite fanatique; il dénonça les propositions contenues dans cet ouvrage et rendit contre leur auteur une sentence de mort. Nassir dut s'enfuir de Badakhchan et se réfugier, avec son frère, dans une caverne située près de la ville de Yemgan. Il y vécut pendant vingt-cinq ans, se livrant aux pratiques de la dévotion la plus austère. Les gens du peuple croyaient, les uns, qu'il ne mangeait qu'une fois tous

les vingt-cinq jours, les autres, que l'odeur de la nourriture suffisait à le soutenir.

Dans les derniers jours de sa vie, une voix céleste le prévint de sa fin prochaine : «Fils de Khosrau, descendant d'Aly, lui dit-elle, tu as joui de tous les biens dans les pays créés par Dieu; tu as eu, avec ses serviteurs, des rapports de toutes sortes, le Tout-Puissant t'a fait atteindre, dans sa bonté, les limites extrêmes de la vie; tu as parcouru la voie de toutes les sectes, les esprits t'ont obéi, ton âme s'est confondue dans celles des descendants d'Aly : voici l'instant du départ, voici le moment où doit prendre fin toute discussion!» C'est après avoir reçu cet avertissement que Nassiri Khosrau aurait écrit sa biographie, afin qu'elle pût servir d'exemple et de leçon à ceux qui viendraient après lui. Puis, il annonça à son frère que Dieu le rappellerait à lui un vendredi du mois de Reby oul evvel, alors que le soleil se trouverait dans le signe du Lion et la lune dans celui du Cancer. « Ô mon frère, lui dit-il, lorsque s'accomplira la parole de l'Éternel qui a dit : « Ô âme rassurée sur ton sort, retourne vers Dieu, satisfaite et agréable à Dieu[1] » ne néglige point de faire connaître les pages que je viens d'écrire à ceux qui professent l'islamisme. Sache, ô mon frère, que le Dieu très-

[1] *Qoran, chap. LXXXIX, verset 28.*

saint est toute justice et toute vérité; lui seul réunit tous les attributs de la perfection; lui seul est exempt de l'amoindrissement et de la destruction. Il a inspiré les livres saints et il a envoyé ses prophètes et ses anges vers les hommes. La résurrection de la chair, au jour du jugement, est une vérité, car Dieu est le créateur de la partie et du tout. La descente de Djebrayl du ciel pour porter les révélations divines au Prophète est une vérité. Le passage sur le Sirath et les tourments du tombeau sont des vérités. Le plus parfait des prophètes a été celui dont nous suivons la loi, et parmi les khalifes qui lui ont succédé, le plus généreux, le plus instruit, le plus vaillant, celui qui est leur chef, est notre noble aïeul, Aly, fils d'Abou Thalib, le prince des croyants, que les bénédictions et la paix de Dieu reposent sur lui!» Puis, après avoir rappelé une discussion qu'il aurait eue avec Fariaby au sujet de la résurrection, il fit à son frère les recommandations nécessaires sur la manière dont il voulait être enterré, et le chargea d'annoncer sa mort au prince, aux docteurs de la loi et aux savants. Il lui donna aussi l'ordre de brûler l'ouvrage qu'il avait composé sur la science des anciens Grecs, et celui qu'il avait écrit sur la magie et les choses surnaturelles, bien que ce dernier livre eût une grande réputation; enfin il le pria d'envoyer à

son cousin Mançour son Qanouni Azhem, et de remettre au maître des sages, Yssa ibn Assad el Alewy, son Zad el Mussafirin (Le viatique des voyageurs), au qadhi de Badakhchan, Nasr oullah, son traité de jurisprudence intitulé el Destour el A'zhem (Le grand manuel), et le recueil de ses poésies à Châh, fils de Guiv, de Yemgan. Il laissait tous les autres livres à son frère, en lui permettant d'en disposer comme il l'entendrait. J'omets les autres recommandations qui sont empreintes de merveilleux. La relation se termine par le récit de l'agonie de Nassir qui expira après avoir prononcé la profession de foi chiite, attestant qu'il n'y a de Dieu qu'Allah, que Mohammed est son prophète et qu'Aly est le vicaire de Dieu.

Telle est la légende merveilleuse que Hadji Louthf Aly beik a cru devoir insérer en entier dans son Atech Kedèh, et à laquelle des écrivains sérieux n'ont pas craint d'emprunter quelques détails. Je vais maintenant essayer de donner, sur la personnalité de Nassiri Khosrau, quelques notions précises que je tirerai, soit de son Sefer Namèh, soit du recueil de ses œuvrés poétiques.

Il paraît hors de doute que l'auteur du Sefer Namèh et du Rouchenay Namèh descendait, à la huitième génération, de l'imam Aly er Riza, fils de

l'imam Moussa dont le tombeau, à Mechhed, est l'objet d'une vénération particulière. Ses ancêtres quittèrent Baghdad pour venir s'établir à Balkh ou à Qobadian, qui étaient à cette époque rattachés à la province du Khorassan. Lui-même désigne la ville de Balkh comme la résidence de sa famille. « Ô brise de l'après-midi, s'écrie-t-il, si tu passes sur le pays de Balkh, passe sur ma maison et enquiers-toi de l'état des miens.»

ای باد عصر کر کذری بر دیار بلخ ❊ بکذر بخانهٔ من و آنجا بجوی حـال

Il vit le jour en l'année 394 (1003), ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Il s'était écoulé trois cent quatre-vingt-quatorze ans depuis l'Hégire, quand ma mère me déposa dans cette demeure poudreuse. Je poussai, ignorant de tout, et semblable à une plante qui naît de la terre noire et de l'eau que l'on verse sur elle goutte à goutte. Je passai de l'état végétatif à l'état animal, et je fus, pendant quelque temps, comme un petit oiseau qui n'a point encore ses plumes. C'est à la quatrième période que je sentis que j'appartenais à l'humanité, lorsque mon être, voué à la tristesse, put articuler des paroles.»

بکذشت ز هجرت پس سیصد نود و چار ❊ بنهاد مرا مادر بر مرکز اغـبر
بـالـنـدهٔ بیدانش مـانند نبـاتـی ❊ کز خاك سیاه زاید وآب مقطـر

زحال نباتی برسیدم بستوری ❊ یك چند همی بودم چون مرغك بی پر
در حال چهارم اثر مردمی آمد ❊ چون ناطقه ره یافت در ین جسم مکدر [1]

Avant de faire partie de l'administration des finances à Merw Chahidjan, il avait déjà entrepris des voyages dans le Moultan et dans le nord de l'Inde, et peut-être avait-il été au service de sultan Mahmoud le Ghaznévide et de son fils Mess'oud, dont il nous dit avoir vu la cour. Quoi qu'il en soit, il était un des fonctionnaires de Thoghroul beik et son frère, Aboul Feth Abdoul Djelil, était attaché au vézir de l'émir du Khorassan, Djaghry beik, frère de Thoghroul, quand, en 437 (1045), un saint personnage lui apparut en songe et lui reprocha sa vie dissipée, ses erreurs et ses transgressions continuelles des

[1] *Djelal ed Din Roumy a exposé la même doctrine dans son Mesnewy.*

از جمادی مردم ونامی شدم ❊ از نما مردم وبحیوان سر زدم
مردم از حیوانی وآدم شدم ❊ ازچه ترسم کی زمردن کم شدم
بار دیگر من بمیرم از بشر ❊ تا بر آرم از ملائکه بال وپر
بار دیگر از ملك پران شوم ❊ آنچه اندر وهم نآید آن شوم
بار دیگر بایدم جستن زجو ❊ کل شئ هالك الا وجهه

« Je quittai la matière inerte pour vivre et pousser comme une plante; je passai ensuite de l'état végétatif à l'état animal, puis je fus doué des traits distinctifs de l'homme. Que puis-je craindre? Comment redouterais-je d'être anéanti par la mort! Je mourrai et quitterai l'humanité pour ravir aux anges et leurs plumes et leurs ailes. Je m'élèverai alors, dans mon vol, plus haut que les anges, dans une région que l'esprit ne peut concevoir. Une fois encore, je m'élancerai plus haut que les cieux. « Tout disparaîtra et périra excepté sa face. » Qoran, chap. 28, vers. 88.

lois divines. Nassir demanda quelle voie il devait suivre et, sur un signe qu'il crut lui indiquer la direction de la Mekke, il se démit de son emploi, rendit ses comptes et se mit en route avec son frère, nommé Abou Sayd selon l'auteur du Rissalet en Nedamèh, et un petit esclave indien, pour un voyage qui devait durer sept ans. Nassir en parle, en termes généraux, dans une pièce de poésie, et il y dit, comme dans sa relation, qu'il avait plus de quarante ans lorsqu'il partit du Khorassan.

« La voûte céleste avait mesuré pour moi quarante-deux ans; mon être doué de la parole avait cherché à connaître la raison suprême. J'avais écouté les leçons d'un savant sur l'ordonnance du firmament, la rotation des jours et tout ce qui a été créé; j'avais lu tous les livres. Je me trouvais supérieur à tous mes semblables, mais je me dis qu'il devait y avoir un être plus parfait que toutes les créatures : tels le faucon parmi les oiseaux, le chameau parmi les animaux, le palmier parmi les arbres et le rubis parmi les pierres; tels aussi le Qoran parmi les livres et la Ka'abah parmi les édifices; ainsi le cœur est la partie la plus noble de l'homme et le soleil le premier des astres.

Le chagrin causé par l'ignorance avait donné à mon visage la couleur de la rose jaune; il avait courbé

prématurément comme une voûte le cyprès de ma taille. L'homme est comme le musc, mais la science est le parfum; le savant est semblable à une mine et la science en est la pierre précieuse.

Je quittai le lieu où je résidais et j'entrepris un voyage. J'oubliai ma demeure, les jardins et les pavillons de plaisance. J'avais, pour donner satisfaction à mon désir, étudié le persan, l'arabe, l'indien, le turc, le sindien, le grec, l'hébreu, la philosophie de Many, et les doctrines des Sabéens et des rationalistes.

Souvent, dans le cours de mon voyage, je n'ai eu que la pierre pour matelas et pour oreiller; souvent les nuages m'ont servi de tente et de pavillon. Tantôt je descendais dans les profondeurs de la terre, jusqu'au poisson qui la supporte; tantôt, sur les sommets des montagnes, je m'élevais plus haut que les Gémeaux. J'étais parfois sur la mer, et parfois sur les monts. Souvent je parcourais des pays sans route tracée; j'étais, tantôt dans un endroit habité, tantôt dans un désert de sable. Je traversais des rivières, je franchissais des défilés; j'avais quelquefois, comme le chameau, une corde au cou, quelquefois, comme le mulet, je fléchissais sous le poids d'une charge. J'allais de ville en ville, questionnant et m'informant (de la vérité), la cherchant dans ma course d'une mer à une terre.»

Nassiri Khosrau termine son récit par une allégorie qui me semble indiquer son arrivée à Misr et son initiation aux doctrines qui y étaient professées. Il trouve une ville s'élevant dans une plaine couverte de fleurs, et dont l'eau était aussi douce que le miel. Il aborde celui qui en garde la porte; il se fait connaître et exprime ses désirs. Bannis tout souci, lui est-il répondu, car de ta mine vont sortir des pierreries. « Ce lieu, demande-t-il, est donc un firmament plein de joyaux? Non, c'est le paradis qui renferme de ravissantes beautés[1].»

Lorsque Nassir entreprit son voyage, l'Orient était à la veille de subir une grande transformation politique. Le fondateur de la dynastie des Seldjouqides avait porté à celle des Ghaznévides des coups qui en précipitaient la ruine; il allait étendre ses conquêtes au cœur et dans la partie occidentale de la Perse. L'émir Djestan ibn Ibrahim qui prenait les titres de Merzban du Deïlem et de Guil du Guilan[2], Abou

[1] *Cette pièce de vers fait allusion aux études philosophiques poursuivies par Nassir et aux doctrines professées par lui avant sa conversion et son voyage. Elle a été insérée par Riza Qouly Khan dans son* Medjma' oul Fousseha, *et elle est précédée de l'indication suivante : Il (Nassir) fait mention de certaines circonstances de sa jeunesse* در ذکر بعضی از حالات شباب خود فرموده.

[2] *Le titre de Merzban était donné aux gouverneurs militaires et spécialement à ceux du Mazanderan et des places frontières. Celui de Guili Guilan avait été, dans le premier et dans le second siècles de l'Hégire, porté par les*

Mançour Vehssoudan, et Nasr ed Daoulèh Ahmed de la dynastie des Benou Merwan, gouvernaient le Deïlem, l'Azerbaïdjan et la Mésopotamie, mais ils n'allaient pas tarder à devenir les vassaux et les tributaires de Thoghroul beik. La puissance des Fathimites d'Égypte était, d'autre part, arrivée à son apogée. Malgré les révoltes fréquentes des chefs de la famille des Benou Merdas, dans le nord de la Syrie, et les troubles causés dans la Palestine par la tribu arabe de Thay, l'autorité de Mostansser billah était, en dehors de l'Égypte, reconnue en Syrie, dans le Hedjaz, dans la province d'Ifriqiah et en Sicile. A cette époque, le sud de la Perse, le Fars et la province d'Ahwaz étaient le théâtre des hostilités qui avaient éclaté entre les fils d'Aba Kalindjar Firouz Izz el Moulouk de la dynastie des Bouydes.

Nassir avoue n'avoir trouvé l'ordre et la sécurité publics assurés que dans le Khorassan et en Égypte. Mais ce dernier pays devait, peu de temps après son départ, être éprouvé par les plus épouvantables fléaux. Dans le cours de ses pérégrinations, nous voyons notre auteur rechercher la société des gens instruits et des savants. A Simnan, il est, sous ce rapport,

princes de la dynastie persane des Dabouyèh dont l'origine remontait à Djamasp, oncle de Nouchirevan. Dabouyèh mourut en 56 de l'Hégire (676); sa dynastie prit fin en 141 (758).

mal servi par la fortune; il y rencontre un certain Oustad Aly Nessay dont la vanité le choque et dont il ne parle qu'avec mépris. Il cite, au contraire, avec éloge le nom d'Aboul Fazhl Khalifèh avec lequel il se trouva en rapport à Chemiran. A son arrivée à Tébriz, il reçoit la visite du poète Qathran dont les œuvres nous ont été conservées et dont quelques pièces de vers ont été attribuées à Roudeky. Qathran désirait avoir l'explication de certains passages de Mendjik et de Daqiqy, écrits en parsy, ou dialecte du Khorassan, et il lui lut quelques-unes de ses compositions. Ce fait nous prouve que la réputation de Nassir comme poète avait franchi les limites de son pays natal, et je suis porté à croire, bien que je n'aie d'autre base que la date de 420 donnée par le manuscrit de Gotha, que Nassiri Khosrau avait déjà publié son Rouchenay Namèh et d'autres poésies.

L'auteur de sa prétendue autobiographie, malgré son zèle chiite, confesse que Nassir avait appartenu à toutes les sectes. Je pense qu'il suivit le rite sunnite jusqu'au jour où il se fit initier aux doctrines chiites, professées par les Fathimites. Il fait remarquer en effet dans sa relation, et non sans quelque surprise, que les habitants de Tripoli et de Sour (Tyr) étaient chiites. Il trouve dans cette dernière ville un qadhi sunnite et il en fait l'éloge. Lorsqu'il cite le nom

du khalife Omar, il le fait suivre d'un vœu qui indique le respect qu'il a pour sa personne. En outre, Nassir, en parlant des Fathimites d'Égypte, emploie, pour les désigner, le mot de sulthan qui n'implique que l'exercice de l'autorité temporelle, tandis qu'il qualifie toujours les Abbassides de khalifes, mot désignant les successeurs légitimes du Prophète et les dépositaires de l'autorité spirituelle. C'est pendant la première période de la vie de Nassir que je place la composition du Rouchenay Namèh et de quelques pièces de vers qui ne figurent pas dans son Diwan. Je donne ici le texte et la traduction de l'une d'elles qui résume, sous une forme élégiaque, les traditions de l'islamisme relatives aux patriarches, aux prophètes, à Mohammed, à ses compagnons et à ses successeurs. On peut conclure de certains vers que Nassir était sunnite à l'époque où il les écrivit. Il reconnaît, à en juger par les termes qu'il emploie, Abou Bekr, Osman et Omar comme les successeurs légitimes du Prophète, et on peut supposer qu'il appartenait alors, comme un grand nombre d'habitants de Merw et de Nichapour, au rite d'Abou Hanifèh.

«La constitution du monde, l'ordre de la sphère céleste et les sept planètes ont été créées méthodiquement au moyen des quatre éléments; l'eau brillante et transparente, la terre opaque, le feu et l'air sont

quatre éléments doués de propriétés opposées. Ces quatre éléments ont été réunis pour constituer la substance de notre être et ils se retrouvent dans tout ce qui a été créé.

« Si ces quatre éléments opposés l'un à l'autre viennent à s'unir et à se fondre l'un dans l'autre, que devient leur antagonisme? Ils s'harmonisent dans un même endroit et c'est l'œuvre du destin. Une essence fondamentale forme la substance de notre être, et c'est elle qui a servi à la création de tout ce qui existe. Reconnais que le monde est un pont auquel tu viens d'arriver nouvellement; n'y élève pas de construction, abandonne tout et franchis-le rapidement.

« Ne te réjouis pas à cause de ce que tu possèdes, ne t'afflige pas pour ce qui aura échappé de tes mains. Ne sois point assuré contre la mort et ne fais pas fond sur la vie. Ne vends pas la religion pour de l'argent et ne te laisse pas prendre aux séductions du démon. Lis dans les livres anciens les noms des ancêtres : place devant toi l'histoire qui retrace les actions de ceux qui nous ont précédés.

« Qui as-tu vu épargné par la mort? De qui as-tu entendu parler comme ayant été oublié par elle, personnage illustre ou homme d'humble condition, grand ou petit? Si la vie avait pu être accordée à quelqu'un

pour l'éternité, certes le corps d'aucun prophète n'aurait été confié au sein de la terre. Qu'est devenu l'homme formé de terre pétrie par Celui qui a dit : « Que cela soit, et cela fut? » Qu'est devenu celui qui n'a point été engendré par un père et qui n'a point été nourri dans le sein d'une mère? Son nom est Adam et son surnom Aboul Becher. Il est né de la terre et il est l'auteur de tous les humains.

« Après avoir vécu neuf cent trente ans, il céda la place à son fils Chith (Seth) qui lui succéda, et dont la vie se prolongea pendant huit cents années. Il ne dura pas et la main de la mort le frappa de son poignard.

« Après lui, Idris vécut sept cent trente ans, et Dieu lui fit la grâce de l'enlever à la voûte azurée. La mission prophétique échut après lui à Nouh (Noé) qui fut un second Adam et un prophète. Sa vie dépassa le terme de mille années, consacrées exclusivement à l'adoration de Dieu et à appeler les hommes au bien.

« Salih passa cent quatre-vingts ans dans ce monde. Dieu fit sortir pour lui une chamelle du milieu d'un rocher. Que sont devenus et Salih et la chamelle et Houd? Le feu de la mort a dispersé les étincelles de leur désir. L'existence de Houd a duré deux cent cinquante ans, et la main du trépas l'a mis hors de

tout ce qu'il possédait. Ibrahim (Abraham) vécut cent quatre-vingt-quinze ans. Dieu, qui l'avait choisi, empêcha, par un effet de sa miséricorde, le feu de l'atteindre et de le brûler. Celui qui fut offert en sacrifice vécut cent trente-quatre ans. Ismayl était son nom et Hadjar (Agar) celui de sa mère. Il passa et s'en alla, et il donna le monde et sa possession à Ishaq (Isaac), son frère puîné. Celui-ci eut une existence de cinq cent vingt-quatre ans. Il fut, comme son frère aîné, atteint par la flèche du trépas.

« *Vint le tour de Yaqoub (Jacob), qui vécut cent quatre-vingts ans : il partit en emportant de ce monde un cœur rongé par le chagrin. Youssouf (Joseph), qui lui succéda, eut, à la fois, le don de prophétie et le pouvoir ; il posséda la majesté, le rang suprême et la beauté. Il rendit l'âme à l'âge de cent vingt ans : le voile qui couvrait sa joue brillante comme la lune fut inopinément enlevé. Après Youssouf vint Eyyoub (Job), modèle de patience, puis Choueyb (Jéthro) avec ses deux filles nées sous une heureuse étoile. Il sortit de ce monde au bout de deux cent vingt-quatre ans, après avoir marié sa fille au Prophète qui a parlé à Dieu. Moussa (Moïse) lui succéda avec les signes et les miracles que l'Éternel lui accorda : ce furent la baguette, les tables de la loi, la parole adressée à Dieu, le visage et la main resplendissants.*

«Il vécut cent vingt-trois ans et but à contre-cœur la coupe de la mort, sans avoir vu son désir se réaliser. On frappa ensuite la monnaie au nom de Daoud (David), par qui le monde reçut un nouvel ornement, un nouvel éclat et une nouvelle splendeur. Il vécut quatre-vingt-dix ans et, soudain, le Houma (phénix) de la mort fondit, un jour, sur l'aigle de son existence et le dépouilla de ses plumes. Le sceau de la royauté passa de ses mains dans celles de Suleyman (Salomon), dont l'autorité s'étendit de l'orient à l'occident. L'air, les hommes, les animaux sauvages, les oiseaux, les djins et les péris, soumis à sa puissance, exécutaient ses ordres. Il mourut à l'âge de cent quatre-vingts ans, abandonnant le trône, l'anneau royal et la couronne.

«Après lui, Zekerya (Zacharie) vécut trois cents ans. Il fut scié en deux, après avoir été lié dans le tronc d'un arbre.

«Yahia (Saint-Jean Baptiste) parut après le meurtre de Zekerya; il fut, par la pureté de ses mœurs et par sa piété, le plus parfait des hommes. Il demeura quatre-vingts ans dans ce bas monde, et jamais sa pensée ne s'engagea dans la voie du péché.

«Après Yahia vint Yssa (Jésus); il vécut trente-trois ans et, à cet âge, il fut transporté dans la voûte azurée du ciel. Les révélations divines cessèrent

après lui, et, pendant six cents ans, le monde fut obscurci par l'irréligion et par les infidèles.

« Dieu montra alors de nouveau aux peuples le sceau de la prophétie, par l'entremise de cet envoyé doué de toutes les beautés morales et physiques et qui porta le nom de Mohammed et d'Aboul Qassim. Il est la partie la plus pure de la religion et il occupe parmi les prophètes, comme grandeur et dignité, le rang le plus élevé. C'est lui qui a allumé le flambeau de la puissance et de la religion de l'Islam. Il a étendu son autorité de l'Orient à l'Occident, sur les terres et sur les mers. Sa beauté a dissipé les ténèbres de l'infidélité qui obscurcissaient le siècle. Le drapeau de sa justice restera, à cause de la pauvreté qu'il avait acceptée, déployé jusqu'au jour de la résurrection[1].

« Bien qu'il eût en partage toutes les perfections, la gloire, la grandeur, le rang et la noblesse, il quitta à soixante-trois ans la demeure de ce monde. Si la considération, la gloire et le rang pouvaient assurer la durée sur la terre, certes, l'envoyé de Dieu aurait dû y rester jusqu'au jour du jugement. Si la loyauté et la sincérité, si la justice et l'équité donnaient l'immortalité, Abou Bekr Siddiq et Omar auraient dû vivre éternellement. La modestie aurait dû assurer

[1] *Nassiri Khosrau fait allusion dans ce passage à la parole de Mohammed* الفقر فخری, *la pauvreté fait ma gloire.*

une existence sans fin à Siddiq (Abou Bekr), de même que la libéralité et la générosité à Hayder (Aly).

« Si la pureté, la chasteté, une vie de sainteté et de piété pouvaient préserver du trépas, Fathimèh y aurait échappé.

« Si la noblesse de la race et la distinction de la naissance avaient pu détourner les coups du destin, Chebir et Choubeïr ne seraient point couchés sous la terre[1]. Où est le prophète? où sont les Mouhadjir qui l'accompagnèrent, où sont les Ençars qui le protégèrent dans sa fuite, où sont les vertueux Cehabèh, ses compagnons, où sont les Tabi' venus après les Cehabèh?

« Où est le saut que fit Omeyyah Dhamiry[2]? où est Achqar[3]? Qu'est devenu le cri de guerre de l'oncle du Prophète[4]? Où est Djabir l'Ençary[5]? Où est Ou-

[1] *Les mots Chebir et Choubeïr désignent Hassan et Husseïn, fils d'Aly et de Fathimèh. Mohammed avait béni leur mariage en disant :* جمع الله شملكما و بارك شبركما, *que Dieu réunisse vos embrassements et bénisse votre union!*

[2] *Omeyyah de la tribu des Benou Dhamir franchit d'un saut le fossé de Médine, lorsque la ville fut attaquée par les tribus arabes au mois de Cheval de l'an 5 de l'Hégire.*

[3] *Achqar désigne un cheval alezan doré. Le nom d'Achqar a été porté par le cheval de Laqith ibn Zourafèh qui périt à la journée de Houms, et par celui de Qoutaïbah ibn Mouslim, gouverneur du Khorassan et conquérant de la Transoxiane.*

[4] *Allusion à la conduite de Hamzah au combat d'Ohod.*

[5] *Abou Abdillah Djabir ibn Abdillah Ençary a conservé un grand nombre de traditions du Prophète.*

weïs Qaran[1]? Où est Abou Obeïdah, fils de Djerrah[2]? Où sont Malik Ejder[3], Zoubeïr, Thalhah, Sa'ad et Say'd, Selman, Anas, 'Amir, 'Amr, Obeïdah, Abou Zherr, Emir 'Acim, Ammar, fils de Yassir, Miqdad, Çoheïb, Zahrèh, Zeïd, Qitadèh, Qanber[4]? Que sont devenus ces chefs et ces rebelles de la tribu de Qoreïch, ces infidèles qui repoussaient obstinément la vérité, Wélid, Harith, Abou Djehl, Outbah et Cheïbah[5]? Où sont Içaf et Zoul Khimar et Antar? Où sont Mo'awièh, Yezid, Hicham, Omar, fils d'Abdoul Aziz, soutien de la religion? Où est Abdoul Melik, fils de Merwan? Où est Mohammed, fils de Merwan, où sont et son royaume et ses armées? Qu'est devenu le faste

[1] *Ouweïs Qaran, compagnon du Prophète, périt selon les uns à la bataille de Siffin; il mourut selon les autres dans le désert au retour d'un pèlerinage de la Mekke.*

[2] *Abou Obeïdah Amr, petit-fils de Djerrah el Fehry, fut le lieutenant du khalife Omar en Syrie et mourut l'an 18 de l'Hégire (639).*

[3] *Malik ibn el Hariç el Echter fut un des partisans les plus dévoués d'Aly. Il fut tué à la bataille de Siffin.*

[4] *Abou Abdillah Zoubeïr ibn el 'Awwam, Thalhah ibn Khouwaïled, Sa'ad ibn Mou'adh qui garda le Prophète à la bataille de Bedr, Sa'yd, cousin d'Omar, Selman le Persan, Abou Hamzah Anas ibn Malik, Amir ibn Çabit Amr el Acy, Obeïdah ibn el Harith, Abou Zherr el Ghouffary, Acim ibn Amr et Temimy, Ammar ibn Yassir, Aboul Aswed Miqdad el Kendy, Çoheïb ibn Sinan er Roumy, Zahrèh ibn Kelab, Zeyd ibn el Harithah qui fut tué au combat de Mouta, Qitadèh ibn Na'aman étaient les familiers et les compagnons d'armes du Prophète. Qanber était l'esclave d'Aly.*

[5] *Welid ibn Outbah fut tué par Aly à la bataille de Bedr. Amr ibn Hicham Abou Djehl eut la tête coupée ce jour là. Il était âgé de soixante-dix ans.*

Outbah et Cheïbah, tous deux fils de Rebyah, furent tués le premier par Obeïdah ibn Harith, le second par Hamzah.

de Merwan, où est Ibn Hakem[1]*? où sont les arrêts de Hedjdjadj qui firent couler tant de larmes?*

« Qu'est devenu Abou Mouslim, ce héros choisi par Dieu qui a coupé avec sa hache les racines de toutes les hérésies? Où sont les Omeyyades qui, dans le royaume de Syrie, goûtaient toutes les joies du pouvoir et donnaient carrière à leur passion pour l'or? Ils ont passé et ont été remplacés par les descendants d'Abbas dont beaucoup ont disparu, et l'on ne trouve plus de traces de leur existence. Que sont devenus Haroun et, après lui, Mamoun? Où sont Mou'tacem et Mou'tazhad[2]*?*

« Si la piété avait pu prolonger la vie, qui s'occuperait des beautés et des perfections qu'offre le monde?

« Je vais te nommer un à un les Khosroës et les

[1] *Le texte persan donne fautivement le nom de Acef qui est celui du ministre de Salomon. Il faut lire Içaf. Içaf ibn Souheïl el Djorhomy fut surpris dans la Ka'abah avec Naylah, fille de Dhib, et Dieu, en punition de leur crime, les changea en pierres.*

Zoul Khimar Soubay ibn el Harith commandait avec Karib ibn el Asoued la tribu de Thaqif dans la guerre que les Hawazin firent au Prophète.

Antar est le fils de Cheddad el Abssy dont les aventures sont si connues.

Les noms des khalifes Omeyyades ne sont point tous rapportés exactement.

Les mots de « Le fils de Hakem » désignent Merwan, surnommé el Houmar (l'âne) qui fut le dernier prince de la dynastie des Omeyyades en Syrie.

Hedjdjadj ibn Youssouf eth Thaqify fut le gouverneur de l'Arabie et de l'Iraq sous le khalife Abd el Melik. Les traits de sa cruauté sont trop nombreux et trop connus pour que j'en fasse mention.

[2] *Mou'tacem, fils de Haroun er Rechid et frère d'Emin et de Mamoun, fut le huitième khalife de la dynastie des Abbassides. Mou'tazhad billah, fils de Mouwaffek billah, est le seizième prince de cette maison.*

émirs qui ont été dans ce monde; toi, de ton côté, compte-les. Où sont Mohammed, fils de Mamoun, et Mehdy, fils de Mamoun? et l'imam Ahmed, fils de Mançour[1]*, et l'imam Abou Djàfer*[2]*? Où sont Yahia, Zoul Noun, Fazhyl, fils d'Iyazh, Cheqiq, Chibly, Soufian? et Hatim le Sourd*[3]*? Que sont devenus Hassan, Bayezid Besthamy, l'émir Edhem et le fils de ce personnage rempli de mérites*[4]*? Si la science avait pu préserver de la mort, nous n'aurions pas vu disparaître Abou Hanifèh Na'aman, Çabit, fils de Mondhar*[5]*. Parmi les savants de ce monde, grands*

[1] *Abou Bekr Ahmed ibn Mançour ez Zennady, mort en 265 (879).*

[2] *Abou Dja'fer el Haddad (le forgeron), originaire de Baghdad, eut Djouneïd pour disciple.*

[3] *Yahia ibn Mouadh, mort à Nichapour en 258 (872).*

Zoul Noun, disciple de l'imam Malik, fut célèbre par sa piété. Il mourut en 245 (859). Abou Aly Fazhyl, fils d'Iyazh, religieux mystique, naquit à Koufah et mourut en 187 (803). Abou Aly Cheqiq ibn Ibrahim el Balkhy se fit remarquer par sa science et sa piété. Il fut tué dans le Khatlan en 174 (790). Abou Bekr Chibly fut un jurisconsulte éminent. Il embrassa les doctrines du mysticisme et mourut en 334 (945) à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Abou Abder Rahman Hatim de Balkh, surnommé le sourd, mourut à Wachguird en 231 (845). L'anecdote qui lui fit donner le surnom de sourd est rapportée par l'auteur de l'histoire de Balkh et par Djamy dans son Nefehat oul ouns.

[4] *Hassan ibn Hamouyèh. Abou Yezid Theifour Besthamy, mort en 261 (875). L'émir Edhem était prince de Balkh; son fils Ibrahim renonça aux biens de ce monde pour embrasser la vie religieuse. Il mourut en Syrie en 161 (778).*

[5] *Abou Hanifèh Na'aman ibn Çabit, le fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes du rite sunnite, naquit à Koufah en 80 (699) et mourut à Baghdad en 150 (767). Je crois qu'il s'agit ici de Çabit ibn Qourrah el Harrany, philosophe, médecin et mathématicien, né à Harran dans la province de Beni Moudhar.*

ou petits, humbles ou illustres, Abou Hanifèh était le plus grand. Où sont Mohammed ibn Hassan, l'imam Abou Youssouf, interprète de la loi, Chafey, Malik, Zobeïr[1] *et Zafer*[2]*? Si la sagesse et la philosophie avaient préservé du trépas, aucun sage, aucun philosophe ne se serait endormi sur l'oreiller de la mort. Que sont devenus Acef, fils de Berkhia, et Loqman? Où est Khadjèh Abouzourdjmihr, né sous une heureuse étoile*[3]*? Où sont Mohammed, fils de Zekeria, et Djalinous (Galien)? Où sont les sages comme Djamas et Abou Aly (Avicenne)? Que sont devenus les coups que le Sahib ed Da'wèh (Abou Mouslim) assénait avec la hache qu'il avait à sa selle? Où sont Ahmed Zoundjy*[4] *et le petit forgeron (Abou Djafer el Haddad)*[5]*? Qu'est devenue l'opulence de Qaroun? Où*

[1] *Zobeïr ibn Bekkar, qadi de la Mekke.*

[2] *Mohammed ibn el Hassan ech Cheïbany est l'auteur de différents recueils dont il a été fait mention précédemment. Abou Youssouf Yaqoub ibn Ibrahim el Koufy exerça, sous le règne des khalifes Hady et Haroun, les fonctions de Qadhi oul Qoudhat. Abou Abdillah Mohammed ibn Idris ech Chafey, fondateur de la secte orthodoxe qui porte son nom, naquit à Ghazzah en 150 (767) et mourut en 204 (819). Abou Abdillah Malik ibn Anas, le chef de la secte des Malikites, naquit à Médine et mourut l'an 179 de l'Hégire (795). Abou Hodhaïl Zafer ibn Sabbah fut le disciple le plus distingué d'Abou Hanifèh. Il naquit à Koufah en l'an 110 (728) et il mourut en 148 (765).*

[3] *Acef était le vézir de Salomon; Bozourdjmihr celui de Nouchirevan.*

[4] *Abou Nasr Ahmed el Zoundjy, père de l'imam Omar el Çaffar.*

[5] *Abou Dja'fer el Haddad es Saghir (le petit) naquit au Kaire. Le surnom de Petit lui a été donné pour le distinguer d'Abou Dja'fer el Haddad el Baghdady dont il a été question plus haut. Cf. Nefehat oul ouns, Calcutta 1859, pages 189—190.*

est le pouvoir tyrannique de Cheddad? Où trouver Babek, Ardechir et Qaïcer (César)? Qui a connu Yezdedjerd, Afrassiab et Feridoun? Qui s'intéresse à Nouchirevan, à Iskender, au fils de Nouzer, à Behram, à Ardewan et à Arech[1]? Tu ne trouveras dans le monde aucun vestige de leur existence. La destinée se plaît à bouleverser les combinaisons des hommes et à détruire tous les projets arrêtés par eux. Sois assuré que personne ne pourra échapper à la main de la mort. Conforme ta conduite aux préceptes de Dieu et prépare tes provisions pour le voyage suprême. Si l'ange de la mort ne faisait point son apparition dans ce monde, aucun des souverains de la terre n'aurait abandonné son royaume. Si tu pouvais vivre mille ans ou un million d'années, l'ange de la mort viendra, à la fin, se saisir de toi.

« Si tu veux écouter les paroles et suivre les conseils de Nassir, tu te mettras en garde contre les vanités de ce monde qui ne mérite aucune estime. Prends garde! »

نهاد عالم وترکیب چرخ وهفت اختر ❋ شد آفریده بترتیب از و چهار گهر
زآب روشن و از خاك تیره آتش و باد ❋ چهار گوهر وهریك ضد دیگر

[1] Ardewan fut tué près d'Istakhr par Ardechir, fondateur de la dynastie des Sassanides.

Arech est le nom d'un archer persan. Une flèche décochée par lui à Amol dans le Thabarestan alla tomber à Merw.

یکی جواهر اصلی قوام قالب ماست ❊ که خلقت همه خلقست یکسرآن کوهر
اکر موافق حالند پس مخالفت چیست ❊ موافقند بیکجای درقضا و قدر
پلی شناش جهانرا تو نو رسیده بدو ❊ مکن عمارت وبکذار وتیز از و بکذر
بدانچه داری دردست شادمانه مباش ❊ وز آنچه ازکف تورفت زو دریغ مخور
زمرك امن مجوی وبعمر تکیه مکن ❊ بسیم دین مفروش وزدیو عشوه مخر
زنامهای کهن نام کهنکان بر خوان ❊ یکی جریدهٔ پیشینیان به پیش آور
کرا شنیدی ودیدی که مرك داد امان ❊ زخاص وعام و بد و نیك ازصغار وکبر
وکرچنانك بماندی کس ازجهان جاوید ❊ نهان نکشتی درخاك هیچ پیغامبر
کجا شد آنکه بد ازخاك پاك کن فیکون ❊ نه نطفهٔ پدرش بد نه مایهٔ مادر
بنام آدم وکینت ابو البشر بد او ❊ که او زروی زمینست و زوست اصل بشر
چوعمر خویش بسر برد نهصد وسی سال ❊ سپرد عمر بسر برده بدست پسر
بشیث آمد ودوران عمر هشتصد سال ❊ بقانکرد وبخورد از دست اجل خنجر
چو رفت مدت ادریس هفصد وسی سال ❊ بشد زفضل آلهی بکنبد اخضر
زبعد اوبسوی نوح آمدش دعوت ❊ که بود آدم ثانی وبود پیغمبر
هزار سال چو بکذشت عمر نوح نبی ❊ بجز عبادت ودعوت نکرد کار دیکر
بقای صالح بد در جهان صد وهشتاد ❊ خداش ناقه فرستاد ازمیان حجر
کجاست صالح وکو ناقه وکجا شد هود ❊ ز آتش اجل اندر اصل زدند شرر
دویست وپنجه وچار عمر هود ❊ بدشت مرك برون شد همه هبا و هبر
دویست بود کم از پنج عمر ابراهیم ❊ کزیدهٔ که زرحمت نسوختش آذر
ذبیح چون صد وسی سال وچار سال بزیست ❊ که بد بنام اسماعیل ومادرش حاجر
کذشت و رفت وجهانرا سپرد با اسحق ❊ سپرد ملك بدست برادر کهتر
بزیست پانصد وبیست وچهار سال اسحق ❊ بخورد تیر اجل چون برادر مهتر
رسید نوبت بیعقوب باصد وهشتاد ❊ کذشت ورفت وببرد ازجهان دل غمخور
بیوسف آمد پس نوبت نبوت وملك ❊ جلال و جاه وجمالش بدهرکشت ثمر
چو بکذشت از عمرعزیز او صد وبیست ❊ بشد نقاب ناکه از رخ چو قمر
ز بعد یوسف ایوب صابر آمد باز ❊ شعیب آمد و با دختران نیك اختر

دویست وپنجه وچارش زعمرچون بکذشت ✻ بشد و عیال کلیم شد دختر
کلیم آمد و با خود نشان ومعجز حق ✻ عصا ولوح وکلام ورخ وکف انور
بقای اوبود صد سال وبیست سال وسه سال ✻ ز شرب مرك بنا کام خورد يك ساغر
زدند سکه پس آنکه بدولت داود ✻ مکر میکرفت از و دهر زیب وزینت و فر
بقاش بود نود سال ناکهان روزی ✻ همای مرك بكند ازعقاب عمرش پر
رسید از و بسلیمان چو باز خاتم ملك ✻ ز باختر بکرفت اوبحکم تا خاور
هوا و انس و وحوش وطیور ودیو وپری ✻ شدند جمله مر اورا مطیع وفرمان بر
بدهر چون صد وهشتاد سال عمر براند ✻ نماند وماند از و تخت وخاتم وافسر
زبعد او زکریا بماند سیصد سال ✻ که شد بریده بدو نیمه در میان شجر
بجای بد زکریا که کشته شد یحیا ✻ خیارهٔ که بپاکی شد از جهان اخیر
بدار دنی هشتاد سال عمر براند ✻ که بر طریق خطا خاطرش نکرد کذر
زبعد یحی عیسی بماند سی وسه سال ✻ زبعد سی وسه شد اوبکنبد اخضر
بریده کشت پس آنکاه وحی ششصد سال ✻ سیاه شد همه عالم از کفر واز کافر
خدای مهر نبوت نمود باز بخلق ✻ از آن رسول نکو محضر نکو منظر
محمد اسم و ابو القاسم وخلاصهٔ دین ✻ بجاه و مرتبه از جملهٔ انبیا برتر
چراغ دولت ودین محمدی افروخت ✻ ز شرق وغرب جهان یکسره بحر و بر
ودود نور جمالش زد هر ظلمت کفر ✻ زدند رایت عدلش زفقر تا محشر
بدان کمال وبزرکی و عز وجاه وشرف ✻ بسال شصت وسه شد او ازین سرای بدر
اکر بحرمت وعز وبجاه در عالم ✻ کسی بماندی ماندی رسول تا محشر
وکر بصدق بماندی کسی بدی صدیق ✻ وکر بعدل بماندی کسی بدی عمر
وکر بشرم بماندی کسی بدی صدیق ✻ وکر بجود وسخاوت کسی بدی حیدر
وکر بپاکی وطهر و طهارت وعصمت ✻ زمرك رسته شدی فاطمه بدی اندر
به نسبت وشرف ار درجهان کسی ماندی ✻ بزیر خاك نکشتی نهان شبیر وشبر
رسول کو ومهاجر کجا وکو انصار ✻ کجا صحابهٔ اخیار وتابع اخیر
کجاست جستن عمر امیهٔ ضمیری ✻ کجاست اشقر وکلبانك عم پیغمبر
کجاست جابر انصار وکو اویس قرن ✻ ابو عبیدهٔ جراح ومالك اژدر

زبیر وطلحه وسعد وسعید وسلمان کو ❊ انس وعامر وعبیده وبو ذر
امیر عاصم وعمار یاسر ومقداد ❊ صحیب وزهره و زید وقتاده وقنبر
کجاشدند صنادید وسرکشان قریش ❊ زمنکران که مر ایشان بدند بس منکر
ولید وحارث وبوجهل وعتبه وشیبه ❊ کجاست آصف وکو ذو الحمار وکو عنتر
کجامعاویه وکو یزید وکو هشام ❊ کجاست عمر عبد العزیز دین پرور
کجاست عبد الملك که پور مروان بود ❊ کجا محمد مروان وملکت ولشکر
کجاست زینت مروان کجاست ابن حکم ❊ کجاست حجت حجاج و معدن معبر
کجا شدست ابو مسلم آن سوار کزین ❊ که بیخ جملهٔ خوارج بکند او بتبر
بنی امیه کجاشد که در ولایت شام ❊ بملك شاد بودند ومدام ازپی زر
بنی امیه گذشت وزبعد او عباس ❊ بسی شدند واز ایشان هنوز نیست اثر
کجاشده است چوهارون وبعد او مامون ❊ کجاست معتصم ومعتضد کجاست دکر
اکر بزهد زیادت شدی کسی را عمر ❊ کرا بدی بجمال وکمال دهر نظر
زخسروان وامیران که در جهان بودند ❊ کنون بخوانم یکیك تو نیز هم شمر
کجا محمد مامون ومهدی مامون ❊ امام احمد منصور امام ابو جعفر
کجاست یحیی وذوالنون وکوفضیل عیاض ❊ شقیق وشبلی وسفیان کجا و حاتم کر
حسن کجا شد وکو بایزید بسطامی ❊ امیر ادهم وفرزند آن هنر پرور
وکر بعلم یافتی کسی نشدی ❊ ابو حنیفه نعمان وثابت منذر
زعالمان جهان هر کجا زخرد وبزرك ❊ صغیر بوده و شهره ابو حنیفه کبر
محمد بن حسن کو امام ابو یوسف ❊ شریع وشافعی ومالك زبیر و زفر
اکر بحکمت ماندی در این جهان باقی ❊ یکی حکیم نخفتی زمرك بر بستر
کجاست آصف بن برخیا وکو لقمان ❊ کجاست خواجه ابوزرجمهر نیك اختر
محمد زکریا کجا وجالینوس ❊ کجا شدست چو جاماس وبو علی دیکر
کجا ست ضرب تبر زین صاحب الدعوه ❊ کجا ست احمد زنجی وخرد آهنکر
کجا ست شوکت قارون وشدت شداد ❊ کجاست بابك وکو اردشیر وکو قیصر
زیزدجرد و ز آفراسیاب وافریدون ❊ خبر کراست زنوشروان واسکندر
زپور نوذر وبهرام واردوان وآرش ❊ دکر نه بینی از یشان در ین دیار اثر

قضا کند همه ترکیب بنده بی ترتیب ❊ قدر کند همه احکام خلق زیر زبر
یقین بدانك کس از دست مرك جان نبرد ❊ بساز چاره کار وبساز برك سفر
بملکت ار ملك الموت نآمدی نشدی ❊ بملك جملهٔ ملوکان کار برده بسر
اکر هزار بمانی وکر هزار هزار ❊ بعاقبت ملك الموت آیدت برسر
زکفت ناصر خسرو چو بشنوی پندی ❊ حذر کنید از ین روزکار سفله حذر

Nassiri Khosrau ne nous fournit aucun renseignement sur sa situation personnelle, pendant le temps de son séjour à Misr. Loin d'avoir été le ministre et le favori du khalife, il nous apprend qu'il vit Mostansser billah, âgé alors de dix-neuf ans, le jour où ce prince se rendit au bord du Khalidj pour assister à la rupture de la digue. Ses relations paraissent avoir été modestes; lorsqu'il voulut pénétrer dans le palais, pour voir la salle où se donnaient les banquets d'apparat, il s'adressa à un employé de la chancellerie du khalife, qui eut recours lui-même aux bons offices d'un huissier. Nous possédons une ode de Nassir en l'honneur de Mostansser, auquel il accorde le titre d'imam, et dans laquelle il sollicite la générosité du prince. « Ô Nassir! que l'aide de l'Imam de la vérité te soit accordée dans ce monde! Ô Mostansser! ne refuse pas à cet esclave du Khorassan les marques de ta libéralité!» Il est probable qu'elle ne lui fit pas défaut; mais quelques mois après son départ de Misr, nous le voyons à

Aïdhab exercer les fonctions de khatib en proie au plus grand dénûment; il est obligé de solliciter les secours de l'agent d'un homme dont il avait fait la connaissance à Assouan. A Djouddah, le gouverneur de la ville l'exempte, comme savant, de la taxe que payaient les pèlerins, et il écrit à la Mekke pour qu'il en soit également affranchi dans cette ville. Sa misère fut profonde pendant son voyage en Arabie, et il ne put gagner Baçrah qu'en se soumettant aux conditions exorbitantes du Bédouin qui lui loua un chameau. Il put continuer sa route, grâce à la générosité de l'ancien vézir d'un gouverneur d'Ahwaz. Enfin, après une absence de sept ans, il revit son frère Aboul Feth Abdoul Djelil et rentra à Balkh, décidé, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, à visiter, après avoir pris quelque repos, les contrées de l'Orient.

Nous manquons de renseignements positifs sur la vie de Nassir depuis son retour en 444 (1052) jusqu'en 456 (1063), année pendant laquelle il dut s'enfuir du Khorassan. Un des écrivains qui se sont occupés de sa biographie prétend qu'il se rendit auprès du cheikh Aboul Hassan Aly el Kharaqany, mais cette allégation ne supporte pas l'examen : le cheikh Aboul Hassan Kharaqany était mort à Bestham en 425 (1033), dix-neuf ans avant le retour de Nassir. L'auteur du Dabistan oul Mezahib nous fournit,

sur les causes qui forcèrent Nassiri Khosrau à s'exiler du Khorassan, quelques indications qui paraissent exactes. «Nassir, dit l'auteur que nous citons, quitta le Khorassan, à l'époque du khalife Mostansser billah, pour se rendre en Égypte, où il demeura pendant sept années. Il faisait, tous les ans, le pèlerinage de la Mekke et observait rigoureusement les pratiques de la loi. A la fin, il revint de la Mekke dans le Khorassan, par la voie de Baçrah; il se fixa à Sabakh[1] *et y travailla à faire reconnaître Mostansser en qualité de khalife et à répandre les doctrines des Ismaïliens. Mais quelques descendants du Prophète, animés à son égard des sentiments les plus hostiles, résolurent de le mettre à mort. Saisi de crainte, en proie à la terreur, il mena une vie errante et se cacha dans les montagnes de Badakhchan où il vécut vingt ans, se nourrissant d'herbes et ne buvant que de l'eau. Des ignorants ont prétendu qu'il avait été affilié aux Ismaïliens d'Alamout, et certains écrivains ont, dans leurs ouvrages, exprimé le regret de le savoir attaché aux erreurs de cette secte. Le fait est que les Ismaïliens d'Alamout n'ont jamais eu de rapport avec ceux de l'Occident. Nous l'avons*

[1] *Sabakh est une mauvaise leçon; il faut lire Chadiakh ou Chadbakh, vaste faubourg de Nichapour. Yaqout en a donné une intéressante description dans son Moudjem. Dictionnaire géographique de la Perse, traduit par M. Barbier de Meynard, pages 340—343.*

entendu dire à des Ismaïliens eux-mêmes à propos de Nassir[1].»

Pendant son séjour à Yemgan, Nassir se livra à la propagation de ses idées. Encore aujourd'hui, à Badakhchan et dans les contrées avoisinantes, ses doctrines sont suivies par un nombre considérable d'adhérents. C'est dans cette retraite qu'il composa la plus grande partie des poésies qui forment son Divan; elles sont, pour la plupart, religieuses et consacrées à la louange d'Aly; d'autres renferment des préceptes de morale. Nous en trouvons plusieurs qui témoignent de la douleur que lui faisait éprouver l'exil, et bien qu'il affirme vivre à Yemgan comme un roi, il ne peut refouler en lui les cuisants regrets causés par son éloignement du Khorassan. «Mon cœur est dans le Khorassan, bien que je réside à Yemgan.» «Ô brise, s'écrie-t-il, salue pour moi le Khorassan! Fais parvenir mon salut aux gens de mérite et à ceux qui sont guidés par la raison, et non point aux hommes du vulgaire et aux ignorants! Rapporte-moi de leurs nouvelles, après leur avoir dit, en toute vérité, quelle est ma situation. Dis-leur que la fortune a, par ses perfidies, courbé comme une voûte,

[1] *Dabistan oul Mezahib, Bombay 1224 (1809), page 355. Dabistan or the School of manners, translated by D. Shea and Ant. Troyer, Paris 1843, tome II, pages 419—420.*

le cyprès de mon corps. Voilà le résultat de l'influence des astres!»

سلام کن زمن ای باد خراسانرا ٭ مر اهل فضل وخرد را نه عام ونادانرا
خبر بیاور از ایشان بمن چو داده بوی ٭ زحال من بحقیقت خبر مر ایشانرا
بکویشان که جهان سرو من چو چنبر کرد ٭ بمکر خویش وخود ایسنت کار کیهانرا

Quelques vers plus loin, il apostrophe les habitants du Khorassan en des termes prouvant qu'il avait eu à se plaindre des rigueurs des autorités Seldjouqides à son égard.

«Pourquoi, leur dit-il, vous enorgueillissez-vous d'être soumis aux Turks? Rappelez-vous la grandeur et la puissance de Mahmoud, souverain du Zaboulistan. Où est-il, lui qui força, par la terreur qu'il inspirait, les princes de la dynastie des Ferighoun à abandonner le Gourgan? Après avoir ruiné l'Inde sous les sabots des chevaux turks, il fit fouler le sol du Khatlan par les pieds de ses éléphants.»

بملك ترك چرا غره اید یاد کنید ٭ جلال ودولت محمود زاولستانرا
کجاست آنکه فریغونیان زهیبت او ٭ زدست خویش بدادند کورکانرا
چو هند را بسم اسپ ترك ویران کرد ٭ بپای پیلان بسپرد خاك ختلانرا

Nassiri Khosrau mourut à Yemgan au mois de Reby oul evvel 481 (Juin 1088), à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La date de sa mort nous est donnée par Hadji Khalfa, dans son Taqouim out Tewa-

rikh, et rien n'autorise à en contester l'exactitude[1].

Je crois devoir, en terminant cette notice, résumer mes appréciations sur la vie et les œuvres de Nassiri Khosrau. Je suis loin de les donner comme définitives; elles pourront être modifiées par la découverte de documents nouveaux. Je le souhaite bien vivement, sans toutefois beaucoup l'espérer.

Selon moi, Nassiri Khosrau est né en l'année 394 (1003); les auteurs qui font remonter sa naissance trente ou quarante ans plus tôt, sont obligés de lui prêter une existence qui dépasse de beaucoup les limites extrêmes de la vie humaine. Il mourut en 481 (1088) à l'âge de quatre-vingt-sept ans et cette date ne me paraît pas devoir être contestée. La publication du Rouchenay Namèh a certainement eu lieu, à mon sens, avant l'année 437, époque à laquelle il abjura ses erreurs passées, fit vœu de pénitence et entreprit le voyage de la Mekke. La date de 420 (1029), donnée par le manuscrit de Gotha, ne me semble pas improbable[2]. *Nassir avait, à cette*

[1] *Dans son Dictionnaire bibliographique, Hadji Khalfa donne cependant, à l'article du Seadet Namèh et à celui du Sefer Namèh, la date de 431 (1039) comme étant celle de la mort de Nassiri Khosrau. Lexicon bibliographicum, Londres 1842, tome III, pages 598 et 600.*

[2] *Dr W. Pertsch, Die persischen Handschriften der herz. Bibliothek zu Gotha, Vienne 1859, page 13.*

époque, vingt-sept ans, et il a consigné dans cet ouvrage des opinions des écoles de Fariaby et d'Avicenne. Les chapitres qu'il a consacrés à la création du monde, à celle de l'homme, à l'état de l'âme avant la naissance et après la mort, contiennent des propositions qui ont servi de base aux accusations des écrivains qui l'ont taxé de matérialisme et d'impiété.

Le Rouchenay Namèh a été remanié ensuite, sinon par lui, du moins par un de ses adeptes, et il est facile de reconnaître ces interpolations, surtout dans les vers où se trouve le nom de Houdjet qu'il ne prit, je crois, qu'après son retour d'Égypte et son initiation aux doctrines chiites[1]*. La date de 343 (954) qu'on lit dans certains manuscrits a, peut-être, été intercalée à la fin du XV*e *siècle, lorsque se multiplièrent les copies du Rouchenay Namèh, du Seadet Namèh et des poésies de Nassiri Khosrau*[2]*. Presque tous les manuscrits conservés en Europe remontent, en effet, à cette époque. La date basée sur la*

[1] *Je ne discuterai pas l'opinion de M. Ethé qui considère le Rouchenay Namèh comme ayant été composé au Kaire. Il est possible qu'il y ait été présenté au khalife Mostansser, bien qu'il soit écrit en persan et qu'il y ait été remanié et augmenté. Il n'est fait aucune allusion à ce prince dans l'exemplaire manuscrit que je possède. Je ne puis rien conclure de la présence du soleil dans le signe des Poissons et de celle de la lune dans le signe du Bélier. Les Persans célèbrent le Naurouz le 21 mars, lorsque le soleil entre dans le signe du Bélier.*

[2] *Je possède deux exemplaires du Rouchenay Namèh et du Seadet Namèh qui ont été copiés l'un en l'année 860 (1455) et l'autre en 879 (1474).*

position dans le ciel, des planètes et des étoiles, reste pour moi lettre close. Je ne puis m'empêcher, toutefois, de faire observer que cette manière de fixer la date des évènements était fort à la mode à la fin du XIIIe siècle, ainsi qu'au XVe sous les princes de la famille de Timour; les œuvres des poètes de ces deux époques nous en fournissent de très nombreux exemples.

Je ne crois pas que Nassir ait écrit deux relations de ses voyages, l'une en prose et l'autre en vers. Il avait parcouru le Turkestan, le Moultan et le nord de l'Inde avant l'année 437 (1045), comme il le dit dans son Sefer Namèh, et il annonce à la fin de cet ouvrage le projet de visiter les pays de l'Orient. Nassir, séjournant dans le Khorassan, désignait sous ce nom les contrées habitées par les peuples turks et mogols, la Kachgharie, le Tibet et la Chine; s'il avait voulu désigner l'Inde, il l'aurait nommée. La notice insérée par Djamy dans son Beharistan a pu faire croire à une relation versifiée des pérégrinations de Nassir; mais il suffit de lire les quelques lignes de Djamy pour acquérir la conviction qu'il n'avait pas eu le Sefer Namèh entre les mains; il n'en parle que par ouï-dire et les conversations de Nassir avec Aboul Fazhl Khalifèh et Mohammed ibn Doust sont les seuls faits signalés par lui.

Le Sefer Namèh n'a point été non plus sous les yeux de Hadji Khalfa; les courtes indications contenues dans son dictionnaire bibliographique sont, on ne peut le méconnaître, empruntées au Beharistan.

Je ne crois pas, enfin, que Nassiri Khosrau ait parcouru les contrées situées à l'est du Khorassan, comme il en manifeste l'intention dans sa relation. A son retour dans sa patrie, il s'y consacra tout entier à la propagation des idées religieuses qu'il avait adoptées et le seul voyage dont il parle, dans ses œuvres poétiques, est celui que je publie aujourd'hui et qu'il entreprit, comme il le dit lui-même, à l'âge de quarante-deux ans.

Les exemplaires du Sefer Namèh ne paraissent pas avoir été fort répandus; le seul historien qui, à ma connaissance, fasse mention de cet ouvrage, est Khadjèh Nour ed Din Louthfoullah de Hérat, plus connu sous le surnom de Hafiz Abrou; il est l'auteur d'une grande histoire composée pour Mirza Baysonghor et intitulée Zoubdet out Tewarikh (La crême des histoires). Il rédigea, en outre, en 823 (1420) pour Mirza Châhroukh un traité géographique et une histoire de Perse qui ne paraissent pas avoir été achevés.

Hafiz Abrou cite dans sa préface les ouvrages qu'il a consultés; ce sont : Le Messalik ila'l Memalik

(Les routes qui conduisent aux différents pays) d'Ibn Khourdadbèh, le Souwar oul Aqalim (Les Figures des sept climats), écrit dans l'Inde par Mohammed ibn Yahia, le Djihan Namèh (Le livre du monde), par Ibn Mohammed ben Nedjib Mekran, le Sefer Namèh de Nassiri Khosrau et le Qanoun oul bouldan (Le canon des pays), publié par un auteur dont le nom a été laissé en blanc.

Hafiz Abrou a copié textuellement, et il en prévient le lecteur, le passage de Nassir relatif à la ville de Ma'arrah et à Aboul Ala el Ma'arry; il lui a emprunté presque mot pour mot la longue description de la Mekke et celle de Tinnis et d'Aïn ech Chems (Héliopolis, aujourd'hui Matharyèh).

Le Sefer Namèh a été rédigé avant l'année 453 (1061), d'après les notes que Nassir consignait, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, sur un cahier où il dessinait aussi les monuments qui attiraient son attention[1].

Il me semble superflu d'insister longuement sur l'intérêt que présente cette relation et sur ce que dit Nassir des édifices qui s'élevaient dans l'enceinte du Haram ech Cherif à Jérusalem, des marbres précieux et des mosaïques qui les décoraient, des portes de bronze couvertes d'arabesques en or incrusté

[1] Nassir nous apprend dans sa relation que Nasr oud Daoulèh vivait encore lorsqu'il la rédigea. Ce prince mourut en 453 (1061).

(زرکوفته) *ou en argent niellé* (سیم سوخته)*; sur sa description de l'église du Saint-Sépulcre, qui venait d'être rebâtie et dans l'intérieur de laquelle il remarque des peintures protégées par des plaques de verre. Les détails qu'il nous donne sur la Ka'abah ne sont pas moins précieux. Il nous trace également le tableau le plus curieux de la prospérité de Tinnis, où se fabriquaient ces fines étoffes si renommées et ces tissus aux couleurs changeantes; de la richesse et de l'industrie de Misr (Vieux-Caire), où l'on travaillait l'ivoire, l'écaille et le cristal de roche, où l'on fabriquait un verre ayant la belle couleur de l'émeraude et des faïences à reflets métalliques. Il faut noter aussi les incidents de son pénible voyage à travers l'Arabie, et ce qu'il nous dit de l'organisation communiste des Qarmathes de Lahssa. Je termine ce rapide aperçu en faisant remarquer le mode des transactions commerciales à Baçrah; elles se faisaient au moyen de chèques ou billets payés par les banquiers ou changeurs chez lesquels les marchands déposaient leur argent.*

Mouqaddessy nous apprend que le persan, parlé à Thous, à Nessa et à Balkh, était plus pur que celui des autres villes du Khorassan[1]*. Le dialecte de*

[1] *Mouqaddessy, Descriptio imperii Moslemici, ed. de Goeje. Leyde 1877, pages 334—335.*

Balkh était, au jugement d'un vézir dont le nom n'est pas cité, celui qui convenait le mieux au style écrit. Le Sefer Namèh ne justifie cependant pas cette assertion. Cet ouvrage, dans lequel on remarque certaines formes propres à la langue de Nichapour, a, sans aucun doute, été rédigé très-rapidement. Le style se rapproche de celui de Birouny, dans le fragment de l'histoire du Kharezm qui nous a été conservé par Beyyhaqy, de celui du traducteur du Tenbih oul Ghafilin (L'admonestation adressée aux négligents), Abou Leïs Nasr Samarqandy, et surtout de celui de Mohammed ibn Zafer qui abrégea la traduction persane faite par Nerchakhy de l'histoire de Boukhara[1].

Les phrases sont construites d'une façon peu régulière et surchargées d'incidentes, quelquefois dépourvues de verbes; la règle de l'accord des nombres est souvent méconnue. Les temps des verbes sont, dans certains passages, employés d'une manière peu correcte, et les pluriels ne sont point formés d'après une règle fixe et invariable. Je n'ai voulu apporter aucun changement dans le texte de l'auteur et je l'ai scrupuleusement reproduit; je me suis permis seulement de rétablir les noms des personnages et des villes

[1] *The Tarikhi Baihaki containing the life of the Masaud etc. Edited by the late W. Morley Esq. Calcutta 1863, page 838.*

qui, dans les manuscrits que j'ai eus entre les mains, sont défigurés de la façon la plus grossière. On ne remarque dans la relation de Nassiri Khosrau que trois mots turks. Ce sont ceux de djar (جار), proclamation, lecture à haute voix (page 77), de qoulavouz (قلاوز, page 79), dans le sens de guide et correspondant à khafir خفير, et kunkadj (كنكاج, page 82), conseil, délibération. Il faut noter aussi le nom d'Istanbol (استبول), donné à Constantinople (page 40); je l'ai retrouvé dans un auteur du XII[e] siècle, Aboul Hassan Aly el Herewy qui nous dit, dans sa description de Nicée, que cette ville relevait d'Isthanbol. مدينة نيقا من اعمال اصطنبول على البر الشرقى وهى المدينة التى اجتمع بها اباء الملة المسيحية «La ville de Niqa (Nicée) relève d'Isthanbol et est située sur la terre orientale : c'est là que se réunirent les Pères de la communauté chrétienne.»

J'ai eu à ma disposition trois manuscrits, tous peu corrects. Je dois le premier à l'obligeance de feu M. H. Blochmann, directeur du Medressèh College de Calcutta. Le second est une copie de l'exemplaire qui se trouve à Delhy dans la bibliothèque de S. E. le Nevvab Zhia ed Din : elle a été exécutée sur la demande de M. Ed. Thomas qui a bien voulu me la faire tenir, et je suis heureux de lui présenter ici tous mes remercîments. Le troisième

exemplaire est conservé au British Museum. Il a fait partie de la collection de M. W. Yule et M. Ch. Rieu en a donné une excellente description dans le Catalogue des manuscrits persans du British Museum. La copie de cet exemplaire porte la date du mois de Ramazan 1102 (1691).

J'ai tâché de rendre la traduction du Sefer Namèh aussi claire que doit l'exiger le lecteur français. La construction singulière des phrases et l'emploi répété des mêmes mots, dans une même période, ont rendu quelquefois mon travail pénible. J'ai cru devoir ajouter les notes qui confirment l'exactitude du récit de Nassiri Khosrau ou y ajoutent quelques éclaircissements, et j'ai mis un soin particulier à les puiser dans les ouvrages des auteurs qui ont écrit à une époque peu éloignée de celle où Nassiri Khosrau rédigeait sa relation.

L'attention des orientalistes a été attirée, depuis peu d'années seulement, sur les œuvres de Nassiri Khosrau.

D'Herbelot lui consacre dans sa Bibliothèque orientale quelques lignes insignifiantes[1].

M. N. Bland n'en parle que d'une manière très-sommaire, dans l'article qu'il a consacré à l'examen de l'Atech Kedèh[2].

[1] *Bibliothèque orientale, Maestricht 1776, in-f°, page 661.*

[2] *Account of the Atesh Kedah, a biographical work on the*

La notice donnée par M. A. Sprenger sur le Divan de Nassiri Khosrau que possédait la bibliothèque du roi d'Oudh, renferme quelques détails biographiques, mais ils sont empruntés au Tezkiret de Taqy ed Din[1].

Feu M. Dorn a, dans une liste d'ouvrages géographiques, cité le Sefer Namèh, et inséré dans les Mélanges asiatiques la traduction des passages relatifs au Deïlem[2].

M. le major A. R. Fuller a publié, dans le Journal asiatique de Londres, la partie du voyage de Nassiri Khosrau concernant la Palestine. Cette traduction a été faite sur le manuscrit du Nevvab Zhia ed Din, et elle a été revue sur l'exemplaire du British Museum[3]. *Sir H. M. Elliot, frappé de l'intérêt que présente la description de Misr et du Kaire, avait fait traduire les passages qui s'y rapportent; ce travail resté manuscrit se trouve dans ses papiers.*

Persian poets etc. Journal of the Royal Asiatic Society, Londres 1843, tome VII, pages 360—361.

[1] *A catalogue of the Arabic, Persian and Hindustany manuscripts of the libraries of the King of Oudh, compiled by A. Sprenger. Calcutta 1854, pages 428—429.*

[2] *Mélanges asiatiques, Saint-Pétersbourg, tome VI (1869), page 574, et tome VII (1874), pages 33—36.*

[3] *An account of Jerusalem translated for the late Sir H. M. Elliot, from the persian text of Nasir ibn Khusru's Safar Namah by the late major A. R. Fuller. Journal of the Royal Asiatic Society, New Series, London 1872, tome VI, pages 142—164.*

Enfin, dans le cours de l'année dernière, M. le professeur Ethé a inséré, dans le Journal de la Société orientale allemande, le texte et la traduction en vers du Rouchenay Namèh[1]. *Cette publication sera suivie de la biographie de Nassiri Khosrau qui renfermera, sans doute, des détails fournis par des documents que je n'ai point été assez heureux pour avoir à ma disposition.*

M. Fagnan a fait insérer dans le même journal le texte et la traduction du Seadet Namèh ou Livre de la félicité. Je n'ai point eu entre les mains le Kenz oul Haqaïq (Trésor des vérités), que Hadji Khalfa mentionne dans son Dictionnaire bibliographique, ni le Zad el Moussafirin (Le viatique des voyageurs) que je suppose être un traité de morale et de mysticisme.

Je termine cette notice en donnant de courts éclaircissements sur les mesures de distance et de longueur et sur les poids mentionnés par Nassiri Khosrau; ce sont ceux du Khorassan.

*Le ferseng (*فرسنك*, feraseng, pierre debout) se divise en trois milles. Chaque mille est de quatre mille*

[1] *Nâsir Chusrau's Rûs'nanâinâma oder Buch der Erleuchtung in Text und Uebersetzung, nebst Noten und kritisch-biographischem Appendix von Professor Dr. Hermann Ethé. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 1879, IV. Heft; 1880, III. und IV. Heft.*

coudées ou pas Hachimy, ce qui donne pour chaque ferseng douze mille coudées ou pas Hachimy, soit douze kilomètres 750 mètres.

Le guez représente l'espace que couvrent vingt-quatre mains ouvertes placées l'une à côté de l'autre. On peut dire qu'un guez égale un mètre vingt-cinq centimètres. L'ârech est la longueur de l'avant-bras depuis l'extrémité du doigt du milieu jusqu'à la jointure du coude.

La base des poids persans est le grain d'orge (جو djau) de moyenne grosseur et conservant sa pellicule, mais dont on a coupé, aux deux extrémités, la petite barbe qui dépasse le grain[1]*.*

Huit djau ou grains forment un dang et six dang un miçqal.

[1] *Quelques auteurs orientaux indiquent une subdivision du grain : ils disent que six crins de la queue d'un mulet ou soixante-dix graines de sénevé forment le poids d'un djau.*

On est loin d'être d'accord sur l'évaluation du grain, et la concordance entre les poids qui en dérivent avec ceux de notre système métrique se trouve, par conséquent, impossible à établir d'une manière un peu rigoureuse. Je crois, cependant, arriver à une approximation suffisante, en regardant le djau persan comme équivalent à peu près au grain de la pharmacie, soit 0·053 gr. On obtient ainsi le dang = 0·318 gr., le miçqal = 2·544 gr., le syr = 38·16 gr., le men = 1526·40 gr. et le kharvar = 152 kilogr. 640 gr.

Des résultats assez différents sont donnés pour la Perse moderne par le docteur Schlimmer (Terminologie médico-pharmaceutique française persane. Téhéran 1874, p. 468). Querry (Droit musulman, tome Ier, page 146).

Les appréciations de M. O. Blau (Commercielle Zustände Persiens, Berlin 1858, p. 176) se rapprochent assez sensiblement de celles qui sont exposées plus haut. M. Blau estime que le miçqal représente 2·838 gr.

Il faut quinze miçqal pour un syr et quarante syr pour un men.

Enfin le kharvar (charge d'âne) représente le poids de cent men.

Nassir mentionne souvent le rathl, mais uniquement pour en faire remarquer les variations dans les différentes villes de la Mésopotamie et de la Syrie.

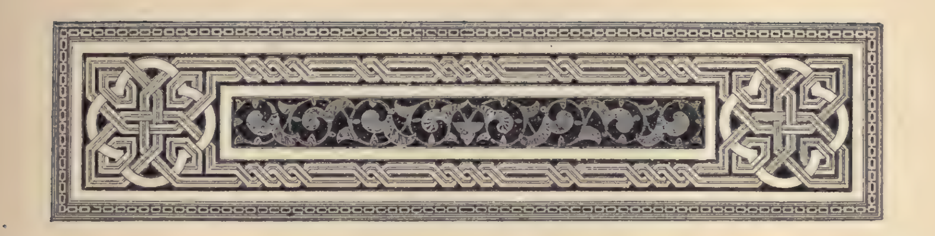
Il fixe la valeur des objets dont il parle en dinars maghreby ou dinars de l'Occident. Il désigne sous ce nom la monnaie d'or frappée dans le Maghreb et en Égypte par les khalifes Fathimites et avant eux par les Thoulonides. Ces pièces qui ont successivement porté le nom de Djeïchy', Ahmedy et Mouïzzy étaient d'un titre fort élevé et par cela même fort recherchées dans tous les pays de l'islamisme. Nassiri Khosrau nous apprend que trois dinars maghreby valaient trois dinars et demi de Nichapour.

J'ai fait reproduire, pour les placer dans ce volume, quatre miniatures donnant les plans du Mesdjid el Aqça de Jérusalem, de la mosquée de Médine où se trouve le tombeau de Mohammed, de l'espace compris entre Safa et Merwèh et enfin du Mesdjid el Haram et de la Ka'abah à la Mekke.

Ces dessins sont tirés d'un ouvrage en vers persans composé par Mouhyy sous le titre de Foutouh el Haremeïn. Il a été écrit au commencement du

XVI[e] siècle et on trouve indiqués sur ces plans, surtout dans l'enceinte du Mesdjid el Haram, des monuments qui, n'existant pas à l'époque où Nassiri Khosrau se trouvait à la Mekke, ont, pour la plupart, été élevés par les sultans mamelouks d'Égypte.





Au nom du Dieu clément et miséricordieux!

Voici le récit fait par Abou Mouyn ed Din Nassir, fils de Khosrau, originaire de Qobadian[1] et habitant la ville de Merw[2], que Dieu lui pardonne ses péchés!

J'occupais la charge de secrétaire; je faisais partie des fonctionnaires de l'État et j'étais, à ce titre, employé à la perception des finances et des revenus du Sultan. Je remplissais les devoirs que m'imposait ma place dans l'administration et j'avais acquis, parmi mes collègues, une certaine notoriété.

Au mois de Reby' oul akhir l'année 437 (octobre-novembre 1045), époque à laquelle Abou Souleyman

[1] Qobadian ou Qowadian est le nom d'un canton et d'une ville. Le canton de Qobadian s'étend sur le bord du Djihoun et il est limitrophe de la province de Saghanian. La ville est située au-dessous de Tirmiz, non loin du confluent du Vekhchâb et de la rivière de Badakhchan, qui, avec d'autres cours d'eau, forment le Djihoun. Qobadian est moins grande que Tirmiz. On en exportait de la garance. Yaqout, *Moudjem oul bouldan*, éd. Wüstenfeld, tome IV, page 196.

[2] Voy. Appendice I.

Djaghry beik, fils de Mikayl, fils de Seldjouq était émir du Khorassan, je partis de Merw pour une affaire administrative, et je me rendis à Pendjdih[1], dépendance de Merw er Roud[2]. Ce jour là, la planète de Jupiter était en conjonction avec le point culminant du firmament. Dieu, que son nom soit exalté et sanctifié! exauce, dit-on, tous les vœux exprimés en pareil jour. Je me retirai donc à l'écart et je fis une prière de deux rikaat, puis, je demandai que Dieu daignât m'accorder la richesse.

Lorsque je revins auprès de mes amis et de mes compagnons, l'un d'eux chantait un morceau de poésie persane. Il me vint en mémoire une pièce de vers que je voulus lui faire déclamer; je l'écrivis sur un papier pour la lui donner en le priant de la lire. Je ne la lui avais pas encore remise qu'il se mit, tout à coup, à la réciter mot pour mot. Cette coïncidence me parut

[1] Pendjdih ou les cinq villages. On désigne sous ce nom cinq villages très-rapprochés les uns des autres qui se trouvent dans la province de Merw er Roud. Ils étaient primitivement distincts les uns des autres, mais ils furent, ensuite, reliés entre eux par des agrandissements successifs, de sorte qu'ils semblent être les quartiers différents d'une même ville. Ce bourg porte également le nom de Fendj Dyèh. Yaqout, *Dictionnaire géographique de la Perse,* traduit par M. Barbier de Meynard, Paris, 1861, page 116.

[2] Merw er Roud est le chef lieu du district de ce nom : les autres villes sont Qasr Ahnef et Dizèh. Merw er Roud, dit Abou Ishaq el Isthakhry, a moins d'étendue que Bouchendj. Son territoire est traversé par une grosse rivière sur les bords de laquelle il y a un grand nombre de vergers et de vignobles. Le terroir est fertile et le climat salubre. Les habitants de Merw, au rapport d'el Mouqaddessy, ressemblent pour la physionomie et le langage à ceux du Ghardjistan. Selon Yaqout, le mot Merw désigne une pierre à feu de couleur blanchâtre, et Roud a, en persan, la signification de rivière. Abou Ishaq el Istakhry, *Viæ regnorum,* ed. de Goeje, Leyde, 1870, pages 260 à 270. Mouqaddessy, *Descriptio Imperii moslemici,* ed. de Goeje, Leyde, 1877, page 323.

d'un heureux augure, et je me dis en moi-même: «Le Seigneur, que son nom soit béni et exalté! a exaucé mon vœu.» Je partis ensuite, et je me rendis à Djouzdjanan[1] où je séjournai pendant un mois environ, me livrant continuellement aux plaisirs du vin. (J'en fais l'aveu, car) le prophète de Dieu a dit : «Dites la vérité, quand bien même elle vous serait préjudiciable.»

Une nuit, je vis en songe un personnage qui m'adressa la parole en ces termes : «Jusques à quand boiras-tu ce vin qui prive l'homme de la raison? Il vaudrait mieux que tu fisses un retour sur toi-même.» «Les sages, lui répondis-je, n'ont rien pu trouver de meilleur que le vin pour dissiper les soucis de ce monde.» «La perte de la

[1] Nassiri Khosrau désigne sous ce nom Enbar, la capitale de la province. Le Djouzdjanan ou Djouzdjan est un vaste district de la province de Balkh qui s'étend entre cette dernière ville et celle de Merw er Roud. Les villes principales étaient : Yehoudièh ou Djehoudan qui porte aujourd'hui le nom de Meïmenèh, Chibourghan, Ouchtroudj, San, Enbar et Enkhoud ou Endkhoudj qui était, déjà au IXe siècle, occupée par une colonie de Kurdes. Aux IVe et Ve siècles de l'Hégire, Enbar était la ville la plus considérable du Djouzdjanan et la résidence du prince de la famille de Ferighoun qui gouvernait cette province. Elle était, comme la Mekke, bâtie entre deux montagnes dont les gorges ont quelque ressemblance avec celles qui s'ouvrent sur la cité sainte. Elle était entourée de vignobles et de vergers arrosés par des eaux courantes. Les maisons étaient construites en pisé. On tannait à Enbar des cuirs qui étaient exportés dans tout le Khorassan. Tout ce qui est nécessaire à la vie était à fort bon marché dans le Djouzdjanan et les transactions commerciales y étaient très-actives. Les impôts de ce district s'élevaient, selon Qoudamah Ibn Djafer, au chiffre de deux cent vingt mille quatre cents dirhems. C'est dans le Djouzdjanan qu'El Aqra', fils de Habis Ettemimy, lieutenant d'Ahnef, livra en l'année 33 de l'Hégire (a. D. 653) aux contingents de Thaliqan et de Fariab la sanglante et désastreuse bataille dans laquelle Yahia, fils de Zeyd, fils d'Aly, fils de Husseïn, fils du Khalife Aly perdit la vie. Le Djouzdjanan fut annexé au Kharezm après le meurtre d'Aly, fils de Mamoun Ferighouny.

raison et de la possession de soi-même, répliqua-t-il, ne donne pas le calme à l'esprit; le sage ne peut donc recommander à personne de se laisser guider par la démence. Il faut, au contraire, rechercher ce qui augmente l'esprit et l'intelligence.» «Comment, repris-je, pourrai-je me le procurer?» «Qui cherche trouve», me répondit-il, et, sans ajouter un mot, il m'indiqua d'un geste la direction de la qiblèh.

Lorsque je me réveillai, ce songe, présent à ma mémoire dans tous ses détails, fit sur moi la plus profonde impression.

«Je viens, me dis-je, de me réveiller du sommeil d'hier; il faut que je secoue aussi celui dans lequel je suis plongé depuis quarante ans.» Je résolus donc de réformer ma conduite et de changer ma manière de vivre. Le jeudi 6 du mois de Djoumazy oul akhir de l'an 437 (20 décembre 1045), qui correspond au quinzième jour du mois de Dey des anciens Persans, en l'année 410 de l'ère de Yezdedjerd[1], je me rendis à la grande mosquée, après m'être purifié par une ablution générale. J'y fis mes prières et j'implorai l'assistance de Dieu, afin qu'il me donnât la force de m'acquitter des obligations imposées par ses lois et de renoncer, comme il l'a lui-même ordonné, aux choses illicites et défendues.

[1] Il faut lire 413 au lieu de 410; ce chiffre se trouve indiqué à tort dans les manuscrits que j'ai pu consulter. L'ère de Yezdedjerd a commencé le 16 juin de l'an 944 de l'ère d'Alexandre qui correspond à l'année 631—632 de Jésus-Christ et à la onzième année de l'Hégire. Thomas Hyde, *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia.* Editio secunda. Oxonii 1760. Page 199.

Je partis de Djouzdjanan et je me rendis à Chibourghan[1]; j'arrivai la nuit au village de Bariab[2], et de là, je gagnai Merw er Roud par la route de Senglan et de Thaliqan[3].

Arrivé à Merw, je demandai, en alléguant mon dessein de faire le voyage de la Mekke, à être relevé de

[1] Chibourghan, ville prospère du Djouzdjanan est séparée de Yehoudièh, capitale de cette province, par une distance de deux journées de marche. Elle est arrosée par des eaux courantes. Les récoltes consistent principalement en céréales. Son territoire produit peu de fruits. Chibourghan est à trois jours de marche de Fariab. Le nom de cette ville est quelquefois écrit Esfourqan ou Soufourqan. Marco Polo en fait mention sous le nom de Sofurgan et il ajoute que les melons et les citrouilles que produisait son territoire étaient coupés par tranches et séchés et qu'ils formaient un article considérable de commerce. *Le Livre de Marc Pol,* édition de M. Pauthier, Paris 1865, tome 1er, page 105.

[2] Fariab, Farâb ou Bariab est une ville florissante et industrieuse du Djouzdjanan, à trois journées de marche de Thaliqan. Les maisons sont construites en pisé; la grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi n'a point de minaret. Fariab est la patrie du célèbre philosophe Abou Nasr Mohammed Tharkhany, auquel les Orientaux donnent le titre de Mouallim Çani (le second maître) et que les écrivains du moyen-âge désignent sous le nom d'Al Farabius. Ce docteur dont Ibn Khallikan a écrit la biographie mourut en 339 (950). Il fut le maître d'Avicenne.

[3] Deux villes portent le nom de Thaliqan. L'une est située dans la province de Merw er Roud, l'autre dans celle de Qazwin. La première se trouve à trois jours de marche de Fariab et à six de Balkh. Elle s'élève dans une plaine, à la distance d'une portée de flèche des montagnes. Elle est traversée par un gros cours d'eau; les maisons sont construites en pisé et on y voit peu de vergers. Elle a, à peu près, la même superficie que Merw, et elle est d'un tiers moins grande que Balkh. L'air est y plus salubre qu'à Merw. A Thaliqan, dit Hafiz Abrou, on remarque une source dont l'eau est extrêmement chaude. La température en est si élevée que l'on peut y faire cuire de la viande, et elle fait bouillir l'eau contenue dans un chaudron. Dans une grotte qui se trouve au pied d'une des collines qui entourent Thaliqan, on voit les corps intacts de six personnes qui y ont été enterrées depuis plus de quatre cents ans. Thaliqan est aussi désignée sous le nom de Thaikan. Marco Polo écrit ce nom fort exactement : «Si treuve l'en un chastel qui a nom Taican, ou il a moult grand marchié de blé; et est moult belle terre et ces montaignes devers midi sont toutes de sel, qui sont moult grans.» *Le Livre de Marc Pol,* chapitre XLV, page 113. Le château qui défendait Thaliqan portait le nom de *Nouqra Kouh* (montagne d'argent). Il fut détruit par Djinghiz Khan en 618 (1221).

l'emploi qui m'était confié. Je rendis mes comptes, je fis l'abandon de mes biens, à l'exception de ce qui m'était nécessaire (pour la route), et le 23e jour du mois de Chaabân (6 mars 1046) je me mis en route avec l'intention de me rendre à Nichapour. J'allai de Merw à Serakhs[1]. Ces deux villes sont séparées l'une de l'autre par une distance de trente fersengs. On en compte quarante de Serakhs à Nichapour.

Le samedi 11 du mois de Chevval (22 avril), j'entrai à Nichapour[2]. Le mercredi, dernier jour du mois, il y eut une éclipse de soleil.

Nichapour était la résidence du souverain de l'époque, le Sultan Thoghroul beik Mohammed, frère de Djaghir beik. Il avait donné l'ordre d'élever dans cette ville, près du bazar des selliers, un medressèh à la construction duquel on travaillait alors. Ce prince faisait, à cette

[1] Serakhs située entre Merw et Nichapour, à six journées de marche de chacune d'elles, est une ancienne ville du Khorassan fondée, selon quelques auteurs, sous le règne de Key Kaous. Des historiens prétendent, d'un autre côté, qu'elle doit son origine à Afrassiâb. Iskender Zoul Qarneïn l'agrandit et la fortifia. Serakhs est bâtie dans une plaine; on n'y trouve d'autre cours d'eau que celui qui est formé par le superflu des eaux de la rivière de Hérât. Son lit est à sec pendant une partie de l'année. La superficie de Serakhs est égale à la moitié de celle de Merw. Les maisons sont construites en pisé. L'eau y est fournie par des puits. Les meules des moulins sont mises en mouvement par des bêtes de somme. Cette ville est un des entrepôts du commerce du Khorassan. Le sol des environs de la ville est bon et couvert en grande partie de pâturages. La principale richesse du pays consiste en chameaux. On voit peu de villages dans les environs de la ville. Les habitants de Serakhs ont la même physionomie et le même langage que ceux de la province du Ghardjistan. Isthakhry, page 272. Mouqaddessy, pages 312, 313. Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, pages 307 et 308.

[2] Voy. Appendice II.

époque, sa première expédition contre Isfahan dont il voulait faire la conquête[1].

Le 2 du mois de Zil Qaadèh (12 mai) je partis de Nichapour en compagnie de Khadjèh Mouwaffaq, secrétaire du Sultan[2].

Je traversai Kevvan et j'arrivai à Qoumès, où je fis une visite pieuse au tombeau du Cheikh Bayezid Bisthamy, que Dieu sanctifie son âme[3]!

[1] Le sultan Seldjouqide Roukn Eddin Abou Thalib Thoghroul beik Mohammed ne se rendit maître qu'après un long siège de la ville d'Isfahan qui était défendue par l'émir Abou Mançour Feramourz, fils d'Ala ed Daoulèh, fondateur de la dynastie des Beni Kakouièh. Il y fit son entrée au mois de Moharrem 443 (mai 1051). L'émir Abou Mançour reçut en fief, pour le dédommager de la perte d'Isfahan, les provinces de Yezd et d'Ebrkouh. Ibn el Athir, *El Kamil fit Tarikh,* éd. de M. Tornberg, Leyde, 1863, tome IX, p. 385.

[2] Le Khadjèh Hibet oullah Mouwaffaq était secrétaire du sultan Thoghroul beik. Ce fut lui qui désigna à ce prince comme chef de la correspondance arabe le célèbre Abou Nasr Mançour el Koundoury qui fut mis à mort par Alp Arslan en 456 (1063). Mouwaffaq est le père d'Abou Sahl Mohammed, plus connu sous le nom d'Ibn Mouwaffaq, chef des Chafeïtes de Nichapour qui fut chargé d'accompagner à Baghdad Seïydèh, fille du Khalife El Qaïm bi Amr illah que Thoghroul beik avait épousée. Il mourut en route de la petite vérole (456—1064). Ibn el Athir, *Kamil fit Tarikh,* tome X, page 23.

[3] Qoumès est la transcription arabe altérée des mots persans *Kouh Mis* (montagne du cuivre). On désigne sous ce nom un vaste district montagneux de quatre-vingts fersengs de longueur sur soixante de largeur. Le climat est tempéré, les fruits abondants, mais la population y est peu nombreuse. Les habitants de Qoumès avaient une grande réputation de vertu, de modestie et de piété. Ils avaient le goût des sciences et des arts. La capitale de la province était Dameghan, et les villes principales Simnan, Bistham, Zeghnèh, Byar et Moghoun. Nassiri Khosrau désigne ici, sous le nom de Qoumès, Bistham où se trouve le tombeau du Cheikh Bayezid Bisthamy. Bistham est sur la route de Nichapour à Rey. C'est, dit Mo'cir Ibn Mouhilhil, cité par Yaqout, un gros bourg qui ressemble plutôt à une petite ville. Le fameux Cheikh Abou Yezid Bisthamy y est né. On donne le nom de Bisthamy à une qualité de pommes très jaunes et d'un goût exquis qui proviennent de cette ville et qu'on exporte dans l'Iraq . . . . En face de la ville, sur une colline, s'élève un château-fort, très-vaste, garni de solides murailles et flanqué de donjons et de tourelles. On en attribue la fondation à Chapour Zoul Ektaf. Selon Mouqaddessy, la ville de Bistham était peu peuplée. Elle était

Le vendredi 8 du mois de Zil Qaadèh (18 mai 1046) je m'arrêtai à Dameghan[1].

Le 1er du mois de Zil Hidjèh (9 juin) je repris mon voyage; je passai par Abkhoury et Tchachtkharan et j'atteignis Simnan[2]. Je séjournai pendant quelque temps

entourée de nombreux vergers où l'on recueillait des fruits délicieux. Les environs de la ville sont charmants. La grande mosquée, d'une construction élégante, s'élève comme une citadelle au milieu des bazars. La ville est sillonnée par des eaux courantes. Le tombeau du Cheikh Abou Yezid est au centre de la ville, près du grand bazar. Le nom de ce saint personnage est Theïfour Ibn Issa. Son arrière-grand-père appelé Serouchan était un guèbre converti à l'Islamisme. Abou Yezid mourut en 261 (A. D. 874). La coupole qui surmonte aujourd'hui son tombeau a été construite en 700 (1313) par le prince mogol Oldjaïtou Sultan Mohammed Khoudabendèh qui avait pour directeur spirituel le Cheikh Cheref Eddin, un des descendants d'Abou Yezid. On trouve une description de la ville actuelle de Bistham et une vue du tombeau dans la *« Relation du voyage de S. M. Nassir Eddin Châh à Mechhed».* Téhéran, 1286 (1870), pages 88 à 89.

[1] Dameghan, capitale de la province de Qoumès, se trouve sur la route de Nichapour à Rey. Cette ville, qui a peu d'eau et qui est moins grande que Bistham, est construite sur un terrain rocailleux. Quelques-uns de ses quartiers sont en ruines; trois portes s'ouvrent dans le mur de la ville. On y voit deux marchés situés l'un dans la partie haute, l'autre dans la partie basse de la ville. Le revenu de leurs boutiques est consacré à entretenir en bon état les caravansérails de Dihistan et d'Efravèh et à défrayer les voyageurs. La grande mosquée est au centre de la ville. Les bains sont fort mal tenus et les citernes sont semblables à celles de Merw. Isthakhry, page 211. Mouqaddessy, page 256. Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, page 223.

[2] Abkhoury est une localité aujourd'hui déserte qui se trouve entre Qouchèh et Ahouan sur la grande route de Nichapour à Rey. Les champs qui peuvent être irrigués, sont ensemencés par les habitants de Dameghan. Tchachtkharan est le nom d'un lieu maintenant inhabité et qui est situé entre Ahouan et Simnan, à la distance de trois fersengs de cette dernière ville. Il y a à Tchachtkharan une mine de cuivre. Un canal souterrain amène une quantité d'eau suffisante pour permettre à des habitants de Simnan de cultiver quelques pièces de terre.

Voyage de S. M. Nassir Eddin Châh à Mechhed. Téhéran 1286 (1870), pages 56—58.

Simnan, sur la grande route du Khorassan, possède une belle mosquée bâtie au milieu du bazar. L'eau est distribuée de façon que chaque habitant la reçoit à son tour et la fait couler dans des citernes. En venant

dans cette ville, cherchant à y faire la connaissance des personnes qui s'occupaient de sciences. Je me rendis auprès d'un personnage que l'on me désigna et qui se nommait Oustad Aly Nessay. C'était un homme encore jeune, parlant le persan comme le parlent les gens du Deïlem et ayant les cheveux lisses et flottants.

Il était entouré d'un certain nombre de disciples dont les uns lisaient Euclide, d'autres des ouvrages de médecine, d'autres enfin des traités d'arithmétique. Dans le cours de sa leçon il me dit : «J'ai lu ainsi tel passage devant Abou Aly Ibn Sina; je lui ai entendu dire telle chose.» Il voulait me faire savoir, en disant cela, qu'il était le disciple d'Abou Aly Ibn Sina (Avicenne).

Comme je lui proposais un sujet de discussion, il me répondit : «J'ai, sur tous les sujets, des connaissances générales, mais je désire discourir avec vous sur les mathématiques.» Je fus étonné de cette manière d'agir et je sortis en disant : «Cet homme ne sait rien, comment pourrait-il enseigner quelque chose aux autres?»

J'ai calculé que de Balkh à Rey il y a trois cent cinquante fersengs. De Rey à Savèh, il y en a, dit-on, trente; il y en a autant de Savèh à Hamadan; de Rey à Isfahan il y en a cinquante, et de Rey à Amol trente.

Entre ces deux dernières villes s'élève la montagne de Demavend qui a la forme arrondie d'une coupole. Elle

de Rey on passe avant d'arriver à Simnan par le village de Simnanek dont le marché est plus important que celui de cette dernière ville qui était à demi ruinée lorsque Yaqout la traversa au commencement du XIIIe siècle.

porte aussi le nom de Levassan[1]. Au sommet s'ouvre un cratère d'où l'on extrait du sel ammoniac et du soufre. Des gens, portant des peaux de bœuf, gravissent cette montagne; ils remplissent les peaux d'ammoniac et les font ensuite rouler jusqu'au bas, car il n'y a point de chemin qui leur permette de les transporter.

Le 5 du mois de Moharrem de l'an 438, correspondant au premier de Mourdad Mâh de l'an 415 de l'ère de Yezdedjerd (13 juillet 1046), je me dirigeai vers Qazwin. J'arrivai au village de Qouhèh[2], où régnait la disette. Un men de pain d'orge s'y vendait deux dirhems. Je m'éloignai de ce village et le 9 Moharrem (17 juillet) j'entrai à Qazwin. Autour de cette ville s'étendent de nombreux jardins qui ne sont entourés ni de murailles, ni de haies de plantes épineuses, ni de quoique ce soit qui empêche d'y passer. Qazwin me parut être une bonne ville; elle est entourée d'une solide muraille crénelée; les bazars sont beaux, et l'eau qui est peu abondante coule dans des canaux souterrains. Le gouverneur de la ville était un descendant d'Aly. De tous les métiers,

[1] Le nom de Levassan désigne aujourd'hui un district situé sur la pente et au pied du Demavend. Il est divisé en deux cantons : le grand Levassan et le petit Levassan. Chacun d'eux renferme de cinquante à soixante villages.

[2] Qouhed, dont la prononciation vulgaire est Qouhèh, est, dit Yaqout, le nom de deux bourgs importants du district de Rey. Le premier est celui de Qouhed supérieur ou Qouhed à l'eau, ainsi nommé par ce que c'est là que se partagent les cours d'eau qui arrosent le territoire de Rey. J'y ai passé en 617 (1220) avant l'invasion des Tartares. C'était un vaste bourg qui renfermait plusieurs caravansérails, un marché et un beau couvent de soufis. L'autre Qouhed inférieur ou Qouhed aux ânes est situé à un farsakh du premier, entre celui-ci et Rey. Il m'a paru aussi riche et aussi peuplé, et j'y ai remarqué un beau bazar.

Yaqout, traduit par M. Barbier de Meynard, page 465.

celui des cordonniers occupait le plus grand nombre d'ouvriers[1].

[1] Qazwin était déjà, à l'époque des anciens rois de Perse, une place forte occupée par une nombreuse garnison chargée de protéger le pays contre les incursions des Deïlemites et les attaques des brigands. Elle portait, dit Ibn el Faqih, cité par Yaqout, le nom de Kechwin. Au rapport d'Abou Ishaq el Isthakhry, Qazwin a un mille carré de superficie. Les habitants n'ont d'autre eau que celle de la pluie ou des puits et celle qui leur est fournie par un petit canal souterrain dont le superflu est insuffisant pour servir à l'irrigation des terres. Malgré cette sécheresse, les vivres sont à bon marché et les fruits abondants; le raisin sec forme un important article d'exportation.

Qazwin se compose de deux villes distinctes. La plus petite porte le nom de Chehristan et est entourée d'une enceinte fortifiée : une autre ville également défendue par un rempart s'étend autour d'elle. On rencontre ensuite les jardins et les vergers, puis les champs cultivés. Chapour Zoul Ektaf est, suivant Ibn el Faqih, le fondateur de cette cité intérieure qui porte aujourd'hui le nom de Chehristan.

Lorsque le khalife Haroun er Rechid traversa la province du Djibal pour se rendre dans le Khorassan, les habitants lui firent parvenir leurs doléances au sujet des maux que leur faisaient endurer les Deïlemites leurs voisins. Ce prince se rendit à Qazwin; il fit construire les remparts qui la défendent, et une mosquée qui remplaça comme mosquée cathédrale celle qui avait été bâtie par Mohammed fils de Heddjadj (254 A. D. 868). Pendant son séjour à Qazwin, le khalife fut témoin d'une alerte. Il entendit sonner la trompette d'alarme; il vit les habitants fermer leurs boutiques, courir aux armes et se porter précipitamment à la rencontre de l'ennemi. Il fut pris de compassion et il abolit les impôts à l'exception d'une taxe de dix mille dirhems.

Qazwin renferme des sanctuaires qui jouissent d'une grande renommée de sainteté; tous les vœux que l'on y forme sont exaucés : ce sont les mosquées de Chalikan, de Chehristanek, de Dihek et celle de Bab el Mouchabbak (la porte grillée), adossée au mur d'enceinte. Une des merveilles de Qazwin est la Maqçourah de la grande mosquée construite par l'émir Khoumar Tach, affranchi du prince Bouyde Imad oud Daoulèh Aboul Hassan Aly (338—949). Elle est surmontée d'une très-haute coupole qui a la forme d'un melon d'eau. On n'en voit de plus grande et de plus belle ni dans les pays de l'Islamisme, ni dans les contrées des infidèles. On remarque également à Qazwin le marché aux chevaux qui se tient à Restaq ech Chaïr (la file des magasins d'orge). On y voit, dit-on, paraître de suite les marques qui indiquent les blessures de tout cheval qui est amené pour y être vendu. Le cimetière de Bab el Mouchabbak renferme les tombes de docteurs, de confesseurs de la foi et de personnages dont la vie a été sainte et pure. On s'y rend pour prier, les nuits qui précèdent le vendredi.

Le 10 de Moharrem (18 juillet) je quittai Qazwin et, passant par Bil et Qebban, villages du territoire de cette ville[1], j'arrivai au bourg de Harzevil[2]. Nous

On voit alors des jets lumineux s'élever des tombeaux et retomber à terre. J'en fus, moi-même, une nuit, le témoin. Je vis s'élancer d'un tombeau un globe ayant le volume d'une aiguière. Il s'éleva en l'air plus haut qu'une portée de flèche; sa lumière éclaira les environs. Une nombreuse assistance le contempla comme moi et s'écria : «Dieu est le plus grand!» et : «Il n'y a de Dieu qu'Allah!» La couleur de ce globe lumineux n'était point celle du feu : elle se rapprochait de celle de la lune avec une teinte verdâtre. Il retomba à l'endroit d'où il s'était élevé.

Abou Ishaq el Isthakhry, page 211. Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, pages 441 à 445. Zekeria Ibn Mohammed el Qazwiny, *Açar oul bilad*, édition de M. Wüstenfeld, Gœttingue 1848, pages 290 à 294.

L'histoire de Qazwin a été écrite par l'Imam Abou Abdallah Mohammed Ibn Yezid bin Madjèh (mort en 273—886), par l'Imam Aboul Qassim Abdoul Kerim er Rafiy (623—1226) et par Abou Yaly Khalil el Qazwiny. Hamdallah Moustaufy a donné à la fin de son *Tarikhi Gouzidèh* une notice sur sa ville natale. Elle a été traduite par M. Barbier de Meynard et insérée dans le *Journal Asiatique*, année 1857. Les inscriptions qui constatent les travaux faits par Khoumar Tach et donnent la liste des legs pieux institués par lui ont été recueillies par Hassan Aly Khan et insérées dans le *Mirât oul bouldan Nassiry,* Téhéran 1297, tome IV, pages 109 à 111. Les chaussures fabriquées à Qazwin sont encore estimées en Perse. On les désigne sous le nom de «Tchemouch».

[1] Abou Ishaq el Isthakhry, Ibn Hauqal et Mouqaddessy ne mentionnent point le nom de ces bourgs ou de ces districts. Yaqout ne donne au sujet de Bil que des renseignements fort vagues. Selon Abou Saad, dit-il, Bil est le nom d'un bourg, et selon Abou Nasr, celui d'un district tout entier de la province de Rey. Abdallah Ibn Hassan er Razy el Bily, connu par sa dévotion ascétique, et Abou Abdallah Mohammed el Bily el Mouaddil (l'arbitre), mort en 330 (941), y ont vu le jour.

Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, page 129.

Les deux villages de Bil et de Qebban qui dépendent de Qazwin n'en forment plus aujourd'hui qu'un seul qui porte le nom de Bilqan.

[2] Le nom de ce bourg est orthographié Kharzevil خرزويل, Harzevil حرزويل ou Herzevil هرزويل dans les différents manuscrits que j'ai eus sous les yeux. Riza Qouly Khan, dans son *Ferhengui Nassiry*, le mentionne *sub voce* «Mendjil» منجيل. «Mendjil, dit-il, est une localité de la province de Tarim. Le village de Harzevil en est tout près. Il est renommé pour la pureté de son climat, l'abondance de ses eaux et le grand nombre des arbres qu'on y voit. Il est bâti sur le penchant d'une montagne et les maisons sont étagées les unes au-dessus des autres.» On lit dans l'histoire

n'avions plus que peu de provisions pour moi, mon frère et un petit esclave indien qui nous accompagnait. Mon frère entra dans le bourg pour y acheter quelques vivres. Nous fûmes abordés par un individu qui me dit : «Que désirez-vous? C'est moi qui suis le *baqqal*[1].» «Tout ce que l'on pourra trouver nous conviendra, lui répondis-je, car nous sommes des étrangers passant leur chemin.» «Je n'ai rien», répliqua-t-il. Dans la suite, chaque fois que l'on nous faisait pareille réponse, je m'écriais : «C'est le baqqal de Harzevil.»

Au sortir de ce bourg, nous trouvâmes une pente rapide. Après avoir franchi trois fersengs, nous arrivâmes à un village appelé Berz oul Khair, dépendant de la province de Tarim[2]. La température y est chaude et nous

de Châh Abbas à laquelle Iskender Mounchy a donné le titre de *Alem Aray* عالم آرای que : «en l'heureuse année de Younat Yil (l'année du cheval, selon le cycle turc, qui correspond à l'année 1003—1594), Sa Majesté s'arrêta dans le Tarim et séjourna pendant quelques jours à Mendjil et à Harzevil, bourg du Tarim, qui est bâti sur la pente d'une montagne. Les maisons sont construites en étages les unes au-dessus des autres. Le village est entouré d'un grand nombre de jardins; des sources d'une eau limpide et agréable coulent du haut de la montagne et se réunissent dans un seul lit qui les conduit jusqu'au bas. Dans la saison du printemps l'abondance des fleurs et des plantes odoriférantes fait ressembler chacun de ces jardins aux bosquets du paradis». *Tarikhi Alem Aray Abbassy,* manuscrit de mon cabinet, page 37.

[1] Marchand de légumes et de comestibles.

[2] Tarim est le nom d'un vaste district dont les montagnes dominent Qazwin du côté du Deïlem; il est d'une grande fertilité, bien arrosé et couvert de villages florissants. Il était divisé en Tarim supérieur qui renfermait la forteresse de Badj ou de Tadj et cent villages, et en Tarim inférieur où se trouvaient les villes de Chemiran et de Firouzâbad.

Dictionnaire géographique de la Perse etc., traduit par M. Barbier de Meynard, page 392. Hassan Aly Khan Seny' oud Daoulèh donne dans son *Mirât oul bouldan Nassiry* des détails sur l'histoire et la situation actuelle de Tarim, tome I[er], 334 à 337.

y vîmes un grand nombre de grenadiers et de figuiers qui croissaient, pour la plupart, à l'état sauvage.

Après avoir dépassé Berz oul Khair, nous trouvâmes sur notre route la rivière de Châhroud sur le bord de laquelle est situé le village de Khendan. On nous y fit payer un droit de péage qui était perçu au nom de l'Émir el Oumera, prince du Deïlem[1]. Après avoir traversé ce village, le Châhroud se jette dans une autre rivière appelée le Sepid Roud. Ces deux cours d'eau n'en forment alors plus qu'un seul qui passe par une vallée s'ouvrant à l'est des montagnes du Guilan, traverse cette province, et se jette dans la mer d'Abiskoun[2]. Cette mer reçoit, dit-on, dans son sein, les eaux de quatorze cents fleuves; elle a, m'a-t-on assuré, douze cents fersengs de tour

[1] L'émir Abou Salih Djestan Ibn Ibrahim dont il sera question plus loin.

[2] « Le Châh Roud et le Sepid Roud, dit Qazwiny, sont deux rivières qui prennent leur source dans les montagnes de l'Azerbaïdjan. Le courant du Châh Roud est très rapide et son lit est semé de roches et couvert de cailloux. Le bruit de ses flots est effrayant et s'entend à une grande distance. Le Sepid Roud coule lentement et le volume de ses eaux est plus considérable que celui du Châh Roud. On dit que le Châh Roud est le théâtre de peu d'accidents, malgré la violence de son courant et le bruit de ses vagues, tandis que les catastrophes sont fréquentes dans le Sepid Roud, bien que ses eaux coulent doucement et silencieusement. Les rives de ces deux rivières sont bordées par des montagnes; elles se réunissent à la distance d'une journée de marche du Guilan et forment un grand fleuve qui traverse cette province. Il fournit aux habitants l'eau potable et celle qui est nécessaire à l'irrigation de leurs terres. On a pratiqué, à cet effet, un grand nombre de saignées. Le surplus des eaux se déverse dans la mer Caspienne. Abou Zekeria el Qazwiny : *Adjaïb el Makhlouqat,* Gœttingue 1849, page 181.

On peut consulter sur le cours de ces deux rivières : *Journal of a tour through Azerbidjan and the shores of the Caspian,* by the colonel Monteith. *(Journal of the R. Geogr. Society,* 1833, tome III, pages 13 à 17) et G. Melgunof, *Das südliche Ufer des kaspischen Meeres,* Leipzig 1868, pages 247 à 248.

et elle renferme des îles fort peuplées. Ces faits m'ont été racontés par un trés-grand nombre de personnes. Je continue maintenant le récit de mon voyage et de ce qui m'est advenu.

Entre Khendan et Chemiran sur un espace de trois fersengs s'étend un petit désert entièrement couvert de pierres.

Chemiran est la capitale de la province de Tarim. A côté de la ville se trouve un château-fort, très-élevé et bâti sur le roc; il est entouré d'une triple enceinte et l'on a creusé un canal souterrain qui y amène l'eau de la rivière. Ce château est occupé par une garnison de mille hommes pris dans les familles les plus considérables du pays; elle veille à ce qu'il ne soit commis ni excès ni acte de rébellion[1]. L'émir possède de nombreuses places fortes dans le Deïlem. Cette province est

[1] La place forte de Chemiran est aussi désignée par les géographes arabes sous le nom de Semiran et de Semirem. Yaqout nous a conservé la description de cette forteresse d'après le récit de Mo'cir Ibn Mouhilhil. «J'arrivai, dit cet écrivain, dans la citadelle du roi du Deïlem, connue sous le nom de Semiran. Je n'ai rien vu de mieux construit et de plus vaste, parmi les résidences royales, car on y compte plus de 2850 palais et maisons de différentes dimensions. Son premier possesseur Mohammed ben Mussafir avait l'habitude, lorsqu'il voyait un travail bien exécuté et solide, de s'informer du nom de l'ouvrier; il lui envoyait une somme d'argent pour le capter et lui en promettait le double s'il voulait se rendre à la cour. Lorsqu'il se l'était attaché, il l'empêchait de sortir de la citadelle pour le reste de ses jours. En outre, il prenait les fils de ses propres sujets et les employait à ces travaux.» Le prince Bouyde Fakhr oud Daoulèh s'empara de cette place en 379 (989). Chemiran fut rasée par les Ismaïliens.

Yaqout qui en visita les ruines, dit qu'elles témoignaient de l'importance de cette place. *Dictionnaire géographique de la Perse* etc., page 319. Mouqaddessy dit que Chemiran était la citadelle de Salarvend, que l'on y voyait des lions en or et la représentation du soleil et de la lune. Mouqaddessy, page 360.

gouvernée avec tant de justice, la sécurité y est si grande que personne n'ose y commettre un vol. Les fidèles qui vont, les vendredis, à la grande mosquée, laissent leurs chaussures à la porte et personne n'a l'audace de les dérober.

Les titres de l'émir sont énoncés de la manière suivante dans les pièces officielles : «Le Merzban du Deïlem, le Guil du Guilan, Abou Salih, client du prince des croyants.» Son nom est Djestan, fils d'Ibrahim[1]. Je rencontrai à Chemiran un personnage respectable, originaire de Derbend. Il se nommait Aboul Fazhl Khalifèh, fils d'Aly el Filosouf. C'était un homme de mérite qui me donna des preuves de sa sainteté et des marques de sa libéralité. Nous discutâmes sur des matières théologiques et scientifiques et nous nous liâmes d'amitié. «Quels sont tes projets ?» me demanda-t-il. «J'ai le dessein, répondis-je, de me rendre à la Mekke.» «Je souhaite, répliqua-t-il, qu'à ton retour tu passes par ici, afin que je puisse encore te voir.»

Le 26 de Moharrem (3 août 1046) je partis de Chemiran et j'atteignis la ville de Serâb le 14 du mois de Safer (21 août)[2]. Je quittai cette ville le 16 du même

[1] Djestan, fils d'Ibrahim, de la dynastie des Benou Salar, fut en 430 (1038) confirmé par Thoghroul beik dans le gouvernement de Deïlem et du Thabarestan : mais il se vit enlever le Djouzdjanan qui fut donné par le sultan Seldjouqide à Asfar, un des officiers de Menoutchehr.

[2] Serâb, située entre Ardebil et Tebriz, à trois journées de marche de la première de ces deux villes, est traversée par la rivière qui porte son nom et qui prend sa source dans le mont Silam. Le climat de Serâb est froid. Son territoire produit en abondance du blé et d'autres céréales; mais les fruits et le raisin y sont rares. *Dictionnaire géographique de la Perse*, etc., page 306.

mois (23 août), et après avoir traversé Saïdâbad, j'entrai le 20 Safer (27 août) dans la ville de Tebriz. Cette date correspondait au cinquième jour du mois de Yvermâh de l'ancienne année persane[1].

Tebriz, capitale de l'Azerbaïdjan, est une ville riche et bien peuplée. Je mesurai avec mes pas son étendue en longueur et en largeur, et je trouvai qu'il y avait quatorze cents pas dans l'un et dans l'autre sens.

Voici les noms et les titres du prince de l'Azerbaïdjan, tels qu'on les énonce dans la khouthbèh : «L'émir le plus glorieux, le glaive de l'État, celui qui ennoblit la communauté de l'Islamisme, Abou Mançour Vèhssoudan, fils de Mohammed, client du prince des croyants»[2].

Il me fut raconté que, dans la nuit du jeudi 17 Reby' oul evvel de l'année 434 (5 décembre 1042), dans la période des jours complémentaires, après la prière de la

[1] M. Barbier de Meynard, dans le «*Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*», a ajouté à la traduction de l'article consacré par Yaqout à Tebriz, celle de la notice de Hamdallah dans son *Nouzhet oul Qouloub* et de Ahmed Razy dans le *Heft Iqlim*. Ibn Batoutah donne une curieuse description de cette ville au XIVe siècle. Cf. *Voyages d'Ibn Batoutah*, traduits par C. Defrémery et le docteur B. R. Sanguinetti, Paris 1854, tome II, pages 129 et suivantes. Mohammed Hassan Khan Seny' oud Daoulèh a résumé dans son *Mirât oul bouldan Nassiry* tout ce que les géographes orientaux et les voyageurs modernes ont écrit sur cette ville. *Mirât oul bouldan*, tome I, page 337 à 419.

[2] Abou Mançour Vèhssoudan Ibn Mohammed er Rawedy el Azdy fut le dernier prince indépendant de la dynastie des Beni Salar ou Beni Moussafir qui gouvernait l'Azerbaïdjan depuis l'année 330 de l'Hégire (941).

Huit ans après le passage de Nassiri Khosrau, en 446 (1064), Thoghroul beik marcha contre Tebriz avant d'envahir les États de l'empereur Michel.

A son approche, Abou Mançour se hâta de lui envoyer des présents et de lui faire sa soumission. Il lui donna son fils en ôtage pour répondre de sa fidélité et il fit réciter dans les mosquées de sa capitale la khouthbèh au nom du sultan Seldjouqide. Ibn el Athir, *Kamil fit Tarikh*, tome IX, page 410.

nuit, un tremblement de terre ébranla Tebriz. Une partie de la ville fut détruite, tandis que l'autre n'éprouva aucun dommage. On évalue à quarante mille le nombre des habitants qui périrent dans cette catastrophe[1]. Je vis à Tebriz un poète nommé Qathran qui composait de belles poésies, mais qui ne connaissait pas bien la langue parsy[2]. Il me fit une visite et m'apporta les

[1] Tous les annalistes orientaux mentionnent le violent tremblement de terre qui ruina la plus grande partie de Tebriz en 434.

Soyouthy, dans l'opuscule qu'il a écrit sous le titre de *Kechf oul salssalèh fi ouasf il zelzelèh,* donne de cette catastrophe un court récit qu'il a emprunté aux chroniques d'Ibn Kethir et de Zeheby.

Ibn el Athir la raconte dans les termes suivantes : « En cette année 434, un violent tremblement de terre ébranla la ville de Tebriz et détruisit le château, les murs d'enceinte, les maisons, les bazars et la plus grande partie du palais du gouvernement. L'émir (Abou Mançour Vèhssoudan) qui se trouvait dans un jardin échappa à la mort. On fit le dénombrement des gens qui avaient péri et on reconnut que leur nombre s'élevait à près de cinquante mille. L'émir prit des vêtements noirs pour témoigner la douleur que lui faisait éprouver une pareille calamité. »

Zeheby et Yafey rapportent que le célèbre jurisconsulte Abou Zerr Abad el Herewy fut enseveli sous les décombres de sa maison. Il était âgé de soixante-dix-huit ans. Ce tremblement de terre avait été prédit, dit le Qadhi Roukn Eddin, par l'astronome Abou Thahir de Chiraz. L'émir Abou Mançour commença, sur l'avis de ce savant, la reconstruction de la ville en 435, lorsque le soleil entrait dans le signe du Scorpion.

On trouve dans le divan du poète Qathran une pièce de vers dans laquelle il fait la description du bouleversement éprouvé par la ville.

[2] Les biographes persans ne sont pas d'accord sur le lieu de naissance d'Abou Mançour Qathran el Djebely el Azhedy. On désigne les villes de Tirmiz et d'Ourmiah. Il est plus probable qu'il est originaire de la province du Djebel dans le Deïlem, ainsi que l'indique son surnom. Il vécut à Tebriz. Il fit, dit-on, le voyage de Balkh pour présenter à l'émir Ahmed Ibn Qoumadj, gouverneur de cette ville pour le sultan Sindjar, un poëme qu'il avait composé et qui porte le titre de *Qous Namèh.*

Le recueil des œuvres poétiques de Qathran se compose de huit mille distiques. Il a écrit un certain nombre d'odes à la louange du prince Bouyde Azhed oud Daoulèh, de Vèhssoudan, de l'émir Fazhloun et du sultan Memlan.

Qathran mourut en 465 (1072).

divans de Mendjik[1] et de Daqiqy[2]. Il les lut devant moi et me demanda l'explication des passages difficiles. Je la lui donnai et il mit par écrit les commentaires que je lui fournis. Il me lut ensuite ses propres poésies.

Le 14 Reby′ oul evvel (19 septembre) je partis de Tebriz, et, prenant la route de Merend[3], j'arrivai à Khoy

[1] Aboul Hassan Aly Ibn Mohammed était originaire de la ville de Tirmiz. Le mot Mendjik signifie un joueur de harpe. Mais l'auteur de l'ouvrage qui porte le titre de *Ihia oul moulouk* (ce qui vivifie les rois) prétend que ce surnom fut donné à ce poète parce qu'il naquit à Mendjik, village situé à l'est de Tirmiz. Mendjik était doué d'une grande éloquence et ses vers se font remarquer par leur élégante facilité; mais il avait un caractère violent et personne n'était à l'abri de ses traits satiriques. Selon quelques biographes il aurait été le poète attitré des princes du Saghanian; selon d'autres, il aurait été attaché à la cour du sultan Mahmoud le Ghaznévide.

La plus grande partie de ses œuvres ne nous est pas parvenue. Le temps a épargné une ode à la louange d'Aboul Mouzhaffer Ahmed de la dynastie des Saffarides, et deux autres dans lesquelles il exalte les vertus du prince du Sistan, Thahir Ibn Ahmed.

[2] Oustad Abou Mançour Mohammed Ibn Ahmed Daqiqy naquit à Balkh suivant quelques-uns de ses biographes. D'autres auteurs disent qu'il vit le jour à Samarqand. Il était le contemporain des derniers princes Samanides. L'émir Aboul Mouzhaffer Mouhtadj, gouverneur de la province de Saghanian le combla de bienfaits. Il fut le panégyriste de ce prince. Il passa ensuite au service de l'émir Nasr, fils de Nassir oud Din Sebektekin, puis à celui du sultan Mahmoud qui lui donna l'ordre de mettre en vers l'histoire des anciens rois de Perse. Il écrivit sans beaucoup de méthode et sous le titre de *Gouchtasp Namèh* l'histoire de ce roi. On a émis l'opinion que ce poëme avait été écrit par l'ordre du prince Samanide Nouh, fils de Mançour.

Daqiqy fut tué en 413 (1022) par un esclave turc dans une partie de débauche. Firdoussy a inséré dans son *Chàh Namèh* mille distiques empruntés au *Gouchtasp Namèh*. Quelques pièces de vers consacrées, les unes à la louange de l'émir Aboul Mouzhaffer Mouhtadj, les autres aux plaisirs du vin, sont parvenues jusqu'à nous.

[3] Merend, située à deux journées de Tebriz, était, à l'époque de Mouqadessy, une ville fortifiée. En dehors de ses murs, on voyait de nombreux vergers et un faubourg bien peuplé; la grande mosquée s'élevait au milieu des bazars.

Selon Belazory, le château et les fortifications de Merend ont été construits par Ibn el Bayat et par son fils Mohammed. Ce dernier s'y retrancha lorsqu'il se révolta contre le khalife Moutewekkil. Ce prince fit marcher

en compagnie d'un soldat au service de l'émir Vèhssoudan[1]. De Khoy je me rendis à Berkery avec un ambassadeur[2]. On compte trente fersengs de Khoy à Berkery. J'entrai dans cette dernière ville le 12 du mois de Djoumazy oul evvel (16 novembre); puis je me dirigeai sur Van[3] et sur Vesthan[4]. Là, je vis vendre de la viande de porc

contre lui des troupes commandées par Kutchuk Bogha qui le fit prisonnier et rasa le château ainsi que les murailles de la ville.

Au XIII[e] siècle, Merend ruinée par les incursions des Kurdes, était à peu près déserte.

[1] Khoy est une ville de l'Azerbaïdjan; elle est fortifiée et florissante. On y fabrique des étoffes qui portent le nom de Khoydjièh. Yaqoût, traduction de M. Barbier de Meynard, page 220.

Hamdallah Moustaufy dit dans son *Nouzhet oul Qouloub* que : « Khoy est une ville de moyenne grandeur; la circonférence de son mur d'enceinte a six mille cinq cents pas. Le climat est assez chaud. Son territoire est arrosé par un cours d'eau qui sort des montagnes de Selmas et se jette dans l'Araxe ».

[2] Abou Ishaq Isthakhry, Ibn Hauqal et Mouqadessy mentionnent Berkery : « bourg situé entre Khoy et Ardjich ».

[3] Van, au sud-est du lac auquel elle donne son nom, est une ancienne ville de la province arménienne de Dotb. Les écrivains arméniens disent qu'elle portait autrefois les noms de Vanapert et Vanagerd. Elle fut, si l'on s'en rapporte à une ancienne tradition, fondée par la reine Sémiramis. Elle tomba en ruines et fut rebâtie par le roi Van peu de temps avant l'expédition d'Alexandre. Les princes Ardzouni y fixèrent leur résidence, et, au commencement du XI[e] siècle, ils la cédèrent, avec toutes leurs autres possessions, aux empereurs de Constantinople. Elle passa ensuite sous la domination des Seldjouqides. Selon Yaqout, on fabriquait à Van d'excellents tapis. Saint-Martin : *Mémoires sur l'Arménie,* Paris 1818, tome I, page 147. Yaqout, tome IV, page 895.

[4] Vesthan (Osdan des écrivains arméniens) est le nom d'un district et d'une petite ville située sur le bord méridional du lac de Van. Le district de Vesthan fait partie de la province arménienne de Rechdouni. Il est bien arrosé, couvert de pâturages et abondant en fruits de toutes sortes. Il renferme treize villages. La ville de Vesthan est à six fersengs au sud-ouest de Van : elle est entourée d'une enceinte crénelée et défendue par un château. Cf. Indjidjian, *Géographie universelle,* Venise 1806, tome I[er], page 158. *Taqouim oul bouldan,* publié par M. Reinaud et M. Mac Guckin de Slane, Paris 1840, page 396. *Djihan Numa,* Constantinople 1145 (1732), page 417.

comme on vend du mouton, et les habitants, hommes et femmes, assis sur des bancs, buvaient du vin publiquement et sans aucune retenue.

Le 18 Djoumazy oul evvel (22 novembre), j'arrivai à Akhlath[1]. Cette ville est située sur les confins des pays de l'Islamisme et de l'Arménie. Il y a dix-neuf fersengs de Berkery à Akhlath. Ce pays était gouverné par un émir nommé Nasr oud Daoulèh. C'était un vieillard qui avait dépassé l'âge de cent ans. Il avait un grand nombre d'enfants et il avait donné à chacun d'eux un district à administrer[2]. A Akhlath on parle trois

[1] Akhlath ou Khilath est située dans une plaine. Elle est entourée de beaux vergers et dominée par un château en terre. La grande mosquée s'élève au milieu des bazars. Elle est traversée par un cours d'eau.

«Khilath, dit Yaqout, est une ville de l'Arménie moyenne; elle est renommée par l'abondance de ses fruits et de ses eaux. La rigueur du froid qui y sévit en hiver est proverbiale. Le lac qui se trouve dans son voisinage fournit un poisson appelé *tharrikh* que l'on exporte dans tous les pays. J'ai en vu à Balkh, et on le transporte même à Ghaznèh, bien que cette ville soit à quatre mois de marche de Khilath.» Yaqout, *Moudjem oul bouldan*, tome II, pages 457—458.

[2] Cet émir était le troisième fils de Merwan ibn Rouchek, le fondateur de la dynastie Kurde qui porte son nom et qui gouverna le Diar Bekr et le Djezirèh de 373 à 487 (983 à 1094). Il monta sur le trône en 402 (1011) après le meurtre de ses deux frères Abou Aly Sayd et Moumehhid oud Daoulèh Mançour. Au commencement de son règne, il était tributaire de l'empire de Byzance, mais quand le sultan Thoghroul beik entra dans le Djezirèh (446 [1054]) il lui envoya une ambassade et il lui fit offrir un rubis célèbre en Orient, qu'il avait acheté d'un prince Bouyde. Il se déclara son vassal et lui donna les assurances d'une inaltérable amitié. Nasr oud Daoulèh régna paisiblement pendant cinquante-deux ans et mourut en 453 (1061) à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Il eut pour ministres deux hommes d'état célèbres : Fakhr oud Daoulèh Abou Nasr Mohammed ibn Djehir et Aboul Qassim Ali ibn Husseïn el Maghreby. Tous les historiens orientaux parlent de son luxe, de ses goûts littéraires et de la générosité avec laquelle il récompensait les poètes. Le titre de Nasr oud Daoulèh (l'aide de l'empire) lui fut accordé par le khalife Qadir billah. Scheref Eddin : *Histoire*

langues, l'arabe, le persan et l'arménien. Je suppose que cette ville doit son nom à cette particularité[1]. Les transactions commerciales s'y font en monnaie de cuivre ; le rathl y représente un poids de trois cents dirhems.

Nous partîmes d'Akhlath le 20 Djoumazy oul evvel (24 novembre), et nous descendîmes à un caravansérail pour nous y arrêter. La neige tombait en abondance et le froid était très-vif. Dans la plaine qui s'étendait devant nous, on avait, de distance en distance, enfoncé en terre sur une partie de la route, des poteaux en bois pour guider les voyageurs les jours de neige et de brouillard.

Nous arrivâmes à Bithlis, ville située dans une vallée[2]; nous y achetâmes du miel. Je fis le calcul qu'au prix où il nous fut vendu, les cent men ne valaient qu'un dinar. On nous assura que dans cette ville il y avait des personnes qui recueillaient chaque année trois ou quatre cents outres de miel.

des Kourdes, publiée par V. Véliaminof-Zernof, Saint-Pétersbourg, 1860 à 1862, tome I, pages 19 à 20.

Tarikhi Munedjdjim bachy, Constantinople, 1285 (1870), tome II, pages 514—515.

Ibn el Athir : *Kamil fit Tarikh,* tome IX passim et tome X, page 11.

L'histoire a conservé les noms des fils de Nasr oud Daoulèh. L'un d'eux, l'émir Abou Harb Souleyman, gouverna la province de Djezirèh et fut tué en 447 (1055) par les Kurdes de Fenek.

[1] Akhlath a, en arabe, la signification de mélange, de réunion d'hommes de différentes races.

[2] Bidlis ou Bithlis, à sept fersengs d'Akhlath, est située dans une vallée profonde entourée de hautes montagnes. La chaleur y est très-grande en été et le froid très-rigoureux en hiver. Les géographes orientaux prétendent qu'elle fut fondée par Alexandre.

Cheref Eddin, dans son «*Histoire des Kourdes*», a consacré une longue notice à sa ville natale. Cf. Scheref Eddin Bidlissy, *Cheref Namèh* ou *Histoire des Kourdes,* texte persan, publié par V. Véliaminof-Zernof, Saint-Pétersbourg 1860, tome I, pages 334 à 340.

En sortant de Bithlis, nous vîmes un château qui porte le nom de Qif Onzhor, c'est-à-dire « arrête-toi et regarde »[1]. Après l'avoir dépassé, nous arrivâmes à une localité où se trouve une mosquée, bâtie, selon la tradition, par Ouweïs Qarany, que Dieu sanctifie son âme[2]!

Dans les environs, nous aperçûmes des gens qui parcouraient la montagne et qui abattaient des arbres semblables à des cyprès. Je leur demandai ce qu'ils en faisaient. « Nous mettons dans le feu, me répondirent-ils, un bout de ces arbres et il s'échappe de l'autre bout une résine que nous recueillons dans des fosses. Nous la mettons ensuite dans des vases que nous expédions dans tous les pays. »

Toutes ces localités à partir d'Akhlath que nous venons de mentionner brièvement, relèvent du gouvernement de Meïafariqin.

Nous arrivâmes ensuite à Arzen, ville bien peuplée et florissante. On y remarque des eaux courantes, des

[1] Ce château est celui de Hisn Keïf ou Hisn Keïfa, appelée aussi par les Arabes *Ras el Ghoul* (la tête de l'ogre), qui domine la ville de ce nom. Elle est située sur les bords du Tigre et c'était, au dire de Mouqaddessy, la place frontière du territoire de Meïafariqin. Cette forteresse est appelée Κίφας par Procope : les Persans lui donnaient le nom de Guilkerd. Elle devint en 629 (1231) la capitale d'une dynastie Kurde Eyyoubite qui régna jusqu'en 930 (1523).

[2] Mesdjid Ouweïs Qarany (la mosquée d'Ouweïs Qarany), est située, dit el Mouqaddessy, entre Arzen et Maaden, à une journée de marche de chacune de ces deux villes.

Ouweïs Qarany, un des compagnons du Prophète, fut tué à Siffin en combattant pour Aly. D'autres auteurs prétendent qu'il mourut en Arménie ou dans le Sedjestan. El Qorthoby affirme qu'il expira dans le désert en se rendant de Médine à Damas. On montre son tombeau dans cette dernière ville, dans le cimetière qui s'étend entre Bab el Djabièh et Bab es Saghir.

Cf. Ibn el Athir, *Kamil fit Tarikh,* tome III, page 272. Ibn Batoutah, *Voyages*, tome I, pages 222 à 223.

jardins, de beaux arbres et des bazars bien approvisionnés[1]. Pendant le mois d'Azermâh du calendrier persan (novembre-décembre) on y vendait pour un dinar deux cents men d'un raisin appelé Rezarmanouch. Nous arrivâmes ensuite à Meïafariqin[2].

D'Akhlath à Meïafariqin on compte vingt-huit fersengs; de Balkh jusqu'à cette dernière ville il y a, par la route que nous avions suivie, cinq cent cinquante-deux fersengs.

Nous entrâmes à Meïafariqin le vendredi 26 Djoumazy oul evvel 438 (23 novembre 1046). A cette époque les feuilles des arbres étaient encore vertes. Meïafariqin est entourée d'une grande muraille en pierres blanches dont chacune pèse cinq cents men; de grandes tours, construites en cette même pierre blanche, s'élèvent à la distance de cinquante guez l'une de l'autre. La muraille

[1] Arzen, Arzendjan, et selon la prononciation locale Arzenkan, est une ville prospère; elle jouit d'une certaine renommée et le séjour en est agréable. On y trouve en abondance tous les biens de la terre et elle est bien peuplée. Elle fait partie de l'Arménie et est située entre les frontières de l'empire grec et Akhlath, non loin d'Arzinet er Roum (Erzroum). Les habitants sont pour la plupart Arméniens, mais il y a des Musulmans qui sont les notables de la ville.

A Arzen, on boit du vin et l'on se livre ouvertement et publiquement à la débauche. Yaqout, *Moudjem oul bouldan,* tome I, page 205.

[2] Meïafariqin est la ville la plus considérable du Diar Bekr. Elle fut conquise par les Musulmans commandés par Ayadh Ibn Ghanem, sous le khalifat d'Omar.

Les Arabes établirent leur camp dans une plaine où jaillit une source qui porte le nom d'*Aïn el Beidha* (la source blanche). Cette ville capitula moyennant une rançon de 50,000 dinars. Chaque habitant parvenu à l'âge viril dut payer deux dinars, deux boisseaux de blé, une mesure (moudd) d'huile, une de vinaigre et une de miel.

Les géographes orientaux donnent peu de détails sur la ville de Meïafariqin qui fut la capitale de la dynastie des Beni Merwan. Yaqout a inséré une assez longue notice sur son histoire avant la conquête arabe (*Moudjem,* tome IV, pages 703 à 707).

est crénelée dans toute son étendue et son état de conservation est si parfait que l'on dirait que les ouvriers viennent de l'achever. Cette ville a une porte qui s'ouvre du côté de l'occident. Elle est grande et surmontée d'un arceau en pierre. Le battant qui la ferme est tout en fer et il n'y entre pas un morceau de bois. La description de la grande mosquée allongerait singulièrement mon récit, bien que je donne dans cette relation les détails les plus complets. Je dirai seulement que l'on a construit dans la cour de cette mosquée des latrines composées d'une rangée de quarante cabinets qui sont traversés par deux gros cours d'eau; l'un coule à la surface du sol, et sert à se purifier; l'autre est souterrain, il enlève les immondices et nettoie les fosses. En dehors de la cité s'étend le faubourg; on y trouve des caravansérails, des bazars, des bains et aussi une grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi.

Au nord de Meïafariqin est une autre ville fortifiée qui porte le nom de Mouhaddacèh. Elle possède un bazar, une grande mosquée et des bains qui sont tous pourvus de cabinets particuliers. Dans la khouthbèh, on donne au prince qui gouverne ce pays les titres de «l'émir le plus grand, l'honneur de l'Islamisme, la félicité de la religion, celui qui donne son aide à l'État, qui ennoblit la communauté des vrais croyants, Abou Nasr Ahmed.» C'est un vieillard qui a atteint l'âge de cent ans; on m'assure qu'il vit encore.

Le rathl dont on se sert au marché de Meïafariqin a le poids de quatre cent quatre-vingts dirhems.

L'émir a fondé, à quatre fersengs de Meïafariqin, une ville à laquelle il a donné le nom de Nasrièh.

Il y a neuf fersengs d'Amid à Meïafariqin.

Le sixième jour du mois de Dey ancien style (22 décembre) nous arrivâmes à Amid[1]. Cette ville est construite sur un rocher. Elle a, d'après les mesures que j'ai prises, deux mille pas en longueur et autant en largeur. Elle est entourée d'une muraille fortifiée dont les pierres sont noires et dont les blocs taillés pèsent chacun de cent à mille men et même davantage. Ils ne sont joints l'un à l'autre ni avec du ciment ni avec du mortier. La muraille a vingt ârech de hauteur et dix d'épaisseur. De cent guez en cent guez, on a construit une tour dont la moitié de la circonférence est de quatre-vingts guez, les créneaux sont

[1] Les géographes orientaux donnent peu de détails sur la ville d'Amid. Ils se bornent à dire qu'Amid est entourée de vergers et qu'elle est remarquable par ses fortifications construites en pierres noires que le fer ne peut entamer et qui résistent à l'action du feu. Le récit de Procope confirme l'exactitude de la description de Nassiri Khosrau. Les murs d'Amid furent réparés par Justinien. « Urbis Amidæ muros, majorem (τεῖχος) ac minorem (προτείχισμα), qui ob vetustatem jam ruinæ proximi videbantur, nova quadam substructione firmavit, itaque urbi securitatem præstitit. » Procopius : *De Aedificiis.* Bonnæ 1838, page 220.

Amid fut jusqu'en 1176 le siège du patriarche Jacobite. Assemani, *Bibliotheca orientalis,* Romæ 1721, tome II.

Alp Arslan passa devant Amid en 463 (1070). Ce prince, frappé de la force de ses remparts, les toucha de sa main qu'il porta ensuite sur son visage, comme pour s'en attirer les bénédictions. Bar Hebræus, *Chronicon Syriacum,* ed. Bruns, Lipsiæ 1789, page 260.

Les fortifications de Tortose étaient construites d'après le système adopté par les ingénieurs grecs pour celles d'Amid. M. G. Rey en a donné un dessin dans ses « *Monuments de l'architecture des Croisés en Syrie* », Paris 1871, in-4°, page 73.

Aly el Herewy nous apprend dans son « *Livre des pèlerinages* » qu'Amid possédait cinq mosquées et que l'on y vénérait le tombeau du Cheikh Sa'ad. Il y fut lui-même l'objet d'un miracle dû à l'intercession de ce saint personnage. *El Icharat ila'z ziarat,* f° 58 r°.

formés de ces mêmes pierres noires. Du côté de l'intérieur de la ville on a pratiqué en maints endroits des escaliers qui permettent de monter au haut des remparts. Il y a, au sommet de chaque tour, une plate-forme pour les combattants.

La ville a quatre portes tout en fer et dans lesquelles n'entre pas une pièce de bois. Elles sont placées dans la direction des quatre points cardinaux. Celle de l'orient s'appelle Bab oud Didjlèh (porte du Tigre), celle de l'occident Bab er Roum (porte de la Grèce), celle du nord Bab oul Ermen (porte de l'Arménie) et celle du sud Bab oul Tell (la porte de la colline). En dehors du rempart, il y a une autre enceinte fortifiée construite en cette même pierre dont j'ai déjà parlé; elle a dix guez de hauteur et le sommet en est crénelé dans toute son étendue. Derrière les créneaux, on a établi un passage qui permet à un homme armé de se mouvoir, de se tenir debout et de combattre à l'aise.

Cette enceinte extérieure a aussi des portes en fer qui ne se trouvent point placées vis-à-vis de celles de la ville, de sorte que lorsqu'on franchit la première enceinte, il faut parcourir une certaine distance entre les deux murailles pour arriver aux portes du second rempart. L'espace qui sépare les deux murailles est de quinze guez.

Au milieu de la ville, une source jaillit d'un rocher, elle est assez abondante pour faire tourner cinq meules de moulin. Cette eau a un goût très-agréable, mais personne ne sait d'où elle provient. Grâce à elle, on a pu

planter des arbres et avoir des jardins dans l'intérieur de la ville.

Le gouverneur militaire et civil d'Amid est le fils de l'émir Nasr oud Daoulèh dont j'ai parlé plus haut.

Dans les différentes parties du monde, en Arabie, en Perse, dans le Turkestan et dans l'Inde j'ai vu un grand nombre de villes et de forteresses, mais nulle part je n'en ai trouvé une qui pût être comparée à Amid. Elle n'a point sa pareille sur la terre et je n'ai entendu dire à qui que ce soit qu'il en ait vu une semblable.

La grande mosquée est bâtie en pierres noires. Il n'existe pas d'édifice qui puisse avoir être construit avec plus de régularité et plus de solidité. A l'intérieur, s'élèvent plus de deux cents colonnes monolithes soutenant ce monument; elles supportent des arcades en pierres, au-dessus desquelles on a dressé d'autres colonnes plus basses que celles de l'étage inférieur, et qui sont également surmontées par des arceaux.

Tous les toits sont construits en dos d'âne, et les poutres en sont sculptées, coloriées et vernissées. Dans la cour de la grande mosquée, se dresse une grande pierre sur laquelle on a placé un très-grand bassin de forme ronde qui est également en pierre. Il s'élève à la hauteur de la taille d'un homme, et sa circonférence est de deux guez.

Au milieu du bassin est un bec en cuivre d'où s'élance, en bouillonnant, une eau limpide, et tout est disposé de telle façon que l'on ne voit ni par où l'eau arrive, ni par où elle s'écoule. Il y a également un local pour renouveler les ablutions; il est si bien construit qu'il est impossible d'en voir un plus beau.

Toutes les pierres dont on se sert pour bâtir à Amid sont de couleur noire, et celles qui sont mises en œuvre à Meïafariqin sont blanches.

Près de la mosquée s'élève une église richement décorée. Elle est construite en pierres; le sol est recouvert de dalles de marbre ornées de dessins gravés. J'ai remarqué dans cette église, dans le sanctuaire surmonté d'une coupole qui est le lieu d'adoration des Chrétiens, une porte en fer treillagé dont je n'avais encore vu nulle part la pareille.

Deux routes conduisent d'Amid à Harran. L'une a quarante fersengs et traverse une contrée inculte; l'autre passe au milieu d'un pays bien cultivé, couvert de nombreux villages dont les habitants professent pour la plupart la religion chrétienne. Cette seconde route a soixante fersengs. Nous la suivîmes en compagnie d'une caravane. Nous passâmes par une plaine fort unie, mais tellement couverte de pierres que les bêtes de somme ne pouvaient faire un pas sans en trouver une sous leurs pieds.

Le vendredi, 25 du mois de Djoumazi oul akhir de l'année 438 (28 décembre 1046), nous arrivâmes à Harran[1]. Ce jour correspondait au vingt-deux du mois persan

[1] Harran, ville principale de la province de Beni Modhar, est bâtie dans une vallée qu'entourent des montagnes qui s'étendent sur une longueur de deux journées de marche. Elle est à la distance d'un jour de Roha (Edesse) et de deux jours de Raqqa. Selon Mouqaddessy, l'enceinte fortifiée de Harran est construite en pierres de taille, et elle rappelle par sa beauté celle de Jérusalem. L'eau est amenée dans la ville par des canaux en maçonnerie. La grande mosquée est bâtie en pierres noires et blanches.

Ibn Hauqal dit que Harran était une ville de Sabéens; ils y avaient leurs temples. De son temps, on voyait sur une colline un lieu d'adoration

de Dey, et à ce moment la température était semblable à celle du Khorassan à l'époque du Naurouz. Nous arrivâmes, après avoir quitté Harran à une ville, qui porte le nom de Qaroul[1]. Un homme généreux nous conduisit à sa maison et nous y offrit l'hospitalité. Quand nous fûmes entrés chez lui, un arabe bédouin qui pouvait avoir soixante ans se présenta à moi et me dit : «Apprends-moi le Qoran.» Je récitai le chapitre commençant par ces mots : «Dis : Je cherche un refuge auprès du Seigneur des hommes» et il le répétait avec moi[2]. Lorsque je prononçai ces mots : «contre les génies et les hommes», il m'interrompit pour me dire qu'il voulait aussi réciter le chapitre commençant par les mots : «As-tu vu les hommes?» «Non, lui répondis-je, car ce chapitre n'est pas plus long que celui-ci.»

«Quel est le chapitre de la porteuse de bois?» *(Naqqalet oul Hathab)* me demanda-t-il ensuite. Il ignorait que dans le chapitre : «Que les deux mains d'Abou Lahab périssent» Dieu a appliqué à la femme d'Abou Lahab les expressions de «*Hammalet oul Hathab*» et non

pour lequel ils avaient la plus grande vénération et dont ils faisaient remonter la fondation à Abraham.

Yaqout, tome II, pages 230—232. Mouqaddessy, page 141. Ibn Hauqal, pages 142—145. Cf. sur Harran et les Sabéens de cette ville Maçoudi, *Les prairies d'or*, éd. de M. Barbier de Meynard, tome II, pages 61—65 et tome VI passim.

[1] La ville dans laquelle Nassiri Khosrau s'est arrêté pendant si peu de temps est, sans aucun doute, celle de Roha ou Edesse.

Le nom de Qaroul, avec le changement si fréquent de *l* en *r* dans les dialectes vulgaires de l'Orient, me paraît être, ainsi que celui de Roha, une corruption du nom de Callirhoë que portait Edesse sous la domination des Grecs.

[2] Qoran, chap. CXIV.

point celles de *Naqqalet oul Hathab*[1]. Malgré tous mes efforts, je ne pus, cette nuit, fixer dans la mémoire de cet Arabe, de ce vieillard de soixante ans, le chapitre de : «Dis : Je cherche un refuge».

Le samedi 2 du mois de Redjeb 428 (2 janvier 1047) nous arrivâmes à Seroudj[2] et deux jours après nous traversâmes l'Euphrate et nous atteignîmes Menbidj, la première ville du territoire de la Syrie. Nous étions au deuxième jour du mois de Behmen et la température était des plus agréables. Aucune construction ne s'élevait autour de cette ville[3].

De Menbidj, nous gagnâmes Haleb. On compte cent fersengs de Meïafariqin à Haleb. Haleb, telle que je

[1] Qoran, chap. CXI.

[2] Seroudj, ville de la province de Diar Modhar, est à une journée de marche de Harran et à la même distance de Birèh qui est située au nord. Les environs sont arrosés par de nombreux cours d'éau. Les vergers de cette ville produisaient des grenades, des poires, des pêches et des coings d'une saveur exquise. Seroudj était en ruines au XIVe siècle.

Taqouim oul bouldan, pages 276—277.

[3] Menbidj fut fondée, dit-on, par Kesra ou Cosroës pendant la campagne qui se termina par la soumission de la Syrie.

Ce prince bâtit dans cette ville un pyrée auquel il donna le nom de Menbèh. Menbidj est la forme arabisée de ces deux mots persans.

Cette ville s'élève dans une plaine à trois fersengs, c'est-à-dire à une journée de marche de l'Euphrate; elle est à dix fersengs ou deux jours de voyage d'Haleb. Elle était entourée d'une muraille en pierres de taille. L'eau y était amenée par des canaux à fleur de terre, mais il y avait, dans toutes les maisons, des puits qui fournissaient l'eau nécessaire aux besoins des habitants. Les environs étaient plantés en mûriers pour l'élève des vers à soie. Le premier gouverneur de Menbidj fut un descendant d'Ardechir, fils de Babek, nommé Ibn Denyar. Celui-ci est l'aïeul du célèbre jurisconsulte Souleyman Ibn Mekhalid. Le khalife Haroun er Rechid avait fait de Menbidj le chef-lieu d'un district de la province de Awassim qui formait les frontières militaires de l'empire des Abbassides. Les fortifications et la plus grande partie de la ville étaient en ruines au XIIIe siècle.

Yaqout, *Moudjem el bouldan*, tome IV, page 654—656. *Taqouim oul bouldan*, pages 270—271. Ibn Djobaïr, édition de M. Wright. Leyde, 1852, page 250.

la vis, est une bonne ville entourée d'une forte muraille dont j'estimai la hauteur à vingt-cinq ârech. Le château qui est très-grand est entièrement construit sur le roc. Je crois qu'Haleb est aussi considérable que Balkh; elle jouit d'une grande prospérité; toutes les maisons se touchent. On y acquitte les droits sur les marchandises apportées de la Syrie, du pays de Roum, du Diarbekr, de l'Egypte et de l'Iraq. Haleb est fréquentée par les négociants et les marchands de ces différentes contrées[1]. Elle a quatre portes : Bab el Youhoud (la porte

[1] Le prince qui gouvernait Haleb lorsque Nassiri Khosrau y arriva, était Mouizz oud Daoulèh Abou Alwan Thimal Ibn Salih de la dynastie des Beni Mirdas qui tiraient leur origine de la tribu arabe des Beni Kelab. Cette dynastie posséda la ville d'Haleb de 414 (1023) à 477 (1084).

Yaqout nous a donné dans son *Dictionnaire géographique* un extrait de la relation de voyage qu'Ibn Bouthlan el Mouthetabbib adressa à Hilal Ibn el Mouhssin.

«Nous partîmes de Rouçafèh, dit Ibn Bouthlan, et après quatre jours de marche nous arrivâmes à Haleb. Cette ville est entourée d'une muraille en pierres blanches percée de six portes. Non loin de cette enceinte se trouve le château; on voit dans sa partie la plus élevée une mosquée et deux églises. L'une d'elles est construite sur l'emplacement du lieu où Abraham offrait ses sacrifices à Dieu. Au pied du château est la caverne où ce patriarche abritait ses brebis . . . . Il y a à Haleb une grande mosquée, six églises et un petit hôpital. Les jugements des jurisconsultes d'Haleb sont basés sur les prescriptions de la doctrine des Imamièh. «Les habitants boivent l'eau de la pluie qui est recueillie dans des citernes. La ville est traversée par la rivière du Queïq dont les eaux débordent pendant l'hiver; en été, son lit est à sec. Au milieu de la ville on voit la maison d'Alwah, amante de Bohtory. Il n'y a à Haleb que peu de fruits, de légumes et de vin. Ce que l'on en trouve est apporté du pays de Roum. Le Qaïssarièh où se vendent les étoffes est une des merveilles d'Haleb. Il se compose de vingt boutiques où des commis vendent chaque jour des marchandises pour une valeur de vingt mille dinars; il en est ainsi depuis vingt ans. Aujourd'hui il n'y a point dans cette ville un seul bâtiment tombant en ruines.»

Yaqout, *Moudjem,* tome II, pages 307—308.

Hafiz Abrou, dans la notice qu'il a consacrée à Haleb, a résumé tous les renseignements fournis par les auteurs qu'il avait à sa disposition. «Dans la ville s'élève, dit-il, un monticule fort élevé et de forme ronde:

des Juifs), Bab Allah (la porte de Dieu), Bab el Djinan (la porte des jardins), Bab Anthakièh (la porte d'Antioche). Le poids en usage dans le bazar d'Haleb est le rathl Dhahiry qui équivaut à quatre cent quatre-vingts dirhems[1].

Quand d'Haleb on se dirige vers le sud, on trouve, à vingt fersengs la ville de Hama, et plus loin celle de Hims.

il a mille guez de circonférence. On a bâti au sommet un château-fort entouré d'un fossé d'une grande profondeur. Dans le château se trouve le Maqam d'Ibrahim (Abraham) où ce patriarche faisait traire ses brebis tous les vendredis et en distribuait le lait aux pauvres. Ceux-ci s'écriaient alors «Haleb» (il a trait) et ce nom a été donné à la ville en mémoire de ce fait.

«Il y a à Haleb plusieurs mosquées où l'on récite la khouthbèh, et le nombre de celles où l'on faisait la prière du vendredi s'élevait à soixante-quatre à l'époque du sultan Barqouq (784—801 [1382—1398]).

«Dans le collège qui porte le nom de Medresset oul Halawèh (le collège des confitures) on voit, près du bassin, une pierre qui a la forme d'un siège et sur laquelle on remarque quelques sculptures. Les Francs ont pour cette pierre une grande vénération, et ils ont offert pour la posséder des sommes considérables; mais, les gouverneurs de la ville et ceux de la Syrie n'ont jamais accordé la permission de l'enlever. Une industrie particulière à Haleb est celle de la verrerie. Nulle part ailleurs, dans le monde entier, on ne voit de plus beaux objets en verre. Quand on entre dans le bazar où on les vend, on ne peut se déterminer à en sortir, tant on est séduit par la beauté des vases qui sont décorés avec une élégance et un goût merveilleux. Les verreries d'Haleb sont transportées dans tous les pays pour être offertes en présent.»

L'histoire d'Haleb a été écrite par Ibn Abi Thay Yahia el Haleby (630—1232), par Kemal oud din Abou Hafs Omar qui est plus connu sous le nom d'Ibn Adim (660—1262), par le Qadi Ala oud Din Aboul Hassan Aly el Djibriny (843—1439) et par d'autres historiens qui ont ajouté des appendices aux annales rédigées par leurs prédécesseurs.

La biographie d'Ibn Bouthlan dont il est fait mention plus haut a été insérée dans le *Namèhi Danichveran*. Téhéran, 1296 (1879), in-f°, pages 414—428.

Tous les voyageurs européens qui, depuis le XV[e] siècle, ont traversé le nord de la Syrie ont donné une description d'Alep; mais, l'ouvrage le plus complet qui ait été écrit sur cette ville est dû à la plume du docteur Alexandre Russell : *The natural history of Aleppo containing a description of the city, and the principal natural productions in its neighbourhood,* Londres 1794, 2 volumes in-4.

[1] Le rathl Dhahiry est celui qui est marqué du poinçon du khalife d'Egypte, Ed Dhahir li'izaz din illah qui régna de 411 à 427 (1020—1035).

Il y a cinquante fersengs d'Haleb à Damas. On en compte douze d'Haleb à Anthakièh, et la même distance sépare Haleb de Tripoli. Il y a, dit-on, deux cents fersengs jusqu'à Constantinople.

Le 11 du mois de Redjeb (11 janvier) nous partîmes d'Haleb, et, après avoir fait trois fersengs, nous atteignîmes le village appelé Djond Qinnisrin[1]. Le lendemain, après avoir franchi six fersengs, nous arrivâmes à Sermin qui est une ville ouverte[2]. A six fersengs plus loin, se trouve Ma'arat en Na'aman qui est bien peuplée et entourée d'une muraille en pierres. Je remarquai, près de la porte de cette ville, une colonne en pierre sur laquelle était tracée une inscription en caractères qui n'étaient point arabes. J'interrogeai quelqu'un à ce sujet. Il me fut répondu que c'était un talisman qui empêchait les scorpions de pénétrer dans la ville et d'y rester. Si on en apporte un du

[1] Qinnisrin avait été jusqu'au IX[e] siècle de notre ère une ville prospère et bien peuplée. Elle était le chef-lieu d'un district des frontières militaires de l'empire des khalifes. Le voisinage d'Haleb hâta sa décadence. Les Grecs en l'année 351 (A. D. 962) tentèrent un coup de main sur Haleb et massacrèrent la population des faubourgs. Les habitants de Qinnisrin saisis de frayeur émigrèrent, les uns en Mésopotamie, les autres à Haleb sur l'ordre qui leur fut donné par Seyf ed Daoulèh Aboul Hassan Aly Ibn Hamdan. Quelques mois avant sa mort, en 355 (965), ce prince, redoutant une attaque des Grecs qu'il était impuissant à repousser, se rendit à Qinnisrin qu'il rasa et dont il incendia les mosquées. Cette ville ne se releva jamais de ce désastre; elle ne fut plus qu'un lieu de station pour les caravanes qui y payaient les droits dus au fisc.

[2] Sermin, à une journée de marche au sud d'Haleb, possède un marché et une mosquée où l'on fait la prière du vendredi. La population n'a d'autre eau que celle de la pluie. Les environs de cette ville sont bien cultivés et l'on y voit une grande quantité d'oliviers. Les habitants de Sermin embrassèrent les doctrines des Ismaïliens; ils furent massacrés lors de la destruction de cette secte, et des Turkomans et des Arabes vinrent s'établir à leur place dans la ville.

Yaqout, *Moudjem,* tome III, page 83. Hafiz Abrou.

dehors et si on le lâche, il prend la fuite et s'éloigne. J'estimai que cette colonne avait dix ârech de hauteur.

Les marchés de Ma'arrah sont abondamment approvisionnés. La grande mosquée est bâtie sur une éminence qui s'élève au milieu de la ville; de quelque côté que l'on se rende à cette mosquée, il faut gravir un escalier de treize marches pour y arriver. En fait de céréales, on ne cultive que le blé qui fournit d'abondantes récoltes. Dans la campagne, on voit des oliviers, des figuiers, des pistachiers, des amandiers et des vignes en grand nombre.

L'eau dont on fait usage est fournie par la pluie et par des puits.

Un homme du nom d'Aboul Ala el Ma'ary, qui était aveugle, gouvernait la ville. Il était fort riche et possédait un grand nombre d'esclaves et de domestiques. Tous les habitants de la ville semblaient être ses serviteurs. Pour lui, il avait embrassé la vie ascétique, il portait des vêtements de bure et ne quittait jamais sa maison. Il s'était assigné pour nourriture journalière la moitié d'un men de pain d'orge et il ne mangeait pas autre chose. J'ai entendu dire que la porte de sa demeure était toujours ouverte et que ses délégués et ses gens s'occupaient de régler les affaires des habitants; on n'avait recours à lui que dans des cas importants. Il ne refusait à personne une part de ses biens, il jeûnait continuellement, veillait la nuit et ne s'occupait jamais des affaires de ce monde. Ce personnage a atteint dans la poésie et dans les belles-lettres un tel degré de perfection que

les littérateurs de la Syrie, du Maghreb et de l'Iraq reconnaissent unanimement que, dans ce siècle, personne ne s'est élevé et ne s'élève à une hauteur pareille à la sienne.

Il a composé un ouvrage auquel il a donné le titre de *Foussoul oul Ghaïat* et dans lequel il a introduit des phrases énigmatiques et des allégories exprimées en un style si éloquent et si merveilleux que l'on ne peut en comprendre qu'une faible partie et qu'il faut lire ce livre devant lui pour entendre ses explications. On lui a reproché d'avoir voulu, dans cet ouvrage, faire la critique du Qoran. Il est toujours entouré de deux cents disciples venus de différents pays et qui se livrent, sous sa direction, à l'étude de la littérature et de la poésie.

J'ai entendu dire qu'il avait composé plus de cent mille distiques. Quelqu'un lui dit : «Dieu (qu'il soit béni et exalté!) t'a donné la richesse et de grands biens; pourquoi les distribues-tu aux autres et n'en jouis-tu pas toi-même?» «Je ne possède rien de plus que ce qui m'est nécessaire pour vivre», répondit-il.

Lorsque j'arrivai à Ma'arrah, Aboul Ala vivait encore[1].

[1] Aboul Ala Ahmed Ibn Abdallah el Tenoukhy el Ma'arry naquit à Ma'arrah le 27 du mois de Reby oul evvel 363 (22 décembre 973). Il mourut dans cette ville au mois de Reby oul evvel 449 (Mai 1057).

Ibn Khallikan a écrit la biographie de ce littérateur et il confirme quelques-uns des détails que Nassiri Khosrau nous donne sur sa manière de vivre. Cf. *Kitab Ouefiat il Ayan*, Boulaq, 1275 (1858), tome Ier, page 47, et la traduction de M. de Slane, *Biographical dictionary*, Paris 1842, in-4°, tome Ier, pages 94—98. M. Rieu a publié sur ce poète une étude qui porte le titre de : *De Abul Alae poetae arabici vita et carminibus secundum codices Leydanos et Parisiensem commentatio.* Bonnæ 1843. On trouve également une notice sur Aboul Ala en tête du commentaire qui a été publié sous le titre de

Le 15 Redjeb (15 janvier de l'année 438) nous arrivâmes à Koueïmat[1], puis à Hama, jolie ville bien peuplée et sise sur les bords du fleuve Assy (le rebelle, l'Oronte)[2]. On lui a donné ce nom parce qu'il coule vers le pays

« *Tenwir ala siqth iz zend* » (Eclaircissements sur le livre des étincelles qui jaillissent du briquet). Kaire 1282 (1865).

Le titre exact de l'ouvrage dont parle Nassiri Khosrau est الفصول والغايات *el foussoul ouel ghayat* (les divisions et les conclusions), et non pas فصول الغايات *foussoul oul ghayat.* Cet ouvrage est un examen critique des Souréh ou chapitres du Qoran et des Ayèh ou versets. Il se compose, au dire d'Ibn el Djauzy qui en cite le titre, de trente cahiers.

[1] Koueïmat كويمات est le pluriel du diminutif du substantif arabe كومة (butte, colline, éminence).

Koueïmat a donc le sens de petites buttes, petites collines. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu trouver trace de cette localité dans aucun auteur oriental. Le nom de Koimal figure dans la liste alphabétique de tous les noms géographiques contenus dans la carte générale des Pachaliks de Baghdad, Orfa et Hhaleb, dressée par M. Rousseau, mais il est donné à un village situé au-delà d'Orfa sur la rive du Djulab.

Je crois donc qu'il faut substituer au mot de Koueïmat ceux de Kafr Thab (كفرطاب), village situé entre Cheïzar et Ma'arrat en Na'aman à une distance de douze milles de chacune de ces deux villes et qui avait quelque célébrité pour ses poteries; ses habitants étaient originaires du Yémen.

Yaqout, tome IV, page 289. *Taqouim oul bouldan,* page 262.

[2] « Le nom de Hamâh, dit Hafiz Abrou, est mentionné dans les livres des Israélites. La beauté et l'élégance de ses édifices lui a fait donner en Syrie le surnom de *Arous el bilad* (la fiancée des pays). On vante sa prospérité et sa richesse. Hamah est entourée au nord-est par l'Oronte; au sud et à l'ouest s'élèvent des montagnes. La ville bâtie sur une éminence est protégée par une enceinte fortifiée. On a construit devant les portes des ponts sur lesquels on franchit l'Oronte. Les marchés sont bien fournis; celui qui se trouve sur la colline dans l'intérieur de la ville porte le nom de *Souq el aala* (le marché haut); l'autre s'étend en dehors d'elle, sur les bords de l'Oronte, et s'appelle *Souq el esfel* (le marché bas). Le château est situé à une extrémité de la ville. Sa hauteur est telle qu'un bon archer peut seul atteindre avec sa flèche le sommet de ses murailles. La grande mosquée est bâtie dans l'intérieur de la cité sur le point le plus élevé de la colline. On a établi, sur le fleuve, le long de la ville des roues hydrauliques que le courant fait tourner. Elles servent à arroser les jardins et à distribuer l'eau dans les maisons. Leur diamètre est de près de quarante guez. »

de Roum; il sort du pays de l'Islamisme pour entrer dans celui des infidèles, et il fait ainsi acte de rébellion. On a établi sur ses bords un grand nombre de roues hydrauliques.

Deux routes partent de Hama; l'une conduit à la côte située à l'occident de la Syrie, l'autre se dirige vers le sud et aboutit à Damas. Nous prîmes la première de ces deux routes. Nous vîmes dans la montagne une source qui, nous assura-t-on, coule tous les ans pendant trois jours à partir du quinze Cha'aban; puis, elle ne laisse plus échapper une seule goutte d'eau jusqu'à l'année suivante. Elle est visitée par un grand nombre de pèlerins qui cherchent à se rendre agréables à Dieu par leurs actes de dévotion. On a construit de grands bâtiments en cet endroit et on y a creusé des bassins[1].

Après nous être éloignés de cette localité, nous entrâmes dans une plaine tellement couverte dans toute son

[1] La source dont parle Nassiri Khosrau est le *Fons sabbathicus*, mentionnée par Josèphe et que Titus visita dans sa marche d'Arcæa (Irqah) à Raphanea (Barin). D'après l'assertion de Josèphe, la source cessait de couler le samedi. Au dire des Musulmans, elle s'arrête le vendredi. Le Révérend Samuel Lyde nous apprend (*The Ansaryeh and Ismaelyeh, a visit to the secret sects of Northern Syria*, London 1853, page 250), qu'elle sort de dessous un rocher calcaire et qu'elle jaillit à des intervalles irréguliers, mais plus fréquemment en été qu'en hiver. L'eau se précipite quelquefois avec tant de violence que le torrent formé par elle est assez puissant pour déraciner les arbres qui se trouvent sur son passage. La source qui porte le nom de *Fewwaret ed Deïr* (la source jaillissante du couvent) est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage très-fréquenté par les Chrétiens et par les Musulmans.

Les grands bâtiments dont parle Nassiri Khosrau sont ceux du couvent de Mar Djirdjis (Saint Georges) occupé par des moines grecs. Il s'élève dans la partie supérieure du Wadi Rouweïd à une distance de vingt minutes de la source. Burckardt en a donné une description dans la relation de son voyage en Syrie et en Palestine. *Travels in Syria and the Holy Land*, London 1822, pages 159—160.

étendue de narcisses en fleurs qu'elle paraissait toute blanche[1]. Leur abondance nous contraignit à partir, et nous atteignîmes une ville nommée Irqah[2]. Après l'avoir dépassée de deux fersengs, nous nous trouvâmes au bord de la mer. Nous prîmes alors la direction du sud, et,

[1] Cette plaine est celle de la Bouqeiya (بقيعه) ou petite Biqa'a. Elle s'étend du nord-est au sud-ouest sur une longueur de trois lieues et sur une largeur d'une lieue et demie. Elle est bornée au sud et à l'est par les derniers contreforts du Liban et par un plateau qui s'étend vers Riblèh. Elle est fermée à l'ouest et au nord par une chaîne de collines qui se détache des montagnes occupées par les Ansaryèhs. Au nord de cette chaîne de collines, s'ouvre un défilé dominé par le château qui porte le nom de *Hisn el Akrad* (le château des Kurdes; le Crac des historiens des Croisades). La plaine de la Bouqeiya se couvre de fleurs au printemps : la terre y est d'une extrême fertilité. Les pentes des montagnes qui l'entourent sont couvertes de cultures et d'oliviers. Les écrivains du moyen-âge n'ont point altéré le nom de la Bouqeiya.

« Quant toute cete gent fu assemblée et il furent herberges en la Boquie dessous le Crac ..... et lendemain s'en retournerent à la Boquie dont il se estoient partis. » *L'Estoire de Eracles empereur*, dans les *Historiens occidentaux des Croisades*, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome II, page 404—405.

« Il avint einsi com il avoient devisé que tuit s'assemblerent en la terre de Triple et de toutes parz vindrent en un leu qui a non la Boquée. »

« Noradin se demorait és parties de Triple, au leu que l'en appele la Bouchie. » *Guillaume de Tyr et ses continuateurs,* texte français publié par M. P. Paris. Paris 1880, tome II, pages 220 et 262.

Les géographes orientaux signalent l'abondance des narcisses qui croissent spontanément au printemps dans les plaines de la Syrie. Yaqout, tome III, page 439, *sub voce* Sayda. Une des îles de la rade de Tripoli porte le nom de *Djeziret el Nerdjes* (Ile des narcisses).

[2] Irqah est un gros bourg avec un petit château-fort; il est arrosé par un cours d'eau de peu d'importance. Selon el Azizy, il fait partie du gouvernement de Damas et il est situé sur l'extrême limite nord de ce gouvernement, non loin de la côte. On compte douze milles de Irqah à Tripoli dans la direction du sud. Irqah est à la distance de soixante-six milles de Baalbek et à deux fersengs de la mer. Hafiz Abrou, dans la courte notice qu'il consacre à cette petite ville, dit qu'elle est aussi connue sous le nom de *Medinet oul kelab* (la ville des chiens).

Cf. Aboul Feda, *Taqouim el bouldan,* pages 254—255.

après avoir marché pendant cinq fersengs, nous entrâmes dans Tripoli. D'Haleb jusqu'à cette ville nous avions parcouru, par la route que nous avions suivie, une distance de cinquante fersengs.

Ce fut le samedi 5 Cha'aban (6 février) que nous arrivâmes à Tripoli. Les environs étaient couverts de champs cultivés, de vergers et de jardins. On voyait d'immenses plantations de cannes à sucre et une grande quantité d'orangers à fruits doux et amers, de bananiers, de citronniers et de dattiers. On était à l'époque où l'on recueillait le jus des cannes à sucre.

La ville est construite de telle façon que trois de ses côtés sont baignés par la mer dont les flots atteignent, lorsqu'elle est agitée, le sommet des remparts. La partie de la ville qui est du côté de la terre ferme, est protégée par une muraille et un grand fossé. Une porte en fer d'une extrême solidité s'ouvre dans la direction de l'orient. Les murailles ainsi que les créneaux et les meurtrières sont en pierres de taille; des machines de guerre sont dressées sur le haut des murs. On redoute à Tripoli les entreprises des Grecs qui peuvent tenter une attaque avec leurs vaisseaux. La superficie de la ville est de mille ârech carrés. Les maisons ont quatre, cinq et même six étages. Les rues et les bazars sont beaux et d'une grande propreté. On dirait que chaque bazar est un palais magnifiquement décoré. Je trouvai à Tripoli tous les vivres, tous les fruits et tous les mets que j'avais vus en Perse, mais ils étaient cent fois plus abondants.

La principale mosquée se trouve au milieu de la ville; elle est fort belle, richement ornée et construite avec une extrême solidité. Dans la cour, on voit une grande coupole qui recouvre un bassin en marbre au milieu duquel un jet d'eau s'élance d'un bec de cuivre. Dans le bazar se trouve une fontaine d'où l'eau s'échappe en abondance par cinq robinets. Toute la population vient s'y approvisionner et le superflu de l'eau s'écoule sur le sol et va tomber dans la mer.

Le nombre des habitants mâles de Tripoli s'élève, m'a-t-on dit, à vingt mille. Beaucoup de cantons et de villages relèvent de cette ville. On y fabrique un bon papier semblable à celui de Samarqand, mais de meilleure qualité.

Tripoli est placée sous la dépendance du sultan d'Égypte; on me dit que c'est depuis l'époque où les infidèles de Byzance tentèrent une attaque contre cette place et furent repoussés par les Musulmans égyptiens qui leur firent subir une rude défaite. Le sultan d'Égypte a aboli les impôts dans cette ville, et il y entretient constamment une garnison commandée par un général qui a pour mission de la défendre contre toute entreprise ennemie.

Tripoli est un entrepôt commercial fréquenté par les navires qui viennent de la Grèce, du pays des Francs, de l'Espagne et du Maghreb. Ils payent au sultan le droit du dixième et les sommes qui proviennent de cette taxe servent à l'entretien des troupes. Le sultan possède à Tripoli des navires qui se rendent en Grèce,

en Sicile et au Maghreb pour y faire le commerce. Les habitants de Tripoli sont chiites. Les chiites ont construit dans tous les pays de belles mosquées : à Tripoli ils ont élevé des édifices qui ressemblent à des ribath (caravansérails), mais qui sont inoccupés. Ils les appellent mechheds. Il n'y a aucun bâtiment en dehors de Tripoli, à l'exception de deux ou trois de ces mechheds dont je viens de parler[1].

Nous nous remîmes en route en nous dirigeant vers le sud et en suivant le bord de la mer. A un ferseng de distance, je vis un château-fort appelé Qalamoun[2],

[1] La ville de Tripoli fut détruite une première fois par un tremblement de terre sous le règne de l'empereur Marcien (450—456) : puis, une seconde fois, sous celui de Justinien en 550. Elle ouvrit ses portes aux Arabes en l'année 638, et le khalife Moawièh la repeupla en y transplantant une colonie de Juifs. Elle fut prise d'assaut pendant la guerre que Nicéphore et Tzimicès firent en Syrie (966—969). Depuis que l'empereur Basile avait mis le siège devant cette ville en 995, elle était occupée par une garnison à la solde du khalife d'Égypte et dont le chef relevait du gouverneur de Damas.

L'autorité civile et religieuse était entre les mains des membres de la famille Ammar. Lorsque Nassiri Khosrau passa par Tripoli, cette ville était administrée par Abou Thalib Ibn Ammar qui mourut en 464 (1071) et eut pour successeur son neveu Djelal oul Moulk Aboul Hassan Ammar qui dirigea la défense de la place contre les croisés en 1109 (A. H. 503).

M. Quatremère, dans ses *Mémoires sur l'Égypte* (Paris, 1811, tome II, page 506), a donné la traduction d'un passage d'Ibn Ferat relatif à la bibliothèque fondée et entretenue par la famille Ammar. Tous les écrivains orientaux et occidentaux des XIe et XIIe siècles sont unanimes à vanter la prospérité de la ville et la fertilité de ses environs. Outre les fabriques de papier dont parle Nassiri Khosrau, Tripoli possédait, comme toutes les villes de la côte, des verreries. Dans le traité que Boémond VI, prince d'Antioche et comte de Tripoli, conclut le 1er juin 1277 avec J. Contarini, doge de Venise, nous trouvons la stipulation suivante : «Et si Venicien trait verre brizé de la ville, il est tenuz de payer le dhime.» E. G. Rey: *Recherches géographiques et historiques sur la domination des Latins* etc., Paris 1877, page 47.

[2] Qalmoun ou Qalamoun, à une heure de marche au sud de Tripoli fait partie du district de Koura el Tahta. C'est un village entouré de vergers

dans l'intérieur duquel se trouvait une source; puis nous atteignîmes Tharaberzen[1], ville éloignée de cinq fersengs de Tripoli. De là nous gagnâmes Djobeïl[2]. Cette ville a la figure d'un triangle dont la base est formée par le rivage de la mer. Elle est entourée d'une muraille très-haute et très-solide; tout autour de la ville sont des

et défendu par un petit château-fort. Polybe parle d'une ville de Calamon située au sud de Tripoli et qui fut détruite par Antiochus.

Le révérend W. Thomson, dans la relation de son voyage, signale comme Nassiri Khosrau la source de Qalamoun et vante l'excellente qualité de son eau. W. Thomson : *Bibliotheca sacra,* New-York 1848, vol. V, nº XX, pages 9—10.

Qalamoun est également le nom d'une montagne aux environs de Damas.

[1] Je crois qu'il faut substituer le nom de Batroun à celui de Tharaberzen qui se trouve dans tous les manuscrits que j'ai eus à ma disposition. Le nom de Tharaberzen s'applique à une place forte qui relevait d'Antioche; les Arabes l'ont corrompu et en ont fait Darbessak; cette dernière dénomination est également employée par les historiens des Croisades.

Batroun (la Bethoron des écrivains du moyen-âge) se trouve au sud de Tripoli à la distance indiquée par Nassiri Khosrau. C'est la Botrys de l'antiquité, fondée, selon Ménandre, par le roi de Tyr Ithobaal qui en fit une place de guerre pour arrêter les incursions des montagnards du Liban. Cette ville, qui était le siége d'un évêque, fut renversée par un tremblement de terre en 550 après Jésus-Christ.

Edrissy est le seul géographe arabe qui fasse mention de Bathroun, place forte, située, dit-il, à cinq milles du cap d'El Hadjar.

[2] Djobeïl est l'ancienne Byblos, la Giblet des historiens des Croisades.

Djobeïl, dit Edrissy, est une jolie ville située sur le bord de la mer. Elle est entourée de bonnes murailles, de vergers et de vignobles. Le mouillage y est bon. On n'y trouve point d'eau courante, mais seulement de l'eau de puits. De Djobaïl à Bathroun, ville forte, on compte cinq milles. Edrissy, *Géographie*, traduite par M. Jaubert, tome I, page 356.

«Djobeïl a la forme d'un trapèze appuyé à la mer. Son port assez vaste est formé d'une baie déterminée par deux pointes du rivage et par deux jetées aux extrémités desquelles se voient encore les traces des tours qui défendaient jadis la passe. L'enceinte fortifiée était percée au nord d'une porte qui s'ouvrait sur la route de Tripoli. Une autre, s'ouvrant dans la partie orientale, était commandée par le château. Le plan général de la ville bâtie en amphithéâtre, forme un vaste trapèze d'une longueur de 300 mètres sur une largeur de 250. Sur trois de ses côtés, Giblet était munie de remparts : le quatrième était appuyé à la mer.» G. Rey : *Monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie,* Paris 1871, pages 217—219.

plantations de dattiers et d'autres arbres des pays chauds. Je vis un enfant qui tenait à la main une rose blanche et une rose rouge qui venaient de s'épanouir, et nous étions au cinquième jour du mois de Isfendiarmouz (février) de l'an 415 de l'ère persane.

Nous allâmes de Djobeïl à Beyrout[1], où je vis un arc en pierres sous lequel passait la route : j'estimai qu'il avait cinquante guez de hauteur. Les deux côtés de cet arc étaient formés par de grosses pierres blanches qui devaient avoir chacune un poids de plus de mille

[1] Beyrout avait été choisie pour résidence par Hérode Agrippa; elle fut embellie par ce prince qui y fit construire un amphithéâtre, des bains, des portiques et un théâtre. Sous Justinien, un violent tremblement de terre ruina tous les édifices publics, et il ne resta, dit Agathias, de tous ces magnifiques palais que les fondations. Beyrout ne se releva pas de cette catastrophe. Elle tomba au pouvoir des Arabes en l'an 17 de l'Hégire (638).

Un historien arabe du XV[e] siècle, Salih Ibn Yahia qui appartenait à la famille des Émirs de la province du Gharb dont Beyrout est le chef-lieu, a écrit l'histoire de cette ville sous le titre de «*Akhbar Beyrouth*» (Annales de Beyrout). Il donne au commencement de son ouvrage quelques détails sur les débris antiques que l'on voyait aux environs. «Beyrout, dit-il, est une ville dont l'origine remonte à une haute antiquité. Nous en trouvons la preuve dans les ruines que l'on y rencontre encore. On a fait entrer dans la construction de la muraille qui l'entoure un grand nombre de colonnes de marbre et de granit; l'on sait ce que la mise en œuvre de cette dernière matière coûtait de peines et de travail aux anciens . . . . . On remarque également un grand nombre de colonnes de granit dans la mer où on les a placées pour servir de fondations à des murs qui trois fois ont été abattus par la violence des flots et reconstruits trois fois . . . . . La grande quantité de marbres et de débris de constructions antiques que l'on met au jour dans les jardins qui entourent la ville donne une idée de l'étendue qu'elle occupait autrefois. Cet espace est de deux milles : il commence au hameau de Qadouqissâ à l'ouest de la ville et il se termine au champ de Haql el Qicha. L'aqueduc qui amenait les eaux à la ville était admirablement construit. Il partait de Arar, localité du Kesrouan, et il avait une longueur de douze milles.» M. Guys a donné les détails les plus exacts et les plus complets sur les colonnes et les pierres antiques que l'on rencontre aux environs de Beyrout. *Relation d'un séjour de plusieurs années à Beyrout et dans le Liban* (1824—1838). Paris 1847, tomes I et II.

men. A droite et à gauche de l'arc s'élevait un massif en briques d'une hauteur de vingt guez. On y avait dressé des piliers de marbre de huit guez de hauteur et d'une épaisseur telle que deux hommes ne peuvent les embrasser que difficilement. Sur ces piliers on avait construit des arceaux en grosses pierres qui n'étaient reliées entre elles ni par du mortier ni par du plâtre. Le grand arc s'élevait juste au milieu et dépassait les arceaux d'une hauteur de cinquante ârech. Chacune des pierres qui le forment a, selon mon estimation, sept ârech de hauteur sur quatre de largeur, et un poids d'environ sept mille men. Toutes ces pierres sont sculptées et couvertes d'ornements si fins qu'on en voit peu de semblables même sur les ouvrages en bois. Aucun autre édifice n'était resté debout dans le voisinage de ce monument.

Je demandai quelques explications à son sujet. Nous avons entendu dire, me fut-il répondu, que c'était la porte du jardin de Pharaon et son origine remonte à une haute antiquité.

Toute la plaine avoisinante est couverte de colonnes, de chapiteaux en marbre sculpté, de formes ronde, carrée, hexagonale et octogonale. La pierre est d'un grain si dur que le fer ne peut l'entamer. Il n'y a dans les environs aucune montagne qui permette de supposer qu'on ait pu l'en extraire. Une autre pierre semble être le produit d'une composition artificielle[1] et le fer ne peut pas non plus l'entamer.

[1] Il est facile de reconnaître à cette description le granit qui est désigné par les écrivains arabes sous le nom d'*el mani* (المانع).

Dans les provinces de la Syrie, la terre est jonchée de plus de cinq cent mille colonnes, chapiteaux ou fûts: personne ne sait à quoi ils ont servi, ni d'où ils ont été apportés.

De Beyrout, nous nous rendîmes à Sayda, ville située sur le bord de la mer, entourée de vastes champs de cannes à sucre, et défendue par une forte muraille en pierres, percée de trois portes. La mosquée principale est belle et elle offre un charme tout particulier. Le sol en est entièrement couvert de nattes aux dessins variés. Le bazar est beau et si richement décoré que, lorsque je le vis, je supposai qu'on l'avait orné en prévision de la venue d'un souverain ou à l'occasion de l'annonce d'une bonne nouvelle. Aux questions que je fis à ce sujet, on me répondit que c'était la coutume de la ville et qu'il en était toujours ainsi.

Les jardins et les vergers semblaient avoir été plantés par un roi pour satisfaire un caprice : un pavillon s'élevait au milieu de chacun d'eux. La plupart des arbres étaient chargés de fruits.

De Sayda nous arrivâmes à Sour, après avoir franchi la distance de cinq fersengs. La ville de Sour est située sur le bord de la mer, et elle est bâtie sur un roc qui s'avance dans l'eau de telle sorte que la partie de l'enceinte fortifiée qui se trouve sur la terre ferme n'a pas plus de cent guez. Le reste de la muraille est dans l'eau, et elle est construite en pierres de taille dont les interstices sont remplis de goudron afin d'empêcher l'eau d'y pénétrer. A mon jugement, Sour occupe une superficie de

mille ârech carrés. Les maisons ont cinq et six étages et se touchent les unes les autres. Dans beaucoup d'entre elles on voit des jets d'eau. Les bazars sont beaux et renferment en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Sour est renommée entre toutes les villes de la côte de Syrie par sa richesse et par son opulence. Les habitants suivent pour la plupart le rite chiite. Le Qadi, homme riche, était d'un caractère bienveillant. Il se nommait Ibn Abi Oqeïl et il était sunnite. Un mechhed se trouve en dehors de la ville. On y remarque un grand nombre de tapis et de nattes, des lampes et des lustres en or et en argent. Sour est bâtie sur une éminence. L'eau provient de sources qui sont dans la montagne, et pour l'amener dans la ville on a construit dans la campagne un aqueduc en pierres, au sommet des arches duquel est un canal qui donne passage à l'eau. En face de Sour, dans les montagnes dont je viens de parler, s'ouvre une vallée; lorsqu'on la suit, en se dirigeant vers l'orient, on arrive à Damas qui est éloignée de dix-sept fersengs[1].

[1] Tous les auteurs orientaux et les historiens occidentaux des Croisades sont unanimes à vanter les fortifications de Sour, la beauté de son port (mina), la prospérité de son commerce et de son industrie, et la richesse des habitants.

El Mouqaddessy nous apprend que l'on exportait de cette ville du sucre, des verroteries, des verres travaillés au tour et des objets de fantaisie. Guillaume de Tyr parle des verreries de Sour que l'on exportait dans tous les pays. (*Willermi Tyriensis archiepiscopi historia,* lib. XIII, cap. III, édition publiée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, page 558). Benjamin de Tudèle vante également le sucre et la beauté des vases en verre fabriqués à Tyr (*Voyages*, traduits par J. P. Baratier, Amsterdam 1734, page 72). Ibn Djobaïr nous apprend que les grandes voies et les petites rues de la ville étaient plus propres que celles d'Acre; les maisons plus

Nous partîmes de Sour, et, après avoir marché pendant sept fersengs, nous arrivâmes à la ville d'Akkèh. On lui donne, dans le style officiel, le nom de Medinet Akka. Elle est bâtie sur une éminence dont le sol est en partie raboteux, en partie uni. Sur toute la côte de la Syrie toutes les villes sont bâties sur des hauteurs, parce que l'on craint, s'il en était autrement, que les constructions ne soient envahies par les eaux ou battues par les flots de la mer qui viennent se briser sur le rivage.

La grande mosquée est au centre et sur le point le plus élevé de la ville. Les colonnes qui la soutiennent sont en marbre. En dehors, à droite de la qiblèh, on voit

grandes et mieux disposées. Le même voyageur nous a donné une description du mina ou port, et je ne crois point inutile d'insérer ici la traduction de ce passage. Il servira à faire comprendre ce que Nassiri Khosrau dit du port ou mina de Saint-Jean d'Acre.

« Les fortifications de Sour, dit Ibn Djobaïr, sont merveilleuses. Les murailles de la ville sont percées de deux portes; l'une sur la terre ferme, l'autre sur la mer qui entoure la ville de trois côtés. On arrive à la porte de terre après avoir franchi trois ou quatre poternes protégées chacune par un setirèh (barbacane) qui fait corps avec elle. La porte de la mer est flanquée de deux tours : elle donne accès dans le port dont on ne voit le pareil dans aucune autre ville maritime. Il est entouré de trois côtés par les murailles de la ville, et il est fermé sur le quatrième par un môle dont les pierres sont reliées avec du ciment. Les navires entrent dans le port et jettent l'ancre le long de ce môle. Une grande chaîne tendue entre les deux tours interdit l'entrée et la sortie aux bâtiments qui n'attendraient pas pour manœuvrer qu'elle fut levée. Il y a, dans ces tours, des gardiens et des employés sous les yeux desquels tous les bâtiments doivent passer ..... Le port d'Acre est disposé d'après le même système et il a, à peu près, la même configuration; mais il ne peut, comme celui de Tyr, abriter de grands navires. Ceux-ci sont obligés de mouiller au large, et les petits vaisseaux peuvent seuls entrer dans le mina. En un mot, le port de Sour est plus complet, plus beau et plus sûr. » Ibn Djobaïr, page 308. Cf. De Bertou : *Essai sur la topographie de Tyr*, Paris 1843, et *Recherches sur la topographie de Tyr*, par P. A. Poulain de Bossay, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, Février 1861.

le tombeau du prophète Salih, sur qui soit le salut. Une partie de la cour de la mosquée est dallée en pierres, l'autre est couverte de gazon. On dit que cette partie a été labourée par Adam, sur qui soit le salut! J'ai mesuré la superficie de la ville; elle est de deux mille ârech de longueur sur cinq cents de largeur. Akkèh est entourée d'une muraille extrêmement solide; le côté de l'ouest et celui du sud sont baignés par la mer. Le port (mina) est au sud. La plupart des villes de la côte de Syrie ont un mina. On donne ce nom à une darse construite pour la sécurité des navires. Elle ressemble à une écurie dont la muraille du fond s'appuie à la ville, pendant que deux murs latéraux s'avancent dans la mer[1]. A leur extrémité s'ouvre une entrée de cin-

[1] Le spectacle des navires rangés côte à côte au fond du port d'Acre a suggéré à Nassiri Khosrau la comparaison dont il se sert dans ce passage de sa relation. Nous la retrouverons plus loin dans la description du bassin où étaient remisés les bateaux de parade du khalife Mostansser billah.

«Akka, dit Mouqaddessy, dont Yaqout et Abou Zekeria el Qazwiny ont copié le récit, est une grande ville bien fortifiée. On voit dans l'enceinte de la principale mosquée, enceinte qui est très-vaste, un bois d'oliviers dont les fruits fournissent une quantité d'huile plus que suffisante pour l'éclairage de la mosquée. Les fortifications d'Akka n'avaient pas, jusqu'à l'arrivée d'Ibn Thouloun, une grande importance. Ce prince, ayant vu à Sour un port entouré de fortes murailles, voulut doter Akka du même avantage. Il réunit tous les architectes du pays et leur communiqua son projet. Ils lui répondirent unanimement que personne ne se chargerait plus, maintenant, de faire une construction dans l'eau. On lui cita, plus tard, le nom de mon aïeul Abou Bekr el Benna, en ajoutant que nul autre que lui ne serait capable d'entreprendre un pareil travail. Ibn Thouloun écrivit au gouverneur de Jérusalem de lui envoyer mon aïeul. Lorsqu'il fut arrivé, Ibn Thouloun lui fit part de son projet : mon aïeul le trouva praticable et demanda qu'on lui fournît de grosses poutres de bois de sycomore. Il les rangea dans l'eau, l'une à côté de l'autre, en leur donnant la forme d'une tour carrée. Il les relia fortement entre elles, en ayant soin de laisser une grande ouverture du côté de l'ouest. Il commença alors à asseoir sur ces poutres une construction en pierres et en mortier. Il divisa son travail

quante guez, et une chaîne est tendue d'un des murs à l'autre. Lorsque l'on veut faire entrer un navire dans le mina, on baisse la chaîne jusqu'à ce qu'elle descende sous l'eau, puis on le fait passer au-dessus d'elle et on la tend de nouveau afin qu'aucun ennemi, venu du dehors, ne puisse rien tenter contre les vaisseaux.

Près de la porte de l'orient, à main droite, se trouve une source à laquelle on arrive en descendant vingt-six marches; elle porte le nom d'Aïn oul Baqar. On prétend qu'elle a été découverte par Adam, sur qui soit le salut, et qu'il y abreuvait son bœuf. C'est à cette circonstance qu'elle doit ce nom d'Aïn oul Baqar (la source du Bœuf[1]).

en cinq parties qu'il rejoignit l'une à l'autre par de gros piliers pour les consolider. Les poutres s'enfonçaient dans l'eau à mesure qu'elles étaient chargées. Quand Abou Bekr el Benna se fut assuré que cet appareil reposait sur le sable, il l'abandonna pendant une année pour lui donner le temps d'acquérir une parfaite stabilité. Il reprit ensuite les travaux, en ayant soin d'établir une très-grande cohésion entre toutes les parties de son œuvre, et il la rattacha à l'ancienne muraille qui se trouvait dans l'intérieur du port. Il jeta une arche au-dessus de l'ouverture. Chaque soir, les navires entrent dans ce mina et on tend une chaîne comme cela se pratique à Sour. Mon aïeul reçut du sultan, en récompense de ce travail, mille dinars, des vêtements d'honneur et des chevaux, et son nom est inscrit sur les murs qu'il construisit.» Mouqaddessy, pages 162—163.

Les Grecs avaient tenté des coups de main sur Acre en l'an 15 de l'Hégire (636), lorsque Amr Ibn el Ass était en Syrie, et sous le khalifat de Moawièh Ibn Abou Sofian. Ce prince avait, avant son expédition contre Chypre, fait restaurer les murs et les édifices de la ville. Elle fut reconstruite et embellie par le khalife Omeyyade Hicham Ibn Abd el Melik et par le khalife Abbasside Mouqtadir billah. Yaqout, tome III, pages 707—708.

[1] Cette source du Bœuf était un lieu sacré pour les israélites, les chrétiens et les musulmans; on s'y rendait en pèlerinage. Les musulmans y avaient construit une mosquée dédiée à Aly, fils d'Abou Thalib. Sous la domination latine, les Francs convertirent en chapelle la partie qui regardait l'orient. Ibn Djobaïr, page 307. Yaqout : *Moudjem el bouldan*, tome III, page 758—759. Qazwiny : *Adjaïb el Makhlouqat*, page 190.

Lorsque, sortant d'Akkèh, on se dirige vers l'est, on rencontre une montagne où sont des tombeaux de prophètes, sur qui soit le salut; elle s'élève sur le bord de la route que l'on suit lorsque l'on veut aller à Ramlèh. Je formai le dessein de m'y rendre pour visiter ces saints lieux de pèlerinage et acquérir les bénédictions que le Dieu très-haut y a attachées. On me dit, à Akkèh, qu'il y avait, sur cette route, des brigands qui accablaient les étrangers de mauvais traitements et les dépouillaient de ce qu'ils portaient avec eux.

Je mis mon argent en dépôt dans la mosquée d'Akkèh et je sortis de la ville le 23 Cha'aban 428 (5 mars 1046).

Le premier jour, je visitai le tombeau d'Akk, fondateur de la ville, qui fut un juste et un saint. Je n'avais point avec moi de guide qui pût m'indiquer le chemin; j'étais donc indécis au sujet de la route que je devais suivre. La bonté de Dieu (que son nom soit béni et exalté!) me fit faire, ce même jour, la rencontre d'un Persan originaire de l'Azerbaïdjan et qui avait déjà fait le pèlerinage de ces tombeaux bénis. Il était revenu pour les visiter une seconde fois. Je fis une prière de deux rikaat afin de remercier Dieu de la grâce qu'il daignait m'accorder, et je me prosternai afin de lui témoigner ma reconnaissance de l'aide qu'il me donnait pour mener à bonne fin le projet que j'avais formé.

J'arrivai à un village appelé Berwèh[1], et j'y visitai

[1] Berwèh est un petit village peuplé de musulmans et de chrétiens du rite grec et situé à l'est de Saint-Jean d'Acre, non loin d'une colline qui porte le nom de Tell Berwèh.

les tombeaux que l'on me dit être ceux de Ych (Esaü) et de Chem'oun (Siméon), sur qui soit le salut!

Je gagnai ensuite Damoun où je vis, dans une petite caverne, un tombeau que l'on m'assura être celui de Zoul Kifl[1]. Puis je me rendis au village de Abillin où le prophète Houd est enterré[2]. Un caroubier s'élève dans l'enclos où il repose : je visitai également la tombe du prophète Ouzeïr[3]. Je me dirigeai alors vers le sud et j'atteignis le village de Hazhirèh[4]. A l'ouest s'ouvre

[1] « Damoun est un grand village situé sur une colline qui, sans être très-élevée, domine toute la plaine de Saint-Jean d'Acre . . . . Beaucoup de pierres de taille, d'apparence antique, placées autour des aires ou encastrées dans des maisons modernes, des citernes et des caveaux pratiqués dans le roc, et les vestiges d'un édifice presqu'entièrement rasé, attestent que Damoun a succédé à une ville plus ancienne. » Guérin, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine.* III[e] partie. Galilée, tome I[er], pages 424—425.

Zoul Kifl Becher est le fils du patriarche Ayyoub (Job); il reçut le don de prophétie. Cf. *Qissès oul Enbia* d'Ibn Ishaq Ahmed eç Çaaleby. Kaire 1295 (1878), pages 129—130.

[2] « Abillin est probablement la ville de Zabulon détruite par Cestius. Un village s'éleva sur les ruines de la ville antique dont il ne reste plus aujourd'hui que des fûts de colonnes, des citernes, des caveaux et des tombeaux creusés dans le roc sur les flancs de la colline. » Guérin, *Description de la Palestine*, III[e] partie. Galilée, tome I[er], page 420.

Houd est le patriarche Heber de la Bible. Dieu l'envoya vers le peuple de Ad qui, persévérant dans son incrédulité, fut détruit par un vent brûlant. Selon la tradition musulmane la plus accréditée, le tombeau de Houd se trouverait à Mirbath, près de Hadermaut, dans le Yémen. Cf. Qoran, chap. XI, vers 51—63. Aly el Herewy, fol. 91.

[3] Ouzeïr est probablement le prophète Esdras.

[4] Ce village est aujourd'hui ruiné et désert. « L'emplacement est maintenant envahi par un fourré presqu'inextricable de hautes broussailles qui en rendent très-difficile l'examen . . . . . On distingue çà et là les arasements de nombreuses maisons démolies, plusieurs tronçons de colonnes déplacées, restes d'un édifice détruit, l'un des jambages d'une belle porte ayant peut-être appartenu également à ce monument, et les assises inférieures d'une sorte de tour carrée, mesurant neuf mètres sur chaque face et construite avec des blocs gigantesques qu'aucun ciment n'unit entre eux . . . . Sur les premières pentes d'une colline voisine, une belle voûte cintrée en magni-

un vallon dans lequel une source limpide jaillit d'un rocher. En face de cette source, on a bâti sur un roc une mosquée dans l'intérieur de laquelle se trouvent deux chambres construites en pierres et dont le plafond est également en pierre. La porte qui y donne accès est si petite qu'un homme y passe difficilement. Deux tombeaux s'y trouvent placés, l'un à côté de l'autre. L'un est celui de Choueïb (Jéthro), l'autre celui de sa fille qui fut la femme de Moïse. Les habitants de ce village entretiennent avec un soin tout particulier la mosquée et les tombeaux, et ils ont soin d'y placer des lampes et autres objets.

Je me rendis ensuite à Arbil[1]. Dans la direction de la qiblèh s'élève une montagne sur le flanc de laquelle est un enclos renfermant quatre tombes. Ce sont celles de quatre fils de Jacob, frères de Joseph. En quittant ce

fiques pierres de taille jonche de ses débris une construction rectangulaire très-régulièrement bâtie, qu'elle couronnait autrefois et par laquelle on descendait, comme par une espèce de puits, dans une chambre sépulcrale dont l'entrée est actuellement obstruée par un amas de grosses pierres. Il m'est désigné par mon guide sous le nom de Oualy Neby Hazour. A en juger par les restes de la voûte, il paraît d'époque romaine. La chambre sépulcrale néanmoins est peut-être plus ancienne.» Guérin, *Description de la Palestine,* III[e] partie. Galilée, tome II, pages 117—118.

Il me paraît hors de doute que c'est cette chambre sépulcrale qui fut montrée à notre voyageur comme renfermant les tombeaux de Choueïb et de sa fille.

[1] Le village d'Arbil s'élève sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Arbela : on le désigne aussi sous le nom d'Arbed ou d'Irbid.

Yaqout, dans son *Dictionnaire géographique,* dit qu'Erbed est un village de la province d'Ourdounn (Jourdain), à peu de distance de la ville de Thabarièh, à droite de la route qui se dirige vers l'ouest. On y voit le tombeau de la mère de Moïse, fils d'Imran, et ceux de quatre des fils de Jacob que l'on suppose être Dan, Issadjar, Zabulon et Kad. *Moudjem el bouldan,* tome I[er], page 184. Cf. Robinson, *Biblical researches in Palestine* etc., New-York 1838, tome II, pages 378, 398—399 et tome III, page 343.

lieu, nous vîmes une colline au pied de laquelle s'ouvre une caverne où se trouve le tombeau de la mère de Moïse. J'y fis mes dévotions.

J'entrai plus loin dans une vallée, à l'extrémité de laquelle j'aperçus un lac. La ville de Thabarièh (Tibériade) s'élève sur la rive. La longueur de ce lac est à peu près de six fersengs et sa largeur de trois. L'eau en est douce et d'un goût agréable[1]. La ville est bâtie sur le bord occidental. L'eau des bains et le surplus de celle qui a servi à l'usage des habitants se déversent dans le lac, qui fournit l'eau potable à la population de Thabarièh et à celle des cantons riverains.

[1] Le lac de Tibériade a, selon les géographes orientaux, cinq fersengs de longueur sur cinq de largeur. Ses bords ne sont pas, comme ceux d'autres lacs, couverts de roseaux et de taillis. L'eau du lac qui est très-douce s'étend, dit-on, sous la couche de roches sur laquelle est bâtie la ville. En effet, lorsque l'on creuse des puits, on la trouve à la profondeur de dix guez, et, quelle que soit la quantité que l'on tire, elle ne diminue jamais. L'eau de ces puits a la même saveur que celle du lac.

On raconte qu'un prince monta dans une barque et se fit conduire au milieu du lac pour en mesurer la profondeur. On jeta une corde, à l'extrémité de laquelle on avait fixé un objet très-lourd. Elle n'atteignit point le fond. On attacha alors une autre corde à la première et l'on arriva à une profondeur de quatre mille guez. On ne fut point assuré d'avoir touché le fond. On mit alors au bout de la corde la pierre d'un moulin à bras au-dessous de laquelle on attacha une pièce d'étoffe blanche que l'on remplit d'œufs. La corde plongea à plus de quatre mille guez : lorsqu'on la retira, tous les œufs étaient intacts et la couleur blanche de l'étoffe n'avait subi aucune altération. On reconnut ainsi qu'elle n'était pas allée jusqu'au fond.

Au milieu du lac se trouve un rocher dans lequel on a pratiqué une excavation recouverte d'une pierre. Les gens du pays prétendent que c'est le tombeau de Souleyman, fils de Daoud, que le salut repose sur eux deux! Sur la rive, on voit également un tombeau que l'on assure être celui de Loqman et l'on dit que, lorsque l'on s'y rend en pèlerinage quarante jours de suite, on reçoit le don de la sagesse. Selon une tradition orientale, l'absorption des eaux du lac sera le signe de la venue de l'Antéchrist. D'autres docteurs prétendent que le lac sera mis à sec par les peuples de Gog et de Magog. Cf. Mouqaddessy, page 159, Yaqout, tome Ier, page 515, Hafiz Abrou.

J'ai entendu raconter qu'un émir, venu autrefois à Thabarièh, avait donné l'ordre de fermer tous les canaux qui amenaient dans le lac les immondices et les eaux sales. L'eau en devint tellement fétide que personne ne pouvait plus la boire. Il fit alors déboucher tous les conduits et l'eau du lac reprit le goût agréable qu'elle avait précédemment.

Thabarièh est entourée d'une forte muraille qui part des bords du lac; la partie de la ville baignée par les eaux est ouverte[1].

[1] «Tibériade, dit Mouqaddessy, est une ville de la province d'Ourdounn et du district de la vallée de Kana'an. Elle est bâtie sur une bande de terre très-étroite qui s'étend sur la longueur d'un ferseng. Le séjour en est fort triste, car il s'y dégage en été des miasmes pestilentiels qui engendrent de nombreuses maladies. Elle est, d'un bout à l'autre, traversée par le bazar. Les cimetières se trouvent sur le flanc de la montagne. La mosquée où l'on fait la prière du vendredi s'élève dans le bazar; elle est belle et soutenue par des colonnes de pierres jointes par du ciment; le sol est exhaussé par une couche de cailloux.

D'après un dicton populaire, les habitants de Tibériade passent deux mois de l'année à danser à cause de l'agitation que provoque la piqûre des puces; deux mois à se déchirer la peau à cause des punaises qui les dévorent; deux mois à jouer du bâton, allusion aux baguettes dont ils se servent pour éloigner les guêpes de leurs mets et de leurs plats sucrés. Ils sont nus pendant deux mois à cause de l'extrême chaleur qui les accable, et ils passent deux mois à jouer du zoummarah (flûte en roseau), allusion aux cannes à sucre qu'ils sucent. Enfin pendant deux autres mois ils barbotent dans la boue dont la ville est remplie.

La grande chaussée conduisant à Damas est au bas de Tibériade. Il y a trois journées de marche de Tibériade à Damas et la même distance jusqu'à Jérusalem. On compte deux étapes de Tibériade à Akkèh.

On visite à Tibériade les tombeaux de Loqman, d'Abou Obeïdah ibn el Djerrah et de sa femme. On y voit également une source appelée Source de Jésus, et c'est dans cette ville qu'est l'église élevée sur le lieu où Jésus appela à lui les pêcheurs et les foulons.»

Hafiz Abrou dit qu'il y a à Tibériade des scorpions dont la piqûre est mortelle comme celle des scorpions d'Ahwaz. Mouqaddessy, page 161. Aly el Herewy, *Kitab ouz Ziarat*, f[os] 14—16. Yaqout, tome III, pages 509 à 513. Hafiz Abrou, article «Thabarièh».

Le fond du lac est de roche et on voit s'élever au milieu de l'eau de nombreuses constructions. Ce sont des pavillons de plaisance supportés par des colonnes de marbre enfoncées dans l'eau. Le lac de Thabarièh est extrêmement poissonneux.

La grande mosquée se trouve au centre de la ville. Non loin d'elle est une source, au dessus de laquelle on a bâti un bain; l'eau en est si chaude qu'on ne peut la verser sur soi sans l'avoir mêlée à de l'eau froide. Ce bain est, dit-on, l'œuvre de Souleyman, fils de Daoud, que le salut soit sur eux deux! Je suis entré dans ce bain[1].

Dans la partie de la ville située à l'occident, on remarque une mosquée qui porte le nom de mosquée des Jasmins. C'est un bel édifice. Au milieu de la cour est une plate-forme élevée sur laquelle on a établi des mihrabs. Tout autour de cette plate-forme, on a planté

[1] Le territoire de Thabarièh porte le nom de *Ardh el Hammam* (terre des bains).

Edrissy, dans sa *Géographie*, nous donne les noms de ces sources thermales. Il en compte six dans l'intérieur de la ville. *Géographie*, tome Ier, page 347.

Aly el Herewy fait mention de thermes situés à l'orient de Thabarièh dans une vallée du canton d'El Housseïnyèh. La construction en était attribuée à Salomon. L'eau jaillissait au milieu de l'édifice en douze jets. Chacun d'eux guérissait une maladie particulière. L'eau était limpide, d'une odeur agréable et extrêmement chaude; elle se déversait dans un bassin dans lequel se baignaient les malades qui étaient guéris des affections chroniques et rhumatismales. *Kitab ez Ziarat*, f°s 16 et 17. Ces thermes étaient de construction romaine. Les inscriptions latines qui s'y trouvaient n'étaient plus lisibles à la fin du XVIe siècle .... Aquae salubres et medicinales quarum virtutem Romani in lapide literis descriptam reliquerunt quas tempus corrosit et consumpsit, nec possum de eis plenam intelligentiam habere. *F. Bonifacii Stephani ord. Min. Obs. et Stagni Ep. Liber de perenni cultu Terrae Sanctae,* Venetiis 1875, pages 268—269.

des jasmins, et la mosquée doit son nom à cette particularité.

Le tombeau de Youcha (Josué), fils de Noun, se trouve dans une galerie ouverte qui est du côté de l'orient.

Sous la plate-forme reposent les corps de soixante-douze prophètes mis à mort par les fils d'Israël.

Au sud de Thabarièh, ou plutôt au sud du lac, s'étend la mer de Louth (Loth) dont l'eau est d'une grande amertume et qui reçoit dans son sein le fleuve qui s'écoule du lac de Thabarièh. La ville de Louth se trouvait sur ses bords, mais il n'en reste plus aucun vestige. On m'a raconté que du fond de cette mer de Louth se détache une substance qui affecte la forme d'un bœuf. Sa couleur est noire et elle ressemble à la pierre sans en avoir la dureté. On la recueille, on la casse et on l'exporte dans les villes et dans les provinces. On prétend que, lorsque l'on en enfouit un morceau au pied d'un arbre, celui-ci est préservé des vers, sans que ses racines éprouvent le moindre dommage; on est ainsi assuré que les plantations n'auront à souffrir ni des vers, ni des insectes qui vivent sous terre.

Je laisse la responsabilité de ce récit à celui qui me l'a fait. La même personne a ajouté que les droguistes achètent cette substance pour la mettre dans les drogues et les préserver d'un ver qui porte le nom de naqrah[1].

[1] Un auteur moderne, le cheikh Abdoul Ghany el Nabloussy, nous a laissé la relation d'un voyage qu'il fit en 1101 (1689) de Damas à Jérusalem et à Hébron. Il visita les bords de la Mer Morte : « Cette mer, dit-il, est l'objet de récits merveilleux. J'en ai consigné quelques-uns dans mon ouvrage qui a pour titre *« Les histoires du temps concernant les dynasties passées et les rois disparus »*. J'y ai parlé des pierres qui sont rejetées par cette mer : elles

On fabrique à Thabarièh des nattes qui servent de tapis de prières. On les vend au prix de cinq dinars maghreby[1]. Un château construit en pierres de taille couronne le sommet d'une montagne, à l'ouest de la ville. On y voit une inscription en caractères hébraïques, portant que, lorsqu'elle a été gravée, la constellation des Pleïades se trouvait à l'extrémité du signe du Bélier.

ont la forme d'un melon d'eau et sont de deux espèces; on les appelle pierre des Juifs . . . . . Cette mer produit aussi la substance nommée *Hammar.* C'est le seul endroit du monde où on la trouve . . . . . Les gens du pays nous racontèrent que, pendant l'hiver, on entend s'élever de la mer des bruits violents et des grondements qui ressemblent à ceux du tonnerre. Ce phénomène leur apprend que des éclats se sont produits dans la couche de bitume et que des morceaux en ont été rejetés hors de l'eau. Ils se rendent alors sur le rivage pour les recueillir. Ce bitume porte le nom de Qafr el Yohoud.» L'Imam, l'habile médecin, le cheikh Youssouf, fils d'Ismayl, fils d'Elias, originaire de Khoy, plus connu sous le nom d'el Koutouby el Baghdady (le libraire ou le bibliothécaire de Baghdad) dit dans son ouvrage intitulé «*Matières qu'un médecin ne peut ignorer*» : « . . . . . que ce bitume est de deux espèces : l'une est recueillie sur le rivage où elle est apportée par les flots, l'autre provient des fouilles que l'on fait non loin du bord. On débarrasse cette dernière espèce, au moyen du feu et de l'eau chaude, du gravier et de la terre qui y est mêlée, comme on sépare la cire du miel. Ainsi purifié, ce bitume a une couleur foncée et des reflets brillants et son odeur se rapproche de celle du goudron de l'Iraq. Quant à celui qui est rejeté par la mer, il est pesant et dur. On le falsifie en le mêlant avec de la poix . . . . Celui que l'on extrait de la terre est de meilleure qualité que celui que l'on ramasse sur le sol . . . . Ces deux espèces sont chaudes et sèches au troisième degré. Les habitants du pays les adoucissent en y mêlant de l'huile, et ils en frottent les vignes pour les préserver des ravages des vers . . . . . Cette substance les détruit partout où ils se trouvent, même dans les puits et les citernes, ainsi que les vermisseaux qui se rencontrent dans l'eau.»

El Hadhret el ounssièh fir rihlet il qoudssièh, manuscrit de mon cabinet, f[os] 78—80.

[1] Mouqaddessy nous apprend également (page 180) que l'on fabriquait à Thabarièh, avec une espèce de joncs qui croissaient sur les bords du lac, des nattes d'une extrême finesse. Edrissy nous donne aussi le même renseignement : «Les nattes que l'on appelle semnièh sont d'une beauté qu'il est difficile de surpasser.» *Géographie,* tome I[er], page 347.

Il y avait, au XI[e] siècle, à Thabarièh comme à Tripoli et à Damas d'importantes fabriques de papier.

Le tombeau d'Abou Horeïra est en dehors de la ville, dans la direction de la qiblèh[1]. On ne peut le visiter, parceque les habitants de cette localité sont chiites. Lorsque quelqu'un s'y rend pour y faire ses dévotions, les enfants lui cherchent querelle, le molestent, le maltraitent et lui jettent des pierres. Je renonçai donc au projet de faire ce pèlerinage et je me rendis à un village appelé Kafar Kanna. Au sud de ce village s'étend une colline, au haut de laquelle s'élève un beau monastère fermée par une porte d'une extrême solidité. On y voit le tombeau du prophète Younis (Jonas). En dehors du monastère est un puits dont l'eau a un goût très-agréable[2].

Après avoir fait mes dévotions dans ce sanctuaire, je retournai à Akkèh qui en est éloignée de quatre fersengs.

Je restai un jour à Akkèh; puis nous nous remîmes

[1] Cette tradition est dénuée de fondement. Abou Horeïra ed Doussy, un des compagnons du Prophète, mourut à Aqiq en l'année 57 de l'Hégire (A. D. 676). Son corps fut transporté à Médine et enterré dans le cimetière de Baqy'. Cf. Yzz oud Din Aly Ibn el Athir, *Assad oul ghabèh fi ma'arifet is sehabèh.* Caire 1280 (1863), tome V, pages 315—317.

[2] Kafar Kanna est, selon la tradition qui s'est perpétuée en Galilée, le village où notre Seigneur Jésus-Christ changea l'eau en vin. Il est situé sur une des routes qui partent de Tibériade, et à une heure et demie de marche de Nazareth. Il est bâti sur une éminence qui se relie aux collines qui entourent Nazareth. Le monastère dont parle Nassiri Khosrau est probablement l'église dont on voit encore aujourd'hui les ruines. On montre aussi à Kafar Kanna l'emplacement de la maison de Saint Barthélemy. Tous les voyageurs et tous les pèlerins qui ont visité la Palestine et la Galilée, depuis l'auteur de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem en 333 jusqu'à ceux du XIX[e] siècle ont donné une courte description de Cana. Cf. Robinson, *Biblical researches,* tome II, pages 346—347, et de Vogüé, *Les églises de la Terre Sainte*, Paris, 1860, pages 355.

Aly el Herewy nous apprend que les musulmans allaient visiter à Kafar Kanna le tombeau de Younis et celui de son fils. *Kitab ez Ziarat,* manuscrit de mon cabinet, f° 15, v°.

en route, et j'arrivai au village de Haïfa[1]. Le chemin que nous suivions était couvert d'une couche épaisse de ce sable dont les orfèvres se servent en Perse et qu'ils désignent sous le nom de sable de la Mekke.

Haïfa est bâtie sur le bord de la mer. On y voit des plantations de dattiers et de beaucoup d'autres arbres. J'y remarquai un grand nombre d'ouvriers occupés à construire des navires. Ces bâtiments destinés à la navigation maritime portent le nom de djoudy. Un ferseng plus loin, nous trouvâmes le village de Kouneïssèh[2]. Là, le chemin s'éloigne de la mer et se dirige vers l'est du côté de la montagne. Il traverse un terrain plat et rocailleux que l'on appelle Wadi el Temassih (le val des Crocodiles)[3]. Au bout de deux fersengs, la route

[1] Haïfa est l'ancienne ville phénicienne de Sycaminum. «Oppidum Sycaminum nomine, de Caesarea Ptolemaidem pergentibus super mare, propter montem Carmelum Ephe ('Ηφὰ) dicitur.» Eusebii Pamphili episcopi Caesariensis *Onomasticon* . . . . . ediderunt F. Larsow et G. Parthey. Berlin 1862, page 229.

Benjamin de Tudèle estime à trois parasanges la distance qui sépare Haïfa de Saint Jean d'Acre. Guillaume de Tyr (L. IX. ch. 13, p. 384) et Jacques de Vitry (*Gesta Dei per Francos*, page 1067) attribuent par erreur à Haïfa le nom de Porfiria. Au dire de Yaqout (*Moudjem el bouldan*, tome III, page 381), Haïfa était fortifiée. Gondefry (Godefroid de Bouillon) s'en empara en l'année 494 (1100). Au XII[e] siècle cette ville servait de port à Thabarièh qui est à la distance de trois journées de marche : de grands navires venaient jeter l'ancre au pied du mont Carmel. Edrissy, traduction de M. Jaubert, tome I, page 348.

[2] Kouneïssèh (la petite église) est l'ancienne ville de Capharnaum. (Guillaume de Tyr, L. X, ch. 26, page 440. Jacques de Vitry, *Gesta Dei per Francos*, page 1071.) Elle s'élevait au pied du mont Carmel un peu au nord d'Athlith *(Castellum peregrinorum)*. La colline sur laquelle elle était bâtie, porte encore aujourd'hui le nom de Tell Kouneïssèh. Guérin : *De ora Palaestinae a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen* etc. Paris 1856, page 28.

[3] Le Wadi oul Temassih ou la vallée des Crocodiles est traversée par un cours d'eau qui porte le nom de Nahr Zerqa ou Nahr oul Temassih. La ville de Crocodilon, mentionnée par Pline et par Strabon, s'élevait sur

regagne le rivage où nous vîmes beaucoup d'ossements d'animaux marins qui, mêlés à l'argile et battus pendant longtemps par les vagues, avaient pris l'apparence de pierres.

Nous atteignîmes Qaïssarièh. Il y a sept fersengs d'Akkèh à Qaïssarièh qui est une ville agréable, sillonnée par des eaux courantes et dans laquelle on voit des dattiers et des orangers à fruits doux ou amers. Elle est entourée d'une forte muraille percée d'une porte en fer.

Il y a, dans cette ville, un grand nombre de sources[1].

le bord de la mer. Jacques de Vitry parle de ces crocodiles. «In fluvio Nili plus quam alio inveniuntur crocodili . . . . in flumine autem Caesareae Palestinae similiter habitant. L. LXXXVI, page 1103, dans le *Gesta Dei per Francos*. Cf. Pococke, *Description de l'Orient*. Paris 1772—1775, tome III, page 173. Les eaux du Nahr Zerqa étaient amenées à Qaïssarièh par un aqueduc qui est aujourd'hui presque entièrement couvert par le sable.

[1] Qaïssarièh (Στράτωνος πύργος de Strabon, Caesarea Stratonis de Ptolémée) fut fondée par Hérode qui y éleva de magnifiques monuments. Cette ville, qui parvint à un haut degré de splendeur sous la domination romaine, reçut sous Vespasien le nom de «Colonia prima Flavia Augusta Caesarea». Elle s'appela «Metropolis Palestinae primae», lorsque le christianisme devint la religion de l'empire. Les Arabes s'en emparèrent après un siège de sept ans et y firent un énorme butin.

Mouqaddessy dit que sur la côte de la mer de Roum, il n'y a pas de ville plus belle, plus abondante en tous biens que Qaïssarièh . . . . Elle est extrêmement bien fortifiée : son faubourg qui est très-florissant est aussi entouré d'une forte enceinte. L'eau est fournie aux habitants par des puits et des citernes. La mosquée est belle (page 174).

Godefroy de Bouillon s'empara de Césarée en 1101, après quinze jours de siège. Les Croisés y trouvèrent d'immenses richesses. Les Génois eurent dans leur part de butin le vase en verre que l'on a cru être en émeraude et qui avait servi, dit-on, à la Sainte-Cène.

Edrissy (trad. de M. Jaubert, tome I, page 348) et Benjamin de Tudèle (éd. de Baratier, page 76) parlent de Césarée comme d'une ville très-importante. Saint Louis la fortifia en 1251 : elle fut prise en 664 (1265) par Melik ed Dahir Bibars qui la ruina de fond en comble. Elle ne s'est pas relevée depuis cette époque. Cf. V. Guérin : *De orą Palaestinae a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente* etc. Paris 1856, pages 47—61.

La mosquée principale est un bel édifice; quand on est assis dans la cour, on jouit de la vue de la mer et du spectacle qu'elle présente. Dans cette même cour, on remarque une amphore en marbre qui ressemble à un vase de Chine; la capacité en est si grande qu'elle peut contenir jusqu'à cent mens d'eau.

Le samedi, dernier jour du mois de Cha'aban (10 mars), nous quittâmes Qaïssarièh et nous marchâmes pendant un ferseng sur ce sable de la Mekke. Puis nous retrouvâmes sur la route, qui passait tantôt dans la plaine, tantôt dans la montagne, une grande quantité de figuiers et d'oliviers.

Après avoir parcouru quelques fersengs, nous arrivâmes à une ville qui portait le nom de Kafar Saba ou Kafar Sallam et qui est à trois fersengs de Ramlèh[1].

[1] Kafar Sallam et Kafar Saba sont deux localités bien distinctes. La première était, comme on l'a vu plus haut, située sur le bord de la mer, tandis que Kafar Saba se trouve dans l'intérieur des terres à la distance de six milles de la côte. Mouqaddessy nous apprend que ce village est bâti près de la grande route qui conduisait à la Mekke. Kafar Saba, dit Josèphe, est maintenant appelé Antipatris. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village dont les maisons sont construites en terre. Mouqaddessy donne, dans sa *Géographie* (page 177), de curieux détails sur Kafar Sallam qui était abandonné par sa population au XI[e] siècle. « Kafar Sallam, dit-il, est un gros bourg bien peuplé et situé sur le territoire de Qaïssarièh. La principale mosquée se trouve sur le bord de la grande route. Aux environs de Kafar Sallam, le long de la mer, s'élèvent des ribath où l'on fait des signaux d'alarme en sonnant de la trompette. C'est là que viennent aborder les navires et les barques des Grecs avec des prisonniers musulmans qui sont vendus par trois au prix de cent dinars. Dans chaque ribath se trouvent des gens qui connaissent la langue grecque, et qui se portent à la rencontre de ces navires avec toutes sortes de provisions. Dès que les bâtiments sont en vue, on sonne la trompette d'alarme. Si on les aperçoit pendant la nuit, on allume un feu sur la tour du ribath; pendant le jour, la fumée sert de signal. Entre le bourg et ces ribath, il y a un certain nombre de tours fort hautes occupées par des gens préposés à

Toute la route est bordée d'arbres, ainsi que nous venons de le dire.

Le dimanche, premier jour du mois de Ramazan (11 mars), nous arrivâmes à Ramlèh. On compte huit fersengs depuis Qaïssarièh. Ramlèh est une grande ville, entourée d'une haute et forte muraille construite en pierres et en mortier. Elle est séparée de la mer par une distance de trois fersengs. On y fait usage de l'eau de pluie qui, dans chaque maison, est recueillie dans un réservoir et dont on a une provision constante. Il y a de vastes citernes au milieu de la grande mosquée. Lorsqu'elles sont pleines, chacun peut y puiser selon ses besoins[1].

leur garde. Dès qu'une tour placée près d'un ribath a allumé son feu, celle qui est plus loin imite son exemple, et ainsi de suite. En moins d'une heure, la trompette a retenti dans le bourg, les tambours ont résonné et les crieurs publics ont donné l'indication du ribath. Aussitôt la population sort en armes et les gens de la campagne se réunissent en troupes. Alors a lieu le rachat des prisonniers; les uns procèdent par échange, homme pour homme, les autres achètent argent comptant ou par obligation scellée. Les villes de la côte de Syrie, où s'élèvent de semblables ribath et où l'on rachète les prisonniers, sont : Ghazzah, Mimas, Asqalan, Mahouz Azdoud, Mahouz Youbna, Jaffa et Arssouf. »

En 1064, Siegfried, archevêque de Mayence, les évêques d'Utrecht, de Bamberg et de Ratisbonne qui conduisaient à Jérusalem une caravane de plusieurs milliers de pèlerins allemands, furent assiégés pendant plusieurs jours dans Kafar Sallam par des Arabes bédouins; ils durent leur délivrance au gouverneur de Ramlèh.

« Multi divites et pauperes cum Mongentino archiepiscopo, Traiactensi episcopo, Bambergensi episcopo et Radisbonensi episcopo, post transitum Sancti Martini, Hierusalem VII milibus perseverunt . . . . . Arabitae vero, fama pecuniae congregati multosque predictorum in parasceve occidentes cum non sustinuerunt, in quoddam castellum vacuum Cavar Salim nomine (Kafar Sallam) nostri fugerunt. »

Mariani Scotti *Chronicon*, apud Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, tome V, page 556.

[1] Ramlèh, capitale de la province de Filastin, a été, disent les auteurs orientaux, la capitale de David, de Salomon et de Roboam.

Cette ville dût sa splendeur à Souleyman, fils d'Abdel Melik, qui reçut

La superficie de la grande mosquée est de trois cents pas sur deux cents. Une inscription, placée au-dessus du soffèh (banc), relate que le 15 Moharrem 425 (11 décembre 1033), un violent tremblement renversa un grand nombre d'édifices et qu'aucun des habitants ne fut blessé[1].

Le marbre est très-commun à Ramlèh. Les murs de la plupart des édifices et des maisons sont revêtus de plaques de marbre artistement encastrées et couvertes de sculptures et d'arabesques. On coupe le marbre au moyen d'une scie sans dents et de sable de la Mekke. On débite avec la scie des tranches de marbre dans le sens de la longueur des colonnes, comme on débite des planches dans un arbre, et non pas dans le sens de la largeur. J'ai vu à Ramlèh des marbres de toute espèce,

de son frère, le khalife Welid, le gouvernement de la province de Filastin. Il abandonna la ville de Loudd pour établir sa résidence à Ramlèh. Il y fit bâtir un palais, l'édifice qui porte le nom de Dar es Sabbaghin (l'hôtel des Teinturiers) et il jeta les fondements de la grande mosquée. Souleyman voulut faire à Ramlèh des travaux qui auraient rappelé ceux qu'Abdel Melik, son père, avait faits dans le temple de Jérusalem et Welid, son frère, dans la mosquée de Damas.

Un auteur moderne, Aboul Berekat el Behary, a donné la description des ruines de la grande mosquée de Ramlèh, et l'énumération des tombeaux des saints personnages que les musulmans visitent dans cette ville. *Berekat oul ouns li zair il Qouds* (les bénédictions de la fréquentation assidue [des saints] pour le pèlerin de Jérusalem), Calcutta 1282 (1865), pages 40—44.

Le récit de Nassiri Khosrau concorde avec la description que donnent Mouqaddessy (page 164) et Edrissy (tome Ier, page 339 de la traduction de M. Jaubert). Cf. Robinson, *Biblical researches* etc., tome II, pages 230—241.

[1] «En l'année 425 (1033), le sol de l'Égypte et celui de la Syrie furent ébranlés par de fréquentes secousses de tremblement de terre. Partout les édifices et les maisons s'écroulèrent, et un grand nombre de créatures humaines trouva la mort sous leurs décombres. Un tiers de la ville de Ramlèh fut abattu; la grande mosquée devint un monceau de ruines.

La population émigra hors de la ville et campa pendant huit jours dans la campagne.»

Soyouthi, *Kechf ous salssalèh,* manuscrit de mon cabinet, page 18.

pointillés, verts, rouges, noirs, blancs, enfin de toutes les couleurs.

Ramlèh produit une excellente espèce de figues; on n'en trouve de meilleures nulle part ailleurs, et on les exporte dans tous les pays. Cette ville est, en Syrie et dans le Maghreb, connue sous le nom de Filastin.

Le troisième jour du mois de Ramazan (14 mars), nous arrivâmes, après être partis de Ramlèh, au village de Khatoun[1], puis à celui de Qariet el Anab[2]. Nous remarquâmes, chemin faisant, un grand nombre de térébinthes croissant à l'état sauvage dans la plaine et sur la montagne.

Nous vîmes à Qariet el Anab une source jaillissant d'un rocher et dont l'eau avait un goût délicieux. On avait établi des vasques pour désaltérer les voyageurs et construit, dans un but pieux, des maisons pour leur fournir un abri.

La route s'élevait graduellement à partir de Qariet el Anab et nous nous imaginions qu'après avoir gravi la montagne et descendu le versant opposé, nous trouverions la ville. Mais, après avoir monté pendant quelque

[1] Il faut au mot de Khatoun substituer celui de Lathroun ou de Nathroun qui est le nom d'un village aujourd'hui en ruines. C'est le *Castellum Emmaus* de Saint Jérôme, le *Castrum boni latronis* des voyageurs du moyen âge et des historiens des Croisades. Ce village était situé sur une colline au pied d'un château-fort dont les ruines se voient encore et qui avait été construit pour défendre la route de Jérusalem.

[2] Le village de Qariet el Anab (le village des Raisins) est bâti sur la pente des collines qui bordent le Wadi Aly à l'entrée des montagnes de Judée. C'est l'ancien village de Kiryath Yearim. Les Latins y avaient construit pendant la période de leur domination une église sous le vocable de Saint Jérémie; on croyait que ce prophète avait reçu le jour dans ce village que l'on supposait être l'ancienne Anathoth.

temps, nous nous trouvâmes en face d'une grande plaine unie, qui était en partie couverte de pierres, tandis qu'en d'autres endroits la terre se montrait à nu. C'est sur le point le plus élevé de ce plateau que s'élève la ville de Beit el Mouqaddes (Jérusalem).

Jérusalem est située à cinquante-six fersengs de Tripoli, sur la côte de Syrie, et à cinq cent soixante-seize fersengs de Balkh. Nous entrâmes à Jérusalem le cinquième jour du mois de Ramazan 438 (16 mars 1046).

Une année solaire s'était écoulée depuis que nous avions quitté notre demeure, et nous avions voyagé sans nous être arrêtés nulle part pendant longtemps, et sans avoir, en aucun lieu, goûté un repos complet.

Les habitants de la Syrie et de la Palestine désignent Jérusalem sous le nom de Qouds. Les gens de ces contrées, qui ne peuvent faire le voyage de la Mekke, se rendent à Jérusalem à l'époque du pèlerinage; ils y séjournent pendant le Mauqaf[1], en se conformant à l'usage consacré, et ils y célèbrent la fête des sacrifices.

Il y a des années où dans les premiers jours du mois de Zil Hidjèh plus de vingt mille hommes se trouvent réunis dans la ville. On y amène les enfants pour les faire circoncire.

Les chrétiens et les Juifs y viennent aussi en grand nombre des provinces de l'empire de Roum et d'autres

[1] On désigne, sous le nom de Mauqaf, les stations des lieux saints de la Mekke et celles du mont Arafat, ainsi que le temps que l'on passe à les visiter selon les prescriptions des rites.

contrées pour y visiter l'église et le temple. On trouvera en son lieu la description de la grande église.

La banlieue et les environs de Jérusalem sont entièrement couverts de montagnes cultivées en céréales et plantées d'oliviers, de figuiers et d'autres arbres. Tous les terrains sont dépourvus d'eau; néanmoins les vivres sont en abondance et à bon marché.

Il y a des chefs de famille qui ne recueillent pas moins de cinq mille men d'huile d'olive chacun; cette huile est conservée dans des puits et des réservoirs, et on l'exporte dans toutes les parties du monde.

La famine n'a, dit-on, jamais sévi en Syrie. Je tiens d'autorités dignes de foi qu'un saint personnage vit en songe le Prophète de Dieu, sur qui soient les bénédictions et le salut! Il lui adressa la parole en ces termes: «O Prophète de Dieu, accorde-moi ton aide pour ma
rantis, lui répondit le Pro-
'huile de la Syrie.»
érusalem. La ville est bâtie
point d'autre eau que celle
te des sources dans les vil-
ve cependant pas une seule
Jérusalem est entourée de
s en pierres et en mortier;

le roc, on ne voit pas un
s immédiats. Jérusalem est
ie où je m'y trouvais, elle
ants mâles. Les bazars sont

beaux et les maisons fort hautes. Le sol est partout recouvert de dalles de pierre, et on a taillé et aplani toutes les inégalités du terrain, de sorte qu'il est complètement lavé et nettoyé par la pluie. Les artisans sont très-nombreux, et chaque corps de métier occupe dans le bazar une rangée distincte de boutiques.

La grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi est située à l'est, du côté du bazar, et les remparts de la ville lui servent de murailles. Quand on sort de la mosquée, on voit s'étendre devant soi une grande plaine très-unie qui porte le nom de Sahirèh. C'est la plaine où, selon la tradition, auront lieu la résurrection de la chair et le jugement dernier. Cette croyance attire de tous les points du monde, à Jérusalem, une foule de personnes qui viennent s'y fixer pour y finir leurs jours et pour se trouver près de l'emplacement désigné par Dieu, lorsque s'accomplira la parole du Tout-Puissant[1]. O Dieu, sois dans ce jour, le refuge de tes serviteurs! Daigne leur accorder ton pardon! Ainsi soit-il, ô maître des mondes!

Au bord de cette plaine s'étend un vaste cimetière qui renferme les tombeaux de saints personnages. Le

[1] Les manuscrits que j'ai eus à ma disposition portent Samirèh au lieu de Sahirèh. Ce dernier nom désigne un terrain uni au pied du mont des Oliviers, où le khalife Omar établit son camp lorsqu'il vint assiéger Jérusalem et où il établit un mousallah ou oratoire. D'après une tradition rapportée par Ibn Abbas, c'est dans la plaine de Sahirèh que doit avoir lieu la résurrection des hommes. La terre de cette plaine est blanche et l'on ne peut y répandre le sang. Moudjir ed Din qui donne l'étymologie de ce mot de Sahirèh parle, comme Nassiri Khosrau, du cimetière réservé aux musulmans et où reposent les corps de personnages qui, pendant leur vie, ont été réputés pour leur sainteté. Mouqaddessy, page 172. Moudjir ed Din, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, Kaire 1283 (1866), page 412.

peuple s'y rend pour prier et pour adresser à Dieu des vœux qu'il daigne exaucer.

O Dieu, accueille nos vœux! Pardonne-nous nos péchés et nos iniquités! Que ta clémence prenne pitié de nous, ô toi, qui es le plus miséricordieux des miséricordieux!

Entre la mosquée et la plaine de Sahirèh court une vallée extrêmement profonde, ayant l'apparence d'un fossé. J'y vis des constructions faites à la mode antique, ainsi qu'une coupole, taillée dans un bloc de pierre et qui surmonte un petit édifice. Il est impossible de rien voir de plus extraordinaire et l'on se demande comment on a réussi à l'élever. Le peuple prétend que c'était la maison de Pharaon[1].

Cette vallée porte le nom de Wadi Djehennem (le val de l'Enfer). Je demandai le motif de cette dénomination. On me répondit que le khalife Omar ibn el Khaththab (que Dieu soit satisfait de lui!) établit son camp dans la plaine de Sahirèh; en la contemplant, il s'écria: Ceci est le val de l'enfer! Les gens du peuple prétendent que, lorsqu'on est sur le bord de cette vallée, on entend s'en élever les cris des damnés. J'y suis allé, mais je n'ai rien entendu.

Quand on sort de la ville dans la direction du sud,

[1] Les monuments antiques qui se trouvent dans la vallée de Josaphat sont, à partir du nord, le tombeau de la Vierge, ceux d'Absalon et de Zacharie, puis les sépulcres de Josaphat et de Jacques; enfin, dans la vallée supérieure du Cédron, au nord et au nord-ouest de Jérusalem, on remarque les tombeaux des Juges, celui de Simon le Juste et la catacombe de la reine Hélène d'Adiabène. Le dernier monument dont parle Nassiri Khosrau est connu sous le nom de tombeau d'Absalon. Les gens du peuple l'appellent encore aujourd'hui Thanthourâh Firaoun (le bonnet de Pharaon).

on descend, à la distance d'un demi-ferseng, dans un ravin où l'on voit une source qui jaillit d'un rocher. Elle porte le nom de Aïn Selwan (la source de Siloé)[1]. Au dessus d'elle s'élèvent de nombreux bâtiments. L'eau s'écoule à travers un village et, sur ses bords, on a construit beaucoup de maisons et planté des jardins. On prétend que, lorsque l'on s'est baigné dans cette eau, on est délivré des douleurs et des maladies chroniques. Un nombre considérable de legs pieux sont affectés à l'entretien de ce lieu.

Jérusalem possède un bel hôpital qui a pour dotation les revenus de fondations charitables. On y distribue à un grand nombre de malades des remèdes et des potions médicinales. Les médecins attachés à cet établissement sont payés par les administrateurs des legs pieux.

La mosquée où l'on fait la prière du vendredi est à l'extrémité orientale de la ville. Une de ses murailles borde le Wadi Djehennem. Lorsqu'on est en dehors de la mosquée et que l'on regarde cette muraille, on y voit, sur une étendue de cent ârech, des blocs de pierre

[1] Bereket ech Châh Bourhan ed Din Ibrahim el Qarary a rapporté, dans son manuel du pèlerin à Jérusalem, intitulé *Baith en noufous ila Zaret il Qouds el mahrous* (l'incitateur des esprits au pèlerinage de Jérusalem la bien gardée), toutes les traditions relatives à Aïn Selwan (la fontaine de Siloé), une des quatre sources saintes aux yeux des musulmans. Les docteurs musulmans prétendent que cette source vient de dessous la roche de la Sakhrah et que, tous les ans, les eaux du puits de Zemzem vont se mêler aux siennes. Le village de Siloé était considéré au X[e] siècle comme un faubourg de Jérusalem. Tous les voyageurs du moyen-âge ont décrit les deux bassins *(Natatoria Siloe)* creusés dans le roc. Les maisons et les jardins qui les bordaient, et dont parle aussi Mouqaddessy, avaient disparu à l'époque où Jean de Wurtzbourg visita Jérusalem. Les fondations pieuses avaient été établies par le khalife Omar pour les malades de Jérusalem.

qui ne sont reliés entre eux ni par du ciment ni par du mortier[1]. A l'intérieur de la mosquée, le sommet des murs suit une ligne droite. La mosquée a été construite sur l'emplacement qu'elle occupe, à cause de la pierre de la Sakhrah qui se trouve au milieu de l'enceinte. La Sakhrah est ce quartier de rocher dont, sur l'ordre de Dieu (qu'il soit honoré et exalté!), Moïse fit la qiblèh.

Moïse ne vécut plus longtemps ensuite, et sa mort survint peu de temps après qu'il se fut conformé à ce commandement de Dieu.

Souleyman (sur qui soit le salut!) fit construire un temple autour de cette pierre vers laquelle on se tournait pour faire la prière. La Sakhrah en occupait le centre. Cette règle pour la qiblèh fut observée jusqu'à l'époque où notre prophète Mohammed l'élu (que les bénédictions et le salut reposent sur lui!) reçut de Dieu l'ordre de prendre la Ka'abah pour qiblèh[2]. La description de la Sakhrah sera donnée en son lieu.

[1] Cette partie de la muraille porte le nom de Haith el Maghreby. M. de Vogüé en a donné la description et le dessin dans le *Temple de Jérusalem,* Paris 1864, in-f°, page 6, planche II.

[2] Mohammed enjoignit à ses disciples, dans la deuxième année de l'Hégire de faire la prière le visage tourné vers la Ka'abah. Cette prescription est contenue dans les versets 139 et 140 du deuxième chapitre du Qoran.

«Nous t'avons vu tourner incertain ton visage de tous les côtés du ciel: nous voulons que tu le tournes vers une région dans laquelle tu te complairas. Tourne-le donc vers la plage de l'oratoire sacré (Mesdjid el Haram). En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous vers cette plage. Ceux qui ont reçu les Écritures savent que c'est la vérité qui vient du Seigneur et Dieu n'est point inattentif à leurs actions.»

«Quand bien même tu ferais en présence de ceux qui ont reçu les Écritures toutes sortes de miracles, ils n'adopteraient pas ta qiblèh. Toi, tu n'adopteras pas non plus la leur.»

Mohammed, après sa fuite de la Mekke, fit, pendant les premiers temps de son séjour à Médine, la prière le visage tourné vers Jérusalem.

Je formai le dessein de mesurer les dimensions du Haram[1]. Je me dis qu'il était nécessaire d'étudier, tout d'abord, son aspect extérieur et son emplacement, afin de bien m'en rendre compte, et puis, ensuite, d'en prendre les mesures. Je le parcourus dans tous les sens, et je l'examinai pendant longtemps avec l'attention la plus soutenue. Je découvris, à la fin, dans la partie du nord, non loin de la coupole de Yaqoub (sur qui soit le salut!), une inscription gravée sur une des pierres d'une arcade. Elle portait que l'enceinte sacrée avait sept cent quatre coudées de longueur, et quatre cent cinquante-cinq de largeur[2]. La mesure employée est la coudée royale (guezi melik) qui porte dans le Khorassan le nom de guezi chaïgan; elle représente un peu moins d'un ârech et demi.

Le sol du Haram est couvert de dalles de pierre

[1] Nassiri Khosrau désigne, sous le nom de Mesdjid, l'enceinte du temple et tous les monuments qui y ont été élevés. Je substitue quelquefois dans la traduction au mot Mesdjid ceux de Haram ou de Haram ech Chérif qui est le terme sous lequel on désigne la cour, le dôme de la Sakhrah et le Mesdjid el Aqça. Les gouverneurs de Jérusalem ont toujours porté officiellement le titre de Nazhir el Harameïn ech Chérifeïn (Inspecteur des deux nobles sanctuaires) qui sont celui de Jérusalem et celui d'Hébron où se trouve le tombeau d'Abraham.

[2] Cette inscription existe encore aujourd'hui. En voici le texte qui m'a été envoyé par M. Alric, chancelier du consulat de France à Jérusalem:

بسم الله الرحمن الرحيم

طول المسجد سبع ماية واربع وخمسين ذراع وعرضه اربع ماية وخمس وخمسين

ذراع بذراع الملك ❋

Au nom du Dieu clément et miséricordieux! La longueur du Mesdjid est de sept cent cinquante-quatre coudées, et sa largeur de quatre cent cinquante-cinq coudées. Les coudées employées sont les coudées de roi.

dont les interstices sont remplis de plomb. Le Haram est à l'est de la ville et du bazar; il faut donc, lorsque l'on s'y rend du bazar, se diriger vers l'orient.

On rencontre d'abord un superbe portique qui se développe sur trente guez de haut et vingt de large. La façade, les ailes et la grande arcade sont ornées de dessins formés par des morceaux de verre émaillé (mosaïque) incrustés dans du ciment. Ces dessins ont un tel éclat qu'on ne peut les regarder sans être ébloui. On voit également sur ce portique une inscription en mosaïque donnant les titres du sultan d'Égypte. Quand le soleil frappe ces mosaïques, leur éclat est si vif que l'esprit reste confondu. Ce portique est surmonté d'une très-grande coupole en pierres d'énormes dimensions, et on y a placé deux portes magnifiques revêtues de plaques de cuivre de Damas; elles sont si brillantes qu'on les prendrait pour de l'or, et elles sont entièrement couvertes d'arabesques et d'incrustations en or. Chacune d'elles a quinze guez de haut et huit de large. On désigne cette construction sous le nom de Porte de Daoud (que le salut soit sur lui!)[1].

Après avoir franchi les deux portes de ce portique, on trouve, à droite, deux grandes galeries ouvertes, sou-

[1] Le Bab Daoud (porte de David) porte aujourd'hui le nom de Bab es Silssilèh (la porte de la Chaîne). Elle s'ouvre sur la grande voie (ech Chari el Aazhem) appelée la rue de Daoud, qui part de la porte du mihrab de Daoud, aujourd'hui porte d'Hébron. C'est dans cette grande voie que se trouvaient les bazars des orfèvres, des blanchisseurs de toile, des marchands de soieries etc. Le Bab Daoud a été réparé à différentes époques et son aspect a été modifié par les travaux exécutés au XVe siècle. Moudjir ed Din, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, page 403 de l'édition publiée au Kaire 1283 (1866), et page 176 de la traduction de M. Sauvaire, Paris 1876.

tenues chacune par vingt-neuf piliers de marbre dont les bases et les chapiteaux sont également en marbres de diverses couleurs. Les joints sont remplis de plomb. Ces piliers soutiennent des arceaux formés de quatre ou cinq blocs de pierre au plus. Ces deux galeries s'étendent presque jusqu'à la Maqçourah[1].

Après avoir franchi la porte, on trouve à gauche, c'est-à-dire au nord, une longue galerie de soixante-quatre arcades reposant toutes sur des piliers de marbre. Dans cette partie du mur s'ouvre la porte appelée Bab es Saqr[2].

Le Haram s'étend en longueur du nord au sud, et si l'on en retranche la Maqçourah, il présente la forme d'un carré dans lequel la qiblèh se trouve placée au sud.

Du côté du nord, il y a aussi deux autres portes placées l'une à côté de l'autre. Chacune d'elles mesure sept guez de largeur sur douze de hauteur. Elles portent le nom de Bab el Asbath (la porte des Tribus).

Après avoir franchi cette porte, on rencontre, dans le sens de la largeur du Haram, c'est-à-dire du côté de l'orient, un autre très-grand portique percé de trois portes placées l'une à côté de l'autre; elles ont les mêmes

[1] Ces deux galeries ouvertes s'étendent le long du mur d'enceinte, l'une jusqu'au-delà du Mehkemèh ou tribunal qui y est adossé, l'autre jusqu'à la porte appelée Bab en Neby (porte du Prophète), aujourd'hui Bab el Megharibèh (porte des Mogrébins). Ces deux galeries ont été reconstruites en 713 (1314) et en 737 (1336) par Melik en Nassir Mohammed, fils de Qelaoun. Nassiri Khosrau désigne quelquefois sous le nom de Maqçourah la mosquée el Aqça et surtout la partie centrale.

[2] Cette galerie occupe l'espace compris entre le perron de Bab el Qatthanin (porte des Marchands de coton) et la porte nommée aujourd'hui Bab Ala ed Din el Bassiry. Bab es Saqr est le Bab el Hadid (la porte de fer) moderne, qui fut refaite par Argoun el Kamily, gouverneur-général de la Syrie, mort à Jérusalem en 758 (1357).

dimensions que celles du Bab el Asbath. Elles sont recouvertes de plaques de fer et de cuivre merveilleusement travaillées. Il est impossible de rien voir de plus beau. Ce portique s'appelle Bab oul Ebouab (la porte des portes, la porte par excellence), parce qu'il a trois portes, tandis que les autres n'en ont que deux.

Entre ces deux portiques situés du côté du nord, en face de la galerie dont les arcades sont supportées par des piliers, on voit une haute coupole qui s'appuie sur des colonnes. Elle porte le nom de Qoubbèh Yaqoub (coupole de Jacob). C'est là que, selon la tradition, ce patriarche faisait ses prières.

Le long de l'enceinte, dans le sens de la largeur du Haram, il y a une galerie dont le mur est percé d'une porte qui donne accès à deux couvents de soufis. Ceux-ci y ont établi de beaux oratoires et des mihrabs magnifiques. Des soufis en grand nombre y demeurent pour se livrer aux pratiques de la dévotion. Ils y font aussi leurs prières, excepté le vendredi; ce jour-là, ils se rendent dans l'enceinte du Haram, parce que le cri du Tekbir ne parvient pas jusqu'à leurs couvents[1].

A l'angle nord de l'enceinte est une belle galerie et une grande et superbe coupole. On y a tracé cette inscription : «Ceci est le mihrab de Zékéria, sur qui soit le salut!» On rapporte que ce prophète était continuellement en prière dans cet endroit.

[1] Le mot Tekbir signifie «proclamer que Dieu est le plus grand» (Allahou Akbar). Ces paroles sont prononcées trois fois au commencement de l'appel à la prière.

Du côté du mur oriental et au centre de l'enceinte, s'élève un grand et élégant portique construit en pierres de grandes dimensions, et que l'on dirait taillé dans un seul bloc de pierre. Il a cinquante guez de hauteur sur trente de largeur et il est couvert de dessins et de sculptures. Il est formé de dix portes qui ne sont séparées l'une de l'autre que par la largeur d'un pied et pas davantage. Ces portes sont revêtues de plaques de fer et de cuivre richement travaillées et l'on a fixé sur leur surface des anneaux et des clous saillants. Le portique est, dit-on, l'œuvre de Souleyman, fils de Daoud (que le salut soit sur eux deux!); il l'a construit pour son père.

Quand on franchit ce portique, on voit, dans la direction de l'orient, deux portes; celle de droite s'appelle Bab er Rahmèh (la porte de la Miséricorde), celle de gauche Bab et Taubèh (la porte de la Pénitence). C'est, selon la tradition, près de cette dernière porte que Dieu se laissa toucher par le repentir de Daoud, sur qui soit le salut!

Non loin de ce portique s'élève une jolie mosquée. C'était autrefois une galerie fermée; elle a été convertie en oratoire. Le sol est couvert de beaux tapis[1]. Les serviteurs qui sont attachés à ce sanctuaire forment une classe distincte[2].

[1] Ces deux portes qui donnent sur la campagne, ont été murées dans la crainte d'une attaque. La galerie fermée dont parle Nassiri Khosrau est «le lieu voûté de construction salomonienne», dont parle Moudjir ed Din (page 380 de l'édition du Kaire et 127 de la traduction de M. Sauvaire). «Ce lieu, ajoute cet auteur, est visité par les pèlerins; il a un aspect imposant et commande le respect.»

[2] Les serviteurs attachés aux différents sanctuaires du Haram étaient les descendants de trois cents esclaves noirs achetés par Abd el Melik ibn

Un grand nombre de personnes se rendent là pour y faire leurs prières et chercher à se rapprocher de Dieu (que son nom soit béni et exalté!), car c'est en ce lieu que le Tout-Puissant accueillit le repentir de Daoud, et les fidèles conçoivent l'espérance qu'ils ne commettront plus d'infraction à la loi divine. On affirme que Daoud venait de franchir le seuil de ce sanctuaire quand une révélation céleste lui donna la bonne nouvelle que Dieu s'était laissé fléchir. Il consacra ce lieu et il y fit ses dévotions.

Moi, Nassir, j'ai prié dans ce lieu et j'y ai invoqué l'aide de Dieu pour garder ses commandements et je lui ai demandé de m'accorder l'absolution de mes péchés.

Que le Dieu, dont le nom est sanctifié et exalté, assiste tous ses serviteurs! Qu'il leur fasse la grâce de lui donner toute satisfaction et qu'il leur inspire le repentir de leurs fautes! Je le demande en l'honneur de Mohammed et de sa famille immaculée!

Lorsqu'on longe le mur oriental à partir de l'angle du sud et de la paroi où se trouve la qiblèh, on trouve, vis-à-vis de la face de la muraille du nord, une mosquée souterraine à laquelle on n'arrive qu'en descendant un grand nombre de marches.

Merwan, avec l'argent provenant du cinquième qui lui était attribué pour sa part du butin fait sur les infidèles. Ils portaient le nom d'Akhmas (qui représente le cinquième).

Dix chrétiens, exempts de la capitation, prenaient soin des nattes et étaient chargés de curer les citernes et les conduits qui y amenaient l'eau. Vingt Juifs étaient préposés à l'entretien des lampes en verre et en métal, et de tout ce qui avait trait à l'éclairage. Ils devaient en outre balayer les immondices. Yaqout, tome IV, page 598. Moudjir ed Din, édition du Kaire, page 249.

Ce monument a vingt guez sur quinze. Le plafond qui est en pierre repose sur des piliers de marbre. C'est là que se trouve le berceau de Jésus, sur qui soit le salut! Il est en pierre et assez grand pour qu'un homme y puisse faire sa prière. Je l'y ai faite. On l'a fixé solidement dans le sol, afin de le rendre immobile. C'est le berceau où Jésus était couché dans sa première enfance et où il adressait la parole aux hommes. Il occupe la place du mihrab. On voit également dans cette mosquée le mihrab de Meriem, (sur qui soit le salut!) et un autre qui est attribué à Zékéria. Le premier est placé du côté de l'orient. On a tracé sur ces mihrabs les versets du Qoran qui se rapportent à Zékéria et à Meriem. Jésus est, dit-on, né dans cette mosquée[1].

On remarque sur une pierre d'un des piliers l'empreinte de deux doigts, comme si quelqu'un l'avait saisie. Meriem, au moment d'accoucher, a, prétend-on, posé ses doigts sur ce pilier.

Cette mosquée est connue sous le nom de Mehd Issa

[1] Moudjir ed Din se borne à transcrire au sujet du berceau de Jésus les prescriptions de Bereket ech Châh. Cet auteur dit que Dieu exauce les vœux que l'on forme dans ce sanctuaire; que le fidèle y doit faire sa prière, y réciter les versets des chapitres du Qoran qui concernent Meriem, et suivre l'exemple d'Omar qui fit ses dévotions et se prosterna dans cet endroit. L'invocation la plus efficace consiste dans les paroles que Jésus prononça lorsque Dieu l'enleva aux cieux «sur le mont des Oliviers».

«A l'angle sud-est du Haram on descend dans une chambre souterraine où l'on montre le berceau du Christ; c'est une niche en pierre dont la partie supérieure était sculptée en coquille et que l'on a couchée horizontalement et recouverte d'un dais porté par quatre colonnettes en marbre. Dans cette même chambre, on voit aussi deux autres niches très-simples creusées dans la muraille.» *Une visite au temple de Jérusalem et à la mosquée d'Omar*, par le docteur E. Isambert, dans le *Journal de la Société de Géographie*, 1861, page 398.

(le berceau de Jésus), sur qui soit le salut! On y voit suspendues des lampes en cuivre et en argent fort nombreuses. Elles sont allumées toutes les nuits.

Quand on est sorti de la mosquée du berceau de Jésus, on arrive, en suivant le mur oriental, à l'angle de l'enceinte du Haram. On trouve là une autre mosquée extrêmement belle et qui est deux fois plus grande que celle du berceau de Jésus[1]. Elle porte le nom de Mesdjid el Aqça.

C'est là que Dieu transporta, de la Mekke, le Prophète pendant la nuit du Miradj. C'est de là que Mohammed s'éleva au ciel, comme le fait est rappelé en ces termes: «Qu'il soit loué, celui qui a transporté dans la nuit son serviteur du temple sacré (de la Mekke) au temple éloigné (de Jérusalem)[2].» Un superbe édifice s'élève en cet endroit; le sol est couvert de magnifiques tapis. Des serviteurs formant une catégorie distincte sont chargés de son entretien.

Lorsqu'à partir de l'angle où s'élève la mosquée on suit la muraille du sud, on rencontre un espace à ciel ouvert formant cour : il a deux cents guez de superficie.

La partie de la mosquée couverte d'un toit, qui a la Maqçourèh à sa droite, est attenante à la partie méridionale du mur[3]. La partie couverte de la mosquée qui

[1] Tous les manuscrits portent دوباره deux fois. Je crois qu'il faut lire ده *dix* au lieu de دو *deux.*

[2] Qoran, chap. XVII, vers. I.

[3] Nassiri Khosrau désigne par le mot «*pouchich*» (revêtement) le toit qui couvre le Mesdjid el Aqça. Les auteurs arabes appellent cette partie de la mosquée «Moughatta» (partie couverte). Ils donnent le même nom à la partie du sanctuaire d'Hébron qui n'est point à ciel ouvert.

fait face à l'occident a quatre cent vingt ârech de long sur cent cinquante de large. On y compte deux cent quatre-vingts colonnes de marbre sur lesquelles on a élevé des arceaux en pierre. Les chapitaux et les fûts sont couverts de sculptures; les interstices sont remplis de plomb, en sorte qu'il est impossible de rien voir de plus solide. Les colonnes sont placées à six guez l'une de l'autre. Le sol est entièrement couvert de dalles de marbre de toutes couleurs et les joints sont remplis de plomb. La Maqçourah, placée au centre de la muraille du côté du midi, est fort grande et elle est soutenue par seize colonnes. La coupole qui la surmonte a de vastes proportions; elle est couverte de dessins en mosaïque semblables à ceux dont j'ai déjà parlé plus haut[1]. Le sol est recouvert de nattes du Maghreb, et des lampes et des luminaires isolés les uns des autres sont suspendus à des chaînes. On y a établi aussi un grand mihrab qui est décoré de mosaïques. Des deux côtés du mihrab s'élèvent deux colonnes en marbre rouge dont la couleur

[1] La coupole du Mesdjid el Aqça fut gravement endommagée lors du tremblement de terre de 425 (1033). Le khalife Fatimite Ed Dhahir li izaz din illah la fit réparer. Aly el Herewy, pendant son séjour à Jérusalem, copia l'inscription que ce prince y avait fait mettre et il l'a insérée dans son *Guide aux lieux saints.* En voici la traduction:

« Que Dieu accorde son aide à son serviteur et délégué Aly, fils d'el Hassan ed Dhahir li izaz din illah, chef des vrais croyants, que Dieu répande ses bénédictions sur lui, sur ses ancêtres exempts de péchés et sur ses augustes fils! Celui qui a donné l'ordre de faire cette coupole et de la dorer est le plus glorieux des vézirs, celui qui a été choisi par le chef des vrais croyants et qui lui est tout dévoué, Aboul Qacim Aly Ibn Ahmed, que Dieu lui accorde son secours et son aide! Cet ouvrage a été achevé le dernier jour du mois de Zil Qa'adèh (6 octobre) de l'année 426 (1035). Il est l'œuvre d'Abdallah, fils de Hassan, l'ornemaniste originaire de Misr. *Kitab ez Ziarat*, f° 21.

rappelle celle de la cornaline. La Maqçourah est lambrissée de marbres de différentes couleurs. A droite, on voit le mihrab de Mo'awiah, à gauche celui d'Omar. Le plafond de cette mosquée est formé de boiseries sculptées et richement décorées.

A l'extérieur de la Maqçourah et dans la muraille qui fait face à la cour, on a pratiqué quinze grandes arcades auxquelles on a fixé des portes dont les battants sont couverts de riches ornements. Chacune de ces portes a dix guez de hauteur sur six de largeur. Dix d'entre elles s'ouvrent sur la partie du mur qui a quatre cent vingt guez et cinq sur celle qui n'en a que cent cinquante[1].

Parmi ces portes, on en remarque une qui est en cuivre et dont la richesse et la beauté confondent l'imagination. Le cuivre en est si brillant qu'on le prendrait pour de l'or : il est couvert d'incrustations en argent niellé et on y lit le nom du khalife Mamoun[2]. Cette porte fut, dit-on, envoyée de Baghdad par ce prince.

[1] Cette partie du récit de Nassiri Khosrau concorde avec la description que donne Mouqaddessy (pages 168—169). Ces quinze grandes arcades avaient été construites, au rapport de ce dernier auteur, par Aboul Abbas Abdallah, fils de Thahir. Abdallah jouit de la confiance du khalife Mamoun et fut gouverneur de l'Égypte et de la Syrie. Il mourut à Merw en 230 (844).

Cf. *Les vies des hommes illustres d'Ibn Khallikan*, éd. du Kaire, tome I[er], pages 369—371, et la traduction de M. de Slane, tome II, page 49—53.

Histoire des khalifes, des princes et des lieutenants qui ont gouverné Damas, par Salah ed Din Khalil Ibn Ibek es Safedy, manuscrit de mon cabinet, f° 37.

[2] Mouqaddessy fait une mention spéciale de cette porte qui s'appellait la «grande porte de cuivre». Elle était en face du mihrab et les battants ne pouvaient être ouverts que par un homme ayant les bras longs et vigoureux. Les plaques de cuivre qui la recouvraient étaient dorées.

M. de Vogüé a donné la copie de l'inscription que le khalife Mamoun avait fait graver en 216 (831) sur quelques-unes des portes de la mosquée. *Le temple de Jérusalem*, page 86.

Quand toutes les portes sont ouvertes, l'intérieur de la mosquée est si clair que l'on se croirait dans une cour à ciel ouvert. Quand il pleut ou qu'il fait du vent, on laisse les portes fermées et le jour pénètre par les croisées.

Aux quatre côtés de la partie couverte du toit se trouvent des coffres dont chacun appartient à une des villes de la Syrie ou de l'Iraq; des Moudjavir se tiennent auprès de ces coffres[1]. Cette coutume rappelle celle qui est observée à la Mekke dans le Mesdjid el Haram.

En dehors de la partie couverte de la mosquée, le long de la grande muraille dont nous avons parlé, s'étend une galerie ouverte qui va rejoindre celle de l'ouest. Les quarante-deux arcades qui la forment sont soutenues par des colonnes de marbre de différentes couleurs. Dans l'intérieur du pouchich ou partie couverte d'un toit, il y a une citerne creusée dans le sol et destinée à recevoir l'eau de la pluie; lorsqu'elle est recouverte, elle se trouve de niveau avec le sol.

Une porte percée dans le mur du sud donne accès aux latrines. On y trouve l'eau nécessaire pour se purifier quand on veut renouveler ses ablutions. S'il fallait pour se laver sortir du Haram dont l'enceinte est très-vaste, on n'arriverait point à temps pour la prière et le moment canonique de la faire serait passé[2].

[1] On donne le nom de Moudjavir aux personnes qui se fixent, soit à la Mekke, soit à Jérusalem, pour faire leurs dévotions près de la Ka'abah ou de la Sakhrah.

[2] Cette porte qui porte le nom de Bab el Moutawaddha a été abattue et reconstruite par l'émir Ala Eddin Aydoghdy es Salihy el Nedjmy à la fin du XIII[e] siècle. Cet émir qui fut gouverneur de Jérusalem mourut dans cette ville en 690 (1291).

Tous les toits sont couverts de plomb.

On a creusé, dans le sol du Haram, un grand nombre de citernes et des piscines destinées à recueillir l'eau de la pluie; elles ont pour objet de l'empêcher de se répandre au dehors et de se perdre, quelle qu'en soit la quantité. Le sol du Haram est entièrement formé par la roche. Toute l'eau s'écoule dans ces piscines et les gens viennent y puiser[1]. On a aussi établi des gouttières en plomb qui donnent passage à l'eau et la font tomber dans des bassins de pierre installés au-dessous d'elles. Ces bassins sont percés d'un trou qui permet à l'eau d'arriver par un conduit à la citerne, sans avoir été souillée par aucune ordure ni par aucune impureté.

J'ai vu, à trois fersengs de Jérusalem, une très-grande piscine alimentée par les eaux qui descendent des montagnes; on a construit un aqueduc pour les amener jusqu'au Haram qui est l'endroit de toute la ville où se trouve la plus grande quantité d'eau[2]. Chaque maison possède une

[1] Le nombre des citernes creusées dans le sol du Haram est, suivant Moudjir ed Din, de vingt-quatre. *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, traduction de M. Sauvaire, page 56. M. Barclay en a donné une très-intéressante description dans son ouvrage « *The City of the great King* », Philadelphia s. d., pages 525—536. Cf. De Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, pages 14 et 15.

[2] Il y a, à l'entrée du Wadi Ourtas, trois grands bassins et non point seulement un. Ils remontent à la plus haute antiquité et portent le nom de Bourak. «Nous continuâmes à marcher, dit le Cheikh Abdoul Ghany, et nous arrivâmes aux Bourak. Ce sont trois bassins construits l'un au-dessus de l'autre, et qui sont remplis par les eaux de la pluie et des torrents qui coulent sur les flancs de la montagne et par celle d'une source. Chaque bassin a environ cent coudées de longueur et à peu près autant de largeur. Je n'ai pu me rendre compte de sa profondeur à cause de l'eau qui les remplissait, mais je l'estime à environ dix coudées. On voit là un château construit en pierres et dont les murs reposent sur des assises formées de très-gros blocs de rocher. Ce château est gardé par un fellah qui l'habite

citerne destinée à recevoir l'eau de pluie, la seule que l'on ait à Jérusalem, et chaque habitant recueille celle qui tombe sur sa terrasse. Les bains et les établissements quels qu'ils soient n'emploient que l'eau de pluie.

Les réservoirs du Haram n'ont jamais besoin de réparations, car ils sont creusés dans le roc et même, s'il s'y était produit des fentes ou des trous, ils ont été si solidement bouchés que les bassins n'ont jamais éprouvé la moindre détérioration. On prétend que ces réservoirs sont l'œuvre de Souleyman, sur qui soit le salut!

La partie supérieure de ces citernes a la forme d'un tennour[1], et l'orifice par lequel on puise est recouvert d'une pierre pour que rien ne tombe dans l'eau. L'eau de Jérusalem est la plus agréable au goût et la plus pure que l'on puisse trouver.

L'eau coule des gouttières pendant deux ou trois jours, même quand la pluie a été peu abondante. Les gouttes continuent à tomber quand le ciel est redevenu serein et que le mauvais temps est dissipé.

J'ai déjà dit que la ville de Jérusalem est bâtie sur une hauteur et sur un terrain fort inégal; mais le sol du Haram est nivelé et il forme une surface très-unie.

avec sa famille et ses gens, et qui est chargé de protéger les bassins et l'aqueduc contre les tentatives que pourraient faire les Arabes bédouins. » *Voyage du Cheikh Abdoul Ghany*, f° 100 v° et 101 rect°.

L'aqueduc qui conduit les eaux de Bethléem, puis de Jérusalem au Haram a été réparé à la fin du XIIIe siècle par Melik en Nassir Mohammed, fils de Qelaoun.

Cf. Robinson, *Biblical researches* etc., Boston, tome Ier, pages 218 et 474. Barclay, *City of the great King*, Philadelphia s. d., pages 554—558.

[1] Le tennour est une grande lanterne en métal, à pans coupés et dont la partie supérieure est recouverte par une calotte hémisphérique.

A l'extérieur de l'enceinte, partout où, par suite d'accidents de terrain, le sol présente quelque dépression, le mur a plus de hauteur, car les fondations sont faites alors dans un creux; partout où le sol est élevé, la muraille est moins haute.

Dans les quartiers de la ville, où les rues se trouvent en contre-bas, on pénètre dans l'enceinte du Haram par des passages souterrains fermés par des portes placées au-dessous du niveau du sol.

L'une de ces portes est appelée Bab en Neby (la porte du Prophète). Elle est placée dans la direction de la qiblèh, c'est-à-dire au sud. Elle a dix guez de haut sur autant de large[1]. La voûte du souterrain fermé par elle a, à cause des escaliers, tantôt cinq guez de hauteur et tantôt jusqu'à vingt guez. La partie couverte de la mosquée el Aqça est bâtie sur ce souterrain dont la construction est si solide qu'un édifice aussi considérable n'a pas le moindre effet sur lui[2]. On a fait entrer dans la construction des murs des pierres si énormes que l'on ne peut s'imaginer que les forces humaines aient réussi à transporter et à mettre en place de pareilles masses. Ce souterrain a été construit, dit-on, par Souleyman, fils de Daoud; notre Prophète le traversa pendant la nuit du Miradj pour entrer

[1] Cette porte est aussi désignée sous le nom de Bab el Megharibèh (porte des Maghrébins), parce qu'elle donne accès à leur quartier.

[2] M. Pierrotti a donné dans l'atlas de son ouvrage «*Jerusalem explored being a description of the ancient and modern city*» etc., Londres 1864, in-f°, la coupe de la mosquée el Aqça et des substructions souterraines sur lesquelles elle s'élève. Tome II, pl. 24. Cf. Barclay, *City of the great King*, pages 508—511. De Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, page 13.

dans la mosquée. La porte de ce passage est, en effet, placée dans la direction de la Mèkke.

On remarque dans le mur, à peu de distance de cette porte, l'empreinte d'un grand bouclier. D'après la tradition, Hamzah, fils d'Abdoul Mouthallib, oncle du Prophète, se serait assis dans cet endroit, portant attaché sur le dos son bouclier dont l'empreinte se fixa sur le mur lorsqu'il s'y adossa.

A l'endroit où ce passage qui est fermé par une porte à deux battants, débouche dans l'enceinte du Haram, la muraille extérieure a une hauteur de plus de cinquante coudées. On a établi cette galerie souterraine pour éviter aux habitants du quartier contigu à la mosquée de traverser d'autres quartiers, lorsqu'ils désirent pénétrer dans l'enceinte du sanctuaire.

Dans la partie de la muraille qui se trouve à la droite de la porte de l'enceinte du Haram, on remarque une pierre qui a onze ârech de hauteur sur quatre de largeur. C'est la plus grande de toutes celles qui ont été employées dans la construction du sanctuaire. On voit, dans la muraille, à une hauteur de trente et de quarante coudées, beaucoup de blocs ayant la dimension de quatre et de cinq guez. On trouve, dans le sens de la largeur de l'enceinte et dans la direction de l'orient, une porte appelée Bab el Aïn (la porte de la Source). Quand on la franchit, on descend dans un ravin et l'on arrive à la source de Selwan (Siloé).

Il y a également une porte souterraine désignée sous le nom de Bab Hittèh (porte de l'Indulgence). Dieu

ordonna, dit-on, aux enfants d'Israël d'entrer par là dans le temple, comme l'attestent ces paroles de Dieu lui-même : «Franchissez la porte en vous prosternant et dites : Indulgence, ô Seigneur! et il vous pardonnera vos péchés. Certes, nous comblerons les justes de nos bienfaits[1].»

Une autre porte semblable est appelée Bab es Sekinèh. Dans le couloir qui la précède, on a établi une chapelle dans laquelle se trouvent un grand nombre de mihrabs. La première porte est toujours fermée, afin que l'on ne puisse y entrer.

L'arche du Tabernacle, qui, d'après les paroles du Tout-Puissant révélées par le Qoran, a été apportée par les anges, fut posée en cet endroit[2].

Toutes les portes de l'enceinte du Haram de Jérusalem, tant souterraines qu'au niveau du sol, sont au nombre de neuf. Je viens de les décrire[3].

Description de la plate-forme élevée au milieu de l'enceinte du Haram et où se trouve la roche (Sakhrah) qui servait de qiblèh avant la naissance de l'Islamisme.

On a dû établir cette plate-forme au milieu de l'enceinte sacrée, à cause de la hauteur de la Sakhrah, et

[1] Qoran, chap. II, verset 55.

[2] Aly el Herewy nous dit que l'arche et le tabernacle étaient conservés dans la mosquée du village de Seyloun, l'ancienne ville de Silo, mentionnée au verset 19 du chapitre XXI du *Livre des Juges*. *Kitab ez Ziarat*, f° 19.

[3] Mouqaddessy nous apprend que de son temps on pénétrait dans l'enceinte du Haram par treize entrées qui avaient vingt portes : Bab Hitthèh, les deux portes du Prophète, les portes du mihrab de Meriem, les deux portes de la Miséricorde, la porte de la Piscine des fils d'Israel, les portes des Tribus, les portes des Hachimites, la porte de Welid, la porte d'Ibrahim, la porte de la mère de Khalid et la porte de Daoud. Mouqaddessy, page 170.

parce qu'elle ne pouvait être transportée dans la partie de la mosquée el Aqça couverte d'un toit. On a été, en conséquence, obligé d'élever cette plate-forme; ses fondations couvrent un espace de trois cent trente ârech de longueur sur trois cents de largeur, et sa hauteur est de douze guez. Le sol en est uni et couvert de belles dalles de marbre dont les joints sont remplis de plomb; sur les quatre côtés, on a dressé des plaques de marbre qui forment une espèce de parapet. Cette plate-forme est construite de telle façon qu'il est impossible d'y monter autrement que par les passages ménagés à cet effet. Lorsqu'on y est monté, on a vue sur les toits de la mosquée el Aqça[1].

On a creusé, sous la partie centrale de la plate-forme, un réservoir souterrain destiné à recevoir l'eau de la pluie. L'eau qui y est recueillie est plus pure et plus agréable que celle des autres citernes du Haram.

Quatre édifices surmontés d'une coupole s'élèvent sur cette plate-forme. Le plus grand de tous est celui qui recouvre la Sakhrah qui servait autrefois de qiblèh.

[1] Les écrivains orientaux donnent à cette plate-forme ou terre-plein les noms de Dikkèh, Doukkan ou Masthabah. Yaqout dit qu'elle a une hauteur de cinq grandes coudées.

Jean de Wurtzbourg la décrit exactement en quelques mots:

«Idem templum sic decenter compositum et ornatum circum quoque habet atrium latum atque planum conjunctum lapidibus pavimentum et stratum ac in circuitu quadratum, ad quod a tribus partibus multis gradibus ascenditur. Est enim idem atrium ab aequilitate terrae satis artificiose levatum . .» Pesius, *Thesaurus anecdotorum novissimus* etc., tome Ier, part. III, col. 498, et Tobler, *Descriptiones Terrae Sanctae,* Leipzig 1874, pages 127—128.



Plan du Mesdjid el Aqça et du Qoubbet es Sakhra
(Jérusalem).

Description du dôme de la Sakhrah.

Le plan du Haram a été disposé de telle façon que la plate-forme occupe le milieu de l'enceinte et que le dôme de la Sakhrah, dont la roche occupe le centre, s'élève au milieu de la plate-forme.

L'édifice dont nous parlons a la forme d'un octogone régulier dont chaque côté mesure trente-neuf âreçh. Il y a quatre porches; chacun d'eux s'ouvre sur une des quatre faces qui sont celles de l'est, de l'ouest, du nord et du sud[1]. Entre deux porches s'étend chaque fois un côté de l'octogone. Les murs, entièrement construits en pierres de taille, ont vingt guez de hauteur.

La Sakhrah a cent guez de circonférence; elle n'est ni ronde ni carrée[2]. C'est un bloc de pierre de forme irré-

[1] Je traduis le mot persan در par porche, car les portes étaient précédées d'une construction couverte par un auvent et soutenues par des pieds droits et des colonnes.

Chacun de ces porches, nous dit Mouqaddessy, fait face à un escalier; ils portent le nom de porche du Sud (direction de la qiblèh), porche d'Asrafil, porche des Images, et porche des Femmes, ce dernier s'ouvrant à l'occident. Ils sont tous couverts de dorures et les battants des portes sont en bois de pin revêtus de plaques de cuivre. Ils ont été faits sur les ordres de la mère du khalife Mouqtadir. Aly el Herewy nous apprend que lorsqu'il visita Jérusalem en 569 (1173), il lut sur les arcades placées au-dessus de ces porches le nom et les titres du khalife Qaim bi amrillah, le chapitre Ikhlas du Qoran et les mots « Louange à Dieu! Gloire à Dieu! » Ces inscriptions avaient été respectées par les Francs.

Jean de Wurtzbourg confirme ce fait : « Ab aquilone habens ostium unum versus claustrum Dominorum in cujus superliminari plures litterae saracenicae sunt appositae. » *Thesaurus anecdotorum novissimus.* Col. 495.

[2] Aly el Herewy qui donne toutes les mesures dit que le rocher a un peu plus de quatre coudées de tour, mais, à l'époque où il visita Jérusalem, la Sakhrah avait été revêtue par les Latins de plaques de marbre pour empêcher les pèlerins d'en casser des fragments, et le sommet seul en était visible.

gulière semblable aux quartiers de roc que l'on rencontre dans les montagnes. Sur les quatre côtés de la Sakhrah, on a élevé quatre piliers carrés qui ont la même hauteur que les murs : dans l'espace qui sépare un pilier de l'autre, on a dressé deux colonnes de même hauteur. C'est sur ces piliers et sur ces colonnes que repose la base du tambour sous lequel se trouve la Sakhrah. Ce tambour a cent vingt ârech de circonférence. En avant du mur, des piliers et des colonnes dont je viens de parler (j'appelle piliers [soutoun] des massifs en maçonnerie de forme carrée et colonnes [ousthouvanèh] celles qui sont taillées et formées d'un seul morceau de marbre) il y a, dis-je, six piliers[1], et entre chaque deux piliers trois colonnes de marbre de différentes couleurs, placées à des intervalles réguliers. On voit donc dans le premier rang deux colonnes entre chaque deux piliers : on en trouve ici trois entre chaque deux piliers. Le chapiteau de chaque pilier a quatre volutes dont chacune supporte un arceau; chaque colonne a deux volutes, de sorte que chaque colonne soutient deux arceaux et chaque pilier quatre. L'immense coupole repose donc sur ces douze piliers placés autour de la Sakhrah[2]. Quand on l'aperçoit de la distance d'un ferseng, elle ressemble au sommet d'une montagne, car elle a depuis sa base jusqu'au

[1] Il faut lire huit au lieu de six que porte le texte. Cette rectification est justifiée par la phrase qui indique le nombre de douze piliers. Cf. de Vogüé : *Le temple de Jérusalem*, planche XVIII.

[2] Pour la description du dôme de la Sakhrah, cf. Mouqaddessy, pages 169—170. Yaqout, tome IV, pages 597—598, s'est borné à copier la description de Mouqaddessy. Aly el Herewy ne donne que peu de détails sur ce monument. Parmi les voyageurs modernes on peut consulter Aly Bey.

faîte une hauteur de trente ârech : les murs et les piliers qui la soutiennent mesurent vingt guez d'élévation, et ils sont eux-mêmes bâtis sur une plate-forme qui s'élève de dix guez au-dessus du sol. On compte donc soixante-deux guez depuis le niveau de la cour jusqu'au faîte du dôme.

Les plafonds et la voûte de cet édifice sont revêtus à l'intérieur de boiseries sculptées. Le mur qui s'appuie sur les piliers et les colonnes est décoré avec un art si merveilleux qu'il y a peu d'exemples d'un pareil travail.

La Sakhrah s'élève au-dessus du sol à la hauteur d'un homme; elle est entourée d'une balustrade en marbre, afin qu'on ne puisse l'atteindre avec la main[1]. Elle est d'une couleur bleuâtre et jamais elle n'a été foulée par le pied de l'homme. La roche présente un plan incliné dans la direction de la qiblèh. On dirait qu'on a marché là, et que le pied s'y est enfoncé comme dans de l'argile molle en laissant l'empreinte des doigts. On distingue ainsi la trace de sept pas. J'ai entendu raconter qu'Ibrahim était venu là avec Ishaq encore enfant, et que ce dernier ayant marché sur la Sakhrah, les marques que l'on y voit sont celles de ses pas.

Il y a toujours, dans le sanctuaire de la Sakhrah, un grand concours de Moudjavir et de dévots.

Le sol est couvert de beaux tapis en soie et en autres tissus. Une lampe en argent attachée à une chaîne de

[1] La balustrade en marbre a été remplacée sous la domination latine par une grille en fer dont M. de Vogüé a donné le dessin. *Le Temple de Jérusalem*, page 95.

même métal est suspendue au centre de l'édifice, au-dessus de la Sakhrah. On y voit aussi un grand nombre de luminaires également en argent; on a gravé, sur chacun d'eux, une inscription qui en mentionne le poids. Ils ont tous été faits par l'ordre du sultan d'Égypte. J'ai calculé que tous les objets en argent que renferme le lieu représentent un poids de mille men[1]. Je remarquai aussi un cierge de proportions gigantesques. Il avait sept ârech de hauteur, et trois palmes de circonférence; il était blanc comme le camphre de Zabedj[2] et la cire était mélangée d'ambre. Le sultan d'Égypte envoie, dit-on, chaque année un grand nombre de cierges et parmi eux ce grand cierge dont je viens de parler et sur lequel son nom est inscrit en lettres d'or.

Le sanctuaire de la Sakhrah est la troisième maison de Dieu. Il est admis par les docteurs de la loi qu'une prière faite à Jérusalem a la valeur de vingt-cinq mille; celle qui est adressée à Dieu à Médine en vaut cinquante mille, et celle qui est faite à la Mekke, cent mille. Que le Dieu tout-puissant daigne accorder à tous ses serviteurs la grâce de jouir de cette faveur!

J'ai déjà dit que tous les toits, ainsi que la partie extérieure de la coupole, sont couverts de plomb. Sur

[1] Ibn el Athir nous apprend que, lorsque les Francs s'emparèrent de Jérusalem, ils enlevèrent du sanctuaire de la Sakhrah plus de quarante lampes en argent pesant chacune trois mille six cents dirhem, un tennour d'argent du poids de quarante rathl de Damas, cent cinquante petites lampes d'argent et plus de vingt lampes en or. *Kamil fit Tarikh,* tome X, page 192.

[2] Zabedj est le nom d'une île au-delà de la mer de Herkend, dans les parages de la Chine.

les quatre faces de l'édifice s'ouvrent quatre grandes portes à deux battants; elles sont en bois de sadj et elles sont tenues constamment fermées.

Il y a, en outre, sur la plate-forme, une construction surmontée d'une coupole; elle porte le nom de Qoubbet es Silssilèh (coupole de la Chaîne) à cause de la chaîne qui y fut suspendue par Daoud. Cette chaîne ne pouvait être saisie que par celui qui, dans une contestation, avait le droit pour lui. La main de l'homme injuste et violent ne pouvait l'atteindre. Ce fait est admis par les docteurs de la loi. Cette coupole est soutenue par huit colonnes en marbre et par six piliers en pierres. L'édifice est ouvert de toutes parts, excepté du côté de la qiblèh où l'on a élevé jusqu'en haut un mur dans lequel on a établi un beau mihrab[1].

On voit également sur la plate-forme une autre coupole supportée par quatre colonnes de marbre; le côté de la qiblèh est aussi fermé par un mur dans lequel est un beau mihrab. Elle porte le nom de Qoubbet Djebrayl (coupole de Gabriel). Le sol n'est point recouvert de

[1] La coupole de la Chaîne, dit le cheikh Abdoul Ghany dans la relation de son voyage, est d'une extrême élégance : elle est ouverte de tous les côtés et elle a les dimensions d'une grande tente. Sa forme est octogonale et elle est soutenue par dix-sept colonnes, sans compter les deux qui sont placées aux côtés du mihrab. Il y a entre chaque deux colonnes un espace de deux coudées.

Bereket ech Châh dans son *Manuel du pèlerin à Jérusalem*, Ibrahim es Soyouthy et le cheikh Chehab ed Din Ahmed dans son ouvrage qui a pour titre *Moucir oul gharam ila ziaret il Qouds ou ech Cham* (le livre qui excite le désir de visiter pieusement Jérusalem et Damas) ont recueilli toutes les traditions relatives à la coupole de la Chaîne. Ce monument a été reconstruit en l'année 1561 par le sultan Souleyman. Cf. De Vogüé, *Le Temple de Jérusalem*, page 104.

tapis; la roche qui a été nivelée s'y montre à nu. C'est là que pendant la nuit du Miradj, le Boraq fut amené pour servir de monture au Prophète[1]. Derrière la Qoubbet Djebrayl, à la distance de vingt ârech, on voit une autre coupole qui est soutenue par quatre colonnes de marbre. On l'appelle Qoubbet er Ressoul (la coupole du Prophète)[2].

On prétend que dans la nuit du Miradj, le Prophète fit d'abord sa prière sous le dôme de la Sakhrah; il posa sa main sur elle et quand il sortit, celle-ci, pour lui témoigner son respect, se dressa toute droite; mais le Prophète remit la main sur elle et elle reprit sa place. Elle est restée, jusqu'à ce jour, à moitié soulevée. Le Prophète se dirigea ensuite vers la coupole qui porte son nom, et là il monta sur le Boraq. Cette circonstance a valu à ce lieu la vénération dont il est l'objet.

Il y a sous la Sakhrah une grande excavation dans laquelle règne une complète obscurité. Des cierges y brûlent continuellement. On dit que cette excavation a été produite par le mouvement que fit la Sakhrah pour se lever et elle subsista lorsque la pierre fut redevenue immobile[3].

[1] De Vogüé, *Temple de Jérusalem*, page 104.

[2] Cette coupole porte aujourd'hui le nom de *Qoubbet el Miradj* (coupole de l'Ascension). Elle s'élève à la droite du dôme de la Sakhrah dans la direction de l'occident. Elle est ronde et construite en marbre, dit le cheikh Abdoul Ghany, et les vœux que l'on y forme sont tous exaucés. *Voyage à Jérusalem du cheikh Abdoul Ghany en Nabloussy*, f° 102.

L'ancienne coupole tombait en ruines; en l'année 597 (1200) l'Isfèh Salar Izz ed Din et Abou Amr Osman, inspecteur des fondations pieuses, la reconstruisirent complètement. Moudjir ed Din, page 105, de Vogüé, page 104.

[3] Cette grotte, dit Aly el Herewy, est appelée *Magharat el Arwah* (la caverne des Ames), parce que Dieu y a réuni les âmes des vrais croyants. On y descend par un escalier de quatorze marches. On dit aussi que Zékéria

Description des escaliers donnant accès à la plate-forme qui s'élève au centre de l'enceinte du Haram.

On peut monter sur la plate-forme par six escaliers placés en six endroits différents. Chacun d'eux est désigné par un nom particulier. Du côté de la qiblèh, il y a deux passages avec des degrés par lesquels on arrive à la plate-forme. Lorsque l'on se tient au milieu de la paroi du mur de soutènement, l'un est à droite, l'autre à gauche. Celui de droite est appelé Maqam en Neby (place du Prophète), l'autre Maqam el Ghoury (place de Ghoury). Le premier est ainsi nommé parce que le Prophète l'a gravi dans la nuit du Miradj pour se rendre sur la plate-forme et aller au dôme de la Sakhrah. Cet escalier est placé dans la direction de la route du Hedjaz; les marches ont aujourd'hui une largeur de vingt ârech. Elles sont faites de pierres de taille de si grande dimension, qu'un ou deux blocs carrés suffisent pour former une marche. Ces degrés sont disposés avec tant d'art qu'on pourrait, si on voulait, les gravir avec une monture.

Au sommet de cet escalier se dressent quatre colonnes d'une espèce de marbre vert qui ressemblerait à l'émeraude s'il n'était couvert d'une quantité de points de toutes couleurs. Chacune de ces colonnes a une hauteur de dix

(Zacharie) y est enterré; au bas de l'escalier à droite on voit une manière d'estrade sur laquelle est dressée une colonne élégante qui s'élève jusqu'à la Sakhrah. En haut, dans le roc, est une large fente faite, dit-on, par le doigt de Gabriel. On y tient une lampe allumée. Ce lieu est éclairé par des lampes et la porte en est ouverte toutes les nuits aux pèlerins qui veulent le visiter.

ârech et une épaisseur telle qu'il faut deux hommes pour les embrasser. Elles sont surmontées de trois arceaux disposés de façon que l'un est en face de l'escalier et les deux autres sur ses deux côtés.

Le faîte du mur élevé au-dessus des arceaux est horizontal : il est disposé en galerie, garni de créneaux et il a l'apparence d'un carré. Ces piliers et ces arceaux sont couverts de dessins en mosaïque, les plus beaux que l'on puisse voir[1].

Le parapet qui règne autour de la plate-forme est tout entier en marbre pointillé. Quand on y jette les yeux, on croirait voir une pelouse émaillée de fleurs. Le Maqam el Ghoury est un emplacement où se trouvent trois escaliers : l'un est en face de la plate-forme, les deux autres sont sur ses flancs, de sorte que l'on peut y monter par trois côtés. On a également dressé, au haut de ces escaliers, des colonnes surmontées par des arceaux et une galerie. Les marches sont disposées de la façon que nous avons décrite plus haut; chacune d'elles se compose de deux ou de trois blocs de pierre taillée et de forme allongée. On lit sur le front de l'arceau l'inscription qui suit, tracée en caractères élégants : «Fait par l'ordre de l'émir Leïs oud Daoulèh

[1] Jean de Wurtzbourg décrit en ces termes l'escalier et le portique qui s'élève au sommet sur la plate-forme. «Ad quod (pavimentum) a tribus partibus multis gradibus ascenditur. Est enim idem atrium ab aequalitate terrae satis artificiose elevatum et habet ab oriente in pariete suo latum introitum per quinque arcus, quatuor magnis columnis sibi connexos : et hic paries sic patet versus portam auream per quam Dominus quinto die ante passionem suam sedens super asinum solemniter introivit.» *Thesaurus anecdotorum novissimus.* Tome I[er], p. III, col. 498.

Nouchtekin Ghoury». Ce Leïs oud Daoulèh était, dit-on, un des esclaves du sultan d'Égypte; c'est lui qui a fait ouvrir ce passage et construire ces escaliers[1].

Sur la face occidentale de la plate-forme, on a également construit deux escaliers en deux endroits différents, et on a pratiqué un passage qui a la même magnificence que ceux que je viens de décrire. A l'orient, il y a également un passage au sommet duquel sont des colonnes surmontées d'arceaux couronnés de créneaux. Cet endroit porte le nom de Maqam ech Charqy (station de l'Orient).

Sur le côté du nord, se trouve un autre escalier le plus élevé et le plus grand de tous. En haut de celui-ci on trouve, comme en haut des autres, des colonnes surmontées d'arceaux. Il a reçu le nom de Maqam ech Chamy (station de Syrie).

On a dû, pour établir ces six escaliers, dépenser, à mon estimation, la somme de cent mille dinars.

Faisant face au nord, dans la cour de l'enceinte et non pas sur la plate-forme, on voit une construction peu importante qui ressemble à une petite mosquée. Elle a la forme carrée d'un enclos; les murs en pierres de taille ne dépassent pas la hauteur d'un homme. Elle est désignée sous le nom de mihrab de Daoud[2]. Non loin de

[1] L'Émir Abou Mançour Anouchtekin Emir el Djouïouch, (généralissime) et gouverneur de la Syrie pour le khalife Ed Dhahir li izaz din illah, était originaire de Khoten. Il avait été l'esclave d'un officier deïlemite nommé Dizber ibn Aussem. Il remplaça à Damas en 419 (1028) Abou Moutha' el Hamdany. Il dut s'enfuir de cette ville à la suite d'une révolte en 433 (1041) et il se réfugia à Haleb où il mourut au bout de trois mois.

Histoire des khalifes, des princes et des lieutenants qui ont gouverné Damas, par Salah ed Din Khalil ibn Ibek es Safedy, manuscrit de mon cabinet, f° 137.

[2] Moudjir ed Din se borne à dire que «dans la partie orientale de

là, se dresse une pierre qui a la hauteur de la taille d'un homme : le sommet n'est pas plus grand qu'un tapis de prière. C'est, dit-on, le siège sur lequel s'asseyait Souleyman pendant la construction du temple.

Telles sont les choses que j'ai vues dans l'enceinte du Haram de Jérusalem. J'en ai fait des dessins que j'ai tracés sur le journal où j'ai consigné mes observations.

L'arbre des Houris est aussi une des merveilles que je vis dans le Haram de Jérusalem[1].

Le mercredi, premier jour du mois de Zil Qa'adèh de l'an 438 (29 avril 1047), je partis de Jérusalem pour me rendre en pèlerinage au tombeau d'Ibrahim, l'ami du Dieu très-miséricordieux. Il y a de Jérusalem à ce lieu de visitation une distance de six fersengs. On voit le long de la route, qui est dans la direction du sud, de nombreux villages entourés de champs cultivés et de jardins. Les arbres qui n'ont pas besoin d'être arrosés, tels que la vigne, le figuier, l'olivier et le soumaq, y croissent spontanément et en grand nombre.

A deux fersengs de Jérusalem se trouve une localité

l'enceinte du Mesdjid, dans le mur méridional, près du berceau de Jésus, est un grand mihrab, connu dans le peuple sous le nom de mihrab de Daoud. Il est de tradition que tous les vœux que l'on y fait sont exaucés». Les autres auteurs qui ont décrit les sanctuaires du Haram ne sont pas plus explicites et se contentent de donner le texte des prières que l'on doit réciter en ces endroits.

[1] Selon la tradition musulmane, les houris auraient apparu à Mahomet la nuit de son ascension dans le temple de Jérusalem près d'un arbre qui se trouvait non loin de la plate-forme de la Sakhrah. C'est, sans doute, cet immense micocoulier (mayssèh) sous lequel on avait établi un banc et un mihrab, et dont le tronc et les branches furent soutenus par une armature en fer que l'on établit au XV[e] siècle, à cause de sa vétusté. On le désigna alors sous le nom de Maysset el Mouhaddadèh (le micocoulier ferré).

où l'on voit une source, des vignobles et des jardins. Le charme de cet endroit lui a fait donner le nom de Feradis [1].

A un ferseng de Jérusalem est un lieu appartenant aux chrétiens, et qui est de leur part l'objet d'une grande vénération. Il porte le nom de Beït Laham (Bethléem). Des religieux y ont établi leur demeure, et il est visité par un nombre considérable de pèlerins. Les chrétiens y célèbrent la messe, et on y vient en foule des pays de Roum. Je passai à Beït Laham la nuit qui suivit mon départ de Jérusalem.

Description du tombeau d'Ibrahim, l'ami de Dieu, que les bénédictions et le salut du Tout-Puissant soient sur lui!

Ce sanctuaire est connu en Syrie et à Jérusalem sous le nom de Khalil. On ne mentionne jamais la ville sous le nom qui lui appartient et qui est Mathloun [2]. Les re-

[1] Ce nom désigne encore aujourd'hui la montagne qui s'élève à l'est de la vallée d'Ourtas (Djebel Foureïdis) : elle est aussi appelée montagne des Francs. Ourtas me paraît être une altération du mot *Hortus* qui est lui-même la traduction de *Feradis* (jardins, pluriel arabe du mot persan *Ferdous*).

[2] Mathloun est, sans aucun doute, la corruption de Marthoun qui est le nom d'un des quatre villages ou quartiers qui composaient la ville d'Hébron. Ils sont ainsi désignés dans l'acte que Mohammed délivra à Temim ed Dary et à ses frères la neuvième année de l'Hégire (630), après le combat de Tebouk : Habroun, Marthoun, Beït Aïnoun et Beït Ibrahim. Cette lettre de concession fut écrite par Aly, fils d'Abou Thalib, sur un morceau de peau, et elle resta en possession des descendants de Temim ed Dary jusqu'au XVI[e] siècle, époque à laquelle elle fut envoyée à Constantinople pour être placée dans la chambre des reliques au vieux sérail.

Cf. *La relation du voyage en Palestine du cheikh Abdoul Ghany en Nabloussy*, f[os] 94 et 95. Yaqout a donné le texte de cette pièce dans son *Moudjem el bouldan*, tome II, page 195. M. Robinson a inséré un abrégé de l'histoire d'Hébron dans ses *Biblical researches*, tome II, pages 430 - 462.

Les pèlerins occidentaux qui ont visité Hébron parlent tous des immenses revenus du sanctuaire.

venus de fondations pieuses, ainsi que ceux d'un grand nombre de villages sont affectés à l'entretien de ce tombeau.

Il y a, dans le district d'Hébron, une source qui, jaillissant d'un rocher, fournit un mince filet d'eau. On l'a fait arriver, au moyen d'un long canal, jusqu'en dehors de la ville; là, on a construit une citerne recouverte en maçonnerie qui sert à recueillir l'eau et à l'empêcher de se perdre, afin qu'elle puisse suffire aux besoins des habitants et des pèlerins.

Le tombeau d'Ibrahim est sur la lisière de la ville dans la direction du sud. Hébron est situé au sud-est de Jérusalem.

Le tombeau se compose d'une enceinte, formée par quatre murs en pierres de taille, qui a une longueur de quatre-vingts ârech sur quarante de largeur. Les murs ont vingt ârech de hauteur et deux ârech d'épaisseur à leur sommet. Un mihrab et une maqçourah sont placés dans le sens de la largeur de l'enceinte.

Dans l'intérieur de la maqçourah, on a également disposé des mihrabs, et on y voit aussi deux tombeaux dont la tête est placée dans la direction de la qiblèh. Ils sont, tous deux, en pierres de taille et de la hauteur d'un homme. Celui de droite renferme le corps d'Ishaq (Isaac), et celui de gauche la dépouille mortelle de sa femme. Une distance de dix ârech les sépare l'un de l'autre. Les murs et le sol de cette chambre sépulcrale sont couverts de tapis d'un grand prix, et de nattes du Maghreb plus précieuses que le brocart. J'ai vu là, une natte qui

servait de tapis de prière et qui avait été envoyée, me fut-il dit, par l'émir el Djouïouch (généralissime), esclave du sultan d'Égypte. Elle avait été achetée à Misr (Vieux Kaire), au prix de trente dinars maghreby. Un tapis de même grandeur en brocart de Grèce ne coûterait pas autant : nulle part je n'ai vu une natte aussi belle.

En sortant de la maqçourah, on trouve, dans la cour du sanctuaire, deux édicules placés tous deux dans la direction de la qiblèh. Le tombeau d'Ibrahim (que les bénédictions et le salut reposent sur lui!) se trouve dans celui de droite. Les dimensions de cet édicule sont considérables et il en renferme un autre dont on ne peut faire le tour, mais qui a quatre lucarnes par lesquelles les pèlerins peuvent apercevoir le tombeau. Le sol et les murs de la chambre sépulcrale sont couverts de tapis et de tentures en brocart. Le tombeau est en pierre et a trois guez de hauteur. Un grand nombre de lampes et de luminaires en argent sont suspendus dans cette chambre. L'édicule placé à gauche de la qiblèh renferme la tombe de Sarrèh (Sara), femme d'Ibrahim. Ces deux constructions sont séparées par un passage qui ressemble à un vestibule et sur lequel s'ouvrent les deux portes; on y a aussi placé des lampes et des luminaires[1].

[1] Le corps d'Abraham est déposé dans la caverne qui se trouve au-dessous du sanctuaire : Abraham est en conséquence désigné souvent sous le nom de «Le maître du souterrain et de la lampe (Sahib es Serdab ouel Qandil)», à cause de celle qui est suspendue au-dessus de sa tête. Moudjir ed Din rapporte sur l'autorité d'Ibn Assakir que, sous le khalifat de Radhi billah, Abou Bekr el Eskafy, conduit par un gardien du tombeau, nommé Sa'louk, descendit dans la caverne et vit les corps d'Isaac, d'Abraham et de Jacob (vers 320—932).

Aly el Herewy, dans son «*Kitab ez Ziarat*», raconte les faits suivants:

Plus loin, il y a aussi deux autres tombes placées à peu de distance l'une de l'autre. A droite est celle du prophète Yaqoub (Jacob), à gauche celle de sa femme.

Au-delà s'élèvent les maisons où Ibrahim donnait l'hospitalité à ses hôtes. Il y a donc six tombeaux dans le sanctuaire.

En dehors de l'enceinte formée par les quatre murs, il y a une pente qui conduit au tombeau de Youssouf (Joseph), fils de Yaqoub. Il est en pierre et recouvert d'une belle coupole[1]. Du côté de la campagne, dans la

«Je me rendis à Jérusalem en 569 (1173) et j'y rencontrai ainsi qu'à Hébron des vieillards qui m'affirmèrent que, sous le règne du roi Bardouil (Baudouin), un éboulement s'était produit dans la caverne. Le roi autorisa quelques Francs à y entrer. Ils trouvèrent les corps d'Abraham, d'Isaac et de Jacob adossés à la muraille. Leurs linceuls tombaient en lambeaux. Au-dessus de leurs têtes nues étaient suspendues des lampes. Le roi fit revêtir les corps de linceuls neufs, puis on ferma la brèche qui s'était produite. Ceci se passa en l'année 513 (1119).» Le chevalier Biran qui résidait à Beït Laham et qui jouissait d'une grande notoriété parmi les Francs à cause de ses qualités viriles et de son grand âge, m'a raconté qu'il était entré dans la caverne avec son père et qu'il y avait vu Abraham, Isaac et Jacob qui avaient la tête nue. «Quel âge aviez-vous?» lui demandai-je. «Treize ans», me répondit-il. Il ajouta que le chevalier Djofry (Geoffroy) fils de Djordj (Georges) avait été chargé par le roi de renouveler les linceuls et de faire réparer la partie de la caverne qui s'était écroulée. Je lui demandai s'il était encore vivant; il me répondit qu'il était mort depuis longtemps. Si le récit qui m'a été fait est véridique, j'ai pu entretenir un homme qui a vu Abraham, Isaac et Jacob, non point en songe, mais en réalité.» *Kitab ez Ziarat*, f° 26 et 27.

Le même fait est raconté avec moins de détails par Yaqout dans son *Moudjem oul bouldan* et par Aboul Féda et Aboul Mahassin dans leurs chroniques.

[1] Ce tombeau de Joseph fut découvert sous le règne du khalife Mouqtadir (295—320 A. D. 907—932) par une esclave de ce prince fixée à Jérusalem. «Je me rendis, dit Ibrahim ibn Ahmed el Khalendjy, accompagné d'ouvriers, dans le champ où, selon la tradition, devait se trouver le tombeau de Joseph, en dehors de l'enceinte, vis-à-vis de celui de son père Jacob. On acheta le terrain à celui qui le possédait, et on se mit à faire des fouilles. Une grande pierre ayant été mise à découvert, on donna l'ordre

direction qui part d'entre le tombeau de Youssouf et le sanctuaire d'Ibrahim, on a établi un vaste cimetière; on y enterre un grand nombre de corps apportés de différents pays[1].

Sur la terrasse de la maqçourah qui se trouve dans l'intérieur de l'enceinte du sanctuaire, on a construit de petites chambres pour y loger les hôtes. Les revenus de legs pieux consistant en villages et en propriétés immobilières à Jérusalem, permettent de pourvoir aux dépenses du sanctuaire.

L'orge est de toutes les céréales celle qui est ici la plus cultivée; il y a peu de blé, mais les olives sont abondantes. On fait à tous les étrangers voyageurs ou pèlerins une distribution de pain et d'olives. Un grand nombre de meules mises en mouvement par des mulets ou des bœufs fournissent chaque jour de la farine, et des jeunes filles sont, pendant toute la journée, occupées à faire cuire le pain. A Hébron, chaque pain a le poids d'un men. Quiconque vient à Hébron reçoit par jour un

de la rompre. On en cassa un morceau. Dès qu'on l'eut enlevée, on aperçut Joseph éblouissant de beauté et il s'exhala une odeur de musc. Il s'éleva alors un tourbillon de vent, et les ouvriers remplacèrent la pierre dans son état primitif. Quelque temps après, on éleva la coupole qui existe encore aujourd'hui.» Moudjir ed Din, pages 64 et 65 de l'édition de Boulaq et pages 22 et 23 de la traduction de M. Sauvaire. D'après une autre tradition qui est aussi rapportée par les pèlerins chrétiens du moyen-âge, Joseph serait enterré au pied d'un arbre auprès du village Balathah, non loin de Naplouse, dans un champ qui porte le nom de Haqar Youssouf.

[1] Cette coutume aurait été observée surtout par les Juifs, si l'on s'en rapporte à un passage de Benjamin de Tudèle : «On y voit aussi (près de la caverne d'Hébron) des ossuaires pleins des ossements des Israélites qui apportaient là chacun leurs morts et les os de leurs ancêtres qui sont encore là jusqu'à ce jour.» *Voyage de Rabbi Benjamin de Tudèle*, édition de 1734, page 101.

pain rond et un bol de lentilles cuites à l'huile; on donne également du raisin sec. Cette coutume remonte au temps d'Ibrahim et elle subsiste jusqu'à présent. Il y a des jours où l'on voit arriver cinq cents voyageurs, et chacun d'eux trouve préparé le repas dont nous venons de parler[1].

[1] Ces distributions de vivres portent en arabe le nom de Soumath Ibrahim (le repas d'Abraham) ou de Dachichèh (brouet de froment pilé). Abraham, selon la tradition, sortait tous les jours de sa demeure pour y amener des hôtes auxquels il offrait l'hospitalité. Cette générosité lui fit donner le surnom de Abou Dheyfan (le père des hôtes), et c'est pour en consacrer le souvenir que l'on apprête tous les jours des repas à Hébron pour les pèlerins. « Tous les jours après la prière de l'Asr, dit Moudjir ed Din, on bat des timbales à la porte de la cuisine au moment de la distribution des vivres. C'est une des choses les plus merveilleuses du monde : les habitants et les voyageurs en prennent leur part. On fait trois distributions de pain chaque jour, le matin aux pauvres et autres, dans l'après-midi aux habitants et après l'Asr, on la renouvelle pour les habitants et les voyageurs qui sont arrivés . . . . A la porte du sanctuaire où l'on bat les timbales, s'élèvent les bâtiments destinés à la préparation des repas; ils renferment trois fours et six meules à moudre le grain. Au-dessus sont les greniers où l'on met le blé et l'orge. Ils offrent un spectacle qui provoque l'admiration, car le blé qui est apporté ne sort de là que converti en pain. » Moudjir ed Din, page 59 de l'édition du Kaire, et pages 20 et 21 de la traduction de M. Sauvaire.

« Post muscheae et duplicis speluncae considerationem, descendimus paululum et ad fores hospitalis pauperum venimus, quod sub muschea est. Introducti autem, vidimus officinas pulchras et in coquina et pistoria grandem praeparationem pro peregrinis Sarracenorum, quorum cottidie magna multitudo advenit ad visitandam speluncam duplicem, sepulchrum Patriarcharum. Habet hoc hospitale in annuis reditibus ultra XXIIII millia ducatorum. Unde singulis diebus coquuntur in clibano mille ducenti panes, qui distribuuntur petentibus, et nulli peregrino denegatur eleemosyna, sit cuiuscunque gentis vel fidei vel sectae; qui petit, accipit panem, oleum et menestrum quod nos pulmentum vocamus. » *F. Felicis Fabri evagatorium in Terrae Sanctae Arabiae et Egypti peregrinationem,* edidit C. D. Hassler, Stuttgard 1843, tome II, page 350.

« Saint Abraham ou y a un hospital bel et noble soubz la seignourie des Sarrasins auquel a tous allans et passans de quelque pays et nacion qui soient, on donne du pain et de l'uile et du potage; là tous les jours on cuyt mille et deux cens pains pour donner aux povres. La despence qui se fait là tous les ans en aumosnes se monte jusques a XIII mille ducas. Breydenbach, *Le voiage et pelerinage d'oultre mer au saint Sepulchre* etc., traduit en français par F. Nicolas le Huen, Lyon 1488, page 259.

On prétend que primitivement le sanctuaire n'avait pas de porte et qu'il était impossible de pénétrer dans l'intérieur. On accomplissait les cérémonies du pèlerinage dans une salle ouverte placée à l'extérieur. Mehdy, devenu souverain de l'Égypte, donna l'ordre de percer une porte, puis on plaça à l'intérieur du sanctuaire tout ce qui était nécessaire en tentures et en tapis pour le meubler. On y ajouta également des constructions dans un but de charité. La porte s'ouvre dans la muraille du nord à une hauteur de quatre guez au-dessus du sol. On y accède par un double escalier en pierre. On monte par l'un des côtés et l'on descend par l'autre[1].

Je revins d'Hébron à Jérusalem, puis je partis à pied de cette dernière ville en compagnie de gens qui avaient résolu de faire le voyage du Hedjaz. Notre guide qui s'appelait Abou Bekr Hamdany était un homme énergique, bon marcheur et d'une heureuse physionomie. Je

[1] Nassiri Khosrau me paraît désigner ici Obeïd Allah Mehdy, le fondateur de la dynastie des Fathimites qui fut en 306 (918) momentanément maître de l'Égypte, et non le khalife Abbasside Mehdy qui monta sur le trône en 158 (774). Moudjir ed Din prétend que la porte du sanctuaire fut percée à l'époque de la domination byzantine.

Aly Bey a donné une courte description d'Hébron dans la relation de son voyage et il a tracé du sanctuaire un plan qui figure dans l'atlas de cet ouvrage. *Voyages d'Aly Bey el Abbassy en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806, 1807.* Paris 1814, tome III, pages 160—162, et dans l'atlas, planche LXIII.

M. Rivadeneyra, qui a également visité le sanctuaire d'Abraham, en a donné une description très-intéressante et remplie de détails fort curieux. *Viajè de Ceylon à Damasco,* Madrid, 1871, pages 304—318.

M. Quatremère a, dans un appendice placé à la fin du tome Ier, 2e partie (pages 239—252), de l'*Histoire des sultans Mamelouks*, traduite de Maqrizi, réuni tous les détails que lui ont fournis les géographes et les historiens orientaux, ainsi que les voyageurs européens, sur la ville d'Hébron et le tombeau d'Abraham.

m'éloignai de Jérusalem le quinze du mois de Zil Qa'adèh de l'année 438 (1er mai 1047).

Le troisième jour de notre voyage nous arrivâmes à 'Izra[1] où nous trouvâmes de l'eau courante et des arbres. Nous gagnâmes ensuite une autre station, celle de Wadi'l Qoura[2], et de là nous arrivâmes en dix jours à la Mekke. Il n'y était venu cette année-là aucune caravane de quelque pays que ce fût et on ne pouvait se procurer des vivres qu'avec la plus grande difficulté.

Je descendis dans la rue des droguistes en face de Bab en Neby (la porte du Prophète). Le mardi suivant, je me rendis à l'Arafat où je trouvai tout le monde sous le coup de la crainte d'une attaque des Arabes. Après être revenu de l'Arafat, je passai deux jours à la Mekke, puis je repris le chemin de Jérusalem, en suivant la route de la caravane de Syrie.

Le cinq du mois de Moharrem de l'année lunaire 439 (7 juillet 1047), j'étais de retour à Jérusalem. Je ne parle point ici en détail de mon pèlerinage à la Mekke. Je ferai la description de cette ville lorsque je raconterai le dernier séjour que j'y ai fait.

Les chrétiens possèdent à Jérusalem une grande église qui porte le nom de Bi'at el Qoumamèh[3] et ils ont pour elle la plus grande vénération.

[1] La lecture du nom de cette localité est incertaine.

[2] Wadi'l Qoura ou Dar el Qoura est situé à quinze heures de Nakhleteïn, sur la limite du territoire de Médine.

Cf. *Itinéraire de Constantinople à la Mekke,* traduit par M. Bianchi, Paris, 1825, in-4°, page 59.

[3] L'église du Dépôt des immondices. Les musulmans lui donnent ce nom au lieu de celui d'église de la Résurrection, parce que l'emplacement sur

Chaque année les gens y viennent en foule des pays de Roum pour la visiter en pèlerinage. L'empereur de Roum s'y rend lui-même incognito pour éviter d'être reconnu. Sous le règne de Hakim bi amr illah, sultan d'Égypte, le souverain de Roum vint à Jérusalem. Hakim en fut informé et fit partir un de ses écuyers avec les instructions suivantes : «Tu trouveras dans le sanctuaire de Jérusalem un homme ayant tel costume et telle apparence. Aborde-le et dis-lui : Hakim m'a envoyé auprès de toi, afin que tu ne puisses supposer qu'il ignore ce que tu fais; mais n'aie aucune inquiétude, car il ne nourrit pas de mauvaise intention à ton égard.»

Plus tard, Hakim donna l'ordre de piller, de démolir et de raser cette église. Elle resta en ruines pendant quelque temps; puis l'empereur envoya des ambassadeurs porteurs de riches cadeaux qui firent acte de soumission, sollicitèrent la paix et supplièrent jusqu'à ce que la permission de reconstruire l'église leur eut été accordée[1].

lequel la croix du Christ fut plantée servait, jusqu'à l'époque de Constantin, de réceptacle pour les immondices de la ville. On y coupait le poing aux malfaiteurs et on y crucifiait les criminels. Les chrétiens orientaux l'appellent Kenissiat el Qiamèh. Cf. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale;* art. *Camamat.*

[1] L'église du Saint Sépulcre fut rasée en 400 (1009) par l'ordre du khalife Hakim bi amr illah. Ce fut un secrétaire chrétien nommé Ibn Chakrin qui écrivit au gouverneur de Jérusalem la lettre lui enjoignant de démolir l'église de la Résurrection. Elle était conçue en ces termes : «L'Imam vous ordonne de détruire l'église d'el Qomamah : que son ciel devienne terre, que sa longueur devienne largeur.» Cf. de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes,* Paris 1838, tome Ier, page CCCXXXVIII.

Elle resta en ruines jusqu'en l'année 429 (1037). L'empereur Michel V le Paphlagonien conclut à cette époque une trêve avec le gouvernement du khalife Mostansser billah; il s'engagea à rendre la liberté à cinq mille esclaves musulmans et obtint l'autorisation de faire rebâtir l'église de la Résurrection à Jérusalem. Des architectes furent immédiatement envoyés de Constantinople et les travaux poussés avec la plus grande activité.

Cette église est un vaste monument qui peut contenir huit mille personnes. Elle est magnifiquement ornée de marbres de diverses couleurs, de sculptures et de peintures. Les murs sont, à l'intérieur, couverts de brocart et de peintures. On a prodigué l'or dans la décoration de cette église.

On y voit en plusieurs endroits des peintures représentant Jésus monté sur un âne; on remarque également les portraits des prophètes Abraham, Ismaïl, Isaac et ceux de Jacob et de ses enfants, que la paix de Dieu repose sur eux! Ces peintures sont enduites d'un vernis fait avec l'huile de sandarous[1]. Chaque tableau est couvert sur toute sa surface d'une plaque de verre qui lui donne un vif éclat et dispense de le protéger au moyen d'un rideau. On a pris cette précaution afin de garantir ces peintures de la poussière, et les serviteurs de l'église nettoient ces verres tous les jours.

Il y a, en outre, plusieurs chapelles, toutes richement décorées. Une description détaillée allongerait mon récit. On voit aussi dans cette église un tableau divisé en deux parties pour figurer l'enfer et le paradis. Sur une moitié, on a représenté les élus et le paradis, et sur l'autre les damnés, l'enfer et tout ce qui s'y rattache. Cette église est telle que l'on ne saurait en voir une semblable dans aucun autre endroit du monde.

[1] Le mot sandarous désigne la gomme qui découle du thuya aphylla ou cupressoides. Ce vernis est appelé par les Grecs santalozi (σανταλόζι). La préparation en est donnée dans le *Guide de la peinture*, manuscrit byzantin, traduit par le docteur Paul Durand et publié sous le titre de *Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine*. Paris 1845, page 41.

Des prêtres et des moines y lisent l'évangile, y prient et s'y livrent jour et nuit à des exercices de piété.

Je formai, à mon départ de Jérusalem, la résolution d'aller en Égypte par mer, et de me rendre ensuite à la Mekke. Mais le vent était contraire et la traversée impraticable; je suivis donc la route de terre. Je passai par Ramlèh, et j'arrivai à Asqalan qui est située sur le bord de la mer.

Asqalan (Ascalon) est une grande ville qui possède une belle mosquée et un magnifique bazar. J'y remarquai un monument antique à arcades qui, me fut-il dit, avait été jadis un édifice religieux. Il y avait une arcade en pierre d'une énorme dimension; il faudrait, si on voulait l'abattre, dépenser des sommes considérables[1].

Après avoir quitté Asqalan, je vis sur mon chemin un grand nombre de villes et de villages. Les nommer et les décrire allongerait mon récit, je les passe donc sous silence. J'arrivai à une localité appelée Thinèh[2]. C'est un port où l'on s'embarque pour gagner Tinnis; je pris passage sur un navire pour m'y rendre.

[1] « Asqalan, dit Mouqaddessy, est une jolie ville sur le bord de la mer. Les céréales et les fruits y sont abondants. On y remarque une grande quantité de sycomores. La mosquée est dans le bazar où l'on vend les étoffes; elle est dallée en marbre. C'est un édifice d'une grande beauté et d'une construction solide. La soie que l'on trouve à Asqalan est de qualité supérieure, la vie y est facile et douce, les bazars sont beaux, les campagnes charmantes; mais le port est mauvais, l'eau détestable, et on y est importuné par les insectes. » Mouqaddessy, page 174. La tête de Husseïn, fils d'Aly, était conservée dans un mechhed d'Asqalan; elle fut transportée au Kaire en l'année 549 (1154), lors de la prise de la ville par les Francs. On montrait également à Asqalan un puits creusé par Abraham. Aly el Herewy, *Kitab ez Ziarat*, f°s 27 et 28.

[2] Thinèh, dit Yaqout, est une petite ville du territoire égyptien, située entre Ferema et Tinnis.

Tinnis est une île sur laquelle on a bâti une belle ville qui est assez éloignée de la terre ferme pour que, du haut des terrasses des maisons, on ne puisse apercevoir le rivage; elle est fort peuplée et les bazars sont beaux. On y voit deux grandes mosquées, et l'on peut évaluer à dix mille le nombre des boutiques. Il y en a cent qui sont occupées par des parfumeurs[1].

Pendant toute la durée de l'été, on vend dans le marché du kechkâb[2], car le climat est extrêmement chaud et les maladies sont fréquentes.

On tisse à Tinnis des qaçab de couleur; cette étoffe sert à faire des turbans, des calottes et des vêtements de femme. On ne fabrique, en aucun lieu, d'aussi beaux qaçab de couleur. Le qaçab blanc se fait à Damiette. Celui qui est tissé dans les ateliers du sultan n'est ni vendu ni donné[3].

[1] Selon Mohammed ibn Ahmed ben Bessam, dont Mohammed ibn Ayas invoque le témoignage, la grande mosquée de Tinnis avait cent coudées de long et soixante et onze de large; il y avait, en outre, cent petites mosquées avec un minaret fort élevé, soixante-douze églises, trente-six bains et trente-six pressoirs pour l'huile. On comptait cent soixante-six moulins et fours, et cinq mille métiers à tisser des étoffes. *Nechq oul azhar fi adjaïb il aqthar*, f° 102.

[2] Le mot kechkâb désigne deux espèces de boissons : l'une, rafraîchissante, est composée de lait aigre desséché et durci, que l'on fait fondre dans l'eau; l'autre, enivrante, est fabriquée avec de l'orge germée, séchée et moulue que l'on fait fermenter avec de la menthe, de la rue, de la poivrette, des feuilles de citronnier et du poivre. Elle porte en arabe le nom de fouqqa'. Cf. Riza Qouly Khan, *Ferhengui Nassiry*, Téhéran 1288 (1870), in-f°. Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2e édition, Paris 1826, tome Ier, pages 150 et suivantes.

[3] Le qaçab est une étoffe de lin d'une extrême finesse; elle était fabriquée à Tinnis et à Damiette par des ouvriers coptes; les tissus destinés aux khalifes portaient le nom de Bedenèh. Maqrizy, dans l'article qu'il a consacré à Tinnis, donne de longs détails sur cette ville, sur son histoire et sur les ateliers qui s'y trouvaient. (*Topographie de*

Il m'a été raconté que le souverain du Fars avait envoyé vingt mille dinars à Tinnis, pour qu'on lui achetât un vêtement complet fait avec l'étoffe réservée pour le sultan. Ses agents séjournèrent plusieurs années dans la ville, sans avoir pu faire cet achat. Les ouvriers qui travaillent pour le prince sont d'une grande habileté. L'un d'eux, me fut-il dit, avait tissé une pièce d'étoffe destinée à faire le turban du sultan; il reçut pour ce travail la somme de cinq cents dinars maghreby. J'ai vu ce turban; on l'estimait quatre mille dinars maghreby.

C'est aussi à Tinnis et nulle part ailleurs, que l'on fabrique l'étoffe appelée bouqalemoun dont la couleur change selon les différentes heures du jour. On l'exporte dans les pays de l'occident et de l'orient.

On m'a dit que l'empereur de Grèce avait offert cent villes au sultan à la condition de recevoir Tinnis en échange. Le sultan rejeta cette proposition. Le désir de posséder la ville qui produit le qaçab et le bouqalemoun avait porté l'empereur à faire cette demande.

A l'époque de la crue du Nil, les eaux de ce fleuve repoussent celle de la mer si loin autour de l'île, que l'on trouve l'eau douce jusqu'à la distance de dix fersengs. On a établi dans l'île et dans la ville de grandes citernes souterraines très-solidement construites; elles

l'Égypte et du Kaire, Boulaq 1270 [1853], tome Ier, pages 176 et suivantes). Les artisans de Tinnis étaient coptes et Yaqout fait remarquer que ces étoffes si élégantes et si délicates étaient tissées par des ouvriers d'habitudes malpropres qui ne se lavaient jamais les mains et se nourrissaient de poissons frais, salés ou marinés exhalant une odeur insupportable. Yaqout, tome II, page 603.

portent le nom de meçani'. On les fait remplir par l'eau du Nil lorsqu'elle refoule celle de la mer. On ouvre alors les conduits et on livre ainsi passage à l'eau, qui se précipite dans les citernes; elles subviennent, après avoir été remplies, aux besoins de la ville pendant toute l'année jusqu'à la nouvelle crue. Celui qui possède une provision d'eau plus que suffisante vend le surplus[1].

Un grand nombre de ces réservoirs sont des fondations pieuses et l'eau en est distribuée aux étrangers. On compte à Tinnis cinquante mille habitants mâles[2].

Il y a toujours mille navires amarrés aux environs de la ville; les uns appartiennent à des marchands, mais le plus grand nombre est la propriété du sultan. Il faut apporter dans cette île tout ce qui est nécessaire à la vie, car elle ne produit rien et les transactions ne peuvent se faire qu'au moyen de bateaux.

Une forte garnison bien pourvue d'armes occupe Tinnis, veille à sa sécurité et la défend contre les attaques

[1] Yaqout nous apprend que ces citernes avaient été pour la plupart construites par Ahmed Ibn Thoulon, lors de sa visite à Tinnis en l'année 269 (882). Elles portaient le nom de Saharidj el Emir (les citernes de l'émir). *Moudjem,* tome Ier, page 884. M. le général Andréossy a donné une très-courte description des ruines de Tinnis dans les *Mémoires sur l'Égypte, État moderne,* Paris 1809, tome Ier, page 275. «Des vestiges de bains, quelques ruines de souterrains voûtés avec art dont les murs sont recouverts d'un ciment très-dur et très-bien conservé, les fragments d'une cuve rectangulaire de granit rouge, tels sont les seuls monuments que l'on distingue au milieu de débris immenses de briques, de porcelaines, de poteries et de verreries de toutes couleurs.»

[2] Bar Hebræus porte à trente mille le chiffre des chrétiens résidant à Tinnis. Le moine Robert passa par Tinnis vers 870. Il dit dans son itinéraire : «Inde navigavimus ad civitatem Tannis in qua sunt Christiani multum religiosi, nimia hospitalitate ferventes.» *Itinerarium Roberti monachi,* dans les «*Itinera Hierosolymitana*», publiés par la Société de l'Orient latin. Genève 1880, page 313.

qui seraient tentées, soit par les Grecs, soit par les Francs[1].

Des personnes dignes de foi m'ont affirmé que cette ville rapportait chaque jour mille dinars maghreby au trésor du sultan. L'impôt est prélevé en une seule fois, un jour déterminé. Un percepteur unique le reçoit de la population et en fait la remise au trésor de l'État à époque fixe[2]. Personne ne refuse de verser ses contributions et aucune taxe n'est prélevée arbitrairement.

Le qassab et le bouqalemoun fabriqués pour le sultan sont payés à leur juste valeur; les ouvriers travaillent donc avec plaisir pour lui, contrairement à ce qui se passe dans d'autres pays où l'administration et le souverain imposent des corvées aux artisans. On tisse en bouqalemoun les couvertures des litières que l'on place

[1] Tinnis fut pillée en 548 (1153) par les galères de Sicile qui, vingt-trois ans plus tard, en 571 (1175), tentèrent inutilement un coup de main sur la ville. En 575 (1180), dix galères franques parties d'Asqalan mirent Tinnis à sac. Le sultan Salah ed Din donna, en 588 (1192), aux habitants l'ordre d'évacuer la ville et il n'y laissa qu'une garnison pour occuper la citadelle. Les fortifications furent rasées en 624 (1226), par Melik el Kamil Aboul Me'aly Mohammed. Frà Nicolò da Corbizzo, qui aborda à Tinnis en 1345, y trouva un émir qui préleva une taxe sur lui et sur ses compagnons de voyage. Ghillebert de Lannoy donne une très-intéressante description des ruines de cette ville qu'il visita lorsqu'il fit, de 1421 à 1423, la reconnaissance des côtes de la Syrie et de l'Égypte. *Œuvres de Ghillebert de Lannoy*, recueillies et publiées par Ch. Potvin, Louvain 1878, pages 138—139.

[2] Au rapport de Grégoire Bar Hebræus, au temps du patriarche Denys de Telmahar, on faisait payer aux chrétiens, sans distinction de pauvre ou de riche, cinq pièces d'or par tête. Denys ayant employé pour eux ses bons offices auprès d'Abdallah ibn Tahir, cet émir ordonna qu'à l'avenir on prélèverait quarante-huit drachmes ou pièces d'argent sur les riches, vingt-quatre sur les gens d'une aisance médiocre, et douze seulement sur les pauvres. *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, tome I[er], pages 320—321.

sur les chameaux, et les tapis de selle destinés à l'usage particulier du souverain.

Les fruits et les vivres nécessaires à l'approvisionnement de la ville sont apportés des villages de l'Égypte.

On fabrique également à Tinnis des objets en fer, tels que couteaux, ciseaux etc. J'ai vu à Misr (Vieux Kaire) une paire de ciseaux apportée de Tinnis et dont on demandait cinq dinars maghreby. Ils s'ouvraient lorsque l'on poussait en haut le ressort, et ils coupaient lorsqu'on le poussait en bas.

A Tinnis, les femmes sont, au moment de leur époque, atteintes d'un mal qui ressemble à l'épilepsie. Elles s'évanouissent après avoir poussé deux ou trois grands cris. J'avais entendu dire dans le Khorassan qu'il y avait une île où les femmes miaulaient comme des chats. Il s'agissait du mal dont je viens de parler[1].

Un navire fait, en vingt jours, la traversée de Constantinople à Tinnis.

Nous partîmes de cette ville et nous nous dirigeâmes

[1] Cette maladie portait le nom de convulsion de Tinnis, الفواق التنيسى Le médecin Aboul Sery, qui l'a décrite, l'attribue au genre de vie des habitants qui passaient leurs nuits à s'enivrer et ne faisaient aucun exercice. Ibn Bouthlan, cité par Maqrizy, rapporte, dans la relation de son voyage, que les habitants de Tinnis se nourrissaient de fromage, de poisson et de lait de vache. La taxe sur le fromage rapportait seule au trésor sept cents dinars, à raison d'un dinar et demi par mille formes de fromage, et celle sur le poisson rendait dix mille dinars. *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, page 177. Frà Nicolò da Corbizzo rapporte une légende qui lui a été racontée lors de son séjour dans cette ville. «La ciptà di Tenesi fu molto bella posta insulla riva del Nilo. Vienne un tempo che vabondo tanto mogluli che la nocte la gente mangiava et la mattina ognuno avea el viso enfiato et non conoscievano l' uno l' altro et per questo la ciptà e desabitata.» *Viaggio d'oltra mare*, manuscrit de mon cabinet, f° 46.

vers la terre d'Égypte. Quand nous atteignîmes le rivage près de l'embouchure du Nil, une barque se disposait à remonter le fleuve.

Le Nil, lorsqu'il se rapproche de la mer, se divise en plusieurs branches qui viennent s'y décharger. Celle dans laquelle nous nous engageâmes portait le nom de branche de Roum. Notre barque ne cessa de remonter le courant jusqu'à notre arrivée à Salihièh. Cette ville est abondamment approvisionnée de tous les biens de la terre. On y construit beaucoup de barques sur lesquelles on peut mettre la charge de deux cents kharwar. On transporte les denrées à Misr et on les débarque à la porte même des baqqal; la foule qui se presse ne permettrait pas de les transporter à dos de bêtes de somme.

Nous mîmes pied à terre à Salihièh et la même nuit nous arrivâmes près de la capitale. Nous y entrâmes le sept du mois de Safer 439 (4 Août 1047) qui correspond au jour de Hormouzd du mois de Chehriver de l'ancien calendrier persan.

Description du pays d'Égypte.

Le Nil vient en Égypte d'entre le sud et l'ouest. Il passe près de Misr (Vieux-Kaire) et se jette dans la mer de Roum.

A l'époque de la crue, lorsqu'il coule à pleins bords, il a deux fois la largeur du Djihoun à Tirmiz. Ce fleuve pénètre en Égypte, après avoir traversé la Nubie qui est une contrée montagneuse; lorsque la plaine succède aux montagnes, on se trouve en Égypte.

Assouan est la première ville que l'on rencontre sur la frontière. On compte trois cents fersengs de Misr à Assouan. Toutes les villes et toutes les parties cultivées du pays se trouvent sur les bords du fleuve. La province d'Assouan a reçu le nom de Saïd el A'la (le Saïd supérieur). Arrivées à Assouan, les barques ne peuvent remonter au-delà de cette ville, car plus haut le Nil roule ses eaux à travers des gorges étroites et son courant est extrêmement rapide. Plus au sud d'Assouan s'étend la Nubie qui obéit à un souverain particulier. Les habitants de ce pays ont la peau noire; ils professent la religion chrétienne. Les marchands qui se rendent en Nubie y vont vendre des verroteries, des peignes et du corail. Ils en rapportent des manteaux rayés. Ceux que l'on trouve à Misr viennent ou de la Nubie ou du pays de Roum. J'ai vu du blé et du millet de Nubie. L'un et l'autre étaient noirs[1].

On m'a dit que l'on n'avait pu connaître avec certitude le lieu où se trouvent les sources du Nil. L'on me raconta qu'un souverain d'Égypte envoya des gens qui, pendant une année, suivirent les bords du fleuve; ils firent toutes les recherches possibles, mais ils ne purent apprendre d'une manière positive où ces sources étaient situées. On se contente de dire qu'elles sont au sud des montagnes appelées Djebel el Qamar.

Lorsque le soleil entre dans le signe du Capricorne,

[1] M. Quatremère a, dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, tome II, pages 1—167, réuni tous les renseignements historiques et géographiques que fournissent les écrivains orientaux sur la Nubie et sur la ville d'Assouan.

les eaux du Nil commencent à gonfler jusqu'à ce qu'elles atteignent une hauteur de vingt ârech au-dessus du niveau qu'elles ont en hiver. La crue se fait progressivement et jour par jour. On a, pour l'apprécier, établi dans la ville de Misr des meqias (nilomètres) et des lieux d'observation[1].

Un fonctionnaire reçoit par an un traitement de mille dinars pour veiller à leur entretien et pour constater les progrès de la hauteur de l'eau. Dès le premier jour de la crue, il fait parcourir la ville par des crieurs publics qui proclament que : le Dieu très-haut et très-saint a fait croître aujourd'hui le Nil de tant de doigts; et tous les jours on signale l'augmentation survenue.

Lorsque la hauteur de l'eau a augmenté d'un guez, on bat le tambour en signe de joie et on se livre à des manifestations d'allégresse jusqu'à ce que l'eau ait atteint dix-sept ârech. Ces dix-sept ârech constituent le niveau ordinaire de la crue. S'il y en a moins, on dit que l'inondation est insuffisante. On distribue alors des aumônes, on fait des vœux, on témoigne de la tristesse et du chagrin. Lorsque, au contraire, il y a plus de dix-sept ârech, le peuple fait éclater la satisfaction qu'il éprouve, par des fêtes et des réjouissances. Si la crue du Nil n'atteint pas dix-sept coudées, le sultan ne fait pas payer d'impôt foncier aux cultivateurs.

On a dérivé du Nil un grand nombre de canaux qui

[1] Cf. Mémoire sur le Meqyâs de l'île de Roudah et sur les inscriptions que renferme ce monument, par J. J. Marcel, dans la *Description de l'Égypte, État moderne,* Paris 1813, tome II, pages 29—89 et tome III, pages 119—256.

vont dans toutes les directions. De ces canaux s'en détachent d'autres plus petits servant à irriguer les villages et les champs qui se trouvent sur leurs bords. L'eau est élevée au moyen de roues hydrauliques dont il est difficile d'évaluer le nombre.

Tous les villages de l'Égypte sont bâtis sur des éminences et sur des terrains élevés, afin d'éviter qu'ils ne soient submergés à l'époque de l'inondation, lorsque le pays est couvert par les eaux. On communique alors d'un village à l'autre au moyen de barques.

On a, d'une extrémité de l'Égypte à l'autre, établi une levée en terre qui longe le Nil et sert de route. Le Trésor verse, tous les ans, entre les mains d'un fonctionnaire qui inspire toute confiance, une somme de dix mille dinars pour faire à cette chaussée les réparations nécessaires.

La population fait ses provisions pour les quatre mois que dure l'inondation et pendant lesquels le pays est submergé. Dans la campagne et dans les villages, on cuit la quantité de pain nécessaire pour cet espace de temps, et on le fait sécher pour qu'il ne puisse pas se gâter.

La crue du Nil se produit régulièrement de la manière suivante : l'eau s'élève pendant quarante jours jusqu'à ce qu'elle ait atteint la hauteur de dix-sept guez; elle reste stationnaire pendant quarante jours; puis, elle décroît pendant quarante autres jours, jusqu'à ce qu'elle descende au niveau qu'elle doit conserver pendant l'hiver.

Lorsque les eaux commencent à se retirer, les paysans

s'avancent sur le terrain découvert, et à mesure qu'il devient sec, ils y sèment ce qu'ils veulent. Les semailles d'hiver et d'été se font toutes de cette même façon et il n'est point nécessaire de les arroser de nouveau.

La ville de Misr est située entre le Nil et la mer. Le fleuve coule du sud au nord et se jette dans la mer. On compte trente fersengs de Misr à Alexandrie qui se trouve sur le bord de la mer de Roum, non loin de la rive du Nil. On transporte de cette ville à Misr, sur des barques, une quantité considérable de fruits.

Je vis à Alexandrie un phare qui était en bon état de conservation. On avait jadis placé au sommet un miroir ardent qui incendiait les navires grecs venant de Constantinople, lorsqu'ils se trouvaient en face de lui. Les Grecs firent de nombreuses tentatives et eurent recours à divers stratagèmes pour détruire ce miroir. A la fin, ils envoyèrent un homme qui réussit à le briser[1].

A l'époque où Hakim bi amr illah régnait en Égypte, un individu se présenta devant lui et prit l'engagement de réparer ce miroir et de le remettre en son état primitif. Hakim bi amr illah lui répondit qu'il n'y voyait pas de nécessité, parce qu'à cette époque les Grecs payaient tous les ans un tribut en or et en marchandises; ils se conduisent, disait-il, de telle façon que nos troupes

[1] Massoudy, et après lui Maqrizy, ont recueilli toutes les légendes relatives au phare d'Alexandrie. Le premier de ces écrivains assure que le miroir fut brisé en 332 (943) par un eunuque, émissaire de la cour de Byzance, qui était parvenu à capter la confiance du khalife Welid, fils d'Abd el Melik. Cf. Massoudy, *Les Prairies d'or,* tome II, pages 431 et suivantes. Maqrizy, *Topographie de l'Égypte et du Kaire.* Boulaq, tome I[er], pages 155—157.

n'ont pas à marcher contre eux et les deux pays jouissent d'une paix profonde.

L'eau que l'on boit à Alexandrie est de l'eau de pluie. La plaine qui entoure la ville est jonchée de colonnes de pierre gisant à terre et qui ressemblent à celles dont j'ai parlé précédemment.

La mer d'Alexandrie s'étend jusqu'au Qaïrouan qui est éloigné de l'Égypte d'une distance de cent cinquante fersengs. La ville la plus importante de cette province est Sidjilmassèh, grande cité s'élevant au milieu d'une plaine à quatre fersengs de la mer[1]. Elle est bien fortifiée. Non loin de Sidjilmassèh se trouve Mehdyèh, fondée par Mehdy, un des descendants du prince des croyants Husseïn, fils d'Aly (que les bénédictions de Dieu reposent sur eux deux!), après qu'il eut achevé la conquête du Maghreb et de l'Espagne[2]. Lorsque j'étais

[1] Sidjilmassèh, dit Abou Obeïd Allah el Bekry, fut fondée en l'an 140 (757—758). Elle est située dans une plaine dont le sol est imprégné de sel. Elle est entourée de faubourgs; dans l'intérieur, on voit de très-belles maisons et des édifices magnifiques. Elle possède un grand nombre de jardins. La partie inférieure de la muraille qui l'entoure est en pierres et la partie supérieure en briques. Cette muraille percée de douze portes, dont huit en fer, fut construite par el Yaça en l'an 199 (814—815). *Description de l'Afrique septentrionale*, par el Bekry, traduite par Mac Guckin de Slane, Paris 1859, pages 328—329.

Yaqout nous apprend que les femmes de Sidjilmassèh filaient une laine qui servait à fabriquer des étoffes plus fines que le qassab tissé en Égypte. On en faisait des ghouffarèh ou cottes dont le prix atteignait trente-cinq dinars et même plus. *Moudjem*, tome III, page 46.

[2] Mehdyèh fut fondée en l'année 303 (916) de l'Hégire par Ahmed ibn Ismayl el Mehdy, dont on fait remonter l'origine à Husseïn, fils d'Aly. Cette ville est bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. Elle était entourée d'une muraille fort élevée et si large que deux cavaliers pouvaient y passer de front. Les portes étaient en fer massif et chaque battant avait le poids de cent qanthar. Deux des portes de la ville avaient quatre battants : elles donnaient accès à un passage voûté qui pouvait

en Égypte, la province de Qaïrouan relevait du souverain de ce pays[1]. Il tombe de la neige dans le Qaïrouan, mais elle ne tient pas sur le sol. La mer (Méditerranée) s'avance (du Qaïrouan) vers le nord en longeant la côte d'Espagne à droite. On compte mille fersengs de distance entre l'Égypte et l'Espagne : les provinces qui se trouvent entre ces deux pays sont toutes occupées par les musulmans.

L'Espagne est une vaste contrée couverte de montagnes. Il y neige et il y gèle. Les habitants ont la peau blanche et les cheveux roux. La plupart d'entre eux ont, comme les Esclavons, des yeux de chat.

L'Espagne est à l'extrémité de la mer de Grèce; de sorte que pour les habitants de ce pays, celle-ci est une mer orientale. Lorsque d'Espagne, on se dirige vers le nord en suivant sa droite et qu'on longe le rivage, on peut atteindre le pays de Roum. Des expéditions guerrières sont dirigées d'Espagne contre les infidèles.

abriter cinq cents cavaliers. Les fortifications de la ville furent achevées en 305 (918) et Ahmed el Mehdy vint y établir sa résidence au mois de Chevval 308 (mars 921). Selon Abou Obeïd Allah el Bekry, chacune des portes de Mehdyèh pèse mille quintaux et a trente coudées de hauteur; chacun des clous dont elle est garnie pèse six rathl. Sur ces portes on a représenté divers animaux. Le port est creusé dans le roc et assez vaste pour contenir trente navires. Yaqout, *Moudjem,* tome IV, pages 693—696. *Description de l'Afrique septentrionale,* par el Bekry, traduite par Mac Guckin de Slane, Paris 1859, pages 73—75. Georges d'Antioche, amiral de Roger, roi de Sicile, enleva en 543 (1148) Mehdyèh à Hassan ibn Aly de la dynastie des Benou Badis et la ville resta pendant douze ans au pouvoir des rois normands.

[1] Les princes de la dynastie des Benou Badis reconnurent la suzeraineté des Fathimites jusqu'en 452 (1060). En cette année, Abou Temim Mouïzz se soumit à l'autorité spirituelle des khalifes Abbassides et fit réciter la khoutbèh au nom de Qaïm bi amr illah. Aboul Mehassin, *Nodjoum ez Zahirèh,* manuscrit de la Bibliothèque nationale, supplément arabe 816, fol. 204.

On peut, si on le veut, se rendre par mer à Constantinople, mais il faut alors franchir un grand nombre de golfes qui ont chacun deux ou trois cents fersengs de largeur. On ne peut les traverser qu'avec un grand navire.

J'ai entendu dire à une personne qui mérite toute confiance, que la mer Méditerranée a quatre mille fersengs de circuit. Une branche s'étend jusqu'au pays des Ténèbres et la partie extrême en est toujours gelée, car jamais les rayons du soleil n'y pénètrent.

Le Sicile est une des îles de la mer Méditerranée. Un vaisseau parti d'Égypte met vingt jours pour y arriver. Il y a, en outre, beaucoup d'autres îles. La Sicile a une étendue de quatre-vingts fersengs carrés; elle relève du sultan d'Égypte[1]. Des navires s'y rendent tous les ans pour en rapporter les produits en Égypte. On fabrique en Sicile des toiles de lin d'une extrême finesse et des pièces d'étoffes de soie rayées dont chacune vaut à Misr la somme de dix dinars.

Lorsque, partant de Misr, on se dirige vers l'orient, on arrive à Qoulzoum. Cette ville est située sur le bord de la mer, à trente fersengs de Misr. La mer Rouge est une branche de l'Océan qui s'en détache à Aden pour remonter vers le nord; à Qoulzoum elle se divise pour former deux golfes. La largeur du canal formé par cette mer est, dit-on, de deux cents fersengs.

[1] La Sicile fût gouvernée pendant cent huit ans par la dynastie des émirs Kelbites (336—444 [947—1052]) qui reconnaissaient la souveraineté des khalifes d'Égypte. L'anarchie qui régna à partir du règne de l'émir Hassan, fils de l'émir Aboul Feth Youssouf, permit aux Normands d'asseoir leur domination sur toute l'île.

L'espace qui s'étend entre Misr et la mer est occupé par un désert et des montagnes stériles où on ne trouve ni eau ni végétation.

Pour se rendre de Misr à la Mekke, il faut marcher dans la direction de l'orient. On arrive à Qoulzoum, où l'on peut prendre deux voies, celle de terre ou celle de mer[1]. Par la première, on atteint la Mekke au bout de quinze jours, après avoir traversé un désert de trois cents fersengs. Cette route est suivie le plus souvent par la caravane d'Égypte. On met vingt jours par la voie de mer pour se rendre à Djar.

Djar est une petite ville du territoire du Hedjaz : elle s'élève sur le bord de la mer, et se trouve à trois journées de marche de Médine[2]. On compte cent fersengs de

[1] Qoulzoum était une petite ville située sur le rivage de la mer du Yémen, à l'extrémité de cette mer du côté de l'Égypte . . . . Entre cette ville et la capitale de l'Égypte, on compte trois journées de marche . . . . On ne voyait pas dans la ville de Qoulzoum d'arbres, d'eau, ni de champs cultivés : on y apportait de l'eau de très-loin. C'était l'entrepôt de l'Égypte et de la Syrie. On y faisait des cargaisons pour le Hedjaz et le Yémen. Maqrizy, *Topographie de l'Égypte,* tome Ier, page 212. Ce passage a été traduit par M. Langlès et inséré dans le tome VI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.* Paris, an IX, pages 354—355.

[2] Aboul Ach'ath el Kendy rapporte, d'après Arram ibn Asbagh es Soulemy, que Djar est une ville située sur le rivage de la mer de Qoulzoum. Elle se trouve à la distance d'un jour et d'une nuit de marche de Médine; on compte dix étapes jusqu'à Aylah et trois jusqu'à Djouhfah. Djar est le port où abordent les navires qui viennent des côtes de l'Abyssinie, de l'Égypte, d'Aden, de la Chine et des pays de l'Inde. Elle possède un minber et est fort peuplée. L'eau potable est fournie aux habitants par un étang qu'alimente une source portant le nom de Yalyal. On voit à Djar de belles maisons en pierres. Une moitié de la ville est bâtie sur une île, l'autre moitié s'élève sur la terre ferme. En face de Djar, à la distance de deux fersengs, est une île appelée Qaraf qui est le mouillage spécial des navires arrivant de l'Abyssinie. Elle est fréquentée par des négociants de Djar qui, pour s'y rendre, doivent franchir la distance de deux fersengs. La partie de la mer Rouge qui s'étend de Djouddah à Qoulzoum porte le nom de mer de Djar. *Moudjem,* tome II, page 5.

Médine à la Mekke. Si, à partir de Djar, on longe le rivage par mer, on arrive au Yémen, puis à la côte d'Aden. Si on dépasse Aden, on atteint l'Hindoustan, et si on continue le voyage, on arrive en Chine. Si d'Aden on prend la direction du sud, en inclinant vers l'ouest, on trouve le Zengbar et l'Abyssinie. Je parlerai de ceci plus en détail en son lieu. Si de Misr on va vers le sud et si on dépasse la Nubie, on arrive au pays des Maçmoudy, vaste contrée couverte de pâturages et remplie de troupeaux. Les habitants qui ont la peau noire sont d'une complexion vigoureuse. On voit à Misr beaucoup de soldats originaires de ce pays. Ils sont laids et ils ont une haute stature. On les appelle Maçmoudy. Ils combattent à pied avec le sabre et la lance et ne savent pas se servir d'autres armes[1].

Description de la ville du Kaire.

Lorsque de Syrie on se rend à Misr, la première grande ville que l'on rencontre est celle du Kaire. Misr s'élève au sud du Kaire qui est désigné sous le nom de Qahirèh el Mouïzzièh.

Fosthath est la ville militaire[2]. On raconte qu'un des descendants du prince des fidèles, Husseïn, fils d'Aly,

[1] Le nom générique de Maçmoudy désignait les nombreuses tribus berbères établies dans le sud de la province d'Ifriqiah jusqu'aux bords de l'océan Atlantique. Cf. *Géographie d'Edrissy,* traduite par M. Jaubert, tome Ier, pages 209—228.

[2] Les circonstances de la fondation de Fosthath sont trop connues pour que je les rapporte ici. La décadence de cette ville et celle de Misr commencèrent quelques années après le voyage de Nassiri Khosrau. Ces deux villes furent dépeuplées par les famines qui désolèrent l'Égypte pendant le règne de Mostansser billah.

après avoir conquis le Maghreb jusqu'à l'Espagne, fit marcher des troupes contre l'Égypte. Il leur fallut franchir le Nil. Cette entreprise semblait impossible, tant à cause de la largeur du fleuve qu'à cause du grand nombre de crocodiles qui entraînent immédiatement au fond de l'eau tout être vivant qui y tombe. Non loin du Kaire, sur la route, se trouve un talisman ayant, dit-on, le pouvoir d'empêcher les crocodiles de dévorer les hommes et les bêtes de somme; mais, à la distance d'une portée de flèche de la ville, loin de l'influence du talisman, personne n'ose entrer dans le Nil.

Les troupes envoyées par Mouïzz lidin illah arrivèrent en face de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville du Kaire. Le prince leur avait dit : «Lorsque vous serez arrivés là, un chien noir marchera devant vous et passera le fleuve. Suivez-le et traversez le Nil sans rien appréhender. L'armée de Mouïzz lidin illah se composait de trente mille cavaliers qui tous étaient ses esclaves. Le chien noir dont je viens de parler s'élança devant les soldats qui atteignirent, en le suivant, la rive opposée du fleuve, et il n'arriva aucun accident ni aux hommes ni aux montures. Jamais, jusqu'à cette époque, personne n'avait entendu dire qu'un cavalier eût pu franchir le Nil.

Cet événement eut lieu en l'année 363 (973)[1].

[1] Le qaïd Aboul Hassan Djauher ibn Abdallah, qui porte le surnom de Katib Roumy, reçut de Mouïzz lidin illah le commandement de l'armée qui envahit l'Égypte après la mort de Kafour el Ikhchidy. Il se mit en marche le 1er Reby oul evvel 358 (23 janvier 969) et entra à Misr le 16 Cha'aban (6 juillet) de la même année. Il gouverna l'Égypte au nom de Mouïzz lidin illah jusqu'à l'arrivée de ce prince au mois de Moharrem 364 (octobre 974). Le qaïd Djauher mourut à Misr le 20 Zil Qa'adèh 381 (29 janvier 992).

Le sultan Mouïzz lidin illah prit la voie de mer pour se rendre en Égypte. Ses navires remontèrent le Nil presque jusqu'au Kaire : on les déchargea, on les tira hors de l'eau, et on les laissa sur la rive comme des objets dont on a renoncé à se servir.

Moi, qui suis l'auteur de cette relation, je les ai vus. Ils sont au nombre de sept et mesurent chacun cent cinquante ârech de longueur sur soixante de largeur. Bien qu'ils fussent à terre depuis quatre-vingts ans, ils étaient encore munis de leurs agrès et de leurs apparaux. Je les vis en l'année 439 (1046), époque à laquelle j'arrivai en Égypte.

Lorsque Mouïzz lidin illah vint en Égypte, le général qui commandait au nom du khalife de Baghdad se présenta devant lui et fit sa soumission.

Mouïzz établit son camp sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville du Kaire et il lui donna le nom de Qahirèh, parce qu'il s'était rendu maître du pays à main armée. Il défendit à ses soldats d'entrer dans la ville de Misr et de violer le domicile de qui que ce fût. Il donna ensuite l'ordre de construire dans cette plaine une ville, et il exigea que ses officiers bâtissent des maisons et élevâssent des constructions dans l'enceinte qui avait été tracée[1].

Aucun historien ne fait mention de la légende que raconte notre voyageur. L'armée de Djauher était campée à Djizèh, sur la rive gauche du Nil, et elle passa le fleuve sur un pont de bateaux pour venir camper dans la plaine où s'élève aujourd'hui le Kaire.

[1] Ce que Nassiri Khosrau dit ici du khalife Mouïzz lidin illah doit s'appliquer à son lieutenant, le qaïd Djauher. Celui-ci établit son camp dans la plaine sablonneuse qui s'étend entre Misr et Aïn ech Chems

Le Kaire devint une grande ville à laquelle peu de cités peuvent être comparées. J'ai calculé qu'il ne s'y trouve pas moins de vingt mille boutiques qui toutes sont la propriété du sultan. Un grand nombre d'entre elles sont louées chacune au prix de dix dinars maghreby par mois, et il n'y en a que peu qui se louent moins de deux dinars.

Les caravansérails, les bains et les autres édifices publics sont en si grand nombre, qu'il est difficile d'en faire le dénombrement et tous ces biens sont la propriété du sultan, car nul ne peut posséder ni maisons ni immeubles, hormis ceux qu'il a fait bâtir lui-même. On m'a raconté qu'il y a tant au Kaire qu'à Misr vingt mille maisons appartenant au sultan et qui sont données en location. Le loyer est perçu tous les mois. On les livre et on les reprend au gré des locataires, sans imposer à qui que ce soit la moindre obligation à ce sujet.

Le palais du sultan s'élève au milieu de la ville du Kaire; ses abords sont dégagés et aucune construction n'y est attenante.

(Héliopolis). Cette plaine était traversée par la route qui reliait ces deux villes et par le canal qui portait, à cette époque, le nom de Khalidj Emir el Moumenin (canal du Prince des fidèles). Les marchands et les voyageurs qui se rendaient en Syrie s'y réunissaient dans l'endroit qui portait le nom de Miniet el Asbagh; ceux qui entreprenaient le voyage du Hedjaz se réunissaient au puits d'Omeïrêh. Il n'y avait, à l'époque de l'arrivée de Djauher, d'autres bâtiments que ceux qui dépendaient du jardin d'Ikhchid Mohammed ben Thefedj, et un couvent chrétien appelé Deïr el Idham (le couvent des Ossements) à cause des nombreux corps saints qui y étaient conservés. L'enceinte de la ville du Kaire fut tracée le 24 Djoumazy oul akhir 359 (14 mai 969). Les tribus et les peuples étrangers qui avaient fourni des soldats à l'armée de Djauher reçurent chacun un emplacement pour y construire un quartier qui leur fut affecté. *Topographie de l'Égypte et du Kaire,* pages 359—361.

Les ingénieurs en ont mesuré la superficie et ils ont trouvé qu'elle était égale à celle de la cité intérieure de Meïafariqin[1]. Les abords en sont libres tout autour et toutes les nuits mille hommes, dont cinq cents cavaliers et cinq cents fantassins, sont préposés à la garde du palais. A partir du moment de la prière du soir, ils sonnent de la trompette, ils battent du tambour et font résonner des cymbales. Ils font des rondes jusqu'au lever du jour.

Lorsque, du dehors de la ville, on regarde ce palais, on le prend pour une montagne à cause de la masse et de la hauteur des bâtiments dont il est formé; mais de l'intérieur de la ville, on ne peut le voir parce que les murs qui l'entourent ont une très-grande élévation.

On dit qu'il y a dans ce palais douze mille serviteurs à gages. Qui peut connaître le nombre des femmes et des filles qu'il renferme? Bref, on affirme qu'il s'y trouve trente mille personnes[2].

Ce palais se compose de douze pavillons. Dix portes

[1] Le palais occupé par les khalifes Fathimites était situé dans la partie orientale du Kaire et portait le nom de Qaçr el Kebir ech Charqy (le grand Palais oriental) ou celui de Qaçr el Mouïzzy (Palais de Mouïzz). Mouïzz lidin illah en avait désigné l'emplacement et donné le plan au qaïd Djauher lorsque celui-ci partit pour l'Égypte. La construction des murs qui entouraient le palais fut achevée en 360 (970).

Mohammed Hassan ibn Ibrahim ben Zoulaq, qui a écrit l'histoire du khalife Mouïzz lidin illah, rapporte que ce prince entra dans ce palais le samedi 23 Ramazan 362 (28 juin 973) : il se prosterna au moment d'en franchir le seuil et fit une priére de deux rikaat. Il y installa ses enfants, ses officiers, les gens de son service particulier et ses esclaves et il y fit déposer ses trésors. *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, tome I[er], pages 384—387.

[2] Maqrizy rapporte que, lorsque Salah ed Din fit sortir du palais le dernier khalife Fathimite, il y avait douze mille esclaves achetées à prix d'argent, et il n'y avait, appartenant au sexe masculin, que le khalife, ses parents et ses enfants. Maqrizy nous apprend aussi que le service des mules

donnent accès dans l'enceinte réservée[1]. Voici les noms de celles qui sont au niveau du sol; je ne mentionne pas celles qui sont souterraines : Bab ez Zeheb (la porte d'Or); Bab el Bahr (la porte du Fleuve); Bab es Siridj (la porte de l'Huile); Bab ez Zouhoumèh (la porte où l'on sent l'odeur de la viande); Bab es Selam (la porte du Salut); Bab ez Zeberdjed (la porte de l'Émeraude); Bab el 'Id (la porte de la Fête); Bab el Foutouh (la porte des Victoires); Bab ez Zoulaqah (la porte du Terrain glissant); Bab es Sourièh (la porte par laquelle on passe pendant la nuit).

Il y a, au-dessous du sol, une porte qui ferme un souterrain que le sultan traverse à cheval pour se rendre à un autre palais auquel ce souterrain conduit. La voûte de ce passage est, d'un palais à l'autre, construite de la manière la plus solide. Les murs de ce palais sont en pierres si bien liées entre elles qu'on les croirait taillés dans un seul bloc.

Ce palais se compose de pavillons et de salles ouvertes d'une grande hauteur, et précédées de vestibules garnis de bancs[2].

et des ânesses que montait le khalife pour traverser les passages souterrains qui conduisaient au dehors du palais, était fait pendant la nuit par des filles esclaves.

[1] Maqrizy nous donne les noms et la description des bâtiments et des salles d'apparat que renfermait l'enceinte du palais. Il donne également les noms de quelques-unes des portes. *Topographie de l'Égypte,* tome I[er], pages 385—435. On peut aussi consulter à ce sujet un passage d'Aboul Mehassin Djemal ed Din Youssouf ibn Taghry Berdy. *Noudjoum ez Zahirèh* etc. Leyde 1855, tome II, page 412.

[2] Ce palais est celui qui portait le nom de Qasr el Gharby (le palais de l'Occident) ou de Qasr el Bahr. La construction en avait été commencée

Tous les hauts fonctionnaires du sultan sont ou des Nègres ou des Grecs.

Le Vézir est un personnage qui se fait remarquer entre tous par une piété, une dévotion, une droiture, une loyauté, une science et une intelligence exceptionnelles[1].

L'usage de boire du vin a été rigoureusement aboli; je veux parler de ce qui se passa pendant le règne de Hakim[2]. Aucune femme ne pouvait alors sortir de sa

par le khalife Aziz billah, fils de Mouïzz lidin illah : ce prince l'avait assigné pour demeure à sa fille Sitt el Moulk, sœur aînée de Hakim bi amr illah. Mostansser billah le fit achever en l'année 450 (1058) dans la pensée d'en faire la résidence du khalife Abbasside Qaim bi amr illah et de sa famille qu'il eut, un instant, l'idée de faire venir au Kaire.

Maqrizy parle en plusieurs endroits de ces passages souterrains ou Serdab qui faisaient communiquer les palais les uns avec autres._ *Topographie de l'Égypte,* tome Ier, page 457 et passim.

[1] Les fonctions de vézir furent exercées pendant le séjour de Nassiri Khosrau en Égypte par plusieurs personnages. Le khalife Mostansser les confia, après la mort d'Ahmed ibn Aly el Djardjaray, à Hassan ibn el Anbary qui fut exécuté au mois de Moharrem 440 (1048), après avoir subi les plus horribles tortures. Il fut remplacé par Abou Nasr Sadaqah el Felahy, juif d'origine et qui avait embrassé l'islamisme. Sadaqah el Felahy fut aussi mis à mort, et sa place fut donnée à Aboul Berekat Husseïn el Djardjaray qui fut exilé en Syrie en 441 (1049). Il eut pour successeur Aboul Fadhl ibn Mass'oud. Celui-ci n'exerça pas longtemps le pouvoir et la dignité de vézir fut conférée à Abou Mohammed Hassan ibn Aly el Yazoury qui conserva les fonctions de Qadhi oul Qoudhat. Je crois que Nassiri Khosrau a voulu désigner Husseïn el Djardjaray.

[2] En l'année 402, Hakim fit défense de vendre des raisins secs; des ordres écrits furent envoyés pour en empêcher l'importation; il y eut une très-grande quantité de ces raisins jetés dans le Nil ou brûlés. Hakim interdit aux femmes de visiter les tombeaux de leurs proches et l'on n'en vit plus une seule dans les cimetières aux jours de fêtes. Des défenses furent faites pareillement de se réunir sur le bord du Nil pour s'y divertir et de vendre des raisins frais . . . . il fut aussi défendu d'en exprimer le jus . . . . l'importation fut prohibée. Toutes les vignes de Djizèh furent coupées et des ordres envoyés de tous côtés pour qu'on exécutât la même chose partout.

En l'année 404, Hakim défendit absolument aux femmes de marcher dans les rues et l'on ne vit plus aucune femme dans les chemins; les bains

maison. Personne n'avait la liberté de faire sécher du raisin, de peur qu'il ne servît à fabriquer de l'eau de vie. Personne n'osait boire du vin ou de la bière, car cette dernière liqueur était considérée comme enivrante, et, à ce titre, elle avait été proscrite.

La ville du Kaire a cinq portes : Bab en Nasr (la porte du Secours de Dieu); Bab el Foutouh (la porte des Victoires); Bab el Qantharah (la porte du Pont); Bab ez Zoueïlèh (la porte de Zoueïlèh); Bab el Khalidj (la porte du Canal)[1]. La ville n'est point enfermée dans une enceinte fortifiée, mais les bâtiments et les maisons sont si élevés qu'ils sont plus hauts qu'un rempart; chaque

destinés aux femmes furent fermés : les cordonniers eurent défense de leur faire des souliers et les boutiques de ces ouvriers devinrent inutiles. Maqrizy, *Histoire du khalifat de Hakim bi amr illah,* dans la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, 2e édition, tome Ier, pages 104, 105 et 108.

[1] Le mur que le qaïd Djauher fit élever autour du Kaire était percé de plusieurs portes. Du côté de la qiblèh il y en avait deux qui étaient appelées Babey Zoueïlèh : elles donnaient accès au quartier de ce nom. Mouïzz lidin illah, lors de son entrée dans sa nouvelle capitale, passa par la porte de droite à cause de l'heureuse influence que l'on supposait y être attachée. La porte de Zoueïlèh fut déplacée en 485 (1092) par le vézir de Mostansser billah, l'émir el Djouïouch Bedr el Djemaly.

Bab en Nasr s'ouvrait dans la direction du Nil. Elle fut également déplacée et reconstruite par Bedr el Djemaly. Bab el Foutouh était placée à l'extrémité du quartier de Beha ed Din, au-dessous de l'enceinte de la mosquée de Hakim bi amr illah. Le jambage qui se trouvait à la gauche de la porte et l'arceau qui la surmontait existaient encore au XVe siècle. On y remarquait une inscription en caractères koufiques. Bab el Qantharah doit son nom au pont que Djauher fit jeter sur le canal ou Khalidj, pour se rendre au Maqs, lors de l'invasion des Qarmathes en 360 (970). Bab el Khalidj, la porte du Canal ou Bab Saadèh, s'ouvrait dans la direction de Djizèh. Elle devait son nom à un officier de Mouïzz lidin illah, Saadèh ibn Hayyan qui vint du Maghreb au Kaire en 361 (971).

Cf. *Topographie de l'Égypte*, tome 1er, pages 380—383. Aboul Mehassin Youssouf ibn Taghry Berdy, *Noudjoum ez Zahirèh*, Leyde 1855, tome II, pages 413.

maison, chaque palais peut être considéré comme une citadelle. La plupart des maisons ont cinq ou six étages.

L'eau potable est fournie par le Nil et elle est apportée en ville à dos de chameau par des saqqas (porteurs d'eau). L'eau des puits creusés près du Nil est douce, mais, plus on s'éloigne du fleuve, plus elle devient saumâtre. Le nombre des chameaux qui transportent l'eau dans de grandes outres (ravièh) au Kaire et à Misr s'élève, m'a-t-on dit, à cinquante-deux mille[1]. Des porteurs d'eau, ayant sur le dos des vases en cuivre ou de petites outres, circulent dans les rues étroites où les chameaux ne peuvent passer.

Dans l'intérieur de la ville, les maisons sont séparées l'une de l'autre par des vergers et des jardins que l'on arrose avec l'eau des puits. Le palais du sultan renferme des jardins réservés qui sont les plus beaux que l'on puisse voir. L'eau nécessaire à leur entretien est élevée au moyen de roues hydrauliques. On plante également des arbres sur les terrasses et l'on y établit des pavillons.

A l'époque où je me trouvais au Kaire, une maison à quatre étages, construite sur un terrain d'une superficie de vingt guez sur douze, se louait au prix de onze dinars

[1] On appelle rey رى ou ravièh راويه les grandes outres placées sur les chameaux; qirbèh قربه celles qui sont portées par des ânes ou à dos d'hommes. Les vases en cuivre sont nommés ibriq ابريق et ceux qui s'en servent, pour vendre ou distribuer l'eau, himaly حمالى. Ed. W. Lane, *An account of the manners and customs of the modern Egyptians*, Londres 1836, tome II, pages 14—17.

maghreby. Dans celle où je logeais, trois étages étaient occupés; on demanda au propriétaire de louer l'étage du haut moyennant cinq dinars maghreby par mois. Il ne voulut point y consentir, en donnant pour prétexte qu'il viendrait quelquefois en ville. Pendant l'année que je demeurai dans cette maison, il ne s'y présenta pas deux fois.

Les maisons du Kaire sont bâties avec tant de soin et de luxe qu'on les dirait construites avec des pierres précieuses et non point avec du plâtre, des briques et des pierres ordinaires. Toutes les maisons sont isolées, de sorte que les arbres de l'une n'empiètent pas sur les murailles de l'autre. Il en résulte que chacun peut démolir et reconstruire sa maison sans que le voisin ait à en souffrir[1].

[1] Le grand nombre des jardins que renfermait le Kaire et la magnificence des maisons des gens riches ont frappé les voyageurs du moyen âge et ceux des XV[e] et XVI[e] siècles qui ont visité cette ville. Jehan Thenaud qui accompagna André Le Roy, envoyé par Louis XII auprès du sultan Ghoury, est de tous les écrivains celui qui nous a laissé la description la plus détaillée:

« Au dict lieu (Boulaq) vint à nous ung admiral de par le souldan avecques certains Mammeluz, chevaulx et asnes pour nous conduire au logis que nous avoit assigné le souldan que avoit faict bastir ung sien secretaire sur une fosse du Nil, auquel six ou sept belles salles pavées de marbre, porphyre, serpentines et aultres riches pierres assises par singulier art avecques les murailles encroustées de mesmes, painctes d'or et d'asur et riches couleurs; les portes estoient ornées d'yvoyre, ebene et aultres singularitez; mais l'ouvraige surmontoit tousiours la matiere. Es dites salles, mesmement es basses estoyent fontaines par lesquelles venoient des baingz, eaues froides et chauldes par subtilz conduitz. L'on disoit celuy logis avoir cousté à faire quatre vingtz mille seraps d'or et que dedans le Cayre en avoit cent mille plus beaux en comparaison, dont en veis plusieurs. Pres le dict lieu estoyent moult sumptueulx et grans jardins plains de tous fruictiers : comme cytrons, lymons, citrulles, oranges, aubercotz, cassiers et pommes de musez ou d'Adam pour ce que l'on dict estre le fruict duquel Adam oultrepassa le commandement de Dieu. Lesquelz jardins tous les soirs et matins sont arrousez de l'eau du Nil que tirent beufz et

Lorsque l'on sort du Kaire et que l'on se dirige vers l'ouest, on rencontre un grand canal qui porte le nom de Khalidj. Il a été creusé par le père du sultan qui possède, sur ses bords, trois cent soixante villages faisant partie de son domaine privé. La prise d'eau de ce canal est à Misr; on l'a dirigé vers le Kaire et on lui a fait faire un détour dans la ville. Il passe devant le palais du sultan[1].

Il y a deux pavillons de plaisance à la tête de ce canal; l'un porte le nom de Loulou (la Perle), l'autre celui de Djauherèh (le Bijou)[2].

On fait au Kaire la prière du vendredi dans quatre grandes mosquées. La première est appelée Djami el

chevaulx.» *Le voyage et itinaire de oultre mer faict par Frère Jehan Thenaud, maistre es ars, docteur en theologie et gardien des frères mineurs d'Angoulesme.* On les vend à Paris, en la rue Neufve Nostre Dame, à l'enseigne Sainçt Nicolas s. d., f° 13 et 14.

[1] Ce canal était appelé, sous les khalifes Fathimites, Khalidj Emir el moumenin (canal du Prince des fidèles). Maqrizy lui a consacré une notice historique très-détaillée qui a été traduite par M. Langlès et insérée dans le tome VI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.* Paris, an IX, pages 338—346.

[2] Le pavillon de la Perle s'élevait non loin de Bab el Qantharah. La façade de l'est donnait sur le jardin de Kafour et celle de l'ouest sur le canal. C'était un bâtiment d'une construction élégante et on le citait comme une merveille. De ce pavillon l'œil embrassait le canton de la Timbalière (Ardh eth Thabbalèh) le canton de Louq et toute la campagne qui s'étend dans la direction de la qiblèh; on voyait également le Nil coulant derrière les jardins. Ce pavillon avait été construit par le khalife Aziz billah. Au commencement du règne de Hakim bi amr illah, il servit de résidence au vézir Berdjouan qui l'occupa depuis l'année 388 (998) jusqu'à sa mort arrivée en 390 (1000). Hakim bi amr illah donna en 402 (1011) l'ordre de le démolir et il autorisa le pillage de tout ce qui s'y trouvait. Le palais de la Perle fut reconstruit par le khalife ed Dhahir li izaz din illah. Les khalifes el Amir bi ahkam illah (524 [1130]), el Hafiz lidin illah (544 [1149]) et el Faïz bi nasr illah (555 [1160]) y moururent et leurs corps furent transportés au Qasr ech Charqy par le souterrain qui reliait ces deux résidences. *Topographie de l'Égypte,* tome Ier, pages 467—469.

Azhar (la mosquée la plus brillante), la seconde Djami Nour (la mosquée de la Lumière), la troisième Djami Hakim (la mosquée du khalife Hakim), la quatrième Djami Mouïzz. Cette dernière est située en dehors de la ville, sur la rive du Nil[1].

Lorsqu'à Misr on veut se tourner du côté de la qiblèh, il faut se placer en face du point de l'horizon où se lève

[1] La mosquée el Azhar fut bâtie par le qaïd Djauher qui en jeta les fondements le 24 Djoumazy oul evvel de l'an 359 (4 mars 970). La construction en fut achevée le 21 Ramazan 361 (3 juillet 973).

Maqrizy donne la copie de l'inscription qui se trouvait autour de la coupole du premier portique à droite du minber et du mihrab : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Celui qui a ordonné la construction de cette mosquée est le serviteur de Dieu et son vicaire Abou Temim Ma'add, l'Imam el Mouïzz lidin illah, prince des fidèles. Que Dieu répande ses bénédictions sur ses aïeux et ses augustes enfants! Cette tâche a été remplie par son esclave Djauher le Katib (secrétaire), originaire de la Sicile, l'an trois cent soixante. » La première prière publique y fut faite le 23 du mois de Ramazan 361 (5 juillet 973).

La construction de la mosquée de Hakim, commencée pendant le règne de Aziz billah, ne fut achevée que sous celui de son fils, le khalife Hakim bi amr illah. Cet édifice s'élevait autrefois hors de la ville près de Bab el Foutouh (la porte des Victoires). Il fut englobé dans l'enceinte du Kaire lorsque Bedr el Djemaly agrandit et reconstruisit les murailles de la ville. Maqrizy a consacré une notice détaillée dans sa *Topographie de l'Égypte*, tome II, pages 277–282, à cette mosquée qui est aujourd'hui abandonnée et à moitié ruinée. Elle portait le nom de Djami el Anouer, la mosquée la plus lumineuse.

Aucun des écrivains orientaux qui se sont occupés de la description et de l'histoire des monuments du Kaire, ne fait mention d'une grande mosquée ayant porté le nom de Mouïzz. Il faut substituer aux mots de جامع معز qui se trouvent dans le texte ceux de جامع مقس la mosquée de Maqs. Elle fut construite par Hakim bi amr illah dans le quartier de Maqs qui s'étendait sur le bord du Nil. A côté de cet édifice, s'élevait un pavillon où les khalifes se rendaient quelquefois pour jouir du spectacle de la flottille des barques du Nil. Une partie de cette mosquée, minée par les eaux du fleuve, s'écroula en 585 (1189). Lorsque Salah ed Din entoura le Kaire d'une enceinte fortifiée, le pavillon de plaisance fut démoli et on éleva sur son emplacement une tour qui reçut le nom de Qala'at el Maqs. *Topographie de l'Égypte,* tome II, p. 283.

le signe du Bélier. La ville de Misr s'élève à un peu moins d'un mille de distance du Kaire; elle est au sud et le Kaire au nord. Le Nil coule le long de Misr avant d'arriver au Kaire. L'espace qui sépare ces deux villes est couvert de jardins et de maisons qui se touchent. Pendant l'été, cette plaine toute entière ressemble à une mer; tout y disparaît sous l'eau, à l'exception du jardin du sultan qui, se trouvant sur une éminence, n'est point inondé.

Description de l'ouverture du canal.

Lorsqu'à l'époque de la crue, le Nil atteint la hauteur désirée, qui est celle de dix-huit guez au-dessus de son niveau pendant l'hiver, et qu'il conserve depuis le dix du mois de Chehriver jusqu'au vingt de Abanmâh de l'ancien calendrier, à ce moment, les digues qui ferment les canaux grands et petits, dans toute l'étendue de l'Égypte, sont encore intactes. Le sultan monte à cheval pour assister en personne à la rupture de la digue du Khalidj qui, ayant sa prise d'eau à Misr, passe par le Kaire et fait partie du domaine du souverain.

Ce jour-là, on rompt dans toute l'Égypte les digues des canaux grands et petits et c'est pour les habitants la plus grande de leurs fêtes. On l'appelle la cavalcade de l'ouverture du Khalidj[1].

[1] Maqrizy a décrit, avec les détails les plus minutieux, les tentes que l'on dressait pour les cérémonies qui avaient lieu le jour de la rupture de la digue du Khalidj, à l'époque des khalifes Fathimites. Son récit est conforme à celui de Nassiri Khosrau. *Topographie de l'Égypte et du Kaire,* tome Ier, pages 470—479. On trouve aussi une description abrégée du cortège des khalifes dans les *Annales* d'Aboul Mehassim, tome II, page 480.

Lorsque l'époque de cette cérémonie approche, on dresse pour le sultan, à la tête du canal, un très-grand pavillon en satin de Roum, couvert de broderies d'or et semé de pierreries. Tous les meubles qui se trouvent dans l'intérieur sont recouverts de cette même étoffe. Cent cavaliers peuvent se tenir à l'ombre de ce pavillon; il est précédé d'un passage formé par des étoffes de bouqalemoun, et à côté de lui se trouve une tente ouverte.

Avant la cérémonie, on bat, trois jours durant, dans les écuries du sultan, des timbales et de gros tambours et on sonne de la trompette, afin d'habituer les chevaux à ce grand bruit.

Lorsque le sultan monte à cheval, il y a dans son cortège dix mille chevaux avec des selles en or, des colliers et des têtières enrichis de pierres précieuses. Tous les tapis de selle sont en satin de Roum et en bouqalemoun qui, tissé exprès n'est, par conséquent, ni coupé ni cousu. Une inscription portant le nom du sultan d'Égypte court sur les bordures de ces tapis de selle.

Chaque cheval est couvert d'une cotte de mailles ou d'une armure. Un casque est placé sur le pommeau de la selle, et d'autres armes sont fixées sur la selle elle-même.

On conduit aussi un grand nombre de chameaux portant des litières richement ornées, et des mulets dont les bâts sont incrustés de plaques d'or et de pierreries; toutes les couvertures sont brodées en perles. Si je voulais décrire toutes les richesses déployées dans cette journée de l'ouverture du Khalidj, mon récit serait considérablement allongé.

Ce jour-là, toutes les troupes du sultan sont sur pied. Elles se disposent en compagnies et en détachements distincts. Chaque corps de troupes a un nom et une appellation particulière.

Le premier est celui des Ketamy, venus de Qaïrouan avec Mouïzz lidin illah; ils sont, m'a-t-on dit, au nombre de vingt mille cavaliers. Le second est celui des Bathily. Ce sont des gens du Maghreb fixés en Égypte avant l'arrivée de Mouïzz lidin illah. Ils sont à cheval et leur nombre s'élève à quinze mille hommes. Le troisième est celui des Maçmoudy. Ils sont noirs, originaires du pays de Maçmoud. Ils sont vingt mille, me fut-il assuré. Les Mechariqah ou Orientaux sont Turcs ou Persans. Ils ont reçu le nom d'Orientaux, parce qu'ils ne sont pas d'origine arabe, bien que la plupart d'entre eux soient nés en Égypte. Ils sont au nombre de dix mille et ils ont un aspect imposant. Il y a ensuite le corps des Abid ouch Chira, ou esclaves achetés à prix d'argent; leur nombre est évalué à trente mille. Un autre corps est formé de Bédouins du Hedjaz. Ils sont cinquante mille cavaliers tous armés de lances. Les Oustad forment une troupe de trente mille hommes; ce sont des esclaves noirs et blancs, achetés pour vaquer à différents services.

Les Seraiy (serviteurs attachés aux palais) sont des gens de pied, venus de tous pays. Ils ont un chef particulier chargé de leur entretien. Chacun d'eux combat avec les armes en usage dans sa patrie. On en compte dix mille. Les Zendjs (Nègres) combattent tous avec le sabre. Ils sont, dit-on, au nombre de trente mille.

Toutes ces troupes sont à la solde du sultan et chaque homme reçoit, selon son grade, des rations et une paye mensuelle. Jamais le fisc ne donne d'assignation, même pour un dinar, ni sur les fonctionnaires, ni sur les sujets, car les percepteurs versent d'année en année au fisc les sommes prélevées dans le pays, et le Trésor donne, à des époques déterminées, l'argent nécessaire pour leur solde, et leur entretien. Les fonctionnaires et les populations n'ont donc nullement à souffrir des exigences des soldats.

Il y avait aussi une troupe composée de fils des souverains et de princes des différents royaumes de la terre qui étaient venus en Égypte; ils n'étaient point considérés comme faisant partie de l'armée. Ces princes étaient originaires du Maghreb, du Yémen, du pays de Roum, de celui des Slaves, de la Nubie et de l'Abyssinie. Il y avait parmi eux les fils du Khosrau de Dehly, dont la mère s'était fixée au Kaire avec eux, ceux des princes de Géorgie, des émirs Deïlemites et les enfants du Khaqan du Turkestan.

On voyait également figurer dans le cortège du sultan d'autres classes de personnages; les gens de lettres, les savants, les poètes étaient fort nombreux et tous étaient pensionnés par le sultan.

Aucun des princes dont je viens de parler ne touchait moins de cinq cents dinars de pension; quelques-uns recevaient deux mille dinars maghreby. Ils n'avaient d'autre devoir à remplir que celui de se rendre à l'audience du Vézir et de le saluer, après quoi ils regagnaient leur domicile.

Je reviens au récit de la rupture de la digue du Khalidj.

Le matin du jour où le sultan se rend à cette cérémonie, on engage dix mille individus pour conduire par la bride les chevaux de main dont j'ai parlé plus haut. Ils s'avancent par groupes de cent hommes et ils sont précédés de gens qui sonnent du clairon, battent du tambour et font résonner de grandes trompettes; une compagnie de soldats marche derrière eux. Ils conduisent ainsi jusqu'à la tête du canal les chevaux qu'ils vont prendre à la porte du palais et qu'ils ramènent avec le même appareil. Chacun de ces hommes reçoit trois dirhems. Après les chevaux viennent les chameaux chargés de palanquins et de litières; ils sont suivis par les mulets bâtés ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

A une grande distance en arrière des soldats et des chevaux s'avançait le sultan; c'était un jeune homme d'une belle prestance et d'une figure agréable et dont l'origine remonte au prince des fidèles Husseïn, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib[1]. Il avait les cheveux rasés, et montait un mulet dont la selle et la bride étaient de la plus grande simplicité et n'avaient aucun ornement en or ou en argent. Il était vêtu d'une robe blanche que recouvrait une tunique ample et longue, comme la mode l'exige dans les pays arabes. Cette tunique porte en persan le

[1] Le khalife Abou Temim Ma'add Mostansser billah avait dix-neuf ans en l'année 439 (1047) lorsque Nassiri Khosrau arriva en Égypte. Il avait succédé à son père ed Dhahir li izaz din illah le dimanche 15 Cha'aban 427 (14 juin 1036). Il était alors âgé de sept ans et vingt-sept jours. Aboul Mehassin, *Noudjoum ez Zahirèh*, Manuscrit de la Bibliothèque nationale, suppl. arabe, 816, f° 167.

nom de Dourra'ah et la robe s'appelle Dibaqy. Le prix de ce vêtement est de dix mille dinars. Le sultan portait un turban formé d'une pièce d'étoffe blanche enroulée autour de la tête, et il tenait à la main une cravache d'un grand prix. Devant lui marchaient trois cents hommes du Deïlem, tous à pied. Ils portaient un costume de brocart de Roum; leur taille était serrée par une ceinture. Les manches de leurs robes étaient larges, à la mode égyptienne. Ils avaient à la main des demi-piques et des haches[1]; leurs jambes étaient entourées de bandelettes.

Le porte-parasol du sultan se place auprès de lui; il a sur la tête un turban d'une étoffe d'or enrichie de pierreries; son costume représente la valeur de dix mille dinars maghreby. Le parasol qu'il porte est d'une grande magnificence et couvert de pierres précieuses et de perles. Cet officier est le seul qui soit à cheval à côté du sultan que précèdent les Deïlemites.

A droite et à gauche, des eunuques portent des cassolettes dans lesquelles ils font brûler de l'ambre et de l'aloès. L'étiquette exige qu'à l'approche du sultan le peuple se prosterne la face contre terre, et appelle sur lui les bénédictions divines.

Le Vézir, le Qadhi oul Qoudhat et une troupe nombreuse de docteurs et de hauts fonctionnaires suivent le sultan. Ce prince se rend ainsi à la tête du Khalidj, c'est-à-dire à la prise d'eau du canal et il reste à cheval,

[1] Les manuscrits portent تيرها des flèches. Je crois qu'il faut substituer à ce mot celui de تبرها. La hache était l'arme nationale des habitants des provinces du nord de la Perse, le Thabarestan et le Deïlem.

sous le pavillon qui y est dressé, pendant l'espace d'une heure. Puis, on lui remet une demi-pique pour qu'il la lance contre la digue. Les gens du peuple se précipitent aussitôt et attaquent la digue avec des pioches, des hoyaux et des pelles, jusqu'à ce qu'elle cède sous la pression exercée par l'eau qui fait alors irruption dans le canal[1].

Toute la population de Misr et du Kaire accourt pour jouir de ce spectacle et elle se livre à toutes sortes de divertissements. La première barque, lancée dans le canal, est remplie de sourds-muets appelés en persan Koung ou Lal. On leur attribue une heureuse influence et le sultan leur fait distribuer des aumônes.

Le sultan possède vingt et un bateaux qui sont remisés dans un bassin creusé non loin du palais. Ce bassin a deux ou trois meïdan de superficie. Tous les bateaux ont cinquante guez de long sur vingt de large et sont richement décorés en or, en argent et en pierres précieuses; les tentures sont en satin. Il faudrait, pour en faire la description, écrire un grand nombre de pages. La plupart du temps, ces bateaux sont placés dans le bassin l'un à côté de l'autre, comme des mulets dans une écurie.

Le sultan possède, à deux fersengs de la ville, un jardin appelé Aïn ech Chems (la source du Soleil) et qui doit son nom à une source d'une eau excellente. Ce jardin a été, dit-on, celui de Pharaon : non loin de là je

[1] Maqrizy, dans sa *Topographie de l'Égypte et du Kaire,* pages 468 et 469 de l'édition de Boulaq, et Aboul Mehassin, dans ses *Annales de l'Égypte*, tome II, pages 480—481 de l'édition de Leyde, 1855, nous ont donné un tableau des cérémonies qui avaient lieu à l'occasion de la rupture de la digue du canal.

remarquai un édifice avec quatre grandes pierres droites s'élevant comme des minarets, et dont la hauteur était de trente guez. Des gouttes d'eau suintaient de leur sommet et personne ne pouvait donner la raison de ce fait[1].

C'est dans ce jardin que croît l'arbre qui produit le baume. Les ancêtres du sultan en ont apporté la graine du Maghreb et l'ont semée en ce lieu. On ne trouve cet arbre dans aucun autre pays du monde et on ne le signale même pas dans le Maghreb. Dans quelque endroit que l'on en sème les graines, elles ne lèvent pas et si elles donnaient naissance à un arbre, il ne produirait point d'huile. Le baumier ressemble au myrte; lorsqu'il a atteint toute sa croissance, on fait aux branches des incisions avec un instrument tranchant et on attache au-dessous d'elles des bouteilles pour recueillir la matière grasse qui s'en échappe et qui ressemble à de la gomme. Lorsqu'elle a complètement coulé, l'arbre se dessèche. Les jardiniers en portent le bois à la ville et le vendent; l'écorce en est épaisse : on l'enlève et on la mange; elle a le goût de l'amande. L'année suivante, des rejetons sortent des racines et l'on pratique sur eux la même opération[2].

[1] Les auteurs orientaux ne font mention que de deux grands obélisques qui se trouvaient à Héliopolis. Maqrizy a réuni, dans l'article qu'il a consacré à Aïn ech Chems, la description de ces monuments par Ibn Khourdadbèh et le récit de Mohammed ibn Abdour Rahim, auteur du *Tohfet oul Elbab.* Cette notice a été traduite et insérée par M. de Sacy, dans ses *Notes sur la relation de l'Égypte,* par Abdallatif, pages 225—227.

[2] Tous les médecins et naturalistes orientaux anciens, Abdoul Lathif, Ibn Beïthar, Qazwiny, ont indiqué les propriétés du baume et décrit l'arbre qui le produit.

Prosper Alpin, qui passa trois ans au consulat de Venise au Kaire (1580—1584), a publié sous le titre de : *De Balsamo dialogus. In quo veris-*

La ville du Kaire est divisée en dix quartiers que l'on appelle Harèh.

Voici leurs noms : Haret Berdjouan[1] (le quartier de Berdjouan), Haret Zoueïlèh[2], Haret el Djouderyèh[3], Haret oul Oumera[4], Haret ed Dialimèh[5], Haret er Roum[6],

sima balsami planta, opobalsami, carpobalsami et xilobalsami cognitio plerisque antiquorum atque juniorum medicorum occulta nunc elucescit. Venetiis 1591, un traité qui a été traduit par Antoine Colin de Lyon et inséré dans la deuxième partie de son *Histoire des drogues, espiceries et de certains médicaments simples qui naissent ès Indes et en Amérique.* Lyon 1612.

Pierre Pomet, « marchand espicier et droguiste à Paris », a publié, en 1694, une *Histoire générale des drogues*, dans laquelle il donne la description de l'arbre qui produit le baume. La planche qui y est jointe représente un baumier gardé par un janissaire et aux branches duquel sont fixés des flacons de verre.

[1] Le quartier de Berdjouan doit son nom à l'eunuque Berdjouan qui fut surintendant des palais sous le règne du khalife Aziz billah. Berdjouan fut ministre de Hakim bi amr illah avec le titre de Wassithah (intermédiaire) et de Moudebbir oud Daoulèh (ordonnateur de l'État), et il eut la direction des affaires de l'Égypte, de la Syrie, du Hedjaz et du Maghreb (388 [998]). Sur l'ordre de Hakim, il fut tué dans le palais du Kaire par le porte-parasol de ce prince, l'Esclavon Aboul Fadhl Raïdan (Reby' oul akhir 390 [mars 1000]).

[2] Zoueïlèh est le nom d'un gros bourg de la province de Qaïrouan et celui d'un faubourg construit près de la ville de Mehdyèh par Abdallah el Mehdy. Les soldats de l'armée de Djauher, qui étaient originaires de ces localités, donnèrent au quartier qu'ils bâtirent sur l'emplacement qui leur fut accordé, le nom de leur patrie.

[3] Le quartier de Djouderyèh tirait son nom des Djoudery qui formaient un corps de quatre cents hommes, commandés primitivement par Djouder, officier au service de Mehdy. Ce quartier était habité par des Juifs. Le khalife Hakim bi amr illah apprit que, dans des réunions secrètes, ils chantaient des chansons satiriques; une nuit, il fit fermer les portes de ce quartier et donna l'ordre de l'incendier; il défendit aux Juifs de s'y établir de nouveau.

[4] Le nom de Haret el Oumera fut, à l'époque de Salah ed Din, changé en celui de Derb Chems oud Daoulèh, lorsque Melik el Mouazhzham Touran Châh Chems oud Daoulèh quitta la Syrie pour venir se fixer au Kaire.

[5] Ce quartier reçut ce nom lorsque les Deïlemites, qui accompagnaient Heftekin et les enfants de Mouïzz oud Daoulèh, se réfugièrent au Kaire en 360 (970), après la mort de ce prince.

[6] Haret er Roum était habité par les Grecs : il était divisé en quartier

Haret el Bathilyèh[1], Qaçr ech Chauk[2], Abid ech Chira, Haret el Meçamidèh[3].

Description de la ville de Misr.

La ville de Misr est bâtie sur un terrain élevé; une chaîne de montagnes peu hautes se trouve du côté de l'est; ce sont plutôt des collines formées de pierres. La mosquée de Thouloun est bâtie sur une éminence, à la lisière de la ville. Elle est entourée de deux murailles extrêmement solides; je n'en ai vu de plus belles qu'à Amid et à Meïafariqin. Cette mosquée a été construite par un émir qui a gouverné l'Égypte au nom des khalifes Abbassides[4]. Sous le règne de Hakim bi amr illah,

haut et quartier bas. Hakim bi amr illah le livra au pillage et le fit raser le 17 du mois de Zil Hidjèh 399 (10 août 1009).

[1] Le nom de Bathilyèh fut donné à des soldats de Djauher qui, lors de la fondation du Kaire, vinrent réclamer des terrains pour y construire un quartier : on leur dit qu'ils avaient tous été distribués. «Nous nous en retournons déçus et frustrés», répondirent-ils. (Rouhhna bil'bathil, رحنا بالباطل.) Ce nom leur resta et fut donné au quartier qu'ils habitèrent.

[2] Qasr ech Chauk était un palais construit sous le règne des khalifes Fathimites. Il fut réparé après la chute de leur dynastie et rasé en 811 (1408) par l'émir Djemal ed Din Youssouf el Oustadar. Il s'élevait entre l'hôtel des monnaies (Dar ed Dharb) et le vieil hôpital (Maristan el Atiq).

[3] Le quartier des Maçmoudy (soldats qui formaient, dans l'armée égyptienne, un corps de troupes important) fut ruiné pendant les désastres du règne de Mostansser billah. Il fut reconstruit, après avoir reçu une nouvelle délimitation, sous el Amir bi ahkam illah (515 [1121]). Il s'étendait en dehors et sur la gauche de Bab el Djedid jusqu'au bord de Birket el Fil (l'étang de l'Éléphant). Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur le quartier occupé par les Abid ech Chira, ou esclaves achetés à prix d'argent. Les maisons ou cabanes devaient y être fort chétives.

[4] L'émir Aboul Abbas Ahmed ibn Thouloun construisit la grande mosquée qui porte son nom sur la colline appelée Djebel Yechkour. Cet édifice, commencé en 263 (876), fut achevé en 265 (878). Cf. *Topographie de l'Égypte,* tome II, pages 265—269. P. Coste, *Architecture arabe ou Monuments du Kaire mesurés et dessinés de 1817 à 1826.* Paris 1837—1839, in-f°,

aïeul du sultan actuel, les descendants de l'émir Thouloun se présentèrent devant ce prince et lui vendirent cette mosquée pour la somme de trente mille dinars; puis, au bout de quelque temps, ils entreprirent la démolition du minaret. Hakim leur envoya dire : «Vous m'avez vendu la mosquée, comment se fait-il que vous la démolissiez?» «Nous n'avons point vendu le minaret», répondirent-ils. Hakim leur fit payer, pour le racheter, une somme de cinq mille dinars. Pendant le mois de Ramazan, le sultan fait, les vendredis, la prière publique dans cette mosquée.

Pour mettre la ville de Misr à l'abri des eaux du Nil, on l'a bâtie sur une éminence qui était autrefois couverte de grands et gros blocs de pierre. On les a brisés pour égaliser le sol, et les endroits nivelés portent aujourd'hui le nom d'Aqabah (montée, passage entre deux rochers).

Lorsqu'on regarde de loin la ville de Misr, on croit voir une montagne. Il y a des maisons qui ont quatorze étages, d'autres qui en ont sept. J'ai entendu dire, à une personne qui mérite toute confiance, qu'un particulier avait fait un jardin sur la terrasse d'une maison à sept étages. Il y avait fait monter un veau que l'on y avait nourri jusqu'à ce qu'il fut devenu un bœuf. Il avait établi une roue hydraulique qui, mise en mouvement par ce bœuf, élevait l'eau sur la terrasse où il avait planté des orangers à fruits sucrés et amers, des bananiers et d'autres

pages 31—33 et planches III, IV, V et VI. M. Taco Roorda a publié sur la vie d'Ahmed ibn Thouloun une thèse portant le titre de *Specimen historico-criticum exhibens vitam Amedis Tulonidis cum ex mss. codicibus bibliothecae L. B., tum ex libris historicis compositam* etc. Lugduni Batavorum 1825, in-4°.

arbres fruitiers. Il y avait également semé des fleurs et des plantes odoriférantes de toutes sortes. Un négociant notable m'a assuré qu'il y a, à Misr, un grand nombre de maisons où l'on trouve des chambres à louer. La superficie de ces maisons est de trente ârech carrés, et chacune d'elles peut contenir trois cent cinquante personnes. Certains marchés et certaines rues sont constamment éclairés par des lampes; ils servent de passage et, comme ils sont couverts, ils ne reçoivent pas la lumière du ciel.

Misr possède sept grandes mosquées, sans compter celles qui sont au Kaire : leur nombre s'élève à quinze pour ces deux villes. Tous les vendredis, on y récite la khouthbèh et on y fait la prière.

Au milieu du bazar (de Misr) s'élève une mosquée qui porte le nom de Bab oul Djewami'[1]; elle a été construite par 'Amr, fils de 'Ass, lorsqu'il était gouverneur d'Égypte au nom de Moawièh. Cet édifice est soutenu par quatre cents colonnes de marbre. La muraille où se

[1] Il faut lire, au lieu de Bab oul Djewami' (la porte des mosquées), Tadj oul Djewami' (la couronne des mosquées). La mosquée de Misr, qui porte aussi le nom de Djami el 'Atiq (la mosquée vieille), fut construite en l'an 21 (642) par 'Amr ibn el 'Ass; elle couvre, au dire de Maqrizy, une superficie de quarante-deux mille coudées anciennes d'Égypte. Les galeries qui l'environnent sont soutenues par trois cent soixante-dix-huit colonnes. Les voûtes de ces galeries étaient incrustées de mosaïques qui furent détruites en l'année 387 (997) et remplacées par une couche de chaux. Treize portes donnaient accès dans la mosquée. L'une s'ouvrait du côté de la qiblèh : elle était réservée au Khatib; quatre autres regardaient le nord, quatre l'est et quatre l'ouest.

Maqrizy, auquel j'emprunte ces renseignements, donne le détail des travaux que Hakim bi amr illah fit exécuter dans cette mosquée. *Topographie de l'Égypte et du Kaire,* tome II, pages 246—256. Yaqout, *Moudjem,* tome III, pages 898—901.

trouve le mihrab est entièrement recouverte de plaques de marbre blanc sur lesquelles on a gravé, en caractères élégants, le texte entier du Qoran. En dehors de la mosquée et sur ses quatre faces, s'étendent les bazars sur lesquels s'ouvrent les portes de la mosquée. Dans la cour de cette dernière se tiennent continuellement des professeurs et des lecteurs du Qoran; c'est le lieu de réunion des habitants de cette grande ville, et l'on n'y voit jamais moins de cinq mille personnes réunies, étudiants, étrangers, écrivains publics qui rédigent des lettres de change, des contrats et autres actes.

Hakim a également acheté cette mosquée aux descendants de 'Amr, fils de 'Ass. Ceux-ci s'étaient présentés devant lui et lui avaient dit : « Nous sommes pauvres et ruinés; cette mosquée a été bâtie par notre ancêtre; si le sultna nous y autorise, nous la démolirons et nous en vendrons les pierres et les briques. » Hakim leur fit donner cent mille dinars, et il prit toute la population de Misr à témoin de l'achat qu'il venait de faire. Dans la suite, il fit ajouter à la mosquée un grand nombre de belles constructions. Il fit faire également une lampe en argent à seize pans dont chacun avait un ârech et demi de largeur; la circonférence était donc de vingt-quatre ârech. Dans les nuits saintes, on y allumait plus de sept cents luminaires. Le poids de cette grande lampe était de vingt-cinq qanthars d'argent; chaque qanthar vaut cent rathls, et chaque rathl cent quarante-quatre dirhems d'argent. Lorsque la lampe fut achevée, on ne put, à cause de sa grandeur, la faire passer par aucune

des entrées de la mosquée. Pour l'introduire dans l'intérieur, on fut obligé de démolir une des portes qui fut ensuite rétablie[1]. Il y a toujours, étendues sur le sol de la mosquée, dix nattes à dessins de couleurs superposées l'une sur l'autre. Toutes les nuits, il y a plus de cent lampes allumées.

Le tribunal du Qadhi oul Qoudhat se trouve dans cette mosquée[2]. Du côté du nord, s'étend un marché qui porte le nom de Souq el Qanadil (le marché des Lampes)[3]. On n'en connaît pas de pareil dans aucun autre pays, et on y trouve des objets rares et précieux apportés de toutes les parties du monde. J'y ai vu des ouvrages en écaille tels que coffrets, peignes, manches de couteau etc. J'y ai remarqué aussi du cristal de roche de toute beauté et artistement travaillé par des ouvriers pleins de goût. Il avait été apporté du Maghreb, mais on disait que récemment, on en avait reçu de la mer de Qoulzoum, d'une qualité plus belle et plus transparente que celui du Maghreb. J'ai vu des défenses d'éléphant provenant de Zengbar et, parmi elles, il y en avait qui pesaient plus de deux cents men. On avait également apporté d'Abyssinie une peau de bœuf qui ressemble à celle du

[1] Maqrizy confirme ce fait et nous apprend qu'en l'année 403 (1012) le khalife fit fabriquer une lampe d'argent pour laquelle on employa cent mille dirhems d'argent. Pour la faire entrer dans la mosquée, on dût abattre, en présence d'une foule énorme de spectateurs, les jambages d'une des portes. *Topographie de l'Égypte et du Kaire,* tome II, page 250.

[2] Maqrizy nous apprend en effet que le Qadhi oul Qoudhat, présidait le tribunal situé dans cette mosquée deux fois par semaine, le mardi et le jeudi.

[3] Maqrizy donne à ce marché le nom de Zoqaq el Qanadil (rue des Lampes). Il longeait l'enceinte de la mosquée et le palais d'Amr.

léopard et dont on fait des pantoufles[1]. De ce même pays provenait un oiseau domestique de très grande taille; son plumage est tacheté de points blancs et il a sur la tête une aigrette pareille à celle du paon.

L'Égypte produit en abondance du miel et du sucre.

Le troisième jour de Deïmâh de l'ancien style, en l'année persane 416 (18 décembre 1048) je vis en un seul et même jour, les fruits et les plantes dont je vais citer les noms : roses rouges, nénuphars, narcisses, oranges amères, oranges douces, citrons, pommes, jasmins, melons, destenbouïèh, bananes, olives, myrobolans frais, dattes fraîches, raisin, cannes à sucre, aubergines, courges, raves, navets, céléris, fèves fraîches, concombres, badrengs, oignons frais, aulx, carottes, et betteraves[2]. Quand on se

[1] Yaqout nous apprend que la peau de la girafe était employée aussi dans le Fars pour faire des pantoufles. On allait la chercher à Djoubb, localité située dans la province de Berbera, dans le pays des Zendjs. Yaqout, *Moudjem*, tome II, page 17. C'est à Berbera que se réunissent encore aujourd'hui les Somaly et les tribus de l'intérieur de l'Afrique pour y faire leurs échanges.

[2] Abd el Lathif, dans sa *Relation de l'Égypte*, a décrit les productions végétales de l'Égypte.

Aly el Herewy, qui s'y trouvait, comme Abd el Lathif, vers la fin du XII[e] siècle de notre ère, a été, ainsi que Nassiri Khosrau, frappé de la diversité des fleurs, des fruits et des légumes qu'il vit dans une même saison. « La terre d'Égypte et le Nil, dit-il, produisent bien des choses qui doivent exciter l'étonnement. J'y ai vu, dans une même saison, des roses de trois couleurs, des jasmins et des nénuphars de deux nuances, des myrtes, des jonquilles, des basilics, le lotus appelé khabry, des violettes, des giroflées, les fruits du lotus, des oranges amères, des citrons, des oranges douces, des dattes à peine formées et d'autres arrivées à maturité, des bananes, des figues de sycomore, du verjus et du raisin, des figues fraîches, des amandes, des courges, des melons, des pastèques, des aubergines, des fèves fraîches, des pois, des lupins frais, de la laitue, de la mauve, des grenades, des asperges et des cannes à sucre.

فان فى ديار مصر ونيلها من عجائب الدنيا كثيراً ورأيت بها فى اوان واحد

demandera comment on peut trouver réunis des fruits et des plantes dont les uns viennent en automne, les autres au printemps, en été et en hiver, on ne voudra pas admettre une pareille assertion. En rapportant ce fait, je n'ai l'idée de tromper personne et je n'écris que ce que j'ai vu. Quant à ce que j'insère dans ma relation d'après ce que l'on me raconte, je n'en accepte pas la responsabilité. L'Égypte, en effet, est une contrée d'une vaste étendue qui produit les fruits des pays froids et ceux des pays chauds. On apporte dans la capitale les produits de toutes les provinces, et on en vend la plus grande partie dans les marchés.

On fabrique à Misr de la faïence de toute espèce; elle est si fine et si diaphane que l'on voit à travers les parois d'un vase, la main appliquée à l'extérieur. On fait des bols, des tasses, des assiettes et autres ustensiles. On les décore avec des couleurs qui sont analogues à celles de l'étoffe appelée bouqalemoun; les nuances changent selon la position que l'on donne au vase[1]. On fabrique

مجتمعاً ورداً ثلثة الوان ورأيت ياسمين لونين وليفوفراً لونين وآساً ونسريناً وريحاناً وخيريا وبنفسجاً ومنثوراً ونبقاً واترنجاً وليموناً مركباً وطلعاً ورطباً وموزاً وجميزاً وحصرماً وعنباً وتيناً اخضراً ولوزاً وقثى وفقوس وبطيخاً وباذنجاناً وباقلّا اخضراً ويقطيناً وحمصاً اخضراً و خساً و البقول والرمان وهليوناً وقصب السكر

Kitab ez Ziarat, f° 44.

[1] On a trouvé, dans le cours de ces dernières années, lorsque l'on a rasé les buttes formées par les décombres qui entourent le Kaire, de nombreux débris de poteries à reflets métalliques. Sur ces fragments on distingue des figures d'hommes et d'animaux et des inscriptions arabes.

aussi un verre transparent et d'une grande pureté qui ressemble à l'émeraude; on le vend au poids. J'ai entendu dire à un marchand mercier, qui méritait toute confiance, que le poids d'un dirhem de cordon coûtait trois dinars maghreby (trois dinars maghreby valent trois dinars et demi de Nichapour). Je m'informai, à Nichapour, du prix du meilleur cordon que l'on pût trouver, et on me répondit que le prix de la plus belle qualité était de cinq dirhems.

La ville de Misr s'étend en longueur sur le bord du Nil. Il y a, sur la rive du fleuve, un grand nombre de kiosques et de pavillons de plaisance d'où l'on peut, à l'aide d'une corde, puiser de l'eau dans le Nil qui fournit toute celle que l'on emploie dans la ville. Elle est transportée par des saqqas dans des outres, soit à dos de chameaux, soit sur leurs épaules.

J'ai vu des vases en cuivre de Damas contenant chacun trente men d'eau; ils ont un éclat si brillant qu'on les prendrait pour de l'or. On m'a raconté qu'une femme possède cinq mille de ces vases et qu'elle en loue journellement, chacun à raison d'un dirhem par mois. Quand ils lui sont rendus, il faut qu'ils soient en bon état.

En face de Misr, au milieu du fleuve, et du côté de l'occident, est une île sur laquelle on avait autrefois bâti une ville[1]. On y voit une mosquée où l'on fait la prière du vendredi, et des jardins. C'est un rocher

[1] L'île de Raudah était désignée sous les khalifes Fathimites sous le nom de Djezirèh, de Djeziret Misr (l'île de Misr), ou Djeziret el Hisn, (l'île du Château).

s'élevant au milieu du Nil qui se divise là en deux branches dont chacune, d'après mon estimation, a la largeur du Djihoun; mais le courant est ici beaucoup plus tranquille et plus lent. Misr est reliée à cette île par un pont formé de trente-six bateaux. Une partie de la ville est située sur la rive opposée du fleuve : elle porte le nom de Djizèh; on y voit une mosquée où l'on fait la prière du vendredi, mais il n'y a pas de pont, et on passe le Nil, soit en bateau, soit à l'aide d'un bac[1]. Il y a plus de barques à Misr qu'à Baghdad ou à Baçrah.

Les marchands vendent à prix fixe; si l'un d'eux trompe un acheteur, on le fait monter sur un chameau, on lui met à la main une clochette qu'il agite, tandis qu'on le promène par la ville, et il crie à haute voix : «J'ai trompé et je suis puni! que le même châtiment atteigne tous ceux qui mentiront!»

Dans le bazar, les baqqals, les droguistes et les quincailliers fournissent eux-mêmes les verres, les vases en faïence et le papier qui doivent contenir ou envelopper ce qu'ils vendent. Il n'est donc pas nécessaire que l'acheteur se préoccupe de ce qui doit contenir ce qu'il achète.

On extrait des graines de la rave et de la navette une huile à brûler qui porte le nom de zeït harr (huile chaude). Le sésame est peu abondant en Égypte et l'huile

[1] La ville de Djizèh était considérée sous les Fathimites comme un faubourg de Misr. Il s'y tenait tous les dimanches un marché qui attirait un grand concours de monde. On conservait dans la mosquée, appelée Mesdjid et Taubèh (la mosquée du Repentir), la caisse en bois dans laquelle Moïse fut placé par sa mère, lorsqu'elle l'abandonna au courant du Nil. On montrait aussi dans cette ville le dattier au pied duquel la vierge Marie allaita son fils. Maqrizy, tome Ier, page 206.

en est chère; l'huile d'olive se donne à bon marché[1]. Les pistaches sont d'un prix plus élevé que les amandes; dix men d'amandes dépouillées de leur écorce ne valent pas plus d'un dinar.

Les négociants et les marchands se rendent de leurs maisons au bazar, et du bazar à leurs maisons, montés sur des ânes sellés. On trouve, à l'entrée de chaque rue et de chaque marché, des ânes avec de jolies selles. On peut les monter à volonté pour une faible rétribution. Il y en a, dit-on, cinquante mille qui, tous les jours, peuvent être loués par le public. Les militaires et les gens attachés à l'armée sont les seuls qui aillent à cheval. Les marchands, les paysans, les artisans et les gens de plume vont à âne. J'ai vu un grand nombre d'ânes pie comme les chevaux, mais ils étaient beaucoup plus agréables que ces derniers.

A l'époque où je me trouvais à Misr, les habitants jouissaient d'une très-grande aisance. En l'année 439 (1047), le sultan eut un fils et il donna l'ordre de faire des réjouissances publiques pour célébrer cet heureux événement. On décora la ville et les bazars. Si je faisais la description de ces fêtes, bien des personnes ne voudraient point ajouter foi à mon récit et me taxeraient d'inexactitude. Les boutiques des merciers, celles des changeurs et autres marchands étaient tellement remplies d'or, de bijoux, de

[1] L'huile d'olive porte en Égypte le nom de zeït thayb (bonne huile); celle que l'on extrait du sésame s'appelle siridj (huile à éclairer), celle du carthame, zeït helou (huile douce), enfin celle de la graine de lin ou des graines de raves et de navets, zeït harr (huile chaude).

Cf. *Mémoires des missionnaires du Levant,* tome II, pages 135—136.

monnaies, de marchandises, d'étoffes de brocard et de qaçab que l'on n'y pouvait trouver place pour s'asseoir.

Tout le monde avait la plus grande confiance dans le sultan et personne ne redoutait ni les espions ni les délateurs. On était assuré que le prince ne se livrerait à aucun acte de violence envers qui que ce soit, et qu'il ne convoiterait jamais le bien de personne.

J'ai vu, à Misr, des richesses si considérables que si je tentais de les énumérer et de les décrire, on n'accorderait, en Perse, aucune créance à mes paroles. Il m'a été impossible d'en faire le dénombrement et l'estimation.

Je n'ai connu aucun pays jouissant de plus de tranquillité et de sécurité que l'Égypte. J'ai vu un chrétien qui était une des personnes les plus riches de Misr. On ne pouvait dire le nombre des barques qui lui appartenaient, ni estimer ses biens et la valeur de ses propriétés. Le vézir du sultan le fit appeler et lui dit: «L'année n'est pas bonne et les souffrances du peuple font peser un poids sur le cœur du sultan. Quelle quantité de blé peux-tu fournir, soit en le vendant, soit en le donnant à titre de prêt?» Le chrétien répondit : «Grâce à l'heureuse fortune du sultan et du vézir, j'ai sous la main du blé en telle quantité que je puis fournir du pain à Misr pendant six ans.» Cette ville avait, à cette époque, une population cinq fois plus considérable que celle de Nichapour, en la portant au plus haut. Celui qui est habile dans la science des évaluations arithmétiques peut se rendre compte de la fortune d'une personne qui possède une telle quantité de blé. De quelle sécurité jouis-

sait le peuple! Quel esprit de justice devait animer le souverain, pour qu'en de tels temps on pût voir de pareilles situations et de semblables fortunes! En effet, le prince ne se rendait coupable d'aucun acte d'injustice et de tyrannie, et ses sujets ne cachaient et ne dissimulaient rien de ce qu'ils possédaient.

Je vis à Misr un caravansérail appelé Dar el Vézir dans lequel étaient établis des marchands de qaçab : au rez de chaussée se trouvaient des tailleurs et à l'étage supérieur des ravaudeurs. Je demandai au régisseur à quel chiffre s'élevait le revenu des locations de ce caravansérail. Il me répondit qu'il rapportait chaque année vingt mille dinars maghreby, mais qu'actuellement une partie en était tombée en ruines et qu'on la reconstruisait; que, cependant, on percevait encore mille dinars par mois, soit douze mille dinars par an. On m'assura qu'il y avait dans la ville deux cents caravansérails, les uns plus grands, les autres aussi grands que celui-ci dont je viens de parler.

La salle des banquets du sultan.

Le sultan offre, selon l'usage établi, deux festins par an, à l'époque des deux fêtes. Il invite les hauts fonctionnaires et le peuple. Les repas, auxquels il convie les personnes de la cour, ont lieu en sa présence; ceux qu'il donne aux gens du peuple sont servis dans de grands édifices publics ou dans d'autres lieux.

J'avais beaucoup entendu parler de la salle de ces repas d'étiquette[1]; je désirai donc la voir.

[1] Maqrizy a donné la description des banquets d'apparat qui étaient

J'avais fait la connaissance d'un des secrétaires du sultan et je m'étais lié d'amitié avec lui. Il vint me faire visite et je lui dis : «J'ai vu la cour de quelques-uns des princes étrangers, telle que celle du sultan Mahmoud de Ghaznèh et celle de son fils, le sultan Mass'oud. Je voudrais voir aujourd'hui la manière dont reçoit le prince des croyants.» Il fit part de mon désir à un huissier que l'on appelle ici Sahib es sitr (maître de la portière).

Le dernier jour du mois de Ramazan de l'année 440 (7 mars 1049) on avait disposé la salle dans laquelle, le lendemain jour de la fête, devait se rendre le sultan, pour assister au festin après avoir fait la prière. Je franchis la porte du palais et je vis une suite de bâtiments, de terrasses et de salles, dont la description, si je tentais de la faire, grossirait mon ouvrage.

Il y avait douze pavillons contigus les uns aux autres et tous de forme carrée. Quand on entrait dans l'un, on le trouvait plus beau que celui que l'on venait de quitter. Chacun d'eux avait une superficie de cent ârech carrés, à l'exception d'un seul qui n'en avait que soixante. Dans ce dernier était dressé un trône occupant toute la largeur de la salle; il avait quatre guez de haut et autant de large. Trois de ses faces étaient en or et on y avait

donnés par les khalifes Fathimites aux différentes grandes fêtes de l'année et notamment à celle de la rupture du jeûne. Ces festins avaient lieu dans la partie du palais qui portait le nom de Qa'at ez Zeheb (la salle d'Or). Maqrizy nous donne la liste des personnages qui y étaient admis, et celle des mets qui étaient servis dans des plats d'or, d'argent et de porcelaine de Chine. Le khalife ne prenait pas part au festin : il jouissait du coup d'œil de la salle, assis derrière une fenêtre grillée. *Topographie de l'Égypte*, tome Ier, pages 387—388. Aboul Mehassin, tome II, pages 476—479.

représenté des scènes de chasse, des cavaliers faisant courir des chevaux et d'autres sujets; on y remarquait également des inscriptions tracées en très-beaux caractères. Les tapis et les tentures de cette salle étaient en satin de Grèce et en bouqalemoun tissé expressément sur la mesure de la place où ils devaient être posés. Une balustrade en treillage d'or entourait le trône dont la beauté défie toute description. Derrière le trône, du côté du mur, étaient posés des degrés en argent. Ce trône était si merveilleux qu'un volume tout entier ne suffirait pas à le décrire dans tous les détails. Cinquante mille men de sucre sont assignés, me fut-il dit, pour la décoration de la table du sultan. J'y vis un arbre ressemblant à un oranger dont les branches, les feuilles et les fruits étaient en sucre; on y avait disposé mille statuettes et figurines également en sucre[1].

Les cuisines particulières du sultan se trouvent en dehors du palais; cinquante serviteurs y sont constamment employés. Un passage souterrain conduit du palais aux cuisines. Il est de règle de livrer, tous les jours, à l'office du sultan quatorze charges de chameau de neige. La plupart des grands officiers et des dignitaires en reçoivent des rations déterminées. On en donne aussi aux personnes de la ville qui en réclament pour le soulagement des malades. On distribue également au palais des sirops et des potions à ceux qui en ont besoin et qui en sol-

[1] Maqrizy mentionne ces figurines. Au mois de Ramazan 380 (990) elles furent fournies, ainsi que les autres sucreries, par Ianos es Saqlaby (l'Esclavon), préfet de la basse-justice, et par le lieutenant de police, Aly ibn Sa'ad. *Topographie de l'Égypte*, tome Ier, page 387.

licitent le don. Il en est de même pour les onguents tels que l'huile de baume etc. On ne les refuse jamais à qui en a besoin et en fait la demande.

Caractère et manière de gouverner du sultan.

La sécurité et le calme sont si grands à Misr que les merciers, les changeurs et les bijoutiers ne ferment pas les portes de leurs boutiques. Ils se contentent d'étendre devant elles un filet et personne n'a l'audace de dérober quoi que ce soit.

Il y avait un joaillier juif qui approchait la personne du souverain; il était fort riche, et on avait en lui la plus entière confiance pour l'achat des pierreries. Un jour, des soldats du sultan fondirent sur lui et le massacrèrent[1]. Ce meurtre commis, ils redoutèrent la colère du prince. Ils montèrent à cheval, se réunirent au nombre de vingt mille sur la place du Meïdan et gagnèrent la plaine. Cette démonstration remplit de terreur la population de la capitale. Les soldats restèrent à cheval jusqu'au milieu du jour. Un eunuque du sultan sortit du palais et, se tenant sur la porte, leur cria : «Le sultan vous demande si vous lui obéissez, oui ou non?» Ils répondirent tout d'une voix : «Nous sommes des esclaves soumis, mais nous avons commis un crime!»

[1] Abou Sayd Sahl ibn Haroun était un marchand juif originaire de la ville de Touster, dans la province d'Ahwaz. Il avait vendu au khalife ed Dhahir li izaz din illah, l'esclave qui fut la mère de Mostansser billah. A l'avènement de son fils, cette princesse fit venir au Kaire Abou Sayd et en fit son intendant et son conseiller. Abou Sayd fut massacré par des soldats turcs à l'instigation de Fakhr el Moulk Abou Nasr Sadaqah el Felahy, juif converti à l'Islamisme et auquel il avait fait donner la charge de vézir.

L'eunuque du sultan leur dit alors : «Le sultan vous donne l'ordre de vous retirer.» Ils partirent aussitôt.

Ce juif qui avait été tué portait le nom d'Abou Sayd. Il avait un fils et un frère et ses richesses étaient si considérables que Dieu seul pouvait les connaître. On rapporte qu'il y avait, sur la terrasse de sa maison, trois cents vases en argent dans chacun desquels était planté un arbre. Le grand nombre de ces arbres, tous chargés de fruits, donnait à cette terrasse l'apparence d'un jardin.

Le frère d'Abou Sayd[1] écrivit une lettre qu'il fit parvenir au sultan et dans laquelle, à cause de la frayeur qu'il éprouvait, il proposait de verser immédiatement au trésor la somme de deux cent mille dinars maghreby. Le sultan renvoya cette lettre et la fit déchirer en public, puis il fit dire au frère d'Abou Sayd : «Soyez sans inquiétude et retournez chez vous, car personne n'a rien à démêler avec vous, et moi je n'ai besoin de l'argent de qui que ce soit.» Il donna des lettres de sûreté au frère et au fils d'Abou Sayd.

Dans toutes les villes et dans tous les villages, depuis la Syrie jusqu'au Qaïrouan où je suis allé, des intendants nommés par le sultan payent les dépenses des mosquées pour l'huile, les nattes fines et grossières, les tapis de prières, les salaires et les gages des sacristains, des gens chargés de l'entretien des tapis, des mouëzzins et autres employés.

[1] Abou Nasr, frère d'Abou Sayd, avait été mêlé à toutes les intrigues du palais et avait provoqué la chute du vézir Hassan ibn el Anbary (Moharrem 440, juin 1048).

Une année, le gouverneur de la Syrie écrivit que l'huile était peu abondante. Si nous en recevons l'ordre, mandait-il, nous fournirons aux mosquées du zeït harr. C'est le nom de l'huile que l'on fabrique avec les graines des raves et des navets. On lui répondit : «Tu dois exécuter les ordres et non pas les donner. Il n'est pas permis d'apporter la moindre modification ni le moindre changement à tout ce qui a trait à la maison de Dieu.»

Le Qadhi oul Qoudhat reçoit, tous les mois, un traitement de deux mille dinars maghreby. Chaque qadhi est payé en proportion, selon le rang qu'il occupe, afin qu'il ne soit point tenté de s'emparer du bien des particuliers, et que ces derniers n'aient point à souffrir d'injustices de sa part.

Il est de règle de lire, le quinze du mois de Redjeb, dans les mosquées de l'Égypte, un rescrit du sultan conçu en ces termes : «O communauté des Musulmans! l'époque du pèlerinage est proche; la caravane du sultan sera organisée selon l'usage; elle aura les soldats, les chevaux, les chameaux et les vivres indispensables.» On fait la même proclamation pendant le mois de Ramazan, et on commence à sortir de la ville le premier jour du mois de Zil Qa'adèh. On campe dans un endroit désigné d'avance et on se met en marche au milieu du mois de Zil Qa'adèh[1]. La dépense journalière pour les soldats et pour

[1] L'endroit où se rassemblent les pèlerins, avant de se mettre en marche, porte aujourd'hui le nom de Birket el Houdjadj (l'étang des Pèlerins). On l'a successivement appelé Djoubb Omeïrah (puits de Omeïrah), parce qu'il était le lieu du campement de cette fraction de la tribu des Benou Temim, et Ardh el Djoubb (le canton de la Fosse). Les khalifes et, après eux, les sultans d'Égypte s'y rendaient pour se divertir. Ibn Moueysser nous apprend

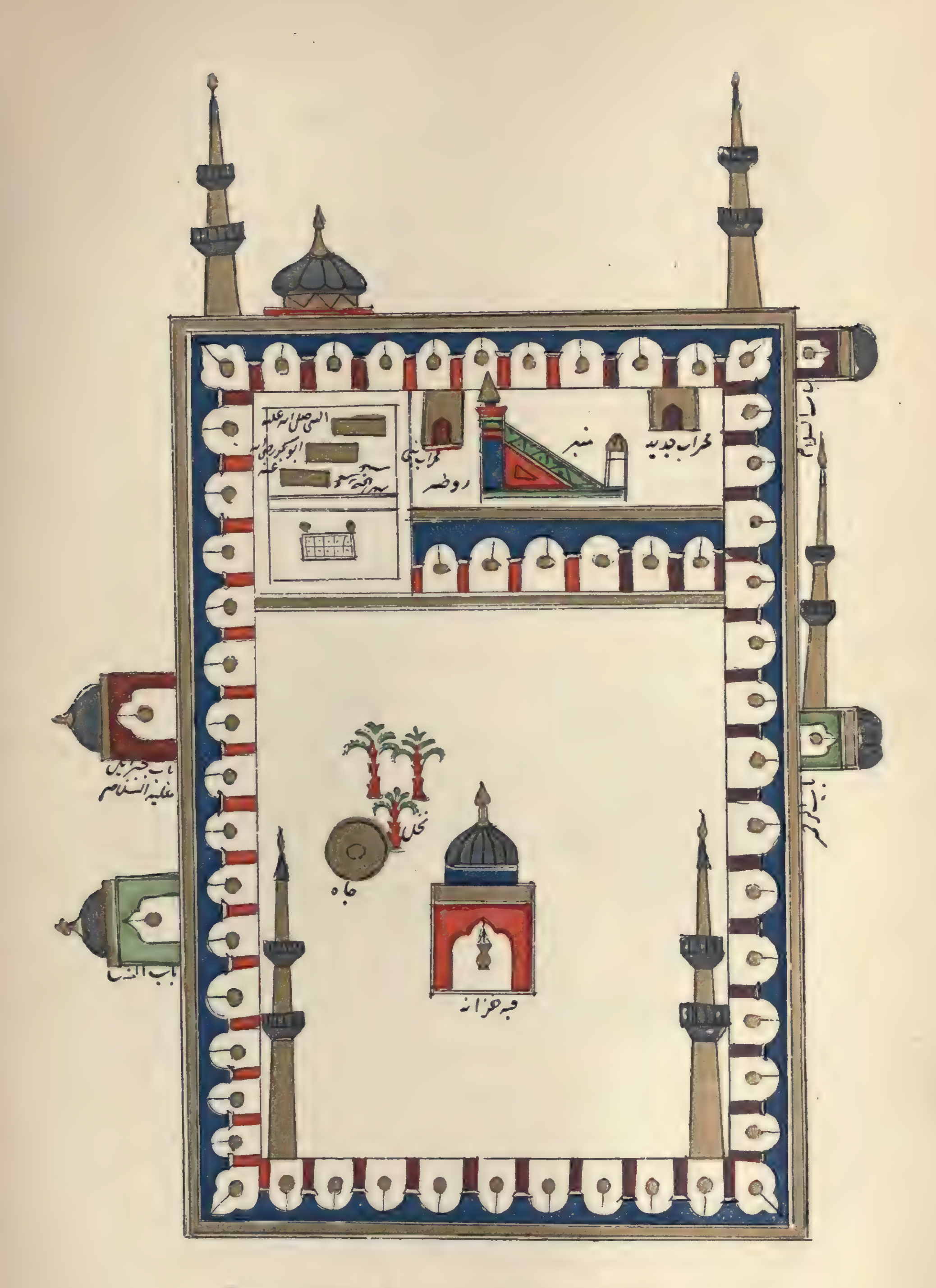
les fourrages est de mille dinars maghreby, sans compter les vingt dinars qui forment la paye de chaque soldat. On met vingt-cinq jours pour arriver à la Mekke où l'on séjourne pendant dix jours; on en met également vingt-cinq pour revenir. On dépense pour les vivres, pendant ces deux mois, soixante mille dinars, sans compter les frais imprévus, les gratifications, la solde de la troupe et le prix des chameaux qui sont mis hors de service[1].

En l'année 439 (1047), l'on lut en public un ordre revêtu du sceau du sultan et dont voici la teneur : «Le prince des croyants dit qu'il est inutile que le pèlerinage soit accompli cette année; la disette et la famine règnent présentement dans le Hedjaz, et un grand nombre d'hommes ont péri. Je donne cet avis par sollicitude pour les musulmans.» Les pèlerins restèrent donc en Égypte[2]. Le

que, tous les ans, le khalife Mostansser allait en partie de plaisir à Birket el Houdjadj avec ses femmes et les officiers de sa maison. Il était suivi de chameaux chargés de grandes outres pleines de vin dont il faisait faire des distributions. Maqrizy, *Topographie de l'Égypte*, tome II, page 163.

[1] Ce chiffre de soixante mille dinars est le même que celui qui est donné par Maqrizy. La dépense totale de la caravane des pèlerins d'Égypte s'élevait à cent vingt mille dinars, dont la moitié était employée à acquitter le droit de passage réclamé par les Arabes, à distribuer des aumônes, à louer des chameaux, à solder la paye et l'entretien des soldats, du chef de la caravane et des domestiques et à creuser des puits sur la route. Sous l'administration du vézir el Yazoury, ces dépenses augmentèrent tous les ans et elles atteignirent deux cent mille dinars. *Topographie de l'Égypte*, tome I, page 492.

[2] Les historiens orientaux nous apprennent qu'il n'y eut point de pèlerinage en l'année 439. La famine et la peste désolèrent la Mésopotamie, l'Iraq et le Hedjaz. Aboul Mehassin cite dans sa chronique un passage du *Mirât ouz Zeman,* d'Ibn Sibth el Djauzy : «On reçut à Baghdad, dit cet auteur, une lettre de Mossoul annonçant que l'on y avait mangé des cadavres; trois cent mille habitants avaient péri et il ne s'était trouvé une fois, dans la grande mosquée, que quatre cents fidèles pour assister à la prière publique du



Plan de la mosquée de Médine.

sultan fit partir, comme d'habitude, le voile de la Ka'abah qu'il envoie deux fois par an à la Mekke. Il fut expédié, cette année-là, par la voie de Qoulzoum, et j'accompagnai ceux qui étaient chargés de le porter. Je quittai Misr le premier du mois de Zil Qa'adèh (18 avril 1048); le huit nous arrivâmes à Qoulzoum. Notre navire mit à la voile et, après quinze jours de traversée, nous abordâmes à la ville de Djar, le vingt-deuxième jour du mois de Zil Qa'adèh. Nous atteignîmes Médine après quatre jours de marche.

Médine est une ville située sur la lisière d'une plaine; le sol est humide et imprégné de sel; il y a des cours d'eau, mais ils sont peu considérables. La ville est entourée de plantations de dattiers et la qiblèh est orientée du côté du sud. La mosquée du Prophète est aussi grande que le Mesdjid el Haram. L'enclos où se trouve le tombeau de Mohammed est placé à côté du minber. Lorsqu'on a la face tournée dans la direction de la qiblèh, on a le tombeau à gauche, et quand le khatib, du haut du minber, prononce le nom du Prophète (sur qui soit le salut!) et appelle sur lui les bénédictions divines, il se tourne à droite et il désigne du geste le tombeau.

La mosquée a la forme d'un pentagone; l'espace entre les piliers, qui sont au nombre de cinq, est rempli par des murs. A l'extrémité de cet édifice, se trouve une espèce d'enclos qui renferme le tombeau, et que l'on a

vendredi. On vendit une grenade deux qirath, une bulbe de nénuphar deux qirath et un concombre un qirath.» Ibn el Athir, *Kamil fit tarikh,* tome IX, page 370. Aboul Mehassin, manuscrit de la Bibliothèque nationale, suppl. arabe, n° 816, f° 98 v°.

entouré d'une grille, afin que personne ne puisse en approcher. On a tendu un filet au-dessus de la partie qui n'est point couverte (par un toit), afin d'empêcher les oiseaux d'y pénétrer. Entre le tombeau et le minber est un espace semblable à une cour; il se trouve en contrebas et est dallé en marbre. On l'appelle Raudhah et on prétend que c'est un des jardins du paradis, car le Prophète a dit : «Entre mon tombeau et mon minber se trouve un jardin qui est un des jardins du paradis.» Les chiites prétendent que Fathimèh la pure (que le salut soit sur elle!) est aussi enterrée en cet endroit[1].

[1] Aboul Hassan Aly ibn Abdillah el Semhoudy a écrit sous le titre de *Khilacet oul wefa bi akhbari dari'l Moustafa* (Histoire très-sincère de la demeure de l'Élu) une description de la mosquée de Médine et du tombeau de Mohammed. Cet ouvrage a été imprimé au Kaire en 1285 (1868).

M. Wüstenfeld a traduit les chapitres relatifs au sanctuaire, en négligeant, avec juste raison, ceux que l'auteur a consacrés aux traditions, aux légendes fabuleuses, aux cérémonies dont les pèlerins doivent s'acquitter en visitant le tombeau, et aux mérites qui y sont attachés. *Geschichte der Stadt Medina. Im Auszuge aus dem Arabischen des Samhûdi,* von F. Wüstenfeld, Göttingen 1860, in-4°.

Burckhardt nous a donné une description de Médine fort détaillée. « C'est près de l'angle du sud-est, dit-il, que se trouve le fameux tombeau; il est éloigné de vingt-cinq pieds du mur du sud et de quinze de celui de l'est. Une grille de fer peinte en vert et dont la hauteur atteint à peu près le tiers de celle des colonnes, entoure la tombe et renferme un espace irrégulier d'environ vingt pas carrés dans la galerie, dont elle enveloppe plusieurs colonnes par la base . . . . Selon l'historien de Médine, la tenture couvre un édifice carré de pierres noires, soutenu par deux colonnes et dans l'intérieur duquel sont les sépultures de Mahomet et de ses plus anciens disciples et successeurs immédiats, Abou Bekr et Omar . . . On dit que celui de Mahomet est placé le premier, puis celui d'Abou Bekr un peu plus haut à gauche, enfin celui d'Omar, dans la même position et la même direction relativement à ce dernier. Celui de Mahomet est le plus grand. L'enceinte qui renferme ces tombeaux est appelée Houdjrèh. La dénomination de Raudah appartient strictement au seul espace compris entre la chaire et le Houdjrèh, quoique toute la galerie méridionale au nord de la cloison soit souvent désignée par cette appellation. C'est à cause de ce nom de Raudah ou jardin que les colonnes renfermées dans son enceinte

La mosquée a une seule porte. Au sud de la ville, s'étend une plaine où se trouve un cimetière qui renferme le tombeau du prince des croyants Hamzah, fils d'Abdoul Mouthallib; ce cimetière porte le nom de Qoubour ech Chouheda (les tombeaux des Confesseurs de la foi).

Nous restâmes deux jours à Médine, puis, comme nous avions peu de temps devant nous, nous nous remîmes en chemin.

La route se dirigeait vers l'Orient. A deux stations de

sont peintes, jusqu'à une hauteur de cinq ou six pieds, de fleurs et d'arabesques, afin d'aider à l'imagination qui ne serait pas disposée à découvrir la moindre ressemblance entre ce lieu et le jardin d'Eden.» *Voyages en Arabie contenant la description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les Musulmans,* traduits par J. B. B. Eyriès. Paris 1835, tome II, pages 59—66. Les opinions sont partagées au sujet de savoir si la dépouille mortelle de Fathimèh repose dans le Houdjrèh ou dans le cimetière de Baqy' en dehors de la ville.

Ludovico Varthema est le premier Européen qui, ayant visité Médine en 1503, nous en ait donné une description. Elle concorde avec celles des écrivains orientaux et des voyageurs plus modernes. Je crois que le lecteur me saura gré de donner ici le chapitre relatif à la mosquée de Médine.

De l'église et sépulture ou est enterré Mahomet et ses compaignons.

«La mesquite, c'est-à-dire l'eglise, est carrée et a environ cent pas de long et quatre vingtz de large. Il y a deux portes; autour de trois coustez la couverture est toute voltée et dedans, il y a plus de quatre cens pilliers de pierre cuytte tous blancz. Il y a environ trois mille lampes tousiours ardentes. Et du cousté des voltes, a main droicte, au bout de la dicte mesquite, il y a une tour carrée ayant environ cinq pas de large. Et a chascun carré de la dicte tour est toute environnée d'ung drap de soye. Et a deux pas pres, y a un beau treilliz de cuyvre par dedans lequel les pelerins regardent la dicte tour. Et du cousté a main gauche dudict treilliz, il y a un petit guichet et pour aller a la dicte tour, il y a ung petit huys. Et de l'ung des coustez dudict huys, il y a environ vingt livres et de l'autre cousté vingt cinq, lesquelz livres sont ceulx de Mahomet et de ses compaignons. . . . . Dedans le dict huys, il y a une sepulture dessoubz terre ou fut ensepulturé et mis Mahomet, Haly, Abou Baquar, Othman, Aumar et Fatoma.» *Le Viateur,* traduit par Dabra de Ranconis, manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 5640, f° 12 v° et 13 r°.

Médine, nous rencontrâmes des montagnes et une vallée étroite semblable à un défilé; elle portait le nom de Djouhfèh. C'est là qu'est le Miqat des pèlerins du Maghreb, de la Syrie et de l'Égypte; on donne le nom de Miqat aux lieux où l'on revêt l'ihram pour faire le pèlerinage. On dit qu'une année, une multitude de pèlerins y était campée; un torrent faisant tout à coup irruption les fit tous périr. C'est à cette circonstance que ce lieu doit son nom de Djouhfèh[1].

La Mekke est à cent fersengs de Médine; on marche constamment sur un terrain rocailleux. Nous franchîmes cette distance en huit jours. Le dimanche six du mois de Zil Hidjèh (24 mai), nous arrivâmes à la Mekke et nous logeâmes près de Bab es Safa. La famine désolait la ville; quatre men de pain coûtaient un dinar de Nichapour. Les Moudjavir émigraient, et d'aucun pays, il n'était venu de pèlerins.

Le mercredi, nous nous acquittâmes à l'Arafat, avec l'assistance de Dieu, des cérémonies prescrites pour le pèlerinage; puis, nous séjournâmes pendant deux jours à la Mekke. La disette et la misère forçaient un grand nombre

[1] Dans cette vallée s'élevait autrefois un village riche et florissant appelé Mahy'ah; il fut détruit par un torrent qui grossit subitement. Ce lieu reçut alors le nom de Djouhfèh qui signifie : « un torrent impétueux balayant tout devant lui ». Cette catastrophe eut lieu sous le règne du khalife Abd el Melik ibn Merwan, en l'année 80 (699). Un grand nombre de pèlerins y perdit la vie. Aboul Welid Mohammed el Azraqy, dans son *Histoire de la Mekke*, donne quelques détails sur ce désastre et sur les mesures ordonnées par le khalife pour le réparer. *Geschichte und Beschreibung der Stadt Mekka*, herausgegeben von J. Wüstenfeld. Leipzig 1858, page 395. Djouhfèh est à quatre étapes de Djar, à six de Médine et à quatre de la Mekke. L'étang de Khoumm (Ghadir Khoumm) se trouve à la distance de deux milles.

de gens de s'enfuir de tous côtés, loin du Hedjaz. Je ne parlerai point maintenant, en détail, des cérémonies du pèlerinage; je ne ferai point ici la description de la Mekke; mais je la donnerai plus loin, lorsque je rendrai compte de mon dernier voyage, car, à cette époque-là, je séjournai dans cette ville pendant six mois, en qualité de Moudjavir.

Nous reprîmes le chemin de l'Égypte, et après soixante-quinze jours de voyage nous arrivâmes à Misr. Trente-cinq mille personnes s'étaient, cette année-là, réfugiées du Hedjaz en Égypte. Le sultan leur fit distribuer des vêtements et des subsides pendant toute l'année, car tous étaient arrivés nus et affamés. Plus tard, la pluie étant tombée, les vivres devinrent abondants dans le Hedjaz; le sultan fit, alors, donner à chacun des réfugiés, des habits et de l'argent et il les renvoya dans leur patrie.

Au mois de Redjeb de l'an 440 (décembre 1048), on lut une seconde fois au peuple un rescrit du sultan rédigé en ces termes : «La famine désole le Hedjaz et il est inutile que les pèlerins fassent le voyage; qu'ils s'en dispensent et qu'ils se conforment aux commandements de Dieu.» Le pèlerinage n'eut donc pas lieu cette année-là, mais le sultan ne manqua pas de faire partir ce qu'il était de son devoir d'envoyer, le voile de la Ka'abah, les pensions des serviteurs et des employés du temple, ainsi que celles des émirs de la Mekke et de Médine. Le traitement et la gratification du gouverneur de la Mekke s'élèvent à la somme de trois mille dinars par mois. Ces

pensions, ainsi que des chevaux et des vêtements d'honneur, lui sont envoyées deux fois par an.

Un personnage appelé le Qadhi Abdoullah qui avait autrefois exercé les fonctions de juge à Damas, fut chargé de remettre ces pensions et de porter le voile de la Ka'abah. Je l'accompagnai et nous prîmes la route de Qoulzoum. Cette fois, notre navire aborda à Djar le dernier jour du mois de Zil Qa'adèh (6 mai). Le moment du pèlerinage était fort rapproché et le temps nous pressait. Un chameau se louait cinq dinars. Je fis donc le voyage avec la plus grande hâte. J'arrivai à la Mekke le huit du mois de Zil Hidjèh (15 mai) et je m'acquittai, avec l'aide de Dieu, des cérémonies prescrites. Une très-nombreuse caravane de pèlerins était venue du Maghreb; les Arabes exigèrent d'eux injustement, cette année-là, aux portes de la noble ville de Médine, un droit de passage à leur retour de la Mekke. Il s'ensuivit un combat dans lequel plus de deux mille Maghrebins perdirent la vie, et beaucoup d'autres ne revirent pas leur patrie.

Dans ce même pèlerinage, une compagnie de gens du Khorassan venue par la voie de la Syrie et de l'Égypte, avait traversé la mer pour se rendre à Médine. Le six du mois de Zil Hidjèh, il leur restait encore cent quatre fersengs à franchir pour arriver à l'Arafat. Ils dirent: «Nous donnerons chacun quarante dinars à ceux qui, dans les trois jours que nous avons devant nous, nous feront arriver à la Mekke de façon à pouvoir nous acquitter du pèlerinage.» Des Bédouins se présentèrent à eux et réussirent à les mener à l'Arafat en deux jours

et demi. Ils avaient reçu l'argent d'avance; ils avaient attaché chacun de ces pèlerins sur des dromadaires de course et ils les avaient ainsi fait partir de Médine et arriver jusqu'à l'Arafat. Deux d'entre eux avaient expiré en route, et étaient restés attachés sur les dromadaires; les quatre autres vivaient encore, mais ils n'avaient plus qu'un souffle de vie. Nous assistâmes à leur arrivée au moment de la prière de l'après-midi; ils étaient dans un tel état qu'ils ne pouvaient ni se tenir debout, ni proférer une parole. Ils nous racontèrent qu'ils avaient, à maintes reprises, dit à ces Bédouins : «Nous vous abandonnons la somme en or que nous vous avons donnée; laissez-nous, car nous sommes à bout de forces. Ils ne nous écoutèrent pas, ajoutaient-ils, et ils continuèrent à presser le pas de leurs montures.» Bref, ces quatre individus purent s'acquitter du pèlerinage et s'en retourner par la voie de la Syrie.

Après avoir accompli mon pèlerinage, je revins à Misr, car j'y avais mes livres et je n'avais pas l'intention de retourner à la Mekke.

L'émir de la Mekke se rendit cette année-là à Misr, car il avait à réclamer du sultan une somme qu'on lui payait tous les ans en sa qualité de descendant de Husseïn, fils d'Aly[1]. Je fis la traversée jusqu'à Qoulzoum sur le même navire que lui, et nous voyageâmes ensuite ensemble jusqu'à Misr.

En 441 (1049), année pendant laquelle je me trouvais

[1] L'émir de la Mekke était le chérif Tadj oul Me'aly Choukr dont il sera question plus loin.

à Misr, on y reçut la nouvelle que le gouverneur d'Haleb s'était révolté. Il était le vassal du sultan et son père avait gouverné cette ville. Le sultan envoya, pour le combattre, un eunuque qui portait le titre d'Oumdet oud Daoulèh. Cet eunuque, qui était le chef des Mouthalib, possédait de grands biens et une immense fortune[1]. On appelle Mouthalib les gens qui se livrent, dans les montagnes, à la recherche des trésors et des dépôts qui y sont enfouis[2]. Il en vient de tout le Maghreb, de la Syrie et des provinces de l'Égypte; ils supportent de grandes fatigues et dépensent beaucoup d'argent pour leurs recherches dans les montagnes, dans les rochers et les carrières. Beaucoup d'entre eux trouvent des richesses enfouies, mais d'autres dissipent de grosses sommes sans rien découvrir. On dit que les trésors de Pharaon sont cachés dans ces lieux. Lorsque l'on en met un au jour, on en abandonne le cinquième au sultan et on garde le reste. Le sultan fit donc marcher contre Haleb cet eunuque; il lui conféra un rang très-élevé et lui donna des tentes, des pavillons et tout ce qui constitue les attributs de la grandeur. Lorsqu'il arriva près d'Haleb, il fut tué dans un combat. Ses richesses étaient si considérables qu'il fallut deux mois pour les transporter de son trésor dans

[1] Les trésors enfouis dans le sol de l'Égypte sont désignés sous le nom de Methalib et ceux qui se livrent à leur recherche sont appelés Mouthalib. Cf. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, tome II, page 414—420.

[2] L'eunuque Aboul Fadhl Rifq reçut le commandement d'une armée de trente mille hommes pour marcher contre Mouïzz ed Daoulèh Thimal qui s'était révolté à Haleb. Il campa à Mechhed Djouff, non loin de la ville; les habitants l'attaquèrent et mirent son armée en déroute. Rifq fait prisonnier fut enfermé dans le château où il mourut des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Rifq avait été l'esclave du khalife Aziz billah.

celui du sultan. Il possédait trois cents filles esclaves dont le plus grand nombre étaient d'une rare beauté; quelques-unes avaient partagé sa couche. Le sultan donna l'ordre de leur rendre la liberté, et il autorisa toutes celles qui le désirèrent à choisir un époux. Celles qui ne voulurent point se marier conservèrent tout ce qu'elles possédaient et purent se retirer dans leurs maisons; on n'exerça sur elles ni pression ni contrainte.

Le prince qui gouvernait Haleb, craignant qu'après la mort d'Oumdet ed Daoulèh le sultan ne fît marcher une nouvelle armée contre lui, fit partir sa femme accompagnée d'un fils âgé de sept ans. Il leur remit de riches présents pour les offrir au souverain et solliciter son pardon pour ce qui s'était passé. Lorsque sa femme et son fils arrivèrent en Égypte, ils durent s'arrêter pendant plus de deux mois, en dehors de la capitale. Il ne leur fut pas permis d'y entrer et leurs cadeaux furent refusés; mais les imams et les qadhis intercédèrent tous en leur faveur auprès du sultan et le supplièrent de les recevoir. Ils furent, à la fin, admis en sa présence et autorisés à s'en retourner après avoir reçu un diplôme et des vêtements d'honneur[1].

[1] Cette princesse était fille de Weththab ibn Sabiq en Noumeïry, seigneur de Harran; elle portait le nom de Alwyèh et le surnom de Seyydèh. Elle fut accompagnée, dans le voyage qu'elle fit en Égypte, par Cheikh ed Daoulèh Aly ibn Ahmed ben el Eisser qui fut en 443 (1051) envoyé à Constantinople pour porter le tribut que Mou'ïzz ed Daoulèh devait payer à l'empereur. Kemal ed Din Abou Hafç Omar donne, dans son histoire d'Haleb, tous les détails de l'audience que le khalife accorda à cette princesse. *Zoubdet oul haleb fi tarikh Haleb,* manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fond, n° 728, f°s 72—73. Elle offrit au khalife, outre de magnifiques présents, une somme de quarante mille dinars. Mostansser lui remit un diplôme

Entre autres particularités de Misr, on doit signaler celle-ci : quiconque veut se créer un jardin peut réaliser son désir en quelque saison que ce soit. Il est possible de se procurer et de planter en tout temps, soit des arbres chargés de fruits, soit des arbres d'agrément. Il y a des gens qui sont les courtiers de ce genre de commerce et qui fournissent immédiatement tout ce qui leur est demandé. Ils ont des arbres plantés dans des bacs, sur les terrasses de leurs maisons qui ressemblent pour la plupart à des jardins. Ces arbres sont, en général, couverts de fruits, oranges sucrées ou amères, grenades, pommes et coings. Ces courtiers ont aussi des rosiers, des basilics et des plantes odoriférantes.

Lorsqu'on le désire, des porte-faix vont prendre ces caisses avec les arbres qu'elles contiennent; ils les attachent à des perches et les transportent à l'endroit qu'on leur indique et, après avoir vidé les caisses, ils plantent les arbres qui n'éprouvent aucun dommage. Je n'ai vu cet usage pratiqué dans aucun autre pays du monde et je n'en ai entendu parler nulle part ailleurs; je dois ajouter qu'il est fort agréable.

Retour en Perse en passant par la Mekke.

Je fis au Kaire la prière de la fête des sacrifices, et le mardi, quatorze Zil Hidjèh 441 (10 avril 1050), je m'embarquai à Misr pour continuer mon voyage par la route

dont elle avait elle-même dicté les termes et qui confirmait Mou'ïzz ed Daoulèh dans le gouvernement d'Haleb et de ses dépendances. Il envoya également des robes d'honneur à ce prince et à ses cousins.

du Saïd el Aaly. Cette province se trouve au sud et est traversée par le Nil; elle relève du gouvernement de Misr et c'est à elle qu'est due, en grande partie, l'abondance qui règne dans cette ville. On voit sur les deux rives du Nil un grand nombre de villes et de villages; les décrire allongerait mon récit dans des proportions considérables.

Nous arrivâmes à une ville appelée Assiouth. On y fabrique l'opium qui est produit par un pavot à graines noires. Lorsqu'il a atteint toute sa croissance, et que la tête de la plante est formée, on la brise et il en coule un suc laiteux que l'on recueille et que l'on conserve; c'est l'opium. Les graines de ce pavot sont aussi menues que celles du cumin. On fabrique à Assiouth une étoffe en laine pour turbans qui n'a point sa pareille dans le monde entier. Les fines étoffes de laine que l'on apporte en Perse et que l'on appelle Misry proviennent toutes de la haute Égypte, car à Misr, on ne tisse pas la laine. Je vis à Assiouth une foutah de laine telle que je n'en ai trouvé de pareille ni à Lahavour, ni dans le Moultan; à son aspect, on l'aurait prise pour un tissu de soie[1].

[1] « Assiouth, dit Yaqout, est une grande et belle ville située sur la rive occidentale du Nil dans la province du Saïd. Un chrétien qui en était originaire m'a rapporté que ses coreligionnaires, qui forment une grande partie de la population, y possèdent soixante-quinze églises. A Assiouth, dit Hassan, fils d'Ibrahim el Misry, il y a des métiers pour tisser les étoffes appelées Ermeny et Dabiqy Moucellès; on y fabrique différentes espèces de sucre que ne produit aucune des contrées soumises à l'Islamisme ou aux infidèles. Les coings y sont plus abondants que dans tout autre pays. Assiouth produit l'opium que l'on extrait des feuilles du pavot noir et de la laitue . . . . . . Cette ville était un des séjours de plaisance de Khoumarouièh, fils d'Ahmed ibn Thouloun.» *Moudjem,* tome Ier, page 272.

Le mot foutah désigne un pagne, une pièce d'étoffe employée pour

D'Assiouth nous allâmes à Qous où il y avait d'immenses édifices construits en pierres d'une telle grandeur qu'en les voyant, on était plongé dans la stupéfaction. Qous est une antique cité entourée d'une muraille en pierres[1]. Presque tous les édifices sont construits avec d'énormes blocs de pierre dont chacun pèse de vingt à trente mille men. Ce qui est merveilleux, c'est qu'il n'y a ni montagnes ni carrières jusqu'à une distance de dix ou de quinze fersengs, et on se demande d'où l'on a pu extraire ces blocs.

De Qous nous nous rendîmes à Ikhmim, ville bien peuplée et florissante. On y voit un grand concours de monde : le château est bien fortifié. Ikhmin est entourée de plantations de dattiers et d'un grand nombre de jardins[2]. Nous y séjournâmes pendant vingt jours.

faire un turban ou une grande serviette. Dozy, *Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes,* Leyde 1845, pages 339—343.

[1] M. Quatremère a inséré dans ses *Mémoires géographiques sur l'Égypte,* (tome I, pages 192 et suivantes) la traduction des passages de Maqrizy et de Khalil ed Dahiry relatifs à la ville de Qous.

[2] Ibn Hauqal, Ibn Djobaïr, Yaqout, Aboul Feda et Maqrizy ont donné la description de la ville d'Ikhmim et de l'ancien temple qu'elle renferme. Ce dernier auteur dit que les blocs de granit que l'on avait fait entrer dans sa construction mesuraient cinq coudées de longueur et deux coudées et demi d'épaisseur. Les murs étaient couverts de peintures faites avec de l'azur et autres couleurs; elles étaient dans un si parfait état de conservation que l'on pouvait croire que l'artiste venait d'y mettre la dernière main. La ville d'Ikhmim renfermait deux églises; la première portait le nom d'église de Sotir (du Sauveur) et était placée sous l'invocation des martyrs; elle était très-révérée par les chrétiens. L'autre était celle de Saint-Michel. Suivant un usage reçu parmi les chrétiens du pays, le dimanche des Rameaux de chaque année, pendant la célébration de l'office, les prêtres et les diacres sortaient en procession de ces deux églises, portant avec eux les encensoirs, les parfums, les croix, les livres des Évangiles et des cierges allumés. Ils s'arrêtaient devant la porte du qadi et l'encensaient durant quelques moments. Ensuite, ils lisaient un chapitre de l'Évangile et chantaient des antiennes à la louange de ce personnage. Ils faisaient la même chose à la porte de chacun des principaux d'entre les musulmans. Maqrizy : *Topo-*

De là, nous pouvions suivre deux routes; l'une qui traverse un désert sans eau, l'autre qui est celle du fleuve; nous hésitions au sujet de celle que nous prendrions. Nous nous déterminâmes, à la fin, à remonter le Nil, et nous arrivâmes à la ville d'Assouan. Au sud d'Assouan, des montagnes forment une gorge que traverse le Nil. Les barques, me fut-il dit, ne peuvent pas remonter plus haut, parce que l'eau coule à travers un espace fort étroit et semé de gros rochers. A quatre fersengs de la ville, commence la Nubie dont tous les habitants sont chrétiens. Les rois de ce pays envoient, depuis longtemps, des présents au souverain de l'Égypte, et ils ont conclu avec lui des traités et des conventions pour mettre leur pays à l'abri des invasions et des ravages des troupes égyptiennes.

Assouan est une ville grande, bien fortifiée et qui pourrait résister avec succès à une attaque des Nubiens. Elle est toujours occupée par une garnison chargée de la défendre[1]. En face de la ville, au milieu du Nil, est une île plantée, comme un jardin, en dattiers, oliviers et autres arbres; on y voit aussi des champs cultivés. L'eau nécessaire à leur irrigation est élevée au moyen de roues hydrauliques. Cette île est remarquable par la quantité d'arbres qui la couvrent[2]. Notre séjour à Assouan se prolongea pendant vingt et un jours. Nous avions à traverser un vaste désert de deux cents fersengs, avant

graphie, tome Ier, pages 239—240. Quatremère : *Mémoires historiques sur l'Égypte*, tome Ier, pages 449—450.

[1] Cf. Quatremère : Description de la ville d'Assouan dans les *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, tome II, page 4.

[2] L'île d'Assouan ou île Eléphantine.

d'arriver au bord de la mer. Nous étions à l'époque où les pèlerins revenaient à Assouan, montés sur des chameaux et nous attendions leur retour pour en louer lorsqu'on les ramènerait.

Je fis, à Assouan, la connaissance d'un personnage nommé Abou Obeïd illah Mohammed ibn Felidj. C'était un homme pieux et vertueux qui avait quelque connaissance de la logique. Il me vint en aide pour louer des chameaux et pour me mettre en rapport avec les gens qui devaient m'accompagner dans mon voyage. Je louai un chameau pour le prix d'un dinar et demi. Nous partîmes d'Assouan le cinq du mois de Reby oul evvel 442 (29 juillet 1050). La route que nous prîmes se dirigeait vers le sud-est. Après avoir parcouru huit fersengs nous atteignîmes une station appelée Dheïqah[1]. C'était, dans ce désert, une gorge bordée de chaque côté par une montagne s'élevant comme une muraille, et dont la largeur était de cent ârech. On y avait creusé un puits qui fournissait abondamment une eau d'un goût peu agréable. Après avoir dépassé ce lieu, on doit marcher, pendant cinq jours dans le désert sans trouver d'eau; chacun de nous se munit d'une outre pleine. Nous reprîmes notre route et nous arrivâmes à une station nommée Haudh (bassin, réservoir). C'est une montagne rocheuse dans laquelle se trouvent deux excavations d'où s'échappe une eau qui va remplir une fosse. L'eau était douce et pour la puiser,

[1] Dheïqah, dit Yaqout, est une station éloignée de dix fersengs de la ville d'Aïdhab. *Moudjem,* tome III, page 484. La distance qui sépare Dheïqah de Aïdhab, d'après Yaqout, est inexacte si l'on s'en rapporte au récit de Nassiri Khosrau.

il fallait entrer dans l'excavation d'où l'on rapportait de quoi abreuver les chameaux. Il y avait sept jours que ces animaux n'avaient ni bu, ni mangé de fourrage, car on n'avait rien pu trouver. Une fois toutes les vingt-quatre heures, on s'arrêtait pour camper, depuis le moment où le soleil devenait trop ardent jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi.

Les stations où l'on fait halte sont toutes connues et déterminées; on ne peut s'arrêter partout, car on ne trouverait rien pour faire du feu. On ramasse, aux stations, de la fiente de chameau que l'on brûle pour faire cuire les aliments.

On aurait dit que les chameaux se rendaient compte qu'en ralentissant leur marche, ils s'exposaient à périr de soif. Ils avaient une allure telle qu'il était inutile de les pousser et ils prenaient d'eux-mêmes, dans le désert, la bonne direction; car bien qu'on ne remarquât ni traces ni signes pouvant indiquer la route, ils marchaient en se dirigeant vers l'est. Souvent, il fallait franchir quinze fersengs pour rencontrer un peu d'eau saumâtre, et quelquefois on faisait trente ou quarante fersengs sans en voir.

Le vingt Reby oul evvel 442 (2 août 1050) nous arrivâmes à la ville d'Aïdhab. Notre voyage, à partir d'Assouan, avait duré quinze jours, et la distance qui sépare ces deux villes peut être estimée à deux cents fersengs. Aïdhab est située sur le bord de la mer; elle possède une mosquée où l'on fait la prière du vendredi, et sa population mâle s'élève à cinq cents âmes. La ville est placée sous la dépendance du sultan d'Égypte.

On y perçoit des droits de douane sur les marchandises provenant d'Abyssinie, du Zengbar et du Yémen et qui arrivent par la voie de mer; après les avoir débarquées, on les transporte à Assouan par le désert que nous venions de traverser. Là, elles sont mises dans des barques qui descendent le Nil et vont aborder à Misr[1].

Lorsque, à Aïdhab, on se tourne dans la direction de la qiblèh, on a, à sa droite, des montagnes derrière lesquelles s'étend un vaste pays plat couvert de pâturages, et occupé par un peuple nombreux qui porte le nom de Boudjah. Les Boudjah n'ont ni culte, ni croyance religieuse; ils ne suivent les préceptes d'aucun prophète, ni d'aucun guide spirituel. La raison en est qu'ils sont éloignés de toute civilisation, et qu'ils habitent un désert qui a plus de mille fersengs de longueur sur trois cents de largeur. Sur toute cette étendue de terre, on ne rencontre que deux petites villes : l'une est Bahr oun Ni'am[2] (la mer des Autruches) et l'autre Aïdhab. Ce désert s'étend, du nord au sud, depuis Misr jusqu'à l'Abyssinie et dans sa largeur, de l'ouest à l'est, il va de la Nubie à la mer de Qoulzoum; il est habité par les Boudjah qui n'ont point un caractère méchant, et ne se livrent ni au vol ni au pillage, mais s'occupent uniquement de leurs troupeaux. Les musulmans et d'autres peuples enlèvent leurs enfants et les conduisent, pour être vendus, dans les villes de l'Islamisme.

[1] Voyez Appendice III.

[2] Cette ville est mentionnée par Ibn Djobaïr dans la relation de son voyage (page 56); mais l'orthographe en est fautive. Il faut lire بحر النعام au lieu de بحر النعم.

La mer Rouge est un canal qui se détache de l'Océan à la hauteur de la province d'Aden et se prolonge au nord jusqu'à la petite ville de Qoulzoum. Cette mer prend un nom différent selon les villes qui s'élèvent sur ses bords; ainsi, elle s'appelle tantôt mer de Qoulzoum, tantôt mer d'Aïdhab, ou bien enfin mer de Bahr oun Ni'am. On assure qu'elle renferme plus de trois cents îles; de quelques-unes d'entre elles partent des barques chargées de beurre et de kechk[1]. Ces îles où l'on trouve, à ce qu'on dit, des bœufs et des moutons en abondance, sont habitées par des musulmans. Elles dépendent les unes de l'Égypte, les autres du Yémen.

On ne trouve dans la petite ville d'Aïdhab ni eau de puits, ni eau de source, mais seulement celle de la pluie: si celle-ci vient à manquer, les Boudjah en apportent et la vendent. Pendant les trois mois de notre séjour, une petite outre d'eau coûtait un dirhem, et nous donnâmes, même pour une seule, le prix de deux dirhems. Notre séjour se prolongea dans cette ville parce qu'aucun navire ne pouvait mettre à la voile. Le vent du nord régnait, et il nous fallait le vent du sud.

Quand les habitants d'Aïdhab me virent arriver, ils me proposèrent d'être leur khatib. J'accédai à leur désir et je m'acquittai de cet office jusqu'à l'époque de la mousson. Les navires partirent alors dans la direction du nord, et je m'embarquai pour Djouddah.

On dit que l'on ne trouve nulle part des chameaux de meilleure race que ceux du désert des Boudjah. On

[1] Le mot kechk désigne du lait caillé que l'on a fait dessécher.

les exporte en Égypte, dans le Hedjaz et dans le Yémen. A Aïdhab, une personne digne de foi m'a raconté qu'un navire était parti de cette ville pour la côte du Hedjaz, ayant à bord des chameaux destinés à l'émir de la Mekke. «J'étais, me dit-il, à bord de ce navire; un chameau vint à mourir et fut jeté à la mer. Un poisson l'avala à l'instant; une des jambes du chameau était encore hors de sa gueule, quand un autre poisson fondit sur lui, et l'engloutit sans qu'il en restât la moindre trace. Ce dernier poisson, ajouta-t-il, porte le nom de qarach[1].» Je vis à Aïdhab des peaux de poisson que, dans le Khorassan, on appelle chafaq[2]. Nous croyons, dans le Khorassan, que cette peau provient d'une espèce de lézard, mais je pus m'assurer à Aïdhab que c'était celle d'un poisson, car elle était encore garnie de toutes ses nageoires.

J'avais contracté des liens d'amitié, pendant mon séjour à Assouan, avec un homme dont j'ai déjà cité le nom; il s'appelait Abou Obeïd Mohammed ibn Felidj. Lorsque je partis pour Aïdhab, il écrivit à son agent dans cette ville une lettre conçue en termes affectueux pour moi. « Donnez à Nassir, disait-il, tout ce qu'il vous demandera et prenez de lui un reçu que vous porterez dans vos comptes. » Au bout de trois mois de séjour à Aïdhab,

[1] Le qarach est le requin. Cf. *Specimen arabicum, ex libro Ahmedis Teïfaschii,* ed. St. Ravius. Trajecti ad Rhenum 1784, page 55. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, etc. Paris, 1845, tome II, pages 84—86.

[2] Les manuscrits portent les mots شفق ou سفن (chafaq, sefen) qui me paraissent avoir été transcrits fautivement par les copistes. Il faut leur substituer celui de saghry سغرى qui désigne une peau de poisson préparée, et dont nous avons fait chagrin.

j'avais dépensé tout ce que je possédais. Contraint par la nécessité, je remis la lettre à cet individu qui m'accueillit avec bonté. «Par Dieu, s'écria-t-il, Abou Obeïd a chez moi beaucoup de choses! Que souhaitez-vous que je vous donne contre votre reçu?» Je fus étonné de la générosité de Mohammed Felidj qui, sans avoir eu avec moi de relations antérieures, me traitait avec tant de bienveillance. Si j'avais été un homme sans scrupules et si je l'avais voulu, j'aurais pu, avec cette lettre, me faire donner une somme importante. Je ne demandai à cet homme que cent men de farine, quantité représentant à Aïdhab une valeur considérable et je lui remis une reconnaissance qu'il envoya à Assouan; avant mon départ, il reçut de Mohammed Felidj une réponse dans laquelle celui-ci lui disait : «Quelle que soit la valeur de ce que Nassir demande, donne-le lui sur ce que tu as à moi : tout ce que tu donneras en surplus de ce qui m'appartient, te sera remboursé par moi, car le prince des fidèles Aly, fils d'Abou Thalib, a dit : le croyant ne doit être ni orgueilleux, ni intéressé.»

J'ai rapporté cet incident pour que le lecteur sache que les hommes généreux ont confiance dans leurs semblables, que la libéralité se rencontre partout et qu'il y aura toujours des gens de cœur.

Djouddah est une grande ville située sur le bord de la mer et entourée d'une forte muraille. Sa population atteint le chiffre de cinq mille habitants mâles. Elle se trouve dans la partie nord de la mer Rouge. Les bazars sont beaux; la qiblèh de la grande mosquée est tournée dans

la direction de l'est. On ne voit en dehors de la ville aucun bâtiment, à l'exception d'une mosquée qui porte le nom de Mesdjid er Ressoul (mosquée du Prophète)[1].

La ville a deux portes : l'une, à l'orient, s'ouvre sur la route de la Mekke, l'autre, à l'occident, donne sur la mer. Si on part de Djouddah et si l'on suit le bord de la mer, on arrive à la ville de Sa'adah dans le Yémen. Cette ville se trouve à la distance de cinquante fersengs. Si, au contraire, on se dirige vers le nord, on arrive à la ville de Djar qui fait partie du Hedjaz.

On ne voit à Djouddah ni arbres ni végétation; tout ce qui est nécessaire à la vie est apporté des villages voisins. On compte douze fersengs de Djouddah à la Mekke. Le gouverneur de Djouddah était un esclave de l'émir de la Mekke; celui-ci portait le nom de Tadj el

[1] Djemal ed Din Aboul Feth ibn Yaqoub el Dimichqy, connu sous le surnom d'Ibn el Moudjavir, a composé un traité de géographie qu'il a placé sous le patronage du khalife Abbasside Abou Djâfer Mançour Mostansser billah (623—640. A. D. 1226—1242). On y trouve les détails les plus curieux sur les provinces et les villes de l'Arabie. Il a donné une description et une histoire de Djouddah qui renferme de très-intéressantes particularités. *Tarikh Mostanssery,* manuscrit de mon cabinet, pages 46—58.

Je possède également un opuscule historique composé pour le chérif Daoud ibn Souleyman; l'auteur, le khatib Abdoul Qadir ibn Ahmed ben Faradj, donne une description de Djouddah ou Djeddah, selon la prononciation vulgaire, de ses murailles, de ses mosquées et de ses monuments et un court aperçu historique qui s'étend jusqu'à l'année 951 (1544). Cet ouvrage porte le nom de *Es Silah ouel ouddah fi tarikh bender Djouddah* (l'épée et la cuirasse concernant l'histoire du port de Djouddah). La bibliothèque Impériale de Vienne en conserve un exemplaire : Flügel, *Die arabischen, persischen und türkischen Handschriften der k. k. Hofbibliothek zu Wien,* 1865, tome II, page 119. Cf. Istakhry, page 19, Mouqaddessy, page 79 et le *Moudjem oul bouldan* de Yaqout, tome II, page 41. Ibn Djobair (page 72—73) donne des détails intéressants sur cette ville. Burckhardt est, parmi les voyageurs modernes, celui qui en a donné la description la plus étendue (*Voyage en Arabie,* tome Ier, pages 1—71 de la traduction de M. Eyriès).

Me'aly ibn Aboul Foutouh[1] et il était également le maître de Médine. Je me rendis auprès du gouverneur de Djouddah qui me reçut avec bienveillance et m'exempta de l'impôt que j'aurais dû acquitter; je pus ainsi passer les portes sans rien payer. Il écrivit un billet pour me recommander à la Mekke et pour faire observer que j'étais un savant, et qu'il ne fallait exiger de moi aucune taxe.

Le vendredi, à l'heure de la prière de l'après-midi, je partis de Djouddah et j'arrivai à la porte de la Mekke le dimanche, dernier jour du mois de Reby oul akhir (20 septembre). Un grand nombre d'habitants du Hedjaz et du Yémen y étaient déjà arrivés pour s'acquitter de l'Oumrah[2] le premier du mois de Redjeb. L'Oumrah est une fête solennelle aussi importante que celle de la rupture du jeûne. Ces mêmes gens viennent à l'époque du

[1] L'émir de la Mekke, Tadj el Me'aly Choukr, fils d'Aboul Foutouh Hassan ben Dja'fer el Alewy, appartenait à la famille des Benou Moussa descendants d'Aly qui gouvernaient la Mekke et Médine depuis l'année 350 (961). Aboul Me'aly qui avait succédé à son père en 430 (1038) fut le dernier prince de cette maison; il mourut en 453 (1061). Aboul Me'aly était un protecteur des savants et un poète distingué. Ibn el Athir nous a conservé un quatrain composé par ce prince:

قوض خيامك عن ارض تضام بها ❋ وجانب الذل ان الذل مجتنب

وارحل اذا كان فى الاوطان منقصة ❋ فالمندل الرطب فى اوطانه حطب

« Plie tes tentes pour abandonner une terre où tu ne serais point estimé à ta juste valeur; fuis le mépris, car il est de ton devoir de l'éviter. Eloigne-toi de ta patrie, si tu n'y jouis pas de la considération qui t'est due. L'aloès, dans le pays qui le produit, n'est considéré que comme un morceau de bois. » *Kamil fit tarikh*, tome X, page 12.

[2] On donne le nom d'Oumrah à la visite des lieux saints des environs de la Mekke, et à l'accomplissement des cérémonies du Sa'y (course entre Safa et Merwèh) et du Thewaf qui consiste à faire sept fois le tour de la Ka'abah.

pèlerinage et le voyage étant pour eux court et facile, ils se rendent trois fois par an à la Mekke.

Description de la ville de la Mekke (que Dieu lui conserve sa noblesse!).

La Mekke est bâtie entre des montagnes élevées; de quelque côté que l'on s'approche de cette ville, il est impossible de l'apercevoir de loin. La montagne d'Abou Qoubeïs[1] qui a la forme arrondie d'une coupole, est la plus haute de toutes celles qui l'entourent. Si, du pied de cette montagne, on lançait une flèche, elle en atteindrait le sommet. Elle s'élève à l'est de la ville, et lorsqu'on est dans l'enceinte du Mesdjid el Haram, au mois de Dey (décembre), on voit le soleil se lever au-dessus de la montagne. Sur le point le plus élevé d'Abou Qoubeïs est une tour en pierres dont la construction est attribuée au prophète Ibrahim.

L'espace qui s'étend au pied des montagnes est occupé par la ville qui, en longueur et en largeur, n'a pas plus de deux portées de flèche.

Le Mesdjid el Haram s'élève au centre de la vallée et tout autour de lui s'étend la ville avec ses rues et ses bazars. Partout où se trouve une gorge étroite dans ces montagnes, elle a été fermée par une solide muraille percée d'une grande porte[2]. On ne voit point d'arbres

[1] La Mekke est construite dans la vallée fermée à l'est par le Djebel Abi Qoubeïs et à l'ouest par la montagne qui porte le nom de Qou'eïqan.

[2] Les murailles qui protégeaient les extrémités de la Mekke étaient au nombre de trois; l'une était bâtie en travers de la vallée, à la rue Ma'allah; l'autre protégeait le quartier de Choubeïkah, et la troisième coupait la vallée de Masfalèh. Les historiens de la Mekke, Azraqy et Qouthb ed Din,

dans l'intérieur de la ville, excepté près de la porte située à l'ouest du Mesdjid el Haram, et qui est appelée Bab Ibrahim (la porte d'Abraham). Là, près d'un puits, se trouvent quelques grands et beaux arbres.

Un grand bazar part de la façade orientale du Mesdjid el Haram et s'étend dans la direction du sud au nord; à l'extrémité méridionale, s'élève la montagne d'Abou Qoubeïs sur la pente de laquelle est le lieu appelé Safa. On désigne sous ce nom d'énormes gradins creusés dans la montagne et formés de pierres disposées régulièrement[1]. C'est là que les fidèles se rendent pour réciter des invocations pieuses. La cérémonie que l'on appelle Safa et Merwèh consiste à se rendre de Safa à Merwèh, à l'extrémité nord du bazar; Merwèh est une colline peu élevée, située au centre de la ville et sur laquelle on a construit un grand nombre de maisons; on doit franchir, en courant, le bazar d'une extrémité à l'autre.

Lorsqu'on arrive de loin, et que l'on veut s'acquitter de l'Oumrah, on trouve tout autour de la Mekke, à la distance d'un demi-ferseng, des tours et des chapelles où l'on revêt l'ihram[2]. Prendre l'ihram consiste à se dépouiller des vêtements cousus, à se ceindre d'une pièce

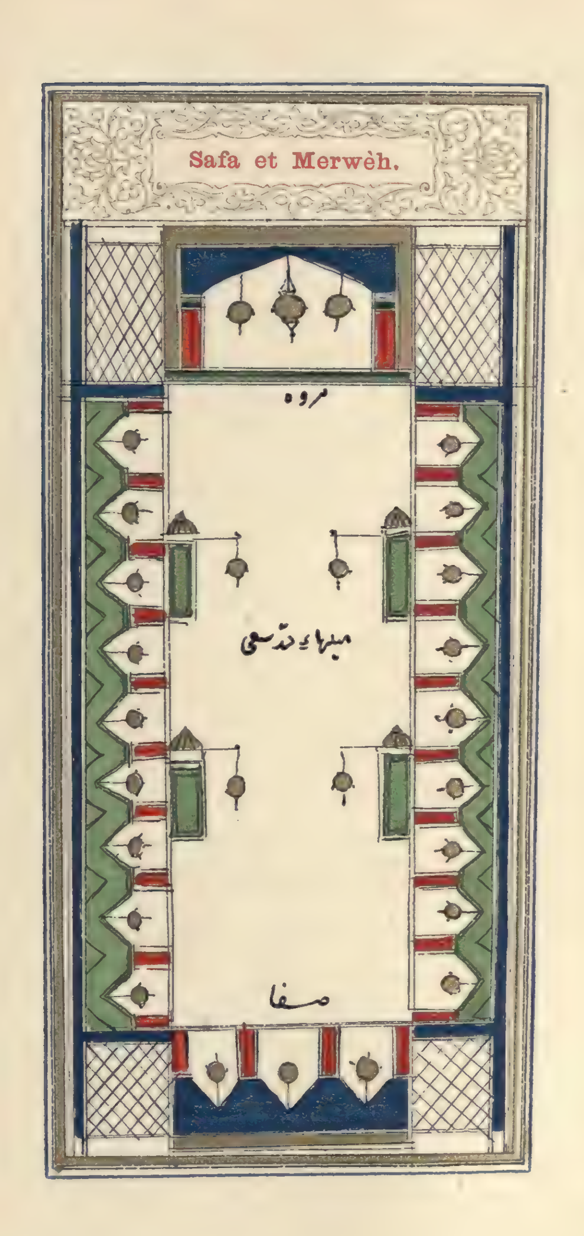
nous apprennent que ces murs furent réparés pour la dernière fois en 816 (1413) et en 826 (1422).

[1] A peu près à cent cinquante pieds du côté sud-est de la mosquée, sur un terrain en pente douce, s'élèvent, au-dessus de trois larges marches de pierre, trois petites arcades ouvertes et réunies par une architrave. C'est ce qu'on nomme la colline de Safa. Burckhardt, *Voyages*, tome I[er], page 127.

[2] Ces stations ou Miqat ont été désignées par le Prophète lui-même; ce sont Zoul Houleïfah pour les pèlerins de Médine, Djouhfèh pour ceux de la Syrie, Zat oul Irq pour ceux de l'Iraq, Qaren pour ceux du Nedjd et Yalamlam pour ceux du Yémen.

d'étoffe ou d'un voile, à se couvrir avec une autre la partie supérieure du corps et à crier à haute voix : « Lebbeik Allahoumma, Lebbeik » (me voilà à ton service, ô mon Dieu, me voilà à ton service !); puis on se dirige vers la Mekke[1]. Si, à la Mekke, on veut accomplir l'Oumrah, on se rend à une de ces tours dont j'ai parlé, on y revêt l'ihram, on y prononce le Lebbeik et on rentre dans la ville avec l'intention de remplir ce devoir pieux. On se dirige vers le Mesdjid el Haram et on s'approche de la Ka'abah, dont on fait le tour en commençant par la droite et en ayant soin que le côté gauche soit tourné vers la Ka'abah. Lorsqu'on arrive à l'angle de la pierre noire, on la baise, puis on s'éloigne et on continue à tourner dans le même sens et on baise une seconde fois l'angle de la pierre noire. Cette action constitue un Thewaf. On fait ainsi sept Thewaf, trois en courant très-vite et quatre en marchant lentement. Lorsqu'ils sont achevés, on se rend au Maqam Ibrahim (station d'Abraham) qui fait face à la Ka'abah; on s'arrête derrière le Maqam, de façon à l'avoir entre soi et la Ka'abah; on fait alors une prière de deux rikaat qui s'appelle Namazi Thewaf (prière du Thewaf). On entre ensuite dans le pavillon du puits de Zemzem; on y boit ou on s'y lave le visage. On sort du

[1] Le rituel dit qu'avant de prendre l'ihram, le pèlerin doit se purifier par une ablution, puis, après s'être revêtu des deux pièces d'étoffe sans coutures, il doit se parfumer avec du musc ou d'autres aromates, et faire une prière de deux rikaat, en récitant, au premier rikaat, le premier et le 109e chapitre du Qoran, et le 112e au second; puis il récite la prière suivante: « Me voici à tes ordres, ô mon Dieu! me voici à tes ordres, toi qui n'as pas d'associé! Me voici à tes ordres, les louanges te sont dues, les bienfaits viennent de toi! La toute-puissance t'appartient, tu n'as pas d'associé! »


Safa et Merwèh.
مروه
صفا

Mesdjid el Haram par la porte de Safa, ainsi nommée parce qu'elle s'ouvre dans la direction de cette montagne où l'on se rend et où l'on se place sur les gradins pour réciter des invocations pieuses, le visage tourné vers la Ka'abah. Le texte de ces invocations est connu de tous[1].

Après s'être acquitté de ce devoir, on descend et on se rend à Merwèh en traversant le bazar dans la direction du sud au nord. Lorsque l'on passe devant les portes du Mesdjid, on se tourne de leur côté. Dans ce bazar, on franchit, sur une longueur de cinquante pas, l'espace où le Prophète a couru et a accéléré sa marche et où il a recommandé de suivre son exemple. Il y a en ce lieu quatre minarets. Ils sont placés deux par deux de chaque côté du chemin. Lorsque, venant de Safa, on atteint le milieu de l'espace qui les sépare, on se met à courir jusqu'à ce que l'on soit arrivé entre les deux minarets qui s'élèvent plus loin dans le bazar, alors on gagne à pas lents le mont Merwèh : là, monté sur les gradins, on récite les invocations dont le texte est connu, puis on s'éloigne et on rentre dans le même bazar.

On se rend ainsi quatre fois de Safa à Merwèh et trois fois de Merwèh à Safa, en traversant sept fois le bazar[2].

[1] M. Mouradjea d'Ohsson a énuméré en détail toutes les prescriptions que doivent accomplir les pèlerins musulmans lorsqu'ils visitent la Ka'abah et lorsqu'ils font le Sa'y. *Tableau de l'Empire ottoman.* Paris 1780, tome III, pages 55—79.

[2] Cette cérémonie a été conservée par Mohammed, en commémoration de Hadjar (Agar) qui, voyant son fils Ismaïl sur le point de mourir de soif, parcourut sept fois, en proie à l'agitation la plus grande, le Bathn el Wady, jusqu'au moment où l'ange Gabriel fit jaillir du sol la source de Zemzem.

Les *Menassikh oul Hadj* ou *Guides des pèlerins* donnent toutes les prescrip-

Au pied du mont Merwèh se trouve un bazar contenant vingt boutiques placées l'une en face de l'autre; elles sont toutes occupées par des barbiers qui rasent la tête des pèlerins. Lorsque la cérémonie de l'Oumrah est terminée, on s'éloigne de cette vallée sacrée et on entre dans le grand bazar qui est à l'orient et qui porte le nom de Souq el Aththarin. Il est bien bâti et uniquement occupé par des parfumeurs et des droguistes.

Il y a, à la Mekke, deux bains; le pavé en est formé de ces pierres vertes dont on se sert pour repasser les couteaux.

D'après mon estimation, il n'y avait pas, à la Mekke, plus de deux mille habitants mâles nés dans la ville; le reste de la population se composait de cinq cents étrangers ou Moudjavir.

La disette régnait, à cette époque, dans cette ville; seize men de blé coûtaient un dinar maghreby. Un grand nombre d'habitants avaient émigré.

On voit, à la Mekke, de grandes maisons destinées à recevoir les gens des villes du Khorassan, de l'Iraq, de la Transoxiane et d'autres contrées. A l'époque où j'y étais, la plupart de ces bâtiments tombaient en ruines.

Les khalifes de Baghdad ont fait, dans cette ville, de

tions auxquelles on doit se soumettre, et le texte des prières et des invocations que l'on doit réciter. Voici celles que le pèlerin doit faire à Safa et à Merwèh:

«Il n'y a de Dieu qu'Allah, le seul, l'unique! Nul ne peut lui être associé. Il est le maître de l'univers! Louange à lui! Il vivifie et il fait mourir. Il est le Dieu vivant et éternel. La félicité suprême est entre ses mains : sa puissance s'étend sur tout. Il n'y a de Dieu qu'Allah : n'adorez point d'autre que lui. Observez ses lois et ses commandements et ne vous laissez pas pervertir par les paroles mensongères des infidèles.»

grands travaux dans un but charitable et y ont élevé de nombreux et superbes édifices. Lors de notre arrivée à la Mekke, les uns étaient en ruines, les autres avaient été convertis en propriétés particulières.

L'eau des puits de la Mekke a un goût si saumâtre et si amer qu'il est impossible de la boire. On a creusé un grand nombre de vastes bassins et on a bâti d'énormes réservoirs; on a dû dépenser la somme de dix mille dinars pour la construction de chacun d'eux. Ils sont alimentés par l'eau de pluie qui se précipite des gorges des montagnes; ils étaient à sec à l'époque de notre séjour.

Un aqueduc souterrain qui amène l'eau dans cette ville a été construit par un émir d'Aden, appelé le fils de Chad Dil; il a dépensé, pour faire exécuter ce travail, des sommes considérables. On employait à l'Arafat cette eau pour arroser les cultures et les champs qui étaient sur ses bords; elle était arrêtée au moyen d'un barrage que l'on y avait établi et autour duquel se trouvaient des jardins potagers; il n'en parvenait qu'une petite quantité près de la Mekke, tandis que le reste n'arrivait pas dans l'intérieur de la ville[1]. Cette eau était recueillie dans un bassin situé en dehors de la ville. Les saqqas allaient en puiser pour l'apporter et la vendre à la Mekke.

A la distance d'un demi-ferseng, sur la route qui conduit à Bourqah, se trouve un puits appelé Bir ez Zahid (le

[1] Cet aqueduc fut construit par Zobeïdèh, la femme du khalife Haroun er Rechid, pour amener dans l'intérieur de la Mekke les eaux du ruisseau de Aïn Na'aman qui prend sa source dans le Djebel Qoura. A de très-nombreuses reprises, il a été réparé par les ordres des khalifes ou aux frais de différents souverains musulmans.

puits du Religieux); on voit également une belle mosquée en cet endroit. L'eau fournie par le puits est agréable au goût. Les porteurs d'eau vont en chercher pour l'apporter à la Mekke et l'y vendre.

Le climat de la Mekke est extrêmement chaud : à la fin du mois de Behmen Mâh (janvier) de l'ancien calendrier, j'y ai vu des concombres, des badrengs et des aubergines nouvelles.

Pendant mon quatrième voyage, je résidai dans cette ville comme Moudjavir depuis le 1er du mois de Redjeb 442 (10 novembre 1050) jusqu'au 15 de Zil Hidjèh (3 mai 1051).

Le 15 du mois de Ferverdin (mars—avril) je vis apporter de la campagne du raisin mûr qui fut vendu au marché; le 1er jour d'Erdbihicht (avril—mai) les melons étaient abondants. Pendant toute la durée de l'hiver, on a des fruits en grande quantité et jamais ils ne viennent à manquer.

Description du pays occupé par les Arabes et du Yémen.

Lorsque, partant de la Mekke, on se dirige vers le sud, on atteint, au bout d'une journée de marche, le Yémen, qui s'étend jusqu'au bord de l'Océan. Le Hedjaz et le Yémen sont limitrophes et sont, tous deux, des pays de langue arabe.

Le Yémen est désigné, dans le style relevé, sous le nom de Himyar et le Hedjaz sous celui d'Arab. Ces deux contrées, entourées de trois côtés par la mer, forment

une presqu'île bornée à l'est par la mer de Baçrah, à l'ouest par le canal dont j'ai déjà parlé et qui porte le nom de mer de Qoulzoum, et au sud par l'Océan. Cette presqu'île a, depuis Koufah jusqu'à Aden, du nord au sud, une étendue de cinq cents fersengs, et en largeur, de l'est à l'ouest, d'Oman à Djar, quatre cents fersengs.

Le territoire arabe comprend l'espace situé entre Koufah et la Mekke, et celui de Himyar s'étend de la Mekke à Aden. Le pays des Arabes, c'est-à-dire le Hedjaz, est peu cultivé; les tribus qu'il renferme habitent les plaines du désert; elles possèdent des bêtes de somme et vivent sous la tente.

Le pays de Himyar est divisé en trois provinces. L'une, appelée Tihamèh, est située à l'ouest le long du bord de la mer de Qoulzoum. Elle est très-bien cultivée et on y trouve un grand nombre de villes parmi lesquelles Sa'adah[1], Zebid[2] et Sana'a[3] qui sont bâties dans des

[1] Sa'adah, située à soixante fersengs de Sana'ah et à seize de Kheïwan, jouissait d'une grande prospérité. Son principal commerce était celui des cuirs tannés et des peaux de bœufs préparées pour faire des sandales.

[2] Le nom primitif de Zebid, capitale de la province de Tihamèh, était Hosseïb. Elle est située dans la vallée de Zebid dont le nom a fini par faire oublier celui qui lui avait été donné par son fondateur. Cette ville fut bâtie sous le règne du khalife Mamoun par Mohammed ibn Zyad (203 [818]). Zebid, au rapport de Mouqaddessy, était la capitale des gouverneurs du Yémen. La beauté de ses édifices lui avait fait donner le surnom de Baghdad du Yémen. Elle était entourée d'un mur en terre percé de quatre portes. Son commerce était très-actif. La nourriture des habitants consistait principalement en millet et en maïs. Mouqaddessy, page 84. Yaqout, tome II, pages 915—916.

[3] Sana'a est la ville la plus grande, la plus riche et la plus industrieuse du Yémen : ses manteaux rayés, ses étoffes de soie et ses broderies jouissaient de la plus grande réputation. Abrahah, fils de Sabah, y avait fait construire, pour le Nedjach d'Abyssinie, une église qui portait le nom de Qouleïs; pour la décorer, il avait prodigué l'or, l'argent et les pierres pré-

plaines. Les princes qui gouvernent cette province sont vassaux du roi d'Abyssinie. Le fils de Chad Dil, dont j'ai déjà mentionné le nom, était l'un de ces princes.

La deuxième province de Himyar est le Nedjd, pays montagneux où l'on trouve beaucoup de sites abruptes, de localités dont la température est froide, et un grand nombre de vallées et de châteaux-forts.

La troisième province est sise à l'est : elle renferme un grand nombre de villes parmi lesquelles je citerai Kheïwan, Aththar et Beïchèh[1]. Elle est morcelée en districts, gouvernés chacun par un seigneur ou un chef.

Il n'y a point de sultan ou de souverain ayant une autorité absolue. Les habitants forment des tribus indépendantes, qui se livrent pour la plupart au vol, au meurtre et au pillage. Cette province a une étendue de deux cents fersengs sur cent cinquante. Elle renferme une population nombreuse, formée de races diverses.

cieuses. Elle devait, dans son idée, détourner les tribus arabes du pèlerinage de la Ka'abah. Cette église fut souillée par un Arabe de la tribu des Benou Kenanèh, et cette profanation détermina Abrahah à entreprendre son expédition malheureuse contre la Mekke. Niebuhr a donné un plan de cette ville dans son *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam 1776, tome Ier, planche LXX.

[1] Ces trois villes n'offrent pas d'intérêt particulier. Kheïwan se trouve à trois journées de marche dans une vallée qui lui a donné son nom. Aththar, dit Mouqaddessy, est le nom d'un district agréable qui est gouverné par un prince indépendant. La ville d'Aththar est florissante et elle est le port de Sana'a et de Sa'adah. Le marché est beau, la grande mosquée bien bâtie. L'eau nécessaire à la consommation des habitants est apportée de loin. Les bains sont sales. Beïchèh ou Beïch ne présente aucune particularité digne de remarque. Cette ville appartenait aux chérifs de la dynastie des Benou Souleyman, descendants de Husseïn; elle avait reçu le surnom d'Abou Tourab (la Poudreuse), à cause des tourbillons de poussière et de sable fin que le vent y soulève constamment. La demeure du prince était contiguë à la grande mosquée.

Le palais de Ghoumdan se trouve à Sana'a, dans le Yémen; ce qui en subsiste aujourd'hui ressemble à une butte qui s'élève au milieu de la ville. Le prince qui l'a construit a, dit-on, été le maître du monde; on assure que cet amas de décombres recèle, dans ses flancs, un grand nombre de trésors et de dépôts enfouis, mais personne, ni prince ni particulier, n'ose y porter la main[1].

On travaille à Sana'a la cornaline que l'on apporte des montagnes; on la met sur le feu dans une poële, après l'avoir entourée de sable; on l'expose ensuite dans le même état au soleil, puis on la met en œuvre avec la roue. J'ai vu à Misr un sabre destiné au sultan et qui avait été apporté du Yémen. La poignée et la garde étaient formées d'un seul morceau de cornaline dont la couleur rappelait celle du rubis[2].

[1] Le palais de Ghoumdan avait été construit par le prince Himyarite Yahhçab : c'était un édifice carré à sept étages, hauts chacun de douze coudées. Ses quatre faces étaient d'une couleur différente, rouge, blanche, verte et jaune. Les plafonds étaient formés d'une seule plaque de marbre. A l'étage supérieur était une vaste salle lambrissée de marbres et garnie de verres de couleur; lorsqu'elle était éclairée, on l'apercevait à la distance de trois milles. Les auteurs orientaux parlent aussi de statues de lions qui, placés aux angles, étaient disposés de façon à être frappés par le vent et à faire entendre des rugissements. Le palais de Ghoumdan fut détruit par Osman, bien que ce khalife eût été prévenu qu'une tradition affirmait que celui qui y porterait la main, périrait de mort violente. Cf. Yaqout, tome III, page 811. *Behdjet ouz zemen fi akhbar il Yemen* (Histoire du Yémen), par le cheikh Zhya oud Din Abdallah ibn Abd il Medjid, f° 6.

[2] Teïfachy a donné, dans son traité sur les pierres précieuses, quelques renseignements sur les différentes qualités de cornalines du Yémen et sur la valeur de la cornaline rouge, mais il ne fournit aucun détail sur la façon dont elle est travaillée. Ant. Raineri, *Fior di pensieri sulle pietre preciose di Ahmed Teifascite.* Firenze 1818, page 34 du texte arabe, et pages 44—45 de la traduction.

Le Mesdjid el Haram et la maison de la Ka'abah.

J'ai déjà dit que la Ka'abah s'élève au milieu du Mesdjid el Haram et que le Mesdjid est au centre de la ville. Le Mesdjid s'étend, en longueur, de l'est à l'ouest et, en largeur, du nord au sud. La muraille qui l'entoure n'a point la figure d'un rectangle régulier; les angles qui sont peu saillants ont une forme à peu près arrondie, car lorsque l'on fait la prière dans l'intérieur, il faut, quel que soit l'endroit où l'on se trouve, avoir la face tournée vers la Ka'abah. La plus grande longueur de la cour du Mesdjid se trouve entre Bab Ibrahim et Bab Beni Hachim; elle mesure quatre cent vingt-quatre ârech; sa plus grande largeur, depuis Bab en Nadwèh au nord, jusqu'à Bab es Safa au sud, est de trois cent quatre ârech. L'enceinte étant presque circulaire, la cour paraît, à certains endroits, plus étroite et à d'autres plus large.

Trois galeries, couvertes d'un toit en bois soutenu par des colonnes en marbre, règnent autour du Mesdjid. Le milieu de ces constructions forme un carré. Quarante-cinq arceaux supportent la toiture dans le sens de sa longueur et dans la partie faisant face à la cour, et vingt-trois dans le sens de la largeur. Toutes les colonnes dont je viens de parler ont été, dit-on, transportées de Syrie par la voie de mer, conformément aux ordres des khalifes de Baghdad. Quand elles eurent été apportées à la Mekke, on vendit les cordages ayant servi à les attacher dans les navires, et les cabestans qui étaient en pièces; cette

vente produisit la somme de soixante mille dinars maghreby. Parmi les colonnes, il y en avait une en marbre rouge qui a été placée à Bab en Nadwèh; elle fut payée au poids de l'or et on estime qu'elle pèse trois mille men.

Le Mesdjid el Haram a dix-huit portes surmontées d'arceaux appuyés sur des colonnes de marbre.

Du côté de l'est, il y en a quatre; ce sont, à partir de l'angle du nord, Bab en Neby (la porte du Prophète), avec trois baies fermées; dans la même muraille, dans la direction de l'angle du sud, il y a une porte appelée également Bab en Neby[1]. Elles sont séparées l'une de l'autre par une distance de plus de cent ârech. Cette seconde porte qui est double est surmontée de deux arceaux, et lorsqu'on la franchit, on entre dans le marché des parfumeurs; la maison du Prophète se trouvait dans cette rue, et celui-ci passait par cette porte pour entrer dans le Mesdjid et y faire sa prière. Quand on la dépasse, on trouve, percée dans cette même muraille de l'est, la porte d'Aly, sur qui soit le salut! Le prince des croyants la franchissait pour aller prier dans le Mesdjid. Elle est surmontée de trois arceaux. Un peu plus loin, à l'angle du Mesdjid, se trouve un minaret dominant le Say et qui n'est pas le même que celui qui s'élève près de la porte des Beni Hachim; il indique l'endroit jusqu'où il faut courir. Je l'ai déjà mentionné, lorsque j'ai parlé des quatre minarets, disposés en carré, qui sont entre Safa et Merwèh.

Il y a sept portes dans la muraille méridionale, c'est-à-

[1] Ces deux portes sont appelées aujourd'hui Bab es Selam (la porte de la Paix) et Bab el Djenaïz (la porte des Convois funèbres).

dire celle qui s'étend dans le sens de la longueur du Mesdjid. La première se trouve dans l'angle à moitié arrondi de l'enceinte; elle porte le nom de Bab ed Daqqaqin (la porte des Marchands de farine) et elle est à deux baies, surmontées chacune d'un arceau. On rencontre, en s'avançant un peu dans la direction de l'ouest, une autre porte double appelée Bab el Fessanin. Un peu plus loin est Bab es Safa avec cinq arceaux; c'est la plus considérable de toutes les portes. La baie du milieu est plus grande que celles qui se trouvent des deux côtés. Le Prophète sortait par là du Mesdjid pour se rendre à Safa et y faire ses invocations. Le seuil de la baie centrale est formé par une grande pierre blanche; il y avait là, autrefois, une pierre noire que le Prophète foulait de son pied béni, dont l'empreinte y demeura fixée. Cette partie de la pierre noire fut coupée et encastrée dans la pierre blanche, de telle façon que la marque des doigts se trouve dans l'intérieur du Mesdjid. Les pèlerins y posent les uns la face, les autres le pied pour participer aux bénédictions qui y sont attachées. Pour moi, je considérai qu'il était plus digne et plus méritoire d'y appliquer mon visage.

Si, de Bab es Safa, on se dirige vers l'ouest, on trouve, à peu de distance, Bab es Sathwy qui est double[1]; puis, un peu plus loin, Bab et Tammarin[2] (porte des Marchands

[1] Bab es Sathwy, ainsi que l'appelle Nassiri Khosrau, portait autrefois le nom de Bab el Adjiad; elle s'appelle aujourd'hui Bab ech Cherif.

[2] Bab et Tammarin (la porte des Marchands de dattes) est connue aujourd'hui sous le nom de Bab er Rahmèh (la porte de la Miséricorde); Bab el Meamil (la porte des Métiers) désigne le Bab Qouthnèh (porte des Flocons de coton) de l'époque moderne.

de dattes) qui a aussi deux arceaux; après avoir dépassé celle-ci, on arrive à Bab el Meamil, également double. En face de cette porte s'élève la maison d'Abou Djehel, aujourd'hui convertie en latrines.

Le mur occidental qui se développe dans le sens de la largeur du Mesdjid, est percé de trois portes. La première, qui se trouve à l'angle du sud, est appelée Bab Oumrah; elle est double[1]. Au centre de la muraille est Bab Ibrahim, sur qui soit le salut! Elle a trois baies surmontées chacune d'une arcade.

Quatre portes s'ouvrent dans le mur qui est dans le sens de la longueur du Mesdjid. Bab el Wesith[2], couronnée par un arceau, se trouve dans l'angle de l'ouest; plus loin, à l'est, Bab el Adjalèh qui est simple; puis, au milieu de la face du nord, Bab en Nadwèh à deux baies; au-delà est Bab el Mouchawerèh qui est simple, et enfin, dans l'angle nord-est, Bab Beni Cheïbah[3].

[1] Bab el Oumrah : le texte persan porte fautivement Bab el Ourwèh. La troisième porte qui s'ouvre dans cette muraille est Bab el Wida' (la porte des Adieux).

[2] Bab el Wessith ou el Bassith (la porte du Milieu ou la porte large), Bab el Adjalèh (la porte de la Roue), Bab en Nadwèh ou Dar en Nadwèh (la porte de la Maison des délibérations), Bab el Mouchawerèh (la porte du Conseil) et Bab beni Cheïbah (la porte des Benou Cheïbah) sont désignées aujourd'hui sous les noms de Bab el Atiq (la Vieille porte), Bab el Koutouby (la porte du Bibliothécaire), Bab Ziadèh (la porte des Propylées) et Bab Doureïbèh (la porte de la Ruelle).

[3] Les portes du Mesdjid el Haram de la Mekke ont été, à différentes époques, désignées sous des noms différents. Mouqaddessy, Ibn Djobaïr, Azraqy, Qouthb ed Din et les autres historiens de la Mekke constatent ces changements. Burckardt en a donné un tableau dans la relation de son voyage au Hedjaz, tome I[er], pages 204, 205.

La seule particularité intéressante à noter est, à mon sens, celle qui est relative aux portes des Benou Cheïbah, d'Abbas ibn Abdil Mouthallib et des Benou Hachim. Elles avaient chacune trois baies séparées par deux

La Ka'abah s'élève au centre de la cour du Mesdjid; elle a la forme d'un carré allongé dont la longueur s'étend du nord au sud, et la largeur de l'est à l'ouest. Elle a trente ârech de long sur seize de large. La porte regarde l'orient. En entrant dans la Ka'abah, on a le Roukn Iraqy (angle de l'Iraq) à sa droite et l'angle de la pierre noire à sa gauche; l'angle du sud-ouest porte le nom de Roukn Yemany (angle du Yémen) et celui du nord-ouest est appelé Roukn Chamy (angle de Syrie).

La pierre noire est enchassée et fixée dans une grande pierre placée dans l'angle de la muraille, de manière à être au niveau de la poitrine d'un homme de bonne taille se tenant debout devant elle. Elle a une palme et quatre doigts de long sur huit doigts de large, et sa forme est ronde[1]. Elle est séparée de la porte par une distance de

colonnes; ces baies étaient surmontées d'arceaux de dix coudées de haut. La façade était décorée de mosaïques et on y avait percé une fenêtre grillée, en bois de sadj sculpté et doré. Les jambages de la porte étaient revêtus de marbre blanc et rouge. On descendait quatre marches à la première, et sept aux deux autres, pour entrer dans la cour. Azraqy, page 324.

[1] Je ne rapporterai point ici les légendes musulmanes au sujet de la pierre noire qui aurait été emportée du paradis par Adam, lorsqu'il en fut chassé, puis cachée par les anges dans la montagne d'Abou Qoubeïs au moment du déluge, et enfin remise par Gabriel à Abraham pour être, selon l'ordre de Dieu, placée à l'angle nord-est de la Ka'abah.

« La pierre noire, dit Aly Bey, est minéralogiquement un bloc de basalte volcanique, parsemé dans sa circonférence de petits cristaux en points pailletés et rhombes de feldspath rouge de tuile, sur un fond noir très-foncé, comme du velours ou du charbon, à l'exception d'un des muscles ou proéminences qui est aussi un peu teint en rouge. » Aly Bey, *Voyages en Afrique et en Asie,* Paris 1814, tome III, page 348.

« La pierre noire, au rapport de Burckardt, est de figure ovale irrégulière, à peu près de sept pouces de diamètre; elle a une surface ondulée, composée d'une demi-douzaine de petites pierres de dimensions différentes, bien jointes ensemble par une quantité de ciment et parfaitement polie; son aspect ferait croire qu'elle a été brisée par un coup violent en plusieurs morceaux, puis réunie de nouveau. »

quatre ârech, et cet espace a reçu le nom de Moultezem. La porte de la Ka'abah se trouve à quatre ârech au-dessus du niveau de la cour; ainsi un homme de bonne taille, debout sur le sol, en atteint le seuil. On a fabriqué un escalier en bois que l'on roule devant la porte lorsque cela est nécessaire, et on en franchit les marches pour entrer dans la maison de Dieu. La largeur de cet escalier permet à dix personnes de monter et de descendre côte à côte. Le sol de la Ka'abah est surélevé de la hauteur dont nous avons déjà fait mention.

La porte de la Ka'abah.

La porte de la Ka'abah est en bois de sadj; elle est à deux battants et elle a six ârech et demi de hauteur. Chaque battant a un guez et trois quarts de large, ce qui donne, pour les deux, trois guez et demi. Les plats de la porte et la plinthe sont couverts d'inscriptions, de cercles et d'arabesques en argent incrusté. Les lettres des inscriptions sont en or et en argent niellé; on lit, en entier, le verset qui commence par ces mots : «Le

Pendant l'incendie qui endommagea la Ka'abah du temps d'Abdallah ibn Zobeïr, la violence du feu fit fendre la pierre en trois morceaux qui furent réunis et maintenus par une bordure d'argent qu'Haroun er Rechid fit renouveler. En l'année 317 (930), le chef des Qarmathes, Abou Thahir pilla le Mesdjid et la Ka'abah et transporta la pierre noire à Lahhsa. Les Qarmathes la rendirent après sa mort en 339 (950) pour une somme de vingt-quatre mille dinars. En 413 (1022), un Égyptien envoyé, dit-on, par Hakim bi amr illah asséna sur la pierre trois coups d'une massue en fer. Il fut poignardé sur l'heure par un habitant du Yémen ou de la Mekke; vingt cavaliers qui devaient protéger sa fuite furent massacrés et la caravane d'Égypte fut pillée. Aboul Mehassin donne le signalement de cet individu dont le corps fut mis en pièces et brûlé. Aboul Mehassin, f° 139 v° et 140 r°. De Goeje, *Mémoire sur les Carmathes du Bahreïn,* Leyde 1862, pages 42—43, 54—55.

premier temple fondé pour les hommes est celui de Bekkèh»[1].

Deux grands anneaux en argent, envoyés de Ghaznèh, sont fixés sur les battants à l'aide de clous solides, également en argent. Ils sont placés à une hauteur telle que l'on ne peut les atteindre avec la main. Deux autres anneaux, également en argent, mais de plus petite dimension, sont posés plus bas, de façon à pouvoir être saisis. Un grand cadenas en argent, passé dans ces anneaux, sert à fermer la porte qui ne peut être ouverte que lorsqu'on l'a enlevé[2].

Description de l'intérieur de la Ka'abah.

La largeur, c'est-à-dire l'épaisseur des murs de la Ka'abah est de six palmes. Le sol est dallé en marbre

[1] *Qoran,* chapitre III, v. 90.

[2] Azraqy, dans son *Histoire de la Mekke,* donne une description de la Ka'abah qui concorde avec celle de Nassiri Khosrau. «La hauteur de la porte, dit-il, est de six coudées et dix doigts, et la largeur d'un jambage à l'autre de trois coudées et dix-huit doigts. Les jambages, le seuil et le linteau sont couverts de plaques d'or sur lesquelles on a gravé des arabesques. Les deux battants sont en bois de sadj, ayant chacun une largeur d'une coudée et dix-huit doigts et une épaisseur de trois doigts. Dans chacun des jambages de la porte sont fixées sept anneaux qui servent à maintenir le voile de la Ka'abah. Suivant Azraqy, l'inscription serait celle-ci: «Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Nous t'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel; nous voulons que tu le tournes dorénavant vers une région dans laquelle tu te complairas. Tourne-le donc vers le point où est le Mesdjid el Haram. En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous vers ce point. Ceux qui ont reçu les Écritures savent que c'est la vérité qui vient du Seigneur, et Dieu n'est point inattentif à leurs actions.» *Qoran,* chap. II, v. 139. «Mohammed est l'envoyé de Dieu.»

Les plaques d'or et d'argent furent appliquées dans la Ka'abah et sur la porte sous le règne du khalife Mohammed Wathiq billah. Le khalife Dja'fer Moutewekkel billah envoya en 241 (855), de Baghdad à la Mekke, plus de trente orfèvres sous la conduite de Ishaq ibn Selimèh pour en placer de nouvelles. Azraqy, *Histoire de la Mekke,* texte arabe, publié par M. Wüstenfeld. Leipzig 1858, pages 216 et 217 et passim.

blanc[1]; on remarque dans l'intérieur de la Ka'abah trois petits khalwet ou réduits ressemblant à des estrades[2]. Le premier se trouve en face de la porte, les deux autres sont du côté du nord. Les piliers placés à l'intérieur et qui soutiennent le plafond sont tous en bois de sadj[3]; ils sont carrés, à l'exception d'un seul qui est rond. Dans la partie nord de la Ka'abah on voit, posée sur le sol, une plaque de marbre rouge de forme allongée; on assure que le Prophète priait en cet endroit, et tous ceux qui sont instruits de cette particularité s'efforcent de faire leurs prières à la même place. Les murs de la Ka'abah sont tous revêtus de marbres de différentes couleurs. Du côté de l'occident, il y a six mihrabs en argent fixés à la muraille par des clous; chacun d'eux a la hauteur d'un homme; ils sont ornés d'incrustations en or et en argent niellé, d'une teinte noire foncée. Ces mihrabs sont placés au-dessus du sol. Les murailles sont, jusqu'à la hauteur de quatre ârech au-dessus de terre, dans leur état primitif; à partir de cette hauteur, elles sont, jusqu'au

[1] Le khalife Mohammed Mostansser billah, lorsqu'il n'était encore qu'héritier désigné, envoya de Baghdad à la fin de l'année 240 (854), cent blocs de marbre qui furent sciés à la Mekke par des ouvriers venus de l'Iraq et posés sur le sol de la Ka'abah, pour remplacer les dalles primitives qui avaient été rompues. Azraqy, page 209.

[2] Ces espèces d'estrades sont désignées par les écrivains arabes par le mot de kerassy (sièges); elles sont en bois de sadj, hautes d'une coudée et demie, larges d'une coudée et demie et revêtues de plaques d'or. Elles sont recouvertes de satin et elles reposent sur des dalles de marbre rouge. Azraqy, page 204.

[3] Les piliers avaient été entièrement couverts de plaques d'or en l'année 339 (950) par Loulou, esclave de Seyydèh, mère du khalife Mouqtadir billah et par l'ordre de ce prince. Des lampes en argent, attachées à des chaînes de même métal, étaient suspendues à des barres de fer qui allaient d'un pilier à l'autre. Azraqy, page 205.

plafond, recouvertes de plaques de marbre ornées d'arabesques et de sculptures dont la plus grande partie est dorée. Au-dessus des trois khalwet dont j'ai parlé plus haut, et dont l'un se trouve dans le Roukn Iraqy, l'autre dans le Roukn Chamy et le troisième dans le Roukn Yemany, on voit, dans chaque coin, deux planches fixées au mur par des clous d'argent, et qui proviennent, assure-t-on, de l'arche de Nouh (Noé). Chacune d'elles a cinq guez de longueur et un de largeur. Au-dessus du khalwet qui est derrière la pierre noire, on a disposé une tenture de satin rouge.

Lorsque l'on sort de la Ka'abah, on voit dans l'angle à droite de la porte, une construction carrée de trois guez de superficie; on trouve là une petite porte en argent, à un seul battant, par laquelle on passe pour monter sur le toit. Elle porte le nom de Bab er Rahmèh (porte de la Miséricorde) et est fermée au moyen d'un cadenas en argent[1]. Lorsque l'on arrive au toit, on rencontre une trappe semblable à celles qui donnent accès sur les terrasses. Cette trappe est recouverte de plaques d'argent sur les deux côtés.

Le plafond de la Ka'abah est formé de poutres entièrement couvertes par du satin qui en cache la vue. On voit sur le mur de la façade, au-dessous des poutres, une ins-

[1] Cette porte qui a, au rapport d'Azraqy, trois coudées et demie de haut et une coudée et demie de large, était dans l'origine en bois de sadj, sans aucun ornement en or ou en argent. Le khalife Moutewekkel y fit appliquer des plaques d'argent et y fit mettre un cadenas de même métal au mois de Moharrem 237 (juillet 851). La trappe ou porte posée à plat est également en bois de sadj : elle a deux coudées et demie de long sur deux coudées de large.

cription en or fixée dans la muraille; on y lit le nom du sultan d'Égypte, el Aziz li din illah, qui a pris possession de la Mekke, après l'avoir enlevée aux khalifes de Baghdad[1]. Il y a aussi quatre plaques en argent, placées l'une en face de l'autre et fixées aux murs au moyen de clous d'argent : sur chacune d'elles est inscrit le nom d'un des sultans d'Égypte dont chacun a, pendant son règne, envoyé une de ces plaques. Dans les intervalles qui séparent les piliers, sont suspendues trois lampes en argent.

Le sol de la terrasse de la Ka'abah est dallé en un marbre du Yémen, ayant l'éclat et la transparence du cristal[2].

La Ka'abah est éclairée par quatre croisées placées aux quatre angles; chacune d'elles est fermée par des feuilles de verre qui laissent passer le jour et empêchent la pluie de pénétrer dans l'intérieur[3]. La gouttière est placée au centre du mur du nord. Elle a une longueur de trois guez et elle est entièrement couverte d'inscriptions en lettres d'or[4]. Le voile qui recouvrait la Ka'abah était blanc et

[1] Cette inscription fut remplacée en 550 (1155) par une autre qui portait le nom et les titres du khalife Abbasside Abou Abdillah Mohammed el Mouqtafy bi amr illah. Ibn Djobaïr en donne le texte. *Travels,* page 90.

[2] La terrasse de la Ka'abah était antérieurement couverte de mosaïques exécutées par des mosaïstes byzantins, envoyés à la Mekke par le khalife Welid. Les pluies les ayant complètement gâtées, elles furent remplacées après l'an 200 (815) par des plaques de marbre transparent envoyées de Sana'a.

[3] D'après le témoignage d'Aboul Welid, rapporté par Azraqy, les quatre lucarnes étaient couvertes d'une plaque d'un marbre transparent qui laissait passer la lumière du jour. Ce marbre du Yémen est désigné en arabe sous le nom de Balaq. Ibn Djobaïr qui était à la Mekke en 579 (1183), nous apprend que l'intérieur de la Ka'abah était éclairé par cinq lucarnes ou fenêtres. L'une qui était percée dans le plafond n'était point apparente et les quatre autres étaient placées aux quatre angles. Toutes étaient garnies de vitres de l'Iraq couvertes d'élégantes arabesques gravées. Ibn Djobaïr, page 81.

[4] Cette gouttière (mizab) est placée au milieu de la façade qui regarde

rayé de deux bandes d'un guez de large. La hauteur de l'étoffe entre ces deux bandes était d'environ dix guez, et les parties qui se trouvaient au-dessus et au-dessous des bandes avaient la même dimension : grâce à cette disposition, la Ka'abah paraissait, dans le sens de sa hauteur, divisée en trois parties ayant chacune, d'après mon estimation, environ dix guez. Sur les quatre faces du voile on voyait des mihrabs tissés en soie de couleur et des dessins en fil d'or. Il y a trois mihrabs en broderie sur chaque face; celui du milieu est le plus grand; les deux autres placés de chaque côté, ont des proportions moindres. On voit donc représenté douze mihrabs sur les quatre murs de la maison sainte[1].

On a construit, en dehors de la Ka'abah et dans la direction du nord, un mur d'une hauteur d'un guez et demi et dont les extrémités aboutissent aux deux angles de la Ka'abah. Il a la forme d'un arc de cercle dont le sommet est séparé de la Ka'abah par une distance de quinze guez; ce mur, ainsi que le sol qui s'étend jusqu'à la

le Hidjr entre le Roukn ech Chamy et le Roukn el Yraqy. L'eau tombe au centre du Hidjr. Cette gouttière a quatre coudées de long et huit doigts de diamètre. Elle est revêtue intérieurement et extérieurement de plaques d'or; ce travail a été fait par l'ordre de Welid, fils d'Abd el Melik (86—96 = 705—715). Azraqy, page 204.

[1] Le Kiswèh ou voile destiné à couvrir la Ka'abah était blanc lorsqu'il était envoyé par les Fathimites et noir sous la dynastie des Abassides. Cependant, Ibn Djobaïr dans la description de celui qu'il vit en 569 (1183), assure qu'il était d'un tissu vert dont la trame était en coton, et qu'on y voyait, tissés dans l'étoffe, des mihrabs et une inscription portant le nom du khalife Nassir li din illah et le 136e verset du chapitre II du Qoran. Les Kiswèh étaient fabriqués à Tounèh et à Chata, villages des districts de Tinnis et de Damiette. L'étoffe dont ils étaient faits portait le nom de Qabaty. Ibn Djobaïr, page 81. *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte,* tome Ier, pages 335—338.

maison de Dieu, est recouvert de plaques de marbre de couleur ornées de sculptures. Cet endroit est désigné sous le nom de Hidjr. C'est là que tombe toute l'eau qui coule de la gouttière au-dessous de laquelle est placée une pierre verte ayant la forme d'un mihrab; elle est assez longue et assez large pour qu'un homme y puisse faire sa prière[1].

Le Maqam d'Ibrahim (station d'Abraham) est à l'est de la Ka'abah : on donne ce nom à une pierre sur laquelle on voit l'empreinte des pieds d'Ibrahim. Elle est enchassée dans une autre pierre, entourée elle-même d'une caisse en bois de forme carrée, ayant la hauteur d'un homme et du travail le plus beau que l'on puisse imaginer. Elle est recouverte de plaques d'argent et très-solidement fixée à la pierre au moyen de chaînes. On y a mis un cadenas afin que personne ne puisse porter la main sur la pierre. Le Maqam est séparé de la Ka'abah par une distance de trente ârech.

Le puits de Zemzem.

Ce puits qui se trouve à l'est en dehors de la Ka'abah, et non loin de l'angle de la pierre noire dont il est séparé par une distance de quarante-six ârech, a un diamètre de trois ârech. L'eau en est potable, bien qu'elle ait un goût saumâtre.

[1] Le mur qui environne le Hidjr est appelé Hatym. Le Hidjr fut bâti par les Qoreïchites; il fut réuni ensuite à la Ka'abah par Hadjadj et séparé de nouveau par Abdallah ibn Zobeïr. Il est regardé comme faisant partie de la maison sainte, et il est aussi méritoire de prier là que dans l'intérieur de la Ka'abah.

L'ouverture du puits est entourée d'une margelle de marbre blanc, haute de deux ârech. On a, sur les quatre côtés du pavillon, établi des vasques que l'on remplit d'eau et où l'on fait ses ablutions. Le sol est couvert d'un treillis en bois qui empêche l'eau d'y séjourner et lui permet de s'écouler[1].

[1] Le puits de Zemzem est alimenté par trois sources souterraines dont l'une se trouve en face de l'angle de la pierre noire, l'autre en face de la montagne d'Abou Qoubeïs et de Safa, et la troisième en face de Merwèh. Le puits fut retrouvé et creusé plus profondément par Abdoul Mouthallib ibn Hachim et son fils Haris. Abdoul Mouthallib retrouva tous les objets en or et les armes que les Benou Djarham y avaient jetés, lorsqu'ils le comblèrent et il ordonna d'en distribuer l'eau aux pèlerins qui venaient tous les ans visiter la Ka'abah. L'eau vint à diminuer, et, dans le cours des années 23 et 24 (643–644) et 200 de l'Hégire (815), on augmenta la profondeur du puits et on en consolida les parois par des travaux de maçonnerie. De semblables travaux furent encore faits pendant les règnes de Haroun er Rechid, de Mehdy, d'Emin et de leurs successeurs.

La salle du puits de Zemzem fut dallée en marbre et la fenêtre fut garnie de marbre, par ordre du khalife Abou Dja'fer Mançour (139 [756]).

Des réparations furent faites par le khalife el Mehdy en 163 (779). Enfin tout le dallage en marbre fut complètement renouvelé par Omar ibn Faradj er Roukhadjy en 220 (835), pendant le règne du khalife Mostansser billah. Jusqu'à cette époque, le puits seul avait été couvert par une petite coupole et l'enceinte avait été à ciel ouvert. Omar ibn Faradj fit bâtir une terrasse qui fut extérieurement revêtue de mosaïque; à l'intérieur, le plafond était formé par des poutres en bois de sadj dorées. Azraqy, pages 300—301.

«Le bâtiment qui renferme aujourd'hui le puits de Zemzem est tout près du Maqam Hanbali et fut élevé en 1072 A. H. (1661). Il est de forme carrée et d'une construction massive; il a une porte au nord s'ouvrant dans une chambre où est le puits et qui est ornée de marbres de diverses couleurs. Dans une petite chambre contiguë, mais ayant une porte particulière, il y a un réservoir en pierre qui est toujours plein d'eau de Zemzem. Les pèlerins y puisent sans entrer dans la chambre, en passant une tasse à travers une grille en fer qui sert de fenêtre. L'ouverture du puits est entourée d'un parapet de cinq pieds de haut et d'à peu près dix pieds de diamètre. C'est sur cette margelle que se tiennent les gens qui tirent l'eau du puits avec des seaux de cuir; une balustrade en fer empêche qu'ils n'y tombent. Du temps d'el Fassy, il y avait dans cette chambre huit bassins de marbre pour les ablutions . . . . . . L'eau est pesante et par sa couleur ressemble quelquefois à du lait; mais elle est parfaitement douce, et diffère beaucoup de celle des puits saumâtres dispersés dans la ville. Au sortir

En face du pavillon du puits de Zemzem, dans la direction de l'est, se trouve une construction de forme carrée et surmontée d'une coupole; elle porte le nom de Siqqayet el Hadj (la buvette des pèlerins). A l'intérieur, on a placé des cruches que l'on passe aux pèlerins pour qu'ils puissent boire. Au-delà du Siqqayet el Hadj et dans la direction de l'est, s'élève un bâtiment oblong avec trois coupoles : on l'appelle Khizanet ez Zeït (le magasin de l'huile). On y serre les cierges, l'huile et les lampes.

On a dressé autour de la Ka'abah, des colonnes qui sont reliées l'une à l'autre à leur sommet par des poutres couvertes de riches ornements sculptés et peints, et dans lesquelles sont fixés des anneaux et des crochets; lorsque vient la nuit, on fixe sur ceux-ci des cierges et on suspend des lampes à ceux-là. Ce lieu est appelé Mecha'il (les luminaires). Il y a cent cinquante guez de distance entre les murs de la Ka'abah et ce Mecha'il : c'est dans cet emplacement que l'on fait le Thewaf[1].

Les bâtiments que renferme l'enceinte du Mesdjid sont donc, à l'exception de la Ka'abah, au nombre de trois: le pavillon du puits de Zemzem, le Siqqayet el Hadj et le Khizanet ez Zeït.

du puits, elle est légèrement tiède et, sous ce rapport, semblable à celle de beaucoup de sources du Hedjaz. » Burckardt, *Voyages en Arabie,* tome Ier, pages 190—192.

[1] A quelque distance de la Ka'abah s'étend un beau pavé en marbre inférieur de huit pouces au niveau de la grande place. Il fut posé en 981 (1573) par ordre du sultan Selim II; il décrit un ovale irrégulier et est environné de trente-deux colonnes minces, ou plutôt piliers, en bronze doré; de l'un à l'autre sont des barres de fer auxquelles sont suspendues sept lampes que l'on allume toujours après le coucher du soleil. Burckardt, *Voyages en Arabie,* tome Ier, page 183.

On voit, dans la galerie couverte d'un toit qui règne autour du Mesdjid, des coffres appartenant aux villes des provinces du Maghreb, de l'Égypte, de la Syrie, de Roum, des deux Iraq, du Khorassan, de la Transoxiane etc.

L'émir de la Mekke réside, avec un corps de troupes qui n'obéit qu'à lui, à Bourqah, localité située à quatre fersengs au nord de cette ville. On y trouve des eaux courantes et des arbres. Ce canton a deux fersengs carrés d'étendue.

Cette année, je séjournai à la Mekke en qualité de Moudjavir depuis le commencement du mois de Redjeb. Il est d'usage d'ouvrir pendant ce mois, tous les jours, la porte de la Ka'abah au moment du lever du soleil.

Manière dont on ouvre la porte de la Ka'abah.

La garde de la clé de la porte de la Ka'abah est confiée à une famille arabe qui porte le nom de Benou Cheïbah. Les membres de cette tribu sont chargés du service de la maison de Dieu et ils reçoivent, à ce titre, du sultan d'Égypte des pensions et des vêtements d'honneur[1].

Ils ont un chef entre les mains duquel se trouve la clé, et lorsqu'il se rend à la Ka'abah, il est accompagné par cinq ou six de ses gens. A leur arrivée, ils sont rejoints par dix pèlerins qui saisissent l'escalier dont je

[1] Les Benou Cheïbah sont les descendants d'Abd ed Dar. Cette branche des Qoreïchites fut, à l'époque de la reconstruction de la Ka'abah, chargée avec les Benou Zahrah de l'édification du mur oriental. Le chef de la famille des Benou Cheïbah portait le titre honorifique de Hadjib el Ka'abah (Huissier de la Ka'abah). Maçoudy, tome IX, pages 56—57. Ibn Djobaïr lui donne celui de Za'ïm (chef) des Cheïbites زعيم الشيبيين.

viens de parler, le font rouler et le placent devant la porte. Le cheikh le gravit et se tient debout sur le seuil; deux autres personnes qui l'ont suivi soulèvent le voile en satin jaune qui couvre la porte; l'un le relève par un bout, le second par un autre, puis ils le laissent retomber, de manière à dérober leur chef aux regards, pendant qu'il ouvre la porte. Celui-ci dégage le cadenas des anneaux qui le retiennent, et cet acte a lieu pendant que la foule des pèlerins se tient au bas des degrés. Lorsque la porte est ouverte, les fidèles élèvent les mains en invoquant Dieu à haute voix. Tout le peuple qui est dans la Mekke, apprend par les exclamations des pèlerins que la porte de la maison sainte vient d'être ouverte; il joint ses vœux aux leurs, et une immense rumeur remplit toute la ville.

Le cheikh pénètre dans la Ka'abah; il y fait une prière de deux rikaat, pendant que ses assistants continuent à tenir le voile; après l'avoir terminée, il vient ouvrir la porte et il se place sur le seuil pour réciter à haute voix la khouthbèh, et appeler les bénédictions divines sur le Prophète et sur les membres de sa famille. Le cheikh et ses deux compagnons se tiennent debout des deux côtés de la porte et les pèlerins, se mettant alors en mouvement, commencent à entrer dans le sanctuaire. Chacun en sort après avoir fait une prière de deux rikaat, et cela continue ainsi jusque vers l'heure de midi.

Lorsqu'on fait la prière dans l'intérieur de la Ka'abah, on se tourne du côté de la porte. Il est cependant licite de prier le visage tourné dans quelque direction que ce soit.

Je fis le dénombrement des fidèles qui se trouvaient dans la Ka'abah, un jour qu'elle était pleine et qu'il n'y avait plus possibilité d'y entrer, faute de place; je comptai sept cent vingt personnes.

Les gens du Yémen qui viennent en pèlerinage à la Mekke ont, en général, l'aspect extérieur des Indiens. Ils ont les reins ceints d'un pagne, les cheveux longs et plats et la barbe nattée; chacun d'eux porte un long poignard passé à la ceinture. On prétend que les Indiens sont originaires du Yémen. Le mot kettarèh, par lequel on désigne ce poignard, a passé en arabe sous la forme qattalèh.

On ouvre la porte de la Ka'abah les lundis, jeudis et vendredis pendant les mois de Cha'aban, de Ramazan et de Chevval; elle reste fermée à partir du mois de Zil Qaadèh.

L'Oumrah de Dji'ranèh.

A quatre fersengs au nord de la Mekke se trouve une localité appelée Dji'ranèh. Le Prophète s'y trouva avec son armée le seize du mois de Zil Qaadèh; il y prit l'ihram et se rendit à la Mekke pour y accomplir la cérémonie de l'Oumrah[1]. Il y a à Dji'ranèh deux puits; l'un est le Bir er Ressoul (le puits de l'Envoyé de Dieu), l'autre Bir Aly ibn Abi Thalib (le puits d'Aly, fils d'Abou Tha-

[1] Dji'ranèh, dit Yaqout, est une localité où l'on trouve de l'eau : elle est située entre la Mekke et Thayf, mais elle est plus près de la Mekke que de cette dernière ville. Le Prophète s'y arrêta pour y partager le butin fait sur les Benou Hawazin, au retour de l'expédition de Honeïn. Il y a, à Dji'ranèh, une mosquée et des puits rapprochés l'un de l'autre. *Moudjem,* tome II, page 85. L'expédition de Honeïn eut lieu au mois de Chevval l'an 8 de l'Hégire (janvier-février 630).

lib). Ils fournissent tous deux une eau d'un goût extrêmement agréable, et ils sont à dix guez de distance l'un de l'autre. L'usage fondé sur le souvenir religieux rapporté plus haut existe toujours, et on accomplit l'Oumrah à cette époque de l'année.

Non loin des puits dont je viens de parler, s'élève un grand rocher où l'on remarque des creux de la dimension d'un bol. On dit que le Prophète y a, de ses mains, pétri de la farine. Les pèlerins qui se rendent à Dji'ranèh font, dans ces creux, de la pâte en mêlant de la farine à l'eau des puits. Il y a beaucoup d'arbres en cet endroit; on coupe du bois pour faire le feu qui sert à cuire des pains que l'on porte dans tous les pays, comme un objet auquel sont attachées de grandes bénédictions.

On remarque également à Dji'ranèh un rocher, du haut duquel Bilal Habechy a fait entendre l'appel à la prière[1]. Les fidèles le gravissent et y chantent l'ezan.

La foule était considérable à Dji'ranèh à l'époque où je m'y rendis. Il y avait mille chameaux avec des litières; d'après ce chiffre on peut juger du reste.

De Misr à la Mekke il y a trois cents fersengs, en suivant la route que j'ai parcourue en dernier lieu. On compte douze fersengs de la Mekke au Yémen.

La plaine de l'Arafat est bordée par des montagnes qui ne sont pas plus élevées que des collines; elle a

[1] Bilal ibn Ribah, esclave abyssinien, fut affranchi par Mohammed. La beauté et l'étendue de sa voix lui firent donner les fonctions de mouëzzin. Il mourut à Damas l'an 20 de l'Hégire (640) et fut enterré dans le cimetière qui s'étend entre Bab el Djabièh et Bab es Saghir. Ibn Batoutah, tome Ier, page 222.

deux fersengs carrés d'étendue. On y voyait jadis une mosquée bâtie par Ibrahim, sur qui soit le salut! Il n'en subsiste plus aujourd'hui qu'un minber en briques, tombant en ruines. Au moment de la prière du matin, le khatib monte sur ce minber et récite une khouthbèh; l'appel à la prière retentit ensuite et l'on fait en commun une prière de deux rikaat, comme on la fait en voyage; puis, après un iqamet, on recommence une prière de deux rikaat[1]. Le khatib monte ensuite sur un chameau et se dirige vers l'orient. A un ferseng de distance, s'élève une petite montagne rocailleuse appelée Djebel er Rahmèh. On s'y arrête et on y fait des invocations pieuses jusqu'à l'heure du coucher du soleil.

Le fils de Chad Dil, émir d'Aden, a amené, de fort loin, de l'eau au pied de cette montagne et dans la plaine de l'Arafat. Il a dépensé, dans ce but, des sommes considérables et il a fait établir des bassins que l'on remplit à l'époque du pèlerinage, pour subvenir aux besoins des pèlerins. Le même Chad Dil a fait construire, sur le sommet du Djebel er Rahmèh, un grand pavillon carré, surmonté d'une coupole sur laquelle on place, pendant le jour et la nuit de l'Arafat, un grand nombre de lampes et de cierges. On assure que l'émir de la Mekke lui a demandé une somme de mille dinars pour l'autoriser à construire ce pavillon.

[1] L'iqamet est la répétition de l'ezan ou appel à la prière que le mouëzzin doit faire avant toute prière faite en commun. Il n'a qu'à ajouter après les paroles : « Venez au temple du salut! » les mots suivants : « Certes, tout est disposé pour la prière. » Il indique ainsi que l'Imam est placé devant la communauté des fidèles et qu'il est prêt à commencer la prière.

Le neuf du mois de Zil Hidjèh de l'an 442 (27 avril 1051) je m'acquittai, avec l'assistance du Dieu très-haut, de mon quatrième pèlerinage.

Après le coucher du soleil, les pèlerins et le khatib s'éloignèrent de l'Arafat; quand on eut marché pendant un ferseng, on arriva au Mach'ar el Haram qui porte le nom de Mouzdelifèh[1]. On voit là un beau bâtiment qui a la forme d'une Maqçourah; les pèlerins y font la prière et y ramassent les pierres qu'ils doivent lancer à Mina. Il est de règle de passer, en cet endroit, la nuit qui précède le jour de la fête. Le matin, on fait la prière et, au lever du soleil, on se rend à Mina où l'on immole les victimes. Il y a, à Mina, une grande mosquée qui porte le nom de Kheïf. Il n'est point obligatoire de réciter, ce jour-là, la khouthbèh à Mina ni d'y faire la prière de la fête[2]. Le Prophète ne l'a point prescrit.

Le dix de Zil Hidjèh, on va à Mina et on y jette les pierres. L'explication détaillée de cette cérémonie se trouve dans les Menassik. Le douze du même mois, tous les pèlerins qui ont l'intention de retourner dans leur

[1] D'après les prescriptions du rituel, les pèlerins, après avoir passé la nuit à Mouzdelifèh, doivent passer par Mach'ar el Haram, s'y arrêter quelques instants pour y réciter des prières et traverser rapidement Wadi Mouhassir. Au sortir de Mina, les pèlerins doivent lancer, à partir de Bathn el Wady, sept petites pierres de la grosseur d'une fève dans la direction de Djimret el Aqabah. Cette action a lieu en commémoration d'Abraham qui chassa en ce lieu, à coups de pierres, le démon qui lui conseillait de désobéir aux ordres de Dieu et de ne point sacrifier son fils.

[2] Le mot Kheïf a la signification de pente d'une montagne et d'endroit qui, placé sur la pente d'une montagne, est à l'abri des ravages d'un torrent. Le territoire de Kheïf, dans le canton de Mina, appartenait à la tribu de Kenanèh. La mosquée qui s'y trouve fut détruite par les eaux, sous le règne du khalife Moutewekkel et rebâtie par ce prince.

patrie quittent Mina ; ceux qui désirent séjourner à la Mekke se dirigent vers cette ville.

Après avoir accompli mon pèlerinage, je louai à un Arabe Bédouin un chameau pour me conduire à Lahssa. On m'assura que l'on atteignait cette ville treize jours après être parti de la Mekke. Je fis mes adieux à la maison du Très-Haut, le vendredi dix-neuf Zil Hidjèh 442 (7 mai 1051) qui correspondait au premier jour du mois de Khourdad Mâh de l'ancien calendrier persan.

Quand nous eûmes franchi sept fersengs après notre départ de la Mekke, nous trouvâmes une prairie verdoyante, et nous aperçûmes une montagne vers laquelle nous nous dirigeâmes en passant par une plaine où nous remarquâmes des villages et un puits qui porte le nom de Bir Housseïn ibn Selamèh[1]. La température était froide et nous marchions dans la direction de l'orient.

Le lundi vingt-deux Zil Hidjèh nous arrivâmes à Thayf. Ce district qui est à douze fersengs de la Mekke, est situé sur une montagne. Au mois de Khourdad Mâh il y faisait un froid si vif que l'on était obligé de s'asseoir

[1] Cette plaine porte le nom de Bathn Na'aman et la montagne dont parle Nassir celui de Djebel Na'aman es Sihab à cause des nuages qui en enveloppent le sommet. Aboul Faradj Qoudamèh, *Kitab Sana'at il kitabèh*, f° 32.

L'émir Abou Abdallah Housseïn ibn Selamèh était un esclave nubien qui, sous le règne d'Aboul Djeïch ibn Zyad, fut gouverneur du Tihamèh et le ministre de ce prince. Il fonda la ville de Kedra, sur le Wadi Seham et celle de Ma'qir, près de Zébid. Il agrandit et décora magnifiquement la grande mosquée de Djened qui était visitée, au rapport de 'Oumarah, avec autant de dévotion par les Arabes du Yémen que la Ka'abah de la Mekke. Djened est située dans le canton de Sekassik, dans la province du Nedjd, à la distance de cinquante-huit fersengs de Sana'a. L'émir Housseïn ibn Selamèh mourut en 428 (1036).

au soleil pour se réchauffer. A cette époque, on trouvait à la Mekke des melons en abondance.

Thayf est une petite ville défendue par un château bien fortifié. Le marché est peu important et la grande mosquée a des proportions modestes. On y voit beaucoup de ruisseaux d'eau courante et un grand nombre de grenadiers et de figuiers. Le tombeau d'Abdallah ibn Abbas est près de la ville. Les khalifes de Baghdad ont construit là une très-grande mosquée dont un des angles (celui qui est à droite du mihrab et du minber) est formé par ce tombeau. Des gens ont bâti, dans le voisinage de la mosquée, des maisons qu'ils habitent[1].

Nous traversâmes, à notre sortie de Thayf, des montagnes et des terrains rocailleux; partout on voyait de

[1] « Thayf, dit Hafiz Abrou, est une petite ville qui a, comme grandeur, l'importance de Wadi'l Qoura et dont le climat est fort agréable; elle approvisionne la Mekke de fruits. Elle est bâtie sur la pente du mont Ghazwan qu'habitent les Benou Sa'ad (fraction de la tribu des Hawazin) et les tribus de Hodheïl. Le sommet de cette montagne est l'endroit le plus froid des environs de la Mekke et c'est le seul point du Hedjaz où l'eau gèle. Les khalifes Abbassides ont élevé dans cette ville une grande mosquée qu'ils ont décorée avec beaucoup de magnificence. Elle a été construite de façon à laisser, dans un angle à la droite du fidèle qui se tourne vers la qibléh, le tombeau d'Abdallah ibn Abbas. La source du Wadi Na'aman el Arak se trouve à Thayf. Les cuirs et les raisins secs que l'on exporte de cette ville jouissent d'une réputation universelle. »

Yaqout nous dit que Thayf est à une journée de marche pour le voyageur qui s'y rend de la Mekke, et qu'il ne faut qu'une demi-journée à celui qui va de Thayf à la Mekke. Husseïn ibn Selaméh développa la prospérité de la ville et l'entoura d'un mur d'enceinte fortifié. Il fit tailler dans le roc et ouvrir dans la montagne, qu'il faut franchir avant d'arriver à la ville, une chaussée assez large pour permettre à trois chameaux chargés d'y passer de front. Le territoire de Thayf est habité par les tribus de Thaqif, de Himyar et une fraction des Qoreïchites. Yaqout, tome III, pages 494—500.

Abdallah ibn Abbas, auteur de la dynastie des Abbassides, mourut à Thayf en l'année 68 (687) à l'âge de soixante et onze ans.

petits châteaux fortifiés et des villages. On me montra, au milieu des rochers, un petit château en ruine que les Arabes Bédouins me dirent avoir été la demeure de Leyla. Les aventures de Leyla et de Medjnoun sont le sujet de récits merveilleux. De là, nous atteignîmes un village fortifié appelé Mouthar, situé à douze fersengs de Thayf[1]. De Mouthar, nous gagnâmes Thoureyya où l'on remarque de nombreuses plantations de dattiers[2]. On y ensemençait la terre et on l'arrosait avec de l'eau tirée de puits au moyen de roues hydrauliques. On me dit que dans ce district, il n'y avait ni prince ni chef ayant une autorité reconnue de tous[3]. Partout, on rencontre des seigneurs

[1] Mouthar est un village qui relève de Thayf; il est à la distance de deux nuits de marche de Tebalèh, ville du Tihamèh, sur la route du Yémen.

Mouqaddessy nous apprend (page 104) que l'on fabriquait à Mouthar les marmites en terre ollaire appelées bourmah.

[2] Thoureyya est une localité du district de Dharrièh où sont établis les Benou Dhibab; on y trouve de l'eau. *Moudjem oul bouldan,* tome I[er], page 924. Wüstenfeld, *Bahreïn und Jemama,* Göttingen 1874, page 210.

[3] Djemal ed Din ibn el Moudjavir trace, en des termes qui confirment l'exactitude du récit de Nassiri Khosrau, le tableau des tribus arabes établies dans les districts situés au sud-est de Thayf.

«Tous ces districts, dit-il, renferment des villages qui ont tous à peu près la même grandeur. Chacun d'eux est habité par une fraction de tribu arabe ou par un clan de Bédouins. Ceux-ci s'opposent, par la violence, à ce qu'aucun étranger ne s'y arrête ou ne s'y fixe. Dans chaque village s'élève un château construit en pierres et en mortier, dans lequel chaque habitant a un magasin où il serre son butin et tout ce qu'il possède, et d'où il tire chaque jour ce qui est nécessaire à sa subsistance. Les gens des villages sont établis dans quatre larges rues, bâties autour du château et qui viennent y aboutir. Chaque village obéit à un cheikh, choisi parmi les anciens pour la considération qu'il a su inspirer, pour son grand âge et son intelligence. Personne ne partage l'autorité avec lui et ne fait d'opposition à ses décisions. Ces pays ne reconnaissent le pouvoir d'aucun sultan; les habitants ne payent aucun impôt et ils ne donnent que ce qu'il leur plaît. Ils sont, les uns vis-à-vis des autres, dans un état d'hostilité perpétuelle. Chacun cherche à s'emparer de ce que possède son voisin, et les parents de Zeyd font tous leurs efforts pour se rendre maîtres des biens

et des chefs indépendants les uns des autres. Les habitants se livrent au vol et au meurtre, et ils sont dans un état d'hostilité perpétuelle les uns vis-à-vis des autres. On compte vingt-cinq fersengs de Thayf à Thoureyya. Nous passâmes auprès d'un endroit fortifié appelé Djaz′[1], et nous vîmes là, s'élevant sur une étendue d'un ferseng, quatre châteaux-forts. Nous nous arrêtâmes, pour camper, près du plus considérable qui portait le nom de Hisn beni Nomeïr[2]; on voyait là quelques rares palmiers. L'homme qui m'avait loué son chameau demeurait à Djaz′. Nous y séjournâmes pendant quinze jours, car nous n'avions point de khafir (protecteur) qui pût nous faire continuer notre route.

Les tribus arabes de ces contrées possèdent chacune un territoire délimité, où paissent leurs troupeaux et aucun étranger ne peut le traverser. Tout homme rencontré sans être accompagné par un khafir est arrêté et dépouillé.

de Amr. Ces Arabes sèment du blé et de l'orge; on trouve dans leur pays la vigne, le grenadier et l'amandier et leur nourriture consiste principalement en beurre et en miel. Ces tribus tirent leur origine de Qahthan et d'autres chefs. *Tarikh Mostanssery*, manuscrit de mon cabinet, pages 45—46.

[1] Djaz′ ou Djaz′ beni Kouz est le nom d'un territoire du Nedjd, habité par les Benou Dhibab. Une vallée du Yemamèh, où réside la tribu des Benou Teïm, porte le nom de Djaz′ beni Hammaz.

[2] Le texte des manuscrits porte Nessir ou Yessir : il faut lire Nomeïr. Les Benou Nomeïr, descendants de Amir, formaient une tribu qui occupait les montagnes et les vallées d'une partie du Nedjd et du Yemamèh. On trouvait sur leur territoire deux gros bourgs, Oudakh, où l'on fabriquait beaucoup de poterie en grès, et Houdhyan, défendu par un château et entouré de champs de blé et d'orge. Je crois que c'est cette dernière localité, où se tenait un marché important, que Nassiri Khosrau désigne sous le nom de Hisn beni Nomeïr.

Cf. Zamakhchary, *Lexicon geographicum*, edidit Salvedra de Grave, Leyde 1856, page 50. Yaqout, *Moudjem*, tome II, page 289 et passim. F. Wüstenfeld, *Register zu den genealogischen Tabellen der arabischen Stämme und Familien*, Göttingen 1853, page 340.

Il est donc nécessaire d'en prendre un dans chacune des tribus sur le territoire de laquelle on veut s'engager. Le khafir vous guide, vous escorte et vous protège. On le désigne aussi sous le nom de qoulavouz (guide).

Le chef des Arabes qui se trouvaient sur notre route et qui appartenaient à la tribu des Benou Souad, arriva à Djaz'. Il se nommait Abou Ghanim Abs ibn el Ba'yr; nous le prîmes pour khafir et nous partîmes avec lui. Nous rencontrâmes une troupe de gens de sa tribu qui s'imaginèrent avoir découvert un gibier, car ils ont l'habitude de désigner sous ce nom les étrangers qu'ils trouvent sur leur chemin. Leur chef étant avec nous, ils ne nous dirent rien, mais si celui-ci n'eût point été en notre compagnie, ils nous auraient tués. Nous demeurâmes quelque temps au milieu d'eux, car nous n'avions point de khafir pour nous faire continuer notre voyage. A la fin, nous en trouvâmes deux et nous leur donnâmes dix dinars à chacun pour nous conduire à la limite du territoire d'une autre tribu. Dans celle que nous venions de quitter, des vieillards parvenus à l'âge de soixante-dix ans me dirent n'avoir eu, dans tout le cours de leur vie, d'autre nourriture que du lait de chamelle, car ces déserts ne produisent qu'une plante d'un goût salé qui sert de nourriture aux chameaux. Ces gens s'imaginent qu'il en est de même dans le monde entier.

Nous allâmes ainsi de tribu en tribu, courant les dangers les plus sérieux et craignant continuellement de perdre la vie; mais Dieu avait ordonné que nous sortirions sains et saufs de toutes ces épreuves. Nous atteignîmes enfin une

localité située dans une région dont le sol était couvert de pierres et de rochers brisés. Elle portait le nom de Sarba[1]. Je vis là des montagnes qui avaient la forme arrondie d'une coupole; je n'en ai vu de semblables dans aucun pays. Pour ce qui est de leur hauteur, une flèche lancée du pied en aurait atteint le sommet[2]. Leur surface était lisse comme celle de la coquille d'un œuf; elles étaient formées d'un roc d'une extrême dureté sur lequel on remarquait ni fissures ni inégalités. Nous continuâmes notre route en longeant ces montagnes.

Lorsque mes compagnons de voyage apercevaient un lézard, ils s'en emparaient, le tuaient et le mangeaient; et, partout où nous rencontrions des Arabes, ils leur demandaient du lait de chamelle pour le boire. Pour moi, je ne pouvais ni manger du lézard, ni boire du lait de chamelle; je trouvais, sur notre route, des arbrisseaux produisant un fruit de la grosseur d'une vesce; j'en cueillais une certaine quantité et je me contentais de cette nourriture.

Après avoir enduré de grandes fatigues, avoir vu bien des choses singulières et supporté de pénibles épreuves,

[1] Je crois que l'on peut identifier ce lieu avec Sarbah qui se trouve mentionné dans l'*Itinéraire du Yemamèh à la Mekke*, donné par Edrissy (tome Ier, page 155). Sarbah est situé entre Teïkhah et Djedilèh. *Moudjem,* tome III, page 380. Il faut lire Teïkhah et non Thandjah (Tanger), comme l'a écrit M. Am. Jaubert. Teïkhah est un bourg placé entre Zou Khouchoub et Wadi'l Qoura. *Moudjem,* tome III, page 568.

[2] Ces montagnes portent le nom de Djebel Thowaïq (petites coupoles). M. Palgrave donne le mot thowaïq comme le diminutif de thauq طوق (collier). Ce sens me paraît peu satisfaisant, et thowaïq est pour moi le diminutif de طاق, coupole, arceau. Cette explication concorde avec la description que Nassiri Khosrau donne de ces rochers de basalte. W. G. Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale.* Paris 1866, tome Ier, page 298.

nous arrivâmes à Faladj le vingt-trois du mois de Safer 443 (8 juillet 1051). On compte cent quatre-vingts fersengs de la Mekke à Faladj [1].

Faladj est situé au milieu du désert; c'est un vaste district, complètement ruiné par suite des discordes intestines. A l'époque où nous y arrivâmes, il n'y avait de cultivé et de peuplé que l'étendue d'un demi-ferseng de longueur sur un mille de largeur. Quatorze châteaux-forts, aux mains de deux partis en état de guerre et d'hostilité continuelles, s'élevaient sur cet étroit espace. Les habitants de ce pays prétendent descendre des Esshab er Raqim dont Dieu a fait mention dans le Qoran [2].

Quatre canaux servaient à l'irrigation des plantations de dattiers. Les champs, ensemencés en céréales, se trouvaient sur un terrain plus élevé que celui des plantations de dattiers. L'eau avec laquelle on arrosait les terres cultivées était fournie par des puits. Les travaux de labour étaient faits par des chameaux et non point par des bœufs; en effet, je n'en ai pas vu un seul dans ce pays. Chaque homme qui travaille reçoit par jour, pour prix de son labeur, dix syr de blé qu'il convertit en pain [3]. D'une prière du soir à l'autre, ces gens ne mangent que peu

[1] Nassiri Khosrau écrit constamment Felidj فليج. Il faut lire Faladj qui est le nom du village le plus considérable du district de Faladj el Afladj, à l'ouest du Yemamèh : le sol en est sillonné par de nombreux torrents. Le territoire de Faladj est habité par les tribus arabes de Djada'a et de Qoucheïr, fils de Ka'ab.

[2] La légende des Gens de la caverne et de la Tablette écrite (اصحاب الكهف والرقيم) se lit dans le Qoran, chap. XVIII, vers. 8—26.

[3] Le syr représente un poids de quinze miçqal.

de chose, comme si l'on était en Ramazan, et, pendant le jour, leur nourriture consiste en dattes. Je trouvai là des dattes d'un goût exquis et bien meilleures que celles de Baçrah et d'autres lieux. Les habitants sont très-pauvres et réduits à une condition fort misérable; malgré leur état précaire, ils sont continuellement en guerre; ils sont en état d'hostilité perpétuelle et ils ne cessent de s'entretuer. Je vis, à Faladj, des dattes appelées meïdoun dont chacune avait le poids de dix dirhems et dont le noyau ne pesait pas plus d'un dang et demi[1]. On m'assura qu'il était possible de les conserver pendant vingt mois sans les voir se gâter. Les transactions commerciales se font, dans ce pays, en pièces d'or de Nichapour.

Nous demeurâmes pendant quatre mois à Faladj dans la situation la plus pénible. Il ne m'était resté, pour tout bien, que deux corbeilles remplies de livres. Les habitants, affamés et nus, étaient plongés dans la plus profonde ignorance; ils se rendaient à la mosquée, pour faire leurs prières, armés d'un sabre et d'un bouclier; ils n'auraient donc point acheté des livres. Nous logions dans la mosquée; comme j'avais un peu de vermillon et de bleu minéral, je traçai, sur la muraille, un distique que j'encadrai d'une branche chargée de feuilles, en mettant une autre feuille (pour séparer les hémistiches). La vue de cette peinture émerveilla les gens du château qui se rassemblèrent pour venir la regarder. «Si tu consens, me dirent-ils, à orner de peintures le mihrab de la mosquée, nous te donnerons cent men de dattes.» Une pareille

[1] Il faut six dang pour faire un miçqal.

quantité représente à leurs yeux une valeur considérable. Pendant mon séjour à Faladj, une troupe d'Arabes en armes s'y présenta pour réclamer cinq cents men de dattes qui leur furent refusés. Il en résulta un engagement dans lequel dix habitants de la place perdirent la vie. L'ennemi coupa mille dattiers, mais les gens de Faladj ne consentirent même pas à donner dix men.

Je décorai le mihrab conformément à l'engagement qui avait été pris vis-à-vis de moi, et je reçus les cent men de dattes qui furent pour nous un secours dans la détresse à laquelle nous étions réduits. Nous ne trouvions pas de quoi nous nourrir et nous désespérions de conserver la vie. Nous ne pouvions nous imaginer que nous trouverions un moyen de sortir de cette région désolée. En effet, lorsque l'on quitte ce district, il faut, pour arriver dans un pays cultivé et peuplé, traverser un désert d'une étendue de deux cents fersengs, où le voyage est des plus périlleux et où l'on court le risque de périr.

Pendant les quatre mois que je passai à Faladj, je n'ai jamais vu, dans un seul et même endroit, une quantité de cinq men de blé. A la fin, une caravane arriva de Yemamèh pour prendre des cuirs et les porter à Lahssa. On apporte les cuirs du Yémen à Faladj où les marchands viennent les acheter.

Un Arabe me proposa de me conduire à Baçrah; je ne possédais plus rien et il m'était impossible de louer un chameau. On compte deux cents fersengs de Faladj à Baçrah, et le prix de louage d'un chameau est d'un dinar; on pouvait même en acheter un bon pour deux ou trois

dinars. Je n'avais pas d'argent; on devait donc consentir à me conduire à crédit. L'Arabe dont je viens de parler me dit : «Je te mènerai à Baçrah et tu me donneras trente dinars.» Je n'avais jamais vu cette ville; j'acceptai donc son offre. L'Arabe chargea mes livres sur le chameau qui fut monté par mon frère, et, quant à moi, je suivis à pied. Nous nous dirigions vers le point de l'horizon où se lève la constellation de la grande Ourse. Nous traversions une plaine unie, dans laquelle on ne voyait ni montagnes ni collines. On rencontrait des flaques d'eau de pluie partout où le sol présentait quelque solidité. Nous marchions le jour et la nuit, sans voir de traces qui pussent nous indiquer notre route. On allait en avant, n'ayant que l'instinct pour se guider; ce qui m'étonnait, c'est que, sans aucun point de repère, on arrivait à un puits où l'on trouvait de l'eau. Bref, nous atteignîmes Yemamèh après quatre jours et quatre nuits de marche.

Yemamèh est un grand et vieux château, au pied duquel s'étendent la ville et le marché dans lequel sont établis des artisans exerçant tous les métiers. La grande mosquée est belle[1]. Les émirs qui gouvernent depuis long-

[1] La province de Yemamèh qui s'étend au nord-est de l'Arabie le long de la route de Baçrah à la Mekke, est divisée en trois districts : Yemamèh, Wachm et Faladj el Afladj. Cette oasis qui portait autrefois le nom de Djauw était habitée par les tribus autochtones de Thasm et de Djedis. Vers l'an 250 après Jésus-Christ, les gens de Thasm furent massacrés avec leur chef Imliq ibn Habbach par Aswad ibn Djifar. Vers le milieu du Ve siècle de notre ère, Obeïd ibn Tha'labèh el Hanefy vint s'établir dans la province et y fonda la ville de Hadjar qui fut désignée plus tard sous le nom de Yemamèh. Sous le khalifat d'Omar ibn el Khattab, la province fut annexée au gouvernement de Médine. Yaqout nous apprend que Hadjar, le plus considérable des bourgs du Yemamèh, était la résidence du gouverneur. Les habitants étaient d'origines diverses et chaque tribu y avait

temps ce pays sont des descendants d'Aly; personne n'a pu les en dépouiller, car ils n'ont dans leur voisinage ni sultan ni roi redoutable, et ces Alydes possèdent eux-mêmes une certaine puissance[1]; en effet, Yemamèh peut fournir trois ou quatre cents cavaliers. Les habitants appartiennent à la secte des Zeïdy[2]. Ils prononcent dans l'iqamet les paroles suivantes : «Mohammed et Aly sont les meilleurs des hommes, et venez accomplir la meilleure des actions!» La population de la ville est Cherify (soumis aux chérifs).

Le district de Yemamèh est sillonné par des eaux courantes et des canaux souterrains, et on y voit des plantations de dattiers. On m'assura que, lorsque la récolte

son quartier séparé. La plus nombreuse était celle des Benou Obeïd, fraction des Benou Hanifah. Yemamèh, ajoute Yaqout, avait comme étendue l'importance de Baçrah et de Koufah.

«La ville de Yemamèh, dit Hafiz Abrou, est plus petite que Médine; on y voit un grand nombre de Juifs. Quelques auteurs ne la mettent point au nombre des villes du Hedjaz. Elle est située sur la lisière des déserts d'Oman et de Bahreïn qui sont au pouvoir des Qarmathes. La province de Yemamèh renferme de nombreux villages et elle est habitée par des tribus venues d'Égypte et d'autres pays. Après la Mekke et Médine, il n'y a pas, dans le Hedjaz, de cité plus importante que Yemamèh. Wadi'l Qoura se trouve entre la Mekke et Yemamèh. La province de Yemamèh est une oasis au milieu du désert : on y voit des plantations de dattiers et elle est arrosée par des sources d'eaux courantes. L'imposteur Mousseïlimah prêcha dans ce pays sa fausse doctrine. On compte quinze jours de marche de Yemamèh à Koufah. Un cours d'eau, appelé Khardj, traverse cette province.» Cf. Edrissy, tome Ier, pages 155—156. Yaqout, tome II, pages 209—212, et tome IV, pages 1026—1034. F. Wüstenfeld, *Bahreïn und Jemama. Nach arabischen Geographen beschrieben.* Göttingen 1874, in 4°.

[1] Les chérifs qui gouvernaient le Yemamèh appartenaient à la famille de Thabathaba. Le fondateur de cette dynastie, l'Imam Yahya el Hady, descendait de Hassan, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib.

[2] Les Zeïdy suivent la doctrine de Zeïd, fils d'Aly, fils de Husseïn, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib, qui affirmait que la qualité d'Imam doit appartenir exclusivement à l'un des descendants de Fathimah, fille du Prophète.

de dattes était abondante, les mille men se vendaient au prix d'un dinar.

Il y a, entre Yemamèh et Lahssa, une distance de quarante fersengs. On ne peut faire ce trajet qu'en hiver, époque où l'on trouve, pour boire, de l'eau de pluie dans les excavations du sol; pendant l'été, elle fait complètement défaut.

Lahssa est située dans une plaine; on ne peut y arriver d'aucun côté, sans franchir un vaste désert. Baçrah est la ville la plus rapprochée de Lahssa qui soit le siège d'une autorité musulmane, et elle se trouve à cent cinquante fersengs de distance. Il n'y a jamais eu à Baçrah de prince qui ait songé à attaquer Lahssa.

Description de Lahssa.

Lahssa désigne à la fois une ville, un district, une banlieue et un château-fort. Quatre fortes murailles concentriques solidement construites en terre et éloignées d'environ un ferseng l'une de l'autre entourent la ville. Lahssa renferme des sources abondantes dont chacune est assez considérable pour faire tourner cinq meules et toute l'eau est si bien utilisée qu'il ne s'en écoule point en dehors des murailles. Une belle ville s'élève au centre de l'enceinte fortifiée; on y trouve tout ce qui constitue une grande cité, et l'on y compte plus de vingt mille habitants en état de porter les armes[1]. Jadis, elle eut pour souverain

[1] El Ahssa ou Lahssa porte également le nom de Hedjer. «Cette ville, dit Mouqaddessy, est la capitale de la province de Hedjer que l'on appelle aussi Bahreïn : elle est entourée de bois de palmiers; elle est florissante et bien peuplée. La chaleur y est très-forte et les disettes y sont fréquentes.

un chérif qui avait entraîné le peuple hors des voies de l'islamisme; il lui avait dit qu'il le dispensait de la prière et de l'observation du jeûne, et lui avait persuadé qu'il était son seul recours; cet homme portait le nom d'Abou Sayd[1].

Quand on questionne les habitants au sujet de la secte à laquelle ils appartiennent, ils répondent qu'ils sont Abou Saydy; ils ne s'acquittent pas de la prière canonique et n'observent pas le jeûne; cependant ils avouent que Mohammed l'élu a reçu le don de prophétie. Abou Sayd leur a persuadé qu'il se présenterait à eux après sa mort. Son tombeau se trouve dans l'intérieur de la ville et on a élevé, sur son emplacement, un beau mechhed[2]. Par ses volontés dernières, il a ordonné que six de ses descendants conserveraient toujours le pouvoir et gouverneraient le peuple avec justice et équité; il leur a recommandé, en outre, de rester toujours unis jusqu'à son retour.

Les descendants d'Abou Sayd occupent encore aujour-

Elle est éloignée d'une journée de marche du bord de la mer, et elle est le centre de tout le commerce de cette région; elle est la capitale de la dynastie Qarmathe d'Abou Sayd. Le gouvernement est vigilant et équitable. Il n'y a pas de service religieux dans la grande mosquée qui est abandonnée.»

Au rapport de Yaqout, Lahssa fut entourée d'une muraille par Abou Thahir, fils d'Abou Sayd, en 317 (929). Tous les géographes orientaux s'accordent à vanter, jusqu'au XIII[e] siècle, la prospérité de Lahssa. Cf. Mouqaddessy, page 93, Yaqout, tome I[er], page 148, et tome IV, page 954.

[1] M. de Goeje a publié, sur l'histoire des Qarmathes du Bahreïn et sur Abou Sayd, un mémoire dans lequel il a résumé tous les renseignements qu'il a pu recueillir dans les ouvrages des géographes et des historiens arabes. Ce travail forme le premier fascicule des *Mémoires d'histoire et de géographie orientales,* Leyde 1862.

[2] Abou Sayd fut assassiné en 301 (913) avec ses principaux officiers dans le château de Lahssa par l'ordre d'Obeïd oullah. Il fut surpris par les meurtriers pendant qu'il était au bain.

d'hui un vaste palais qui est le siège du gouvernement[1]. Il y a, dans ce palais, une estrade où ces six personnages prennent place pour dicter, après s'être mis d'accord, leurs ordres et leurs arrêts. Ils sont assistés par six vézirs qui sont assis derrière eux, sur une autre estrade. Toute affaire est décidée par eux en conseil.

Lorsque je me trouvais à Lahssa, ces princes possédaient trente mille esclaves nègres ou Abyssiniens, achetés à prix d'argent et qui étaient employés à des travaux d'agriculture et de jardinage. Le peuple n'avait à payer ni impôt ni dîme. Si quelqu'un tombait dans la pauvreté ou s'endettait, on lui faisait des avances jusqu'à ce que ses affaires fussent rétablies; si quelqu'un avait contracté une dette, son créancier ne réclamait de lui que le capital. Tout étranger connaissant un métier recevait, à son arrivée à Lahssa, une certaine somme dont il disposait jusqu'à ce qu'il eût des moyens d'existence assurés. Il pouvait acheter les matières et les outils nécessaires à son industrie et il restituait, quand il le désirait, la somme exacte qui lui avait été prêtée. Si le propriétaire d'une maison ou d'un moulin vient à être ruiné, et s'il n'a pas le moyen de remettre son immeuble en état, les gouverneurs désignent un certain nombre de leurs esclaves qui sont chargés de réparer les dommages éprouvés par les maisons ou les moulins; il n'est rien réclamé, pour ce fait, au propriétaire.

Il y a à Lahssa des moulins qui sont la propriété de l'État et dans lesquels on convertit, pour les particuliers,

[1] Ce palais portait le nom de Dar el Hidjrèh (maison du Refuge ou de la Retraite). De Goeje, page 40 du mémoire cité plus haut.

le blé en farine, sans rien exiger de qui que ce soit. L'entretien de ces moulins et le salaire des ouvriers qui y travaillent, sont à la charge du gouvernement.

Les princes portent le titre de Seyyd et les vézirs celui de Chayrèh (conseillers).

Il n'existe point à Lahssa de mosquée où l'on puisse faire la prière du vendredi; on n'y récite point la khouthbèh et on n'y fait pas la prière. Cependant, une mosquée a été élevée aux frais d'un Persan nommé Aly ibn Mohammed, qui était un homme attaché aux préceptes de l'islamisme et ayant fait le pèlerinage de la Mekke. Il jouissait d'une grande fortune et il venait en aide, en se portant leur caution, aux pèlerins qui arrivaient dans cette ville.

Les transactions commerciales se font au moyen de plomb contenu dans des couffes dont chacune a le poids de six mille dirhems. Quand on conclut un marché, on compte un certain nombre de corbeilles et on les enlève; cette monnaie ne peut être exportée. On fabrique à Lahssa des foutâh d'une belle qualité que l'on expédie à Baçrah et dans d'autres contrées. On n'empêche personne de faire les prières canoniques, mais les gens de la ville ne s'en acquittent pas. Lorsque l'un des princes donne audience, ceux qui lui adressent la parole reçoivent de lui des réponses pleines de douceur et de modestie. Les habitants de Lahssa ne boivent jamais de vin. Un cheval sanglé, paré d'un collier et d'une aigrette, et que l'on change à tour de rôle, se tient jour et nuit à la porte du mausolée d'Abou Sayd pour être monté par lui lorsqu'il sortira du tombeau. Celui-ci a fait, dit-on, à ses enfants

la recommandation suivante : «Si, lorsque je reviendrai, vous ne me reconnaissez pas, assénez-moi un coup de sabre sur la nuque. Si c'est bien moi, je reviendrai à l'instant même à la vie.» Il a établi cette règle, afin que personne ne puisse se faire passer pour lui.

A l'époque des khalifes de Baghdad, un souverain de Lahssa marcha contre la Mekke à la tête d'une armée. Il s'empara de cette ville et massacra les pèlerins qui faisaient le Thewaf autour de la Ka'abah. Il arracha la pierre noire de l'angle où elle était incrustée et la transporta à Lahssa. Ses partisans disaient qu'elle était l'aimant des hommes, car elle les attirait de toutes les parties du monde; ils ignoraient que la prééminence et la gloire de Mohammed déterminent seules les peuples à se rendre à la Mekke. En effet, la pierre noire resta à Lahssa pendant de longues années et personne n'y vint pour la visiter. A la fin, elle leur fut rachetée et reportée à sa place[1].

On vend à Lahssa la chair de toutes espèces d'animaux, tels que chats, chiens, ânes, bœufs, moutons etc. Mais il faut que la tête et la peau de l'animal soient placées à côté de la viande, afin que le chaland sache bien ce qu'il achète. On engraisse les chiens comme des moutons au pâturage; lorsqu'ils sont tellement gras qu'ils ne peuvent plus marcher, alors on les tue et on les mange.

Quand, partant de Lahssa, on se dirige vers l'orient,

[1] Ce fut Abou Thahir, fils d'Abou Sayd qui enleva la pierre noire de la Mekke en 317 (929). Elle fut restituée par les Qarmathes en 339 (950). Le chérif Abou Aly Omar ibn Yahya el Alewy fut chargé par le khalife Mouthy' lillah de négocier cette restitution. Les Qarmathes transportèrent la pierre noire à Koufah, où elle resta suspendue au septième pilier de la grande mosquée, avant d'être replacée à l'angle de la Ka'abah.

on atteint le bord de la mer, après avoir franchi sept fersengs. On s'embarque et on gagne Bahreïn, île qui a, en longueur, une étendue de quinze fersengs. Bahreïn est aussi le nom d'une ville importante, entourée de plantations de dattiers[1]. On pêche des perles dans la mer de Bahreïn; la moitié de celles qui sont recueillies par les plongeurs appartient aux chefs qui gouvernent Lahssa[2].

Si on prend la direction du sud, on arrive à Oman, situé sur la côte de la presqu'île de l'Arabie. Ce district d'une superficie de quatre-vingts fersengs carrés est en-

[1] La province de Bahreïn (les deux mers) s'étend, le long du golfe Persique, depuis Baçrah jusqu'à l'Oman, et jusqu'au Yemamèh dans la direction de l'ouest. Elle est ainsi nommée parce qu'elle est située entre la mer de Fars à l'ouest et un lac salé, le Bohaïrah Hedjer, qui se trouve situé sur la frontière de l'est. Ibn Moudjavir nous fournit plusieurs étymologies. J'en rapporte une ici. «Les habitants de ce pays, dit-il, prétendent qu'il y a deux mers ou plutôt deux couches d'eau superposées : la couche supérieure est extrêmement salée, tandis que celle du fond est formée par une eau douce et d'un goût agréable. Les plongeurs attestent la réalité de ce fait.» La province de Bahreïn n'est, en grande partie, qu'un désert coupé de dunes de sable mouvant. On y trouve cependant des cantons d'une extrême fertilité et qui produisent en abondance du blé et des dattes. Le Bahreïn était habité par la tribu des Abd el Qaïs ibn Afçâ qui étaient venus du Tihamèh. En l'an 6 ou 8 de l'Hégire (627 ou 629), Mohammed envoya dans le Bahreïn qui était gouverné par Ispidvèh au nom du roi de Perse, Ala ibn Abdallah ben el Hadhramy pour engager la population à se convertir à l'islamisme. Les Arabes et les Persans embrassèrent la nouvelle religion, mais les Juifs et les chrétiens préférèrent payer la capitation. Sous les Omeyyades, Bahreïn relevait de l'Iraq; sous les Abbassides, cette province fut rattachée à l'Oman et au Yemamèh, et elle n'en fut séparée qu'au moment où les Qarmathes s'y établirent. Dans le groupe des îles de Bahreïn, la plus grande porte le nom d'Awal et sa capitale celui de Sarin. Ibn Moudjavir dit que l'on y comptait trois cent soixante villages et que les habitants étaient des hérétiques Imamièh très-fanatiques. Leur nourriture consistait exclusivement en poisson et en dattes. Wüstenfeld, *Bahrein und Iemamah*, pages 4—6. Istakhry, page 26. Mouqaddessy, page 93. Edrissy, tome Ier, pages 372—373, et Yaqout, tome Ier, pages 506—511.

[2] Edrissy (tome Ier, pages 372—378) et Ibn Batoutah (tome II, pages 344—346) ont décrit, en grands détails, la pêche des perles à Bahreïn.

touré de trois côtés par un désert infranchissable. Oman est un pays chaud où croissent les arbres qui produisent les noix de l'Inde appelées Narguil[1].

Si, d'Oman, on va droit vers l'Orient, on atteint la côte du Mekran[2] et la rive de Kich[3]. Si, au contraire,

[1] La province d'Oman est très-fertile: elle est sillonnée par de nombreux canaux et on y remarque un grand nombre de jardins, de vergers et de plantations de palmiers. La capitale porte le nom de Nazoua. Au rapport d'Ibn Batoutah, les marchés de cette ville sont beaux, les mosquées magnifiques et propres. Les habitants, qui appartiennent à la secte des Ibadhy, prennent leurs repas en commun dans les cours des mosquées, chacun apportant ce dont il peut disposer. Les principales villes de l'Oman sont Zaky, el Qourryyat, Chaba, Kelba, Khaour Foukkan et Souhhar. Les princes qui gouvernaient l'Oman appartenaient à la tribu d'Azd, fils d'el Ghaouth. Ibn Batoutah, *Voyages,* tome II, pages 227—229.

[2] La province de Mekran ou Mokran est bornée au nord par le Sedjestan, au sud par la mer des Indes, à l'est par l'Inde, et à l'ouest par le Kerman. *Dictionnaire géographique de la Perse,* pages 539—540.

[3] L'île de Kich ou de Qaïs a quatre fersengs carrés de superficie. La ville capitale est belle et entourée de jardins et de maisons de plaisance. L'île est arrosée par des canaux et elle produit du blé et des dattes.

Ibn Moudjavir a consacré, dans son *Tarikh Mostanssery,* un chapitre à l'île de Kich ou de Qaïs. Il renferme des renseignements que je n'ai trouvés dans aucun autre géographe arabe, et je crois devoir en insérer ici une partie. «L'île de Qaïs, dit-il, a trois fersengs carrés : on y voit beaucoup de dattiers et des plantations de qarazh (espèce d'acacia dont le fruit sert à tanner le cuir) qui sont la propriété du sultan. Il suffit de faire un trou dans le sable avec les mains, pour voir jaillir une eau pure, douce et agréable au goût. Un canal souterrain, creusé par les rois à une époque ancienne, coule à travers le jardin du prince. Il est alimenté par de l'eau provenant de sources et de torrents, et il remplit des réservoirs et des bassins. Les habitants ne mangent que du poisson pilé avec des dattes. Pendant leurs repas, ils ne se servent que de la main droite : celui qui romprait avec la main gauche ce qu'il doit porter à la bouche, serait déshonoré. Les maisons construites en pierre et en plâtre sont fort hautes et ont jusqu'à sept étages. Chacune d'elles semble être un château-fort . . . . Cette île doit son nom, selon les uns à Qaïs ibn Moulawwah, selon les autres à Imr oul Qaïs. Mais l'opinion la plus exacte est celle qui fait remonter sa dénomination à Qaïs ibn Zohaïr. Les habitants portent des vêtements faits avec les étoffes de Mehdyèh dans le Maghreb; les bouts flottants de leurs turbans sont fort longs. Le prince de Qaïs n'a ni cavalerie ni infanterie; tous les gens de l'île sont marins . . . . Les femmes portent des vêtements noirs. Quand un homme

on se dirige vers le sud, on arrive à Aden; si on va dans le sens opposé, on gagne la province de Fars.

Les dattes sont tellement abondantes à Lahssa qu'on en donne aux bêtes de somme pour les engraisser. Il y a des époques où l'on vend plus de mille men de dattes pour un dinar[1].

Lorsque de Lahssa on se dirige vers le nord, on trouve, à la distance de sept fersengs, un district appelé Qathif[2] avec une grande ville qui porte le même nom. On y voit un grand nombre de plantations de dattiers.

Un émir arabe avait marché contre Lahssa et, après une année de siège, s'était rendu maître d'une des quatre en-

se marie, et qu'il constitue un douaire de cent dinars à sa femme, celle-ci lui remet une somme égale, et l'on rédige un acte authentique constatant que le mari est débiteur d'une somme de deux cents dinars. A Qaïs, les hommes sont soumis à leurs femmes, et ils ne font rien à l'encontre de leurs volontés. Une pareille conduite n'est pas conforme aux paroles du Prophète qui a dit : « Consultez-les, mais agissez contrairement à ce qu'elles diront, car la bénédiction est attachée à l'opposition qui leur est faite. » Ibn Moudjavir nous apprend en outre que, de son temps, la moitié des revenus de l'île était attribuée au khalife de Baghdad qui y entretenait un agent fiscal. Le prince de Qaïs s'était réservé le monopole de la vaisselle de grès et des bambous; personne autre que lui ne pouvait en acheter ni en vendre.

Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse,* pages 499—500.

[1] L'extrême abondance de ces fruits avait donné lieu au proverbe كجالب التمر الى هجر « C'est comme celui qui porte des dattes à Hedjer ». Ce dicton est rapporté par Ibn Batouthah, qui nous dit aussi que les habitants nourrissaient leurs bêtes de somme avec des dattes. *Voyages d'Ibn Batouthah,* tome II, page 248. Aboul Feda nous apprend, de son côté, que l'on transportait des dattes de Lahssa à Khardj et que l'on en donnait deux charges pour une de blé.

[2] Les anciens géographes orientaux ne donnent point de détails sur la province de Qathif. La ville principale qui portait le même nom était, dit Ibn Batouthah, une place grande, belle et possédant beaucoup de palmiers. Elle était habitée par des tribus d'Arabes, Rafidhites outrés et manifestant ouvertement leur hérésie, sans craindre personne. *Voyages* etc., tome II, page 247.

ceintes. Il s'était emparé d'une grande quantité de butin, mais il n'avait point réussi à vaincre les gens de Lahssa. Quand il me vit, il m'interrogea sur l'aspect des étoiles et me fit la question suivante : «Mon but est de m'emparer de Lahssa, réussirai-je, oui ou non? car les habitants de cette ville sont des gens sans religion.» Je lui répondis dans les termes que je jugeai les plus convenables.

Quant à moi, je considère les Arabes Bédouins comme se rapprochant beaucoup des gens de Lahssa sous le rapport de l'absence de religion; il y a, parmi eux, des individus qui, dans l'espace d'une année, ne répandent pas une seule fois de l'eau sur les mains. Ce que j'avance ici est le résultat de mes observations personnelles, et mon allégation ne repose pas sur des propos mensongers. J'ai, en effet, séjourné au milieu de ce peuple pendant neuf mois consécutifs, et non pas à différentes reprises. Je ne pouvais supporter le lait et on m'en présentait chaque fois que je demandais de l'eau. Lorsque je le refusais et que je réclamais de l'eau, il m'était répondu : «Toutes les fois que tu en verras, demandes-en; mais quel est l'homme qui en a?» Ces Arabes n'avaient jamais de leur vie vu ni bains, ni eaux courantes.

Je reviens maintenant à mon récit. Nous partîmes de Lahssa[1] pour nous rendre à Baçrah, et dans les différents stations où nous faisions halte, tantôt nous trouvions de l'eau, tantôt nous n'en rencontrions pas.

Le vingt Cha'aban 443 (28 décembre 1051) nous arri-

[1] Le texte des manuscrits porte Yemamèh, mais il faut évidemment lire Lahssa.

vâmes à Baçrah. Cette ville est entourée par une haute muraille, excepté du côté du fleuve; ce dernier est le Chathth el Arab, formé par le Tigre et l'Euphrate qui se réunissent à la limite de la province de Baçrah[1]. Le canal de Djouberèh se jette également dans le fleuve qui prend alors le nom de Chathth el Arab. On a dérivé de ce fleuve deux grands canaux dont les prises d'eau se trouvent à un ferseng l'une de l'autre. On a dirigé leur cours dans la direction de la qiblèh et, après avoir parcouru une

[1] «Le mot Baçrah, dit Hafiz Abrou, a la signification de terrain couvert de pierres. Deux villes portent ce nom; l'une est celle de l'Iraq, l'autre se trouve dans le Maghreb, non loin de la ville de Sous. Baçrah a été fondée en 14 de l'Hégire (635), deux ans avant Koufah, par 'Outbah, fils de Ghazwan. L'expression Baçratan (les deux Baçrah) désigne cette dernière ville et Koufah. Baçrah atteignit à l'époque des Omeyyades le plus haut degré de prospérité; sa population montait à un chiffre très-élevé. La ville est bâtie sur la lisière d'un désert qui s'étend à l'orient et dans lequel on ne trouve aucune végétation; elle possède quatre grandes mosquées où l'on fait la prière du vendredi. Elle est entourée du côté du nord, de l'ouest et du sud, par une haute muraille en terre, le côté de l'est, bordé par des canaux, n'est protégé par aucune enceinte. On ne peut traverser les canaux qu'en barque. Il n'existe pas, dans le monde entier, de lieu qui soit plus couvert de canaux et d'eau que les environs de Baçrah. Les maisons sont toutes construites en briques cuites. Le sol est imprégné de sel, et l'eau des puits est tellement saumâtre qu'il est impossible de la boire. On l'emploie dans les bains et l'on s'en sert pour faire le mortier. L'eau potable est apportée du dehors par des saqqas qui la vendent. On a dépensé, à l'époque des khalifes, des sommes énormes pour en amener dans un grand bassin au moyen de tuyaux en cuivre et en plomb. Les gens des quartiers voisins y font leur provision, mais, comme elle se gâte rapidement dans ce bassin, les pauvres vont seuls y puiser. Les riches font venir leur eau du canal de Ma'qil.»

Mouqaddessy n'a consacré qu'une courte notice à Baçrah. Il mentionne trois grandes mosquées, trois marchés dont il marque l'emplacement, et les portes de la ville. Il se plaint du manque d'eau, des variations de la température et de l'insalubrité du climat (pages 116—117).

Yaqout, au contraire, raconte en grands détails l'histoire de la fondation de la ville et il enregistre les louanges et les critiques dont elle a été l'objet. *Moudjem*, tome Ier, pages 636—656.

La décadence de Baçrah avait déjà commencé au Xe siècle de notre ère.

longueur de quatre fersengs, ils se réunissent en un seul qui coule vers le sud pendant l'espace d'un ferseng. On a fait dériver de ces grands canaux un nombre infini de plus petits qui vont dans tous les directions, et sur leurs bords, on a planté des jardins et des vergers.

Le canal supérieur qui est au nord-est porte le nom de Nehr Ma'qil[1]; celui qui est au sud-ouest s'appelle Nehr Ouboullèh[2]. L'espace qui s'étend entre eux forme une grande île qui a la forme d'un carré oblong, et la ville de Baçrah est située sur le plus petit côté de ce carré. On ne rencontre dans le désert qui s'étend au sud-ouest de la ville ni végétation, ni eau, ni arbres.

A l'époque où nous arrivâmes à Baçrah, la plus grande

[1] Ce canal porte le nom de Ma'qil ibn Yessar el Mouzeny qui le fit creuser sur l'ordre du khalife Omar ibn el Khattab. Son embouchure se trouvait non loin du canal d'Idjdjanèh. Ma'qil ibn Yessar mourut en 60 (679) à Baçrah, lorsque Obeïd oullah ibn Zyad en était gouverneur.

Cf. Yaqout, *Moudjem*, tome IV, page 844. D'Anville, *Mémoire sur le cours du Tigre et de l'Euphrate*, Paris 1779, page 134.

[2] «Le canal d'Ouboullèh, dit Hafiz Abrou, est de tous les canaux de Baçrah celui qui jouit de la plus grande célébrité. Un dicton assure qu'il y a, dans le monde, quatre sites auxquels on n'en saurait comparer un cinquième sous le rapport du charme, de l'agrément, de la fertilité et de l'abondance de tous biens. Ce sont le Soghd de Samarqand, la vallée de Bevvan dans le Fars, le Ghouthâh de Damas en Syrie, et enfin le canal d'Ouboullèh. Abou Bekr Kharezmy a écrit ce qui suit : «J'ai vu ces quatre sites; le Soghd de Samarqand est le plus fertile, mais le canal d'Ouboullèh est celui qui offre le plus de charmes.» Le canal d'Ouboullèh a été dérivé de l'Euphrate et amené jusqu'à Baçrah. Il a une largeur de cent ârech; son lit est tellement profond que les eaux ont une profondeur de quinze guez lorsqu'elles sont basses, et de plus de trente lorsqu'elles sont hautes. Ce canal, pris sur la rive occidentale de l'Euphrate, coule de l'ouest à l'est. On compte quatre fersengs de son embouchure à Baçrah. Les deux rives sont couvertes de jardins bien entretenus, de plantations de dattiers et de constructions magnifiques qui se succèdent sans interruption. On a, sur les deux bords, dérivé un grand nombre de canaux qui sont navigables et sillonnés continuellement par des barques.»

partie de la ville était en ruines; les quartiers habités étaient fort éloignés les uns des autres, et il fallait, pour se rendre de l'un à l'autre, franchir un espace d'un demi-ferseng couvert de décombres. Cependant les murailles et les portes de la ville étaient encore solides et en bon état. La population était nombreuse et le sultan percevait des revenus considérables. Le maître de Baçrah était, à cette époque, Aba Kalindjar, de la dynastie des Deïlemites[1], qui gouvernait également le Fars. Il avait pour ministre un Persan nommé Abou Mançour, fils de Châhmerdan[2].

Il y avait, chaque jour, marché dans trois endroits de la ville; le matin il se tenait à Souq el Khouza'a (le marché où l'on vend la viande de chameau), à midi à Souq Osman, et le soir à Souq el Qaddahin (le marché des gobeletiers). Les transactions commerciales se font de la manière suivante : quiconque a des valeurs, les dépose chez un changeur ou banquier qui lui en donne un reçu. Pour tous les achats, on donne une assignation sur ce banquier qui les solde. Pendant tout le temps de leur séjour dans la ville, les marchands ne se servent que de billets qui doivent être payés par les banquiers[3].

[1] Khosrau Firouz Abou ou Aba Kalindjar avait succédé à son père Firouz Abou Kalindjar Merzban Izz el Moulouk en 440 (1048). Il prit, à son avénement, le surnom de Melik er Rahim. Il mourut en 450 (1058).

[2] Abou Mançour, fils de Châh Merdan, vézir de Melik er Rahim, avait fondé à Baçrah une bibliothèque qui contenait les ouvrages les plus précieux; elle fut détruite lors du pillage de cette ville par les Arabes des confins de la province de Lahssa, au mois de Djoumazy el evvel 483 (juillet 1090). *Kamil fit tarikh,* tome X, pages 121—122.

[3] Mouqaddessy (page 118) désigne les emplacements où se tenaient ces trois marchés. Hafiz Abrou, qui donne les mêmes détails que Nassiri Khosrau,

Nous étions, à notre arrivée à Baçrah, dans un tel état de dénûment et de misère que nous ressemblions à des fous; nous n'avions pas dénoué nos cheveux depuis trois mois. Je voulus entrer dans un bain pour me réchauffer, car il faisait froid et je n'avais point de vêtements. Moi et mon frère, nous n'avions qu'un vieux pagne autour des reins, et, pour nous préserver de la rigueur de la température, un morceau d'étoffe de bure en haillons attaché sur le dos. «Qui nous laissera entrer dans le bain dans l'état où nous sommes?» me dis-je à moi-même. Je possédais une petite sacoche dans laquelle je serrais mes livres. Je la vendis et on m'en donna le prix en quelques dirhems de billon. Je les enveloppai dans un morceau de papier pour les remettre au maître du bain, afin d'obtenir de lui la permission d'y rester quelques instants de plus et d'avoir la possibilité de nous débarrasser de la saleté qui nous couvrait. Lorsque je lui présentai ces petites pièces de monnaie, il nous regarda, nous prit pour des insensés et s'écria : «Allez-vous-en, car voici l'heure où tout le monde va sortir du bain!» et il ne nous permit pas d'entrer. Nous nous éloignâmes tout confus et en pressant le pas. Des enfants, qui jouaient à la porte, nous prirent pour des gens privés de leur raison, et se mirent à nous poursuivre en nous jetant des pierres et en poussant des

ajoute ces mots : «Les marchands d'étoffes, les banquiers et les négociants se réunissent au marché qui se tient depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à la nuit. Les banquiers jouissent, pour leurs affaires, d'un monopole qui leur est conféré par les gouverneurs de Baçrah.» Mouqaddessy nous apprend que Azhed ed Daoulèh avait fait construire à Kazroun, ville peu éloignée de Baçrah, une bourse دار السمسرة qui rapportait chaque jour au fisc une somme de dix mille dirhems (page 434).

cris. Nous nous cachâmes dans un coin en songeant avec stupeur aux caprices du sort.

L'homme qui nous avait loué un chameau nous réclamait trente dinars maghreby et nous n'avions aucun moyen de le satisfaire. Le vézir du gouverneur d'Ahwaz, qui se nommait Aboul Feth Aly ibn Ahmed, était venu à Baçrah avec ses fils et les gens de sa maison et il avait établi sa résidence dans cette ville où il était inoccupé. C'était un homme de mérite, possédant en littérature et en poésie des connaissances étendues et dont le caractère était plein de générosité. Malgré la triste situation où nous nous trouvions, je fis alors la connaissance d'un Persan instruit qui était en relations avec le vézir auquel il rendait de fréquentes visites ; mais il était avare et n'avait pas le moyen de nous venir en aide. Il fit connaître au vézir la situation dans laquelle nous nous trouvions; aussitôt que celui-ci en eût connaissance, il m'envoya un homme avec un cheval, en me faisant prier de le monter et de venir le trouver, en quelqu'état que je fusse. J'eus honte de me présenter devant lui, misérable et nu comme je l'étais, et je lui écrivis un billet pour lui faire agréer mes excuses et lui dire que je paraîtrais plus tard devant lui. Deux motifs dictaient ma conduite ; le premier était ma déplorable position, le second était l'espoir qu'en lisant mon billet, il connaîtrait mon mérite littéraire et pourrait apprécier le degré de ma capacité, et ainsi je n'éprouverais pas de confusion, lorsque je serais admis auprès de lui.

Aussitôt après avoir reçu ma lettre, il me fit parvenir une somme de trente dinars pour acheter des habits. Nous

nous fîmes faire deux beaux vêtements et, au bout de trois jours, nous nous rendîmes à l'audience du vézir. C'était un homme instruit, lettré, d'un grand mérite, d'un extérieur avenant, modeste et pieux, et dont la conversation était remplie d'agrément. Il avait quatre fils dont l'aîné était un jeune homme éloquent, instruit et intelligent. Il portait le nom de Reïs Abou Abdillah Ahmed ibn Aly ben Ahmed. Il était poète et rédigeait avec élégance; il avait d'esprit et il s'abstenait de tout ce qui est défendu par la loi. Il nous retint comme ses hôtes, et nous demeurâmes chez lui depuis le premier Cha'aban jusqu'au quinze Ramazan. Le vézir donna l'ordre de payer au Bédouin qui nous avait loué son chameau, la somme de trente dinars dont nous lui étions redevables, et il nous délivra ainsi de ce grave souci. Que Dieu, dont le nom soit exalté et béni, daigne délivrer ses serviteurs des préoccupations que causent les dettes!

Lorsque nous voulûmes continuer notre voyage, le vézir nous fit partir par la voie de mer après nous avoir comblé de ses bienfaits et des marques de sa libéralité. Nous gagnâmes la province de Fars sans encombre et en jouissant de toutes nos aises, grâce à la munificence de cet homme bienfaisant. Que Dieu daigne toujours être propice aux cœurs généreux!

Il y a, à Baçrah, treize mechhed consacrés au souvenir et placés sous l'invocation du prince des croyants Aly fils d'Abou Thalib. L'un de ces mechhed est celui des Benou Mazin[1]. Quand Aly vint à Baçrah au mois de Reby oul

[1] La tribu des Benou Mazin, descendants de Malik, était établie à Safar,

Evvel de l'année 35 de l'Hégire (septembre 655) époque à laquelle Aycha se disposait à le combattre; il y épousa Leïla, fille de Mass'oud en Nehchely[1]. Le mechhed des Benou Mazin est la maison qu'habitait Leïla et le prince des croyants y demeura pendant soixante douze jours. Il s'en retourna ensuite à Koufah. Un autre mechhed s'élève à côté de la grande mosquée et porte le nom de mechhed de la Porte de Thyb[2]. J'ai vu, dans la grande mosquée de Baçrah un morceau de bois ayant une longueur de trente ârech et une épaisseur de cinq palmes et quatre doigts; une de ses extrémités est plus grosse que l'autre. C'est, assure-t-on, un bois de l'Inde dont Aly s'est emparé dans cette contrée et qu'il en a rapporté.

Notre condition matérielle s'étant améliorée, et chacun de nous étant vêtu convenablement, nous nous rendîmes, un jour, au bain dont on nous avait interdit l'accès. Lorsque nous pénétrâmes dans l'intérieur, le maître et tous ses serviteurs qui l'entouraient se levèrent et se tinrent debout jusqu'à ce que nous fussions entrés dans la salle du bain. Le masseur et le garçon s'empressèrent à nous servir et, à notre sortie, tous les gens qui se trouvaient dans la pièce où l'on s'habille, se levèrent également et restèrent debout jusqu'à ce que notre toilette fût achevée. Au moment de notre départ, un garçon baigneur dit à

entre Médine et Baçrah. Outbah, fils de Ghazwan, qui fonda Baçrah, appartenait à cette tribu.

[1] Leïla, fille de Mass'oud ibn Khalid en Nehchely et Temimy, donna le jour à Obeïd Oullah et à Abou Bekr, qui furent l'un et l'autre tués en même temps que Husseïn.

[2] La Porte des parfums ou la porte de Thyb. Thyb est une petite ville située entre Wassith et le Khouzistan.

l'un de ses compagnons : «Ce sont ces deux jeunes gens que, tel jour, nous n'avons pas laissés entrer dans le bain.» Cet homme supposait que nous ne comprenions pas leur langue. Je lui répondis en arabe : «Tu dis vrai, nous sommes ces gens qui n'avaient sur le dos qu'un morceau d'étoffe en haillons.» Il devint alors tout honteux et nous pria de recevoir ses excuses. Nous avions ainsi, dans l'espace de vingt jours, connu deux situations extrêmes. J'ai rapporté ce fait pour que l'on sache qu'il ne faut point se lamenter à cause des rigueurs de la fortune; on ne doit jamais désespérer de la bonté et de la miséricorde du Créateur; que sa gloire soit proclamée et que ses bienfaits s'étendent en tous lieux, car il est le Dieu tout-clément et tout-puissant!

Du flux et du reflux qui se font sentir à Baçrah et dans les canaux voisins de cette ville.

La mer d'Oman est, deux fois en vingt-quatre heures, sujette au flux; l'eau s'élève alors d'une hauteur de dix guez. Lorsqu'elle est arrivée à son point le plus élevé, elle commence à baisser de dix ou douze guez, ainsi que je vais l'expliquer.

On se rend compte, à Baçrah, de la hauteur de l'eau, en observant une colonne dressée à cet effet, ou bien encore au moyen d'un mur que la mer vient battre. Si le sol était bas au lieu d'être élevé, la mer s'étendrait fort avant dans l'intérieur des terres.

Le Tigre et l'Euphrate coulent avec une telle lenteur, qu'en certains endroits, il est impossible de discerner dans

quel sens se dirige le courant. Lorsque le flux se fait sentir, il refoule l'eau du fleuve jusqu'à une distance de quarante fersengs, et l'on croirait que les eaux rebroussent chemin et remontent vers leur source.

Dans les terrains qui ne sont pas situés sur le bord de la mer, l'eau atteint plus ou moins de hauteur selon que les terrains sont bas ou élevés.

On prétend que le flux et le reflux sont soumis à l'influence de la lune. Toutes les fois que cet astre est au sommet de l'horizon et au zénith, et se trouve dans les dixième et quatrième mansions, la marée est extrêmement forte. Lorsque la lune est à l'un des deux horizons, c'est-à-dire à l'orient ou à l'occident, le reflux est très-sensible. En outre, lorsque la lune se trouve en conjonction (qiran) ou en opposition (istiqbal) avec le soleil, l'eau du flux est très-abondante, et elle s'élève à une plus grande hauteur qu'à l'ordinaire. Lorsque la lune est éloignée du soleil de trois mansions, l'eau subit une diminution, c'est-à-dire qu'au moment de la marée, elle n'atteint point une aussi grande hauteur que lorsque la lune est en conjonction avec le soleil, ou placée vis-à-vis de lui, et le reflux est beaucoup plus bas qu'au moment de la conjonction et de l'opposition.

On se base sur ces observations pour dire que le flux et le reflux ressentent l'influence de la lune. Dieu sait mieux toutes choses!

Ouboullèh[1], située sur le bord d'un canal auquel elle

[1] Ouboullèh s'élève sur le bord du Didjlèt el Ouzhma, dans l'angle formé par l'embouchure du canal qui porte son nom et qui a, en cet endroit, une largeur de deux cents guez. Ouboullèh était une ville plus ancienne que Baçrah. Les rois de Perse y entretenaient à l'époque du khalifat d'Omar une garnison

donne son nom, est une ville qui me parut florissante; on y voit des palais, des bazars, des mosquées et des caravansérails en si grand nombre qu'il est impossible de les compter et de les décrire. La ville proprement dite s'élève sur le bord septentrional du canal; sur la rive du sud, on trouve aussi des quartiers, des mosquées, des caravansérails, des bazars et de vastes édifices, de telle sorte qu'on ne saurait voir, dans le monde entier, un endroit plus agréable. Cette autre partie de la ville porte le nom de Chiqq Osman. Le grand fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate et qui est appelé Chathth el Arab, coule à l'est d'Ouboullèh. La ville se trouve au sud. Le canal d'Ouboullèh et celui de Ma′aqil se rejoignent à Baçrah. J'en ai parlé plus haut.

Vingt districts relèvent de Baçrah; chacun d'eux renferme un grand nombre de villages et de terres cultivées.

Districts de Baçrah[1].

Hichchan, Cherrebèh, Belas[2], Aqar Missan[3], el Mouqym,

commandée par un général. Mouqaddessy, page 118. Yaqout, tome Ier, pages 97—99.

[1] Les noms des districts relevant de Baçrah sont, dans les manuscrits que j'ai eus à ma disposition, écrits d'une manière fort irrégulière et quelques-uns sont même à peu près illisibles. Les mots Cherrebèh, Mouqym, Soumd, Merrout, Cherir désignent également des localités du Hedjaz et du Nedjd. On peut supposer que les Arabes des différentes tribus qui se fixèrent dans les environs de Baçrah, donnèrent aux lieux où ils s'établirent, des noms de leur pays d'origine. L'histoire orientale nous fournit de nombreux exemples de ce fait.

[2] Belas, dit Yaqout, est le nom d'un district situé entre Wassith et Baçrah et habité par une tribu arabe célèbre par sa générosité et ses vertus hospitalières. *Moudjem,* tome Ier, page 708.

[3] Le district de Missan renferme un nombre considérable de villages et de palmiers. Il s'étend entre Baçrah et Wassith. Le chef-lieu porte également

Nehr el Harb[1], Chathth el Arab, Sa'ad, Sam, Djaferièh, el Mechan[2], es Soumd, el Djounèh, Djeziret el Ouzhma (la grande île), Merrout, ech Cherir, Djeziret el 'Ourch, el Houmeïdah, Djouberèh[3], el Mounferidat.

On assure qu'il fut une époque où il était impossible aux navires de franchir le passage où se trouve l'embouchure du canal d'Ouboullèh, à cause de l'eau qui y tourbillonnait avec violence. Une femme riche de Baçrah fit construire quatre cents bateaux que l'on remplit de sable et de noyaux de dattes et que l'on fit couler à fond, après les avoir fermés hermétiquement. Le résultat de cette opération permit aux navires de passer par l'embouchure du canal.

Le quinze du mois de Chevval de l'an 443 (20 février 1043), nous quittâmes Baçrah et nous prîmes passage sur une barque. Nous trouvâmes, à partir de Baçrah[4] et jusqu'à la distance de quatre fersengs, les deux rives du canal couvertes de jardins, de vergers, de maisons de campagne et de pavillons de plaisance se succédant sans interruption. Des canaux dérivés du grand canal se dirigeaient dans tous les sens, et chacun d'eux avait les dimensions d'une rivière. Arrivés à Chiqq Osman qui se

le nom de Missan. Le tombeau du prophète Ouzeïr (Esdras) est dans un de ces bourgs; les Juifs l'entretiennent avec le plus grand soin et y apportent des ex-voto. *Moudjem,* tome IV, page 814.

[1] Ce canal tire son nom de Harb ibn Selm ben Abdillah. *Moudjem,* tome IV, page 835.

[2] El Mechan est le nom d'un petit canton non loin de Baçrah, qui produit en abondance des fruits et des dattes. Mechan a la signification de dattes fraîches.

[3] Il est évident pour moi qu'il faut substituer au nom de جوبره celui de حويزه Houweïzèh.

[4] Le texte porte Ouboullèh, mais il faut lire Baçrah.

trouve en face d'Ouboullèh, nous mîmes pied à terre et nous nous arrêtâmes en ce lieu[1].

Le dix-sept (22 février) nous nous embarquâmes sur un grand navire qui portait le nom de Boucy. A sa vue, la foule qui se trouvait sur les deux rives faisait entendre ce souhait en s'écriant : «Que le Dieu très-haut te conduise, ô Boucy!» A notre arrivée à Abbadan, les passagers mirent pied à terre dans cette ville.

Abbadan, située sur le bord de la mer, semble être une île, car le Chathth se divise là en deux branches, et il est impossible d'arriver à cette ville autrement que par eau. La partie méridionale d'Abbadan est baignée par l'océan; au moment de la marée, les flots viennent battre les murs, et pendant le reflux, la mer s'éloigne à la distance d'un peu moins de deux fersengs. Quelques passagers firent à Abbadan l'acquisition de nattes, d'autres achetèrent des vivres[2]. Le lendemain, au matin, on lança le navire en

[1] Au sud d'Ouboullèh et en face de cette ville, dit Hafiz Abrou, se trouve Chiqq Osman (Chiqq a la signification de canal dérivé d'un autre plus grand). On remarque sur les bords de ce canal des lieux de plaisance, des jardins, des vergers, des bazars, des bains et des constructions élevées; il a, devant la ville, une grande largeur, et au moment de la marée, l'eau atteint la hauteur de trente guez au-dessus de son lit; lorsque la mer est basse, elle a encore plus de quinze guez de profondeur.

On a dépensé des sommes considérables pour établir à Ouboullèh et à Chiqq Osman des escaliers en pierre sur les bords du canal. Les marches sont, pendant le flux, couvertes par l'eau. On peut, pendant la marée basse, lorsqu'elles sont à sec, descendre jusqu'à l'eau pour transporter les marchandises à bord des navires et s'embarquer ou débarquer. Ce canal est sans cesse sillonné par des bateaux circulant d'une rive à l'autre. Dans les environs de Chiqq Osman, les villages sont séparés les uns des autres par des mares, et l'on y voit aussi un grand nombre de terrains couverts de roseaux.

[2] «Abbadan, dit Hafiz Abrou, est une petite ville bâtie sur le bord septentrional de la mer de Fars; les eaux du Tigre et de l'Euphrate qui se jettent dans cette mer après s'être réunis, l'entourent de tous les côtés.

pleine mer et nous fîmes route vers le nord. Jusqu'à une distance de dix fersengs, nous trouvâmes l'eau encore assez douce pour qu'on pût la boire, car le Chathth s'avance comme une langue au milieu de la mer. Au lever du soleil, nous distinguâmes, sur la surface de l'eau, quelque chose qui semblait être un passereau. A mesure que nous approchions, cet objet grandissait, et lorsqu'il fut à la hauteur de notre navire, à la distance d'un ferseng sur notre gauche, le vent nous devint contraire. On jeta l'ancre et on abattit les voiles. Je demandai ce qu'était ce que nous apercevions; on me répondit que c'était un khachâb.

Description du Khachâb.

Le khachâb est formé de quatre grandes poutres en bois de sadj disposées en carré et ayant l'apparence d'une catapulte; la base en est large, le sommet étroit et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de quarante guez. On a disposé, sur le faîte, des pierres et des tuiles reposant sur des pièces de bois, de manière à former une plate-forme où l'on a établi une loge carrée dans laquelle se tient un guetteur. Selon les uns, ce khachâb a été construit aux frais d'un riche négociant; d'autres affirment qu'il est l'œuvre d'un roi. On s'est, en l'élevant, proposé

Il n'y a à Abbadan ni champs cultivés ni vergers. La nourriture des habitants consiste presque entièrement en poisson. Cette ville doit, dit-on, son nom à Abbad, fils de Husseïn. La plupart des habitants ont fait vœu de pauvreté et se livrent aux pratiques de la dévotion et de la vie ascétique. Tous les navires qui prennent la direction du sud-est pour aller à Oman et à Bahreïn, passent devant Abbadan.» Mouqaddessy nous apprend, en outre, que les nattes en jonc d'Abbadan étaient fabriquées par les religieux établis dans les ribath ou couvents de cette ville (page 118).

un double but : le premier est, en allumant, pendant la nuit, des lampes renfermées dans des verres pour les protéger contre le vent, de le faire apercevoir de loin et de faire prendre toutes les précautions nécessaires pour échapper aux dangers de ces parages. Le second est d'indiquer aux navigateurs la position où ils se trouvent et de leur signaler la présence des pirates, s'il y en a, afin qu'étant avertis, ils se mettent sur leurs gardes et rebroussent chemin.

Après avoir dépassé ce khachâb et l'avoir perdu de vue, nous en aperçûmes un autre de même forme, mais qui n'avait point de loge à son sommet, car sa construction n'avait pu être achevée[1].

Nous atteignîmes ensuite Mehrouban, grande ville bâtie sur le rivage de la mer, du côté de l'est. Elle possède un grand marché et une belle mosquée. On n'y trouve que de l'eau de pluie, car elle n'a ni puits ni canaux souterrains qui puissent fournir de l'eau douce. Les habitants ont des citernes et des réservoirs qui les mettent à l'abri du manque d'eau. On voit à Mehrouban trois grands ribath d'une construction si solide et d'une telle hauteur qu'ils ressemblent à des châteaux-forts. Dans la grande mosquée

[1] Mass'oudy mentionne, en quelques mots, trois khachâb ou échafaudages en bois élevés dans la rade de Djerrarèh, non loin d'Ouboullèh et d'Abbadan: on y entretenait pendant la nuit des feux allumés. *Les Prairies d'or,* tome I, page 230. Ces postes d'observation sont aussi mentionnés par Istakhry, Ibn Hauqal et Mouqaddessy. Edrissy qui les décrit fort succinctement, dit qu'ils se trouvaient à six milles d'Abbadan. *Géographie*, tome I[er], page 370. M. Reinaud interprétant un passage d'Aboul Feda n'a vu, à tort, dans les khachâb que « des pieux qui sont enfoncés dans la mer et auprès desquels, quand la mer est basse, les navires se retirent sans les dépasser, de peur de toucher le fond ». *Mémoire sur le commencement et la fin du royaume de la Mesène et de la Kharacène* etc. Paris, 1861, page 4.

où l'on fait la prière du vendredi, je lus sur le minber le nom de Yaqoub, fils de Leïs. J'en demandai le motif et il me fut répondu que Yaqoub, fils de Leïs, avait étendu ses conquêtes jusqu'à cette ville, et qu'aucun autre émir du Khorassan n'avait été, depuis lors, assez puissant pour s'en rendre maître[1]. A l'époque où j'y arrivai, elle était au pouvoir du fils d'Aba Kalindjar qui régnait sur le Fars. Les approvisionnements nécessaires à Mehrouban sont apportés des villes voisines, car on n'y trouve rien que du poisson. Mehrouban est une place de commerce où l'on paye les droits de douane, et un port où les navires viennent mouiller[2].

Si, de Mehrouban, on suit la côte dans la direction du sud, on arrive à Tevvèh[3] et à Kazroun[4].

[1] Yaqoub, fils de Leïs es Saffar, premier prince de la dynastie des Saffarides, gouverna de 254 à 265 (868—878) le Sedjestan et une partie du Khorassan qu'il avait enlevés au khalife Mou'temed.

[2] Nassiri Khosrau fait de cette ville une description plus détaillée que celles qui nous sont données par Istakhry, Ibn Hauqal, Mouqaddessy et Yaqout. Hafiz Abrou ne lui a consacré qu'une courte notice dont je donne ici la traduction : «Mehrouban, dit-il, est une petite ville bâtie sur le bord de la mer et dont les murailles sont battues par les flots. L'air y est plus chaud et plus malsain qu'à Richehr. Elle se trouve sur le passage des navires qui se rendent du Fars dans le Khouzistan et les droits perçus sur ceux-ci, forment la plus grande partie de ses revenus. On ne trouve, à Mehrouban, en fait de fruits que des dattes. Dans les troupeaux, il y a plus de béliers que de brebis. On engraisse à Mehrouban comme à Baçrah des chevreaux qui atteignent le poids de quatre-vingts ou cent rathls. On récolte en abondance, dans cette localité, du lin que l'on exporte en tous lieux.»

[3] Tevvèh, Tevvedj ou Tevvez est située dans un désert privé d'eau et où la chaleur est excessive. On fabriquait dans cette ville des étoffes de coton appelées Tevvezièh : ces tissus, d'une extrême ténuité, étaient rehaussés de couleurs très-vives et de fils d'or. Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 142—143.

[4] Yaqout a reproduit, dans la notice qu'il a consacrée à Kazroun, les détails intéressants que lui ont fournis les ouvrages d'Ibn Hauqal et de Mouqaddessy. Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 472—473.

Je séjournai pendant quelque temps à Mehrouban, parce que j'avais appris que les hostilités avaient éclaté entre les fils d'Aba Kalindjar, et que les routes étaient peu sûres. Chacun de ces princes était à la tête d'un parti et le pays était livré au trouble[1]. On me dit qu'il y avait à Arghan un grand personnage, homme de mérite et de science, nommé Cheikh Sedid Mohammed ibn Abd el Melik. Quand je fus informé de ce fait, comme le séjour à Mehrouban m'était devenu pénible, j'écrivis un billet à ce personnage pour lui faire part de ma situation, et le prier de m'aider à sortir de cette ville et à gagner un lieu où je me trouverais en sûreté. Trois jours après avoir expédié ma lettre, je vis arriver trente hommes de pied, bien armés, qui me dirent être envoyés par le cheikh pour se mettre à ma disposition, et m'accompagner à Arghan. En effet, ils me servirent d'escorte et me protégèrent jusqu'à mon entrée dans cette ville.

Arghan ou Erradjan est une grande ville qui renferme vingt mille habitants mâles. A l'est de la ville coule une rivière qui descend des montagnes : dans la partie nord de cette rivière, on a fait des coupures et dérivé quatre

[1] Firouz Abou (ou Aba) Kalindjar Izz el Moulouk, fils de Merzban, laissa neuf fils : Firouz Khosrau qui lui succéda et prit le surnom de Melik er Rahim, Abou Mançour Foulad Soutoun, Abou Thalib Kamran, Aboul Mouzhaffer Behram, Abou Aly Key Khosrau, Abou Sayd Khosrau Châh et trois autres en bas âge.

Abou Mançour Foulad Soutoun se révolta à Chiraz contre l'autorité de son frère : il se réfugia dans le château d'Istakhr (Persépolis) et y soutint, avec sa mère, un siége contre son frère Abou Sayd Khosrau Châh. Les hostilités entre Melik er Rahim et ses frères désolèrent le Khouzistan et le Fars jusqu'en 447 (1055), année en laquelle Abou Mançour qui avait reconnu la suzeraineté de Thoghroul beik, fut obligé de s'enfuir de Chiraz et de se réfugier à Firouzâbad.

grands canaux qui distribuent l'eau dans l'intérieur de la cité; ces travaux ont coûté des sommes considérables. Ces canaux s'étendent, dans leur cours, au-delà de la ville et leurs bords sont couverts de jardins et de vergers. A Arghan, on trouve, en abondance, les dattes, les oranges douces et amères et les olives. La ville offre cette particularité qu'il y a autant de constructions au-dessous du sol qu'à la surface. Ces caves et ces salles souterraines sont, partout, traversées par des cours d'eau qui permettent aux habitants d'y goûter quelque repos pendant l'été [1].

[1] Arghan est le nom persan auquel les Arabes ont donné la forme Erdjan ou Erradjan. « Arghan, dit Istakhry, est une ville importante et prospère; les palmiers et les oliviers s'y trouvent en abondance : son territoire qui renferme des plaines et des montagnes est bordé par la mer et s'étend loin dans l'intérieur. Arghan est à soixante fersengs de Souq el Ahwaz, à la même distance de Chiraz et à une journée de marche de la mer. » Mouqaddessy nous fournit sur cette ville des détails intéressants que je crois devoir insérer ici : « Erradjan, dit cet auteur, est une ville extrêmement prospère et qui abonde en tous biens. Les habitants sont généreux et hospitaliers. On y voit, en même temps, de la neige et des dattes fraîches, des citrons et du raisin; les figues et les olives y sont à profusion. On y fabrique du dibs (en persan douchâb, sirop épais fait avec du jus de raisin) d'une qualité supérieure et du savon. Elle approvisionne le Fars et l'Iraq et elle est l'entrepôt du Khouzistan et d'Isfahan. Un gros cours d'eau partage la ville en deux parties. La grande mosquée qui est belle et bien entretenue s'élève à côté des bazars; le minaret est fort haut et d'une construction élégante. La mosquée et le minaret sont bâties en pierres qui ne sont point reliées entre elles par du mortier. Le marché des marchands de soieries rappelle par sa disposition celui de Sedjestan. On en ferme les portes toutes les nuits. Les rangs des boutiques sont disposés en forme de croix et les portes qui sont aux quatre côtés sont placées l'une vis-à-vis de l'autre. Il est impossible de rien voir de plus beau que le marché au blé. Erradjan est très-propre et le séjour en est agréable pendant l'hiver. La ville est cachée à la vue par les plantations de palmiers et les jardins qui l'environnent. L'eau des puits y est douce. On ne trouve rien à redire à ses pains, à ses poissons, à sa neige et à ses fruits frais; seulement la température est, pendant l'été, aussi ardente que celle de l'enfer. L'eau de la rivière devient salée depuis l'époque des raisins jusqu'à celle des pluies. Nulle part ailleurs, les femmes ne sont aussi loquaces. Il y a, à Erradjan, six grandes rues: la rue d'Ahwaz, la rue de Chiraz, la rue de Rouçafèh, la rue du Meïdan et

A l'époque où j'étais à Arghan, on y rencontrait des gens appartenant à toutes les sectes. Les Moutazelèh avaient pour imam Abou Sayd Baçry, personnage doué d'une grande éloquence et qui avait aussi la prétention de bien connaître la géométrie et les mathématiques. J'eus avec lui de nombreuses discussions, et nous dissertâmes ensemble sur la théodicée, sur les mathématiques et sur d'autres sujets.

Je m'éloignai d'Arghan le premier jour du mois de Moharrem 444 (3 mai 1052) et je me dirigeai sur Isfahan, en traversant un pays couvert de hautes montagnes. Il nous fallut, sur notre route, passer par un défilé fort étroit. Les gens du peuple croient que la montagne où il se trouve a été fendue d'un coup de sabre par Behram Gour; elle porte le nom de Chemchir Bourid (le sabre l'a tranchée). Dans cet endroit nous remarquâmes, sur notre droite, une masse d'eau qui, jaillissant d'une excavation, se précipitait d'une grande hauteur. Cette eau, au dire des gens du peuple, ne cesse de couler pendant tout l'été; en hiver, elle s'arrête et elle gèle.

la rue des Mesureurs jaugeurs. Cette ville a été conquise (pour l'islamisme) par Osman ibn Abil 'Assy. La grande mosquée a été construite par Hadjdjadj. »

« Arghan, dit Hafiz Abrou, a été fondée par Qobad, fils de Firouz, père de Nouchirevan. Les Ismaïliens s'en sont emparés et l'ont ruinée. Elle est traversée par une grosse rivière qui porte le nom de Thab et que l'on passe sur un pont appelé Pouli Tekan. Il y a, dans cette ville, en outre de cette rivière, un grand nombre de cours d'eau. Le sol est très-fertile et produit toutes sortes de fruits et surtout une espèce de grenade mellissy (sans pépins durs). Les habitants qui sont d'une nature pacifique, ont beaucoup à souffrir des courses des gens des châteaux de Thanbour et de Dizkelat. Ces attaques fréquentes amènent la décadence de la ville. »

Istakhry nous apprend que le Thab prend sa source près de Bourdj dans les montagnes d'Isfahan, qu'il se jette dans la rivière de Messen et qu'après avoir passé à Erradjan et arrosé la banlieue de Richehr, il se décharge dans la mer, non loin de la frontière du district de Touster.

Nous atteignîmes Lourdghan, située à la distance de quarante fersengs d'Arghan. Lourdghan se trouve sur la frontière de la province de Fars[1].

De cette ville nous nous rendîmes à Khan Lendjan où je vis inscrit sur la porte de la ville le nom du sultan Thoghroul beik[2]. On compte sept fersengs de Khan Lendjan à Isfahan. Les habitants de Khan Lendjan jouissaient de la plus grande tranquillité et de la plus complète sécurité; chacun d'eux s'occupait de ses affaires et des travaux qui incombent aux chefs de famille.

Nous nous remîmes en route le huit du mois de Safer 444 (10 juin 1052), et nous atteignîmes Isfahan.

Il y a cent quatre-vingts fersengs de Baçrah à Isfahan. Cette dernière ville est bâtie dans une plaine et jouit d'un climat agréable. Partout où l'on creuse la terre, on voit jaillir, lorsque l'on atteint la profondeur de dix guez, une eau d'une extrême fraîcheur.

La ville est entourée d'une muraille solide et fort haute, percé de portes, et au sommet de laquelle on a établi des plate-formes pour y placer des combattants. L'enceinte est, dans toute son étendue, garnie de créneaux. La ville est sillonnée par des canaux d'eau courante et les maisons y sont belles et fort élevées. Une superbe mosquée, où l'on fait la prière du vendredi, se trouve au centre de la ville. On prétend que le mur d'enceinte d'Isfahan a trois fersengs et demi de développement. L'intérieur de la ville

[1] Lourdghan ou Lourdejan est le nom de la ville principale du canton de ce nom dans la province d'Ahwaz.

[2] Voir Appendice IV.

présente l'aspect d'une grande prospérité et je n'y ai remarqué aucun bâtiment en ruines. Les bazars sont nombreux; je citerai particulièrement celui des changeurs ou banquiers, où se tiennent deux cents personnes exerçant cette profession. Chaque bazar est fermé par une clôture avec une grande porte; il en est de même pour les rues et les différents quartiers. Les caravansérails sont propres et bien tenus; il y en a cinquante, remarquables par leur beauté, qui sont dans une rue appelée Kou Tharraz (la rue des Brodeurs); des marchands et des locataires sont logés dans chacun d'eux. La caravane dont nous faisions partie avait apporté treize cents kharvar de marchandises. Quand nous fûmes entrés dans la ville, on ne s'aperçut pas de notre arrivée, tant il y avait de place, tant il était facile de trouver un gîte et de se procurer des vivres[1].

Le sultan Thoghroul beik ibn Mikaïl ben Seldjouq, que Dieu lui fasse miséricorde! avait établi comme gouverneur à Isfahan, après qu'il s'en fut rendu maître, un homme

[1] Mouqaddessy (pages 386—390) et Yaqout, dans son *Moudjem* (tome Ier, pages 292—298, et *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 40—48) nous ont donné une description d'Isfahan qui a porté successivement les noms de Djeyy et de Yehoudièh. Lorsque Nassiri Khosrau arriva dans cette ville, elle venait de subir un long siège. Thoghroul beik l'avait investie en 442 (1050) après en avoir ravagé les environs; de nombreux combats se livrèrent sous ses murs et les habitants proposèrent au sultan, s'il consentait à s'éloigner, de reconnaître sa suzeraineté et de lui payer une forte rançon. Thoghroul beik, ayant exigé la reddition de la place, la résistance se prolongea. Les habitants, vaincus par la famine, durent capituler. La détresse avait été si grande que l'on avait démoli la grande mosquée pour se procurer du bois. Thoghroul beik fit son entrée dans la ville au mois de Moharrem 443 (mai—juin 1051); il en fit sa capitale et il y fit transporter les trésors, les munitions et les armes qu'il avait mis à Rey. Il fit démolir une partie des fortifications qui avaient été augmentées par l'émir Abou Mançour ibn Ala ed Daoulèh Kakouièh.

encore jeune, originaire de Nichapour et qui avait une grande habileté comme secrétaire et comme calligraphe; son caractère était calme et sa physionomie agréable. On l'appelait Khadjèh Amid[1]. Il savait apprécier le mérite, il s'exprimait en termes élégants et il était doué d'une grande générosité. Le sultan avait donné l'ordre de ne prélever, pendant une durée de trois ans, aucun impôt sur la population. Khadjèh Amid se conformait à cette prescription, et les gens qui avaient émigré rentraient tous dans leurs foyers. Khadjèh Amid avait été un des secrétaires du Conseil (du sultan).

Une grande disette avait désolé le pays, mais, quand nous arrivâmes à Isfahan, on coupait les orges. Un men et demi de pain de froment coûtait un dirhem, en bonne monnaie, et on avait, pour le même prix, trois men de pain d'orge. Les habitants de la ville me dirent que jamais on n'avait eu, pour un dirhem, moins de huit men de pain.

Je n'ai pas vu, dans les pays de langue persane, de ville plus belle, plus peuplée et plus florissante qu'Isfahan. On prétend que le blé, l'orge et les autres grains peuvent s'y conserver pendant vingt ans sans s'altérer. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'avant la construction des murs qui l'entourent, l'air était plus sain. Depuis, le climat a changé, de sorte que l'on voit aujourd'hui se gâter des choses qui étaient autrefois à l'abri de toute corruption. Le climat de la campagne est resté ce qu'il était autrefois.

[1] Les gouverneurs des villes étaient, au XIe et XIIe siècles, désignés en Perse sous le nom de Amid.

La caravane ayant retardé son départ, mon séjour à Isfahan se prolongea pendant vingt jours. Nous quittâmes cette ville le vingt-huit du mois de Safer (30 juin) et nous atteignîmes le village de Heïçem Abad. Puis, après avoir traversé la plaine et la montagne de Meskyan[1], nous arrivâmes à Nayyn, ville située à la distance de trente fersengs d'Isfahan[2]. Nous franchîmes ensuite quarante-trois fersengs pour arriver au village de Guermèh, dans le Biâban (désert), district qui renferme dix ou douze villages. La température y est chaude et on y voit des palmiers. Le district de Biâban avait été autrefois au pouvoir des Goufdj[3]; mais à l'époque où nous y arrivâmes, il leur avait

[1] Mesky ou Meskyan est le nom d'un canton qui s'étend le long de la frontière du Kerman. Son territoire a une étendue de trois journées de marche; il est traversé par quelques cours d'eau et on y voit des plantations de palmiers. On y trouve aussi les productions des climats tempérés. *Dictionnaire géographique* etc., page 535.

[2] Nayyn est la capitale du district de ce nom qui fait partie de la province de Yezd. L'enceinte fortifiée qui la défend a quatre mille pas de circonférence. *Dictionnaire géographique* etc., page 561.

[3] Les Goufdj, Koufèhdj ou Qoufs, selon l'orthographe des géographes arabes, formaient une des trois tribus établies dans les montagnes du Kerman; il se livraient au pillage sur les routes du Fars, du Khorassan, du Djibal et du Sedjestan. «Nous partîmes de Thabès, dit Mouqaddessy, pour nous rendre dans le Fars et nous passâmes soixante-dix jours dans ce pays de montagnes, allant d'un district dans un autre, tantôt nous rapprochant du Kerman tant de la province d'Isfahan ..... Ces âpres montagnes servent de refuge à des tribus nommées Qoufs qui sortent d'une autre montagne, située dans le Kerman, leur patrie. Ce sont des hommes barbares, d'un extérieur farouche et d'une excessive cruauté. Ils ne reconnaissent pas de maître et vivent de rapines; non contents de piller les caravanes, ils tuent les voyageurs; ils posent la tête de leurs prisonniers sur une large dalle et l'écrasent, à coups des pierres, comme on écrase les serpents. Je leur demandai pourquoi ils avaient adopté ce genre de supplice, ils me répondirent qu'ils évitaient ainsi d'émousser le tranchant de leurs sabres ... Leur arme habituelle est la flèche, cependant ils emploient aussi le sabre. Azhed ed Daoulèh tua un grand nombre de Qoufs et les dispersa.»

Er Rohny a donné sur les Qoufs des détails qui ont été, ainsi que le

été enlevé par l'émir Kileky, qui avait établi un gouverneur dans le village de Piadèh, défendu par un petit château; il tient ainsi ce pays en bride et il assure la sécurité des routes. Si les Goufdj battent les chemins, l'émir Kileky envoie contre eux des officiers qui les arrêtent, leur reprennent ce dont ils se sont emparés et les mettent à mort. Le bon ordre maintenu par ce personnage assure la sécurité des routes et la tranquillité de la population. Que Dieu, dont le nom soit béni et exalté! ait en sa garde tous les princes qui pratiquent la justice! qu'il leur accorde son aide et sa protection! qu'il daigne faire miséricorde aux âmes de ceux qui sont trépassés!

Sur la route qui traverse ce désert, on a élevé de petites coupoles, placées à la distance de deux fersengs l'une de l'autre. Elles recouvrent des citernes remplies d'eau de pluie, et creusées dans des endroits où le sol n'est point imprégné de sel. Ces coupoles ont été construites pour que les voyageurs ne puissent s'égarer et qu'ils trouvent aussi, pendant quelques instants, un abri contre la chaleur ou la rigueur du froid.

Nous remarquâmes, pendant notre marche, un grand espace couvert de sables mouvants. Quiconque s'écarterait des indications placées sur la route, tomberait au milieu de ces sables; il n'en pourrait sortir et il y périrait. Nous rencontrâmes plus loin un sol salin, couvert de boursouflures et s'étendant sur un espace de six fersengs. Si l'un de nous se fût éloigné du chemin tracé, il y eût disparu. Nous

récit de Mouqaddessy, insérés par Yaqout dans l'article qu'il leur a consacré dans son *Moudjem*. Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 452—455.

gagnâmes le ribath de Zobeydèh désigné également sous le nom de Ribathi Meramy et qui renferme cinq puits. Sans ces ribath et sans l'eau que l'on y trouve, personne ne pourrait traverser ce désert[1]. Nous entrâmes ensuite dans le district de Thabès et nous nous arrêtâmes dans un village appelé Roustâbad. Le neuf du mois de Reby oul evvel (9 juillet 1052), nous étions à Thabès. On compte, nous fut-il dit, d'Isfahan jusqu'à Thabès, cent dix fersengs.

Thabès est une ville fort peuplée, bien qu'elle ait l'apparence d'un village; l'eau y est rare, et les terrains cultivés sont peu nombreux; on y voit des plantations de dattiers et des vergers[2]. Nichapour se trouve à quarante fersengs au

[1] Istakhry a indiqué, dans sa géographie, les différentes routes suivies dans le Mefazèh ou désert que Nassiri Khosrau désigne sous le nom persan de Biâban. Il décrit (page 231) celle qui, partant de Nayyn, aboutissait à Thabès et qui fut parcourue par Nassiri Khosrau. « De Nayyn, dit-il, on arrive à un endroit cultivé situé à un ferseng de cette ville et appelé Bounèh. Il n'y a pas, dans ce lieu, plus de deux ou trois habitants; une source d'eau vive sert à l'irrigation des champs. On compte quatre étapes de Bounèh à Djermaq. Sur cette route, on rencontre de petits édifices surmontés d'une coupole à la distance de deux ou trois fersengs l'un de l'autre. Djermaq porte le nom Sidèh (les trois villages) : ce sont Biadaq, Djermaq et Arabèh qui sont considérés comme faisant partie du Khorassan. On y remarque des plantations de palmiers, des champs cultivés, des sources vives et de nombreux troupeaux. Ces villages ont une population que l'on peut évaluer à mille habitants mâles. Ils sont situés l'un près de l'autre, et on les embrasse d'un seul coup d'œil. On compte quatre étapes de Djermaq à Naokhany. On rencontre aussi, tous les trois ou quatre fersengs, une petite coupole et un réservoir rempli d'eau. De Naokhany, on atteint Ribath Haouran après une journée de marche, puis après une courte étape, on gagne le village d'Atechguehan. D'Atechguehan, on arrive à Thabès. »

Djermaq جرمق et Biadaq بيادق sont les formes arabisées des noms de گرمه (Guermèh) et de Piadèh پياده qui se lisent dans le texte de Nassiri Khosrau.

[2] Thabès, dit Istakhry, est une ville plus petite que Qayn : les maisons sont construites en terre et elle est entourée d'une enceinte fortifiée. Elle

nord; si on se dirige vers le sud, en traversant le désert, on atteint Khabis qui est aussi à la distance de quarante fersengs. A l'est de Thabès, s'élève une montagne difficile à gravir. L'émir qui, à cette époque, gouvernait cette ville dont il s'était emparé de vive force, s'appelait Kileky ibn Mohammed. La population y jouissait d'une tranquillité et d'une sécurité si complètes que l'on ne fermait pas les portes des maisons pendant la nuit, et qu'on laissait les bêtes de somme dans les rues, bien que la ville ne fût point entourée de murailles. Les femmes n'osaient point adresser la parole à un homme qui n'était ni leur parent ni leur mari, et si l'une d'elles avait été surprise conversant avec un étranger, ils auraient été, tous deux, mis à mort. Grâce à la bonne police faite par l'émir, il ne se commettait à Thabès ni vol ni assassinat. Je n'ai vu, dans les pays arabes et persans, la justice observée et le bon ordre établi au même degré que dans quatre contrées : dans le Decht sous l'administration de Lechker Khan, dans le Deïlem à l'époque de l'Émir des Émirs Djestan ibn Ibrahim, en Égypte sous le règne de Mostansser billah, prince des fidèles, enfin à Thabès sous le gouvernement de l'émir Aboul Hassan Kileky ibn Mohammed. Pendant tout le cours de mes voyages, je n'ai point été témoin d'une pareille sécurité et je n'ai point entendu dire qu'elle regnât nulle

n'a point de château. Le climat est chaud. Les dattes sont très-abondantes, et l'eau y est amenée par des canaux (page 274).

Mouqaddessy (page 321), dans sa description de Thabès, nous apprend que le marché y était petit, que la grande mosquée était d'une construction élégante, et que les habitants puisaient leur eau potable dans des bassins alimentés par des canaux à ciel ouvert. Il dit, en outre, que les bains y étaient bien tenus.

part ailleurs. L'émir nous retint à Thabès pendant dix-sept jours; il nous traita comme ses hôtes et au moment de notre départ, il nous fit cadeau d'une somme d'argent en s'excusant de la modicité de son présent. Que le Dieu très-haut soit satisfait de lui! Il me fit accompagner par un de ses écuyers jusqu'à Zauzen, ville éloignée de Thabès de soixante-douze fersengs.

Après avoir franchi douze fersengs au-delà de Thabès, nous arrivâmes à Raqqah, gros bourg traversé par des eaux courantes, et entouré de champs cultivés, de jardins et de vergers. On y remarque une mosquée où l'on fait la prière du vendredi[1]. Le neuf du mois de Reby oul akhir (8 août) nous nous éloignâmes de Raqqah et le douze (15 août) nous atteignîmes Toun[2]. Une distance de vingt fersengs sépare Toun de Raqqah.

Toun est une ville considérable, mais lorsque je la vis, la plus grande partie en était ruinée. Elle s'élève dans une plaine arrosée par des eaux courantes et des canaux souterrains; elle est, du côté de l'est, entourée de jardins. Le château est très-solidement construit. On m'assura que Toun renfermait quatre cents ateliers pour le tissage des tapis.

On voit dans les cours des maisons beaucoup de pis-

[1] Istakhry, Ibn Hauqal et Yaqout ne mentionnent point cette localité. Mouqaddessy n'en dit que quelques mots. « Raqqah est une petite ville située non loin du désert. L'eau potable, ainsi que celle pour les irrigations, est fournie par des sources » (page 321).

[2] Le nom de Toun ne se trouve pas non plus dans les traités géographiques d'Istakhry et d'Ibn Hauqal. « Toun, dit Mouqaddessy, est une ville prospère et bien peuplée; elle est moins grande que Qayn et elle renferme un grand nombre d'ateliers de tissage et d'ouvriers qui travaillent la laine. Elle est entourée d'une enceinte fortifiée; l'eau potable est fournie par un canal à ciel ouvert, qui coule non loin de la grande mosquée » (page 321).

tachiers; les gens de Balkh et du Thakharistan croient que cet arbre ne peut pousser et vivre que dans les montagnes. Au sortir de Toun, le serviteur de l'émir Kileky me fit le récit suivant : «Un jour nous étions partis de Toun pour nous rendre à Gounâbad[1]. Nous fûmes attaqués par des voleurs qui nous mirent en fuite. Des hommes de notre troupe, sous l'empire de la terreur, se jetèrent dans l'ouverture d'un canal souterrain. L'un d'eux était accompagné par son père qui, ému de pitié, donna quelque argent à un individu pour descendre dans cette ouverture et en retirer son fils. On attacha, au bout l'une de l'autre, toutes les cordes que l'on put se procurer et, un grand nombre de gens s'étant mis à l'œuvre, on en déroula sept cents guez pour le faire arriver jusqu'au fond. La corde fut alors attachée autour du corps du jeune homme, mais il était mort lorsqu'on le remonta. Quand l'individu qui était descendu revint à la surface du sol, il déclara qu'une grande masse d'eau coulait au fond de ce souterrain qui a quatre fersengs de longueur et qui a été, dit-on, creusé par Key Khosrau[2].

Le vingt-trois du mois de Reby oul akhir (23 août) nous arrivâmes à Qayn. J'estime que cette ville est séparée de Toun par une distance de dix-sept fersengs que les caravanes mettent quatre jours à franchir. Qayn est une ville grande et bien fortifiée. La cité intérieure est entourée d'un fossé et elle renferme la principale mosquée dont la

[1] Gounâbad ou Djounabed, est le nom du chef-lieu d'un canton du Qouhistan, dans la province de Nichapour.

[2] «Djounabed est entourée de canaux qui ont cinq cents et même sept cents coudées de profondeur: ils vont du sud au nord sur une étendue de quatre farsakhs.» *Dictionnaire géographique de la Perse*, page 165, note.

Maqçourah possède un arceau qui est le plus grand de ceux que j'ai vus dans le Khorassan; il n'est point en rapport avec la grandeur du monument. Toutes les maisons de Qayn sont surmontées de coupoles[1].

Si de Qayn, on se dirige dans la direction du nord-est, on trouve, à dix-huit fersengs, la ville de Zauzen; Hérât est à trente fersengs au sud. Je vis, à Qayn, un personnage nommé Abou Mançour Mohammed ibn Doust. Il était versé dans toutes les sciences et il me posa des questions sur l'astronomie et sur la logique. «Quelle matière, me demanda-t-il, existe-t-il au-delà du firmament et des étoiles?» «On donne le nom de matière, lui répondis-je, à tout ce qui se trouve en deçà du firmament; tout ce qui est au-delà ne porte pas le nom de matière.» «Au-delà des voûtes célestes, me demanda-t-il encore, y a-t-il des choses immatérielles ou non?» Je lui dis : «Le monde est borné, et son extrême limite est le Felek oul Eflak[2]. On donne le nom de limite à ce qui sépare un

[1] Qayn, dit Istakhry, est une ville qui est, à peu près, aussi grande de Serakhs. Les maisons sont construites en terre. Qayn possède un château-fort entouré d'un fossé. La grande mosquée et le palais du gouverneur sont dans l'intérieur de ce château. L'eau est amenée dans la ville par des canaux souterrains. Les jardins sont peu nombreux et les villages des alentours clairsemés. Qayn appartient à une région dont la température est froide. Mouqaddessy fait de Qayn un tableau peu attrayant. «Qayn, dit-il, est la capitale du Qouhistan; elle n'est ni agréable ni abondante en eaux; elle est au contraire petite, les rues sont étroites et l'on y souffre de la soif. Le dialecte que l'on y parle est affreux. C'est une ville sale offrant peu de ressources pour la vie. Son château est très-solidement fortifié. Son nom est connu avantageusement dans l'Oman. Elle exporte beaucoup de soieries et elle voit affluer les caravanes, elle est l'emporium du Khorassan, le trésor du Fars. L'enceinte qui l'entoure est percée de trois portes : Bab Kouren, Bab Kelawedj et Bab Zoqaq Isthakhr» (page 321).

[2] Le Felek oul Eflak est la neuvième voûte céleste.

corps de ce qui l'environne. Lorsque nous nous sommes rendu compte de cette limite, nous sommes obligés de reconnaître que ce qui est à l'extérieur du firmament ne ressemble pas à ce qui est renfermé dans l'intérieur.» Il me dit encore : «Cette substance immatérielle que le raisonnement admet, a-t-elle, à son tour, oui ou non, une limite? jusqu'où s'étend-elle? et si elle n'en a pas, comment ce qui est infini, pourrait-il être sujet à l'anéantissement?»

Nous nous entretînmes longuement sur de pareils sujets. «Cela a été pour moi, me dit-il, la cause d'étranges perplexités.» «Qui ne les a point éprouvées?» lui répondis-je. Les troubles suscités par Obeïd Nichaboury et qui avaient éclaté à Zauzen, ainsi que la révolte du Reïs de cette ville, me forcèrent de demeurer un mois à Qayn. Je congédiai, dans cette ville, l'écuyer de l'émir Kileky.

Nous nous dirigeâmes de Qayn sur Serakhs où nous arrivâmes le deux du mois de Djoumazy oul akhir (1er octobre). Je supputai qu'il y avait de Baçrah à Serakhs trois cent quatre-vingt-dix fersengs.

Nous quittâmes cette dernière ville et nous prîmes la route de Ribath Dja'fery, de Ribathi 'Amraouy et de Ribathi Ni'mety. Ce sont trois caravansérails qui se trouvent sur la route, à peu de distance l'un de l'autre.

Le douze Djoumazy oul akhir (14 octobre), nous entrâmes à Merw er Roud. Nous en partîmes après y avoir passé deux jours, et nous prîmes le chemin d'Abi Guerm[1].

[1] Abi Guerm (eau chaude), désigne probablement une source qui jaillit à la suite du tremblement de terre de 203 (818) dont il est question dans la note suivante.

Le dix-neuf, nous arrivâmes à Bariab, après avoir parcouru trente-six fersengs.

L'émir du Khorassan, Djaghry beik Abou Souleyman Daoud ibn Mikayl ben Seldjouq, se trouvait à Chirbourghan, et il avait le dessein de se rendre à Merw, siège de son gouvernement.

Le peu de sécurité du pays nous obligea de prendre la route de Senglan[1]. Nous nous dirigeâmes de cette localité sur Balkh par la route de Sèh Derèh (les trois vallons)[2]. Lorsque nous atteignîmes le caravansérail de Sèh Derèh, nous apprîmes que mon frère Khadjèh Aboul Feth Abdoul

[1] Je crois qu'il faut lire, au commencement de la relation de Nassiri Khosrau et ici, Sengan au lieu de Senglan. Sengan était le nom d'un bourg considérable du district de Merw, et une des portes de la ville était désignée sous le nom de Bab Sendjan ou Sengan.

[2] Sèh Derèh n'est mentionné par aucun géographe arabe. Aboul Faradj Dja'fer ibn Qoudamèh nous donne sur cette localité quelques détails intéressants : Il y a, dit-il, six fersengs de Chibourghan à Sèh Derèh qui est un district de la province de Balkh. Il n'y avait, autrefois, dans ce lieu qui inspirait la terreur, que la route suivie par les courriers de la poste et des khans (caravansérails). Lorsque le tremblement de terre qui eut lieu en l'année 203 (818) se fit sentir dans le Khorassan et dans les provinces de Merw et du Thakharistan, il jaillit à Sèh Derèh une source abondante dont les eaux s'écoulèrent dans le désert en grande partie sablonneux et couvert de roseaux, qui s'étend jusqu'à Merw. Sèh Derèh devint alors un gros bourg entouré de champs cultivés et d'arbres.

ومن الشبورغان الى السدره وهى كورة بلخ ستة فراسخ وكانت هذه المنزلة هوالة وليس فيها الا سكة البريد وخانات فلما كانت سنة الزلزلة بخراسان فى نواحى مرو و الطخارستان وهى سنة ثلث ومائتين تفجرت من الزلزلة عين السدره وصارت عيناً كبيرةً وجرت ماؤها فى البرية وهى مفازة متصلة بمرو و اصل والغالب عليها الرمال والقصباً وصار موضع السدره قرية فيها زروع كثيرة واشجار ❋

Sana'at el Kitabèh, manuscrit de mon cabinet, f° 42 v°.

Djelil se trouvait dans la suite d'Abou Nasr, vézir de l'émir du Khorassan.

Il y avait sept ans que je m'étais éloigné du Khorassan. A mon arrivée à Destguird, je remarquai des bagages que l'on dirigeait du côté de Chibourghan[1]. Mon frère qui était avec moi, demanda à qui ils appartenaient. «Au vézir», lui fut-il dit. «Connaissez-vous, reprit-il, Aboul Feth Abdoul Djelil?» «Un de ses gens est avec nous», lui répondit-on. A l'instant même, un homme s'approcha de nous et s'écria : «D'où venez-vous?» Nous répondîmes que nous revenions du pèlerinage. «Mon maître Aboul Feth Abdoul Djelil, ajouta-t-il, avait deux frères; ils sont partis, depuis quelques années, pour accomplir le pèlerinage. Il ne cesse d'aspirer au moment de leur retour, et tous ceux qu'il questionne à leur sujet, ne peuvent lui donner aucun renseignement.» Mon frère répliqua : «Nous apportons une lettre de Nassir; lorsque ton maître viendra, nous la lui remettrons.» Au bout de quelques instants, la caravane s'arrêta sur la route et nous fîmes de même. Ce domestique nous dit alors : «Mon maître va arriver; s'il ne vous rencontre pas, il éprouvera un cruel chagrin. Si vous me confiez la lettre pour que je la lui remette, il ressentira une joie très-vive.» Mon frère s'écria alors : «Est-ce la lettre que tu désires ou Nassir lui-même? Le voici!»

La joie fit perdre toute contenance à cet homme; pour nous, nous nous dirigeâmes vers Balkh par la route de

[1] Destguird est cité par Yaqout comme étant un village relevant de Balkh. On le désignait, pour le distinguer d'autres localités portant le même nom, sous celui de Destguirdi Djemouguian.

Myan Rousta. Mon frère traversait la plaine de Destguird en compagnie du vézir, qui allait rejoindre l'émir du Khorassan. Lorsqu'il apprit que nous étions de retour, il se détourna de Destguird et s'arrêta au pont de Djemouguian pour attendre notre arrivée. Ce fut le samedi vingt-six Djoumazy oul akhir de l'année 444 (26 octobre 1052) que nous nous trouvâmes réunis et que nous goûtâmes le plaisir de nous revoir. Nous avions, en maintes circonstances, perdu l'espérance de conserver la vie et nous avions échappé aux plus grands dangers. Nous rendîmes au Dieu très-haut toutes nos actions de grâce, et nous entrâmes, ce même jour, dans la ville de Balkh. Je composai ces trois distiques qui répondaient à notre situation.

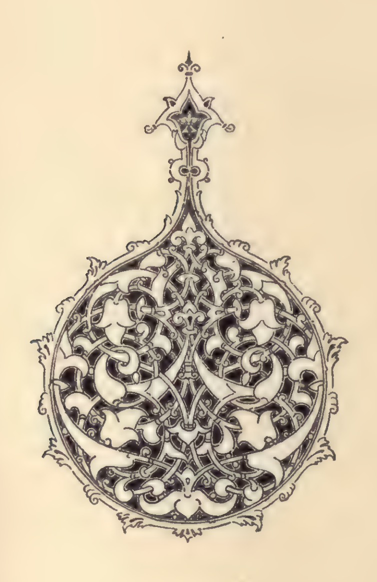
«Bien que dans ce monde, les soucis et les chagrins soient de longue durée, ce qui est bien comme ce qui est mal finit, sans aucun doute, par avoir un terme. Le firmament, dans son mouvement de rotation, tourne pour nous et le jour et la nuit; quand un mortel quitte ce monde, un autre arrive pour le remplacer. Nous faisons, dans cette vie, de nombreux voyages jusqu'au jour où il nous faut faire le dernier, celui d'où l'on ne revient pas.»

La route que nous avions parcourue depuis Balkh jusqu'à Misr, puis de Misr à la Mekke et de cette dernière ville jusqu'à Balkh, en passant par Baçrah et la province de Fars, sans compter les excursions faites pour visiter des lieux de pèlerinage et autres endroits, était de deux mille deux cent vingt fersengs.

J'ai relaté en toute sincérité ce que j'ai vu moi-même. Si le lecteur trouve des erreurs et des inexactitudes dans

ce que je rapporte d'après des récits qui m'ont été faits, je le prie de ne pas me les attribuer, de ne pas me blâmer et de ne m'adresser aucun reproche à ce sujet.

Si le Dieu très-haut daigne m'accorder son aide, j'ajouterai à cette présente relation le résultat des observations que j'aurai faites pendant mon voyage dans les pays de l'Orient.



APPENDICE.

I.

MERW CHAHIDJAN.

Le district et la ville de Merw Chahidjan ont été, dans les premiers temps de l'islamisme, le théâtre des événements les plus considérables. C'est dans la banlieue de Merw, dans le moulin du petit village de Zerq, que le dernier souverain des Sassanides perdit la vie[1]; c'est aussi à Merw qui, par sa situation sur la frontière du Khorassan, avait une importance militaire de premier ordre, qu'Abou Mouslim prépara les événements qui assurèrent aux Abbassides la possession du khalifat. Le fils d'Haroun er Rechid, Mamoun, y résida jusqu'à l'époque où il recueillit la succession de son frère Emin, et son séjour dans cette ville, au milieu d'une société polie et instruite, développa en lui ce goût des arts et des sciences dont il donna des preuves si constantes pendant toute la durée de son règne. Lorsque les Seldjouqides eurent étendu leurs conquêtes dans le Khorassan, ils firent de Merw la capitale de leur empire; elle l'était encore lorsque Nassiri Khosrau entreprit son voyage.

[1] Belazori, *Liber expugnationis regionum*, edidit de Goeje, pages 315—316.

Les géographes orientaux, antérieurs au XIe siècle, nous fournissent sur Merw des détails qui présentent un intérêt assez grand pour que j'en offre ici la traduction.

Merw Chahidjan est située dans une plaine unie dont le sol, imprégné de sel, doit sa fertilité aux canaux dérivés du Mourghâb ou Merwâb. Les terrains qui ne sont point arrosés ne produisent que le choutour ghaz, plante épineuse sur laquelle on recueille la substance sucrée, appelée par les Persans terenguebin (manne du Hedysarum Alhadji)[1]. Le Mourghâb qui traverse le district de Merw et fournit l'eau à cette ville, prend sa source au-delà de Bamian dans le Ghour, canton montagneux de la province de Balkh. Il arrose le district de Merw er Roud et il débouche près du village de Koukin, sur le territoire de Merw Chahidjan. A la distance d'un ferseng de cette dernière ville, il traverse une vallée où il coule dans un lit étroit dont les parois étaient consolidées, des deux côtés, au moyen de madriers. Au sortir de cette vallée, la rivière se dirige vers Merw. Quatre cents ouvriers appelés ghawwas (plongeurs), étaient chargés de l'entretien de ces endiguements et devaient avoir toujours prêt l'approvisionnement de poutres nécessaires aux réparations. Ils étaient de garde jour et nuit, et lorsqu'il leur fallait travailler dans l'eau par un froid rigoureux, ils s'enduisaient le corps de cire. Le cours du Mourghâb, sur le territoire de Merw Chahidjan, était placé sous la surveillance d'un émir dont les pouvoirs étaient plus étendus

[1] M. Schlimmer a consacré un long article à cette substance dans sa *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane.* Téhéran 1874, in-f°, pages 356—360.

que ceux de l'émir el Himayèh[1]. Il avait, sous ses ordres, dix mille hommes recevant une solde régulière, et des surveillants chargés de faire réparer les digues.

La répartition de l'eau se faisait à un ferseng de la ville: il y avait là un grand bassin de forme circulaire, où elle était mesurée au moyen d'une planche sur laquelle étaient marqués soixante degrés ou chaïrèh. Quand l'eau atteignait cette hauteur, on était assuré d'une année d'abondance; ce fait était le signal de réjouissances publiques et les habitants recevaient alors une mesure d'eau complète. Si, au contraire, elle n'atteignait que la hauteur de six degrés, il fallait s'attendre à une extrême disette[2].

Le niveau était constaté par le maître général des eaux; celui-ci faisait part de ses observations à l'administration des postes (Diwan el berid), et celle-ci expédiait sur-le-champ des courriers aux inspecteurs des canaux qui procédaient alors à la répartition, en se basant sur les indications données par le maître général.

Quatre grands canaux, dérivés du Mourghâb, traversaient la ville de Merw et des canaux plus petits approvisionnaient les citernes et les réservoirs. Ces quatre grands canaux portaient les noms de Nehr Zerq, Nehr Madjan, Nehr Hormouzferrèh et Nehr Essa'ady Khorassany.

Merw, comme toutes les grandes villes de l'Orient, était

[1] L'émir el Himayèh était, ainsi que l'indique son nom, l'officier chargé de défendre et de protéger les habitants de la campagne contre les incursions des tribus turques.

[2] Burnes a donné quelques détails sur l'état actuel du Mourghâb, sur le lac ou bassin formé par ses eaux et sur la ruine de la digue. *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahore, Caboul, Balkh et Boukhara,* traduits par M. Eyriès. Paris 1835, tome III, pages 1—3.

défendue par un château et se composait d'une cité intérieure, entourée de faubourgs. La construction du château remontait, selon la tradition, à Tehmouras. Il était bâti sur une éminence et, malgré la hauteur à laquelle il était placé, il était pourvu d'eau par un aqueduc. Au VIe siècle de l'Hégire, le château de Merw tombait déjà en ruines et l'intérieur de son enceinte avait été converti en champs de pastèques et en jardins potagers. La cité avait été fondée, disait-on, par Iskender Zoul Qarneïn; les maisons y étaient construites en argile. La muraille qui l'entourait était percée de quatre portes : Bab el Medinèh qui faisait face à la grande mosquée, Bab Sendjan ou Sengan, Bab Balin et Bab Deri Mechkan par laquelle on sortait pour se rendre dans la Transoxiane. C'est près de cette dernière porte qu'était le palais habité par Mamoun, avant son élévation au khalifat. Les quartiers de la ville et les édifices publics s'étendaient sur le bord des canaux. Le palais du gouvernement, la grande mosquée neuve et la prison se trouvaient sur la rive du Nehr Madjan. On y remarquait aussi la demeure des Aboul Nedjm, affranchis et clients de la famille d'Abou Mou'eïth. Dans cette maison se trouvait une salle surmontée d'une coupole, où furent teintes en noir les étoffes qui servirent à faire les vêtements et les drapeaux des partisans des Abbassides. Le canal de Hormouzferrèh que l'on trouvait sur sa route en venant de Serakhs, traversait un vaste quartier dans lequel on remarquait les maisons et les édifices construits par Husseïn ibn Thahir qui gouvernait le Khorassan en 261 (874). Husseïn ibn Thahir avait voulu y établir le siège du gouvernement et les

marchés publics. Le canal de Hormouzferrèh fournissait également l'eau aux habitants du quartier de Ras ech Chabay, où était la demeure du cheikh Aboul Fazhl Mohammed ibn Obeïdillah.

Le Nehr Zerq coulait non loin de Bab el Medinèh; la mosquée appelée Djami el Atiq (la mosquée vieille) était construite sur la rive de ce canal. On y remarquait aussi les maisons de plaisance de la famille de Khalid ibn Ahmed ben Hammad, ancien gouverneur de la Transoxiane et du Khorassan.

Le quatrième canal, celui de Essa'ady Khorassany, fournissait l'eau aux habitants des quartiers de Bab Sendjan et des Beni Mahan[1]. Il était bordé par les constructions qui portaient le nom de maisons du Merzban.

Merw possédait trois grandes mosquées cathédrales. La première, construite dans la cité peu de temps après la conquête musulmane, portait le nom de Djami el Medinèh ou Djami Beni Mahan. L'islamisme ayant fait un grand nombre de prosélytes, on en bâtit une autre en dehors de l'enceinte; elle fut désignée plus tard sous le nom de mosquée vieille (Djami el Atiq). C'est dans cette mosquée que les traditionnistes se réunissaient tous les vendredis. Abou Mouslim en fit élever une troisième à Madjan et il établit les bazars dans son voisinage.

Le palais du gouvernement se trouvait derrière la mos-

[1] L'histoire nous a conservé les noms de membres de cette famille. L'un d'eux, Fadhl ibn Mahan, client des Beni Samah, conquit, dans le Sind et dans l'Inde, sous le règne de Mamoun, des territoires dont son fils Mohammed ibn Fadhl fut le gouverneur. Le frère de Fadhl, Mahan, fut mis à mort par les Indiens.

quée des Beni Mahan et l'on y admirait la salle d'audience des gouverneurs du Khorassan, surmontée d'une coupole en briques, d'un diamètre de cinquante-cinq coudées. Cette salle avait quatre portes donnant chacune accès à un eïwan ou pavillon ouvert précédé d'une cour carrée.

Le mouçalla où la population se rendait pour faire les prières publiques de la fête de la rupture du jeûne et de la fête des sacrifices, était dans un vaste terrain carré situé à Ras el Meïdan et bordé de maisons et d'édifices; il portait le nom de Mouraba'ah Abil Djaham (carré d'Aboul Djaham)[1].

On visitait à Merw les tombeaux de Boureïdah ibn Khaçib, de Souleyman son fils et de Hakim ibn Amr el Ghaffary, qui furent les compagnons du Prophète.

Merw possédait au XIII[e] siècle, au moment de l'invasion des Mongols, dix bibliothèques dont chacune, au dire de Yaqout, renfermait un plus grand nombre d'ouvrages de choix que celles que l'on voyait dans d'autres villes. Deux de ces bibliothèques appartenaient à la grande mosquée. L'une portait le nom de Azizièh; elle avait été fondée par Aziz ed Din Abou Bekr er Reïdany, et on y conservait douze mille volumes; l'autre était la Kemalièh. Les plus riches après celles-ci, étaient les deux bibliothèques de la famille des Sam'any, l'Omarièh, la Khanoumièh et enfin la Zhoumaïrièh qui était annexée à un couvent. Elle n'avait que deux mille volumes, mais ils étaient tous du plus haut prix, et Yaqout avoue avoir trouvé, dans les bibliothèques de Merw, les livres qui lui ont fourni les matériaux dont il

[1] Aboul Djaham el Kelby avait joué un rôle important dans les événements qui assurèrent le khalifat aux Abbassides.

s'est servi pour rédiger son *Moudjem oul bouldan* et ses autres ouvrages.

La plus grande partie des habitants de Merw appartenaient au rite chafeïte et, comme dans toutes les villes musulmanes au moyen-âge, ils étaient divisés en deux partis : celui des gens de la cité et celui des gens du quartier de Souq el Atiq (le vieux marché), qui vivaient dans un état de rivalité perpétuelle.

Les environs de Merw produisaient une grande quantité de fruits d'une saveur plus délicate que ceux de Hérât. On exportait des raisins secs qui jouissaient d'une grande réputation et des melons, dont les tranches coupées et desséchées, étaient fort appréciées dans l'Iraq.

Les graines de vers à soie avaient, selon la tradition, été transportées de Merw dans le Gourgan et le Thabarestan. L'industrie de la soie y était florissante et les étoffes de Merw étaient recherchées dans toutes les contrées de l'islamisme. Les revenus de la ville et du district de Merw s'élevaient à la somme de 1,132,184 dirhems. L'invasion des Mongols mit fin à la prospérité de Merw; Touly Khan, fils de Djenghiz Khan, se rendit maître de la ville et massacra la population toute entière. Merw ne se releva de ses ruines que sous le règne de Châhroukh; mais les troubles qui agitèrent le Khorassan et les incursions des tribus turcomanes précipitèrent sa décadence, et elle n'est plus aujourd'hui qu'un amas de misérables maisons, au milieu desquelles s'élèvent le tombeau de sultan Sendjar (552—1157), ainsi qu'une grande mosquée et un collège construits par Timour.

Je ne donnerai point à la fin de cette courte notice la liste des littérateurs, des poètes et des théologiens qui, depuis Barzouièh jusqu'à Mirza Sadiq Houmay, ont vu le jour dans cette ville; je me bornerai à citer les noms des auteurs qui en ont écrit l'histoire jusqu'au commencement du XVe siècle.

Les annales de Merw ont été rédigées par Ahmed ibn el Seyyar el Merwezy (268—881); cet ouvrage a été continué par Abou Salih Ahmed Nichaboury (470—1078) et par Abdoul Djebbar el Kharaqy (553—1158). Le célèbre Abou Bekr Mohammed el Sam'any composa une histoire de Merw qui ne compte pas moins de vingt volumes. Bedr ed Din ibn Fertoun, qui mourut à Médine en 769 (1367), et l'auteur du Qamous, Mohammed Firouzâbady (817—1415), ont également tracé le tableau des vicissitudes dont cette antique capitale du Khorassan a été le théâtre.

II.

NICHAPOUR.

Dans la description qu'il nous fait de Misr, Nassiri Khosrau ne trouve à lui comparer, parmi les villes du Khorassan, que Nichapour; elle seule pouvait rivaliser avec la capitale de l'Égypte, sous le rapport de l'étendue, de la population, de la richesse et de l'industrie. J'ai cru devoir réunir ici les renseignements donnés sur cette ville par les géographes orientaux du moyen-âge; j'y ajoute ceux que nous fournit Hafiz Abrou qui les a puisés dans des ouvrages aujourd'hui disparus.

Nichapour, désignée également sous les noms d'Ebrchehr et d'Iranchehr, est l'une des plus anciennes villes du Khorassan. Sa fondation remonte, si l'on en croit les traditions, au règne de Tehmouras; Ardechir Babegan la rebâtit, et Chapour Zoul Ektaf l'éleva au rang de capitale du Khorassan. Les musulmans, sous la conduite d'Ibn Amir, s'en emparèrent en l'an 30 de l'Hégire (650); le merzban ou gouverneur militaire qui y commandait, capitula et les habitants durent, pour se racheter, verser entre les mains des vainqueurs la somme d'un million de dirhems. Cette ville

fut la résidence des princes de la dynastie des Thahirides qui se plurent à l'embellir; l'un d'eux, Abdallah, fils de Thahir, fit bâtir le superbe faubourg de Chadiakh, où il construisit un palais qu'entourèrent les demeures des officiers de son armée.

Amr, fils de Leïs, enleva Nichapour au dernier prince Thahiride et en fit sa capitale : «Je veux, avait-il dit, avant d'en entreprendre la conquête, soumettre un pays dont l'herbe est le reïbas (rhubarbe), dont le sol est couvert de plantes et où les pierres sont des turquoises.»

Nichapour, située à quarante fersengs de Serakhs et à soixante-dix de Merw Chahidjan, s'élève dans une vaste plaine, arrosée par la rivière de Seghawer. Ce cours d'eau alimente les canaux de la ville, qui coulent tous sous terre. Cette particularité a inspiré la boutade suivante à un Arabe qui avait à se plaindre des habitants : «Quelle belle ville serait Nichapour, si ses canaux étaient sur terre et ses habitants dessous!» Le cours du Seghawer était placé sous la surveillance d'inspecteurs chargés de faire réparer les canaux et leurs endiguements, et de présider à la juste répartition des eaux.

Nichapour couvrait une étendue d'environ un ferseng carré. La ville se composait d'un château et d'une cité entourée de faubourgs. L'enceinte du château était percée de deux portes dont l'une s'ouvrait sur la cité, et l'autre sur le faubourg. La ville proprement dite était entourée d'une muraille qui avait quatre portes : Bab ras el qantharah ou Deri Poul (la porte de la Tête du pont), Bab derb Ma'aqil (la porte de la Rue de Ma'aqil), Bab el qouhendiz (la porte

du Château), et enfin Deri pouli Tekin (la porte du Pont de Tekin). Le mur qui protégeait le faubourg avait plusieurs portes. Celle que l'on franchissait pour se rendre dans l'Iraq et le Gourgan, portait le nom de Bab qibab. Celle qui était dans la direction de Balkh et de la Transoxiane, s'appelait Deri djeng (la porte de la Guerre); une troisième qui se trouvait sur la route du Fars et du Qouhistan, était le Deri Haouzâbad, d'autres enfin s'ouvraient sur les routes conduisant à Thous et à Nessa, et parmi elles on citait Deri soukhtèh (la porte Brûlée) et Deri seri Chirin (la porte de la Tête de Chirin).

Nichapour était, au dire d'Abou Aly el Alewy, plus grande que Fosthath, plus peuplée que Baghdad, plus parfaite que Baçrah, et plus magnifique que Qaïroan. Elle était divisée en quarante-quatre quartiers dont chacun, aussi vaste que la moitié de Chiraz, occupait une superficie égale à celle des villes de Hérât, de Gour[1] et de Menichek. Cinquante grandes rues la traversaient dans toutes les directions. Le palais du gouvernement, construit par Abdallah ibn Thahir et rebâti par Amr ibn Leïs, s'élevait sur la place des Descendants de Husseïn (Meïdan el Housseïnyyn); la prison y était contiguë.

La grande mosquée, séparée du palais par la distance d'un ferseng, se trouvait sur la place d'Armes (Lechkergâh) qui s'étendait dans le faubourg, en dehors de la ville et à côté des marchés. La partie où était placé le minber était soutenue par des piliers en bois, et sa construction remon-

[1] Gour est une ville de la province de Fars, à vingt fersengs de Chiraz; elle a porté plus tard le nom de Firouzâbad.

tait à l'époque d'Abou Mouslim. Le reste de l'édifice qui reposait sur des colonnes rondes formées de briques, avait été bâti par Amr ibn Leïs. La cour était entourée, sur trois de ses côtés, par une galerie ouverte, et, au milieu, on remarquait un pavillon d'une grande élégance soutenu par des colonnes d'un marbre veiné de noir et de blanc; il était percé de onze portes, et ses parois et son toit incliné étaient couverts de sculptures et d'arabesques peintes et dorées.

Les marchés publics étaient dans les faubourgs. Le plus grand, qui portait le nom de Mourabba'at el kebirèh[1] (le Grand Carré), s'étendait dans la direction de l'est jusqu'au-delà de la grande mosquée, et jusqu'au Mourabba'at es Saghirèh dans celle de l'ouest. Il allait au nord jusqu'au cimetière de Husseïn (gouristani Housseïn) et au nord jusqu'à la tête du pont. Le Mourabba'at es saghirèh (Petit Carré) se trouvait non loin de la place des Descendants de Husseïn, à côté du palais du gouvernement.

Au-delà de ces marchés, s'élevaient les khans et les fondouqs occupés par les négociants avec les dépôts de leurs marchandises. Les corporations les plus importantes étaient celles des bonnetiers, des négociants en soie écrue et en étoffes, des ouvriers en cuir et des cordiers.

Nichapour n'était point seulement une ville industrieuse dont les produits étaient exportés et recherchés dans toutes les contrées de l'Asie; les sciences y étaient cultivées avec succès et Abou Abdillah ibn el Yeça, plus connu sous les surnoms d'Ibn el Hakim et d'Ibn el Beyy' (405 [1015]), a

[1] Le mot Mourabba'ah مربعه, dans le sens de marché, bazar, est la traduction exacte de l'expression persane چارسو Tcharssou.

réuni les biographies des docteurs qui ont fleuri à Nichapour, dans un volumineux ouvrage qui a été continué par Abdoul Ghafir el Farsy (518 [1125]). Nichapour fut dévastée en 540 (1145) par un tremblement de terre qui dispersa les habitants et les força d'émigrer dans les différentes villes de la Perse. Quelques familles des plus illustres allèrent s'établir à Qazwin.

Hafiz Abrou, dans la notice qu'il a consacrée à Nichapour, nous apprend que les khalifes Abbassides y avaient fondé huit grands colléges[1], et qu'il y en avait dix-sept où les études se faisaient selon les préceptes de la secte chafeïte. Cet historien nous donne, à propos de la prise et du pillage de Nichapour par les Ghouzz en 548 (1153), quelques détails sur les bibliothèques qui furent incendiées ou dévastées par ces hordes.

«Parmi les malheurs qu'il faut déplorer, dit-il, on doit citer la destruction de la bibliothèque annexée à la mosquée qui portait le nom de Mesdjid el 'ouqela.» Elle renfermait cinq mille volumes traitant de différentes sciences et qui étaient mis à la disposition des étudiants. Cinq autres bibliothèques fort importantes furent livrées aux flammes et sept autres furent pillées. Les livres qu'elles contenaient furent vendus au poids du carton كاغذ مقوا, et un petit nombre seulement put être racheté par les habitants.»

Dévastée par les Mongols, Nichapour avait reconquis une certaine splendeur, lorsqu'un tremblement de terre la ruina de fond en comble, sous le règne d'Abaqa Khan. Vedjih ed

[1] Ibn Bathoutha mentionne particulièrement les quatre colléges qui s'élevaient dans le voisinage de la grande mosquée. *Voyages*, tome III, page 80.

Din Zenguy Ferivendy, vézir du Khorassan, la fit rebâtir en 669 (1270), et un poète contemporain consacra la date de sa reconstruction par ces vers : «Grâce à ta puissance, l'antique Nichapour est devenue une nouvelle ville, semblable à un vieillard décrépit qui aurait reconquis les grâces de la jeunesse. La terre en tremblant lui avait fait une blessure sans remède; le médecin de ton équité lui a donné ses soins et elle a recouvré la santé. Cet événement eut lieu en neuf cent soixante-neuf, et cette année eut la gloire de voir la construction de cette ville charmante. Ce fut pendant les derniers jours du mois de Ramazan, alors que le soleil et Vénus étaient dans le signe du Taureau, la lune dans celui du Poisson et Mercure dans les Gémeaux.»

بدولت تو نشابور کهنه نو شد باز
بسان پیر خرف کشته کو شود برنا
آکرچه زلزله دردیش بود بی درمان
طبیب عدل تو کردش دوا ویافت شفا
سال ششصد وشصت ونه اتفاق افتاد
بنا نهادن این شهرهٔ شهر زیبا
اواخر رمضان آفتاب و زهره بثور
قمر بحوت وعطارد نشسته در جوزا

Une catastrophe semblable anéantit encore Nichapour en 808 (1405), une année après l'avénement au trône de Châhroukh. La plupart des habitants furent ensevelis sous les ruines de la ville; ceux qui purent échapper au désastre

s'enfuirent dans la campagne. Mewlana Louthfoullah composa, pour fixer la date de cet événement, les vers suivants:

«Nichapour, cette ville célèbre qui fut jadis la résidence des rois de Perse, a, encore une fois, été tellement bouleversée par un tremblement de terre que ses édifices ont été renversés au niveau du sol. Plus de trente mille hommes et femmes ont été ensevelis sous les ruines, en proie à la douleur et au désespoir. Nulle part, personne n'est demeuré sain et sauf à sa place; nulle part, une brique n'est restée intacte sur une autre brique. Personne n'a été épargné, ni ceux que dévorait l'ambition, ni ceux qui recherchaient les jouissances de ce monde, ni les hauts personnages, ni ceux qui donnaient l'exemple de la sainteté. Cet écroulement a, dans un instant, donné l'idée de ce que serait le monde lorsque retentira la trompette qui en annoncera la fin. A cette date, à partir de l'époque de l'Hégire, qu'a été ce moment? Il a été celui du jour du jugement dernier.»

نشابور معظم را که بودی
در آن شاهان ایرانرا اقامت
چنانش کرد ویران زلزله باز
که هامون گشت بنیانش تمامت
فزون ازسی هزار از مرد و از زن
فرو رفتند دردرد وندامت
نه یك در ماند در یك جای بر جای
نه خشتی ماند بر خشتی سلامت
نه صاحب حرص ونه صاحب شره ماند
نه صاحب جاه ونه صاحب كرامت

نمود آن ریختن اندریکی دم
زنفخ صور در عالم علامت
بتاریخ سنین از عهد هجرت
چه بود آن دم دم روز قیامت [1]

Les guerres et les incursions dont le Khorassan a été le théâtre depuis plus de trois siècles ont amené la ruine de Nichapour, et cette ville n'a conservé que peu de traces de sa splendeur passée. M. Fraser qui la visita au commencement du siècle, en a donné une description recommandable par l'exactitude des renseignements.

[1] Les trois derniers mots du dernier hémistiche دم روز قیامت donnent, en additionnant les lettres, selon leur valeur numérique, la date de 808.

III.

AÏDHAB.

Maqrizy, dans sa *Topographie de l'Égypte et du Kaire,* a consacré une notice à la tribu de Boudjah et donné, sur le désert d'Aïdhab, des renseignements qui lui avaient été fournis, dit-il, par le qadhi de cette ville qu'il avait eu l'occasion de voir au Kaire[1]. Maqrizy prétend que la route d'Aïdhab à Qous ou à Assouan fut suivie par les pèlerins depuis l'année 450 (1058), époque à laquelle les calamités qui désolèrent l'Égypte firent abandonner la route de Qoulzoum. Cet état de choses dura jusqu'en l'année 660 (1258), pendant laquelle le sultan Melik edh Dhahir Beybars réorganisa la caravane d'Égypte et lui confia le voile de la Ka'abah. Les pèlerins partis du Kaire reprirent alors la route qui avait été délaissée pendant si longtemps.

Le témoignage d'Istakhry, d'Ibn Hauqal et de Mouqaddessy, et la relation de Nassiri Khosrau, nous font savoir que la route de Qous ou d'Assouan à la mer Rouge, était

[1] *Topographie de l'Égypte et du Kaire,* tome Ier, pages 194 – 197 et 202—203. Ces deux chapitres ont été insérés, avec des additions tirées d'ouvrages orientaux, par M. Et. Quatremère dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte,* tome II.

parcourue par les pèlerins et les marchands avant l'année 450 indiquée par Maqrizy. Les détails donnés par ce dernier écrivain, ne permettent pas de douter qu'il n'ait eu sous les yeux la relation d'Ibn Djobaïr qui partit de Qous au mois de mai 579 (1183) pour gagner Aïdhab et s'y embarquer afin d'aller à Djouddah et, de cette dernière ville, gagner la Mekke. Le récit de ce voyage à travers le désert m'a paru renfermer des détails assez intéressants pour être mis sous les yeux du lecteur.

Mois de Safer (579) pendant lequel Dieu nous a fait connaître sa faveur et sa bénédiction.

La nouvelle lune se leva dans la nuit du mardi au mercredi 25 mai. Nous étions à cette époque à Qous, et nous avions l'intention de nous rendre à Aïdhab. Que Dieu dans sa bonté et sa générosité nous fasse la grâce de mener ce projet à bonne fin!

Le lundi 13 du mois de Safer, correspondant au 6 juin, nous envoyâmes au Mabraz tous nos bagages et toutes nos provisions. Le Mabraz est situé dans la direction de la qiblèh et à peu de distance de la ville. C'est un vaste emplacement entouré de dattiers où les pèlerins et les marchands se réunissent; ils y font charger leurs effets; c'est de là que l'on se met en marche, et c'est enfin en ce lieu que sont pesées les marchandises avant d'être confiées aux chameliers. Nous partîmes, après la prière de l'Icha, pour gagner une aiguade connue sous le nom de el Hadjiz.

Nous y passâmes la nuit et la journée du mardi, pour aller à la recherche de quelques chameliers arabes qui

s'étaient rendus dans leurs demeures voisines de l'endroit où nous campions. Dans la nuit du mardi au mercredi, nous fûmes témoins, à el Hadjiz, d'une éclipse totale de lune qui commença à la chute du jour et dura une partie de la nuit. Le mercredi matin, nous nous remîmes en route, et, après avoir fait une halte à Qila′ ed Dhya′, nous allâmes coucher à Mahathth el Laqithah[1]. Ces endroits sont en plein désert et on n'y voit aucune construction. Le jeudi, nous nous arrêtâmes, à la fin de notre étape, à l'aiguade des Deux Esclaves. Elle doit son nom à deux esclaves qui sont morts de soif avant d'avoir pu l'atteindre et s'y désaltérer. On y voit leurs deux tombeaux. Que Dieu leur fasse miséricorde! Nous fîmes, en cet endroit, provision d'eau pour trois jours. Le vendredi matin, nous continuâmes notre marche dans le désert, nous arrêtant pour camper dès que la nuit nous enveloppait de ses ombres. Nous rencontrions souvent des caravanes de Aïdhab et de Qous et leur apparition donnait à la route une plus grande animation et une plus grande sécurité. Le lundi 20, nous atteignîmes le puits secourable de Denqach. Ses eaux servent à désaltérer et à abreuver un si grand nombre d'hommes et d'animaux que Dieu seul, dans sa grandeur et sa puissance, peut en faire le dénombrement.

Les chameaux sont, à cause de leur résistance à la soif, les seules montures employées dans ce désert. Les personnes qui aiment leurs aises placent sur eux des chaqdouf. Ce sont des espèces de litières et les meilleures sont celles

[1] Le nom de cette localité fait supposer que l'on y réunissait les objets trouvés sur la route.

du Yémen. Elles ressemblent aux chakiz de voyage; elles sont larges comme celles-ci et recouvertes en cuir. Elles sont doubles et attachées sur le dos du chameau au moyen de cordes solides. Elles sont pourvues, à chaque coin, de piquets destinés à soutenir un tentelet qui permet au voyageur et au compagnon qui lui fait contrepoids de supporter l'ardente chaleur du milieu du jour.

Les deux voyageurs jouissent, assis ou couchés, d'un repos complet. Ils peuvent se passer l'un à l'autre soit des aliments, soit des objets dont ils auraient besoin, et même, s'ils le désirent, se livrer à la lecture du Qoran et des livres qu'ils ont avec eux. Ils ont même la possibilité, s'ils aiment le jeu des échecs, d'y trouver un délassement et une récréation. En un mot, ces litières assurent à l'homme dont la destinée est de voyager, un repos salutaire.

Néanmoins, le plus grand nombre des voyageurs montent sur les charges que portent les chameaux, et ils ont à supporter à cause d'une chaleur torride, les plus pénibles souffrances.

L'encombrement qui se produisit auprès du puits de Denqach fit naître une discussion qui faillit avoir les plus graves conséquences. Dieu nous en préserva. Une dispute s'éleva entre des Ghouzz (Turcs) et des chameliers arabes du Yémen, originaires de Bely et appartenant à la tribu de Qoudha'ah. Ces derniers servent de guides sur la route de Aïdhab et ils sont responsables de sa sécurité.

On se rend de Qous à Aïdhab par deux routes : l'une, qui est celle que nous avions suivie, est connue sous le nom de route des Deux Esclaves; elle est aussi la plus directe.

L'autre part de Assouan[1], bourg situé sur la rive du Nil. Ces deux routes se rejoignent à deux endroits différents : en premier lieu, auprès du puits de Denqach, et ensuite, à une journée de marche plus loin, en face de l'aiguade de Chaghib.

Le lundi soir, nous fîmes une provision d'eau pour un jour et une nuit, et nous nous dirigeâmes sur Chaghib que nous atteignîmes dans la matinée du mercredi 22 Safer[2]. Cette aiguade est à sec, mais on parvient à se procurer de l'eau si on creuse le sol à peu de profondeur. Le jeudi matin, au lever de l'aube, nous nous remîmes en marche pour gagner Oummetan où nous fîmes une provision d'eau pour trois jours. Arrivés à . . . . . . nous laissâmes sur notre gauche la route qui conduit à une aiguade située à une journée de distance seulement de Chaghib; l'eau en est saumâtre, et le chemin qui y conduit offre des difficultés à la marche des chameaux.

Nous atteignîmes Oummetan le dimanche matin 26 Safer. Le même jour, je finis d'apprendre par cœur le livre du Dieu tout puissant, que son nom soit exalté et sanctifié pour cette grâce qu'il nous a accordée à Oummetan! On y trouve, au fond d'une excavation, une source sur laquelle Dieu a répandu des bénédictions spéciales. L'eau qu'elle fournit est la meilleure et la plus agréable de toutes celles que l'on rencontre sur la route. Le nombre des seaux apportés par ceux qui viennent en puiser est vraiment incalculable. Elle

[1] Le mot est mutilé dans le texte : il faut, je crois, lire Assouan.

[2] Le mot Chaghib a la signification de « placé en dehors de la route, qui est éloigné du chemin ».

suffit pour désaltérer les caravanes et pour abreuver les chameaux qui viennent des contrées les plus lointaines, bien que leur nombre soit assez grand pour tarir et dessécher même un fleuve.

Je voulus faire le compte des caravanes qui passaient sur cette route, mais je ne pus y parvenir. Les plus nombreuses sont celles de Aïdhab qui transportent les marchandises apportées de l'Inde dans le Yémen et de cette dernière contrée à Aïdhab. Le poivre formait la plus grande partie des charges et la quantité en était si considérable, que je n'imaginais pas qu'il eût plus de valeur que la poussière. On a, dans ce désert, un spectacle bien extraordinaire; c'est celui de voir, abandonnés sur la route et sans être gardés, des ballots de poivre, de cannelle et autres épices que l'on a dû abandonner là, à cause de la fatigue des chameaux, ou pour toute autre raison. Ces ballots restent en place, jusqu'à ce que leurs propriétaires viennent les reprendre, sans que jamais, malgré le grand concours des passants, ils soient l'objet d'une soustraction. Le lundi matin, nous partîmes de Oummetan, et le même jour, nous atteignîmes à midi, l'aiguade de Moudjadj qui se trouve non loin de la route. Nous y fîmes une provision d'eau pour quatre jours, afin de nous rendre à Ouchera qui n'est qu'à la distance d'une journée de Aïdhab. De Moudjadj, on gagne facilement el Ouadhah[1], terrain couvert d'un sable mou qui s'étend jusqu'au bord de la mer de Djouddah. De là, nous nous dirigerons, s'il plaît à Dieu sur Aïdhab qui

[1] Le mot Ouadhah sert à désigner une terre de couleur blanche sur laquelle il ne pousse que des chardons. *Moudjem,* tome IV, page 932.

est située dans une grande plaine où rien n'arrête la vue ni à droite ni à gauche. Le mardi 28 Safer, nous nous éloignâmes de Moudjadj, à l'heure de midi, et nous prîmes la direction de el Ouadhah.

Mois de Reby oul evvel pendant lequel Dieu nous a comblés de ses bénédictions.

La nouvelle lune se leva dans la nuit du jeudi au vendredi 24 juin. Nous avions franchi el Ouadhah et nous nous trouvions à trois stations de Aïdhab. Le vendredi, à l'heure du repas du matin, nous arrivâmes à l'aiguade de ′Ouchera, éloignée de deux étapes d'Aïdhab. On voit dans cette localité un grand nombre de ′Oucher (Asclepias gigantea)[1]. Cet arbre ressemble à un oranger à fruits amers, mais il n'a pas d'épines. L'eau d'el ′Ouchera est loin d'être douce; elle est fournie par un puits dont les parois ne sont pas revêtues de maçonnerie. Nous le trouvâmes comblé par le sable qui s'y était accumulé. Les chameliers essayèrent, sans y réussir, de le creuser et d'en tirer de l'eau; la caravane s'en trouva privée. Nous marchâmes pendant toute la nuit du vendredi au samedi 2 de ce mois (Reby oul evvel). Dans la matinée, nous atteignîmes l'aiguade d'el Khobeïb qui se trouve en vue d'Aïdhab. Khobeïb est un grand puits, aussi vaste qu'une citerne, et qui suffit à subvenir aux besoins des caravanes et des habitants de la ville.

Le samedi soir, nous entrâmes dans Aïdhab. Cette ville

[1] Le ′Oucher, au rapport des naturalistes arabes, est un grand arbre qui produit une sorte de gomme qui porte le nom de Soukkar el ′Oucher (sucre de l'Asclepias).

s'élève au bord de la mer de Djouddah et n'est point entourée de murailles. Des huttes forment le plus grand nombre des habitations; on voit maintenant quelques constructions en plâtre. Le port est un des plus fréquentés du monde, parce que les navires de l'Inde et du Yémen, sans compter les bâtiments qui transportent les pèlerins, viennent y aborder et en partent. La ville est en plein désert; on n'y voit aucune végétation, et on n'y consomme rien de ce qui est nécessaire à la vie qui ne soit apporté du dehors.

Les habitants réalisent des bénéfices importants, particulièrement sur les pèlerins; ils prélèvent, sur chaque charge de comestibles, une légère taxe dont le taux est réglé et qui vient s'ajouter aux droits de douane que Salah ed Din les a, comme je l'ai dit, autorisés à percevoir. Il faut compter comme une source de revenus très-importante l'affrétement des Djelbèh ou navires qui conduisent à Djouddah les pèlerins, et les en ramènent lorsqu'ils ont accompli les prescriptions imposées par Dieu. On ne considère, parmi les habitants, comme jouissant d'une certaine aisance, que ceux qui possèdent une ou deux Djelbèh; ces navires leur procurent, en effet, des profits considérables. Louange à Celui qui, par les moyens les plus divers, répartit à chacun sa subsistance! Il n'y a de Dieu que lui!

Nous logeâmes à Aïdhab dans une maison bâtie, dit-on, par Moutah, un des gouverneurs abyssiniens. Ce furent ceux-ci qui donnèrent à la ville sa prospérité par les constructions de maisons, de quartiers et de navires.

Il existe dans les îles voisines d'Aïdhab une pêcherie de perles; l'époque de la pêche est indiquée dans le chrono-

gramme suivant[1] et correspond au mois de juin et au mois suivant du calendrier non musulman. C'est alors que l'on trouve les perles les plus précieuses; les plongeurs montés sur de petites barques se rendent dans ces îles, et, après y avoir passé quelques jours, ils reviennent à Aïdhab rapportant chacun, selon la chance qu'il a eue, la part que Dieu a daigné lui accorder. La pêche pour laquelle ils ne sont pas, d'ailleurs, obligés de plonger à une grande profondeur, a pour objet de rapporter des coquilles doubles qui renferment des poissons dont la chair a quelque ressemblance avec celle de la tortue.

Ces coquilles lorsqu'elles sont ouvertes, se divisent en deux valves dont la partie intérieure brille comme de l'argent; on trouve les perles cachées sous la chair de l'animal. Chaque plongeur recueille, selon sa chance, la part que le Dieu unique lui a réservée dans sa bonté infinie. Les habitants de ce pays, où n'existe ni vert ni sec, ont habitué leurs bestiaux à se nourrir de la chair de ces mollusques. Qu'il soit sanctifié le Dieu qui a inspiré l'amour de la patrie à des gens qui se rapprochent plus de la bête que de l'homme!

L'embarquement à Djouddah et le voyage de cette ville à Aïdhab est, pour les pèlerins, une véritable calamité; très-peu d'entre eux arrivent à destination avec l'aide du Dieu très-haut et tout-puissant. Les vents les font dévier de leur route dans la direction du sud, et ils vont attérir dans des ports situés sur la côte du désert. Là, les Boudjah, peuplades de noirs, vivant dans les montagnes, se portent à leur ren-

[1] Ce chronogramme manque dans le texte.

contre et leur louent des chameaux. Ils leur servent ensuite de guides, et les conduisent par des routes privées d'eau pour les faire périr de soif, et s'emparer de leur argent et de leurs effets.

Si de malheureux pèlerins essaient de traverser à pied ce pays inconnu, ils sont assurés de s'égarer et de mourir de soif. Ceux qui parviennent à échapper à ces périls, atteignent Aïdhab comme s'ils venaient de sortir de leurs suaires. Combien en ai-je vu arriver pendant mon séjour dans cette ville, changés, défigurés et offrant aux hommes perspicaces un exemple terrible! Les ports de la côte du désert sont des parages mortels pour les pèlerins. Quelques-uns, mais c'est le plus petit nombre, ont la chance d'être favorisés par le vent et de pouvoir débarquer à Aïdhab.

Les bâtiments qui naviguent sur cette mer perfide et odieuse, sont construits avec des planches cousues les unes aux autres; il n'entre pas un clou dans leur construction. Les coutures sont faites avec des cordelettes fabriquées avec les fibres de l'écorce de la noix de coco préalablement battues et ensuite, réduites en fils que l'on tord pour en faire des cordes. L'étoupe du dattier est employée pour calfater les barques qui, une fois terminées, sont enduites d'huile de ricin ou préférablement de graisse de requin. Le requin est un gros poisson qui dévore les cadavres des noyés. Le but des habitants du pays, en enduisant ainsi leurs barques, est d'en rendre le bois moins dur et plus souple, à cause des nombreux tourbillons qui existent dans cette mer, et qui ne leur permettent pas de se servir de navires dont la membrure serait clouée.

Ils font venir le bois et les noix de coco de l'Inde et du Yémen. Les voiles sont la partie la plus extraordinaire de ces barques; elles sont fabriquées avec les feuilles tressées du palmier Dom. Tous ces matériaux disparates et peu solides forment cependant un ensemble convenable. Qu'il soit béni celui qui leur permet d'en faire usage! Il n'y a de Dieu que lui!

Les gens d'Aïdhab usent à l'égard des pèlerins de procédés abominables; ils les entassent les uns sur les autres dans leurs barques, de façon à faire ressembler celles-ci à des cages remplies de poules. Ils agissent ainsi, poussés par leur avidité et leur amour du lucre qui sont si grands que, dans un seul voyage, ils gagnent le prix de leur navire, sans se préoccuper de ce qui peut lui arriver pendant la traversée; le dicton suivant a cours parmi eux : «Nous risquons nos planches et les pèlerins risquent leurs âmes.»

Bref, ce pays est un des pays de Dieu qui mériterait le plus d'être exterminé par l'épée.

Le mieux, pour celui qui en a le moyen, est de ne jamais le voir et de gagner l'Iraq en traversant la Syrie pour se mettre à la suite du chef de la caravane des pèlerins de Baghdad. S'il ne peut le faire pour aller à la Mekke, il pourra toujours, après avoir accompli son pèlerinage, se rendre à Baghḍad avec ce chef. De cette ville, il pourra gagner Akkèh, et de là Alexandrie et la Sicile ou toute autre contrée où il trouvera, presque toujours, des navires chrétiens en partance pour Sebtah (Ceuta) ou tout autre pays musulman.

S'il trouve ce chemin détourné un peu long, il devra,

néanmoins, se féliciter d'avoir heureusement échappé aux calamités d'Aïdhab et autres lieux semblables.

Les tribus nègres qui habitent les environs d'Aïdhab portent le nom de Boudjah. Elles sont gouvernées par un sultan de leur race qui réside au milieu d'elles dans les montagnes voisines. Il semble exercer l'autorité conjointement avec le gouverneur turc de la ville dont il est le lieutenant, bien qu'il perçoive la totalité des impôts.

Les noirs de ces tribus ont des mœurs plus abjectes et une intelligence plus bornée que celles des bestiaux. Ils ne connaissent, en fait de religion, que la formule de l'unité de Dieu, et ils ne la prononcent que pour montrer qu'ils sont musulmans. Leur conduite et leur genre de vie sont, malgré cette apparence, si dépravés qu'ils méritent le mépris et la réprobation universels. Les femmes et les hommes vont tout nus et un morceau de toile leur sert à cacher leurs parties sexuelles; le plus grand nombre d'entre eux ne prend même pas cette précaution. Ils sont profondément ignorants, ils ne connaissent ni leur origine, ni les péchés qu'ils peuvent commettre à l'égard de celui qui les a maudits.

Le 25 du mois de Reby oul evvel correspondant au 28 juillet, nous nous embarquâmes dans le dessein de nous rendre à Djouddah; mais le vent étant tombé, et les matelots ayant déserté le bord, nous fûmes obligés de passer toute la journée dans le port. Le mardi matin, nous levâmes l'ancre en invoquant les bénédictions du Dieu tout puissant. Puisse-t-il nous accorder son assistance protectrice!

Nous fîmes à Aïdhab, en comptant le lundi dont je viens

de parler, un séjour de vingt trois jours. Je ne doute pas que Dieu ne m'en tienne compte, car j'ai supporté tous les désagréments et enduré tous les maux que peut occasionner une nourriture malsaine. Il suffira de savoir que dans cette ville, l'eau même est apportée du dehors, quand le soin de calmer la soif est pour l'homme un besoin aussi impérieux que celui de conserver la vie.

Nous devions supporter une chaleur torride capable de faire fondre le corps et nous étions obligés de boire une eau qui nous enlevait tout appétit. Il a raison celui qui a marqué son horreur pour cette ville par ces mots : eau croupissante et température toujours brûlante.

Le séjour dans cette ville maudite est une des épreuves les plus terribles et les plus méritoires réservées aux pèlerins dans leur voyage à l'antique sanctuaire. Que Dieu multiplie pour lui les hommages et les marques de vénération!

On se plaît tellement à citer les tourments que l'on subit à Aïdhab, que l'on prétend que Souleyman, fils de Daoud (que la paix soit avec notre prophète et avec lui!), l'avait assignée comme prison aux démons. Que Dieu, en préservant les pèlerins de cette route, leur permette de suivre celle qui conduit directement à son sanctuaire vénéré, en passant par l'Égypte, par Aqabat el Aïlah et la sainte ville de Médine! On a, pendant ce court voyage, la mer à sa droite et le mont Sinaï à sa gauche; seulement les Chrétiens possèdent, non loin de la route, un fort qui commande le passage. Puissent-ils en regretter bientôt la perte!

IV.

KHAN LENDJAN.

Khan Lendjan ou Khoulendjan, petite ville située à deux journées de marche d'Isfahan, était fort peuplée et le centre d'un commerce actif. Les environs produisaient en abondance toutes sortes de fruits. Firdoussy y fut reçu après sa fuite de Ghaznèh par le gouverneur Ahmed ibn Mohammed ben Abou Bekr et il nous a laissé le récit de l'accueil qui lui fut fait et de l'aventure qui lui arriva pendant son séjour. Ce morceau se trouve dans l'exemplaire du Châh Nâmeh acquis par le British Museum à la vente de M. Mohl (ms. Or. 1403, f° 518), et il m'a été signalé par M. le docteur Rieu, conservateur des manuscrits orientaux, auquel je me plais à offrir ici l'expression de tous mes remercîments.

« Lorsque ma grande histoire, lorsque les récits des règnes des rois puissants furent achevés, c'était le troisième jour qui suit le samedi, après le milieu du jour, lorsque s'étaient écoulés cinq fois cinq jours du mois que les Arabes appellent Moharrem et auquel, en signe de vénération, on donne le nom de mois sacré. Je te ferai également connaître cette date

selon le style des Dèhqan; c'étaient le mois de Behmen et le jour d'Assouman[1]. Ce même jour, le gouverneur fit éclater la satisfaction que lui causait ce livre; il témoigna le désir de me voir, il s'enquit de mes besoins et il m'interrogea à ce sujet. Le caractère de ce personnage était noble et bienveillant. Il était sage, prudent et rempli de bonté. C'était le digne Ahmed, et on aurait vainement cherché ailleurs, et même dans sa famille, quelqu'un qui fût son pareil (litt. son jumeau). Si tu demandes comment s'appelait son père, son nom se terminait par Abou Bekr et commençait par Mohammed (Mohammed, fils d'Abou Bekr). Il était originaire d'Isfahan et le lieu de sa résidence était Khan Lendjan. Sa conduite était l'objet des éloges des grands et des sages. Lorsque je descendis à Khan Lendjan, j'étais dénué de tout ce que vous pourriez dire. Il me conduisit dans sa maison et, après m'avoir vu, il m'assigna une demeure. Ses bienfaits firent de moi, l'auteur de ce livre, son esclave. Il fit sourire les lèvres de mes désirs en me donnant vêtements, tapis et lit; il se chargea même de me nourrir. Tout ce qu'il m'accorda était beau et en rapport avec ma situation. Mais sa générosité ne put bannir la tristesse de mon cœur, car un homme malveillant donna carrière à sa langue et, semblable à un âne qui brait, il tint sur moi des propos affreux qui me causèrent un vif chagrin, car je craignis qu'ils n'indisposassent le gouverneur contre moi.

Celui-ci m'appela; il m'écouta et me dit : «S'il te faut

[1] Le jour d'Assouman était le vingt-cinquième ou le vingt-huitième jour du mois. Ce nom était aussi celui de l'ange auquel ce jour était consacré.

de nouveau quelque chose, je te l'accorderai encore. Je sais que celui qui parle mal de toi désire que le malheur te poursuive. Le malveillant épie tes actions et il se tient sur ton chemin. Quant à toi, bannis toute crainte, ne t'éloigne pas de nous, car jamais le médisant ne sera à nos gages. Puisse son corps être la proie d'infirmités continuelles! que sa mère et sa femme soient considérées partout comme des créatures d'un mauvais renom!» Quand je sus ce qu'étaient ces femmes, je courus lui rendre hommage. Je me déclarai prêt à exécuter tous ses ordres et je proclamai la générosité de son caractère. J'en atteste son fils, bien qu'il ne soit encore qu'un enfant, vois jusqu'où a été sa bienveillance pour moi.

Un jour de printemps, nous allâmes pour nous divertir, sur les bords du Zerrin Roud et nous descendîmes sur la berge. Tout à coup, je tombai dans l'eau. Mes compagnons petits et grands s'empressèrent autour de moi. J'étais entraîné par la violence des tourbillons du courant; on aurait dit que mon heureuse destinée avait fait place à un sort fatal. Dès qu'il s'aperçut (le gouverneur) de l'accident qui m'arrivait, il accourut pour me porter secours. Il me saisit par les cheveux et me tira hors de l'eau. En me voyant sain et sauf, son cœur se remplit de joie; il fit immédiatement donner un mouton aux pauvres. Après le Dieu très-saint dont la bonté et la volonté me sauvèrent, c'est grâce à lui, que ma vie fut préservée de la mort.

Aujourd'hui, si j'étais le maître de mon âme et de mon corps, je ne les lui refuserais pas s'il me les demandait. Que Dieu dispensateur de tous les biens lui accorde son

aide! Puissent ceux qui lui sont hostiles et qui médisent de lui, être réduits à la condition la plus vile!

چو شد اسپری داستان بزرك ✻ سخنهای آن خسروان سترك
بروزسیم شنبدی چاشتکاه ✻ شده پنج ره پنج روزان زماه
که تازیش خواند محرم بنام ✻ که از ارجمندیش ماه حرام
اکر سال نیز آرزوت آمدست ✻ نهم سال وهشتاد باسیصدست
ز تاریخ دهقان بکویمت نیز ✻ ز اندیشه دل‌را بشویمت نیز
مه بهمن وآسمان روز بود ✻ که حاکم بدین نامه پیروز بود
چو خواهشکری ونیازم نمود ✻ بدین پرسشم زبان برکشود
همایون نهاد وپسندیده کل ✻ خردمند وارمیده ونیك دل
کرانمایه احمد که همسال او ✻ بجوید بهرجا ازو آل او
ز باباش جوبی تونام درست ✻ ابو بکرش آخر محمد نخست
سپاهانی و خان نشستکهش ✻ بنزد بزرکان ستوده دهش
چو در خان لنجان فراز آمدم ✻ بهرج بکویی نیاز آمدم
مرا سوی خان خود راه داد ✻ چو با من بدید او بخرکاه داد
خداوند این دفترم بنده کرد ✻ لب هر مرادم پر از خنده کرد
ز پوشیدنی و زکستردنی ✻ ز افکندنی وهم از خوردنی
پسندیده و پاك در خورد من ✻ بدادی نشستی زدل درد من
بد اندیش بر من زبان کشود ✻ چو خر ژاژ هر زشتی می سرود
بکوشم رسید وکرفتم کران ✻ که تا دلش بر من نکردد کران
مرا خواند و از من نیوشید چیز ✻ چو بایدت کفتا بخشم نیز
چو بدکوی دانم که بد خواه تست ✻ بد اندیش بر شیوه و راه تست
تو بی بیم باش و مشو دور ما ✻ که بدکو نشاید بمزدور ما
که همواره رنجور بادا تنش ✻ چو مادرش بد نام هرجا زنش

چو از پردکیش آکهی یافتم ❊ سوی خدمتش تیز بشتافتم
بهرکار فرمان بر او شدم ❊ بنیکو نهادیش خستو شدم
بفرزند او کرچه شاکرد هست ❊ نکر تا کجا مهربانیش هست
بهاران سوی رود زرین شدیم ❊ ز بهر نشاط وپاین شدیم
بآب اندر افتادم از ناکهان ❊ ز یاران به پیشم کهان و مهان
بماندم کرفتار کرداب سخت ❊ تو کفتی که بر کشت بیدار بخت
چو آکاه شد بر سر من دوید ❊ بمویم کرفت ومرا بر کشید
دلش کشت بردیدنم نیك شاد ❊ سبك کوسفندی بدرویش داد
پس از خواست دادار یزدان پاك ❊ شد ایمن از و جان من از هلاك
کنون کر بدستم بود جان و تن ❊ ندارم دریغ ار بخواهد ز من
که یزدان نیکی دهش یار باد ❊ بد اندیش وبدکوی او خوار باد

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page XI. — Toutes les copies de la traduction du *Rissalet en Nedamèh* que je possède, portent que Nassiri Khosrau lut l'ouvrage de Qostha, fils de Louqa de Ba'albek, qui avait recueilli les paroles de Jésus. Cette assertion renferme une erreur trop grossière pour pouvoir être admise. J'ai reçu, tout récemment, un exemplaire de l'Atech Kedèh copié sur le texte autographe de Hadji Louthf Aly beik; la phrase dans laquelle est mentionné le nom de Qostha, fils de Louqa, y est remplacée par celle-ci : Je lus le qatha Louqa قطا لوقا. Ces mots désignent, sans aucun doute, l'évangile selon Saint Luc (κατὰ Λουκᾶν) qui nous a conservé les enseignements de Jésus Christ.

Page XXV, ligne 2. — Il faut aussi signaler ce fait caractéristique; Nassir ne put aller visiter le tombeau d'Abou Horeïra près de Thabarièh, car les habitants, chiites fanatiques, accablaient de mauvais traitements les sunnites qui voulaient faire ce pèlerinage.

Page XXVIII, ligne 1. — Il faut ajouter après la phrase : « et la main du trépas l'a mis hors de tout ce qu'il possédait », les mots suivants : « tous les biens de ce monde ne sont que poussière et immondices. »

Page 245, ligne 1. — Le mot *boucy* désignant une espèce de navire, se trouve dans Albert d'Aix sous la forme *buza*. « Verum dehinc septem diebus evolutis, Rex ab Assur exiens, navem quae dicitur Buza ascendit. » *Hist. Hieros.*, Lib. IX, p. 330 dans les *Gesta Dei per Francos.*

Page 271, note. — Le mot *himayèh* désignait en Égypte un impôt prélevé sur les terres et les marchandises. Cf. Quatremère, *Histoire des Sultans mamelouks*, tome II, 2e partie, p. 129.

Page	6, ligne	13	Djaghir	lisez	Djaghry.
»	16, note		Djouzdjanan	»	Djourdjan.
»	79, ligne	23	Maqçourèh	»	Maqçourah.
»	92, »	6	le	»	ce.
»	110, note		Mehassim	»	Mehassin.
»	113, ligne	10	qassab	»	qaçab.
»	143, »	16	sultna	»	sultan.
»	158, »	5	tissé	»	tissés.
»	233, »	12	les	»	leurs.

TEXTE PERSAN.

Page	٥ (5), ligne	18	خيل	lisez	جيل.
»	٨٨ (88), »	11	جرز	»	جزر.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

Un n. placé à côté d'un nombre, renvoie à la note de la page indiquée.
Les titres des ouvrages cités sont imprimés en italique.

B

D

E

F

G

H

J

N

Q

R

S

Z

TABLE DES MATIÈRES.



اینك ناصر آن کهتر از شادی چنان شد که ندانست چه کند و ما بسوی شهر بلخ برفتیم براه میان روستا وبرادرم خواجه ابو الفتح براه دستکرد آمد ودر خدمت وزیر بسوی امیر خراسان می رفت چون احوال ما بشنید از دستکرد باز کشت وبر سر پل جموکیان بنشست تا آنکه ما برسیدیم و آن روز شنبه بیست وششم ماه جماذی الاخر سنه اربع واربعین واربعمایه بود وبعد از آنکه هیچ امید نداشتیم و بدفعات در وقایع مهلکه افتاده بودیم واز جان نا امید کشته بهم دیکر رسیدیم و بدیدار یکدیکر شاد شدیم وخدای سبحانه وتعالی را بدان شکرها کذاردیم و بدین تاریخ بشهر بلخ رسیدیم وحسب حال این سه بیت کفتم

رنج وعنای جهان اکرچه دراز است
باید وبانیك بیکمان بسر آید
چرخ مسافر زبهر ماست شب و روز
هرچه یکی رفت بر اثر دیکر آید
ماسفر برکذشتنی کذرانیم
تاسفر ناکذشتنی بدر آید

ومسافت راه که از بلخ به مصر شدیم واز آنجا بمکه و براه بصره بپارس رسیدیم وبه بلخ آمدیم غیر آن که باطراف بزیارتها وغیره رفته بودیم دو هزار ودویست وبیست فرسنك بود واین سرکذشت آنچه دیده بودم براستی شرح دادم وبعضی که بروایتها شنیدم اکر در آنجا خلافی باشد خوانندکان از این ضعیف ندانند ومواخذت ونکوهش نکنند واکر ایزد سبحانه و تعالی توفیق دهد چون سفر طرف مشرق کرده شود آنچه مشاهده افتد باین ضم کرده شود انشاء الله تعالی وحده العزیز والحمد لله رب العالمین والصلوات علی محمد وآله واصحابه اجمعین ※

باشد کفت پس ان معنیرا که عقل اثبات میکند نهایت نیست از آن جانب اکر نهایتش هست تا کجا است واکر نهایتش نیست تا منتهاهی چکونه فناپذیرد واز این شیوه سخنی چند می رفت وکفت که بسیار تحیر در این خوردهام کفتم که نخورده است فی الجمله بسبب تشویشی که در زوزن بود از جهت عبید نیشابوری وتمرد رئیس زوزن یکماه بقاین بماندم ورکابدار امیر کیلکیرا از آنجا باز کردانیدم و از قاین بعزم سرخس بیرون آمدیم دوم جماذی الاخر بشهر سرخس رسیدیم واز بصره تا سرخس سی صد و نود فرسنك حساب کردیم از سرخس براه رباط جعفری ورباط عمروی ورباط نعمتی که آن هر سه رباط نزدیك هم بر راهست بیامدیم دوازدهم جماذی الاخر بشهر مرو الرود رسیدیم وبعد ازدو روز بیرون شدیم براه آب کرم نوزدهم ماه به باریاب رسیدیم سی وشش فرسنك بود وامیر خراسان جغری بیك ابو سلیمان داود بن مکائیل بن سلجوق بود و وی بشبورغان بود وسوی مرو خواست رفتن که دار الملك وی بود وما بسبب نا ایمنی راه سوی سنکلان رفتیم از آنجا براه سه دره سوی بلخ آمدیم وچون برباط سه دره رسیدیم شنیدیم که برادرم خواجه ابو الفتح عبد الجلیل درطایفهٔ وزیر امیر خراسان است که اورا ابو نصر میکفتند وهفت سال بود که من از خراسان رفته بودم چون بدستکرد رسیدیم نقل وبنه دیدم که سوی شبورقان میرفت برادرم با من بود پرسید که این از کیست کفتند از آن وزیر کفت شما ابو الفتح عبد الجلیل را شناسید کفتند کسی او با ماست در حال شخصی نزدیك ما آمد وکفت از کجا می آیید کفتیم از حج کفت خواجهٔ من ابو الفتح عبد الجلیل را دو برادر بودند از چندین سال بحج رفته و او پیوسته در اشتیاق ایشان است و از هر که خبر ایشان میپرسد نشان نمی دهند برادرم کفت ما نامهٔ ناصر آورده ایم چون خواجهٔ تو برسد بدو بدهیم چون لحظهٔ بر آمد کاروان بر راه ایستاد وما هم براه ایستادیم و آن کهتر کفت اکنون خواجهٔ من برسد واکر شمارا نیابد دلتنك شود واکر آن نامه مرا دهید تا بدو دهم دل خوش شود وبرادرم کفت تو نامهٔ ناصر میخواهی یا خود ناصر را میخواهی

بوده است اما در آن وقت که من دیدم اغلب خراب بود وبر صحرائی نهاده است وآب روان وکاریز دارد وبر جانب شرقی باغهای بسیار بود وحصاری محکم داشت گفتند در این شهر چهار صد کارگاه بوده است که زیلو بافتندی ودر شهر درخت پسته بسیار بود در سرایها ومردم بلخ وتخارستان پندارند که پسته جز بر کوه نروید و نباشد وچون از شهر تون برفتیم آن مرد گیلکی مرا حکایت کرد که وقتی ما از تون بگناباد می رفتیم دزدان بیرون آمدند وبر ما غلبه کردند چند نفر از بیم خودرا در چاه کاریز افکندند بعداز آن یکی را از آن جماعت پدری مشفق بود بیامد ویکی را بمزد گرفت ودر آن چاه گذاشت تاپسر اورا بیرون آورد چندان ریسمان ورسن که آن جماعت داشتند حاضر کردند ومردم بسیار بیامدند هفت صد گز رسن فرو رفت تا آن مرد به بن چاه رسید رسن در آن پسر بست واورا مرده بر کشیدند وآن مرد چون بیرون آمد گفت که آبی عظیم در این کاریز روانست وآن کاریز چهار فرسنگ می رود و آن گفتند کیخسرو فرموده است کردن وبیست وسیوم شهر ربیع الاخر بشهر قاین رسیدیم از تون تا آنجا هجده فرسنگ میدارند اما کاروان بچهار روز تواند شدن که فرسنگهای گرانست قاین شهری بزرگ وحصین است وگرد شهرستان خندقی دارد ومسجد آدینه بشهرستان اندراست وآنجا که مقصوره است طاقی عظیم بزرگست چنانکه در خراسان از آن بزرگتر ندیدم وآن طاق نه در خور آن مسجد است وعمارت همه شهر بگنبد است واز قاین چون بجانب مشرق شمال روند بهجده فرسنگی زوزنست وجنوبی تا هرات سی فرسنگ بقاین مردی دیدم که اورا ابو منصور محمد بن دوست میگفتند از هر علمی باخبر بود ازطب ونجوم ازمنطق چیزی از من پرسید که چه گویی بیرون این افلاك وانجم چیست گفتم نام چیز بر آن افتد که داخل این افلاکست وبر دیگرنه گفت چه گویی بیرون از این گنبدها معنی است یانه گفتم چاره نیست که عالم محدود است وحد او فلك الافلاك و حد آنرا گویند که از جز او جدا باشد وچون این حال دانسته شد واجب کند که بیرون افلاك نه چون اندرون

لحظهٔ در آنجا آسایشی کنند ودر راه ریك روان دیدیم عظیم وکه از نشان بکردد از میان آن ریك بیرون نتواند آمدن وهلاك شود واز آن بکذشتیم زمینی شور بدید آمد بر جوشیده که شش فرسنك چنین بود که اکر ازراه کسی یکسو شدی فرو رفتی واز آنجا براهٔ رباط زبیده که آنرا رباط مرامی کویند برفتیم وآن رباط را پنج چاه آب است که اکر رباط و آب نبودی کس از آن بیابان کذر نکردی واز آنجا به چهاردهٔ طبس آمدیم بدیهی که آنرا رستاباد میکفتند ونهم ربیع الاول بطبس رسیدیم واز سپاهان تا طبس صد و ده فرسنك می کفتند طبس شهری انبوه است اکرچه بروستا نماید وآب اندك باشد وزراعت کمتر کنند خرمایستانها باشد وبساتین وچون از آنجا سوی شمال روند نیشابور به چهل فرسنك باشد وچون سوی جنوب بخبیص روند براهٔ بیابان چهل فرسنك باشد وسوی مشرق کوهی محکم است و در آن وقت امیر آن شهر کیلکی بن محمد بود وبشمشیر کرفته بود وعظیم ایمن وآسوده بودند مردم آنجا چنانکه بشب در سرایها نبستندی وستور در کویها باشد با آنکه شهر را دیوار نباشد وهیچ زن را زهره نباشد که با مرد بیکانه سخن کوید واکر کفتی هر دورا بکشتندی وهمچنین دزد وخونی نبود از پاس وعدل او و از آنچه من در عرب وعجم دیدم از عدل وامن بچهار موضع دیدم یکی بناحیت دشت در ایام لشکرخان دوم بدیلمستان در زمان امیر امیران جستان بن ابراهیم سیوم در ایام المستنصر بالله امیر المومنین چهارم بطبس در ایام امیر ابو الحسن کیلکی بن محمد وچندانکه بکشتم بایمنی این چهار موضع ندیدم ونشنیدم ومارا هفده روز بطبس نکاهداشت وضیافتها کرد وبوقت رفتن صلت فرمود وعذرها خواست ایزد سبحانه وتعالی از او خشنود باد رکابداری از آن خود با من فرستاد تا زوزن که هفتاد و دو فرسنك باشد چون از طبس دوازده فرسنك بیامدیم قصبهٔ بود که آنرا رقه می کویند آبهای روان داشت وزرع وباغ ودرخت وبارو ومسجد آدینه و دیهای ومزارع تمام دارد نهم ربیع الاخر از رقه برفتیم ودوازدهم ماه بشهر تون رسیدیم میان رقه و تون بیست فرسنك است شهر تون شهری بزرك

نیکو مردی آهسته نیکو لقا و اورا خواجه عمید می گفتند فضل دوست بود وخوش سخن وکریم و سلطان فرموده بود که سه سال از مردم هیچ چیز نخواهند و او بر آن میرفت وپراکندگان همه روی به وطن نهاده بودند واین مرد از دبیران شوری بوده بود وپیش از رسیدن ما قحطی عظیم افتاده بود اما چون ما آنجا رسیدیم جو می درویدند ویك من ونیم نان گندم بیکدرم عدل وسه من نان جوین هم ومردم آنجا می گفتند هرگز بدین شهر هشت من نان کمتر بیك درم کس ندیده است ومن در همه زمین پارسی گویان شهری نیکوتر وجامع تر وآبادان تر از اصفهان ندیدم وگفتند اگر گندم وجو و دیگر حبوب بیست سال نهند تباه نشود وبعضی گفتند پیش از این که بارو نبود هوای شهر خوشتر از این بود و چون بارو ساختند متغیر شد چنانکه بعضی چیزها بزیان می آید اما روستا همچنانست که بود وبسبب آنکه کاروان دیرتر براه می افتاد بیست روزدر اصفهان بماندم وبیست وهشتم صفر بیرون آمدیم بدیهی رسیدیم که آنرا هیثماباد گویند واز آنجا براهٔ صحرا وکوهٔ مسکیان بقصبهٔ نایین آمدیم واز سپاهان تا آنجا سی فرسنك بود وازنایین چهل و سه فرسنك برفتیم بدیه گرمه از ناحیهٔ بیابان که این ناحیه ده دوازده پاره دیه باشد وآن موضعی گرم است ودرختهای خرما بود واین ناحیه کوفجان داشته بودند در قدیم ودر این تاریخ که ما رسیدیم امیر گیلکی این ناحیه از ایشان ستده بود ونایبی از آن خود بدیهی که حصارکی دارد وآنرا پیاده میگویند بنشانده وآن ولایت را ضبط می کند وراه‌ها ایمن میدارد واگر کوفجان براه زدن دوند سرهنگان امیر گیلکی براهٔ ایشان می فرستد وایشانرا بگیرند ومال بستانند وبکشند واز محافظت آن بزرك این راه ایمن بود وخلق آسوده خدای تبارك وتعالی همه پادشاهان عادل را حافظ وناصر ومعین باد وبر روانهای گذشتگان رحمت کناد ودر این راهٔ بیابان بهر دو فرسنك گنبدکهای ساخته اند ومصانع که آب باران در آنجا جمع شود وبمواضع که زمین شورستان نباشد ساخته اند واین گنبدکها بسبب آن است تا مردم راه گم نکنند ونیز بگرما وسرما

کفتیم وشنیدیم درکلام وحساب وغیره واول محرم از آنجا برفتیم وبراه کوهستان روی به اصفهان نهادیم در راه بکوهی رسیدیم درهٔ تنك بود عام کفتندی این کوه را بهرام کور بشمشیر بریده است وآنرا شمشیر برید می کفتند وآنجا آبی عظیم دیدیم که از دست راست ما از سوراخ بیرون می آمد واز جایی بلند فرو می دوید وعوام میکفتند این آب بتابستان مدام می آید وچون زمستان شود باز ایستد ویخ بندد وبلوردغان رسیدیم که از ارجان تا آنجا چهل فرسنك بود واین لوردغان سرحد پارس است واز آنجا بخان لنجان رسیدیم وبر دروازهٔ شهر نام سلطان طغرلبیك نوشته دیدم واز آنجا بشهر اصفهان هفت فرسنك بود مردم خان لنجان عظیم ایمن وآسوده بودند هر یك بکار وکدخدای مشغول از آنجا برفتیم هشتم صفر سنه اربع واربعین واربعمایه بود که بشهر اصفهان رسیدیم از بصره تا اصفهان صد و هشتاد فرسنك باشد شهری است برهامون نهاده آب وهوا خوش دارد وهرجا که ده کز چاه فرو برند آبی سرد خوش بیرون آید وشهر دیواری حصین بلند دارد و دروازه‌ها وجنك کاه‌ها ساخته وبر همه بارو کنکره ساخته ودر شهر جویها آب روان وبناهای نیکو ومرتفع ودر میان شهر مسجد آدینه بزرك نیکو وباروی شهر را کفتند سه فرسنك ونیم است واندرون شهر همه آبادان که هیچ از وی خراب ندیدم وبازارهای بسیار وبازاری دیدم از آن صرافان که اندر او دویست مرد صراف بود وهر بازاری را دربندی ودروازه وهمه محلتها وکوچهارا همچنین دربندها ودروازه های محکم وکاراوان سراهای پاکیزه بود وکوچه یی بود که آنرا کو طراز میکفتند ودر آن کوچه پنجاه کاراوان سرای نیکو و در هر یك بیاعان وحجره‌داران بسیار نشسته واین کاراوان که ما با ایشان همراه بودیم یکهزارو سیصد خروار بار داشتند که در آن شهر رفتیم هیچ باز دید نیامد که چکونه فرو آمدند که هیچ جا تنکی موضعی نبود ونه تعذر مقام وعلوفه وچون سلطان طغرلبیك ابو طالب محمد بن میکائیل بن سلجوق رحمة الله علیه آن شهر کرفته بود مردی جوان آنجا کماشته بود نیشابوری دبیری نیك باخط

سه کاراوان سرای بزرك ساخته اند هر يك از آن چون حصاری است محکم وعالی و در مسجد آدینهٔ آنجا بر منبر نام یعقوب لیث دیدم نوشته پرسیدم از یکی که حال چکونه بوده است کفت که یعقوب لیث تا این شهر کرفته بود ولیکن دیکر هیچ امیر خراسان را آن قوت نبوده است ودر این تاریخ که من آنجا رسیدم این شهر بدست پسر آن ابا کالنجار بود که ملك پارس بود وخواربار یعنی مأکول این شهر از شهرها و ولایتها برند که آنجا بجز ماهی چیزی نباشد واین شهر باج کاهیست وکشتی بندان وچون از آنجا بجانب جنوب بر کنار دریا بروند ناحیت توه وکازرون باشد ومن در این شهر مهروبان بماندم بسبب آنکه کفتند راهها نا ایمن است از آنکه پسران ابا کالنجار را با هم جنك وخصومت بود وهر يك سری میکشیدند وملك مشوش کشته بود کفتند بآراغان مردی بزرك است وفاضل اورا شیخ سدید محمدبن عبد الملك کویند چون این سخن شنیدم از بس که از مقام در آن شهر ملول شده بودم رقعهٔ نوشتم بدو واحوال خود اعلام نمودم والتماس کردم که مرا از این شهر بموضعی رساند که ایمن باشد چون رقعه بفرستادم روز سیم سی مرد پیاده دیدم که همه باسلاح به نزديك من آمدند وکفتند مارا شیخ فرستاده است تا در خدمت تو بآرغان رویم و مارا بدلداری بآرغان بردند ارجان شهری بزرکست ودر او بیست هزار مرد بود وبر جانب مشرقی آن رودی آب است که از کوه در آید وبجانب شمال آن رود چهار جوی عظیم بریده اند وآب میان شهر بدر برده که خرج بسیار کرده اند واز شهر بکذرانیده وآخر شهر بر آن باغها وبستانها ساخته ونخل ونارنج وترنج وزیتون بسیار باشد وشهر چنانست که چندان که بر روی زمین خانه ساخته اند در زیر زمین همچندان دیکر باشد ودر همه جا در زیر زمینها وسردابها آب میکذرد وتابستان مردم شهر را بواسطهٔ آن آب در زیر زمینها آسایش باشد ودر آنجا از اغلب مذاهب مردم بودند ومعتزله‌را امامی بود که اورا ابو سعید بصری میکفتند مردی فصیح بود واندرهندسه وحساب دعوی میکرد ومرا با او بحث افتاد واز یکدیکر سوالها کردیم وجوابها

نتوان شد الا بآب گذر کنند وجانب جنوبی عبادان خود دریای محیطست که
چون مد باشد تا دیوار عبادان آب بگیرد وچون جزر شود کمتر از دو فرسنگ
دور شود و از عبادان حصیر خریدند وگروهی چیزی خوردنی خریدند دیگر
روز صبحگاه کشتی در دریا راندند وبر جانب شمال روانه شدیم وتا ده فرسنگ
بشدند هنوز آب دریا می خوردند وخوش بود وآن آب شط بود که چون
زبانه در میان دریا در میرفت وچون آفتاب بر آمد چیزی‌را چون گنجشك
در میان دریا بدید آمد چندانکه نزدیکتر شدیم بزرگتر می نمود وچون بمقابل
او رسیدیم چنانکه بر دست چپ تا یك فرسنك بماند باد مخالف شد ولنگر کشتی
فرو گذاشتند وبادبان فرو گرفتند پرسیدم که آن چه چیز است گفتند خشاب
صفت او چهار چوب است عظیم از ساج چون هیئت منجنیق نهاده اند
مربع که قاعدهٔ آن فراخ باشد وسر آن تنك وعلو آن از روی آب چهل
گز باشد وبر سر آن سفالها وسنگها نهاده بعد از آن که آنرا با چوب بهم
بسته و بر مثال سقفی کرده وبر سر آن چهار طاقی ساخته که دیدبان بر آنجا
شود واین خشاب بعضی می گویند که بازرگانی بزرك ساخته است بعضی گفتند
که پادشاهی ساخته است وغرض از آن دو چیز بوده است یکی آنکه در آن
حدود که آبست خاکی گردنده است ودریا تنك چنانکه اگر کشتی
بزرك بآنجا رسد بر زمین نشیند وشب آنجا چراغ سوزند در آبگینه چنانکه
باد در آن نتوان زد ومردم از دور به بینند واحتیاط کنند که کس تواند
خلاص کردن دوم آنکه جهت عالم بدانند واگر دزدی باشد به بینند
واحتیاط کنند وکشتی از آنجا بگردانند وچون از خشاب بگذشتیم چنانکه
نا بدید شد دیگری بر شکل آن بدید آمد اما بر سر این خانه گنبدی نبود
همانا تمام نتوانسته اند کردن واز آنجا بشهر مهروبان رسیدیم شهری بزرك
است برلب دریا نهاده بر جانب شرقی و بازاری بزرك دارد وجامعی نیکو
اما آب ایشان از باران بود وغیر از آب باران چاه وکاریز نبود که آب شیرین
دهد ایشان را حوضها وآبگیرها باشد که هرگز تنگی آب نبود ودر آنجا

نکیرد که بوقت اجتماع واستقبال بود و جزرش از آن فروتر نشیند که بوقت
اجتماع واستقبال می نشست پس بدین دلایل میکویند که تعلق این مد و جزر
از قمر است والله تعالی اعلم وشهر ابله که بر کنار نهر است ونهر بدان موسوم
است شهری آبادان دیدم با قصرها وبازارها ومساجد واربطه که آنرا حد
و وصف نتوان کرد و اصل شهر بر جانب شمال نهر بود واز جانب جنوب
نیز محلتها ومساجد واربطه وبازارها بود و بناهای عظیم بود چنانکه از آن
نزه‌تر در عالم نباشد وآنرا شق عثمان میکفتند و شطی بزرك که آن فرات
ودجله است وآنرا شط العرب کویند بر مشرقی ابله است و شهر بر جنوبی و نهر
ابله ونهر معقل به بصره بهم رسیده اند وشرح آن در مقدمه کفته آمده است
وبصره رابیست ناحیتی است که در هر ناحیتی مبالغی از دیها ومزارع بود صفت
اعمال بصره حشان شربه بلاس عقر میسان المقیم نهر الحرب شط العرب
سعد سام جعفریه المشان الصمد الجونه جزیرة العظمی مروت الشریر جزیرة
العرش الحمیده جوبره المنفردات وکویند که آنجا که فم نهر ابله است
وقتی چنان بودی که کشتیها از آنجا نتوانستی کذشتن غرقابی عظیم بود
زنی از مالداران بصره بفرمود تا چهار صد کشتی بساختند وهمه
پراستخوان خرما کردند وسر کشتیها محکم کردند و بدانجا غرق کردند تا
آنچنان شد که کشتیها می کذرند فی الجمله منتصف شوال سنه ثلث واربعین
واربعمایه از بصره بیرون آمدیم ودر زورق نشستیم از شهر ابله تا چهار فرسنك
که می آمدیم از هر دو طرف نهر باغ وبستان وکوشك ومنظر بود که هیچ
بریده نشد وشاخها از این نهر بهر جانب باز میشد که هر یك مقدار رودی
بود چون به شق عثمان رسیدیم فرود آمدیم برابر شهر ابله وآنجا مقام کردیم
هفدهم در کشتی بزرك که آنرا بوصی میکفتند نشستیم وخلق بسیار از جوانب
که آن کشتی را می دیدند دعا می کردند که یا بوصی سلکك الله تعالی وبعبادان
رسیدیم ومردم از کشتی بیرون شدند وعبادان بر کنار دریا شده است
چون جزیره که شط آنجا دو شاخ شده است چنانکه از هیچ جانب بعبادان

نگذاشتند چون ازدر در رفتیم گرمابه‌بان و هر که آنجا بودند همه بر پای خاستند وبه ایستادند چندانکه ما در حمام شدیم ودلاك وقیم در آمدند وخدمت کردند وبوقتی که بیرون آمدیم هر که در مشلح گرمابه بود همه بر پای خاسته بودند ونمی نشستند تا ما جامه پوشیدیم وبیرون آمدیم ودر آن میانه حمامی بیاری از آن خود میگوید این جوانانند که فلان روز ما ایشانرا در حمام نگذاشتیم وگمان بردند که ما زبان ایشان ندانیم من بزبان تازی گفتم که راست میگوئی ما آنیم که پلاس پاره‌ها در پشت بسته بودیم وآن مرد خجل شد وعذرها خواست واین هر دو حال در مدت بیست روز بود واین فصل بدان آوردم تا مردم بدانند که بشدتی که از روزگار پیش آید نباید نالید واز فضل ورحمت آفریدگار جل جلاله وعم نواله نا امید نباید شد که او تعالی رحیم است صفت مد وجزر بصره وجویهای آن دریای عمان‌را عادت است که در شبان روزی دو باره مد بر آورد چنانکه مقدار ده گز آب ارتفاع گیرد وچون تمام ارتفاع گیرد بتدریج جزر کند وفرو نشستن گیرد تا ده دوازده گز وآن ده گز که ذکرمی رود به بصره بر عمودی بادید آید که آنرا قایم کرده باشند یا بدیواری والا اگر زمین هامون بود ونه بلندی بود عظیم دور برود چنانست که دجله وفرات که نرم میروند چنانکه بعضی مواضع محسوس نیست که بکدام طرف می روند چون دریا مد کند قرب چهل فرسنگ آب ایشان مد کند وچنان شود که پندارند باز گشته است وبه بالای بر می رود اما بمواضع دیگر از کارهای دریای به نسبت بلندی وهامونی زمین باشد هر کجا هامون باشد بسیار آب بگیرد وهر جا بلند باشد کمتر بگیرد واین مد وجزر گویند وتعلق به قمردارد که بهر وقت قمر بر سمت رأس و زحل باشد وآن عاشر ورابع آب در غایت مد باشد وچون قمر بردو افق یعنی افق مشرق ومغرب باشد غایت جزر باشد دیگر آنکه چون قمر در اجتماع واستقبال شمس باشد آب در زیادت باشد یعنی مد در این اوقات بیشتر باشد وارتفاع بیش گیرد و چون در تربیعات باشد آب در نقصان باشد یعنی بوقت مد علوش چندان نباشد وارتفاع

یابد قیاس کند که مرا اهلیت چیست تا چون بخدمت او حاضر شوم خجالت نبرم در حال سی دینار فرستاد که این را ببهای تن جامه بدهید از آن دو دست جامهٔ نیکو ساختم و روز سیوم بمجلس وزیر شدیم مردی اهل و ادیب وفاضل ونیکو منظر ومتواضع دیدیم ومتدین وخوش سخن وچهار پسر داشت مهترین جوانی فصیح وادیب وعاقل و اورا رئیس ابو عبد الله احمد بن علی بن احمد کفتندی مردی شاعر و دبیر بود وجوانی خردمند وپرهیزکار مارا نزدیك خویش باز کرفت واز اول شعبان تا نیمهٔ رمضان آنجا بودیم وآنچه آن اعرابی کرائی شتر بر ما داشت بسی دینار هم این وزیر بفرمود تا بدو دادند ومرا از آن رنج آزاد کردند خدای تبارك و تعالی همه بندکان خودرا از عذاب قرض ودین فرج دهاد بحق الحق واهله وچون بخواستم رفت مارا به انعام واکرام براه دریا کسیل کرد چنانکه در کرامت وفراغ به پارس رسیدیم از برکات آن آزاد مرد که خدای عزوجل از آزاد مردان خشنود باد در بصره بنام امیر المومنین علی بن ابی طالب صلوات الله علیه سیزده مشهد است یکی از آن مشهد بنی مازن کویند همان آن است که در ربیع الاول سنه خمس وثلثین از هجرت نبی علیه الصلوات والسلام امیر المومنین علی صلوات الله علیه به بصره آمده است وعایشه رضی الله عنها بحرب آمده بود وامیر المومنین علیه السلام دختر مسعود نهشلی را لیلی بزنی کرده بود که این مشهد سرای آن زنست وامیر المومنین علیه السلام هفتاد ودو روز در آن خانه مقام کرد وبعد از آن بجانب کوفه باز کشت ودیکر مشهدیست در پهلوی مسجد جامع که آنرا مشهد باب الطیب کویند ودر جامع بصره چوبی دیدم که درازی آن سی آرش بود وغلیظی آن پنج شبر وچهار انکشت بود ویك سر آن غلیظ تر بود واز چوبهای هندوستان بود کفتند که امیر المومنین علیه السلام آن چوب را بر کرفته است وآنجا آورده است و باقی این یازده مشهد دیکر هر یك بموضعی دیکر بود وهمه را زیارت کردم وبعد از آن که حال دنیاوی ما نیك شده بود هر یك لباسی پوشیدیم روزی بدر آن کرمابه شدیم که مارا در آنجا

بصراف دادی واز صراف خط بستدی وهر چه بایستی بخریدی وبهای آن
بر صراف حواله کردی وچندانکه در آن شهر بودی بیرون از خط صراف
چیزی ندادی چون بآنجا رسیدیم از برهنکی وعاجزی بدیوانکان مانـنده
بودیم وسه ماه بود که موی سر باز نکرده بودیم وخواستم که در کرمابه روم
باشد که کرم شوم که هوا سرد بود وجامه نبود ومن و برادرم هر یك به لنکی
کهنـه پوشیده بودیم وپلاس پاره در پشت بسته از سرما کفتم اکنون مارا
که در حمام کذارد خرجینکی بود که کتاب در آن می نهادم بفروختم واز بهای
آن درمکی چند سیاه در کاغذی کردم که بکرمابه‌بان دهم تا باشـد که مارا
دمکی زیادت‌تر در کرمابه بکذارد که شوخ از خود باز کنم چون آن درمکها
پیش او نهادم در ما نکرست پنداشت که ما دیوانه ایم کفت بروید که هم اکنون
مردم از کرمابه بیرون می آیند ونکذاشت که ما بکرمابه بدر رویم از آنجا
باخجالت بیرون آمدیم وبشتاب برفتیم کودکان بر در کرمابه بازی می کردند
پنداشتند که ما دیوانکانیم در پی ما افتـادند وسنك می انداختند وبانـك
میکردند ما بکوشهٔ باز شدیم وبتعجب در کـار دنیا می نکرستیم ومکاری
از ما سی دینار مغربی میخواست وهیچ چاره ندانستیم جز آنکه وزیر ملك اهواز
که اورا ابو الفتح علی بن احمـد می کفتند مردی اهـل بود وفضل داشت
از شعر و ادب وهم کرمی تمام به بصره آمده با ابناء وحاشیه وآنجا مقام کرده
اما در شغلی نه بود پس مرا در آن حال با مردی پارسی که هم از اهل فضل
بود اشنای افتاده بود واورا با وزیر صحبتی بودی و بهر وقت نزد او تردد کردی
واین شخص پارسی هم دست تنك بود و وسعتی نداشت که حال مرا مرمتی
کند احوال مرا نزد وزیر باز کفت چون وزیر بشنید مردی‌را با اسپی نزدیك
من فرستاد که چنانکه هستی برنشین ونزدیك من آی من از بد حالی وبرهنکی
شرم داشتم ورفتن مناسب ندیدم رقعهٔ نوشتم وعذری خواستم وکفتم که بعد از
این بخدمت رسم وغرض من دو چیز بود یکی بی نوایی دوم کفتم همانا اورا
تصور شود که مرا در فضل مرتبه ایست زیادت تا چون بر رقعهٔ من اطلاع

توانستم خورد واز هر کجا آب خواستمی که بخورم شیر بر من عرض کردندی وچون نستدمی وآب خواستمی کفتندی هر کجا آب بینی آب طلب کنی که آن کس‌را باشد که آب باشد وایشان همه عمر هرکز کرمابه ندیده بودند وآب روان اکنون باسر حکایت رویم که از یمامه چون بجانب بصره روانه شدیم بهر منزل که رسیدیم جای آب بودی جای نبودی تا بیستم شعبان سنه ثلث واربعین واربعمایه بشهر بصره رسیدیم دیواری عظیم داشت الا آن جانب که با آب بود دیوار نبود وآن آب شطست ودجله وفرات که بسرحد اعمال بصره بهم می رسند وچون آب جوبره نیز بایشان می رسد آنرا شط العرب میکویند واز این شط العرب دو جوی عظیم برکرفته اند که میان فم هر دو جوی یك فرسنك باشد وهر دورا برده صوب قبله برانده مقدار چهار فرسنك وبعد از آن سر هر دو جوی باهم رسانیده ومقدار یك فرسنك دیکر یك جوی‌را هم بجانب جنوب برانده واز این نهرها جویهای بیحد برکرفته اند وباطراف بدر برده وبر آن نخلستان وباغات ساخته واین دو جوی یکی که بالاتر است وآن مشرقی شمال باشد نهر معقل کویند وآنکه مغربی وجنوبی است نهر ابله و از این دو جوی جزیرهٔ بزرك حاصل شده است که مربع طولانیست وبصره برکنارهٔ ضلع اقصر از این مربع نهاده است وهر جانب جنوبی مغربی بصره بریه است چنانکه هیچ آبادانی وآب واشجارنیست ودر آنوقت که آنجا رسیدیم شهر اغلب خراب بود وآبادانیها عظیم پراکنده که از محله تا محله مقدار نیم فرسنك خرابی بود اما در و دیوار محکم ومعمور بود وخلق انبوه بود وسلطان را دخل بسیار حاصل شدی و در آنوقت امیر بصره پسر ابا کالنجار دیلمی بود که ملك پارس بود و وزیرش مردی پارسی بود و اورا ابو منصور شهمردان می کفتند وهر روز در بصرهٔ بسه جای بازار بودی اول روز در یك جا داد وستد کردندی که آنرا سوق الخزاعة کفتندی ومیانه روز بجایی که آنرا سوق عثمان کفتندی وآخر روز جایی که آنرا سوق القداحین کفتندی وحال بازار آنجا چنان بود که آن کس‌را که چیزی بودی

نبوت محمد مصطفی صلی الله علیه وسلم بدانجا میکشد که حجر از بسیار سالها باز آنجا بود وهیچ کس بآنجا نمی شد وآخر حجر الاسود از ایشان باز خریدند وبجای خود بردند ودر شهر لحسا گوشت همه حیوانات فروشند چون گربه وسك وخر وگاو وگوسپند وغیره وهر چه فروشند سر و پوست آن حیوان نزدیك گوشتش نهاده باشد تا خریدار داند که چه میخرد وآنجا سك را فربه کنند همچون گوسپند معلوف تا از فربهی چنان شود که نتواند رفتن بعد از آن میکشند ومیخورند وچون از لحسا بجانب مشرق روند هفت فرسنگی دریاست اگر در دریا بروند بحرین باشد وآن جزیره ایست پانزده فرسنك طول آن وشهری بزرگست ونخلستان بسیار دارد ومرواريد از آن دريا بر آورند وهر چه غواصان بر آوردندی يك نيمه سلاطين لحسارا بودی واگر از لحسا سوی جنوب بروند بعمان رسند و عمان بر زمین عرب است ولیکن سه جانب او بیابان وبر است که هیچکسی آنرا نتواند بریدن ولایت عمان هشتاد فرسنك در هشتاد فرسنك است وگرمسیر باشد وآنجا جوز هندی که نارگیل میگویند روید واگر از عمان بدریا روی فرامشرق روند به بارگاهٔ کیش ومکران رسند واگر سوی جنوب روند بعدن رسند واگر جانب دیگر بفارس رسند و بلحسا چندان خرما باشد که ستورانرا بخرما فربه کنند که وقت باشد که زیادت از هزار من بیکدینار بدهند وچون از لحسا سوی شمال روند بهفت فرسنگی ناحیتی است که آنرا قطیف میگویند وآن نیز شهری بزرگست ونخیل بسیار دارد وامیری عرب بدر لحسا رفته بود ویك سال آنجا نشسته واز آن چهار باره که دارد یکی ستده وخیلی غارت کرد وچیزی بدست نداشته بود با ایشان وچون مرا بدید از روی نجوم پرسید که آیا من میخواهم که لحسا بگیرم توانم یانه که ایشان بی دین اند من هر چه مصلحت بود می گفتم ونزدیك من هم بدویان با اهل لحسا نزدیك باشند به بی دینی که آنجا کس باشد که بیك سال آب بردست نزند واین معنی که تقریر کردم از سر بصیرت گفتم نه چیزی از اراجیف که من نه ماه در میان ایشان بودم بیکدفعه نه بتفاریق وشیر که نمی

چندانکه کفاف او باشد مایه بدادندی تا او اسباب وآلتی که در صنعت او
بکار آید بخریدی وبمراد خود زر ایشان که همان قدر که ستده بودی باز دادی
واکر کسی از خداوندان ملك وآسیاب را ملکی خراب شدی وقوت آبادان
کردن نداشتی ایشان غلامان خود را نامزد کردندی که بشدندی وآن ملك
وآسیاب آبادان کردندی واز صاحب ملك هیچ نخواستندی وآسیاها باشد در
لحسا که ملك سلطان باشد بسوی رعیت غله آرد کنند که هیچ نستانند وعمارت
آسیا ومزد آسیابان از مال سلطان دهند وآن سلاطین را سادات می کفتند
و وزرای ایشانرا شائره ودر شهر لحسا مسجد آدینه نبود وخطبه ونماز نمی
کردند والا آنکه مردی عجمی آنجا مسجدی ساخته بود نام آن مرد علی بن
احمد مردی مسلمان حاجی بود ومتمول وحاجیان که بدان شهر رسیدندی
او تعهد کردی ودر آن شهر خرید وفروخت وداد وستد بسرب میکردند
وسرب در زنبیلها بود در هر زنبیلی شش هزاردرم سنك چون معامله کردندی
زنبیل شمردندی وهمچنان بر کرفتندی وآن نقد کسی از آن بیرون نه بردندی
وآنجا فوطه‌های نیکو بافند وبه بصره برند وبدیکر بلاد اکر کسی نماز کند
اورا باز ندارند ولیکن خود نکنند وچون سلطان بر نشیند هر که باوی سخن
کوید اورا جواب خوش دهد وتواضع کند وهرکز شراب نخورند وپیوسته
اسپی تنك بسته وبا طوق وسرافسار بدر کورخانهٔ ابوسعید به نوبت بداشته
باشند روز و شب یعنی چون ابوسعید بر خیزد بر آن اسپ نشیند وکویند
ابوسعید کفته است فرزندان خویش‌را که چون من بیایم وشما مرا باز نشناسید
نشان آن باشد که مرا باشمشیر من بر کردن بزنید اکر من باشم در حال زنده
شوم وآن قاعده بدان سبب نهاده است تا کسی دعوی بوسعیدی نکند ویکی
از آن سلطان در ایام خلفای بغداد بالشکر بمکه شده است وشهر مکه ستده
وخلقی مردم را در طواف در کرد خانهٔ کعبه کشتند وحجر الاسود از رکن
بیرون کرده بلحسا بردند وکفته بودند که این سنك مقناطیس مردم است که
مردم را از اطراف جهان بخویشتن میکشد وندانسته اند که شرف وجلالت

برید ونزدیك تر شهری از مسلمانی که آنرا سلطانی است بلحسا بصره است واز لحسا تا بصره صد وپنجاه فرسنك است وهرکز به بصره سلطانی بنوده است که قصد لحسا کند صفت لحسا شهریست که هم سواد و روستایی وحصاریست وچهار باروی قوی از پس یکدیکر در کرد او کشیده است از کل محکم و میان هر دو دیوار قرب یك فرسنك باشد وچشمهای آب عظیم است در آن شهر که هر یك پنج آسیا کرد باشد وهمه این آب در ولایت بر کار کیرند که از دیوار بیرون نشود وشهری جلیل در میان این حصار نهاده است با همه آلتی که در شهرهای بزرك باشد در شهر بیش از بیست هزار مرد سپاهی باشد وکفتند سلطان آن مردی شریف بود و آن مردم را از مسلمانی باز داشته بود وکفتی نماز و روزه از شما بر کرفتم ودعوت کرده بود آن مردم را که مرجع شما جز با من نیست ونام او ابو سعید بوده است وچون از اهل آن شهر پرسند که چه مذهب داری کوید که ما بو سعیدی ایم نماز نکنند وروزه ندارند ولیکن بر محمد مصطفی صلی الله علیه وسلم وپیغامبری او مقراند ابوسعید ایشانرا کفته است که من باز پیش شما آیم یعنی بعد از وفات وکور او بشهر لحسا اندر است ومشهدی نیکو جهت او ساخته اند و وصیت کرده است فرزندان خودرا که مدام شش تن از فرزندان من این پادشاهی نکاهدارند ومحافظت کنند رعیت را بعدل وداد ومخالفت یکدیکر نکنند تا من باز آیم آکنون ایشان را قصری عظیم است که دار الملك ایشانست وتختی که شش ملك بیك جای بر آن تخت نشینند وباتفاق یکدیکر فرمان دهند وحکم کنند وشش وزیر دارند پس این شش ملك که بر یك تخت بنشینند وشش وزیر بر تختی دیکر وهرکار که باشد بکنکاج یکدیکرمی سازند وایشان را در آن وقت سی هزار بنده درم خریده زنکی وحبشی بود وکشاورزی وباغبانی میکردند و از رعیت عشر چیزی نخواستند واکر کسی درویش شدی یا صاحب قرض اورا تعهد کردندی تا کارش نیکو شدی واکر زری کسی را بر دیکری بودی بیش از مایهٔ او طلب نکردندی وهر غریب که بدان شهر افتد وصنعتی داند

من خرما ندادند چون با من شرط کردند من آن محراب نقش کردم و آن صد من خرما فریادرس ما بود که غذا نمی یافتیم واز جان نا امید شده بودیم که تصور نمی توانستیم کرد که از آن بادیه هرکز بیرون توانیم افتاد چه بهرطرف که آبادانی داشت دویست فرسنك بیابان می بایست برید مخوف ومهلك ودر آن چهار ماه هرکز پنج من کندم بیك جا ندیدم تا عاقبت قافله از یمامه بیامد که ادیم کیرد و به لحسا برد که ادیم از یمن باین فلیج آرند وبتجار فروشند عربی کفت من ترا به بصره برم و با من هیچ نبود که بکرا بدهم واز آنجا تا بصره دویست فرسنك وکرای شتر يك دینار بود از آنکه شتری نیکو بدو سه دینار می فروختند مرا چون نقد نبود وبه نسیه می بردند کفت سی دینار در بصره بدهی ترا بریم بضرورت قبول کردم وهرکز بصره ندیده بودم پس آن عربان کتابهای من بر شتر نهادند وبرادرم را بشتر نشاندند ومن پیاده برفتم روی بمطلع بنات النعش زمینی هموار بود بی کوه و پشته هرکجا زمین سخت تر بود آب باران در او ایستاده بودی وشب وروز می رفتند که هیچ جا اثر راه بدید نبود الا بر سمع میرفتند وعجب آنکه بی هیچ نشانی ناکاه بسر چاهی برسیدند که آب بود القصه بچهار شبانه روز بیمامه آمدیم بیمامه حصاری بود بزرك وکهنه از بیرون حصار شهریست وبازاری واز هرکونه صناع در آن بودند وجامعی نیك وامیران آنجا از قدیم باز علویان بوده اند وکسی آن ناحیت از دست ایشان نکرفته بود از آنکه آنجا خود سلطان وملکی قاهر نزدیك نبود وآن علویان نیز شوکتی داشتند که از آنجا سی صد وچهارصد سوار بر نشستی وزیدی مذهب بودند ودر قامت کویند محمد وعلی خیر البشر وحی علی خیر العمل وکفتند مردم آن شهر شریفیه باشند وبدین ناحیت آبهای روان است از کاریز ونخلستان وکفتند چون خرما فراخ شود یکهزار من بیك دینار باشد واز یمامه بلحسا چهل فرسنك میداشتند وبزمستان توان رفت که آب باران جاها باشد که بخورند وبه تابستان نباشد لحسا شهریست بر صحرای نهاده که از هر جانب که بدانجا خواهی رفت بادیهٔ عظیم ببباید

صفر از مکه تا آنجا صد و هشتاد فرسنك بود این فلیج در میان بادیه است
ناحیتی بزرك بوده است ولیکن به تعصب خراب شده است آنچه در آن وقت
که ما آنجا رسیدیم آبادان بود مقدارنیم فرسنك در یك میل عرض بود ودر
این مقدار چهارده حصار بود مردمکانی دزد ومفسد وجاهل واین چهارده
حصن بدو کرده بودند که مدام میان ایشان خصومت وعداوت بود وایشان
کفتند ما از اصحاب الرقیم که در قرآن ذکر کرده است تعالی وتقدس
وآنجا چهار کاریز بود وآب آن همه برنخلستان می افتاد وزرع ایشان بر زمین
بلندتر بود وبیشتر آب از چاه میکشیدند که زرع را آب دهند وزرع بشتر
میکردند نه بکاو چه آنجا کاو ندیدم وایشانرا اندك زراعتی باشد وهر مردی
خود را روزی بده سیر غله اجری کرده باشد که آن مقدار بنان پزند واز
این نماز شام تا دیکر نماز شام همچو رمضان چیز کمی خورند اما بروز خرما
خورند وآنجا خرمای بس نیکو دیدم به از آن که در بصره وغیره واین مردم
عظیم درویش وبد بخت باشند باهمه درویشی همه روزه جنك وعداوت
وخون کنند وآنجا خرمائی بود که میدون می کفتند هر یکی ده درم وخسته
که در میانش بود دانك ونیم بیش نبود وکفتند اکر بیست سال به نهند
تباه نشود ومعاملهٔ ایشان بزر نیشابوری بود ومن بدین فلیج چهار ماه بماندم
بحالتی که از آن صعب‌ترنشود هیچ چیز از دنیاوی بمن نبود الا دو سلهٔ کتاب
وایشان مردمی کرسنه وبرهنه وجاهل بودند هر که بنماز می آمد البته باسپر
وشمشیر بود وکتاب نمی خریدند مسجدی بود که ما در آنجا بودیم اندك رنك
شنجرف و لاجورد با من بود بر دیوار آن مسجد بیتی نوشتم وبرك شاخ وبرکی
در میان آن بردم ایشان بدیدند عجب داشتند وهمه اهل حصار جمع شدند
وبتفرج آن آمدند ومرا کفتند که اکر محراب این مسجدرا نقش کنی صد من
خرما بتو دهیم و صد من خرما نزدیك ایشان ملکی بود چه تا من آنجا بودم از
عرب لشکری بآنجا آمد واز ایشان پانصد من خرما خواست قبول نکردند
وجنك کردند ده تن از اهل حصار کشته شد وهزار نخل بریدند وایشان ده

بود که ما آنجا فرود آمدیم آنرا حصن بنی نسیر میگفتند ودرختهای خرما بود اندك وخانهٔ آن شخص که شتر از او کرفته بودیم در این جزع بود پانزده روز آنجا بماندم خفیر نبود که مارا بکذارند وعرب آن موضع هر قومی را حدی باشد که علف خوار ایشان بود وکسی بیکانه در آنجا نتواند شدن که هر کرا که بی خفیر یابند بکیرند وبرهنه کنند پس از هر قومی خفیری باشد تا از آن حد بتوان کذشت وخفیر بدرقه باشد وقلاوز نیز کویند اتفقا سرور آن اعراب که در راه ما بودند که ایشانرا بنی سواد میگفتند بجزع آمد وما اورا خفیر کرفتیم واورا ابو غانم عبس بن البعیر می کفتند با او برفتیم قومی روی بما نهادند پنداشتند صیدی یافتند چه ایشان هر بیکانه را که بینند صید خوانند چون رئیس ایشان با ما بود چیزی نکفتند وکرنه آن مرد بودی مارا هلاك کردندی فی الجمله در میان ایشان یکچندی بماندیم که خفیر نبود که مارا بکذراند واز آنجا خفیری دو بکرفتیم هر یك بده دینار تا مارا بمیان قومی دیکر برد قومی عرب بودند که پیران هفتاد ساله مرا حکایت کردند که در عمرخویش بجز شیر شتر چیزی نخورده بودند چه در این بادیها چیزی نیست الاعلفی شور که شتر می خورد ایشان خودکمان میبردند که همه عالم چنان باشد من از قومی بقومی نقل وتحویل می کردم وهمه جا مخاطره وبیم بود الا آنکه خدای تبارك وتعالی خواسته بود که ما بسلامت از آنجا بیرون آییم بجایی رسیدیم در میان شکستکی که آنرا سربا می کفتند کوهها بود هر یك چون کنبدی که من در هیچ ولایتی مثل آن ندیدم بلندی چندان نی که تیر بآنجا نرسد وچون تخم مرغ املس وصلب که هیچ شق ونا همواری بر آن نمی نمود واز آنجا بکذشتیم چون همراهان ما سوسماری میدیدند میکشتند ومیخوردند وهر کجا عرب بود شیر شتر می دوشیدند من از سوسماری نتوانستم خورد نه شیر شتر ودر راه هر جا درختی بود که باری داشت مقداری که دانهٔ ماشی باشد از آن چند دانه حاصل می کردم وبدان قناعت می نمودم وبعد از مشقت بسیار وچیزها که دیدیم ورنجها که کشیدیم بفلج رسیدیم بیست وسیوم

بمنی رسم نیست ومصطفی صلی الله علیه وسلم نفرموده است روزدهم بمنی باشند
وسنك بیندازند وشرح آن در مناسك حج کفته اند دوازدهم ماه هر کس که
عزم بازکشتن داشته باشد هم از آنجا باز کردد وهر که بمکه خواهد بود
به مکه رود پس از آن از اعرابی شتر کرایه کرفتم تا لحسا وکفتند از مکه تا آنجا
به سیزده روز روند وداع خانهٔ خدای تعالی کردم روز آدینه نوزدهم ذی
الحجه سنه اثنی واربعین واربعمایه که اول خرداد ماه قدیم بود هفت فرسنك
از مکه برفتم مرغزاری بود از آنجا کوهی پدید آمد چون براه کوه شدیم
صحرائی بود ودیها بود وچاهی بود که آنرا بیر الحسین بن سلامه می کفتند
وهوای سرد بود وراه سوی مشرق میشد ودوشنبه بیست ودوم ذی الحجه
بطائف رسیدیم که از مکه تا آنجا دوازده فرسنك باشد طائف ناحیتی است
بر سر کوهی بماه خرداد چنان سرد بود که در آفتاب می بایست نشست
وبمکه خربزه فراخ بود وآنچه قصبهٔ طائف است شهرکی است وحصاری
محکم دارد بازارکی کوچك وجامعی مختصر دارد وآب روان ودرختان نار
وانجیر بسیار داشت قبر عبد الله عباس رضی الله عنه آنجاست بنزدیك آن قصبه
وخلفای بغداد آنجا مسجدی عظیم ساخته اند وآن قبررا درکوشهٔ آن مسجد
کرفته بردست راست محراب ومنبر ومردم آنجا خانها ساخته اند ومقام کرفته از
طائف برفتیم وکوه وشکستکی بود که می رفتیم وهرجا حصارکها ودیهکها بود
ودر میان شکستها حصارکی خراب بمن نمودند اعراب کفتند این خانهٔ لیلی بوده
است وقصهٔ ایشان عجیب است واز آنجا بحصاری رسیدیم که آنرا مطار میکفتند
واز طائف تا آنجا دوازده فرسنك بود واز آنجا بناحیتی رسیدیم که آنرا ثریا
میکفتند آنجا خرمایستان بسیار بود وزراعت میکردند با آب چاه ودولاب ودر
این ناحیه میکفتند که هیچ حاکم وسلطان نباشد وهرجا رئیسی ومهتری باشد
بسرخود ومردم دزد وخونی همه روز با یکدیکر جنك وخصومت کنند واز
طائف تا آنجا بیست وپنج فرسنك می داشتند از آنجا بکذشتم حصاری بود که
آنرا جزع میکفتند ودر مقدارنیم فرسنك زمین چهار حصار بود آنچه بزرکتر

پارهٔ بلند است که کویند بلال حبشی بر آنجا بانك نماز کفته است مردم بر آنجا
روند وبانك نماز کویند که در آن وقت که من آنجا رفتم غلبهٔ بود که زیادت
از هزار شتر عماری در آنجا بود تا بدیکر چه رسد واز مصر تا مکه بدین راه
که این نوبت آمدم سی صد فرسنك بود واز مکه تا یمن دوازده فرسنك ودشت
عرفات در میان کوه‌های خرد است چون پشته‌ها ومقدار دشت دو فرسنك
است در دو فرسنك در آن دشت مسجدی بوده است ابراهیم علیه السلام
کرده است واین ساعت منبری خراب از خشت مانده است وچون وقت نماز
پیشین شود خطیب بر آنجا رود وخطبه جاری میکند پس بانك نماز بکویند
ودو رکعت نماز بجماعت برسم مسافران بکنند وهمه در آن وقت قامتی نماز
بکویند ودو رکعت دیکر نماز بجماعت بکنند پس خطیب بر شتر نشیند
وسوی مشرق بروند بیك فرسنکی آنجا کوهی خرد سنکین است که آنرا
جبل الرحمة کویند بر آنجا بایستند ودعا کنند تا آنوقت که آفتاب فرو رود
وپسر شاددل که امیر عدن بود آب آورده بود از جای دور ومال بسیار
بر آن خرج کرده وآب را از آن کوه آورده وبدشت عرفات برده وآنجا حوضها
ساخته که در ایام حج پرآب کنند تا حاج را آب باشد وهم این شاددل بر سر
جبل الرحمة چهار طاقی ساخته عظیم که روز و شب عرفات بر کنبد آن خانه
چراغها وشمعهای بسیار به نهند که از دو فرسنك بتوان دید چنین کفتند
که امیر مکه از او هزار دینار بستید که اجازت داد تا آن خانه بساخت نهم
ذی الحجه سنه اثنی واربعین واربعمایه حج چهارم بیاری خدای سبحانه وتعالی
بکذاردم وچون آفتاب غروب کرد وحاج وخطیب از عرفات باز کشتند یك
فرسنك بیامدند تا بمشعر الحرام وآنجارا مزدلفه کویند بنائی ساخته اند خوب
همچون مقصوره که مردم آنجا نماز کنند وسنك رجمرا که بمنی اندازند از آنجا
بر کیرند ورسم چنانست که آن شب یعنی شب عید آنجا باشند وبامداد نماز
کنند وچون آفتاب طلوع کند بمنی روند وحاج آنجا قربان کنند ومسجدی
بزرکست آنجا که آن مسجد را خیف کویند و آن روز خطبه ونماز عید کردن

ایشان دست بدعا بر آرند ودعا کنند وهر که در مکه باشد چون آواز حاجیان بشنود داند که در حرم کشودند همه خلق بیکبار به آوازی بلنـد دعا کنند چنانکه غلغلهٔ عظیم در مکه افتد پس آن پیر در اندرون شود وآن دو شخص همچنان آن جامه میدارند و دو رکعت نماز کند وبیاید وهر دو مصراع در باز کند وبر آستانه بایستد وخطبه بر خواند به آوازی بلند وبر رسول الله علیـه الصلوات والسلام صلوات فرستد وبر اهـل بیت او آنوقـت آن پیر ویاران او بر دو طرف در خانه بایستند وحاج در رفتن کیرند وبخانه در می روند وهر یك دو رکعت نماز میکنند وبیرون می آیند تا آن وقت که نیم روز نزدیك آید ودر خانه که نماز کنند رو بدرکنند وبدیکر جوانب نیز رواست وقتی کـه خانه پر مردم شده بود که دیکر جای نبود که در روند مردم را شمردم هفتصد وبیست مرد بودند مردم یمن که بحج آیند عامـهٔ آن چـون هندوان هر یك لنکی بر بسته وموی‌ها فرو کذاشتـه وریشهـا بافتـه وهر یك کتّاره قطیفی چنانکـه هندوان در میان زده وکویند اصل هندوان از یمن بوده است وکتّاره قتاله بوده است معرب کرده اند ودر میـان شعبـان ورمضـان وشوال روزهای دوشنبه وپنجشنبه وآدینه درکعبه بکشایند وچون ماه ذی القعده در آید دیکر درکعبه باز نکنند عمره جعرانه بچهار فرسنکی مکه از جانب شمال جایی است آنرا جعرانه کویند مصطفی صلی الله علیه وسلم آنجـا بوده است بالشکری شانزدهم ذی القعده از آنجا احرام کرفته است وبمکه آمد وعمره کرد وآنجـا دو چاهیست یکیرا بیر الرسول کویند یکی را بیر علی ابن ابی طالب صلوات الله علیهما وهر دو چاه‌را آب تمام خوش باشد ومیان هر دو چاه ده کز باشد وآن سنت برجـا دارند وبدان موسم آن عمره بکنند ونزدیك آن چاه‌ها کوه پاره ایست که بدان موضع کودها در سنك افتاده است همچوکاسها کویند پیغمبر علیه الصلوات والسلام بدست خود در آن کود آرد سرشته است خلق که آنجا روند در آن کودها آرد سرشند با آب آن چاه‌ها وهمـانجـا درختان بسیار است هیزم بکنند ونان پزند وبتبرك بولایتها برند وهمانجا کوه

حاجیان از آنجا آب خورند وازین سقایة الحاج سوی مشرق خانهٔ دیکر است طولانی وسه کنبد بر سر آن نهاده است وآنرا خزانة الزیت کویند اندر او شمع وروغن وقنادیل باشد وکرد بر کرد خانهٔ کعبه ستونها فرو برده اند وبر سر هر دو ستون چوبها افکنده وبر آن تکلفات کرده از نقارت ونقش وبر آن حلقها وقلابها آویخته تا به شب شمعها وچراغها بر آنجا نهند واز آن قندیل آویزند وآنرا مشاعل کویند ومیان دیوار خانهٔ کعبه واین مشاعل که ذکر کرده شد صد وپنجاه کز باشد وآن طوافکاه است وجملهٔ خانها که در ساحت مسجد الحرام است بجز کعبهٔ معظمه شرفها الله تعالی سه خانه است یکی خانهٔ زمزم ودیکر سقایة الحاج ودیکر خزانة الزیت واندر پوشش که بر کرد مسجد است پهلوی دیوار صندوقها ست از آن هر شهری از بلاد مغرب ومصر وشام و روم و عراقین وخراسان وما وراء النهر وغیره وبچهار فرسنکی از مکه ناحیتی است از جانب شمال که آنرا برقه کویند امیر مکه آنجا می نشیند بالشکری که اورا باشد وآنجا آب روان ودرختانست وآن ناحیتی است در مقدار دو فرسنك طول وهمین مقدار عرض ومن در این سال از اول رجب بمکه مجاور بودم ورسم ایشان است که مدام در ماه رجب هر روز در کعبه بکشایند بدان وقت که آفتاب بر آید صفت کشودن در کعبه شرفها الله تعالی وکلید خانهٔ کعبه کروهی از عرب دارند که ایشانرا بنی شیبه کویند وخدمت خانه را ایشان کنند واز سلطان مصر ایشانرا مشاهره وخلعت بودی وایشان را رئیسی است که کلید بدست او باشد وچون او بیاید پنج شش کس دیکر با او باشند چون بدانجا رسند از حاجیان مردی ده بروند وآن نردبان که صفت کرده ایم بر کیرند وبیارند وپیش در نهند وآن پیر بر آنجا رود وبر آستانه بایستد و دو تن دیکر بر آنجا روند وجامه ودیبای زرد را باز کنند یکسر از آن یکی از این دو مرد بکیرد وسری مردی دیکر همچون پرده که آن پیر را بپوشند که در کشاید و او قفل بکشاید واز آن حلقها بیرون کند وخلقی از حاجیان پیش در خانه ایستاده باشند وچون در باز کنند

بدان پوشیده بود سپید بود وبدو موضع طراز داشت طرازی را یك گز عرض
ومیان هر دو طراز ده گز است بتقریب و زیر وبالا بهمین قیاس چنانکه بواسطهٔ
دو طراز علو خانه بسه قسمت بود هر یك بقیاس ده گز وبر چهار جانب
جامه محرابهای رنکین بافته اند ونقش کرده بزر رشته وپرداخته وبر هر دیواری
سه محراب یکی بزرك در میان ودو کوچك بردو طرف چنانکه بر چهار دیوار
دوازده محراب است بر آن خانه برجانب شمال بیرون خانه دیواری ساخته اند
مقدار یك گز ونیم و هر دو سر دیوار تا نزدیك ارکان خانه برده چنانکه این
دیوار مقوس است وچون نصف دائره ومیان جای این دیوار از دیوار خانه
مقدار پانزده گز دور است ودیوار و زمین این موضع مرخم کرده اند برخام
ملون ومنقش واین موضع را حجر کویند وآب ناودان بام خانه در این حجر
ریزد و در زیر ناودان تخته سنکی سبز نهاده است بر شکل محرابی که آب
ناودان بر آن افتد وآن سنك چندان است که مردی بر آن نماز تواند کردن
ومقام ابراهیم علیه السلام از خانه سوی مشرقست وآن سنکیست که نشان
دو قدم ابراهیم علیه السلام بر آنجاست وآنرا در سنکی دیکر نهاده است وغلاف
چهارسو کرده که به بالای مردی باشد از چوب بعمل هر چه نیکوتر وطبلهای
نقره بر آورده وآن غلاف را دو جانب بزنجیرها در سنکهای عظیم بسته ودو
قفل بر آن زده تا کسی دست بدان نکند ومیان مقام وخانه سی آرش است
بیر زمزم از خانهٔ کعبه هم سوی مشرقست وبر کوشهٔ حجر الاسود است
ومیان بیر زمزم وخانه چهل وشش آرشست وفراخی چاه سه گز ونیم در سه
گز ونیم است وآبش شوری دارد لیکن بتوان خورد وسر چاه را حَظیره کرده
اند از تختهای رخام سپید بالای آن دو آرش وچهار سوی خانهٔ زمزم
آخرها کرده اند که آب در آن ریزند ومردم وضو سازند وزمین خانهٔ زمزم
را مشبك چوبی کرده اند تا آب که میریزند فرومی رود ودر این خانه سوی
مشرقست وبرابر خانهٔ زمزم هم از جانب مشرق خانهٔ دیکر است مربع
وکنبدی بر آن نهاده وآنرا سقایة الحاج کویند اندر آنجا خمها نهاده باشد که

پوشیده است از الوان وبر جانب غربی شش محراب است از نقره ساخته وبمیخ بر دیوار دوخته هریکی بالای مردی به تکلف بسیار از زرکاری وسواد سیم سوخته وچنانست که این محرابها از زمین بلندتراست ومقدار چهار آرش دیوار خانه از زمین برتر ساده است وبالاتر از آن همه دیوار از رخام است تا سقف بنقارت ونقاشی کرده واغلب بزر پوشیده اند هرچهار دیوار ودر آن سه خلوت که صفت کرده شد که یکی در رکن عراقی است ویکی در رکن شامی ویکی در رکن یمانی ودر هر بیغوله دو تختهٔ چوبین بمسمار نقره بر دیوارها دوخته اند وآن تختها از کشتی نوح علیه السلام است هر تخته پنج گز طول و یك گز عرض دارد ودر آن خلوت که قفای حجر الاسود است دیبای سرخ در کشیده اند وچون از در خانه در روند بردست راست زاویهٔ خانه چهار سوکرده مقدار سه گز در سه گز ودر آنجا درجه ایست که آن راه بام خانه است ودری نقرکین بیك طبقه بر آنجا نهاده وآنرا باب الرحمة خوانند وقفل نقرکین بر او نهاده باشد وچون بر بام شدی دری دیگر است افکنده همچون در بامی هر دو روی آن در نقره گرفته وبام خانه بچوب پوشیده است وهمه پوشش را بدیبا درگرفته چنانکه چوب هیچ پیدا نیست وبر دیوار پیش خانه از بالای چوبها کتابه ایست زرین بر دیوار آن دوخته ونام سلطان مصر برآنجا نوشته که مکه گرفته واز دست خلفای بنی عباس بیرون برده وآن العزیز لدین الله بوده است وچهار تختهٔ نقرکین بزرك دیگریست برابر یکدیگر هم بر دیوار خانه دوخته بمسمارهای نقرکین وبر هر یك نام سلطانی از سلاطین مصر نوشته که هر یك از ایشان بروزگار خود آن تختها فرستاده است واندر میان ستونها سه قندیل نقره آویخته است وپشت خانه برخام یمانی پوشیده است که همچون بلور است وخانه‌را چهار روزن است بچهار گوشه و بر هر روزنی از آن تختهٔ آبگینه نهاده که خانه بدان روشن است وباران فرو نیاید وناودان خانه از جانب شمال است بر میانه جای وطول ناودان سه گز است وسر تا سر بزر نوشته است وجامه که خانه

بزرك اندر ترکیب کرده اند ودر آنجا نشانده چنانکه چون مردی تمام قامت بایستد با سینهٔ او مقابل باشد وحجر الاسود بدرازی یك دستی وچهار انکشت باشد وبعرض هشت انکشت باشد وشکلش مدور است واز حجر الاسود تا در خانه چهار آرش است وآنجا را که میان حجر الاسود ودر خانه است ملتزم کویند ودر خانه از زمین بچهار آرش برتر است چنانکه مردی تمام قامت بر زمین ایستاده برعتبه رسد ونردبان ساخته اند از چوب چنانکه بوقت حاجت در پیش در نهند تا مردم بر آن بر روند ودر خانه روند وآن چنانست که بفراخی‌ده مرد بر پهلوی هم بآنجا بر توانند رفت وفرود آیند وزمین خانه بلند است بدین مقدار که کفته شد صفت در کعبه دریست از چوب ساج بدو مصراع وبالای در شش آرش ونیم است وپهنای هر مصراعی یك کز وسه چهاریك چنانکه هر دو مصراع سه کز ونیم باشد وروی در ودر فراز هم نبشته است وبر آن نقره کاری دایره‌ها وکتابتها نقاشی منبت کرده اند وکتابتهای بزر کرده وسیم سوخته در رانده واین آیت را تا آخر بر آنجا نوشته ان اول بیت وضع للناس للذی ببکة الآیة ودوحلقه نقرکین بزرك که از غزنین فرستاده اند بر دو مصراع در زده چنانکه دست هرکس که خواهد بدان نرسد ودوحلقه دیکر نقرکین خردتر از آن هم بر دو مصراع درزده چنانکه دست هرکس که خواهد بدان رسد وقفل بزرك از نقره براین دوحلقه زیرین بکذرانیده که بستن در بآن باشد وتا آن قفل بر نکیرند در کشوده نشود صفت اندرون کعبه عرض دیوار یعنی ثخانتش شش شبر است وزمین خانه‌را فرش از رخام است همه سپید ودر خانه سه خلوت کوچك است برمثال دکانها یکی مقابل در و دو بر جانب شمال وستونها که در خانه است ودر زیر سقف زده اند همه چوبین است چهارسو تراشیده از چوب ساج الا یك ستون مدور است واز جانب شمال تخته سنکی رخام سرخست طولانی که فرش زمین است ومیکویند که رسول علیه الصلوات والسلام بر آنجا نماز کرده اندوهر که آنرا شناسد جهد کند که نماز بر آنجا کند ودیوار خانه همه تختهای رخام

کرد کرده اند باب الدقاقین است وآن بدو طاقست وچون اندکی بجانب غربی بروی دری دیگر است بدوطاق وآنرا باب الفسانین کویند وهمچنان قدری دیگر بروند باب الصفا کویند واین دررا پنج طاقست واز همه این طاق میانین بزرکترست وجانب او دو طاق کوچك ورسول الله علیه السلام از این در بیرون آمده است که به صفا شود ودعا کند وعتبهٔ این طاق میانین سنکی سپید است عظیم وسنکی سیاه بوده است که رسول علیه السلام والصلوات پای مبارك خود برآنجا نهاده است وآن سنك نقش قدم متبرك او علیه السلام کرفته وآن نشان قدم را از آن سنك سیاه بریده اند ودر آن سنك سپید ترکیب کرده چنانکه سر انکشتهای پا اندرون مسجد دارد وحجاج بعضی روی برآن نشان قدم نهند وبعضی پای تبرك را ومن روی برآن نشان نهادن واجبتر دانستم واز باب الصفا سوی مغرب مقداری دیگر بروند باب السطوی است بدو طاق واز آنجا مقداری دیگر بروند باب التمارین بدو طاق وچون از آن بکذرند باب المعامل بدو طاق وبرابر این سرای ابوجهلست که اکنون مستراحست بر دیوار مغربی که آن عرض مسجد است سه درست نخست آن کوشهٔ که باجنوب دارد باب عروة بدو طاق است بمیانهٔ این ضلع باب ابراهیم علیه السلام است بسه طاق وبر دیوار شمالی که آن طول مسجد است چهار در است بر کوشهٔ مغربی باب الوسیط است بیك طاق چون از آن بکذری سوی مشرق باب العجله است بیك طاق وچون از آن بکذری بمیانهٔ ضلع شمالی باب الندوة بدو طاق وچون از آن بکذری باب المشاورة است بیك طاق وچون بکوشهٔ مسجد رسی شمالی مشرقی دریست باب بنی شیبه کویند وخانهٔ کعبه بمیان ساحت مسجد است مربع طولانی که طولش از شمال بجنوب است وعرضش از مشرق بمغرب وطولش سی آرش است وعرض شانزده ودر خانه سوی مشرقست وچون در خانه روند رکن عراقی بردست راست باشد ورکن حجر الاسود بر دست چپ ورکن مغربی جنوبی را رکن یمانی کویند ورکن شمالی مغربی را رکن شامی کویند وحجر الاسود در کوشهٔ دیوار بسنکی

روی بخانه باید کرد وآنجا که مسجد طولانی تراست از باب ابراهیم علیه السلام است تا بباب بنی هاشم چهارصد وبیست وچهار آرشست وعرضش از باب الندوه که سوی شمالست تا بباب الصفا که سوی جنوب است وفراخ تر جایش سیصد وچهار آرشست وسبب مدوری جای تنکتر نماید جای فراخ تر وهمه کرد وبر کرد مسجد سه رواقست بپوشش بعمودهای رخام بر داشته اند ومیان سرای را چهارسو کرده ودرازی پوشش که بسوی ساحت مسجد است بچهل وپنج طاقست پهنایش به بیست وسه طاق وعمودهای رخام تمامت صد وهشتاد وچهار است وکفتند این همه عمودهارا خلفای بغداد فرمودند از جانب شام براه دریا بردن وکفتند چون این عمودها بمکه رسانیدند آن ریسمانها که در کشتیها بود وکردونها که بسته بودند و پاره شده بود چون بفروختند از قیمت آن شصت هزار دینار مغربی حاصل شد واز جمله آن عمودها یکی در آنجا ست که باب الندوه کویند ستونی سرخ رخامیست کفتند که این ستونراهم بسنك دینار خریده اند وبقیاس آن یك ستون سه هزار من بود مسجد حرام را هجده درست همه بطاقها ساخته اند برسر ستونهای رخام وبر هیچکدام دری نه نشانده اند که فراز توان کرد برجانب مشرق چهار درست از کوشهٔ شمالی باب النبی وآن بسه طاقست بسته وهم بر این دیوار کوشه جنوبی دری دیکرست که آنرا هم باب النبی کویند ومیان آن دو در صد آرش بیشست واین در بدو طاق است وچون از این در بیرون شوی بازار عطاران است که خانهٔ رسول علیه السلام در آن کوی بوده است وبدان در بنماز اندر مسجد شدی وچون از این در بکذری همبرین دیوار مشرقی باب علی علیه السلام است واین آن در است که امیر المومنین علی علیه السلام در مسجد رفتی بنماز واین در بسه طاقست وچون از این در بکذری بر کوشهٔ مسجد منارهٔ دیکر است بر سر سعی از آن مناره که بباب بنی هاشم است تابدینجا بباید شتافتن واین مناره هم از آن چهارکانه مذکور است وبر دیوار جنوبی که آن طول مسجد است هفت دراست نخستین بر رکن که نیم

است از کوفه باشد تاعدن مقدار پانصد فرسنك از شمال بجنوب وعرض آنکه از مشرق بمغرب است از عمان است تا بجار مقدار چهارصد فرسنك باشد وزمین عرب از کوفه تا مکه است وزمین حمیر از مکه تا عدن ودر زمین عرب آبادانی اندك است ومردمانش بیابانی وصحرانشین اند وخداوند ستور وچهارپا وخیمه ودر زمین حمیر سه قسم است یك قسم‌را از آن تهامه کویند واین ساحل دریای قلزم است بر جانب مغرب وشهرهای وآبادانی بسیار است چون صعده وزبید وصنعا وغیره واین شهرها بر صحراست وپادشاه آن بندهٔ حبشی بود از آن پسر شاددل ودیکر قسم از حمیر کوهی است که آنرا نجد کویند واندر او دیولاخها وسردسیرها باشد وجاهای تنك وحصارهای محکم وسیوم قسم از سوی مشرقست واندر آن شهرهای بسیار است چون نجران وعثر وبیشه وغیر آن واندر این قسم نواحی بسیار است وهرناحیتی ملکی ورئیسی دارد وآنجا سلطانی وحاکمی مطلق نیست قومی مردم باشند بخود سر وبیشتر دزد وخونی وحرامی واین قسم مقدار دویست فرسنك در صد وپنجاه بر آید وخلق بسیار باشد وهمه نوع وقصر غمدان یمن است بشهری که آنرا صنعا کویند واز آن قصر اکنون بر مثال تلی مانده است در میان شهر وآنجا کویند که خداوند این قصر پادشاه همه جهان بوده است وکویند که در آن تل کنجها ودفینها بسیار است وهیچ کس دست بر آن نیارد بردن نه سلطان ونه رعیت وعقیق بدین شهر صنعا کنند وآن سنکیست که از کوه ببرند ودر میان ریك برتابه بآتش بریان کنند ودر میان ریك بآفتابش پرورند وبچرخ به پیارند ومن بمصر دیدم که شمشیری بسوی سلطان آورده بودند از یمن که دسته وبرچك او از یك پارهٔ عقیق سرخ بود مانند یاقوت صفت مسجد الحرام وبیت کعبه کفته ایم که خانهٔ کعبه‌در میان مسجد حرام ومسجد حرام در میان شهر مکه وطول آن از مشرق بمغربست وعرض آن از شمال بجنوب اما دیوار مسجد قائمه نیست ورکنها درمالیده است تابمدوری مائل است زیرا که چون در مسجد نماز کنند از همه جوانب

مکه اهل هر شهری‌را از بلاد خراسان وماوراءالنهر وعراق وغیره سراها بوده اما اکثر آن خراب بود و ویران وخلفای بغداد عمارتهای بسیار وبناهای نیکو کرده اند آنجا ودر آن وقت که ما رسیدیم بعضی از آن خراب شده بود وبعضی ملك ساخته بودند آب چاه‌های مکه همه شور وتلخ باشد چنانکه نتوان خورد اما حوضها ومصانع بزرك بسیار کرده اند که هر یك از آن بمقدار ده هزار دینار برآمده باشد وآن وقت بآب باران که از دره‌ها فرو می آید پر می کرده اند ودر آن تاریخ که ما آنجا بودیم تهی بودند ویکی که امیرعدن بود واورا پسر شاددل میکفتند آبی‌در زیر زمین بمکه آورده بود واموال بسیار بر آن صرف کرده ودر عرفات بر آن کشت وزرع کرده بودند وآن آب‌را بر آنجا بسته بودند وبالیزها ساخته والا اندکی بمکه می آمد وبشهر نمی رسید وحوضی ساخته اند که آن آب در آنجا جمع میشود وسقایان آنرا بر کیرند وبشهر آورند وفروشند وبراه رفته بنیم فرسنکی چاهی است که آنرا بیر الزاهد کویند وآنجا مسجدی نیکوست آب آن چاه خوش است وسقایان از آنجا نیز بیاورند وبشهر بفروشند هوای مکه عظیم کرم باشد واخر بهمن ماه قدیم خیار وبادرنك وبادنجان تازه دیدم آنجا واین نوبت چهارم که بمکه رسیدم غرهٔ رجب سنه اثنی واربعین واربعمایه تا بیستم ذی الحجه بمکه مجاور بودم پانزدهم فروردین قدیم انکور رسیده بود واز رستا بشهر آورده بودند ودر بازار می فروختند واول اردبهشت خربزهٔ فراوان رسیده بود وخود همه میوه‌ها بزمستان آنجا یافت شود وهرکز خالی نباشد صفت زمین عرب ویمن چون از مکه بجانب جنوب روند بیك منزل بولایت یمن رسند وتا لب دریا همه ولایت یمن است وزمین یمن وحجاز بهم پیوسته است هردو ولایت تازی زبانند ودر اصطلاح زمین یمن‌را حمیر کویند وزمین حجاز را عرب وسه جانب این هر دو زمین دریاست واین زمین چون جزیره ایست اول جانب شرقی آن دریای بصره است وغربی دریای قلزم که ذکر آن در مقدمه رفت که خلیجی است وجانب جنوب دریای محیطست وطول این جزیره که یمن وحجاز

الاسود در اوست وحجررا بوسه دهد واز حجر بگذرد وبر همان ولا بگردد وباز بحجر رسد وبوسه دهد یك طوف باشد وبر این ولا هفت طوف بکند سه بار بتعجیل بدود وچهار بار آهسته برود وچون طواف تمام شد بمقام ابراهیم علیه السلام رود که برابر خانه است وازپس مقام بایستد چنانکه مقام مابین او و خانه باشد وآنجا دو رکعت نماز بکند آنرا نماز طواف گویند پس از آن در خانهٔ زمزم شود واز آن آب بخورد یا بروی بمالد واز مسجد حرام بباب الصفا بیرون شود وآن دریست از درهای مسجد که چون از آنجا بیرون شوند کوه صفاست بر آن آستانهای کوه صفا شود وروی بخانه کند ودعا کند ودعا معلوم است چون خوانده باشد فرو آید ودرین بازار سوی مروه برود وآنچنان باشد که از جنوب سوی شمال رود ودرین بازار که می رود بردرهای مسجد حرام میگردد واندرین بازار آنجا که رسول علیه الصلوات والسلام سعی کرده است وشتافته ودیگرانرا شتاب فرموده گامی پنجاه باشد بردو طرف این موضع چهار مناره است از دو جانب که مردم که از کوه صفا بمیان آن دو مناره رسند از آنجا بشتابند تا میان دو مناره دیگر که از آن طرف بازار باشد وبعداز آن آهسته روند تا بکوه مروه وچون بآستانهای رسند بر آنجا روند وآن دعا که معلوم است بخوانند وباز گردند ودیگر بار در همین بازار در آیند چنانکه چهار بار از صفا بمروه شوند وسه بار ازمروه بصفا چنانکه هفت بار از آن بازار گذشته باشند چون از کوه مروه فرود آیند همآنجا بازاریست بیست دکان روی بروی باشد همه حجام نشسته موی سر تراشند چون عمره تمام شد وواز حرم بیرون آیند در این بازار بزرك که سوی مشرقست درآیند وآنرا سوق العطارین گویند بناهای نیکوست وهمه دارو فروشان باشند ودر مکه دو گرمابه است فرش آن سنك سبز که فسان می سازند وچنان تقدیر کردم که در مکه دو هزار مرد شهری بیش نباشد باقی قریب پانصد مرد غریبا ومجاوران باشند در آن وقت خود قحط بود وشانزده من گندم بیك دینار مغربی بود ومبلغی از آنجا رفته بودند واندر شهر

نهاده است بلند وهر جانب که بشهر روند تا بمکه برسند نتوان دید وبلندترین کوهی که بمکه نزدیك است کوه ابوقبیس است وآن چون کنبدی کرد است چنانکه اکر از پای آن تیری بیندازند برسر رسد ودر مشرقی شهر افتاده است چنانکه چون در مسجد حرام باشند بدی ماه آفتاب از سرآن بر آید وبر سرآن میلی است از سنك بر آورده کویند ابراهیم علیه السلام بر آورده است واین عرصه که در میان کوهست شهرست دو تیر پر تاب در دوبیش نیست ومسجد حرام بمیانهٔ این فراخنای اندراست وکرد بر کرد مسجد حرام شهر است وکوچها وبازارها وهر کجا رخنه بمیان کوه درست دیوار باره ساخته اند ودروازه بر نهاده واندر شهر هیچ درخت نیست مکر بردر مسجد حرام که سوی مغرب است که آنرا باب ابراهیم خوانند بر سر چاهی درختی چند بلنداست وبزرك شده واز مسجد حرام برجانب مشرق بازاری بزرك کشیده است از جنوب سوی شمال وبر سر بازار از جانب جنوب کوه ابو قبیس است ودامن کوه ابو قبیس صفا است وآنچنان است که دامن کوه‌را همچون درجات بزرك کرده اند وسنکها بترتیب رانده که برآن آستانها روند خلق ودعا کنند وآنچه می کویند صفا ومروه کنند آن است وباخر بازار از جانب شمال کوه مروه است وآن اندك بالای است وبر او خانهای بسیار ساخته اند ودر میان شهر است ودر این بازار بدوند ازین سر تا بدان سر وچون کسی عمره خواهد کرد اکر از جای دور آیدبنیم فرسنکی مکه هر جا میلها کرده اند ومسجدها ساخته که عمره را از آنجا احرام کیرند واحرام کرفتن آن باشد که جامهٔ دوخته ازتن بیرون کنند وازاری بر میان بندند وازاری دیکر یا چادری بر خویشتن در پیچند وبآوازی بلند میکویند که لبیك اللهم لبیك وسوی مکه می آیند واکر کسی بمکه باشد وخواهد که عمره کند تا بدان میلها برود واز آنجا احرام کیرد ولبیك میزند وبمکه در آید به نیت عمره وچون بشهر آید بمسجد حرام در آید ونزدیك خانه رود وبر دست راست بکردد چنانکه خانه بر دست چپ او باشد وبدان رکن شود که حجر

بواسطهٔ آن کاغذ بستیدمی غرض من از آن مرد صد من آرد بستیدن وآن مقداررا آنجا عزتی تمام است وخطی بدان مقدار بوی دادم و او آن کاغذ که من نوشته بودم باسوان فرستاد وپیش از آنکه من از شهر عیذاب بروم جواب آن محمد فلیج باز رسید که آنچه مقدارباشد هرچند که او خواهد واز آن من موجود باشد بدو ده واکر از آن خویش بدهی عوض باتو دهم که امیر المومنین علی بن ابی طالب صلوات الله علیه فرموده است المومن لایکون محتشماً ولامغتنماً واین فصل بدان نوشتم تا خواندکان بدانند که مردم را بر مردم اعتماد است وکرم هر جای باشد وجوان مردان همیشه بوده اند وباشند جده شهری بزرکست وبارهٔ حصین دارد برلب دریا ودر اوپنج هزار مرد باشد بر شمال دریا نهاده است وبازارها نیك دارد وقبلهٔ مسجد آدینه سوی مشرقست وبیرون از شهر هیچ عمارت نیست الا مسجدی که معروفست بمسجد رسول الله علیه الصلوات والسلام ودو دروازه است شهررا یکی سوی مشرق که رو با مکه دارد ودیکر سوی مغرب که رو با دریا دارد واکر از جده برلب دریا سوی جنوب بروند بیمن رسند بشهر صعده وتا آنجا پنجاه فرسنکست واکر سوی شمال روند بشهر جار رسند که از حجاز است وبدین شهر جده نه درختست وزرع هر چه بکار آید از رستا آرند واز آنجا تا مکه دوازده فرسنك است وامیر جده بندهٔ امیرمکه بود واورا تاج المعالی بن ابی الفتوح میکفتند ومدینه راهم امیر وی بود ومن نزدیك امیر جده شدم وبامن کرامت کرد وآن قدرباجی که بمن میرسید از من معاف داشت ونخواست چنانکه از دروازه مسلّم کذر کردم خبری بمکه نوشت که این مردی دانشمند است ازوی چیزی نشاید ستیدن روز آدینه نمازدیکر از جده برفتم یکشنبه سلخ جمادی الاخر بدر شهر مکه رسیدیم واز نواحی حجاز ویمن خلق بسیار عمره‌را در مکه حاضر باشد اول رجب و آن موسمی عظیم باشد وعید رمضان همچنین وبوقت حج بیایند وچون راه ایشان نزدیك وسهل است هر سال سه بار بیایند صفت شهر مکه شرفها الله تعالی شهر مکه اندر میان کوه‌ها

وکفتند آنجا کاو وکوسپند بسیار دارند ومردم آنجا کویند مسلمانند بعضی تعلق بمصر دارند وبعضی به یمن ودر این شهرک عیذاب آب چاه وچشمه نباشد الاآب باران واکر کاهی آب باران منقطع باشد آنجا بجاهان آب آرند وبفروشند وتا سه ماه که آنجا بودیم یك خیك آب بیکدرم خریدیم وبدو درم نیز از آنکه کشتی روانه نمی شد باد شمال بود ومارا باد جنوب می بایست مردم آنجا آن وقت که مرا دیدند کفتند مارا خطیبی میکن با ایشان مضایقه نکردم ودر آن مدت خطابت ایشان میکردم تا آنکاه که موسم رسید وکشتیها روی بشمال نهادند وبعد از آن بجده شدم وکفتند شتر نجیب هیچ جای چنان نباشد که در آن بیابان واز آنجا بمصر وحجاز برند ودر این شهر عیذاب مردی مرا حکایت کرد که بر قول او اعتماد داشتم کفت وقتی کشتی از این شهر سوی حجاز میرفت وشتر می بردند بسوی امیرمکه ومن در آن کشتی بودم شتری از آن بمرد مردم آنرا بدریا انداختند ماهی در حال آنرا فرو برد چنانکه یك پای شتر قدری بیرون از دهانش بود ماهی دیکر آمد وآن ماهی‌را که شتر فرو برده بود فرو برد که هیچ اثر آن بر او بدید نبود وکفت آن ماهی‌را قرش میکفتند وهم بدین شهر پوست ماهی دیدم که بخراسان آنرا شفق میکویند وکمان می بردیم بخراسان که آن نوعی از سوسمار است تا آنجا بدیدم که ماهی بود وهمه پرها که ماهی‌را باشد داشت بوقتی که من بشهر اسوان بودم دوستی‌را داشتم که نام او ذکر کرده ام در مقدمه اورا ابوعبد الله محمدبن فلیح میکفتند چون از آنجا بعیذاب می آمدم نامه نوشته بود بدوستی با وکیلی که اورا بشهر عیذاب بود که آنچه که ناصر خواهد بوی دهد وخطی بستاند تا ویرا محسوب باشد من چون سه ماه در این شهر عیذاب بماندم وآنچه داشتم خرج کرده شد از ضرورت آن کاغذرا بدان شخص دادم او مردی کرد وکفت والله اورا پیش من چیز بسیار است چه می خواهی تا بتو دهم تو بمن خط ده من تعجب کردم از نیك مردی آن محمد فلیح که بی سابقه با من آن همه نیکویی کرد واکر مردی بی باك بودمی وروا داشتمی مبلغی مال از آن شخص

وچیزی پزند وآن شتران کویی میدانستند که اکر کاهلی کنند از تشنکی بمیرند وچنان می رفتند که هیچ براندن کس محتاج نبود وخود روی در آن بیابان نهاده می رفتند با آنکه هیچ اثر راه ونشان بدید نبود روی فرامشرق کرده میرفتند وجایی بودی که بپانزده فرسنك آب می بود اندك وشور وجایی بودی که بسی وچهل فرسنك هیچ آب نبودی هشتم ربیع الاول سنه اثنی واربعین واربعمایه بشهر عیذاب رسیدیم واز اسوان تاعیذاب که به پانزده روز آمدیم بقیاس دویست فرسنك بود این شهر عیذاب برکارهٔ دریا نهاده است مسجد آدینه دارد ومردی پانصد در آن باشد وتعلق به سلطان مصرداشت و باج کاهی است که از حبشه وزنکبار ویمن کشتیها آنجا آید واز آنجا بر اشتران بارها بدین بیابان که ما کذشتیم برند تا اسوان واز آنجا درکشتی بآب نیل بمصر برند وبر دست راست این شهر چون روی بقبله کنند کوهی است وپس آن کوه بیابانی عظیم وعلف خوار بسیار وخلق بسیارند آنجا که ایشانرا بجاهان کویند وایشان مردمانی اند که هیچ دین وکیش ندارند وبهیچ پیغمبر وپیشوا ایمان نیاورده اند از آن که از آبادانی دوراند وبیابانی دارند که طول آن از هزار فرسنك زیاده باشد وعرض سیصد فرسنك ودر این همه بعد دو شهرك خرد بیش نیست که یکی را از آن بحر النعام کویند ویکی دیکررا عیذاب طول این بیابان از مصر است تاحبشه وآن از شمال است تا جنوب وعرض از ولایت نوبه تا دریای قلزم از مغرب تا مشرق واین قوم بجاهان در آن بیابان باشند مردم بد نباشند ودزدی وغارت نکنند بچهارپای خود مشغول ومسلمانان وغیره کودکان ایشانرا بدزدند وبشهرهای اسلام برند وبفروشند واین دریای قلزم خلیجی است که از محیط بولایت عدن شکافته است ودر جانب شمال تا آنجا که این شهرك قلزم است بیامده و واین دریارا هرجا که شهری بر کنارش است بدان شهر باز میخوانند مثلا جایی بقلزم باز میخوانند وجایی بعیذاب وجایی به بحر النعام وکفتند در این دریا زیادت از سیصد جزیره باشد واز آن جزائر کشتیها می آیند وروغن وکشك می آورند

همه ترسا باشد وهر وقت از پیش ملك آن ولایت نزدیك سلطان مصر هدیه های
فرستند وعهود ومیثاق کنند که لشکر بدان ولایت نرود وزیان ایشان نکند
واین شهر اسوان عظیم محکم است تا اگر وقتی از ولایت نوبه کسی قصدی
کند نتواند ومدام آنجا لشکری باشد بمحافظت شهر و ولایت ومقابل شهردر
میان رود نیل جزیره ایست چون باغی واندر آن خرمایستان وزیتون ودیکر
اشجار وزرع بسیار است وبدولاب آب دهند وجای با درخت است وآنجا
بیست ویك روز بماندم که بیابانی عظیم در پیش بود ودویست فرسنك
تا لب دریا وموسم آن بود که حجاج باز کشته باشتران بانجا برسند وما انتظار
آن میداشتیم که چون آن شترها باز کردد بکرایه کیریم وبرویم وچون بشهر
اسوان بودم آشنایی افتاد بامردی که اورا ابو عبد الله محمدبن فلیج می کفتند
مردی پارسا وباصلاح بود واز طریق منطق چیزی میدانست او مرا معاونت
کرد در کرایه کرفتن وهمراه باز دید کردن وغیر آن وشتری بیکدینار ونیم
کرایه کرفتم واز این شهر روانه شدم پنجم ربیع الاول سنه اثنی واربعین
واربعمایه راه سوی مشرق جنوبی بود چون هشت فرسنك برفتم منزلی بود
که آنرا ضیقه می کفتند وآن دره بود برصحرا وبردو جانب او چون دو دیوار
از کوه ومیانهٔ او مقدار صد آرش کشادکی ودر آن کشادکی چاهی کنده
اند که آب بسیار بر آمده است اما نه آب خوش وچون از این منزل بکذرند پنج
روز بادیه است که آب نباشد هر مردی خیکی آب برداشت وبرفتیم بمنزلی که
آنرا حوضش میکفتند کوهی بود سنکین ودو سوراخ در آن بود که آب بیرون
می آمد وهمانجا در کودی می ایستد آبی خوش وچنان بود که مردرا در آن
سوراخ می بایست شد تا ازجهت شتر آب بیرون آورند وهفتم روز بود که
شتران آب نخورده بودند ونه علف از آنکه هیچ نبود ودر شبان روزی یك
بار فرود آمدندی از آنکاه که آفتاب کرم شدی تا نماز دیکر وباقی می رفتند
واین منزل جاها که فرود آیند همه معلوم باشد چه بهر جای فرو نتوانند
آمد که چیزی نباشد که آتش بر فروزند وبدان جاها پشکل شتر یابند که بسوزند

خانه براهٔ مکه حرسها الله تعالی من الآفات از مصر باز کویم در قاهره نماز عید بکردم وسه شنبه چهار دهم ذی الحجه سنه احدی واربعین واربعمایه از مصردر کشتی نشستم وبراهٔ صعید الاعلی روانه شدم وآن روی بجانب جنوب دارد ولایتیست که آب نیل از آنجا بمصر می آید وهم از ولایت مصر است وفراخی مصر اغلب از آنجا وآنجا بر دو کنارهٔ نیل بسی شهرها وروستاها بود که صفت آن کردن تبطویل انجامد تا بشهری رسیدیم که آنرا اسیوط می کفتند وافیون از این شهر خیزد وآن خشخـاش است که تخم او سیاه باشد چون بلند شود وپیله بندد اورا بشکنند از آن مثل شیره بیرون آید آنرا جمع کنند ونکاهدارند افیون باشد وتخم این خشخاش خرد وچون زیره است وبدین اسیوط از صوف کوسفند دستارها بافند که مثل او در عالم نباشد وصوفهای باریك که بولایت عجم آورند وکویند مصری است همه از این صعید الاعلی باشد چه بمصر خود صوف نبافند ومن بدین اسیوط فوطه‌ئی دیدم از صوف کوسفند کرده که مثل آن نه بلهاور دیدم ونه بملتان وبشکل پنداشتی حریراست واز آنجا بشهری رسیدیم که آنرا قوص میکفتند وآنجا بناهای عظیم دیدم از سنکهای که هر که آن به بیند تعجب کند شارستانی کهنه واز سنك باروی ساخته واکثر عمارتهای آن از سنکهای بزرك کرده که یکی از آن مقدار بیست هزار من وسی هزار من باشد وعجب آنکه بده پانزده فرسنکی آن موضع نه کوهی است ونه سنك تا آنهـارا ازکجا وچکونه نقل کرده باشند از آنجـا بشهری رسیدم که آنرا اخمیم می کفتند شهری انبوه وآبادان ومردمی غلبه وحصاری حصین دارد ونخل وبساتین بسیار است بیست روز آنجا مقام افتاد وجهت آنکه دو راه بود یکی بیـابان بی آب ودیکر دریا ما متردد بودیم تا بکدام راه برویم عاقبت براهٔ آب برفتیم بشهری رسیدیم که آنرا اسوان می کفتند وبرجانب جنوب این شهر کوهی بود که رود نیل از دهن این کوه بیرون می آمد وکفتند کشتی از این بالاتر نکذرد که آب از جاهـای تنك وسنکهـای عظیم فرو می آید واز این شهر بچهار فرسنك راه ولایت نوبه بود ومردم آن زمین

چیزی یابد خمس بسلطـان دهد وباقی اورا باشد غرض آنکه سلطـان این خادم‌را بدان ولایت فرستاد واورا عظیم بزرك کردانید وهراسباب که ملوك‌را باشد بداد از دهلیز وسراپرده وغیره وچون او بحلب شد وجنك کرد آنجا کشته شد اموال او چندان بود که مدت دو ماه شد که بتدریج از خزانهٔ او بخزانهٔ سلطان نقل می کردند از جمله سیصد کنیزك داشت اکثر ماه روی بعضی از آن بودند که ایشانرا درهم بستری میداشت سلطان فرمود تا ایشانرا مخیر کردند هرکه شوهری میخواست بشوهری دادند وآنچه شوهرنمی خواست هرچه خاصهٔ او بود هیچ تصرف ناکرده بدو میکذاشتند تا در خانهٔ خود میباشند وبر هیچ یك از ایشان حکمی وجبری نفرمود وچون او بحلب کشته شد آن ملك ترسید که سلطان لشکرها فرستد پسری هفت ساله‌را با زن خود وبسیارتحف وهدایا بحضرت سلطان فرستاد وبرکذشته عذرها خواست چون ایشان بیامدند قریب دو ماه بیرون نشستند وایشانرا در شهر نمی کذاشتند وتحفهٔ ایشان قبول نمی کردند تا ائمه وقضاة شهر همه بشفاعت بدرکاه سلطان شدند وخواهش کردند که ایشان‌را قبول کردند و با تشریف وخلعت باز کردانیدند از جملهٔ چیزها اکر کسی خواهد که بمصر باغی سازد در هر فصل سال که باشد بتواند ساخت چه هر درخت که خواهد مدام حاصل تواند کرد وبنشاند خواه مثمر ومجمل خواه بی ثمر وکسان باشند که دلال آن باشند واز هرچه خواهی در حال حاصل کنند وآن چنانست که ایشان‌را درختها در تغارها کشته باشند و بر پشت بامها نهاده وبسیار بامهای ایشان باغ باشد واز آن اکثر پر بار باشد از نارنج وترنج ونار وسیب وبه وکل ورياحين وسپرغمها واکر کسی خواهد حمالان بروند وآن تغـارها بر چوب بندند همچنـان بادرخت وبهرجاکه خواهند نقل کنند وچنانکه خواهی آن تغاررا در زمین جای کنند ودر آن زمین بنهند وهر وقت که خواهند تغارها بکنند وبارها بیرون آرند ودرخت خـود خبردار نباشد واین وضع در همه آفاق جای دیکرندیده ام ونشنیده وانصاف آنکه بس لطیف است اکنون شرح بازکشتن خویش بجانب

خفارت خواست بکاه باز کشتن از حج ومیان ایشان جنك برخواست واز مغربیان زیادت ازدو هزار آدمی کشته شد وبسی به مغرب نشدند وبهمین حج از مردم خراسان قومی براه شام ومصر رفته بودند وبکشتی بمدینه رسیدند ششم ذی الحجه ایشانرا صد وچهار فرسنك مانده بود تا به عرفات رسند کفته بودند هر که مارا در این سه روز که مانده است بمکه رساند چنانکه حج دریابیم هریك ازما چهل دینار بدهیم اعراب بیامدند وچنان کردند که بدو روز ونیم ایشانرا بعرفات رسانیدند و زر بستاندند وایشانرا یك یك برشتران جمازه بستند واز مدینه بر آمدند وبعرفات آوردند دو تن مرده که برآن شتران بسته بودند وچهار تن زنده بودند اما نیم مرده نماز دیکر که ما آنجا بودیم برسیدند چنان شده بودند که بر پای نمی توانستند ایستادن وسخن نیز نمی توانستند کفتن حکایت کردند که در راه بسی خواهش بدین اعراب کردیم که زر که داده ایم شمارا باشد مارا بکذارید که بی طاقت شدیم از ما نشنیدند وهمچنان براندند فی الجملة آن چهارتن حج کردند وبراه شام باز کشتند ومن چون حج بکردم باز بجانب مصر برفتم که کتب داشتم آنجا ونیت باز آمدن نداشتم وامیرمدینه آن سال بمصر آمد که اورا بر سلطان رسمی بود وهر سال بوی دادی از آنکه خویشاوندی از فرزندان حسین بن علی صلوات الله علیهما داشت من با او در کشتی بودم تا بشهر قلزم واز آنجا همچنان تا بمصر شدیم در سنه احدی واربعین که بمصر بودم خبر آمد که ملك حلب عاصی شد از سلطان و او چاکری از آن سلطان بود که پدر آن از ملوك حلب بوده سلطان‌را خادمی بود که اورا عمدة الدولة میکفتند واین خادم امیر مطالبان وعظیم توانکر ومالدار بود ومطالبی آنان‌را کویند که درکوهای مصر طلب کنجها ودفینها کنند واز همه مغرب ودیار مصر وشام مردم آیند وهرکس در آن کوها وسنکسارهای مصر رنجها برند ومالها صرفه کنند وبسیاران بوده باشد که دفاین وکنجها یافته باشند وبسیاررا اخراجات افتاده باشد وچیزی نیافته باشند چه میکویند که در این مواضع اموال فرعون مدفون بوده است وچون آنجا کسی

باشد که حجرا احرام کیرند وکویند یك سال حجاج آنجا فرود آمده بود خلق بسیار ناکاه سیلی در آمد وایشانرا هلاك کرد وآنرا بدین سبب جحفه نام کردند ومیان مکه ومدینه صد فرسنك باشد اما سنك است وما به هشت روز رفتیم یکشنبه ششم ذی الحجه بمکه رسیدیم به باب الصفاء فرو آمدیم واین سال بمکه قحطی بود چهار من نان بیك دینار نیشابوری بود ومجاوران از مکه می رفتند واز هیچ طرف حاج نه آمده بود روز چهار شنبه بیاری حق سبحانه وتعالی بعرفات حج بکذاردیم ودو روز بمکه بودیم وخلق بسیار از کرسنکی وبیچارکی از حجاز روی بیرون نهادندهرطرف ودر این نوبت شرح حج و وصف مکه نمی کویم تا دیکر نوبت که بدینجا رسم که نوبت دیکر شش ماه مجاور بودم وآنچه دیدم بشرح بکویم ومن روی بمصر نهادم چنانکه هفتاد وپنجم روز بمصر رسیدم ودر این سال سی وپنجهزار آدمی از حجاز بمصر آمدند وسلطان همه‌را جامه پوشانید واجری داد تا سال تمام که همه کرسنه وبرهنه بودند تا باز بارانها آمد ودر زمین حجاز طعام فراخ شد وباز این همه خلق‌را در خورد هریك جامهٔ پوشانید وصلاتها داد وسوی حجاز روانه کرد ودر رجب سنه اربعین واربعمایه دیکر بار مثال سلطان برخلق خواندند که بحجاز قحطی است ورفتن حجاج مصلحت نیست بر خویشتن به بخشایند وآنچه خدای تعالی فرموده است بکنند اندر این سال نیز حاج نرفتند و وظیفهٔ سلطان‌را که هر سال بحجاز فرستادی البته قصور واحتباس نه بودی وآن جامهٔ کعبه واز آن خدم وحاشیه وامرای مکه ومدینه و صلهٔ امیر مکه ومشاهرهٔ او هر ماه سه هزار دینار واسپ وخلعت بود بدو وقت فرستادی در این سال شخصی بود که او قاضی عبد الله می کفتند وبشام قاضی بوده بود این وظیفه بدست وصحبت او روانه کردند ومن باوی برفتم براه قلزم واین نوبت کشتی بجار رسید پنجم ذی القعده وحج نزدیك تنك در آمده اشتری به پنج دینار بود به تعجیل برفتم هشتم ذی الحجه بمکه رسیدم وبیاری سبحانه وتعالی حج بکذاردم از مغرب قافلهٔ عظیم آمده بود وآن سال بدر مدینهٔ شریفه عرب از ایشان

که امیر المومنین می فرماید که حجاج را امسال مصلحت نیست که سفر حجاز کنند
که امسال آنجا قحط وتنکی است وخلق بسیار مرده است این معنی بشفقت
مسلمانی می کویم وحجاج در توقف ماندند وسلطان جامهٔ کعبه می فرستاد
بقرارمعهود که هر سال دو نوبت جامهٔ کعبه می فرستادی واین سال چون جامه
براه قلزم کسیل کردند من با ایشان برفتم غرهٔ شهر ذی القعده از مصر بیرون
شدم وبیستم ماه بقلزم رسیدیم واز آنجا کشتی براندیم بپانزده روز بشهری
رسیدیم که آنرا جار می کفتند وبیست ودوم ماه بود واز آنجا بچهار روز
بمدینهٔ رسول الله صلی الله علیه وسلم مدینهٔ رسول الله علیه السلام شهری
است برکنارهٔ صحرائی نهاده وزمین نمناك وشوره دارد وآب روان است اما
اندك وخرمایستانست وآنجا قبله سوی جنوب افتاده است ومسجد رسول
الله علیه الصلوات والسلام چندان است که مسجد الحرام وحظیرهٔ رسول
الله علیه السلام در پهلوی منبر مسجداست چون رو بقبله نمایند جانب چپ
چنانکه چون خطیب از منبر ذکر پیغمبر علیه السلام کند وصلوات دهد روی
بجانب راست کند واشاره بمقبره کند وآن خانه مخمس است و دیوارها ازمیان
ستونهای مسجد برآورده است وپنج ستون درکرفته است وبرسراین خانه
همچو حظیره کرده بدارفزین تا کسی بد انجا نرود ودام در کشادی آن کشیده
تا مرغ برآنجا نرود ومیان مقبره ومنبرهم حظیره ایست از سنکهای رخام
کرده چون پستکاهی وآنرا روضه کویند وکویند آن بستان از بستانهای
بهشت است چه رسول الله علیه السلام فرموده است بین قبری ومنبری روضة
من ریاض الجنة وشیعه کویند آنجا قبر فاطمهٔ زهرا است علیها السلام
ومسجدرا دری است واز شهر بیرون سوی جنوب صحرائی است وکورستانیست
وقبرامیر المومنین حمزه بن عبد المطلب رضی الله عنه آنجاست وآن موضع را
قبور الشهداء کویند پس ما دو روز بمدینه مقام کردیم وچون وقت تنك بود
برفتیم راه سوی مشرق بود بدو منزل از مدینه کوه بود وتنکهای چون دره
که آنرا جحفه میکفتند وآن میقات مغرب وشام ومصر است ومیقات آن موضع

ایم خادم گفت سلطان می فرماید که باز گردید در حال باز گشتند وآن جهود
مقتول را ابو سعید گفتندی پسری داشت وبرادری گفتند مال اورا خدای
تعالی داند که چند است وگفتند بر بام سرای سیصد تغار نقرگین بنهاده
است ودر هریك درختی کشته چنان است که باغی وهمه درختهای مثمر وحامل
برادر او کاغذی نوشته بخدمت سلطان فرستاد که دویست هزار دینار مغربی
خزانه را خدمت کنم در سر آن وقت از آنکه می ترسید سلطان آن کاغذ
بیرون فرستاد تا بر سر جمع بدریدند وگفت که شما ایمن باشید وبخانهٔ خود
باز روید که نه کس را باشما کار است ونه ما بمال کسی محتاج وایشان را استمالت
کرد از شام تا قیروان که من رسیدم در تمامی شهر وروستاها هر مسجد که
بود همه را اخراجات بر وکیل سلطان بود از روغن چراغ وحصیر وبوریا
وزیلو ومشاهرات ومواجبات قیمان وفراشان ومؤذنان وغیرهم ویك سال
والی شام نوشته بود که زیت اندکست اگر فرمان باشد مسجدرا زیت
حارّ بدهیم وآن روغن ترب وشلغم باشد در جواب گفتند توفرمان بری نه وزیری
چیزی که بخانهٔ خدا تعلق داشته باشد در آنجا تغییر وتبدیل جائز نیست وقاضی
القضاة را هرماه دوهزار دینار مغربی مشاهره بود وهر قاضی بنسبت وی تا
بمال کس طمع نکنند وبر مردم حیف نرود وعادت آنجا چنان بود که در اواسط
رجب مثال سلطان در مساجد بخواندندی که یا معشر المسلمین موسم حج
می رسد وسبیل سلطان بقرارمعهود بالشکریان واسپان وشتر وزاد معتاداست
ودر رمضان همین منادی می کردندی واز اول ذی القعده اغاز خروج
کردندی وبموضعی معین فرو آمدندی نیمهٔ ماه ذی القعده روانه شدندی وهر
روز خرج وعلوفه این لشکر یکهزار دینار مغربی بودی بغیر از بیست دینار
که هر مردی را مواجب بودی که به بیست وپنج روز بمکه شدندی وده روز
آنجا مقام بودی به بیست وپنج روز تا بمقام رسیدندی دوماه شصت هزار
دینار مغربی علوفهٔ ایشان بودی غیر از تعهدات وصلات ومشاهرات وشتر که
سقط شدی پس در سنه تسع وثلثین واربعمایه سجل سلطان بر مردم خواندند

آن تخت همه از زر بود شکارگاه ومیدان وغیره بر آن تصویر کرده وکتابتی بخط پاکیزه بر آنجا نوشته وهمه فرش وطرح که در این حرم بود همه آن بود که دیبای رومی وبو قلمون باندازهٔ هر موضعی بافته بودند ودارافزینی مشبك از زر بر کنارهای نهاده که صفت آن نتوان کرد واز پس تخت که باجانب دیوار است درجات نقرکین ساخته وآن تخت خود چنان بود که اگر این کتاب سر بسر صفت آن باشد سخن مستوفی وکافی نباشد گفتند پنجاه هزار من شکر راتبهٔ آن روز باشد که سلطان خوان نهد آرایش خوانرا درختی دیدم چون درخت ترنج وهمه شاخ وبرك وبار آن از شکر ساخته واندر او هزار صورت وتمثال ساخته همه از شکر ومطبخ سلطان بیرون از قصر است وپنجاه غلام همیشه در آنجا ملازم باشند واز کوشك راه بمطبخ است در زیر زمین وترتیب ایشان چنان مهیا بود که هر روز چهارده شترواربرف به شرابخانهٔ سلطان بردندی واز آنجا بیشتر امراء وخواصرا راتبها بودی واگر مردم شهر جهت رنجوران طلبیدندی هم بدادندی وهمچنین هر مشروب وادویه که کسی‌را در شهر بایستی از حرم بخواستندی بدادندی وهمچنین روغنهای دیگر چون روغن بلسان وغیره چندانکه این اشیای مذکور خواستندی منعی وعذری نبودی سیر سلطان مصر امن وفراغت اهل مصر بدان حد بود که دکانهای بزازان وصرافان وجوهریان را در نبستندی الا دامی بروی کشیدندی وکس نیارستی بچیزی دست بردن مردی یهودی بود جوهری که سلطان را نزدیك بود واورا مال بسیار بود وهمه اعتماد جوهر خریدن بر او داشتند روزی لشکریان دست بر این یهودی بر داشتند واورا بکشتند چون این کار بکردند از قهر سلطان بترسیدند وبیست هزار سوار بر نشستند وبمیدان آمدند ولشکر بصحارا بیرون شد وخلق شهر از آن بترسیدند وآن لشکر تا نیمهٔ روز در میدان ایستاده بودند خادمی از سرای بیرون آمد وبر در سرای به ایستاد وگفت سلطان میفرماید که بطاعت هستید یا نه ایشان بیکبار آواز دادند که بندگانیم وطاعت دار اما گناه کرده

بسعادت سلطـان ووزیر من چندان غله مهیا دارم که شش سال نان مصر بدهم در این وقت لا محـاله چندان خلق در مصر بود که آنچه در نیشابور بودند خمس ایشان بجهد بود وهر که مقـادیر داند معلوم او باشد که کسی‌را چند مال باید تا غلهٔ او این مقدار باشد وچه ایمن رعیتی وعادل سلطانی بود که در ایام ایشان چنین حالها باشد وچندین مالها که نه سلطـان بر کسی ظلم وجور کند ونه رعیت چیزی پنهان وپوشیده دارد وآنجا کاروان سرایی دیدم که دار الوزیر می کفتند درآنجا قصب فروشند ودیکر هیچ ودر اشکوب زیر خیاطـان نشینند ودر بالای رفاان ازقیم آن پرسیدم که اجرهٔ این تیم چند است کفت هر سال بیست هزار دینار مغربی بود اما این ساعت کوشهٔ از آن خراب شده عمارت می کنند هر ماه یك هزار دینار حاصل یعنی دوازده هزار دینار وکفتند که در این شهر بزرکتر از این نیست وبمقدار این دویست خان باشد صفت خوان سلطان عادت ایشان چنین بود که سلطان در سالی بدو عید خوان نهد وباردهد خواص وعوام را آنکه خواص باشند در حضرت او باشند وآنچه عوام باشند در دیکر سراهـا ومواضع ومن اکرچه بسیار شنیده بودم هوس بود که برأی العین به بینم با یکی از دبیران سلطان که مرا با او صحبتی اتفاق افتاده بود ودوستی بدید آمده کفتم من بارکاهٔ ملوك وسلاطین عجم دیده ام چون سلطـان محمود غزنوی وپسرش مسعود ایشان پادشاهان بزرك بودند با نعمت وتجمل بسیار اکنون می خواهم که مجلس امیر المومنین‌را هم بینم او با پرده دار که صاحب الستر می کویند بکفت سلخ رمضان سنه اربعین واربعمایه که مجلس آراسته بودند تا دیکر روز که عید بود وسلطان از نماز به آنجا آید وبخوان بنشیند مرا آنجا برد چون از در سرای بدر شدم عمارتها وصفه‌ها وایوانها دیدم که اکر وصف آن کنم کتاب بتطویل انجامد دوازده قصر درهم ساخته همه مربعات که در هر یك که می رفتم از یکدیکر نیکوتر بود وهر یك بمقدار صد آرش در صد آرش ویکی ازین جمله چیزی بود شصت اندر شصت آرش وتختی بتمامت عرض خانه نهاده بعلو چهار کز از سه جهت

او دهند تا در شهر می کردد وزنك می جنباند ومنادی می کند که من خلاف کفتم وملامت می بینم وهر که دروغ کوید سزای او ملامت باشد در بازار آنجا از بقال وعطار و پیله‌ور هر چه فروشند باردان آن از خود بدهند اکر زجاج باشد واکر سفال واکر کاغذ فی الجمله احتیاج نباشد که خریدار باردان بر دارد وروغن چراغ آنجا از تخم ترب وشلغم کیرند وآنرا زیت حارّ کویند وآنجا کنجد اندك باشد روغنش عزیز وروغن زیتون ارزان بود پسته کرانتر از بادام است ومغز بادام ده من از یك دینار نکذرد واهل بازار ودکان‌داران بر خران زینی نشینند که آیند وروند از خانه ببازار وهرجا بر سر کوچها بسیار خران زینی آراسته داشته باشند که اکر کسی خواهد بر نشیند واندك کرایه می دهد وکفتند پنجاه هزار بهیمه زینی باشد که هر روز زین کرده بکرایه دهند وبیرون از لشکریان وسپاهیان بر اسپ ننشینند یعنی اهل بازار وروستا ومحترفه وخواجکان وبسیار خر ابلق دیدم همچو اسپ بل لطیفتر واهل شهر عظیم توانکر بودند در آن وقت که آنجا بودم ودر سنه تسع وثلثین واربعمایه سلطانرا پسری آمد فرمود که مردم خرمی کنند شهر وبازار بیاراستند چنانکه اکر وصف آن کرده شود همانا که بعض مردم آنرا باور نکنند واستوار ندارند که دکانهای بزازان وصرافان وغیرهم چنان بود که از زر وجواهر ونقد وجنس وجامهای زربفت وقصب جایی نبود که کسی بنشیند وهمه از سلطان ایمن اند که هیچ کس از عوانان وغمازان نمی ترسید وبر سلطان اعتماد داشتند که بر کسی ظلم نکند وبمال کسی هرکز طمع نکند وآنجا مالها دیدم از آن مردم که اکر کویم یاصفت کنم مردم عجم‌را آن قبول نیافتد ومال ایشان‌را حد وحصر نتوانستم کرد و آن آسایش که آنجا دیدم هیچ جاندیدم وآنجا شخصی ترسا دیدم که از متمولان مصر بود چنانکه کفتند کشتیها ومال وملك اورا قیاس نتوان کرد غرض آنکه یکسال آب نیل وفانکرد وغله کران شد وزیر سلطان این ترسارا بخواند وکفت سال نیکو نیست وبر دل سلطان جهت رعیت بار است توچند غله توانی بدهی خواه ببها خواه بقرض ترسا کفت

صیفی وبعضی شتوی چکونه جمع بوده باشد همانا قبول نکند فاما مرا در این غرضی نبوده ونـنوشتم الا آنچه دیدم وبعضی که شنیدم ونوشتم عهدهٔ آن بر من نیست چه ولایت مصر وسعتی دارد عظیم همه نوع هـواست از سردسیر وکرمسیر و از همه اطراف هر چه باشد بشهر آورند وبعضی در بازارها می فروشند وبمصر سفالیه سازند از همه نوع چنـان لطیف وشفاف که دست چون بر بیرون نهند از اندرون بتوان دید از کاسه وقـدح وطبق وغیره ورنك کنند آنرا چنانکه رنك بوقلمون را ماند چنانکه از هر جهتی که بداری رنك دیکر نماید وآبکینه سـازند که بصفا وپاکی بزبرجد ماند وآنرا بوزن فروشند واز بزازی ثقه شنیدم که یك درهم سنك ریسمان بسه دینار مغربی بخرند که سه دینار ونیم نیشابوری باشد وبنیشابور پرسیدم که ریسمانی که از همه نیکوتر باشد چکونه خرند کفتند هر آنچه بی نظیر باشد یك درم به پنج درم بخرند شهر مصر بر کنار نیل نهاده است بدرازی وبسیار کوشکها ومنظرها چنانست که اکر خواهند آب بریسمان از نیل بر دارند اما آب شهر همه سقایان آورند از نیل بعضی بشتر وبعضی بدوش وسبوهای دیدم از برنج دمشقی که هر یك سی من آب کرفتی وچنان بود که پنداشتی زرین است یکی مرا حکایت کرد که زنیست که پنج هزار از آن سبو دارد که بمزد می دهد هر سبوی ماهی بیك درم وچون باز سپارند باید سبو درست باز سپارند ودر پیش مصر جزیرهٔ ی در میان نیل است که وقتی شهری کرده بودند وآن جزیره مغربی شهر است ودر آنجا مسجد آدینه ایست وباغهاست وآن پارهٔ سنك بوده است در میان رود واین دو شـاخ از نیل هر یك بقدر جیحون تقدیر کردم اما بس نرم وآهسته میرود ومیان شهر وجزیره جسری بسته است بسی وشش پاره کشتی وبعضی از شهر دیکر سوی آب نیل است وآنرا جیزه خـوانند وآنجـا نیز مسجد آدینه ایست امـا جسر نیست بزورق ومعبر کذرند ودر مصر چندان کـشتی وزورق باشد که ببغداد وبصره نباشد اهل بازار مصر هر چه فروشند راست کویند واکـر کسی بمشتری دروغ کوید اورا بر شتری نشانده زنکی بدست

از آن بسیار عمارات عجیب در آنجا بکرد وبفرمود واز جمله چراغدانی نقرکین ساختند شانزده پهلو چنانکه بر پهلوی از و یك آرش ونیم باشد چنانکه دائرهٔ چراغدان بیست وچهار آرش باشد وهفتصد واند چراغ دروی می افروزند در شبهای عزیز وکفتند وزن آن بیست وپنج قنطار نقره است هر قنطار صد رطل وهر رطل صد وچهل وچهار درهم نقره است وکویند که چون این چراغدان ساخته شد بهیچ در در نمی کنجید از درهای جامع از بزرکی که بود تا دری فرو کرفتند وآنرا در مسجد بردند وباز دررا نشاندند وهمیشه در این مسجد ده توحصیر رنکین نیکو بر بالای یکدیکر کسترده باشد وهرشب زیاده از صد قندیل افروخته ومحکمهٔ قاضی القضاة در این مسجد باشد وبر حانب شمالی مسجد بازار یست که آنرا سوق القنادیل خوانند در هیچ بلاد چنان بازاری نشان نمی دهند هر ظرائف که در عالم باشد آنجا یافت شود وآنجا آلتها دیدم که از دهل ساخته بودند چون صندوقچه وشانه ودستهٔ کارد وغیره وآنجا بلور سخت نیکو دیدم واستادان نغز آنرا می تراشیدند وآنرا از مغرب آورده بودند ومی کفتند در این نزدیکی در دریای قلزم بلوری پدید آمده است که لطیفتر وشفافتر از بلور مغربیست ودندان فیل دیدم که از زنکبار آورده بودند از آن بسیار بود که زیادت از دویست من بود ویك عدد پوست کاو آورده بودند از حبشه که همچو پوست پلنك بود واز آن نعلین سازند واز حبشه مرغ خانکی آورده اند که نیك بزرك باشد ونقطهای سپید بروی وبر سر کلاهی دارد برمثال طاوس ودر مصر عسل بسیار خیزد وشکرهم روز سیم دیماه قدیم از سال چهار صد وشانزده عجم این میوهها وسپرغمها بیك روز دیدم که ذکر می رود وهی هذه کل سرخ نیلوفر نرکس ترنج نارنج لیمو مرکب سیب یا سمن شاه سپرغم به انار امرود خربوزه دستنبویه موز زیتون بلیلهٔ تر خرمای تر انکور نیشکر بادنجان کدوی تر ترب شلغم کرنب باقلای تر خیار بادرنك پیاز تر سیر تر جزر جغندر هر که اندیشه کند که این انواع میوه ورياحين که بعضی خریفی است وبعضی ربیعی وبعضی

رمضان آنجا نماز کردی وروزهای جمعه وشهر مصر از بیم آب بر سر بالایی
نهاده است و وقتی سنکهای بلند بزرك بوده است همه را بشکستند وهموار
کردند واکنون آن چنان جایهارا عقبه کویند وچون از دور شهر مصر را نکاه
کنند پندارند کوهیست وخانه‌های هست که چهارده طبقه از بالای یکدیکر
است وخانه‌های هفت طبقه واز ثقات شنیدم که شخصی بر بام هفت طبقه باغچه‌یی
کرده بود وکوساله‌یی آنجا برده وپرورده تا بزرك شده بود وآنجا دولابی ساخته
که این کاو می کردانید وآب از چاه بر می کشید وبر آن بام درختهای
نارنج وترنج وموز وغیره کشته وهمه در بار آمده وکل وسپرغمها همه نوع کشته
واز بازرکانی معتبر شنیدم که بسی سراهاست در مصر که در او حجره‌هاست
برسم مستغل یعنی به کرایه دادن که مساحت آن سی آرش در سی آرش باشد
سیصد وپنجاه تن در آن باشند وبازارها وکوچه ها در آنجاست که دائما قنادیل
سوزد چونکه هیچ روشنایی در آنجا بر زمین نیفتد و رهکذر مردم باشد ودر
شهر مصر غیر قاهره هفت جامع است چنانکه بهم پیوسته وبهر دو شهر پانزده
مسجد آدینه است که روزهای جمعه در هر جای خطبه وجماعت باشد در
میان بازار مسجدیست که آنرا باب الجوامع کویند وآنرا عمرو عاص ساخته است
بروزکاری که از دست معاویه امیر مصر بود وآن مسجد بچهار صد عمود
رخام قائم است وآن دیوار که محراب بر اوست سر تا سر تختهای رخام سپید
است وجمیع قرآن بر آن تختها بخطی زیبا نوشته واز بیرون بچهار حد مسجد
بازارهاست ودرهای مسجد در آن کشاده ومدام در آن مدرسان ومقریان
نشسته وسیاحت کاه آن شهر بزرك آن مسجد است وهرکز نباشد که در
اوکتر از پنج هزار خلق باشد چه از طلاب علوم وچه از غریبان وچه از
کاتبان که چك وقباله نویسند وغیر آن وآن مسجدرا حاکم از فرزندان عمرو عاص
بخرید که نزدیك او رفته بودند وکفتند ما محتاجیم ودرویش ومسجد پدر ما کرده
است اکر سلطان اجازت دهد بکنیم وسنك وخشت آن بفروشیم پس حاکم
صد هزار دینار بایشان داد وآنرا بخرید وهمه اهل مصررا بر این کواه کرد و بعد

بودندی وباغی بود سلطانرا بدو فرسنکی شهر که آنرا عین الشمس میکفتند وچشمهٔ آب نیکو در آنجا و باغ را خود بچشمه باز می خوانند ومیکویند که آن باغ فرعون بوده است وبنزدیك آن عمارتی کهنه دیدم چهار پاره سنك بزرك هر یك چون مناره وسی کز قائم ایستاده و از سرهای آن قطرات آب چکان وهیچکس نمی دانست که آن چیست ودرباغ درخت بلسان بود می کفتند پدران آن سلطان از مغرب آن تخم بیاوردند وآنجا بکشتند ودر همه آفاق جایی دیکر نیست وبمغرب نیزنشان نمی دهند وآنرا هرچند تخم هست اما هرکجا می کارند نمی روید واکر می روید روغن حاصل نمی شود ودرخت آن چون درخت موردست که چون بالغ می شود شاخهای آنرا بتیغی خسته می کنند وشیشه برهر موضعی می بندند تا این دهونه همچنانکه صمغ از آنجا بیرون می آید چون دهن تمام بیرون آید درخت خشك می شود وچوب آنرا باغبانان بشهر آورند وبفروشند پوستی سطبر باشد که چون از آنجا باز می کنند ومی خورند طعم لوز دارد وازبیخ آن درخت سال دیکر شاخها بر می آید وهمان عمل با آن می کنند شهر قاهره را ده محلت است وایشان محلترا حاره می کویند واسامی آن این است اول حارهٔ برجوان حارهٔ زویله حارهٔ الجودریه حارهٔ الامراء حارهٔ الدیالمه حارهٔ الروم حارهٔ الباطلیه قصر الشوك عبید الشری حارهٔ المصامده صفت شهر مصر بر بالایی نهاده وجانب مشرقی شهر کوه است اما نه بلند بلکه سنکهاست وپشتهای سنکین وبر کناره شهر مسجد طولون است برسر بلندی ودو دیوار محکم کشیده که جز دیوار آمد ومیافارقین به از آن ندیدم وآنرا امیری از آن عباسیان کرده است که حاکم مصر بوده است وبروزکار حاکم بامر الله که جد این سلطان بود فرزندان این طولون بیامده اند واین مسجد را بسی هزار دینار مغربی فروختند وبعد از مدتی دیکر مناره که در این مسجدست نفروخته بکندن کرفتند حاکم فرستاده است که شما بمن فروخته اید چکونه خراب می کنید کفتند ما مناره را نفروخته ایم وپنج هزار دینار بایشان داد ومناره را هم بخرید وسلطان ماه

تکلف چنانکه زرو سیم بر آن نبود وخویشتن پیراهنی پوشیده سفید بافوطهء فراخ بزرك چنانکه در بلاد عرب رسم است وبعجم دراعه می کویند وکفتند آن پیراهن را دبیقی می کویند وقیمت آن ده هزار دینار باشد وعمامه هم از آن رنك برسر بسته وهمچنین تازیانه عظیم قیمتی در دست کرفته ودرپیش او سیصد مرد دیلم می رفت همه پیاده وجامه هـای زربفت رومی پوشیده ومیان بسته آستینهـای فراخ برسم مردم مصر همه بازوپینها وتیرها وپایتابها پیچیده ومظله داری با سلطان می رود براسپی نشسته ودستـاری زرین مرصع برسر او ودستی جامه پوشیده که قیمت آن ده هزار دینار مغربی باشد وآن چتر که بدست دارد بتکلفی عظیم همه مرصع ومکلل وهیچ سوار دیکر با سلطان نباشد ودرپیش او این دیلمیان بودند وبر دست راست وچپ او چندین مجمره‌دار می روند ازخادمان وعنبر وعود می سوزند ورسم ایشان آن بود که هرکجا سلطان بمردم رسیدی اورا سجده کردندی وصلوات دادندی از پس او وزیر می آمدی باقاضی القضاة وفوجی انبوه از اهل علم وارکان دولت وسلطان برفتی تا آنجا که شراع زده بودند برسر بند خلیج یعنی فم النهر وسواره در زیرآن بایستادی ساعتی بعد از آن خشت زوپینی بدست سلطـان دادندی تا براین بند زدی ومردم بتعجیل بکلنك وبیل ومخرفه آن بندرا بر دریدندی آب خود که بالا کرفته باشد قوت کند وبه یکبار فرو رود وبخلیج اندر افتد این روز همه خلق مصر وقاهره بنظاره آن فتح خلیج آمده باشند وانواع بازیهای عجیب بیرون آورند واول کشتی که در خلیج افکنده باشد جماعتی اخرسان که بپارسی کنك ولال میکویند در آن کشتی نشانده باشند مکر آن را بفال داشته بوده اند وآن روز سلطان ایشانرا صدقات فرماید وبیست ویك کشتی بود از آن سلطان که آبکیری نزدیك قصر سلطان ساخته بودند چندانـکه دو سه میدان وآن کشتیها هریك را مقدار پنجاه کز طول وبیست کز عرض بود همه بتکلف با زر وسیم وجواهر ودیباها آراسته که اکر صفت آن کنند اوراق بسیار نوشته شود وبیشتر اوقات آن کـشتیها را در آن آبکیر چنانکه استر در استرخانه بسته

از هر ولایتی آمده بودند وایشانرا سپاه سالاری باشد جدا کانه که تیمار ایشان دارد وایشان هرقومی بسلاح ولایت خویش کار کنند ده هزار مرد بودند کروهی زنوج می کفتند ایشان همه بشمشیر جنك کنند وپس کفتند ایشان سی هزار مردند واین همه لشکر روزی خوار سلطان بودند وهریك را بقدر مرتبه مرسوم ومشاهره معین بود که هرکز برأتی بیك دینار برهیچ عامل ورعیت ننوشتندی الا آنکه عمال آنچه مال ولایت بودی سال بسال تسلیم خزانه کردندی واز خزانه بوقت معین ارزاق آن لشکر بداندی چنانکه هیچ عملدار ورعیت را از تقضای لشکری رنجی نرسیدی وکروهی ملکزادکان وپادشاه زادکان اطراف عالم بودند که آنجا رفته بودند وایشانرا از حساب لشکری وسپاهی نشمردندی از مغرب ویمن وروم وصقلاب ونوبه وحبشه وابنای خسرو دهلی ومادر ایشان بآنجا رفته بودند وفرزندان شاهان کرجی وملك زادکان دیلمیان وپسران خاقان ترکستان ودیکر طبقات اصناف مردم چون فضلاء وادباء وشعراء وفقهاء بسیار آنجا حاضر بودند وهمه را ارزاق معین بود وهیچ بزرکزاده را کم از پانصد دینار ارزاق نبود وبود که دو هزار دینار مغربی بود وهیچ کار ایشان نبودی الا آنکه چون وزیر برنشستی رفتندی سلام کردندی وباز بجای خود شدندی اکنون باسر حدیث فتح خلیج رویم آن روز که بامداد سلطان به فتح خلیج بیرون خواستی شد ده هزار مرد بمزد کرفتندی که هریك از آن جنیبتان که ذکر کردیم یکی را بدست کرفته بودی وصد صد می کشیدندی ودر پیش بوق ودهل وسرنا می زدندی وفوجی از لشکر بر عقب ایشان می شدی از درحرم سلطان همچنین تا سر فتح خلیج بردندی وباز آوردندی هر مزدوری که از آن جنیبتی کشیده بود سه درم بدادندی واز پس اسپان شتران بامهدها ومرقدها بکشیدندی واز پس ایشان استران باعماریها آن وقت سلطان از همه لشکرها وجنیبتها دور می آمد مردی جوان تمام هیکل پاك صورت از فرزندان امیر المومنین حسین بن علی بن ابی طالب صلوات الله علیهما وموی سر سترده بودی بر استری نشسته بود زین ولکامی بی

باشد وآنرا رکوب فتح الخلیج کویند چون موسم آن نزدیك رسد برسر آن جوی بارکاهی عظیم متکلف بجهت سلطان بزنند از دیبای رومی همه بزر دوخته وبجواهر مکلل کرده باهمه آلات که در آنجا باشد چنانکه صد سوار در سایهٔ آن بتوانند ایستاد ودر پیش این شراع خیمهٔ بوقلمون وخرکاهٔ عظیم زده باشند وپیش از رکوب در اصطبل سه روز طبل وبوق وکوس زنند تا اسپان با آن آوازها الفت کیرند تا چون سلطان برنشیند ده هزار مرکب بزین زرین وطوق وسرافسار مرصع ایستاده باشند همه نمد زینهای دیبای رومی وبوقلمون چنانچه قاصدا بافته باشند ونه بریده ونه دوخته وکتابه بر حواشی نوشته بنام سلطان مصر وبر هر اسپی زرهی یا جوشنی افکنده وخودی بر کوههٔ زین نهاده وهر کونه سلاحی دیکر وبسیار شتران باکجاوهای آراسته واستران با عماریهای آراسته همه بزر وجواهر مرصع کرده وبمروارید حلیهای آن دوخته آورده باشند در این روز خلیج که اکر صفت آن کنند سخن بتطویل انجامد وآن روز لشکر سلطان همه بر نشیند کروه کروه وفوج فوج وهر قومی را نامی وکنیتی باشد کروهی را کتامیان کویند ایشان از قیروان در خدمت المعزلدین الله آمده بودند وکفتند بیست هزار سوار اند وکروهی را باطلیان کویند مردم مغرب بودند که پیش از آمدن سلطان بمصر آمده بودند کفتند پانزده هزار سوار اند کروهی را مصامده می کفتند ایشان سیاهان از زمین مصمودیان وکفتند بیست هزار مردند وکروهی را مشارقه می کفتند وایشان ترکان بودند وعجمیان سبب آنکه اصل ایشان تازی نبوده است اکرچه ایشان بیشتر همانجا در مصر زاده اند اما اسم ایشان از اصل مشتق بود کفتند ایشان ده هزار مرد بودند عظیم هیکل کروهی را عبید الشراء کویند ایشان بندکان درم خریده بودند کفتند ایشان سی هزار مردند کروهی را بدویان می کفتند مردمان حجاز بودند همه نیزه وران کفتند پنجاه هزار سوارند کروهی را استادان می کفتند همه خادمان بودند سفید وسیاه که بنام خدمت خریده بودند وایشان سی هزار سوارند کروهی را سراییان می کفتند وپیادکان بودند

زمین وی بیست کز در دوازده کز بود بپانزده دینار مغربی باجارت داده بود
در یکماه وچهار اشکوب بود سه از ان بکراء داده بودند وطبقهٔ بالاین از
خداوندیش میخواست که هر ماه پنج دینار مغربی بدهد وصاحب خانه بوی نداد
کفت باشد که مرا باید که کاهی در آنجا باشم ومدت یکسال که ما آنجا بودیم
همانان دو بار در آن خانه نشد وآن سراها چنان بود از پاکیزکی ولطافت
که کویی از جواهر ساخته اند نه از کچ وآجر وسنك وتمامت سرایهای قاهره
جدا جدا نهاده است چنانکه درخت وعمارت هیچ آفریده بر دیوار غیری نباشد
وهر که خواهد هرکه که بایدش خانه خود باز تواند شکافت وعمارت کرد که هیچ
مضرتی بدیکری نرسد وچون از شهر قاهره سوی مغرب بیرون شوی جوی
بزرکیست که آنرا خلیج کویند وآن خلیج را پدر سلطان کرده است واورا بر آن
آب سیصد دیه خالصه است وسر جوی از مصر بر کرفته است وبقاهره آورده
وآنجا بکردانیده وپیش قصر سلطان می کذرد ودو کوشك برسر آن خلیج
کرده اند یکی را از آن لؤلؤ خوانند ودیکری را جوهره وقاهره را چهار
جامعست که روز آدینه نماز کنند یکی را از آن ازهر کویند وجامع نور وجامع
حاکم وجامع معز واین جامع بیرون شهر است برلب رود نیل واز مصر چون
روی بقبله کنند بمطلع حمل باید کرد واز مصر بقاهره کم از یك میل باشد ومصر
جنوبیست وقاهره شمالی ونیل از مصر میکذرد وبقاهره رسد وبساتین وعمارات
هر دو شهر بهم پیوسته است وتابستان همه دشت وصحارا چون دریایی باشد
وبیرون از باغ سلطان که برسر بالایی است که آن پر نشود دیکر همه زیر آب
است صفت فتح خلیج بدان وقت که رود نیل وفا کند یعنی از دهم شهر یور ماه
تا بیستم آبان ماه قدیم که آب زاید باشد هژده کز ارتفاع کیرد از آنچه در زمستان
بوده باشد وسر این جویها ونهرها بسته باشد بهمه ولایت پس این نهر که خلیج
می کویند وابتدای آن پیش شهر مصر است وبقاهره بر می کذرد وآن خاص
سلطانست سلطان بر نشیند وحاضر شود تا آن بکشایند آن وقت دیکر
خلیجها ونهرها وجویها بکشایند در همه ولایت وآن روزها بزرکتر عیدها

کفتندسی هزار آدمی در آن قصر است وآن دوازده کوشك است واین حرم را ده دروازه است بر روی زمین هریك را نامی بدین تفصیل غیر از آنکه در زیر زمین است باب الذهب باب البحر باب السریح باب الزهومه باب السلام باب الزبرجد باب العید باب الفتوح باب الزلاقة باب السریه ودر زیر زمین دری است که سلطان سواره از آنجا بیرون رود واز شهر بیرون قصری ساخته است که مخرج آن رهکذر در آن قصر است وآن رهکذررا همه سقف محکم زده اند ازحرم تا بکوشك ودیوار کوشك از سنك تراشیده ساخته اند که کویی از یك پارهٔ سنك تراشیده اند ومنظرها وایوانهای عالی بر آورده واز اندرون دهلیز دکانها بسته وهمه ارکان دولت وخادمان سیاهان بوند و رومیان و وزیر شخصی باشد که بزهد و ورع وامانت وصدق وعلم وعقل از همه مستثنی باشد وهرکز آنجا رسم شراب خوردن نبوده بود یعنی بروزکار آن حاکم و در ایام وی هیچ زن از خانه بیرون نیامده بود وکسی مویز نساختی احتیاط را نباید که از آن سك کنند وهیچ کس‌را زهره نبود که شراب خورد وفقاع هم نخوردندی که کفتندی مست کننده است ومستحیل شده صفت شهر قاهره پنج دروازه دارد باب النصر باب الفتوح باب القنطرة باب الزویلة باب الخلیج وشهر بارو ندارد اما بناها چنان مرتفع است که از بارو قوی تر وعالی تر است وهر سرای وکوشکی حصاری است وبیشتر عمارات پنج اشکوب وشش اشکوب باشد وآب خوردنی از نیل باشد سقایان با شتر نقل کنند وآب چاهها هرچه برود نیل نزدیکتر باشد خوش باشد وهرچه دور از نیل باشد شور باشد ومصر و قاهره را کویند پنجاه هزار شتر راویه کش است که سقایان آب کشند وسقایان که آب بر پشت کشند خود جدا باشند بسبوهای بر نجین وخیکها درکوچهای تنك که راه شتر نباشد واندر شهر در میان سراها باغچها واشجار باشد وآب از چاه دهند ودر حرم سلطان حرمبستانهاست که از آن نیکوتر نباشد ودولابها ساخته اند که آن بساتین را آب دهد وبر سر بامها هم درخت نشاده باشند وتفرجکاه‌ها ساخته ودر آن تا ریخ که من آنجا بودم خانه‌یی که

بمصر آمده است چون نزدیك قاهره رسید تهی کردند واز آب بر آوردند ودرخشکی رها کردند همچنانکه چیزی آزاد کنند وراوی آن قصه آن کشتیهارا دید هفت عدد کشتی است هریك بدرازی صد وپنجاه آرش ودر عرض هفتاد آرش وهشتاد سال بود تا آنجا نهاده بودند ودر تاریخ سنه احدی واربعین واربعمایه بود که راوی این حکایت آنجا رسید ودر وقتی که المعزلدین الله بیامد در مصر سپاه سالاری از آن خلیفهٔ بغداد بود پیش معز آمد بطاعت ومعز بالشکربدان موضع که امروز قاهره است فرود آمد وآن لشکرگاه را قاهره نام نهادند آنچه آن لشکر آن جارا قهر کرد وفرمان داد تا هیچکس از لشکروی بشهر در نرود وبخانهٔ کسی فرو نیاید و بر آن دشت مصری بنا فرمود وحاشیت خود را فرمود تا هرکس سرایی وبنائی بنیاد افکند وآن شهری شد که نظیر آن کم باشد وتقدیر کردم که در این شهر قاهره از بیست هزار دکان کم نباشد همه ملك سلطان وبسیار دکانهاست که هریك را در ماهی ده دینار مغربی اجره است واز دو دینار کم نباشد وکاراوانسرای وکرمابه ودیکر عقارات چندان است که آنرا حد وقیاس نیست تمامت ملك سلطان که هیچ آفریده را عقارو وملك نباشد مکرسراها وآنچه خود کرده باشد وشنیدم که در قاهره ومصر هشت هزار سراست از آن سلطان که آنرا باجارت دهند وهرماه کرایه ستانند وهمه بمراد مردم بایشان دهند واز ایشان ستانند نه آنکه برکسی بنوعی بتکلیف کنند وقصر سلطان میان شهر قاهره است وهمه حوالی آن کشاده که هیچ عمارت بدان نه پیوسته است ومهندسان آنرا مساحت کرده اند برابر شهرستان میافارقین است وکرد بر کرد آن کشوده است وهرشب هزار مرد پاسبان این قصر باشند پانصد سوار وپانصد پیاده که از نماز شام بوق ودهل وکاسه می زنند وکردش می کردند تا روز وچون از بیرون شهر بنکرند قصر سلطان چون کوهی نماید از بسیاری عمارات وارتفاع آن اما از شهر هیچ نتوان دید که باروی آن عالیست وکفتند که در این قصر دوازده هزار خادم اجری خواره است وزنان وکنیزکان خود که داند الا آنکه

بمکه صد فرسنك است واكر كسى از جار بكذرد وهمچنان بدريا رود بساحل يمن رود واز آنجا بسواحل عدن رسد واكر بكذرد بهندوستان كشد وهمچنان تا چين برود واكر از عدن سوى جنوب رود كه ميل سوى مغرب شود بزنكبار وحبشه رود وشرح آن بجاى خود كفته شود واكر از مصر بجانب جنوب بروند واز ولايت نوبه بكذرند بولايت مصامده رسند وآن زمين است علف خوار عظيم وچهارپاى بسيار ومردم سياه پوست درشت استخوان غليظ باشند وقوى تركيب واز آن جنس در مصر لشكريان بسيار باشند زشت وهياكل عظيم ايشانرا مصامده كويند پياده جنك كنند بشمشير ونيزه وديكر آلات كار نتوانند فرمود صفت شهر قاهره چون از جانب شام بمصر روند اول بشهر قاهره رسند چه مصر جنوبيست واين را قاهره معزيه كويند وفسطاط لشكركاه را كويند واين چنان بوده است كه يكى از فرزندان امير المؤمنين حسين بن على صلوات الله عليهم اجمعين كه اورا المعزلدين الله كفته اند ملك مغرب كرفته است تا اندلس واز مغرب سوى مصر لشكر فرستاده است از آب نيل مى بايست كذشتن وبر آب نيل كذر نمى توان كردن يكى آنكه آبى بزرك است ودوم نهنك بسيار در آن باشد كه هرحيوانى كه بآب افتاد در حال فرومى برند وكويند بحوالى شهر مصردر راه طلسمى كرده اند كه مردم را زحمت نرسانند وستوررا وبهيچ جاى ديكر كسى‌را زهره نباشد در آب شدن بيك تيرپرتاب دور از شهر وكفتند المعزلدين الله لشكر خودرا بفرستاد و بيامدند آنجا كه امروز شهر قاهره است وفرمود كه چون شما آنجا رسيد سكى سياه پيش از شما در آب رود وبكذرد شما بر اثر آن سك برويد وبكذريد بى انديشه كفتند كه سى هزار سوار بود كه بدانجا رسيدند همه بندكان او بودند آن سك سياه همچنان پيش از لشكر در رفت وايشان بر اثر او رفتند واز آب بكذشتند كه هيچ آفريده را خللى نرسيد وهركز كس نشان نداده بود كه كسى سواره ازرود نيل كذشته باشد واين حال در تاريخ سنه ثلث وستين وثلثمايه بوده است وسلطان خود براه دريا بكشتى بيامده است وآن كشتيها كه سلطان در او

سلطان مصر بود وآنجا برف بارد ولیکن پای نکیرد ودریا از اندلس بر دست راست سوی شمال باز کردد ومیان مصر واندلس هزار فرسنك است وهمه مسلمانیست واندلس ولایتی بزرکست وکوهستانست برف بارد ویخ بندد ومردمانش سفید پوست وسرخ موی باشند وبیشتر کربه چشم باشند همچون صقلابیان و زیر دریای روم است چنانکه دریا ایشانرا مشرقی باشد وچون از اندلس از دست راست روند سوی شمال همچنان لب لب دریا بروم پیوندد واز اندلس بغزو بروم بسیار روند واکر خواهند بکشتی ودریا بقسطنطینیه توان شدن ولیکن خلجهای بسیار بود هریك دویست وسیصد فرسنك عرض که نتوان کذشتن الا بکشتی ومقرر از مردم ثقه شنیدم که دور این دریا چهارهزار فرسنکست وشاخی از آن دریا بتاریکی در شده است چنانکه کویند سر آن شاخ همیشه فسرده باشد از آن سبب که آفتاب آنجا نمی رسد ویکی از آن جزائر که در آن دریاست سقلیه است که از مصر کشتی به بیست روز آنجا رسد ودیکر جزائر بسیار است وکفتند سقلیه بر هشتاد فرسنك در هشتاد فرسنك است وهم سلطان مصر را است وهر سال کشتی آید ومال آنجا بمصر آورد واز آنجا کتان باریك آورند وتفصیلهای با علم باشد که یکی از آن بمصر ده دینار مغربی ارزد واز مصر چون بجانب مشرق روند بدریای قلزم رسند وقلزم شهریست برکنار دریا که از مصر تا آنجا سی فرسنك است واین دریا شاخیست از دریای محیط که از عدن شکافته سوی شمال رود وچون بقلزم رسد ملاقی شود وکسسته وکویند عرض این خلیج دویست فرسنك است میان خلیج ومصر کوه وبیابانست که در آن هیچ آب ونبات نیست وهر که از مصر بمکه خواهد شد سوی مشرق باید شدن چون بقلزم رسد دو راه باشد یکی برخشکی ویکی بر آب آنچه براه خشك میرود به پانزده روز بمکه رود وآن بیابانیست که سیصد فرسنك باشد وبیشتر قافلهٔ مصر بدان راه رود واکر براه دریا روند به بیست روز روند بجار وجار شهرکیست از زمین حجاز برلب دریا که از جار تامدینهٔ رسول صلی الله علیه وسلم سه روز راه است واز مدینه

تازه کنند ومردم آن ولایت همه اشغال ضروری خودرا ترتیب کرده باشند آن چهار ماه که زمین ایشان در زیر آب باشد ودر سواد آنجا وروستاهاش هر کس چندان نان پزد که چهار ماه کفاف وی باشد وخشك کنند تا زیان نشود وقاعدهٔ آب چنان است که از روز ابتدا چهل روز می افزاید تا هجده آرش بالا کیرد وبعد از آن چهل روز دیکر برقرار بماند هیچ زیاد وکم نشود وبعد از آن بتدریج روی بنقصان نهد بچهل روز دیکر تا آن مقام رسد که زمستان بوده باشد وچون آب کم آمدن کیرد مردم بر پی آن می روند وآنچه خشك می شود زراعتی که خواهند می کنند وهمه زرع ایشان صیفی وشتوی بر آن کیش باشد وهیچ آب دیکر نخواهد وشهر مصر میان نیل ودریاست ونیل از جنوب می آید وروی بشمال می رود ودر دریا می ریزد واز مصر تا اسکندریه سی فرسنك کیرند واسکندریه بر لب دریای روم وکنار نیل است و از آنجا میوه بسیار بمصر آورند بکشتی وآنجا مناره ایست که من دیدم آبادان بود باسکندریه وآنجا یعنی بر آن مناره آیینهٔ حراقه ساخته بودند که هر کشتی رومیان که از استنبول می آمدی چون بمقابلهٔ آن رسیدی آتشی از آن آیینه افتادی وبسوختی ورومیان بسیار جد وجهد کردند وحیله‌ها نمودند وکس فرستادند وآن آیینه بشکستند بروزکار حاکم سلطان مصر مردی نزدیك او آمده بود قبول کرده که آن آیینه‌را نیکو باز کند چنانکه باول بود حاکم کفته بود حاجت نیست که این ساعت خود رومیان هر سال زر و مال می فرستند وراضی اند که لشکر ما نزدیك ایشان برود وسر بسر پسنده است و اسکندریه‌را آب خوردنی از باران باشد ودر همه صحرای اسکندریه از آن عمودهای سنکین که صفت آن مقدم کرده ایم افتاده باشد وآن دریا همچنان می کشد تا قیروان واز مصر تا قیروان صد وپنجاه فرسنك باشد وقیروان ولایتیست شهر معظمش سلجماسه است که بچهار فرسنکی دریاست شهر بزرك بر صحرا نهاده وباروی محکم دارد ودر پهلوی آن مهدیه است که مهدی از فرزندان امیر المومنین حسین بن علی رضی الله تعالی عنهما ساخته است بعد از آنکه مغرب واندلس کرفته بود وبدین تاریخ بدست

چه آب از درهای تنك بیرون می آید وتیز می رود واز آن بالاتر سوی جنوب ولایت نوبه است وپادشاه آن زمین دیگر است ومردم آنجا سیاه پوست باشند ودین ایشان ترسای باشد وبازرکانان آنجا روند ومهره وشانه وپسد برند واز آنجا برده آورند وبمصر برده یا نوبی باشد یا رومی و دیدم که از نوبه کندم وارزن آورده بودند هر دو سیاه بود وکویند نتوانسته اند که منبع آب نیل را بحقیقت بدانند وشنیدم که سلطان مصر کس فرستاد تا یك ساله راه بر کنار نیل رفته وتفحص کردند هیچکس حقیقت آن ندانست الا آنکه کفتند که از جنوب از کوهی می آید که آنرا جبل القمر کویند وچون آفتاب بسر سرطان رود آب نیل زیادت شدن کیرد از آنجا که بزمستان که قرار دارد بیست آرش بالا کیرد چنانکه بتدریج روز بروز می افزاید وبشهر مصر مقیاسها ونشانها ساخته اند وعاملی باشد بهزار دینار معیشت که حافظ آن باشد که چند می افزاید واز آن روز که زیادت شدن کیرد منادیان بشهر اندر فرستد که ایزد سبحانه وتعالی امروز در نیل چندین زیادت کردانید وهر روز چندین اصبع زیادت شد وچون یك کز تمام می شود آن وقت بشارت می زنند وشادی می کنند تا هجده آرش بر آید وآن هجده آرش معهودست یعنی هر وقت که از این کمتر بود نقصان کویند و صدقات دهند ونذرها کنند واندوه وغم خورند چون این مقدار بیش شود شادیها کنند وخرمیها نمایند وتا هجده کز بالا نرود خراج سلطان بر رعیت ننهند واز نیل جویها بسیار بریده اند وباطراف رانده واز آنجا جویهای کوچك بر کرفته اند یعنی از آن انهار وبر آن دیها و ولایتهاست و دولابها ساخته اند چندانکه حصر وقیاس آن دشوار باشد همه دیهای ولایت مصر بر سر بلندیها وتلها باشد وبوقت زیادت نیل همه آن ولایت در زیر آب باشد دیها از این سبب بر بلندیها ساخته اند تا غرق نشود واز هر دیهی بدیهی دیکر بزورق روند واز سر ولایت تا آخرش سکری ساخته اند از خاك که مردم از سر آن سکر روند یعنی از جنب نیل وهر سال ده هزار دینار مغربی از خزانه سلطان بدست عاملی معتمد بفرستد تا آن عمارت

بهای تمام دهند چنانکه مردم برغبت کار سلطـان کنند نه چنـانکه در دیکر ولایتها که از جانب دیوان وسلطـان برصناع سخت پردازند وجـامهٔ عماری شتران ونمدزین اسپان بوقلمون بافند بجهت خاص سلطان ومیوه وخواربار شهر از رستاق مصر برند وآنجا آلات آهن سازند چون مقراض وکارد وغیره ومقراضی دیدم که از آنجا بمصر آورده بودند پنج دینار مغربی می خواستند چنان بود که چون مسمارش بر می کشیدند کشوده می شد وچون مسمار فرو می کردند در کار بود وآنجا زنان‌را علتی می افتد به اوقات که چون مصروعی دو سه بار بانك کنند وباز بهوش آیند ودر خراسان شنیده بودم که جزیره ایست که زنان آنجا چون کربکان بفریاد می آیند وآن برین کونه است که ذکر رفت واز تینس بقسطنطنیه کشتی به بیست روز رود وما بجانب مصر روانه شدیم وچون بکنار دریا رسیدیم برود نیل کشتی بالا می رفت ورود نیل چون بنزدیك دریا می رسد شاخها می شود وپراکنده در دریا می ریزد وآن شاخ آبرا که ما در آن می رفتیم رومش می کفتند وهمچنین کشتی از روی آب می آمد تا بشهری رسیدیم که آنرا صالحیه می کفتند واین روستای پرنعمت وخواربار است وکشتیها بسیار می سازند وهر یك را دویست خروار بار می کنند وبمصر می برند تا در دکان بقال می رود که اکر نه چنین بودی آزوقه آن شهر به پشت ستور نشایستی داشتن با آن مشغله که آنجاست وما بدین صالحیه از کشتی بیرون آمدیم وآن شب نزدیك شهر رفتیم روز یکشنبه هفتم صفر سنه تسع وثلثین واربعمایه که روز اورمزد بود از شهریورماه قدیم در قاهره بودیم صفت شهر مصرو ولایتش آب نیل از میان جنوب ومغرب می آید وبمصر می کذرد وبدریای روم می رود وآب نیل چون زیادت می شود دو بار چندان می شود که جیحون بترمذ واین آب از ولایت نوبه می کذرد وبمصر می آید و ولایت نوبه کوهستانست وچون بصحرا رسد ولایت مصر است وسرحدش که اول آنجا رسد اسوان می کویند تا آنجا سیصد فرسنك باشد وبر لب آب همه شهرها و ولایتهـاست وآن ولایترا صعید الاعلی می کویند وچون کشتی بشهر اسوان رسد از آنجـا بر نکذرد

بتنیس فرستاده بود تا بجهت او یکدست جامهٔ خاص بخرند وچند سال آنجا
بودند ونتوانستند خریدن وآنجا بافندکان معروفند که جامهٔ خاص بافند
وشنیدم که کسی آنجا دستار سلطان مصر بافته بود آنرا پانصد دینار زر مغربی
فرمود ومن آن دستار دیدم کفتند چهار هزار دینار مغربی ارزد وبدین شهر
تنیس بوقلمون بافندکه در همه عالم جای دیکر نباشد آن جامهٔ زرین است که بهر
وقتی از روز بلونی دیکر نماید وبمغرب ومشرق آن جامه از تنیس برند وشنیدم
که سلطان روم کسی فرستاده بود واز سلطان مصر در خواسته بود که صد شهر
از ملك وی بستاند وتنیس‌را بوی دهد سلطان قبول نکرد واورا از آن شهر
مقصود قصب وبوقلمون بود چون آب نیل زیادت شود آب تلخ دریارا از
حوالی تنیس دورکند چنانکه تا ده فرسنك حوالی شهر آب دریا خوش باشد آن
وقت بدین جزیره وشهر حوضهای عظیم ساخته اند بزیر زمین فرو رود وآنرا
استوار کرده وایشان آنرا مصانع خوانند وچون آب نیل غلبه کند وآب
شورو تلخ از آنجا دورکند این حوضها پر کنند وآن چنان است که چون راه
آب بکشایند آب دریا در حوضها ومصانع رود وآب این شهر ازین مصنعهاست
که بوقت زیاده شدن نیل پر کرده باشند وتا سال دیکر از آن آب برمیدارند
واستعمال می کنند وهر کرا بیش باشد بدیکران می فروشند ومصانع وقف
نیز بسیار باشد که بغرباء دهند ودرین شهر تنیس پنجاه هزار مرد باشد ومدام
هزار کشتی در حوالی شهر بسته باشد از آن بازرکانان ونیز از آن سلطان
بسیار باشد چه هر چه بکار آید همه بدین شهر باید آورد که آنجا هیچ چیز نباشد
وچون جزیره ایست تمامت معاملات بکشتی باشد وآنجا لشکری تمام باسلاح مقیم
باشند احتیاطرا تا از فرنك وروم کس قصد آن نتوان کرد واز ثقات شنودم
که هر روز هزار دینار مغربی از آنجا بخزینهٔ سلطان مصر رسد چنانکه آن
مقدار بروزی معین باشد ومحصل آن مال یك تن باشد که اهل شهر بدو تسلیم
کنند در یك روز معین و وی بخزانه رساند که هیچ از آن منکسر نشود واز
هیچ کس بعنف چیزی نستانند وقصب وبوقلمون که جهت سلطان بافند همه‌را

ابراهیم واسمعیل واسحق ویعقوب وفرزندان او علیهم السلام بر آنجا کرده
وبروغن سندروس بدهن کرده وباندازه هر صورتی آبکینه رقیق ساخته
وبر روی صورتها نهاده عظیم شفاف چنانکه هیچ حجاب صورت نشده است
وآنرا جهت کرد وغبار کرده اند تا بر صورت نه نشیند وهر روز آن آبکینهارا
خادمان پاك کنند وجز این چند موضع دیکر است همه بتکلف چنانکه
اکر شرح آن نوشته شود بتطویل انجامد در این کلیسیا موضعی است بدو قسم
که بر صفت بهشت ودوزخ ساخته اند یك نیمه از آن وصف بهشتیان وبهشت
است ویك نیمه از آن صورت دوزخیان ودوزخ وآنچه بدان ماند وآن جاییست
که همانا در جهان چنان جای دیکر نباشد ودرین کلیسیا بسا قسیسان
وراهبان نشسته باشند وانجیل خوانند ونماز کنند وشب وروز بعبادت مشغول
باشند پس از بیت المقدس عزم کردم که در دریا نشینم وبمصر روم وباز از
آنجا بمکه روم باد معکوس بود بدریا متعذر بود رفتن براه خشك برفتم وبرمله
بکذشتم بشهری رسیدیم که آنرا عسقلان می کفتند وبازار وجامع نیکو وطاقی
دیدم که آنجا بود کهنه کفتند مسجدی بوده است طاقی سنکین عظیم بزرك
چنانکه اکر کسی خواستی خراب کند فراوان مالی خرج باید کرد تا آن خراب شود
واز آنجا برفتم در راه بسیار دیها وشهرها دیدم که شرح آن مطول می شود
تخفیف کردم بجایی رسیدم که آنرا طینه میکفتند وآن بندر بود کشتیهارا واز
آنجا بتنیس می رفتند در کشتی نشستم تا تنیس وآن تنیس جزیره ایست وشهری
نیکو واز خشکی دور است چنانکه از بامهای شهر ساحل نتوان دید شهری
انبوه وبازارهای نیکو ودو جامع در آنجاست وبقیاس ده هزار دکان در آنجا
باشد وصد دکان عطاری باشد وآنجا در تابستان در بازارها کشکاب
فروشند که شهری کرمسیر است ورنجوری بسیار باشد وآنجا قصب رنکین
بافند از عمامها و وقایها وآنچه زنان پوشند از این قصبهای رنکین هیچ جا مثل
آن نبافند که در تنیس وآنچه سپید باشد بدمیاط بافند وآنچه در کارخانهٔ
سلطانی بافند بکسی نفروشند وندهند شنیدم که ملك فارس بیست هزار دینار

جانب فرو روند ودری آهنین کوچك بر آنجا نشانده است پس من از آنجا به
بیت المقدس آمدم واز بیت المقدس پیاده با جمعی که عزم سفر حجاز داشتند
برفتم دلیل مردی جلد وپیاده و رو نیکو بود اورا ابو بکر همدانی میکفتند
بنیمهٔ ذی القعده سنه ثمان وثلثین واربعمایه از بیت المقدس برفتم سه روزرا بجای
رسیدیم که آنرا ارعر می کفتند وآنجا نیز آب روان واشجار بود بمنزلی دیکر
رسیدیم که آنرا وادی القری میکفتند بمنزل دیکر رسیدیم که از آنجا بده روز
بمکه رسیدیم وآن سال قافله از هیچ طرف نیامد وطعام نمی یافت پس که بسکة
العطارین فرود آمدم برابر باب النبی علیه السلام روز دوشنبه بعرفات بودیم
مردم پر خطر بودند از عرب چون از عرفات باز کشتیم دو روز بمکه بایستادم
وبراه شام باز کشتیم سوی بیت المقدس پنجم محرم سنه تسع وثلثین واربعمایه
هلالیه بقدس رسیدیم شرح مکه وحج اینجا ذکر نکردم تا بحج آخرین بشرح
بکویم ترسایانرا به بیت المقدس کلیسیائیست که آنرا بیعة القمامة کویند وآنرا عظیم
بزرك دارند وهر سال از روم خلق بسیار آنجا آیند بزیارت وملك الروم نیز
نهانی بیامد چنانکه کس نداند وبروزکاری که عزیز مصر الحاکم بامر الله بود
قیصر روم آنجا آمده بود حاکم از آن خبر داشت رکابداری از آن خود
نزدیك او فرستاد ونشان داد که بدان حلیت وصورت مردی در جامع بیت
المقدس نشسته است نزدیك وی رو بکو که حاکم مرا نزدیك تو فرستاده است
ومیکوید تا ظن نبری که من از تو خبر ندارم اما ایمن باش که بتو هیچ قصد نخواهم
کرد وهم حاکم فرمود تا آن کلیسیارا غارت کردند وبکندند وخراب کردند
ومدتی خراب بود بعد از آن قیصر رسولان فرستاد وهدایا وخدمتهای بسیار
کرد وصلح طلبید وشفاعت کرد تا اجازت عمارت کلیسیا دادند وباز عمارت کردند
واین کلیسیا جایی وسیع است چنانکه هشت هزار آدمی را در آن جا باشد
همه بتکلف بسیار ساخته از رخام رنکین ونقاشی وتصویر وکلیسیارا از اندرون
بدیباهای رومی پیراسته ومصور کرده وبسیار زر طلا بر آنجا بکار برده وصورت
عیسی علیه السلام چند جا ساخته که بر خری نشسته وصورت دیکر انبیاء چون

در فرشهای دیبا گرفته است وگوری از سنك بر آورده بمقدار سه گز وقندیلها وچراغدانهـا نقرگین بسیـار آویخته وآن خانه دیگر که بر دست چپ قبـله است اندر آن گور ساره است که زن ابراهیم علیه السلام بود ومیان هر دو خانه رهگذری که در هر دو خانه در آن رهگذر است چون دهلیزی وآنجا نیز قنادیل ومسرجهای بسیار آویخته وچون ازین هر دو خانه بگذرند دو گورخانه دیگر است نزدیك هم بر دست راست قبر یعقوب پیغمبر علیه السلامست واز دست چپ گورخـانهٔ زن یعقوب است وبعد از آن خانها است که ضیافت‌خانهای ابراهیم صلوات الله علیه بوده است ودر این مشهد شش گور است وازین چار دیوار بیرون نشیبی است واز آنجا گورخانهٔ یوسف ابن یعقوب علیهما السلامست گنبدی نیکو ساخته اند وگوری سنگین کرده وبر آن جانب که صحراست میان گنبد یوسف علیه السلام واین مشهد مقبره عظیم کرده اند واز بسیاری جاهـا مرده‌را بدان جا آورده اند ودفن کرده وبر بام مقصوره که در مشهد است حجرها ساخته اند مهمانان‌را که آنجا رسند وآنرا اوقاف بسیـار باشد ازدیها ومستغلات در بیت المقدس وآنجا اغلب جو باشد وگندم اندك باشد وزیتون بسیار باشد مهمانان ومسافران وزایرانرا نان وزیتون دهند آنجـا مدارها بسیـار است که باستر وگاو همه روز آرد کنند وکنیزکان باشند که همه روز نان پزند ونانهای ایشان هریکی یك من باشد هر که آنجا رسد اورا هر روز یك گردهٔ نان وکاسهٔ عـدس بزیت پخته دهند ومویز نیز دهند واین عادت از روزگار خلیل الرحمن علیه السلام تـا این ساعت بر قاعده مانده وروزی باشد که پانصد کس آنجا برسند وهمه‌را آن ضیافت مهیا باشد گویند که اول این مشهدرا در نسـاخته بودند وهیچ کس در نتوانستی رفتن الا از ایوان از بیرون زیارت کردندی چون مهدی بملك مصر بنشست فرمود تا آنرا در بگشادند وآلتهای بسیار بنهادند وفرش وطرح وعمارت بسیار کردند ودر مشهد برمیـان دیوار شمالیست چنانکه از زمین بچهار گز بالاست واز هر دو جانب درجات سنگین ساخته اند که بیك جانب بر روند وبدیگر

المقدس ترسایانرا جاییست که آنرا عظیم بزرك میدارند وهمیشه قومی آنجا مجاور باشند وزایران بسیار رسند وآنرا بیت اللحم کویند وترسایان آنجا قربان کنند واز روم آنجا بسیار آیند ومن آنروز که از شهر بیامدم شب آنجا بودم صفت خلیل صلوات الله علیه اهل شام وبیت المقدس این مشهدرا خلیل کویند ونام دیه نکویند نام آن دیه مطلون است وبرین مشهد وقفست با بسیار دیهای دیکر وبدین دیه چشمه ایست که از سنك بیرون می آید آبکی اندك وراهی دور جوی بریده وآنرا نزدیك دیه بیرون آورده واز بیرون دیه حوضی ساخته اند سر پوشیده آن آب را در آن حوض همیکیرند تا تلف نشود تا مردم دیه وزایرانرا کفاف باشد مشهد برکنار دیهست از سوی جنوب وآنجا جنوبی مشرقی باشد مشهد چهار دیواریست از سنك تراشیده ساخته وبالای آن هشتاد آرش در پهنای چهل آرش ارتفاع دیوار بیست آرش سر دیوار دو آرش ثخانت دارد ومحراب ومقصوره کرده است از پهنای این عمارت ودر مقصوره محرابهای نیکو ساخته اند ودو کور در مقصوره نهاده است چنانکه سرهای ایشان از سوی قبله است وهر دو کور بسنکهای تراشیده به بالای مردی بر آورده اند آنکه بر دست راست است قبر اسحق بن ابراهیم است ودیکر از آن زن اوست علیه السلام میان هر دو کور مقدار ده آرش باشد ودر این مشهد زمین ودیواررا بفرشهای قیمتی وحصیرهای مغربی آراسته چنانکه از دیبا نیکوتر بود ومصلی نمازی حصیر دیدم آنجا که کفتند امیر الجیوش که بنده سلطان مصر است فرستاده است کفتند آن مصلی در مصر بسی دینار زر مغربی خریده اند که اکر آن مقدار دیبای رومی بودی بدان بها نیرزیدی ومثل آن هیچ جایی ندیدم چون از مقصوره بیرون روند بمیان ساحت مشهد دو خانه است هر دو مقابل قبله آنچه بر دست راست است اندر آن قبر ابراهیم خلیل صلوات الله علیه است وآن خانهٔ بزرکست ودر اندرون آن خانهٔ دیکر است که کرد او بر نتواند کشت وچهار دریچه دارد که زایران کرد خانه می مینکرند واز هر دریچه قبررا میبینند وخانه‌را زمین ودیوار

درجه بسته است یکی محاذی دکان ودو بر جنب دکان چنانکه از سه جای مردم بر روند واز اینجا نیز بر سه درجه همچنان عمودها نهاده است وطاق بر سرآن زده وشرفه نهاده ودرجات هم بدان ترتیب که آنجا کفتم از سنك تراشیده هر درجه دو یا سه پاره سنك طولانی وبر پیش ایوان نوشته بزر وکتابهٔ لطیف که امر به الامیر لیث الدولة نوشتکین غوری وکفتند این لیث الدولة بندهٔ سلطان مصر بوده واین راهها ودرجات وی ساخته است وجانب مغربی دکان هم دو جایکاه درجها بسته است وراه کرده همچنان بتکلف که شرح دیکرهارا کفتم وبر جانب مشرقی هم راهیست همچنان به تکلف ساخته وعمودها زده وطاق ساخته وکنکره بر نهاده آنرا مقام شرقی کویند واز جانب شمالی راهیست از همه عالیتر وبزرکتر وهمچنان عمودها وطاقها ساخته وآنرا مقام شامی کویند وتقدیر کردم که بدین شش راه که ساخته اند صد هزار دینار خرج شده باشد وبر ساحت مسجد نه بر دکان جاییست چندانکه مسجدی کوچك بر جانب شمالی که آنرا چون حظیره ساخته اند از سنك تراشیده ودیوار او به بالای مردی بیش باشد وآنرا محراب داود کویند ونزدیك حظیره سنکیست به بالای مردی که سر وی چنان است که زیلوی کوچکتر از آن موضع افتد سنك نا هموار وکویند این کرسی سلیمان بوده است وکفتند که سلیمان علیه السلام بر آنجا نشستی بدان وقت که عمارت مسجد همی کردند اینمعنی در جامع بیت المقدس دیده بودم وتصویر کرده وهمانجا بر روزنامه که داشتم تعلیق زده از نوادر بمسجد بیت المقدس درخت حور دیدم پس از بیت المقدس زیارت ابراهیم خلیل الرحمن علیه السلام والصلوة عزم کردم چهارشنبه غرهٔ ذی القعده سنه ثمان وثلثین واربعمایة واز بیت المقدس تا آنجا که آن مشهد است شش فرسنکست وراه سوی جنوب می رود وبر راه دیهای بسیار است وزرع وباغ بسیار است ودرختان بی آب از انکور وانجیر وزیتون وسماق خود روی نهایت ندارد بدو فرسنکی شهر چهاردیه است وآنجا چشمه ایست وباغ وبساتین بسیار وآنرا فرادیس کویند خوشی موضعرا وبیك فرسنکی شهر بیت

باشد واین قبه نیز بر سرچهار ستون رخامست وکویند شب معراج رسول علیه السلام والصلوة اول بقبهٔ صخره نماز کرد ودست بر صخره نهاد وچون بیرون میامد صخره از برای جلالت او برخاست ورسول علیه الصلوة والسلام دست بر صخره نهاد تا باز بجای خود شد وقرار کرفت وهنوز آن نیمه معلق است ورسول صلی الله علیه وسلم از آنجا به آن قبه آمد که بدو منسوبست وبر براق نشست وتعظیم این قبه از آن است ودر زیر صخره غاری است بزرك چنانچه همیشه شمع در آنجا افروخته باشد وکویند چون صخره حرکت بر خاستن کرد زیرش خالی شد وچون قرار کرفت همچنان بماند صفت درجات راه دکان که بر ساحت جامعست بشش موضع راه بر دکانست وهریکیرا نامیست از جانب قبله دو راهیست که بآن درجها بر روند که چون بر میان جایی ضلع دکان بایستند یکی از آن درجات بر دست راست باشد ودیکر بر دست چپ آنرا که بر دست راست بود مقام النبی علیه السلام کویند وآنرا که بر دست چب بود مقام غوری ومقام النبی از آن کویند که شب معراج پیغمبر علیه الصلوة والسلام بر آن درجات بر دکان رفته است و از آنجا در قبهٔ صخره رفته وراه حجاز نیز بر آنجانب است اکنون این درجاترا پهنای بیست آرش باشد همه درجها از سنك تراشیده مهندم چنانکه هر درجه بیکپاره یا دوپاره سنکست مربع بریده وچنان ترتیب ساخته که اکر خواهند با ستور بآنجا بر توانند شد وبر سر درجات چهار ستون است از سنك رخام سبز که بزمرد شبیه است الا بر آنکه برین رخامها نقطه بسیار است از هر رنك وبالای هر عمودی ازین ده آرش باشد وسطبری چندانکه در آغوش دو مرد کنجد وبر سر این چهار عمود سه طاق زده است چنانکه یکی مقابل در ودو بر دو جانب وپشت طاقها راست کرده واین را شرفه وکنکره برنهاده چنانکه مربعی می نماید واین عمودها وطاقهارا همه بزر و مینا منقش کرده اند چنانکه از آن خوبتر نباشد ودارافزین دکان همه سنك رخام سبز منقط است وچنان است که کویی بر مرغزار کلها شکفته است ومقام غوری چنان است که بر یك موضع سه

ودرآن خانهٔ صخره همیشه مردم باشند از مجاوران وعابدان وخانه بفرشهای
نیکو بیاراسته اند از ابریشم وغیره واز میان خانه بر سر صخره قندیلی نقره
بر آویخته است بسلسلهٔ نقرکین ودر این خانه بسیار قنادیل نقره است
برهریکی نوشته که وزن آن چند است وان قندیلها سلطان مصر ساخته است
چنانچه حساب برمی کرفتم یکهزار من نقره آلات در آنجا بود شمعی دیدم
همانجا بس بزرك چنانکه هفت آرش درازی او بود سطبری سه شبر چون
کافور زباجی وبعنبر سرشته بود وکفتند هر سال سلطان مصر بسیار شمع
بدآنجا فرستد ویکی از آنها این بزرك باشد ونام سلطان بزر برآن نوشته وآن
جاییست که سوم خانه خدای سبحانه وتعالی است چه میان علمای دین معروفست
که هر نمازی که در بیت المقدس کذارند به بیست وپنج هزار نماز قبول افتد
وآنچه بمدینهٔ رسول علیه الصلوة والسلام کنند هر نمازی به پنجاه هزار نماز شمارند
وآنچه بمکه معظمه شرفها الله تعالی کذارند بصد هزار نماز قبول افتد خدای
عز وجل همه بندکان خودرا توفیق در یافت آن روزی کناد کفتم که همه بامها
وپشت کنبدها به ارزیر اندوده اند وبچهار جانب خانه درهای بزرك برنهاده
است دو مصراع ازچوب ساج وآن درها پیوسته بسته باشد وبعد از این خانه
قبه ایست که آنرا قبهٔ سلسله کویند وآن آنست که داود علیه السلام آنجا
آویخته است که غیر از خداوند حق‌را دست بدان نرسیدی وظالم
وغاصب‌را دست بدان نرسیدی واین معنی نزدیك علماء مشهور است وآن قبه
بر سر هشت عمود رخامست وشش ستون سنکین وهمه جوانب قبه کشاده است
الا جانب قبله که تا سربسته است ومحرابی نیکو در آنجا ساخته وهم برین دکان
قبه‌یی دیکر است بر چهار عمود رخام وآنرا نیز جانب قبله بسته است محرابی نیکو
برآن ساخته آنرا قبهٔ جبرئیل علیه السلام کویند وفرش در این کنبد نیست بلکه
زمینش خود سنکست که هموار کرده اند کویند شب معراج براق‌را آنجا آورده
اند تا پیغمبر علیه الصلوة والسلام رکوب کرد واز پس آن قبه‌یی دیکر است که
آنرا قبهٔ رسول علیه الصلوة والسلام کویند میان این قبه وقبهٔ جبرئیل بیست آرش

شکلی راست دارد یعنی مربع یا مدور بل سنکی نا مناسب اندام است چنانکه سنکهای کوهی وبچهار جانب صخره چهار ستون بنا کرده اند مربع به بالای دیوار خانهٔ مذکور ومیان هر دو ستون از چهارکانه جفتی اسطوانه رخام قایم کرده همه به بالای آن ستونها وبر سر آن دوازده ستون واسطوانه بنیاد کنبدیست که صخرهٔ در زیر آنست ودور صد وبیست آرش باشد ومیان دیوار خانه واین ستونها واسطوانها یعنی آنچه مربع است وبنا کرده اند ستون می کویم آنچه تراشیده و از یك پاره سنك ساخته مدور آنرا اسطوانه می کویم اکنون میان این ستونها ودیوار خانه شش ستون دیکر بنا کرده است از سنکهای مهندم ومیان هر دو ستون سه عمود رخام ملون بقسمت راست نهاده چنان که در صف اول میان دو ستون دو عمود بود اینجا میان دو ستون سه عمود است وسر ستونهارا بچهار شاخ کرده که هر شاخی پایهٔ طاقی است وبر سر عمودی دو شاخ چنانکه بر سر عمودی پایه دو طاق وبر سر ستونی پایه چهار طاق افتاده است آنوقت این کنبد عظیم بر سر این دوازده ستون که بصخره نزدیك است چنانست که از فرسنکی بنکری آن قبه چون سر کوهی پیدا باشد زیرا که از بن کنبد تا سر کنبد سی آرش باشد وبر سر بیست کز دیوار وستون نهاده است که آن دیوار خانه است وخانه بر دکان نهاده است که آن دوازده کز ارتفاع دارد پس از زمین ساحت مسجد تا سر کنبد شصت ودو کز باشد وبام وسقف این خانه بنجارت پوشیده است وبر سر ستونها وعمودها ودیوار بصنعتی که مثل آن کم افتد وصخره مقدار بالای مردی از زمین برتر است وحظیره از رخام برکرد او کرده اند تا دست بوی نرسد وصخره سنکی کبود رنکست وهرکز کس پای بر آن نهاده است واز آن سو که قبله است یك جای نشیبی دارد وچنانست که کویی بر آنجا کسی رفته است وپایش بدان سنك فرو رفته است چنانکه کویی کل نرم بوده که نشان انکشتان پای در آنجا بمانده است وهفت پی چنین برش است و چنان شنیدم که ابراهیم علیه السلام آنجا بوده است واسحق علیه السلام کودك بوده است بر آنجا رفته وآن نشان پای اوست

این در بیرون روند وبه نشیبی فرو روند آنجا چشمهٔ سلوان است ودری دیگر است همچنین در زمین برده که آنرا باب الحطة گویند وچنین گویند که این در آن است که خدای عز وجل بنی اسرائیل‌را بدین در فرمود در رفتن بمسجد قوله تعالی ادخلوا الباب سجدا وقولوا حطة نغفر لکم خطایاکم وسنزید المحسنین ودری دیگر است وآنرا باب السکینه گویند ودر دهلیز آن مسجدیست با محرابهای بسیار ودر اولش بسته است که کسی در نتوان شد گویند تابوت سکینه که ایزد تبارك وتعالی در قرآن یاد کرده است آنجا نهاده است که فرشتگان بر گرفتندی وجمله درهای جامع بیت المقدس زیر وبالای نه در است که صفت کرده ام صفت دکان که میان ساحت جامعست وسنك صخره که پیش از ظهور اسلام آن قبله بوده است برمیان آن دکانی نهاده است وآن دکان از بهر آن کرده اند که صخره بلند بوده است ونتوانسته که آنرا بپوشش در آورند این دکان اساس نهاده اند سیصد وسی آرش در سیصد آرش ارتفاع آن دوازده گز صحن آن هموار ونیکو بسنك رخام ودیوارهاش همچنین درزهای آن بارزیر گرفته وچهار سوی آن بتخته سنگهای رخام همچون حظیره کرده واین دکان چنان است که جز بدان راهها که بجهت آن ساخته اند بهیچ جای دیگر بر آنجا نتوان شد وچون بر دکان روند بر بام مسجد مشرف باشند وحوضی در میان این دکان در زیر زمین ساخته اند که همه بارانها که بر آنجا بارد آب بمجرایها در این حوض رود وآب این حوض از همه آبها که در این مسجد است پاکیزه‌تر وخوشتر است وچهار قبه در این دکانست از همه بزرگتر قبهٔ صخره است که آن قبله بوده است صفت قبهٔ صخره بنای مسجد چنان نهاده است که دکان بمیان ساحت آمده وقبهٔ صخره بمیان دکان وصخره بمیان قبه واین خانه ایست مثمن راست چنانکه هر ضلعی از این هشتگانه سی وسه آرش است وچهار در بر چهار جانب آن نهاده یعنی مشرقی ومغربی وشمالی وجنوبی ومیان هر دو در ضلعیست وهمه دیوار بسنك تراشیده کرده اند مقدار بیست آرش وصخره‌را بمقدار صد گز دور باشد ونه

آب می دود چنانکه هوا صافی شود واثر نماند هنوز قطرات باران همی چکد کفتم که شهر بیت المقدس برسر کوهیست وزمین همـوار نیست اما مسجدرا زمین هموار ومستوی است واز بیرون مسجد به نسبت مواضع هرکجا نشیب است دیوار مسجد بلندتر است از آنکه پی بر زمین نشیب نهاده اند وهرکجـا فراز است دیوار کوتاه‌تر است پس بدان موضع که شهر ومحلها در نشیب است مسجدرا درهاست که همچنانکه نقب باشد بریده اند وبساحت مسجد بیرون آورده واز آن درها یکی‌را باب النبی علیه الصلوة والسلام کویند واین در از جانب قبله یعنی جنوب است واین‌را چنان ساخته اند که ده کز پهنا دارد و ارتفاع بنسبت درجات جایی پنج کز علو دارد یعنی سقف این ممر درجاها بیست کـز علو است وبر پشت آن پوشش مسجد است وآن ممر چـنـان محکم است که بنائی بدان عظمی بر پشت آن ساخته اند ودر اوهیچ اثر نکرده ودر آنجا سنکهـا بکار برده اند که عقل قبول نکند که قـوت بشری بدان رسد که آن سنك‌را نقل وتحویل کند ومیکویند آن عمـارت سلیمان بن داود علیه السلام کرده است وپیغمبرما عـلیه السلام والصلوات در شب معراج از آن رهکذر در مسجد آمد واین باب بر جـانب راه مکه است وبه نزدیك در بر دیوار باندازه سپری بزرك بر سنك نقشیست کویند که حمزه بن عبد المطلب عم رسول علیه السلام آنجا نشسته است سپری بر دوش بسته پشت بر آن دیوار نهاده وآن نقش سپر اوست وبرین در مسجد که این ممر ساخته اند دری بدو مصراع بر آنجا نشانده دیوار مسجد از بیرون قریب پنجاه کـز ارتفاع دارد وغرض از ساختن این در آن بوده است تا مردم آن محله‌را که این ضلع مسجد با آنجا است بمحله دیکر نباید شد چون در خواهند رفت وبر در مسجد از دست راست سنکی در دیوار است بالای آن پانزده آرش وچهـار آرش عرض همچنین درین منسجد از این برزکتر هیچ سنکی نیست اما سنکهـای چهار کز وپنج کز بسیار است که بر دیوار نهاده اند از زمین بسی وچهل کز بلندی ودر پهنای مسجد دریست مشرقی که آنرا باب العین کویند که چون از

همه درها باز کنند اندرون مسجد چنان روشن شود که کویی ساحت بی سقف
است اما وقتی که باد وباران باشد درها باز نکنند روشنی از روزنها باشد وبر
چهار جانب این پوشش از آن هر شهری از شهرهای شام وعراق صندوقهاست
ومجاوران نشسته چنانکه اندر مسجد حرامست بمکه شرفها الله تعالی واز
بیرون پوشش بر دیوار بزرك که ذکر رفت رواقیست بچهل ودو طاق وهمه
ستونهاش از رخام ملون واین رواق با رواق مغربی پیوسته است ودر اندرون
پوشش حوضی در زمین است که چون سرنهاده باشد با زمین مستوی باشد
جهت آب تا چون باران آید در آنجا رود وبر دیوار جنوبی دری است وآنجا
متوضا است وآب که اکر کسی محتاج وضوی شود در آنجا رود وتجدید وضو
کند چه اکر از مسجد بیرون شود بنماز نرسد ونماز فوت شود از بزرکی مسجد
وهمه پشت بامها بارزیر اندوده باشد ودر زمین مسجد حوضها وآبکیرها بسیار
است در زمین بریده چه مسجد بیکبار بر سر سنکست چنانکه هرچند باران
ببارد هیچ آب بیرون نرود وتلف نشود همه در آبکیرها رود ومردم برمی
دارند وناودانها از ارزیر ساخته که آب بدان فرود آید وحوضهای سنکین در
زیر ناودانها نهاده سوراخی در زیرآن که آب از آن سوراخ بمجری رود وبحوض
رسد ملوث نا شده وآسیب بوی نرسیده ودر سه فرسنکی شهر آبکیری دیدم
عظیم که آبها که از کوه فرود آید در آنجا جمع شود وآنرا راه ساختند که بجامع
شهر رود ودر همه شهر فراخی آب در جامع باشد اما در همه سراها حوضهای
آب باشد از آب باران که آنجا جز آب باران نیست وهرکس آب بام خود کیرد
وکرمابها وهرچه باشد همه از آب باران باشد واین حوضها که در جامع است
هرکز محتاج عمارت نباشد که سنك خاره است واکر شقی یا سوراخی بوده
باشد چنان محکم کرده اند که هرکز خراب نشود وچنین کفتند که این را سلیمان
علیه السلام کرده است وسر حوضها چنانست که چون تنوری وسرچاهی
سنکین است بر سر هر حوضی تا هیچ چیز در آن نیفتد وآب آن شهر از همه
آبها خوشتر است وپاکتر واکر اندك بارانی ببارد تا دو سه روز از ناودانها

مسجد بزرك رسند مسجدی دیکر است عظیم نیکو دو باره بزرکتر از مسجد مهد
عیسی وآنرا مسجد الاقصی کویند وآن آنست که خدای عز وجل مصطفی را
صلی الله علیه وسلم شب معراج از مکه آنجا آورد واز آنجا بآسمان شد
چنانکه در قرآن آنرا یاد کرده است سبحان الذی اسری بعبده لیلا من المسجد
الحرام الی المسجد الاقصی الآیة وآنجارا عمارتی به تکلف کرده اند وفرشهای
پاکیزه افکنده وخادمان جداکانه ایستاده همیشه خدمت آنرا کنند وچون
بدیوار جنوبی باز کردی از آن کوشه مقدار دویست کز پوشش نیست
وساحت است وپوشش مسجد بزرك چهار صد وهشت آرش طولست که مقصوره
از دست راست سر دیوار جنوبی وغربی آن پوشش را چهار صد وپنجاه
آرش عرض ودویست وهشتاد ستون رخامی است وبر سر اسطوانها
طاق از سنك در زده وهمه سرو تن ستونها منقش است ودرزهارا بارزیر
کرفته چنانکه از آن محکمتر نتواند بود ومیان دو ستون شش کز است
همه فرش رخام ملون انداخته ودزرهارا بارزیر کرفته ومقصوره بر وسط
دیوار جنوبی است بسیار بزرك چنانکه شانزده ستون در آنجا است وقبه نیز
عظیم بزرك منقش بمینا چنانکه صفت کرده آمد ودر آنجا حصیرهای مغربی
انداخته وقندیلها ومسرجها جدا جدا بسلسلها آویخته است ومحرابی بزرك
ساخته اند همه منقش بمینا ودوجانب محراب دو عمود رخامست برنك عقیق
سرخ وتمامت ازاره مقصوره رخامهای ملون وبر دست راست محراب معاویه
است وبر دست چپ محراب عمر است رضی الله عنه وسقف این مسجد بچوب
پوشیده است منقش ومتکلف وبر در ودیوار مقصوره که با جانب ساختست
پانزده درکاه است ودرهای بتکلف بر آنجا نهاده هریك ده کز علودر
شش کز عرض ده از آن جمله برآن دیوار که چهار صد وبیست کز است
وپنج بر آنکه صد وپنجاه کز است واز جمله آن درها یکی برنجی بیش از حد
بتکلف ونیکویی ساخته اند چنانکه کویی زرین است بسیم سوخته نقش کرده
ونام مأمون خلیفه بر آنجاست کویند مأمون از بغداد فرستاده است وچون

راست است یکی را باب الرحمة کویند ودیکر را باب التوبة وکویند این در است
که ایزد سبحانه وتعالی توبهٔ داود علیه السلام آنجا پذیرفت وبر این درکاه
مسجدیست نغز وقتی چنان بوده که دهلیزی ودهلیزرا مسجد ساخته اند
وآنرا بانواع فرشها بیاراسته وخدام آن جداکانه باشد ومردم بسیار آنجا
روند ونماز کنند وتقرب جویند بخدای تبارك وتعالی بدانکه آنجا توبهٔ داود علیه
السلام قبول افتاده همه خلق امید دارند واز معصیت باز کردند وکویند
داود علیه السلام پای از عتبه در اندرون نهاده بود که وحی آمد به بشارت
که ایزد سبحانه وتعالی توبهٔ او پذیرفت او همانجا مقام کرد وبطاعت مشغول
شد و من که ناصرم در آن مقام نماز کردم واز خدای سبحانه وتعالی توفیق
طاعت وتبرا از معصیت طلبیدم خدای سبحانه وتعالی همه بندکانرا توفیق
آنچه رضای او در آن است روزی کناد واز معصیت توبه دهاد بحرمة محمد
وآله الطاهرین وبر دیوار شرقی چون بکوشه رسد که جنوبی است وقبله بر ضلع
جنوبیست وپیش دیوار شمالی مسجدیست سرداب که بدرجهای بسیار فرو باید
شدن وآن بیست کز در پانزده باشد وسقف سنکین بر ستونهای رخام ومهد
عیسی آنجا نهاده است وآن مهد سنکین است وبزرك چنانکه مردم در آنجا
نماز کنند ومن در آنجا نماز کردم وآنرا در زمین سخت کرده اند چنانکه نجنبد
وآن مهدیست که عیسی بطفولیت در آنجا بود وبا مردم سخن میکفت
ومهد در این مسجد بجای محراب نهاده اند ومحراب مریم علیها السلام در این
مسجد است بر جانب مشرق ومحرابی دیکر از آن زکریا علیه السلام در
اینجاست وآیات قرآن که در حق زکریا ومریم آمده است نیز بر آن محرابها
نوشته اند وکویند مولد عیسی علیه السلام درین مسجد بوده سنکی ازین
ستونها نشان دو انکشت دارد که کویی کسی بدو انکشت آنرا کرفته است کویند
بوقت وضع حمل مریم آن ستونرا بدو انکشت کرفته بود واین مسجد معروفست
بمهد عیسی علیه السلام وقندیلهای بسیار بر نجین و نقرکین آویخته چنانکه همه
شبها سوزد وچون ازدر این مسجد بکذری هم بر دیوار شرقی چون بکوشهٔ

در در روند بر دست چپ که آن شمالست رواقی دراز کشیده است شصت وچهار طاق همه بر سر ستونهای رخام ودری دیگر است هم براین دیوار که آنرا باب السقر گویند ودرازی مسجد از شمال بجنوب است تا چون مقصوره از آن باز بریده است ساحت مربع آمده که قبله در جنوب افتاده است واز جانب شمال دو در دیگر است در پهلوی یکدیگر هریك هفت گز عرض در دوازده گز ارتفاع واین دررا باب الاسباط گویند وچون ازین در بگذری هم بر پهنای مسجد که سوی مشرق می رود باز درگاهی عظیم بزرگست و سه در پهلوی هم بر آنجاست همان مقدار که باب الاسباط است وهمه‌را باهن وبرنج تکلفات کرده چنانکه از آن نیکوتر کم باشد و این دررا باب الابواب گویند از آن سبب که مواضع دیگر درها جفت جفت است مگر این سه در است ومیان آن دو درگاه که بر جانب شمال است در این رواق که طاقهای آن بر پیلپایهاست قبه ایست واین‌را بستونهای مرتفع برداشته وآنرا بقندیل ومسرجها بیاراسته وآنرا قبهٔ یعقوب علیه السلام گویند وآن جای نماز او بوده است وبر پهنای مسجد رواقیست وبر آن دیوار دری است بیرون آن در دو دریوزهٔ صوفیان است و آنجا جاهای نماز و محرابهای نیکو ساخته وخلق از متصوفه همیشه آنجا مجاور باشند ونماز همانجا کنند الا روز آدینه بمسجد در آیند که آواز تکبیر بایشان برسد وبر رکن شمالی مسجد رواقی نیکو است وقبهٔ بزرك نیکو وبر قبه نوشته است که هذا محراب زکریا النبی علیه السلام وگویند او اینجا نماز کردی پیوسته و بر دیوار شرقی در میان جای مسجد درگاهی عظیم است به تکلف ساخته اند از سنك منهدم که گویی از سنك یکپاره تراشیده اند به بالای پنجاه گز وپهنای سی گز ونقاشی ونقاری کرده و ده در نیکو بر آن درگاه نهاده چنانکه میان هردو در بیکپایه بیش نیست و بر درها تکلف بسیار کرده از آهن وبرنج دمشقی وحلقها ومیخها بر آن زده وگویند این درگاه‌را سلیمان بن داود علیه السلام ساخته است از بهر پدرش وچون بدرگاه در روند روی سوی مشرق از آن دو در آنچه بردست

قبله کرد بسی نزیست وهم در آن زودی وفات کرد تا بروزکار سلیمان علیه السلام که چون قبله صخره بود مسجد در کرد صخره بساختند چنانکه صخره در میان مسجد بود ومحراب خلق وتا عهد پیغمبرما محمد مصطفی علیه الصلوات والسلام هم قبله آن میدانستند ونمازرا روی بدانجانب میکردند تا آنکاه که ایزد تبارك وتعالی فرمود که قبله خانهٔ کعبه باشد وصفت آن بجای خود بیاید میخواستم تا مساحت این مسجد بکنم کفتم اول هیأات و وضع آن نیکو بدانم وبینم بعد از آن مساحت کنم مدتها در آن مسجد می کشتم ونظاره می کردم پس در جانب شمالی که نزدیك قبهٔ یعقوب علیه السلام است بر طاقی نوشته دیدم درسنك که طول این مسجد هفتصد و چهار آرشست وعرض چهار صد وپنجاه وپنج آرش بکزملك وکزملك آن است که بخراسان آنرا کز شایکان کویند وآن یك آرش ونیم باشد چیزکی کمتر زمین مسجد فرش سنکست ودرزها بارزیر کرفته ومسجد شرقی شهر و بازار است که چون از بازار بمسجد روند روی بمشرق باشد درکاهی عظیم نیکو مقدار سی کز ارتفاع دربیست کز عرض اندام داده بر آورده اند و دو جناح باز بریده درکاه و روی جناح وایوان درکاه منقش کرده همه بمیناهای ملون که درکج در نشانده اند برنقشی که خواسته اند چنانکه چشم از دیدن آن خیره ماند وکتابتی همچنین بنقش مینا بر آن درکاه ساخته و لقب سلطان مصر بر آنجا نوشته که چون آفتاب بر آنجا افتد شعاع آنچنان باشد که عقل در آن متحیر شود وکنبدی بس بزرك بر سر این درکاه ساخته از سنك مهندم و دو در بتکلف ساخته روی درها بربنج دمشقی که کویی زر طلا است زرکوفته و نقشهای بسیار در آن کرده هریك پانزده کز بالا و هشت کز پهنا و این دررا باب داود علیه السلام کویند چون از این در در روند بر دست راست دو رواق است بزرك هریك بیست و نه ستون رخام دارد با سر ستونها و نعلهای مرخم ملون دزرها بارزیر کرفته وبر سر ستونها طاقها از سنك زده بی کل وکچ بر سر هم نهاده چنانکه هرطاقی چهار پنج سنك بیش نباشد واین رواقها کشیده است تا نزدیك مقصوره وچون از

خدایا در آن روز پناهٔ بندکان تو باش وعفو تو آمین یا رب العالمین بر کنارهٔ آن دشت مقبره ایست بزرك وبسیار مواضع بزرکوار که مردم آنجا نماز کنند ودست بحاجات بردارند وایزد سبحانه وتعالی حاجات ایشان روا کرداند اللهم تقبل حاجاتنا واغفر ذنوبنا وسیاتنا وارحمنا برحمتك یا ارحم الراحمین میان جامع واین دشت ساهره وادئی است عظیم ژرف ودر آن وادی که همچون خندقست بناهای بزرکست بر نسق پیشینان وکنبدی سنکین دیدم تراشیده وبر سر خانه نهاده که از آن عجبتر نباشد تا خود آنرا چکونه از جای بر داشته باشند ودر افواه بود که آن خانهٔ فرعون است وآن وادی وادی جهنم پرسیدم که این لقب که بر این موضع نهاده است کفتند بروزکار خلافت عمر خطاب رضی الله عنه بر آن دشت ساهره لشکرکاه بزد وچون بدان وادی نکریست کفت این وادی جهنم است ومردم عوام چنین کویند هر کس که بسر آن وادی شود آواز دوزخیان شنود که صدا از آنجا بر می آید من آنجا شدم اما چیزی نشنیدم وچون از شهر بسوی جنوب نیم فرسنکی بروند وبنشیبی فرو روند چشمهٔ آب از سنك بیرون می آید آنرا عین سلوان کویند عمارات بسیار بر سر آن چشمه کرده اند وآب آن بدیهی میرود وآنجا عمارات بسیار کرده اند وبستانها ساخته وکویند هر که بدان آب سر و تن بشوید رنجها وبیماریهای مزمن از او زائل شود و بر آن چشمه وقفها بسیار کرده اند وبیت المقدس را بیمارستانی نیکست و وقف بسیار دارد وخلق بسیاررا دارو وشربت دهند وطبیبان باشند که از وقف مرسوم ستانند در آن بیمارستان ومسجد آدینه بر کنارهٔ شهر است از جانب مشرق ویك دیوار مسجد بر کنار وادی جهنم است وچون از سوی بیرون مسجد آن دیواررا که با وادی است بنکرند صد آرش باشد بسنکهای عظیم بر آورده چنانکه کل وکچ در میان نیست واز اندرون مسجد همه سر دیوارها راستست واز برای سنك صخره که آنجا بوده است مسجد هم آنجا بنا نهاده اند واین سنك صخره آنست که خدای عزوجل موسی علیه السلام را فرمود تا آنرا قبله سازد وچون این حکم بیامد وموسی آنرا

جای مقامی وآسایشی تمام نیافته بودیم بیت المقدس‌را اهل شام وآن طرف قدس کویند واز اهل آن ولایات کسی که بحج نتواند رفتن در همان موسم بقدس حاضر شود وبموقف بایستد وقربان عید کند چنانکه عادت است وسال باشد که زیادت از بیست هزار خلق در اوائل ماه ذی الحجه آنجا حاضر شوند وفرزندان آنجا برند و سنت کنند واز دیار روم ودیکر بقاع همه ترسایان وجهودان بسیار آنجا روند بزیارت کلیسا وکنشت که آنجا است و کلیسای بزرك آنجا صفت کرده شود بجای خود سواد و رستاق بیت المقدس همه کوهستانست همه کشاورزی ودرخت زیتون وانجیر وغیره تمامت بی آبست ونعمتهای فراوان وارزان باشد وکدخدایان باشند که هریك پنجاه هزار من روغن زیتون در چاه‌ها وحوضها پر کنند واز آنجا باطراف عالم برند وکویند بزمین شام قحط نبوده است واز ثقات شنیدم که پیغمبررا علیه السلام والصلوات بخواب دیدیکی از بزرکان که کفتی یا پیغمبر خدا مارا در معیشت یاری کن پیغمبر علیه السلام در جواب کفتی نان وزیت شام بر من اکنون صفت شهر بیت المقدس کنم شهری است بر سر کوهی نهاده وآب نیست مکر از باران وبرستاقها چشمه های آبست اما بشهر نیست وکرد شهر باروی حصین است از سنك وکچ ودروازه های آهنین ونزدیك شهر هیچ درخت نیست چه شهر بر سر سنك نهاده است و شهری بزرکست که آن وقت که دیدیم بیست هزار مرد در وی بودند وبازارهای نیکو وبناهای عالی وهمه زمین شهر بتخته سنکهای فرش انداخته وهرکجا کوه بوده است وبلندی بریده اند وهمواره کرده چنانکه چون باران بارد همه زمین پاکیزه شسته شود ودر آن شهر صناع بسیارند هر کروهی‌را رسته جدا باشد وجامع مشرقی است وباروی مشرقی شهر باروی جامعست چون از جامع بکذری صحرائی بزرکست عظیم هموار وآنرا ساهره کویند وکویند که دشت قیامت آن خواهد بود وحشر مردم آنجا خواهند کرد بدین سبب خلق بسیار از اطراف عالم بدانجا آمده اند ومقام ساخته تا در آن شهر وفات یابند وچون وعدهٔ حق سبحانه وتعالی در رسد بمیعادکاه حاضر باشند

فرسنك بود وهمه راه درختان بود چنانکه ذکر کرده شد روز یکشنبه غرهٔ رمضان برمله رسیدیم واز قیساریه تا رمله هشت فرسنك بود وآن شهرستانی بزرك است وباروی حصین از سنك وکچ دارد بلند قوی ودروازه‌های آهنین بر نهاده واز شهر تا لب دریا سه فرسنك است وآب ایشان از باران باشد واندر هر سرای حوضها باشد که آب باران بکیرند وهمیشه از آب ذخیره باشد در میان مسجد آدینه حوضهای بزرکست که چون پرآب باشد هر که خواهد برکیرد ونیز دور مسجد آنجارا سیصد کام اندر دویست کام مساحت است بر پیش صفه نوشته بودند که پانزدهم محرم سنه خمس وعشرین واربعمایه اینجا زلزلهٔ بود قوی وبسیار عمارات خراب کرد اما کس‌را از مردم خللی نرسید در این شهر رخام بسیار است وبیشتر سراها وخانهای مردم مرخم است بتکلف ونقش ترکیب کرده ورخام‌را بارّه میبرند که دندان ندارد وریك مکی در آنجا میکنند وارّه میکشند بر طول عمودها نه بر عرض چنانکه چوب از سنك الواح میسازند وانواع والوان رخامها آنجا دیدم از ملمع وسبز وسرخ وسیاه و سفید وهمه لونی وآنجا نوعی انجیر است که به از آن هیچ جا نباشد واز آنجا بهمه اطراف بلاد می برند واین شهر رمله را بولایت شام ومغرب فلسطین می کویند سیوم رمضان از رمله برفتیم بدیهی رسیدیم که خاتون میکفتند واز آنجا بدیهی دیکر رفتیم که آنرا قریة العنب می کفتند در راه سداب فراوان دیدیم که خود روی برکوه وصحرا رسته بود در این دیه چشمهٔ آب نیکو خوش دیدیم که از سنك بیرون می آمد وآنجا آخرها ساخته بودند وعمارت کرده واز آنجا برفتیم روی بر بالا کرده تصور بود که برکوهی میرویم که چون بر دیکر جانب فرو رویم شهر باشد چون مقداری بالا رفتیم صحرائی عظیم در پیش آمد بعضی سنکلاخ وبعضی خاکناك بر سر کوه شهر بیت المقدس نهاده است واز طرابلس که ساحلست تا بیت المقدس پنجاه وشش فرسنك واز بلخ تا بیت المقدس هشتصد وهفتاد و شس فرسنکست خامس رمضان سنه ثمان وثلثین واربعمایه در بیت المقدس شدیم یکسال شمسی بود که از خانه بیرون آمده بودیم وما دام در سفر بوده که بهیچ

شهر در جانب قبله اما کسی آنجا بزیارت نتواند رفتن که مردمان آنجا شیعه باشند وچون کسی آنجا بزیارت رود کودکان غوغا وغلبه بسر آن کس برند وزحمت دهند وسنك اندازند از این سبب من نتوانستم زیارت آن کردن چون از زیارت آن موضع باز کشتم بدیهی رسیدم که آنرا کفر کنه میکفتند وجانب جنوب این دیه پشته ایست وبر سر آن پشته صومعه ساخته اند نیکو ودری استوار بر آنجا نهاده وکور یونس النبی علیه السلام در آنجا است وبر در صومعه چاهیست وآبی خوش دارد چون آن زیارت دریافتم از آنجا با عکه آمدم واز آنجا تا عکه چهار فرسنك بود ویك روز در عکه بودیم بعد از آن از آنجا برفتیم وبدیهی رسیدیم که آنرا حیفا میکفتند وتا رسیدن بدین دیه در راه ریك فراوان بود از آن که زرکران در عجم بکار دارند وریك مکی کویند واین دیه حیفا بر لب دریاست وآنجا نخلستان واشجار بسیار دارند آنجا کشتی سازان بودند وکشتیهای بزرك میساختند وآن کشتیهای دریای‌را آنجا جودی میکفتند از آنجا بدیهی دیکر رفتیم بیك فرسنکی که آنرا کنیسه میکفتند از آنجا راه از دریا بکردید وبکوه درشده سوی مشرق وصحراها وسنکستانها بود که وادی تماسیح میکفتند چون فرسنکی دو برفتیم دیکر بار راه بکنار دریا افتاد وآنجا استخوان حیوانات بحری بسیار دیدیم که در میان خاك وکل معجون شده بود وهمچوسنك شده از بس موج که بر آن کوفته بود واز آنجا بشهری رسیدیم وآنرا قیساریه خوانند واز عکه تا آنجا هفت فرسنك بود وشهری نیکو با آب روان ونخلستان ودرختان نارنج وترنج وباروی حصین ودری آهنین وچشمهای آب روان در شهر و مسجد آدینه نیکو چنانکه چون در ساحت مسجد نشسته باشند تماشا وتفرج دریا کنند وخمی رخامین آنجا بود که همچو سفال چینی آنرا تنك کرده بودند چنانکه صد من آب در آن کنجد روز شنبه سلخ شعبان از آنجا برفتیم همه بر سر ریك مکی برفتیم مقدار یك فرسنك ودیکر باره درختان انجیر وزیتون بسیار دیدیم همه راه از کوه وصحرا چون چند فرسنك برفتیم بشهری رسیدیم که آن شهررا کفر سابا وکفر سلام می کفتند واز این شهر تا رمله سه

باز آب دریا خوش شد واین شهررا دیواری حصین است چنانکه ازلب دریا کرفته اند وکرد شهر کردانیده واز آن طرف که دریاست دیوار ندارد و بناهای بسیار در میان آبست وزمین دریا آنجا سنکست ومنظرها ساخته اند بر سر اسطوانهای رخام که اسطوانها در آبست ودر آن دریا ماهی بسیار است ودر میان شهر مسجد آدینه است وبر در مسجد چشمه ایست وبر سر آن چشمه کرمابهٔ ساخته اند و آب چنان کرم است که تا باب سرد نیامیزند بر خود نتوان ریخت وکویند آن کرمابه سلیمان بن داود علیه السلام ساخته است ومن در آن کرمابه رسیدم و اندر این شهر طبریه مسجدیست که آنرا مسجد یاسمن کویند با جانب غربی مسجدی پاکیزه در میان مسجد دکانی بزرك است وبر وی محرابها ساخته وکرد بر کرد آن دکان درخت یاسمن نشانده که مسجدرا بآن باز خوانند و رواقیست بر جانب مشرق قبر یوشع بن نون در آنجاست ودر زیر آن دکان قبر هفتاد پیغمبر است علیهم السلام که بنی اسرائیل ایشانرا کشته اند وسوی جنوب شهر دریای لوطست وآن آب تلخ دارد یعنی دریای لوط که از جانب جنوب طبریه است وآب دریای طبریه بآنجا میرود وشهرستان لوط بر کنار آن دریای لوطست اما هیچ اثری نمانده است از شخصی شنیدم که کفت در دریای تلخ که دریای لوطست چیزی میباشد مانند کاوی از کف دریا فراهم آمده سیاه که صورت کاو دارد وبسنك می ماند اما سخت نیست ومردم آنرا بر کیرند وپاره کنند وبشهرها و ولایتها برند هر پاره که از آن در زیر درختی کنند هرکز کرم در زیر آن درخت نیفتد ودر آن موضع بیخ درخترا زیان نرساند وبستان از کرم وحشرات زیر زمین غمی نباشد و العهدة علی الراوی وکفت عطاران نیز بخرند و میکویند کرمی در داروها افتد وآنرا نقره کویند دفع آن کند ودر شهر طبریه حصیر سازند که مصلی نمازی از آن است همانجا به پنج دینار مغربی بخرند وآنجا در جانب غربی کوهیست وبر آن کوه پارهٔ سنك خاره است بخط عبری بر آنجا نوشته اند که بوقت آن کتابت ثریا بسر حمل بود وکور ابی هریره آنجاست بیرون

کردم که مرا توفیق میداد تا برعزمی که کرده بودم وفا میکردم بدیهی رسیدم
که آنرا بروة میکفتند آنجا قبر عیش وشمعون علیهما السلام را زیارت کردم واز
آنجا بمغارك رسیدم که آنرا دامون میکفتند آنجا نیز زیارت کردم که کفتند
قبر ذو الکفل است علیه السلام واز آنجا بدیهی دیکر رسیدم که آنرا اعبلین
میکفتند وقبر هود علیه السلام آنجا بود زیارت آن در یافتم اندر حظیرهٔ او
درختی خرتوت بود وقبر عزیر النبی علیه السلام آنجا بود زیارت آن کردم
وروی سوی جنوب برفتم بدیهی دیکر رسیدم که آنرا حظیره می کفتند وبرجانب
مغربی این دیه دره‌یی بود ودر آن دره چشمهٔ آب بود پاکیزه که از سنك
بیرون می آمد وبرابر چشمه برسر سنك مسجدی کرده اند و در آن مسجد
دو خانه است از سنك ساخته وسقف سنکین در زده ودری کوچك بر آنجا
نهاده چنانکه مرد بدشواری در تواند رفتن و دو قبر نزدیك یکدیکر آنجا
نهاده یکی از آن شعیب علیه السلام ودیکری از آن دخترش که زن موسی
علیه السلام بود مردم آن دیه آن مسجد ومزار را تعهد نیکو کنند ازپاك
داشتن وچراغ نهادن وغیره واز آنجا بدیهی شدم که آنرا اربل می کفتند وبر
جانب قبله آن دیه کوهی بود واندر میان آن کوه حظیره واندر آن حظیرهٔ چهار
کور نهاده بود از آن فرزندان یعقوب علیه السلام که برادران یوسف علیه
السلام بودند واز آنجا برفتم تلی دیدم و زیر آن تل غاری بود که قبر مادر موسی
علیه السلام در آن غار بود زیارت آنجا در یافتم واز آنجا برفتم دره‌یی پیدا
آمد باخر آن دره دریایی بدید آمد کوچك وشهر طبریه برکنار آن دریاست طول
آن دریا بقیاس شش فرسنك وعرض آن سه فرسنك باشد وآب آن دریا خوش
بامزه وشهر برغربی دریاست وهمه آبهای کرمابهای شهر وفضلهٔ آبها
بدان دریا می رود ومردم آن شهر و ولایت که برکنار آن دریاست همه آب
از این دریا خورند وشنیدم که وقتی امیری بدین شهر آمده بود فرمود که راهٔ
آن پلیدیها وآبهای پلید از آن دریا باز بندند آب دریا کنده شد چنانکه نمی
شایست خوردن باز فرمود تا همه راه آبهای جرکین که در آنجا بود بکشودند

قبر صالح پیغمبر است علیه السلام وساحت مسجد بعضی فرش سنك انداخته اند وبعضی دیکر سبزی کشته وکویند که آدم علیه السلام آنجا زراعت کرده بود و شهر را مساحت کردم درازی دو هزار آرش بود وپهنای پانصد آرش باره بغایت محکم وجانب غربی وجنوبی آن با دریاست وبرجانب جنوب مینا است وبیشتر شهرهای ساحل را مینا است وآن چیزی است که جهت محافظت کشتیها ساخته اند مانند اصطبل که پشت بر شهرستان دارد ودیوارها برلب آب دریا در آمده ودرکاهی پنجاه کز بکذاشته بی دیوار الا آنکه زنجیرها از این دیوار بدان دیوار کشیده اند که چون خواهند که کشتی درمینا آید زنجیرها سست کنند تابزیر آب فرو روند وکشتی بر سر آن زنجیر از آب بکذرد وباز زنجیرها بکشند تا کسی بیکانه قصد این کشتیها نتواند کرد وبدروازهٔ شرقی بردست چپ چشمه ایست که بیست وشش پایه فرو باید شد تا بآب رسند وآن را عین البقر کویند ومیکویند که آن چشمه را آدم علیه السلام پیدا کرده است وکاو خود را از آنجا آب داده از آن سبب آن چشمه را عین البقر میکویند وچون از این شهرستان عکه سوی مشرق روند کوهیست که اندر آن مشاهد انبیاء است علیهم السلام واین موضع از راه برکناره است کسی را که برمله رود مرا قصد افتاد که آن مزارهای متبرك را بینم وبرکات آن از حضرت ایزد تبارك وتعالی بجویم مردمان عکه کفتند آنجا قومی مفسد در راه باشند که هرکرا غریب بینند تعرض رسانند واکر چیزی داشته باشد بستانند من نفقه که داشتم در مسجد عکه نهادم واز شهر بیرون شدم از دروازهٔ شرقی روز شنبه بیست وسیوم شعبان سنه ثمان وثلثین واربعمایه اول روز زیارت قبرعك کردم که بانی شهرستان او بوده است واو یکی از صالحان وبزرکان بوده وچون بامن دلیلی نبود که آن راه داند متحیر می بودم ناکاه از فضل باری تبارك وتعالی همان روز مردی عجمی بامن پیوست که او از اذربایجان بود ویکبار دیکر آن مزارات متبرکه را در یافته بود دوم کرت بدان عزیمت روی بدان جانب آورده بود بدان موهبت شکر باری را تبارك وتعالی دو رکعت نماز بکذاردم وسجدهٔ شکر

سنکهای دیکر مسخر آهن بود واندر نواحی شام پانصد هزار ستون یاسر ستون وتن ستون پیش افتاده است که هیچ آفریده نداند که آن چه بوده است یا از کجا آورده اند پس از آن بشهرصیدا رسیدیم هم برلب دریا نیشکر بسیار کشته بودند وبارهٔ سنکین محکم دارد وسه دروازه ومسجد آدینه خوب با روحی تمام همه مسجد حصیرهای منقش انداخته وبازاری نیکو آراسته چنانکه چون آن بدیدم کمان بردم که شهررا بیاراسته اند قدوم سلطان را یا بشارتی رسیده است چون پرسیدم کفتند رسم این شهر همیشه چنین باشد وباغستان واشجار آن چنان بود که کویی پادشاهی باغی ساخته است بهوس وکوشکی در آن بر آورده وبیشتر درختها پر بار بود چون از آنجا پنج فرسنك بشدیم بشهر صور رسیدیم شهری بود در کنار دریا سنجی بوده بود وآنجا آن شهر ساخته بود وچنان بود که بارهٔ شهرستان صد کز بیش بر زمین خشك نبود باقی اندر آب دریا بود وبارهٔ سنکین تراشیده ودرزهای آنرا بقیر کرفته تا آب در نیاید ومساحت شهر هزار در هزار قیاس کردم وتیمه پنج شش طبقه برسریك دیکر وفواره بسیار ساخته وبازارهای نیکو ونعمت فراوان واین شهر صور معروف است بمال وتوانکری درمیان شهرهای ساحل شام ومردمانش بیشتر شیعه اند وقاضی بود آنجا مردی سنی مذهب پسر ابو عقیل میکفتند مردی نیك وتوانکر وبر در شهر مشهدی راست کرده اند وآنجا بسیار فرش وطرح وقنادیل وچراغدانهای زرین ونقرکین نهاده وشهر بر بلندی است وآب شهر از کوه می آید وبر در شهر طاقهای سنکین ساخته اند وآب برپشت آن طاقها بشهراندر آورده ودر آن کوه دره ایست مقابل شهر که چون روی بمشرق بروند بهجده فرسنك بشهر دمشق رسند وچون ما از آنجا هفت فرسنك برفتیم بشهرستان عکه رسیدیم وآنجا مدینة عکا نویسند شهر بر بلندی نهاده زمینی کج وباقی هموار ودرهمه ساحل که بلندی نباشد شهر نسازند از بیم غلبهٔ آب دریا وخوف امواج که بر کرانه میزند ومسجد آدینه درمیان شهر است واز همه شهر بلند تراست واسطوانها همه رخام است دردست راست قبله از بیرون

اند در آنجا خانه ها ساخته برمثال رباطها اما کسی در آنجا مقام نمی کند وآنرا مشهد خوانند واز بیرون شهر طرابلس هیچ خانه نیست مگر مشهد دو سه چنانکه ذکر رفت پس از این شهر برفتم همچنان برطرف دریا روی سوی جنوب بیك فرسنکی حصاری دیدم که آنرا قلمون میکفتند چشمهٔ آب در اندرون آن بود از آنجا برفتم بشهر طرابرزن واز طرابلس تا آنجا پنج فرسنك بود واز آنجا بشهر جبیل رسیدیم وآن شهریست مثلث چنانکه یك کوشهٔ آن بدریاست وکرد وی دیواری کشیده بسیاربلند وحصین وهمه کرد شهر درختان خرما ودیکر درختهای کرمسیری کودکی را دیدم کلی سرخ ویکی سپید تازه در دست داشت وآنروز پنجم اسفندارمذ ماه قدیم سال برچهار صد وپانزده از تاریخ عجم واز آنجا بشهر بیروت رسیدیم طاقی سنکین دیدم چنان که راه بمیان آن طاق بیرون میرفت بالای آن طاق پنجاه کز تقدیر کردم واز جوانب او تخته سنکهای سفید برآورده چنانکه هرسنکی از آن زیادت از هزار من بود واین بنارا از خشت بمقدار بیست کز برآورده اند وبرسرآن اسطوانهای رخام بر پا کرده هریکی هشت کز وسطبری چنانکه بجهد در آغوش دو مرد کنجد وبرسراین ستونها طاقها زده است بدو جانب همه از سنك مهندم چنانکه هیچ کچ وکل در آن میان نیست وبعد از آن طاق عظیم بر بالای آن طاقها بمیانه راست ساخته اند ببالای پنجاه آرش وهر تخته سنکی را که در آن طاق بر نهاده است هریکی را هشت آرش قیاس کردم در طول ودر عرض چهار آرش که هریك از آن تخمینا هفت هزار من باشد واین همه سنکهارا کنده کاری ونقاشی خوب کرده چنانکه درچوب بدان نیکویی کم کنند وجز این طاق بنای دیکر نمانده است بدان حوالی پرسیدم، که این چه جای است کفتند که شنیده ایم که این در باغ فرعون بوده است وبس قدیم است وهمه صحرای آن ناحیت ستونهای رخام است وسر ستونها وتن ستونها همه رخام منقوش مدور ومربع ومسدس ومثمن وسنك عظیم صلب که آهن بر آن کار نمی کند وبدان حوالی هیچ جای کوهی نه که کمان افتد که از آنجا بریده اند وسنکی دیکر همچو معجونی می نمود آنچنانکه

ساحل دریا روی از سوی جنوب چون پنج فرسنك برفتیم بشهر طرابلس رسیدیم
وازحلب تاطرابلس چهل فرسنك بود بدین راه که ما رفتیم روز شنبه پنجم شعبان
آنجا رسیدیم حوالی شهر همه کشاورزی وبساتین واشجار بود ونیشکر بسیار بود
ودرختان نارنج وترنج وموز ولیمو وخرما وشیرهٔ نیشکر در آن وقت میکرفتند
شهر طرابلس چنان ساخته اند که سه جانب او با آب دریاست که چون آب دریا
موج زند مبلغی بر باروی شهر بر رود چنانکه یکجانب که با خشك دارد کندهٔ
عظیم کرده اند ودر آهنین محکم بر آن نهاده اند جانب شرقی بارو از سنك
تراشیده است وکنکره های ومقاتلات همچنین وعراده ها برسر دیوار نهاده خوف
ایشان ازطرف روم باشد که بکشتیها قصد آنجا کنند ومساحت شهر هزار آرش
است در هزار آرش تیه چهار وپنج طبقه وشش نیزهم هست وکوچها وبازارها
نیکو وپاکیزه که کویی هریکی قصریست آراسته وهرطعام ومیوه ومأکول
که در عجم دیده بودم همه آنجا موجود بود بل بصد درجه بیشتر ودر میان
شهر مسجدی آدینه عظیم پاکیزه ونیکو آراسته وحصین ودر ساحت مسجد
قبهٔ بزرك ساخته ودر زیر قبه حوضی است ازرخام ودر میانش فواره برنجین
برآمده ودر بازار مشرعهٔ ساخته است که به پنج نایژه آب بسیار بیرون می
آید که مردم بر می کیرند وفاضل برزمین میکذرد وبدریا در میرود وکفتند که
بیست هزار مرد دراین شهر است وسواد وروستاقهای بسیار دارد وآنجا
کاغذ نیکو سازند مثل کاغذ سمرقندی بل بهتر واین شهر تعلق به سلطان مصر
داشت کفتند سبب آنکه وقتی لشکری از کافر روم آمده بود واین مسلمانان
بآن لشکر جنك کردند وآن لشکر را قهر کردند سلطان مصر خراج از آن شهر
برداشت وهمیشه لشکری از آن سلطان آنجا نشسته باشد و سالاری برسر آن
لشکر تا شهر را از دشمن نکاهدارند و باجکاهی است آنجا که کشتیهای که از
اطراف روم وفرنك واندلس ومغرب بیاید عشر بسلطان دهند وارزاق لشکر
از آن باشد وسلطانرا آنجا کشتیها باشد که بروم وسقلیه ومغرب روند وتجارت
کنند ومردم این شهر همه شیعه باشند وشیعه بهر بلاد مساجد نیکو ساخته

کلیمی پوشیده ودرخانه نشسته نیم من نان جوین راتبه کرده که جزآن هیچ نخورد ومن این معنی شنیدم که درسرای باز نهاده است ونواب وملازمان اوکار شهر میسازند مکر بکلیات که رجوعی باوکنند ووی نعمت خویش از هیچ کس دریغ ندارد وخود صائم الدهر قائم اللیل باشد وبهیچ شغل دنیا مشغول نشود واین مرد در شعر وادب بدرجهٔ است که افاضل شام ومغرب وعراق مقراند که در این عصر کسی به پایهٔ او نبوده است ونیست وکتابی ساخته آنرا الفصول والغایات نام نهاده وسخنها آورده است مرموز ومثلها بالفاظ فصیح وعجیب که مردم بر آن واقـف نمی شوند مکر بر بعضی اندك وآن کسی نیزکه بر وی خواند چنانکه اورا تهمت کردند که تو این کتاب را بمعارضهٔ قرآن کردهٔ وپیوسته زیادت از دویست کس از اطراف آمده باشند وپیش او ادب وشعر خوانند وشنیدم که اورا زیادت از صد هزار بیت شعر باشد کسی از وی پرسید که ایزد تبارك وتعالی این همه مال ونعمت ترا داده است چه سبب است که مردم را می دهی وخویشتن نمی خوری جواب داد که مرا بیش از این نیست که می خورم وچون من آنجا رسیدم این مرد هنوز در حیات بود پانزهم رجب سنه ثمان وثلثین واربعمایه از آنجا بکویمات شدیم واز آنجا بشهر حما شدیم شهری خوش آبادان برلب آب عاصی واین آب را از آن سبب عاصی کویند که بجانب روم میرود یعنی چون از بلاد اسلام ببلاد کفر میرود عاصیست وبراین آب دولابهای بسیار ساخته اند پس از آنجا راه دو میشود یکی بجانب ساحل وآن غربی شامست ویکی جنوبی بدمشق میرود ماراه ساحل رفتیم درکوه چشمهٔ دیدیم که کفتند هرسال چون نیمهٔ شعبـان بکذرد آب جاری شود از آنجـا و سه روز روان باشد وبعد از سه روز یکقطره نیاید تا سال دیکر مردم بسیار آنجـا بزیارت روند وتقرب جویند بخداوند سبحانه وتعالی وعمارت وحوضها ساخته اند آنجا چون از آنجا بکذشتیم بصحرائی رسیدیم که همه نرکس بود شکفته چنانکه تمامت آن صحرا سپید مینمود از بسیاری نرکسها از آنجـا بر فتیم بشهری رسیدیم که آنرا عرقه میکفتند چون از عرقه دو فرسنك بکذشتیم بلب دریا رسیدیم وبر

نتوانست گرفتن مردی عرب شصت ساله شنبه دوم رجب سنه ثمان وثلثین واربعمایه بسروج آمدیم دوم روز ازفرات بگذشتیم وبمنبج رسیدیم وآن نخستین شهریست از شهرهای شام اول بهمن ماه قدیم بود وهوای آنجا عظیم خوش بود هیچ عمارت از بیرون شهر نبود واز آنجا بشهر حلب رفتم از میافارقین تا حلب صد فرسنگ باشد حلب را شهر نیکو دیدم بارهٔ عظیم دارد ارتفاعش بیست وپنج آرش قیاس کردم وقلعهٔ عظیم همه برسنگ نهاده بقیاس چند بلخ باشد همه آبادان وبناها برسرهم نهاده وآن شهر باجگاه است میان بلاد شام وروم ودیار بکر ومصر وعراق وازین همه بلاد تجارو بازرگانان آنجا روند چهار دروازه دارد باب الیهود باب الله باب الجنان باب انطاکیه وسنگ بازار آنجا رطل ظاهری چهارصد وهشتاد درم باشد واز آنجا چون سوی جنوب روند بیست فرسنگ حما باشد وبعد از آن حمص وتا دمشق پنجاه فرسنگ باشد از حلب واز حلب تا انطاکیه دوازده فرسنگ باشد وبشهر طرابلس همین قدر وگویند تا قسطنطنیه دویست فرسنگ باشد یازدهم رجب از شهر حلب بیرون شدیم بسه فرسنگ دیهی بود جند قنسرین میگفتند ودیگر روز چون شش فرسنگ شدیم بشهر سرمین رسیدیم بارو نداشت شش فرسنگ دیگر شدیم معرة النعمان بود بارهٔ سنگین داشت شهری آبادان وبردر شهر اسطوانهٔ سنگین دیدم چیزی بر آن نوشته بود بخطی دیگر از تازی از یکی پرسیدم که این چه چیز است گفت طلسم کژدمی است که هرگز عقرب دراین شهر نباشد ونیاید واگر از بیرون آورند و رها کنند بگریزد ودر شهر نیاید بالای آن ستون ده آرش قیاس کردم وبازارهای او بسیار معمور دیدم ومسجد آدینه شهر بر بلندی نهاده است در میان شهر که از هرجانب که خواهند بمسجد در شوند سیزده درجه بر بالا باید شد وکشاورزی ایشان همه گندمست وبسیاراست ودرخت انجیر وزیتون وپسته وبادام وانگور فراوان است وآب شهر از باران وچاه باشد در آن مردی بود که ابو العلا معری میگفتند نابینا بود ورئیس شهر او بود نعمتی بسیار داشت وبندگان وکارگران فراوان وخود همه شهر اوراچون بندگان بودند وخود طریق زهد پیش گرفته بود

بود ودر میان جامع دویست واند ستون سنکین برداشته است هر ستونی یکپارهٔ
سنك وبرستونها طاقها زده است همه از سنك وبرسر طاقها باز ستونها زده است
کوتاه‌تر از آن و صفی دیکر طاق زده برسر آن طاقهای بزرك وهمه بامهای این
مسجد بخرپشته پوشیده همه نجارت ونقارت ومنقوش ومدهون کرده واندر ساحت
مسجد سنکی بزرك نهاده است وحوضی سنکین مدور عظیم بزرك برسر آن
سنك نهاده وارتفاعش قامت مردی ودور دائرهٔ آن دو کز و نایژهٔ برنجین ازمیان
حوض بر آمده که آبی صافی بفواره از آن بیرون می آید چنانکه مدخل ومخرج
آن آب پیدا نیست ومتوضای عظیم بزرك وچنـان نیکو ساختـه که به از آن
نباشد الا که سنك آمد که عمـارت کرده اند همه سیاه است واز آن میافارقین
سپید ونزدیك مسجد کلیسیائیست عظیم بتکلف هم از سنك سـاخته وزمین
کلیسیا مرخم کرده به نقشها ودرین کلیسیا بر طارم آن که جای عبادت ترسایانست
دری آهنین مشبك دیدم که هیچ جای مثل آن دری ندیده بودم واز شهر آمد
تاحران دو راهست یکی را هیچ آبادانی نیست وآن چهل فرسنك است وبرراهی
دیکر آبادانی ودیهای بسیاراست بیشتر اهل آن نصاری باشد وآن شصت
فرسنك باشد ما باکاروان براهٔ آبادانی شدیم صحرائی بغایت هموار بود الا آنکه
چندان سنك بود که ستور البته هیچ کام بی سنك نه نهادی روز آدینه بیست
وپنجم جماذی الاخر سنه ثمان وثلثین واربعمـایه بحران رسیدیم دوم آذر ماه
قدیم هوای آنجـا در آن وقـت چنان بود که هوای خراسان در نوروز از
آنجـا برفتیم بشهری رسیدیم که قرول نام آن بود جوان مردی مارا بخـانهٔ
خود مهمان کرد چون در خانهٔ وی در آمدیم عربی بدوی در آمد نزدیك من
آمد شصت ساله بوده باشد وکفت قرآن بمن آموز قل اعوذ برب الناس اورا
تلقین میکردم واو با من می خواند چون من کفتم من الجنة والناس کفت أرایت
الناس نیز بکویم من کفتم که آن سوره بیش از این نیست پس کفت آن سورهٔ
نقالة الحطب کدامست ونمی دانیست که اندر سورهٔ تبت حمـالة الحطب کفته
است نه نقالة الحطب وآن شب چندانکه باوی باز کفتم سورهٔ قل اعوذ برب یاد

چنین کنند الامیر الاعظم عز الاسلام سعد الدین نصر الدولة وشرف الملة ابو نصر احمد مردی صد ساله وکفتند که هست ورطل آنجا چهار صد وهشتاد درم سنك باشد واین امیر شهری ساخته است برچهار فرسنکی میافارقین وآنرا نصریه نام کرده اند واز آمد تا میافارقین نه فرسنك است ششم روز ازدی ماه قدیم بشهر آمد رسیدیم بنیاد شهر برسنکی یك لخت نهاده وطول شهر بمساحت دو هزار کام باشد وعرض هم چندین وکرد او سوری کشیده است از سنك سیاه که خشتها بریده است از صد منی تا یك هزار منی وبیشتر واین سنکها چنان بیکدیکر پیوسته است که هیچ کل وکج در میان آن نیست بالای دیوار بیست آرش ارتفاع دارد وپهنای دیوار ده آرش وبهر صد کز برجی ساخته که نیمهٔ دائرهٔ آن هشتاد کز باشد وکنکرهٔ او هم ازین سنك واز اندرون شهر در بسیار جای نردبانهای سنکین بسته است که برسر بارو تواند شد وبر سرهر برجی جنك کاهی ساخته وچهار دروازه براین شهرستان است همه آهن بی چوب هر یکی روی بجهتی از جهات عالم شرقی را باب الدجلة کویند غربی را باب الروم شمالی را باب الارمن جنوبی را باب التل وبیرون این سور سوری دیکر است هم از این سنك بالای آن ده کز و همه سرهای دیوار کنکره واز اندرون کنکره ممری ساخته چنانکه باسلاح تمام مرد بکذرد وبایستد وجنك کند بآسانی واین سور بیرون را نیز دروازه های آهنین بر نشانده اند مخالف دروازه های اندرونی چنانکه چون ازدروازه های سور اول در روند مبلغی در فصیل بباید رفت تابدروازهٔ سور دوم رسند وفراخی فصیل پانزده کز باشد و اندر میان شهر چشمه ایست که از سنك خاره بیرون می آید مقدار پنج آسیا کرد آبی بغایت خوش وهیچکس نداند از کجا می آید ودر آن شهر اشجار وبساتین است که از آن آب ساخته اند وامیر وحاکم آن شهر پسر آن نصر الدوله است که ذکر رفت ومن فراوان شهرها وقلعه ها دیدم در اطراف عالم در بلاد عرب وعجم وهند و ترك مثل شهر آمد هیچ جا ندیدم که بر روی زمین چنان باشد ونه نیز از کسی شنیدم که کفت چنان جای دیکردیده ام ومسجد جامع هم از این سنك سیاه است چنانکه از آن راستتر ومحکمتر نتواند

دیدیم که آنرا قف انظر میکفتند یعنی بایست بنکر از آنجا بکذشتم بجایی رسیدیم که آنجا مسجدی بود میکفتند که اویس قرنی قدس الله روحه ساخته است ودر آن حدود مردم را دیدم که در کوه میکردیدند وچوبی چون درخت سرو می بریدند پرسیدم که از این چه میکنید کفتند این چوب را یکسر در آتش می کنیم واز دیکر سرآن قطران بیرون می آید همه درچاه جمع می کنیم واز آن چاه در ظروف می کنیم وباطراف میبریم واین ولایتها که بعد از اخلاط ذکر کرده شد واینجا مختصر کردیم از حساب میافارقین باشد از آنجا بشهر ارزن شدیم شهری آبادان ونیکو بود با آب روان وبساتین واشجار وبازارهای نیك ودر آنجا در آذرماه پارسیان دویست من انکور بیك دینار میفروختند که آنرا رزارما نوش میکفتند از آنجا بمیافارقین رسیدیم از شهر اخلاط تا میافارقین بیست وهشت فرسنك بود واز بلخ تا میافارقین از این راه که ما آمدیم پانصد وپنجاه ودو فرسنك بود وروز آدینه بیست وششم جماذی الاول سنه ثمان وثلثین واربعمایه بود ودراین وقت برك درختها هنوز سبز بود بارهٔ عظیم بود از سنك سفید برشده هر سنکی مقدار پانصد من وبهر پنجاه کزی برجی عظیم ساخته هم از این سنك سفید که کفته شد وسر باره همه کنکره‌ها برنهاده چنانکه کوبی امروز استاد دست ازش باز داشته است واین شهر را یك در است از سوی مغرب ودرکاهی عظیم برکشیده است بطاقی سنکین ودری آهنین بی چوب برآنجا ترکیب کرده ومسجد آدینه دارد که اکر صفت آن کرده می شود بتطویل انجامد هرچند صاحب کتاب شرحی هرچه تمامتر نوشته است وکفته که متوضای که در آن مسجد ساخته اند چهل حجره در پیش است ودو جوی آب بزرك می کردد در همه خانه‌ها یکی ظاهر استعمال را ودیکر تحت الارض پنهان که ثفل می برد وچاه‌ها پاك می کرداند وبیرون از این شهرستان در ربض کاراوان سراها وبازارها ست وکرمابها ومسجد جامع دیکریست که روز آدینه آنجا هم نماز کنند واز سوی شمال سوری دیکر است که آنرا محدثه کویند هم شهریست با بازار ومسجد جامع وحمامات همه ترتیبی وسلطان ولایت را خطبه

آذربایجانست شهری آبادان طول وعرضش بگام پیمودم هریك هزار وچهارصد بود وپادشاه ولایت آذربایجان راچنین ذکر میکردند درخطبه الامیر الاجل سیف الدولة وشرف الملة ابو منصور وهسودان بن محمد مولی امیر المومنین مرا حکایت کردند که بدین شهر زلزله افتاد شب پنجشنبه هفدهم ربیع الاول سنه اربع وثلثین واربعمایه ودر ایام مسترقه بود پس از نماز خفتن بعضی از شهر خراب شده بود وبعضی دیکررا آسیبی نرسیده بود وکفتند چهل هزار آدمی هلاك شده بودند ودر تبریز قطران نام شاعری‌را دیدم شعری نیك میکفت اما زبان فارسی نیکو نمی دانست پیش من آمد دیوان منجیك ودیوان دقیقی بیاورد وپیش من بخواند وهرمعنی که اورا مشکل بود از من پرسید با او بکفتم وشرح آن بنوشت واشعار خود برمن خواند چهار دهم ربیع الاول از تبریز روانه شدیم براهٔ مرند وبالشکری از آن امیر وهسودان تا خوی بشدیم واز آنجا بارسولی برفتم تا برکری واز خوی تا برکری سی فرسنك است ودر روز دوازدهم جماذی الاول آنجا رسیدیم واز آنجا بوان و وسطـان رسیدیم در بازار آنجا کوشت خوك همچنانکه کوشت کوسفند میفروختند وزنان ومردان ایشان بر دکانها نشسته شراب میخوردند بی تحاشی واز آنجا بشهر اخلاط رسیدم هیژدهم جماذی الاول واین شهر سرحد مسلمان وارمنیان است واز برکری تا اینجا نوزده فرسنك است وآنجا امیری بود اورا نصر الدوله کفتندی عمرش زیادت ازصد سال بود پسران بسیار داشت هریکی را ولایتی داده بود ودر این شهر اخلاط بسه زبان سخن کویند تازی وپارسی وارمنی وظن من آن بود که اخلاط بدین سبب نام آن شهر نهاده اند ومعاملهٔ آنجا بپول باشد ورطل ایشان سیصد درم باشد بیستم جماذی الاول از آنجا برفتم برباطی رسیدم برف وسرمای عظیم بود ودر صحرائی درپیش شهر مقداری راه چوبی بزمین فرو برده بودند تا مردم روز برف ودمه بر هنجار آن چوب میروند از آنجـا بشهر بطلیس رسیدم بدره در نهاده بود آنجا عسل خریدیم صد من بیکدینـار بر آمده بود بآن حساب که بما بفروختند وکفتند دراین شهر کس باشد که اورا در یکسال سیصد چهار صد خیك عسل حاصل شود واز آنجا برفتیم قلعه‌ئی

دیهی از حساب طارم بود برز الخیر میگفتند گرمسیر ودرختان بسیار از انار وانجیر بود وبیشتر خود روی بود واز آنجا برفتم رودی آب بود که آنرا شاه رود میگفتند برکنار رود دیهی بود که خندان میگفتند وباج میستاندند از جهت امیر امیران و او از ملوك دیلمیان بود وچون آن رود از این دیه بگذرد برودی دیگر پیوندد که آنرا سپیدرود گویند وچون هردو رود بهم پیوندند بدرهٔ فرو رود که سوی مشرق است از کوه گیلان وآن آب بگیلان میگذرد وبدریای آبسکون میرود وگویند که هزار وچهار صد رود خانه در دریای آبسکون میریزد وگفتند یکهزار ودویست فرسنك دور اوست ودر میان دریا جزائر است ومردم بسیار ومن این حکایت از مردم بسیار شنیدم اکنون باسر حکایت وکار خود شوم از خندان تا شمیران سه فرسنك بیابانیست همه سنگلاخ وآن قصبهٔ ولایت طارم است وبکنار شهر قلعهٔ بلند بنیادش برسنك خاره نهاده است سه دیوار درگرد او کشیده وکاریزی بمیان قلعه فرو بریده تا کنار رود خانه که از آنجا آب برآورند وبقلعه برند وهزار مرد از مهترزادگان ولایت در آن قلعه هستند تا کسی بیراهی وسرکشی نتواند کرد وگفتند آن امیررا قلعه‌های بسیار در ولایت دیلم باشد وعدل وایمنی تمام باشد چنانکه در ولایت او کسی نتواند که از کسی چیزی ستاند ومردمان که در ولایت وی بمسجد آدینه روند همه کفشهارا بیرون مسجد بگذارند وهیچکس کفش آن کسان را نبرد واین امیرنام خود را برکاغذ چنین نویسد که مرزبان الدیلم خیل جیلان ابو صالح مولی امیر المومنین ونامش جستان ابراهیم است در شمیران مردی نیك دیدم از دربند بود نامش ابو الفضل خلیفه بن علی الفلسوف مردی اهل بود وبا ما کرامتها کرد وکرمها نمود وباهم بحثها کردیم ودوستی افتاد میان ما مرا گفت چه عزم داری گفتم سفر قبله را نیت کرده ام گفت حاجت من آن است که بوقت مراجعت گذر بر اینجا کنی تا ترا باز بینم بیست وششم محرم از شمیران میرفتم چهاردهم صفررا بشهر سراب رسیدم وشانزدهم صفر از شهر سراب برفتم واز سعید آباد گذشتم بیستم صفر سنه ثمان وثلثین واربعمایه بشهر تبریز رسیدم وآن پنجم شهر یورماه قدیم بود وآن شهر قصبهٔ

میکفتند نزدیك وی شدم مردی جوان بود سخن بزبان فارسی همیکفت بزبان اهل دیلم وموی کشوده جمعی پیش وی حاضر کروهی اقلیدس میخواندند وکروهی طب وکروهی حساب در اثنای سخن میکفت که من بر استاد ابو علی سینا رحمة الله علیه چنین خواندم واز وی چنین شنیدم همانا غرض وی آن بود تا من بدانم که او شاکرد ابو علی سینا است چون با ایشان در بحث شدم او کفت من چیزی سپاهانه دانم وهوس دارم که چیزی از حساب بخوانم عجب داشتم وبیرون آمدم کفتم چون چیزی نمی داند چه بدیکری آموزد واز بلخ تا بری سه صد وپنجاه فرسنك حساب کردم وکویند از ری تا ساوه سی فرسنك است واز ساوه بهمادان سی فرسنك واز ری بسپاهان پنجاه فرسنك وبآمل سی فرسنك ومیان ری وآمل کوهٔ دماوند است مانند کنبدی که آنرا لواسان کویند وکویند بر سرآن چاهی است که نوشادر از آنجا حاصل میشود وکویند که کبریت نیز مردم پوست کاو به برند و پر نوشادر کنند واز سر کوه بغلطانند که براه نتوان فرود آوردن پنجم محرم سنه ثمان وثلثین واربعمایه دهم مرداد ماه سنه خمس عشر واربعمایه از تاریخ فرس بجانب قزوین روانه شدم وبدیهٔ قوهه رسیدم قحط بود وآنجا یك من نان جو بدو درهم میدادند واز آنجا برفتم نهم محرم بقزوین رسیدم باغستان بسیار داشت بیدیوار وخار و هیچ چیز که مانع شود در رفتن راه نبود وقزوین را شهری نیکو دیدم باروی حصین وکنکره برآن نهاده وبازارها خوب الا آنکه آب در وی اندك بود در کاریز بزیر زمین ورئیس آن شهر مردی علوی بود واز همه صناعها که در آن شهر بود کفشکر بیشتر بود دوازدهم محرم سنه ثمان وثلثین واربعمایه از قزوین برفتم براهٔ بیل و قبان که روستاق قزوینست واز آنجا بدیهی که خرزویل خوانند من وبرادرم وغلامکی هندو که با ما بود زادی اندك داشتیم برادرم بدیه دررفت تا چیزی از بقال بخرد یکی کفت که چه میخواهی بقال منم کفتم هر چه باشد مارا شاید که غریبیم وبر کذر کفت هیچ چیز ندارم بعد از آن هر کجا کسی از این نوع سخن کفتی کفتمی بقال خرزویل است چون از آنجا برفتم نشیبی قوی بود چون سه فرسنك برفتم

من جواب گفتم که حکما جز این چیزی نتوانستند ساخت که اندوه دنیا کم کند جواب داد که بیخودی وبیهوشی راحتی نباشد حکیم نتوان گفت کسی را که مردم را بیهوشی رهنمون باشد بلکه چیزی باید طلبید که خرد وهوشرا به افزاید گفتم که من این را از کجا آرم گفت جوینده یابنده باشد وپس سوی قبله اشارت کرد ودیگر سخن نگفت چون از خواب بیدار شدم آن حال تمام بر یادم بود بر من کار کرد و با خود گفتم که از خواب دوشین بیدار شدم باید که از خواب چهل ساله نیز بیدار گردم اندیشیدم که تا همه افعال واعمال خود بدل نکنم فرح نیابم روز پنجشنبه ششم جماذی الاخر سنه سبع وثلثین واربعمایه نیمهٔ دی ماه پارسیان سال بر چهار صد وده یزدجردی سر و تن بشستم وبمسجد جامع شدم ونماز کردم وياری خواستم از باری تبارك وتعالی بگذاردن آنچه بر من واجب است ودست باز داشتن از منهیات وناشایست چنانکه حق سبحانه وتعالی فرموده است پس از آنجا بشبورغان رفتم شب بدیهٔ باریاب بودم واز آنجا براه سنگلان وطالقان بمرو الرود شدم پس بمرو رفتم واز آن شغل که بعهدهٔ من بود معاف خواستم وگفتم که مرا عزم سفر قبله است پس حسابی که بود جواب گفتم واز دنیائی آنچه بود ترك کردم الا اندك ضروری وبیست وسیوم شعبان بعزم نیشابور بیرون آمدم وازمرو بسرخس شدم که سی فرسنك باشد واز آنجا به نیشابور چهل فرسنك است روز شنبه یازدهم شوال در نیشابور شدم چهارشنبه آخر این ماه کسوف بود وحاکم زمان طغرل بیك محمد بود برادر جغری بیك ومدرسهٔئی فرموده بود بنزدیك بازار سراجان وآنرا عمارت می کردند و او بولایت گیری باصفهان رفته بود بار اول ودوم ذی القعده از نیشابور بیرون رفتم در صحبت خواجه موفق که خواجهٔ سلطان بود براه گوان بقومس رسیدیم وزیارت شیخ بایزید بسطامی بکردم قدس الله روحه روز آدینه هشتم ذی القعده از آنجا بدامغان رفتم غرهٔ ذی الحجه سنه سبع وثلثین واربعمایه براه آبخوری وچاشت خواران بسمنان آمدم وآنجا مدتی مقام کردم وطلب اهل علم کردم مردی نشان دادند که اورا استاد علی نسائی



چنین کوید ابو معین الدین ناصر خسرو القبادیانی المروزی تاب الله عنه
که من مردی دبیر پیشه بودم واز جملهٔ متصرفان در اموال واعمال سلطانی
وبکارهای دیوانی مشغول بودم ومدتی در آن شغل مباشرت نموده در میان
اقران شهرتی یافته بودم در ربیع الاخر سنه سبع وثلثین واربعمایه که امیر
خراسان ابو سلیمان جغری بینك داود بن مكائیل بن سلجوق بود از مرو برفتم
بشغل دیوانی وبه پنج دیهٔ مرو الرود فرود آمدم که در آن روز قران رأس
ومشتری بود کویند که هر حاجت که در آن روز خواهند باری تعالی وتقدس
روا کند بکوشهٔ رفتم و دو رکعت نماز بکردم وحاجت خواستم تا خدای تعالی
وتبارك مرا توانکری دهد چون بنزدیك یاران واصحاب آمدم یکی از ایشان
شعری پارسی می خواند مرا شعری در خاطر آمد که از وی در خواهستم تا روایت
کند بر کاغذی نوشتم تا بوی دهم که این شعر برخوان هنوز بدو نداده بودم که او
همان شعر بعینه آغاز کرد آن حال بفال نیك کرفتم وبا خود کفتم خدای تبارك
وتعالی حاجت مرا روا کرد پس از آنجا بجوزجانان شدم وقرب یك ماه
ببودم وشراب پیوسته خوردمی پیغمبر صلی الله علیه وآله وسلم میفرماید که
قولوا الحق ولو علی انفسكم شبی در خواب دیدم که یکی مرا کفت چند خواهی
خوردن از این شراب که خرد از مردم زائل کند اکر بهوش باشی بهتر


سفرنامهٔ
ناصر خسرو
علوی